1414.

R 15

REVUE

DU

SEMEUR CANADIEN

POUR

1853.

NOUVELLE SERIE—I. VOL.

MONTREAL:

BUREAU DU SEMEUR CANADIEN, RUE STE. THÉRÈSE.

REVUE

DU

SEMEUR CANADIEN.

Vol. I. **AVRIL, 1853.** **No. 1.**

RÉSUMÉ

D'UN

Cours d'Economie Politique,

PAR M. EMERY, DE MALTE.

I. — *Promesses exagérées faites par l'Economie politique. — Elle est la science de la richesse publique, et non la science du bonheur social. — Plan.*

De toutes les branches qui, dans l'âge moderne, se sont détachées de l'arbre de la philosophie, et ont pris racine dans le champ des sciences, aucune n'a porté de fleurs, aucune n'a produit de fruits aussi précoces, aucune n'a crû dans des proportions aussi gigantesques que l'économie politique. Humble rameau, plante chétive, encore vers la moitié du siècle passé, nous la voyons, vers la fin de ce siècle, élever sa tige orgueilleuse au niveau de sa mère, envahir le terrain des sciences morales et politiques, affecter la roideur des sciences exactes, et, parvenue au faîte de sa puissance, prendre le nom ambitieux de science sociale par excellence. La philosophie du dix-huitième siècle lui avait préparé le terrain et avait jeté les bases de son élévation. La philosophie qui, après avoir appelé devant son tribunal toutes les sciences dont l'objet était la recherche des lois et l'enseignement des vérités d'où ressortent la direction des nations et le perfectionnement des individus, et les avoir sommées de produire leurs titres à la mission qu'elles s'arrogeaient; la philosophie qui, après avoir flétri de son examen la religion, l'histoire, la science de la législation, la morale, les livrait mutilées et contrefaites au mépris des hommes; la philosophie, qui était la seule croyance de ce temps et sa seule espérance, présentait au monde étonné la science du bonheur social, la science à laquelle elle-même n'avait rien à reprocher, si ce n'est d'être arrivée trop tard. Les promesses des économistes étaient si conformes aux prédictions des philosophes et aux vœux des populations souffrantes, qu'on n'est pas surpris de tout ce qu'il y a eu d'engoué, de lyrique, de dithyrambique, dans l'inauguration de cette science. La réalisation du bonheur sur la terre, telle était la promesse qu'elle apportait à une société à laquelle on avait ravi son Dieu, et qui, brisée par les souffrances, n'avait plus de foi que dans le présent; à une société pour laquelle les espérances d'une autre vie se confondaient avec les chimères et les superstitions dont elle se croyait affranchie; à une société enfin dont le cri était: " Le bonheur ou la mort! "

L'économie politique prime dans toutes les spéculations de ce temps: l'âge d'or va renaître sur la terre; la production n'aura plus d'autres bornes que les besoins et les désirs des hommes, désirs et besoins qui seuls peuvent mettre une limite à la consommation, la distribution étant livrée à la liberté. La nature, avec laquelle l'homme se trouvait en lutte depuis si longtemps, allait être vaincue, domptée; le travail, qui jusqu'à cette époque avait été envisagé comme une peine, allait devenir, par l'affranchissement qui lui était offert, la source de toutes les jouissances. Les besoins, qu'on avait l'habitude de considérer comme des infirmités inhérentes à la nature humaine, comme les stigmates de la chute, allaient devenir le moyen du bonheur, la condition sans laquelle

l'homme ne saurait jamais parvenir au bien-être. L'ancienne philosophie, d'accord avec la morale et la religion, avait dit que c'était œuvre de sagesse que de savoir limiter ses besoins, mettre une borne à ses désirs. — Délire ! s'écriait la science nouvelle ; limiter ses besoins, c'est faire preuve d'impuissance, c'est faire une œuvre contre nature, c'est presque un crime, c'est clore un débouché. La vie n'était point telle qu'un enseignement suranné, telle qu'une tradition absurde l'avaient dépeinte : un combat, une arène, une épreuve ; c'était un banquet auquel la rosière des sciences, par l'organe de la philanthropie, vertu tout fraîchement éclose, conviait l'humanité rachetée. Le secret du bonheur avait enfin été ravi aux dieux.

Les sages méditaient en silence sur l'histoire de l'humanité et sur les longues souffrances des pères, qui paraissaient donner un démenti aux nouvelles doctrines. Les hommes pieux voilaient leurs autels outragés et, le doute dans l'âme, regardaient avec attendrissement les derniers pauvres que leur charité pouvait encore consoler au nom de Jésus-Christ. Pourtant on leur en avait promis pour toujours : " Vous aurez toujours des pauvres parmi vous, " leur avait-il été dit. Les nations impatientes de jouir se mettent à l'œuvre pour réaliser ces plans de félicité publique ; la politique, la science de la législation, la morale, le droit des gens, subissent les lois de l'économie politique ; ses enseignements dominent toutes les doctrines du temps et satisfont à toutes les exigences de l'époque ; l'œuvre des siècles est détruite ; les priviléges tombent avec les institutions d'où ils sont sortis ; le travail est libre ; l'agriculture, l'industrie et le commerce sont dégagés de leurs entraves ; la seule guerre légitime, celle de la concurrence, va commencer. Laissez faire, laissez passer, c'est l'humanité qui prépare son bonheur ! Le sol est affranchi de ses anciens rois et de ses seigneurs ; la propriété seule, fief du soleil, fille de la liberté, reste debout ; c'est le dieu Terme qui seul ne quitte pas Rome lorsque les autres dieux l'ont désertée. Le vasselage avec ses mille variétés de services, de prestations, de tailles, de *lods*, de *censes*, de corvées, ne trouve plus place que dans l'histoire, pour marquer une des phases de notre palingénésie sociale. Les maîtrises, les jurandes, les corps de métier, ne sont plus qu'un souvenir sans regret. L'industrie moderne les regarde comme le berceau de son enfance, auquel elle n'a nulle envie de revenir. Le travail, dans toutes les spécialités, est libre ; la concurrence entre toutes les industries est illimitée. Les sciences, que l'économie politique avait appelées à son aide, ne lui ont pas fait défaut : la physique lui fait part de ses brillantes découvertes ; la chimie lui offre ses procédés, l'agriculture ses perfectionnements, la mécanique ses machines. Les préventions de la nouvelle science ont été dépassées par les succès obtenus ; le travail et les capitaux, aidés de toutes ces forces, ont engendré des prodiges de richesse. Toutefois, le bien-être des populations, le bonheur social n'a pas été obtenu, et c'était pourtant en vue de ce bonheur que les nations et les individus avaient renoncé aux garanties que l'ancien ordre de choses donnait à chacun dans des sphères différentes de fonctions et de services. Pourquoi s'en étonner ? L'économie politique n'est pas la science du bonheur social, mais la science de la richesse publique, ce qui est bien différent, comme le prouvent les expériences faites par les nations où les principes et les déductions les plus sévères de cette science ont *seuls* déterminé et excité l'activité sociale. La richesse y est immense ; l'histoire ne saurait fournir un autre exemple d'une production aussi colossale, et rien n'égale la stupéfaction que la vue de tant de prodiges de richesse nous cause, sinon la pitié douloureuse qu'inspire le sort de ceux qui les ont produites. Les remèdes que la nouvelle science a apportés aux anciennes souffrances paraissaient avoir agi comme les révulsifs que certains empiriques emploient pour faire disparaître d'une partie du corps des plaies invétérées. Le remède agit, la plaie disparaît, mais ce n'est que pour reparaître, cancer hideux, au milieu des régions vitales. La liberté d'industrie qui a lancé l'activité humaine dans la carrière de la concurrence illimitée, et la mobilisation de tous les produits, ont paru d'abord produire un grand bien. Le

compagnon et l'apprenti se sont chauffés au foyer du maître ; mais ce n'a été que pour se trouver après, grelotant tous les trois, sur le même pavé, et offrant au rabais un travail qu'on ne demandait plus. Voilà les prolétaires, voilà les Jacques de l'industrie ; la taxe des pauvres, cette nouvelle loi agraire, n'est qu'un bien triste palliatif qui augmente l'intensité du mal au lieu de le guérir. Le prolétaire romain était un esclave affranchi ; le prolétaire de l'industrie est un ouvrier libre, auquel, par un étrange rapprochement, on ne demande plus que des enfants. La féodalité de l'or renaît sur les ruines de l'ancienne. La force des choses accorde droit de vie et de mort aux nouveaux barons. Le serf est libre comme le maître ; mais la liberté est une arme que l'ouvrier ne peut tourner que contre lui-même, tandis qu'elle est dans les mains du maître un glaive toujours suspendu sur la tête des hommes que ses capitaux font travailler. Elle est un glaive, parce qu'il est libre d'en faire un verrou pour fermer ses ateliers. Cela nous rappelle les derniers temps de l'empire romain, époque douloureuse où le citoyen romain sortait de la curie et se faisait esclave ; cela nous rappelle les mauvais jours du moyen-âge dans lesquels l'agriculteur libre se faisait volontairement serf. Cruelle condition que celle des sociétés dans lesquelles la liberté sans garantie cherche un abri dans l'esclavage. Les champs se dépeuplent ; les perfectionnements de l'agriculture et les machines chassent vers les villes industrieuses les hommes qu'ils ont de trop ; mais ils sont refoulés vers les campagnes par les ouvriers des villes que d'autres perfectionnements et d'autres machines chassent des ateliers. Tel est le spectacle que nous présentent les nations qui ont tourné toute leur activité vers l'acquisition de la richesse, et qui lui ont sacrifié le bonheur.

A cette vue, notre conclusion sera-t-elle celle des hommes qui, effrayés des misères actuelles et ne sachant en prévoir le terme, nient les sciences sociales et les progrès accomplis par elles, et demandent au passé la protection qu'il accordait à toutes les conditions, les garanties qu'il donnait à toutes les fonctions sociales ? Non ; nous rendrons justice au passé, car c'est lui qui nous a légué le présent. Nous admirerons, en artistes si l'on veut, ses monuments, ses castels, ses tournois ; nous étudierons ses institutions, ses libertés, ses expériences, et nous en saurons tirer des enseignements utiles. Ce qu'il y a de beau, de grand dans le passé, sera l'objet de nos méditations ; mais nous remercierons la Providence d'en avoir brisé la forme. Toute restauration est impossible. Un nouvel ordre de choses a commencé, l'avenir appartient à d'autres idées, et si la société souffre, c'est qu'elle va enfanter et que tout enfantement s'accomplit dans la douleur.

Nous ne concluerons pas non plus avec des hommes superficiels qui, sans avoir approfondi aucune des questions de l'économie publique, se sont hâtés de la condamner, en déclarant que ses enseignements étaient destitués de toute base scientifique, que ses données et ses déductions ne pouvaient mener qu'au désordre, parce que l'ordre n'est pas dans leur idée génératrice.

Au contraire, nous ne verrons dans tous les faits dont on fait un grief à la science que les indices les plus éclatants de la vérité de ses enseignements ; car les malheurs mêmes qui sont nés d'une fausse application de ses principes trouveront dans la science, avec leur explication, leur remède, pourvu que les hommes qui gouvernent sachent s'en servir. La boussole est un guide ; son aiguille tend au nord ; avec cette direction le marin pourra toujours s'orienter à travers les mers et régler sa course vers le but qu'il cherche ; mais s'il s'obstine à ne tendre que vers le point que lui indique l'aiguille, la boussole sera pour lui un instrument dangereux : il arrivera bien au nord peut-être, mais pour s'y perdre.

Les gouvernements de l'Europe ont plus ou moins imité ce marin infatué de la boussole que je suppose ; ils n'ont demandé que la richesse, et la science les a conduits à la richesse. Est-ce la faute de la science ? La science disait vrai comme la boussole ; mais l'une ne marquait que l'un des buts de la société, comme l'autre n'indiquait que l'un des pôles. Comme toutes les notions positives, la science en détermine une foule de négatives. C'est parce qu'on a ou-

blié celles-ci, que les sociétés se trouvent encore dans l'état critique où nous les voyons.

La science de l'économie publique est la science de la richesse ; mais elle n'est pas seule la science de ce qu'on appelle le bonheur social. Ce n'est que par l'accord qui doit s'établir entre elle et les sciences morales et politiques, sur le terrain de l'application, que ce bonheur pourra être atteint. C'est de cette harmonie rétablie que dépend la solution du problème de la nouvelle organisation des sociétés, autant qu'on peut espérer de l'obtenir par la science.

Si tel est le but de l'économie publique, le champ de ses observations, comme science pure, est déterminé : c'est ce combat que l'homme soutient contre la nature, pour s'approprier la matière et la faire servir à ses besoins; c'est-à-dire pour la convertir en richesse. L'activité que l'homme déploie pour arracher à cette marâtre ce qu'il lui faut pour vivre et améliorer son sort s'appelle travail. Rien ne lui est donné gratuitement; il ne crée rien ; mais en transformant, il s'approprie, et le fruit de ce travail fait sa richesse.

Le travail de l'homme peut aller au-delà de ses besoins, et les produits du travail peuvent s'accumuler. C'est ici que gît le secret de la civilisation et des progrès qu'ont faits les peuples. L'homme peut conserver toujours à ce surplus une valeur égale à celle du travail actuel, pourvu qu'il l'emploie à aider le travail. S'il emploie, au contraire, les fruits accumulés du travail à satisfaire les besoins de son intelligence, à perfectionner son esprit, ce travail perd la valeur qu'il avait lorsqu'il était extérieur, mais il augmente les forces actives et par conséquent la valeur du travail actuel. Il se perd irréparablement si l'homme le consume dans la négation du travail. De ce triple rapport du travail accumulé, avec le travail actuel, et avec les besoins physiques, intellectuels et moraux de l'humanité, naissent tous les phénomènes de la richesse sociale que l'économie publique est appelée à expliquer. Elle cherche à cette fin les lois qui déterminent la production, la distribution et la consommation des produits matériels de l'activité humaine. Ce n'est que dans ces limites qu'elle peut s'élever à l'abstraction et qu'elle est une science. C'est sur ce terrain que l'homme, la nature et le travail révèlent le secret de leur union.

Toutes les sciences susceptibles d'atteindre un certain degré de perfection ont deux aspects, deux sphères opposées et corrélatives, l'abstraction et l'application, la théorie et la pratique. Par la première, elles cherchent les vérités générales qui ressortent des idées pures qu'elles sont appelées à déterminer : la vérité une fois trouvée, c'est la loi ; nécessaire, inévitable, il suffit de l'énoncer pour la prouver. Ici la science est souveraine ; elle n'a d'autre but qu'elle-même ; elle ne relève que d'elle-même ; tout lui est contingent ; elle est indifférente à tout milieu ; elle est absolue dans la sphère qu'elle a tracée autour d'elle. Par la seconde méthode, elle descend des régions abstraites pour revenir au concret. Alors la science devient humaine ; elle est l'esclave des faits ; le temps et l'espace la dominent ; elle est forcée de transiger avec d'autres lois, de combattre contre d'autres forces, et de chercher à s'élever par l'analogie et la conjecture à l'hypothèse, qui est le plus haut degré de vérité où l'on puisse atteindre dans l'application ; champ sur lequel l'abstraction est forcée de renoncer, souvent pour toujours, à la réalisation. Donnez-moi un point d'appui, disait Archimède, et je soulèverai le monde. La théorie du levier est vraie, mais l'application impossible.

L'économie politique a atteint un degré de perfectionnement qui lui permet de présenter une théorie systématique. Elle aussi peut montrer les lois qu'elle a abstraites des séries des faits généraux qu'elle a été appelée à examiner ; lois qu'il serait aussi absurde de nier, qu'il serait absurde de nier les axiômes de la géométrie.

C'est parce qu'on a toujours confondu l'abstraction avec l'application, les idées avec les faits, l'expérience avec les lois, que les hommes mêmes qui ont le plus profondément médité sur la nature des phénomènes économiques sont arrivés à de graves erreurs, et à des contradictions qui ont ravalé la science aux yeux des hommes du dehors. C'est pour cela que les faits les plus importants de l'écono-

mie publique sont encore controversés ; par exemple, la définition de la richesse et celle du travail productif ; la nature et la mesure de la valeur ; le principe qui établit les rapports entre la quantité demandée et la quantité offerte ; l'origine et les progrès du fermage ; les causes qui établissent le taux des salaires et le profit des capitaux ; le niveau de la valeur des métaux précieux dans chaque pays ; les principes de l'impôt, les machines, les lois de la population, etc.

Ce n'est pas que des esprits très-distingués ne se soient proposé de faire cette distinction ; mais le terrain des faits est glissant ; l'art a plus d'attraits pour l'homme que la science ; l'application les a emportés ; ils ont confondu l'idée avec la réalité, et ne sont arrivés qu'à des conjectures. Une fois donc cette séparation faite, et toute sa dignité rendue à la science, l'économie politique se présentera, forte de ses lois, sur le champ de l'application, en ne demandant que la part d'autorité due aux vérités qu'elle apporte. Les rapports qui la lient aux autres sciences sociales seront déterminés, et si la haute main lui est donnée dans l'organisation sociale, ce ne sera que pour guérir les maux faits en son nom, et fermer les plaies que ses doctrines mal appliquées ont ouvertes. Ce sera la lance d'Achille.

Par cet accord l'harmonie sera rétablie dans les sociétés, l'ordre remplacera l'anarchie, des rapports de sympathie et d'utilité s'établiront entre les individus et les masses, et en tempéreront l'antagonisme. L'équilibre enfin entre la liberté et l'égalité sera trouvé, le problème de notre organisation sociale résolue, et par là le lien qui unit l'histoire à l'avenir, les souvenirs aux espérances, les regrets aux désirs, découvert.

C'est dans ce point de vue que nous tâcherons de nous rendre compte des données et des progrès de la science. C'est en partant de ces principes que nous parcourrons d'abord l'histoire de l'économie politique dans sa double manifestation, et que nous chercherons à l'établir sur des bases véritablement scientifiques, en examinant d'abord les lois qui règlent la production, la distribution, les échanges et la consommation. Nous verrons ensuite l'action qu'exercent sur ces lois les institutions par lesquelles les sociétés sont actuellement régies ; et nous finirons par un examen scientifique des divers systèmes d'organisation sociale qui demandent à entrer dans le domaine de l'application, et qui excitent à tant de titre l'intérêt général.

DES PERES
ET DE
L'ECRITURE SAINTE.

L'église romaine se sent condamnée par l'Ecriture sainte et elle cherche tous les moyens imaginables pour se soustraire à cette condamnation. Elle essaye surtout de fermer les accès au livre sacré en en représentant l'intelligence comme très-difficile ou plutôt impossible à la généralité des hommes ; elle nous dit entr'autres, en lançant ses foudres contre l'interprétation privée, qu'il nous faut comprendre l'Ecriture comme l'Eglise. Or, l'église ce ne sont pas les membres de l'église, comme on pourrait se l'imaginer, mais les Papes, les Conciles et les Pères. Il vaudrait autant, il vaudrait bien mieux déclarer qu'on ne veut pas nous permettre d'examiner quels sont les enseignements de Jésus-Christ et de ses apôtres, et qu'on réclame de nous une foi aveugle et inintelligente ; ce serait plus franc et plus honnête.

Quant aux Pères en particulier, nous croyons que personne ne sera tenté de les considérer comme des guides infaillibles, après avoir lu l'article suivant d'un de nos collaborateurs, à propos du Pamphlet de M. Larocque.

La doctrine du Purgatoire est une de celles que les chrétiens protestants rejettent comme étant contraire à cette parole du Seigneur " Celui qui croit au Fils a la vie éternelle, " Evang. St. Jean III : 36, et à celle-ci de St. Jean, " le sang de Jésus-Christ nous purifie de tout péché. " 1ère Ep. Jean 1 : 7, et

à bien d'autres encore. Mais les curés, pour lesquels le Purgatoire est une vraie Californie, disent qu'il faut encore se purifier dans les flammes du Purgatoire. Ils citent certains passages du Nouveau Testament, dans lesquels le mot " *Purgatoire* " ne se trouve jamais, et ils nous disent : " Jésus et les apôtres ont parlé du purgatoire. " Pour s'en faire accroire un peu plus, ils ajoutent " la tradition, les Pères enseignent tous qu'il y a un purgatoire. " Eh bien, nous allons voir les passages que les curés citent en faveur du purgatoire et nous les laisserons interpréter par les Pères. Nous verrons s'ils sont unanimes. S'ils sont unanimes en faveur du purgatoire, l'église du pape a raison, mais s'ils ne le sont pas, l'église du pape est dans l'erreur.

1*ère Epître de St. Pierre* III: 19. " Christ aussi alla prêcher aux esprits qui étaient en *prison*." — La prison, disent les curés, c'est le purgatoire.

Non, ce sont les Limbes disent Athanase, Jérôme, Hilaire, etc.

Non, c'est l'enfer, dit Augustin, vol. 2 p. 579.

St. Luc XII, 58, 59. " De peur que le sergent ne vous mène en *prison*, car je vous assure que vous ne sortirez point de là, que vous n'ayez payé jusqu'à la dernière obole. " La prison, dit M. Larocque, c'est le purgatoire.

Non, c'est l'enfer, disent : Augustin vol. 3, p. 177 Edit. de Venise; Jérôme, vol. 5, et 4, Edit de Paris.

Oui, c'est le purgatoire, dit Tertullien, (de Anim. p. 689.)

St. Matthieu, XII, 32. " Si quelqu'un a parlé contre le St. Esprit, il ne lui sera remis ni en ce siècle, ni dans le siècle à venir. " Le siècle à venir, dit M. Larocque, c'est le purgatoire.

Non, c'est l'enfer : Chrysostôme, vol. VII, p. 449, Edit. de Paris; Augustin, vol. V, p. 390. Serm. 71 ; ad [Bon. vol. 2, p. 662, Jérôme, Basile, etc.

C'est le purgatoire : Augustin, Cont. Jul. lib. VI, chap. XV. Isidore de Séville, Gérard.

Les chrétiens évangéliques, interprétant ce passage d'après la Bible, disent " ce péché ne sera jamais remis. " C'est ainsi que l'entend St. Marc. " Si quel- " qu'un blasphême contre le St. Esprit, " il n'en recevra jamais le pardon et il " sera coupable d'un péché éternel. " Evang. St. Marc III, 28. C'est aussi la pensée de St. Luc " si quelqu'un blasphême contre le St. Esprit, il ne lui sera point remis. " Evang. St. Luc XII, 10. M. Larocque est donc opposé à la tradition et à la sainte Ecriture.

1*er Corinthiens* III, 12-15. " Le feu mettra à l'épreuve l'ouvrage de chacun, " si l'ouvrage de quelqu'un est brûlé, il " en souffrira la perte ; il ne laissera pas " néanmoins d'être sauvé, mais comme " par le feu. " Ce feu, dit M. Larocque, c'est le feu du purgatoire, car on ne sera jamais sauvé du feu de l'enfer, p. 156 de son pamphlet.

Non, ce sont les épreuves de cette vie. Augustin Civ. Dei XXI. Grégoire le Grand, Dial. IV.

Non, c'est le feu du jugement dernier. Origène, Ambroise, vol. III, p. 350. in Ps. 36 et 118. Hilaire in Ps. 118. Lactance VII, 21., Jérôme vol. II, p. 1434, Augustin, Civ. Dei XX : 25 etc.

Non, c'est le feu de l'enfer. Chrysostôme vol. 11, p. 243, Hom. 6. Théodoret vol. III, p. 134, Théophylacte, etc.

Le purgatoire est donc une invention des prêtres, pour augmenter leur puissance et leur richesse. Le purgatoire n'est pas enseigné par la Bible.

Mais continuons notre examen. Les Pères sont-ils unanimes ? Oui, dit Rome. Non, disent les chrétiens évangéliques. En voici de nouvelles preuves.

Un homme demandait un jour à son curé : "M. le curé, pourriez-vous me dire, d'après les Pères, quand les anges ont été créés ? — Mon enfant, répondit le curé, les Pères ont trois opinions sur ce sujet, les uns disent : avant les substances corporelles, c'est Chrysostôme, Hilaire et Ambroise. Les autres disent : le premier jour, c'est Augustin, Théodoret, in Gen. quest, IV. Un autre dit : avant le commencement des siècles. Origène, Hom. 1, in Gen.

Demandez aux Pères de vous dire ce que c'est que " l'Ange de l'Eternel " dont il est si souvent fait mention dans l'Ancien Testament ; vous aurez deux réponses différentes. Augustin (de Civ. Dei, 16, 29), Jérôme et Origène vous diront que c'est un ange inférieur par le moyen duquel Dieu exécute ses ordres ; mais Justin Martyr, Théodoret, Chrysostôme (Hom. 48, in Gen.) vous diront que c'est Jésus-Christ. Quel accord !

Donnez une Bible à un chrétien bien simple, qu'il lise le verset 2d. du 1er chapitre de la Genèse. " La terre était informe et nue ; les ténèbres couvraient la face de l'abîme ; et l'esprit de Dieu était porté sur les eaux. Si vous lui demandez qui est cet esprit porté sur les eaux, il répondra sans hésiter : C'est le St. Esprit, la 3e personne de la Trinité ; car il a appris cela dans la Bible, voyez Genèse I, 26, 27, chap. Job 33, 4 etc. Mais si vous l'adressez aux Pères, il aura trois réponses différentes :

C'est le St. Esprit, disent Augustin et Jérôme, Civ. Dei XI, 32.

C'est un vent violent, répondra Théodoret, in Gen. VIII. Aussi Tertullien Hermog. chap. 32. C'est l'esprit donné plus tard à l'homme, dira Théophile, ad Antol. II, 13.

Et pour compléter la leçon, Origène nous apprendra que les eaux sur lesquelles l'Esprit de Dieu planait, c'étaient les bons anges ; *de princip.* 1, 7. Que les Pères sont une ressource précieuse pour le chrétien simple ! Et puis c'est si facile de se les procurer, ces Pères ! Avec une bagatelle de quarante à cinquante louis, chacun peut les avoir. Après cela il suffit de connaître le grec, le latin et le syriaque et vous pouvez lire vos cent et quelques in-quarto tout seul. Si vous ne connaissez pas ces langues, il faut vous fier à une traduction, mais alors il faut être sûr que la traduction est fidèle. Enfin quand vous êtes bien au fait de tout, quand vous avez bien lu vos Pères, quel profit en avez-vous ? c'est de n'avoir d'opinion arrêtée sur aucun sujet, c'est d'avoir rempli votre esprit de toutes sortes de rêveries, c'est d'être un incrédule. Catholiques-romains du Canada ! les Pères disent : oui et non, sur les passages de la Bible que nous avons déjà étudiés, ils ne sont donc pas unanimes et votre église vous trompe, en disant qu'ils le sont et en se fondant sur eux.

Les prêtres ne cessent de dire aux protestants " vous êtes divisés, chacun in- " terprète la Bible à sa manière, vous " êtes des hérétiques ; mais nous, nous " avons la vérité, car nous n'interpré- " tons l'Ecriture que d'après le consente- " ment unanime des Pères. " Nos lecteurs ont pu juger déjà combien ce langage est trompeur. Et pourtant ce qu'ils ont vu est peu de chose, en comparaison de ce que nous allons leur montrer. Nous voulons parler de l'interprétation du fameux passage " Vous êtes Pierre et sur cette pierre je bâtirai mon église. " Matthieu XVI. Si le consentement unanime existe, il se montrera sans doute ici. Or, si vous demandez aux Pères ce qu'on doit entendre par " la pierre " sur laquelle Christ veut bâtir son église, voici les réponses qu'ils vous feront.

1o. La pierre, c'est la confession de foi de l'apôtre. Ainsi le déclarent : *Justin*

Martyr, Dial avec Tryph. p. 255; *Hilaire* de Trinit. lib. 6; *Cyrille* Comm. in Ps. lib. IV.

2o. La pierre c'est Jésus-Christ. *Augustin* in Evang. Johan. Tract. 124, non supra Petrum, quod tu es, sed supra petram quam confessus es. Non pas sur toi, Pierre, mais sur la pierre que tu as confessée. Serm. 270 in diem Pentec. Jésus ne dit pas: tu es pierre, mais tu es Pierre. La pierre donc c'était Christ que Simon avait confessé, Retract. I, 21. Jérôme lib. 3 in Matth. XVI, *Athanase* vol. I, p. 519, 20, etc.

3o. La pierre, c'est tout disciple de Christ. *Origène* Vol. I, p. 275.

4o. La pierre ce sont les apôtres et le corps des évêques. *Cyprien* vol. 1. p. 229, 30. De Unit. eccles. vol. 1. p. 108 vol. 11, p. 218-228. Ep. 27 et 52.

5o. La pierre, c'est l'apôtre St. Pierre, disent Cyprien et Tertullien.

Nous ferons de plus remarquer que Chrysostôme se contredit, car il dit dans un endroit que " la pierre " c'est l'apôtre et dans un autre " la confession de l'apôtre " vol I, p. 856 et vol. VI, p. 233.

Nous ferons remarquer qu'Origène se contredit, car il entend par " la pierre " tantôt l'apôtre, tantôt tout disciple de Christ.

Nous ferons remarquer que Tertullien ne peut pas être cité comme autorité, car il déclare que " le pouvoir de lier et de délier n'a été donné qu'à Pierre personnellement."

Nous ferons remarquer que Cyprien donne trois interprétations différentes; " la pierre " c'est Christ. Epist. 63; c'est Pierre; ce sont tous les apôtres.

Que conclure de ces réponses diverses et contradictoires, sur un passage où il faut absolument de l'unanimité? C'est que le consentement unanime des Pères n'existe pas; c'est que les prétentions de l'église romaine n'ont aucun fondement.

Qu'on réfléchisse et que ceux qui connaissent la vérité, aient le courage de la professer!

FÉNELON
ENVISAGÉ COMME ÉCRIVAIN.

Quoique Fénelon ait beaucoup écrit, il ne parut jamais chercher la gloire d'auteur. Tous ses ouvrages furent inspirés par les devoirs de son état, par ses malheurs ou ceux de la patrie. La plupart échappèrent, à son insu, de ses mains, et ne furent connus qu'après sa mort. On a conservé quelques sermons, premier essai de sa jeunesse. La composition n'y est pas forte et soignée comme dans les chefs-d'œuvre des grands orateurs de la chaire; mais il y règne un aimable enthousiasme pour la religion et la vertu, une imagination facile et vive, une élégance naturelle, harmonieuse, poétique. Ce sont de brillantes esquisses tracées par un heureux génie qui fait peu d'efforts. Cependant Fénelon avait beaucoup réfléchi sur l'art oratoire et sur l'éloquence de la chaire; et ses études, à cet égard, se retrouvent dans trois dialogues, à la manière de Platon, remplis de raisonnements empruntés à ce philosophe, et surtout écrits avec une grâce qui semble lui avoir été dérobée. Nous n'avons dans notre langue aucun traité de l'art oratoire qui renferme plus d'idées saines, ingénieuses et neuves, une impartialité plus sévère et plus hardie dans les jugements. Le style en est simple, agréable, varié, éloquent à propos, et mêlé de cet enjouement délicat dont les anciens savaient tempérer la sévérité didactique. Cette production appartient à la jeunesse de Fénelon, et l'on y sent partout ce goût exquis de simplicité, cet amour pour le beau simple, qui fait le caractère inimitable de ses écrits. La lettre sur l'éloquence, écrite vers la fin de sa vie, ne renferme que la même doctrine, appliquée avec plus d'étendue, ornée de développements nouveaux, énoncée partout avec cette autorité douce et persuasive d'un homme de génie vieillissant, qui discute peu, qui se souvient, qui juge: aucune lecture plus courte ne présente un choix plus riche et plus heureux de souvenirs et d'exemples. Féne-

lon les cite avec éloquence, parce qu'ils sortent de son âme plus que de sa mémoire ; on voit que l'antiquité lui échappe de toutes parts. Mais, parmi tant de beautés, il revient à celles qui sont les plus douces, les plus naturelles, les plus naïves ; et alors, pour exprimer ce qu'il éprouve, il a des paroles d'une grâce inimitable.

Cette lettre à l'Académie, les Dialogues sur l'Éloquence, quelques lettres à La Motte sur Homère et sur les anciens, placeraient Fénelon au premier rang parmi les critiques, et servent à expliquer la simplicité originale de ses propres écrits, et la composition si antique et si neuve du Télémaque. Fénelon, épris des beautés de Virgile et d'Homère, y cherche ces traits d'une vérité naïve et passionnée, qu'il trouvait surtout dans Homère, et qu'il appelle lui-même *cette aimable simplicité du monde naissant*. Les Grecs lui paraissant plus rapprochés de cette première époque, il les étudie, il les imite de préférence ; Homère, Xénophon et Platon lui inspirèrent le Télémaque. On se tromperait de croire que Fénelon n'est redevable à la Grèce que du charme des fictions d'Homère : l'idée du beau moral dans l'éducation d'un jeune prince, ces entretiens philosophiques, ces épreuves de courage, de patience, l'humanité dans la guerre, le respect des serments, toutes ces idées bienfaisantes sont empruntées à la Cyropédie. Dans les théories sur le bonheur du peuple, dans le plan d'un état réglé comme une famille, on reconnaît l'imagination et la philosophie de Platon. Mais il est permis de croire que Fénelon, corrigeant les fables d'Homère par la sagesse de Socrate, et formant cet heureux mélange des plus riantes fictions, de la philosophie la plus pure, et de la politique la plus humaine, peut balancer, par le charme de cette réunion, la gloire de l'invention qu'il cède à chacun de ses modèles. Sans doute Fénelon a partagé les défauts de ceux qu'il imitait ; et si les combats du Télémaque ont la grandeur et le feu des combats de l'Iliade, Mentor parle quelquefois aussi longuement qu'un héros d'Homère ; et quelquefois les détails d'une morale un peu commune rappellent les longs entretiens de la Cyropédie. En considérant le Télémaque comme une inspiration des muses grecques, il semble que le génie de Fénelon en reçoive une force qui ne lui était pas naturelle. La véhémence de Sophocle s'est conservée tout entière dans les sauvages imprécations de Philoctète. L'amour brûle dans le cœur d'Eucharis, comme dans les vers de Théocrite. Quoique la belle antiquité paraisse avoir été moissonnée toute entière pour composer le Télémaque, il reste à l'auteur quelque gloire d'invention, sans compter ce qu'il y a de créateur dans l'imitation de beautés étrangères, inimitables avant et après Fénelon. Rien n'est plus beau que l'ordonnance du Télémaque ; et l'on ne trouve pas moins de grandeur dans l'idée générale que de goût et de dextérité dans la réunion et dans le contraste des épisodes. Les chastes et modestes amours d'Antiope, introduits à la fin du poème, corrigent, d'une manière sublime, les emportements de Calypso ; et l'intérêt de la passion se trouve deux fois reproduit, sous l'image de la fureur, et sous celle de la vertu. Mais, comme Télémaque est surtout un livre de morale politique, ce que l'auteur peint avec le plus de force, c'est l'ambition, cette maladie des rois qui fait mourir les peuples, l'ambition grande et généreuse dans Sésostris, l'ambition imprudente dans Idoménée, l'ambition tyrannique et misérable dans Pygmalion, l'ambition barbare, hypocrite, impie, dans Adraste. Ce dernier caractère, supérieur au Mézence de Virgile, est tracé avec une vigueur d'imagination qu'aucune vérité historique ne saurait surpasser. Cette invention des personnages n'est pas moins rare que l'invention générale d'un plan. Le caractère le plus heureux, dans cette riche variété de portraits, c'est celui du jeune Télémaque. Plus développé, plus agissant que le Télémaque de l'Odyssée, il réunit tout ce qui peut surprendre, attacher, instruire : dans l'âge des passions, il est sous la garde de la sagesse, qui le laisse souvent faillir, parce que les fautes sont l'éducation des hommes ; il a l'orgueil du trône, l'emportement de l'héroïsme, et la candeur de la première jeunesse. Ce mélange de hauteur et de naïveté, de force et de soumission, forme peut-être le caractère le plus touchant et le plus aimable qu'ait inventé la muse épique ; et sans doute, un grand maître dans l'art de peindre et de toucher, Rousseau, a senti ce charme prodigieux, lorsqu'il a supposé que Télémaque serait, aux

yeux de la pudeur et de l'innocence, le modèle idéal digne d'un premier amour.

De grands critiques ont souvent répété que le héros d'un poème ou d'une tragédie ne doit pas être parfait. Ils ont admiré dans l'Achille d'Homère, dans le Renaud du Tasse, l'intérêt des fautes et des passions; mais ils n'ont pas prévu l'intérêt non moins neuf et plus moral que présenterait un caractère qui, mélangé d'abord de toutes les faiblesses humaines, paraîtrait s'en dégager insensiblement, et se développerait en s'épurant. On blâme dans Grandisson l'uniformité de la sagesse et de la vertu, la monotonie de la perfection. Le caractère de Télémaque offre le charme de la vertu et les vicissitudes de la faiblesse; il n'en a pas moins de mouvement parce qu'il tend à la perfection. Il s'anime et se perfectionne à la fois; et l'interêt qu'on éprouve est agité comme la lutte des passions, et doux comme le triomphe de la vertu. Sans doute Fénelon, dans cette forme donnée au caractère principal, cherchait avant tout l'instruction de son élève; mais il créait en même temps une des conceptions les plus intéressantes et les plus neuves de l'épopée. Pour achever de saisir dans le Télémaque, trésor des richesses antiques, la part d'invention qui appartient à l'auteur moderne, il faudrait comparer l'enfer et l'Elysée de Fénelon avec les mêmes peintures tracées par Homère et par Virgile. Quelque soit la sublimité du silence d'Ajax, quelle que soit la grandeur et la perfection du sixième livre de l'Enéide, on sentirait tout ce que Fénelon a créé de nouveau, ou plutôt tout ce qu'il a puisé dans les mystères chrétiens, par un art admirable, ou par un souvenir involontaire. La plus grande de ces beautés inconnues à l'antiquité, c'est l'invention de douleurs et de joies purement spirituelles, substituées à la peinture faible ou bizarre de maux et de félicités physiques. C'est là que Fénelon est sublime, et saisit mieux que le Dante le secours si neuf et si grand du christianisme. Rien n'est plus philosophique et plus terrible que les tortures morales qu'il place dans le cœur des coupables: et, pour rendre ces inexprimables douleurs, son style acquiert un degré d'énergie que l'on n'attendrait pas de lui, et que l'on trouverait difficilement ailleurs. Mais lorsque, délivré de ces affreuses peintures, il peut reposer sa douce et bienfaisante imagination sur la demeure des justes, alors on entend des sons que la voix humaine n'a jamais égalés, et quelque chose de céleste s'échappe de son âme enivrée de la joie qu'elle décrit. Ces idées-là sont absolument étrangères au génie antique; c'est l'extase de la charité chrétienne; c'est une religion toute d'amour, interprétée par l'âme douce et tendre de Fénelon; c'est le *pur amour* donné pour récompense aux justes, dans l'Elysée mythologique. Aussi, lorsque de nos jours un écrivain célèbre a voulu retracer le paradis chrétien, il a dû sentir plus d'une fois qu'il était devancé par l'anachronisme de Fénelon; et, malgré les efforts d'une riche imagination et l'emploi plus facile et plus libre des idées chrétiennes, il a été obligé de se rejeter sur des images moins heureuses, et il n'a mérité que le second rang. L'Elysée de Fénelon est une des créations du génie moderne; nulle part la langue française ne paraît plus flexible et plus mélodieuse. Le style de Télémaque a éprouvé beaucoup de critiques; Voltaire en a donné l'exemple avec goût. Il est certain que cette diction si naturelle, si doucement animée, quelquefois si énergique et si hardie, est entremêlée de détails faibles et languissants; mais ils disparaissent dans l'heureuse facilité du style. L'intérêt du poème conduit le lecteur; et de grandes beautés le raniment et le transportent. Quant à ceux qui s'offensent de quelques mots répétés, de quelques constructions négligées, qu'ils sachent que la beauté du langage n'est pas dans une correction sévère et calculée, mais dans un choix de paroles simples, heureuses, expressives, dans une harmonie libre et variée qui accompagne le style, et le soutient comme l'accent soutient la voix, enfin dans une douce chaleur partout répandue, comme l'âme et la vie du discours.

Les aventures d'Aristonoüs respirent ce charme attendrissant qui n'est donné qu'à quelques hommes, à Virgile, à Racine, à Fénelon. Dans ce morceau de quelques pages on devinerait l'auteur du Télémaque, comme dans le dialogue d'Eucrate et de Sylla on reconnaît Montesquieu. Il n'appartient qu'aux hommes véritablement supérieurs de pouvoir renfermer ainsi dans un cadre très étroit l'essai de tout leur génie. Après le Télémaque,

l'ouvrage le plus important de Fénelon par le sujet et l'étendue, c'est le *Traité de l'existence de Dieu*. On n'y trouve pas la profondeur et la logique de Clarke. Fénelon procède par l'argument des causes finales, ce qui est très-favorable à l'imagination descriptive ; il répand des trésors d'élégance, il peint la nature, il en égale les richesses et les couleurs par l'éclat de son style ; souvent il laisse échapper cette abondance de sentiments tendres et passionnés, langage naturel de son cœur. Quelques endroits sont animés de cette logique lumineuse et pressante dont il donna tant d'exemples dans ses débats avec Bossuet. Elle se trouve peut-être à un plus haut degré et plus dégagée d'ornements dans les lettres sur la religion, modèle d'une discussion sincère et convaincante : enfin, comme le style, suivant l'expression d'un ancien,est la physionomie de l'âme, tous les ouvrages de Fénelon, marqués d'une telle empreinte, ont quelque chose de rare et de touchant.

Son style a toujours un caractère reconnaissable de simplicité, de grâce et de douceur, soit dans les élans passionnés, dans le langage éloquemment mystique de ses *Entretiens affectifs*, soit dans la gravité de ses *Directions pour la conscience d'un Roi*, soit dans la prodigieuse fécondité, dans la subtilité, dans la noble élégance de sa théologie polémique. Ce style n'est jamais celui d'un homme qui veut écrire ; c'est celui d'un homme possédé de la vérité, qui l'exprime, comme il la sent, du fond de son âme. Et, quoique dans notre siècle on admire de préférence une composition soignée, où le travail est plus sensible, où les phrases, faites avec plus d'efforts, paraissent enfermer plus de pensées, quoique la diction savante, énergique, de Rousseau paraisse à bien des juges le plus parfait modèle, il est permis de croire que le style de Fénelon, le plus rapproché du caractère de notre langue, suppose un génie plus rare et plus heureux.—M. Villemain.

DERNIÈRE PÉRIODE
DE LA
VIE DE WASHINGTON,
(EXTRAIT DE GUIZOT.)

Vers la fin de 1784, M. de Lafayette vint à Mount-Vernon. Washington lui portait une affection vraiment paternelle, la plus tendre peut-être dont sa vie offre la trace. A part les services rendus, l'estime personnelle, l'attrait du caractère, à part même le dévouement enthousiaste que lui témoignait M. de Lafayette, ce jeune gentilhomme élégant, chevaleresque, qui s'était échappé de la cour de Versailles pour apporter aux planteurs d'Amérique son épée et sa fortune, plaisait singulièrement au grave général américain. C'était pour lui comme un hommage rendu, par la noblesse de l'ancien monde, à sa cause et à sa personne, comme un lien entre lui et cette société française si brillante, si spirituelle, si célébrée. Dans sa grandeur modeste, il en était flatté en même temps que touché, et sa pensée s'arrêtait avec une émotion pleine de complaisance sur ce jeune ami, unique dans sa vie, et qui avait tout quitté pour servir près de lui.

" Au moment de notre séparation, lui écrivait-il, sur la route, pendant le voyage, et depuis lors à toute heure, j'ai ressenti tout ce que le cours des ans, une étroite intimité et votre mérite m'ont inspiré d'affection, de considération, d'attachement pour vous. Pendant que nos voitures s'éloignaient l'une de l'autre, je me demandais souvent si c'était pour la dernière fois que je vous avais vu ; et malgré mon désir de dire *non*, mes craintes répondaient *oui*. Je rappelais à mon esprit les jours de ma jeunesse, et je trouvais que depuis longtemps ils avaient fui pour ne plus revenir, que je descendais à présent la colline que j'ai gravie pendant cinquante-deux ans ; car je sais que malgré la force de ma constitution, je suis d'une famille où l'on vit peu, et que je dois m'attendre à reposer bientôt dans le tombeau de mes pères. Ces pensées obscurcissaient pour moi l'horizon,et répandaient un nuage sur l'avenir, par conséquent sur l'espérance de vous revoir. Mais je ne veux pas me plaindre. J'ai eu mon jour."

Malgré ce triste pressentiment et son goût sincère pour le repos, sa pensée se reportait sans cesse sur l'état et les affaires de son pays. On ne se sépare point du lieu où l'on a tenu une grande place. " Retiré comme je le suis du monde, écrivait-il en 1786, j'avoue avec franchise que je ne me sens pas un spectateur indifférent. Le spectacle l'affligeait et l'inquiétait profondément. La confé-

dération périssait. Le congrès, son seul lien, était sans pouvoir, et n'osait pas même user du peu qui lui en était confié. La faiblesse morale des hommes s'ajoutait à la faiblesse politique des institutions. Les Etats retombaient en proie à leurs inimitiés, à leurs méfiances, à leurs vues étroites et égoïstes. Les traités qui avaient consacré l'indépendance nationale ne recevaient qu'une exécution incomplète et précaire. Les dettes contractées dans l'ancien et le nouveau monde n'étaient point payées. Les taxes destinées à y pourvoir ne rentraient point au trésor public. L'agriculture languissait. L'anarchie se propageait. Dans le pays même, éclairé ou aveugle, qu'on s'en prît au gouvernement ou à l'absence du gouvernement, le mécontentement était général. En Europe, le renom des Etats-Unis tombait rapidement. On se demandait s'il y aurait jamais des Etats-Unis. L'Angleterre fomentait le doute, en attendant l'heure d'en profiter.

La douleur de Washington était extrême, pleine d'agitation et d'humiliation, comme s'il eût été encore responsable des événements. " Dieu de bonté, s'écriait-il en apprenant les troubles du Massachusetts, qu'est-ce que l'homme qu'il y ait dans sa conduite tant d'inconsistance et de manque de foi ? C'était hier que nous versions notre sang pour obtenir les constitutions sous lesquelles nous vivons, des constitutions de notre choix, de notre main ! Et maintenant nous tirons l'épée pour les renverser ! La chose est si inconcevable que j'ai peine à la croire réelle, et à me persuader que je ne suis pas sous l'illusion d'un songe.... En formant notre confédération, nous avons eu probablement trop bonne opinion de la nature humaine. L'expérience nous apprend que, sans l'intervention d'un pouvoir coercitif, les hommes n'adoptent et n'exécutent pas les mesures les mieux calculées pour leur propre bonheur..... Du point élevé où nous étions parvenus, être tombés si bas, quelle mortification !... En pleurant, comme je l'ai souvent fait avec le plus amer chagrin, la mort de notre pauvre ami le général Greene, je me suis demandé naguère s'il n'aurait pas mieux aimé lui-même sortir ainsi de ce monde, plutôt que d'assister aux scènes que, trop probablement, ses compatriotes auront à déplorer. "

Cependant, à ce patriotique chagrin, le cours des événements, le progrès de la raison publique mêlaient aussi l'espérance ; cette espérance pleine d'inquiétude et de travail, la seule que permette aux esprits élevés l'imperfection si profonde des affaires humaines, mais qui suffit à soutenir leur courage. Dans toute la confédération, le mal était senti, le remède entrevu. Les jalousies d'Etats, les intérêts locaux, les anciennes habitudes, les préjugés démocratiques répugnaient beaucoup aux sacrifices que devait leur imposer une organisation plus haute et plus forte du pouvoir central. Pourtant l'esprit d'ordre et d'union, l'amour de la patrie américaine, le regret de la voir descendre dans l'estime du monde, le dégoût des agitations subalternes, interminables et stériles de l'anarchie, l'évidence de ses maux, l'intelligence de ses périls, toutes les idées justes, tous les sentiments nobles qui remplissaient l'âme de Washington se répandaient, s'accréditaient, préparaient un meilleur avenir. Quatre ans s'étaient à peine écoulés depuis la paix qui avait sanctionné la conquête de l'indépendance, lorsqu'une Convention nationale, amenée par l'instinct public, se réunit à Philadelphie, avec la mission de réformer le gouvernement fédéral. Ouverte le 14 mai 1787, elle choisit le même jour Washington pour son président. Du 14 mai au 17 septembre, délibérant tous les jours à huis clos et sous les inspirations les plus sensées comme les plus pures qui aient jamais présidé à une telle œuvre, elle fit la constitution qui régit depuis cinquante ans les Etats-Unis d'Amérique. Le 30 avril 1789, au même moment où s'ouvrait à Paris l'Assemblée constituante, Washington, élu par un suffrage unanime, jurait, comme président de la république, de garder et mettre en vigueur la constitution qui venait de naître, en présence des grands pouvoirs qu'elle avait créés.

Jamais homme n'est monté au faîte par un plus droit chemin, ni en vertu d'un vœu plus universel, ni avec une influence plus étendue et plus acceptée. Il hésita beaucoup. En quittant le commandement de l'armée, il avait hautement annoncé et s'était sincèrement promis qu'il vivrait en paix, étranger aux affaires publiques. Changer ses desseins, sacrifier ses goûts et son repos, pour un succès très-incertain, peut-être pour être taxé d'in-

conséquence e d ambition, c'était pour lui un immense effort. Le congrès tarda à se réunir; l'élection de Washington à la présidence, bien que connue, ne lui était pas encore officiellement annoncée. " Pour moi, écrivait-il à son ami Henri Knox, ce délai peut être comparé à un sursis. Je vous le dis en confidence, car auprès du monde j'obtiendrais peu de créance; tous mes pas vers le siége du gouvernement seront accompagnés de sentiments assez semblables à ceux d'un condamné qui marche vers le lieu de son supplice; tant il me répugne, vers le soir d'une vie consumée presque tout entière dans les soucis publics, de quitter une demeure paisible pour me plonger dans un océan de difficultés, sans ce degré de savoir-faire politique, sans ces talents, ces inclinations qui sont nécessaires pour tenir le gouvernail. " Le message arriva; il partit. " Aujourd'hui 16 avril, à dix heures, j'ai dit adieu à Mount-Vernon, à la vie privée, au bonheur domestique; et le cœur oppressé de sentiments plus douloureux que je ne puis l'exprimer, je suis parti pour New-York, décidé à servir mon pays en obéissant à son appel, mais avec peu d'espoir de répondre à son attente. " Son voyage fut un triomphe; sur la route, dans les villes, toute la population accourait et l'applaudissait en priant pour lui. Il entra dans New-York, conduit par des commissaires du congrès, sur une barque élégamment décorée, qui avait pour rameurs treize pilotes, au nom des treize Etats, au milieu d'un concours immense dans le port et sur la rive: sa disposition intérieure demeura la même: " Le mouvement des bateaux, dit-il dans son journal, le pavoisement des vaisseaux, les chants des musiciens, le bruit du canon, les acclamations que le peuple poussait jusqu'aux cieux, pendant que je rangeais les quais, ont rempli mon âme d'émotions pénibles autant que douces, car je songeais aux scènes tout opposées qui se passeraient peut-être un jour, malgré les efforts que j'aurais pu faire pour opérer le bien. "

Près d'un siècle et demi auparavant, sur les bords de la Tamise, une même foule, des démonstrations semblables avaient accompagné à Westminster Cromwell, proclamé Protecteur de la république d'Angleterre. " Quel concours! quelles acclamations! " disaient ses flatteurs; et Cromwell répondait: " Il y en aurait bien davantage si l'on me menait pendre. "

Washington s'inquiétait justement de la tâche qu'il acceptait. C'est l'honneur suprême de l'humanité que la pénétration du sage unie au dévouement du héros. A peine formée, la nation qu'il avait conduite à l'indépendance, et qui lui demandait un gouvernement, entrait dans une de ces transformations sociales qui rendent l'avenir si obscur et le pouvoir si périlleux.

C'est une assertion souvent répétée et généralement admise que, dans les colonies anglaises, avant leur séparation de la métropole, l'état de la société et des esprits étaient essentiellement républicain, et tout prêt à cette nouvelle forme de gouvernement.

Mais le gouvernement républicain peut régir, et a régi, en effet, des sociétés profondément diverses; et la même société peut subir de grandes métamorphoses sans cesser de vivre en république.

Les colonies anglaises se montrèrent toutes à peu près également décidées en faveur de la constitution républicaine. Au nord et au sud de l'Union, dans la Virginie et les Carolines comme dans le Connecticut et le Massachusetts, la volonté publique fut la même quant à la forme du gouvernement.

Pourtant, et on l'a plus d'une fois remarqué, considérées dans leur organisation sociale, dans l'état et les relations de leurs habitants, ces colonies étaient très-différentes.

Au sud, notamment dans la Virginie et les Carolines, le sol appartenait en général à de grands propriétaires, entourés d'esclaves ou de petits cultivateurs. Les substitutions, le droit d'aînesse y maintenaint la perpétuité des familles. L'Eglise était constituée et dotée. La législation civile de l'Angleterre, si fortement empreinte de son origine féodale, avait été maintenue presque sans réserve. L'état social était aristocratique.

(*Suite.*)

L'éducation populaire
ET LE
CLERGÉ ROMAIN.

Il fut un temps, où, au Canada comme ailleurs, l'instruction populaire avait ses ennemis; et ces ennemis, sans se montrer ouvertement, n'en réussissaient pas moins à accomplir leurs coupables desseins, laissant croupir notre peuple dans une profonde ignorance et le condamnant par suite à une infériorité voisine de l'esclavage. Les premiers colons du Canada, bien différents de ceux de la Nouvelle-Angleterre qui, une douzaine d'années après leur arrivée, ont des écoles primaires et supérieures, et tout un système d'instruction publique—les colons du Canada, disons-nous, grands et petits, négligèrent complètement l'éducation populaire: les uns ne sachant pas apprécier ce bienfait et incapables d'ailleurs, vu leur peu de moyens pécuniaires, de l'assurer à leurs enfants; les autres la considérant nuisible à leurs intérêts, et prêts à l'entraver, à cause de ce funeste préjugé. La classe instruite et influente, qui aurait dû prendre l'initiative, avait malheureusement appris en Europe à regarder le peuple comme son humble et obéissant serviteur; et n'était guère disposée à préparer son émancipation, émancipation qui eût été d'autant plus facile sur le sol du Nouveau Monde, que les souvenirs, les liens, les entraves des vieilles sociétés européennes tendaient à perdre leur puissance, en même temps que leur prestige. "Le gouvernement, dit M. Garneau (*Hist. du Canada, Tome premier, page* 183) en parlant de l'éducation sous la domination française, le gouvernement ne s'occupa jamais de cet objet important. Soit politique, soit désir de plaire au sacerdoce en lui léguant l'enseignement, il laissa le peuple croître dans l'ignorance; car alors, il faut bien le reconnaître, les clergés comme les gouvernements considéraient l'instruction populaire comme dangereuse et funeste à la tranquillité des états; et le Canada fut encore moins exempt de ce préjugé malheureux que les autres pays, puisqu'il ne posséda jamais d'écoles de paroisses; et que, chose inouïe, l'imprimerie n'y fut introduite qu'en 1764, ou 156 ans après sa fondation."

Quant à nous, nous irons encore plus loin que M. Garneau, et pour ne rien cacher de nos convictions là-dessus, nous dirons que le clergé romain, le seul que nous connaissions opposé à l'instruction du peuple, non seulement *l'était*, mais il *l'est* encore. Il faut se rappeler que l'église romaine se glorifie de ne jamais varier: c'est assez dire qu'elle ne peut pas progresser et que son esprit est *infailliblement* et toujours le même.

Il est vrai que le clergé de Rome professe, depuis quelques années, un grand amour pour le peuple, une sollicitude toute paternelle pour ses intérêts. Il veut maintenant l'éducation populaire, il se déclare prêt à travailler à cette bonne œuvre. Que c'est beau! Que c'est édifiant! Ne nous hâtons pas trop cependant de le louer, de l'encenser, car nous passerions pour ses dupes. Et comment donc? C'est qu'un esprit quelque peu observateur découvre bientôt que ce zèle est factice, pour ne pas dire hypocrite. Ce qu'il veut, comme l'a fort bien dit Victor Hugo, *c'est la liberté de ne pas enseigner*. En d'autres termes, le clergé romain, dans l'éducation, est bien moins préocupé du bonheur du peuple que de l'agrandissement de son église; il voit que s'il ne fait pas semblant de favoriser l'instruction populaire, il sera dénoncé comme l'ennemi des lumières et que les populations le voueront à un juste mépris, en cherchant ailleurs ce qu'el-

les ne peuvent trouver dans leur propre communion.

Il est malheureux pour les prêtres du Canada de n'avoir pas pris l'initiative dans ce qui concerne l'éducation populaire. Tout le monde sait qu'ils ont été et qu'ils sont encore traînés, comme à la remorque, par les protestants, les libre-penseurs et quelques laïques romains éclairés. C'en est plus qu'il ne faut pour établir notre thèse et mettre nos lecteurs en état d'apprécier à sa juste valeur le zèle dont ces messieurs font preuve à présent. On pourrait leur dire, comme à des écoliers paresseux et retardataires, qui protesteraient de leur zèle pour l'instruction : Tenez, mes amis, vous êtes venus si tard à l'école, que nous ne pouvons pas croire à la réalité de votre zèle.

Nous montrerons prochainement que l'attitude actuelle du clergé dans la question des écoles mixtes est une nouvelle preuve de ce que nous avons avancé.

L'EVANGILE.

Nous appelons l'attention de nos lecteurs sur le fragment suivant d'une brochure intitulée, *La Ruine Sociale*, publiée par M. E. de Pressensé, de Paris.

L'Evangile, tel que nous le recevons, n'est ni un anathème (comme le jésuitisme) ni une formule sèche (comme l'orthodoxie morte) ni un vide lieu-commun (tel que l'est le rationalisme). C'est une parole vivante, divine, remuant le cœur jusqu'au fond, d'abord foudre accablante, puis lumière sereine. Cette parole unique, mais débordant d'une puissance et d'une sève infinie, retentit de page en page dans le Livre sacré, tantôt dans un récit, tantôt dans une effusion de sentiments, tantôt dans une épître. Cette parole de Dieu aux hommes, la voici dans un mot : *Pardon*.—Pardon du Dieu offensé, aux hommes rebelles ; réconciliation parfaite entre le ciel et la terre par le repentir, la foi et l'amour. Ce mot de pardon, c'est la plus magnifique réponse à la triple question du mal, de la douleur et de la mort.

Qui dit pardon suppose crime et offense. Nous savons maintenant d'où vient le mal, d'où revient le bien. Le sceau de la déchéance que nous portons sur notre front nous est expliqué. La même main qui déchire le voile des illusions perfides, nous est tendue pour nous relever. A l'heure de la tentation, nous ne sommes plus seuls. Nous avons près de nous le Dieu qui pardonne. La douleur n'est plus à nos yeux le jeu cruel d'un Dieu inconnu, espèce de Caligula du ciel jouissant de nos larmes. Ce n'est pas non plus l'accident du hasard. Nous en connaissons la source, et le mot de pardon la tarit incessamment. Enfin avec ce mot divin la mort est désarmée ; ses froides régions s'illuminent. Ce n'est plus le néant ou l'abîme : c'est la maison paternelle retrouvée. Et ce mot de pardon n'est pas un mot qui frappe l'air et s'évanouit ; cette parole divine est en même temps un verbe vivant. Ce pardon est apporté au monde par le Fils de Dieu, victime volontaire du grand sacrifice qui répare tout ce que la chute avait dévasté et scelle d'un sang pur la réconciliation entre l'humanité et Dieu. Sa résurrection, attestée par des témoins qui meurent en le confessant, est la preuve auguste de sa victoire sur la condamnation.

Sans doute tout cela est une grande folie pour le socialiste et pour le sage mondain. Mais il n'en est pas moins vrai que ce sacrifice, cet abaissement, cet anéantissement de Christ parle au cœur avec une puissance souveraine, qu'à ce foyer d'amour, tout amour s'al-

lume désormais et que la foi dans cet amour, la crainte d'offenser le Dieu du pardon a multiplié les martyrs par milliers. Il n'en est pas moins vrai que cette folie a régénéré le monde, que la parole du pardon a été le *fiat lux* de la société moderne. Il n'en est pas moins vrai enfin que toute âme qui la reçoit, aujourd'hui comme toujours, en est fécondée, transformée, et qu'on arracherait au vrai chrétien le sentiment de son existence avant de lui enlever la foi dans ce pardon ; car il sait par expérience personnelle tout ce qu'elle renferme de force et de consolation. Une telle religion est assez belle pour assurer à elle seule son pouvoir sur nous. Faire dépendre son triomphe de l'autorité extérieure, c'est la dégrader ; car c'est la proclamer sans force et sans attraits pour l'âme. Nous sommes ses captifs volontaires et non ses esclaves. Un père qui pardonne ne fait pas enchaîner son fils. Il ouvre ses bras et l'on s'y jette d'un irrésistible élan.

La Bible de l'Ivrogne.

Le discours suivant fut prononcé dans l'assemblée générale d'une société de tempérance anglaise. Nous l'avions remarqué dans le temps et nous avons été heureux de le retrouver traduit dans la *Feuille Religieuse du Canton de Vaud*, d'où nous le prenons.

"Monsieur le président," dit, en se levant, un petit homme fort et de bonne mine, "j'ai été cabaretier" (les assistants devinrent tout oreilles.) "Il serait trop long de raconter mes expériences dans la vente de l'eau-de-vie et du rhum. L'horreur et l'angoisse s'emparent de moi toutes les fois que j'y pense. Je regarde plus volontiers vers l'avenir, pour apercevoir le bien que je puis faire à mon prochain. Mais je veux raconter un fait. Pendant les cinq dernières années, il vint régulièrement dans ma taverne un ouvrier qui était marié et père de cinq petits enfants. Il y restait toute la soirée, et plus d'un écu laborieusement gagné passait de sa poche dans la mienne. Il finit par devenir un ivrogne consommé et dépensait en eau-de-vie beaucoup plus qu'il ne gagnait. Tout l'entretien de la famille retombait sur la pauvre femme qui faisait le métier de blanchisseuse. Quant à lui, son gain de la semaine était ordinairement bu déjà le mercredi. Mais sa dette s'accrut à tel point que je refusai de lui donner encore de l'eau-de-vie. Alors il m'apporta une belle épingle en or, que j'acceptai, voyant qu'elle valait la moitié plus que le montant du compte ; et je ne m'inquiétai pas de savoir, si elle était bien sa propriété ou non.—Bientôt il fit de nouvelles dettes, et pour prévenir un nouveau refus de ma part, il m'apporta une paire de chandeliers et des chenets de fer. Une troisième fois, enfin, il m'apporta une grosse Bible de famille. Je la pris aussi, pensant que je pourrais la revendre ou l'échanger.

"Le dimanche, n'ayant rien à faire, j'ouvris la Bible de famille du pauvre ivrogne, pensant à peine à ce que je faisais. Ce qui attira d'abord mon attention, fut le registre de famille qu'il y avait inscrit. Il avait épousé Emilie*** ; cette Emilie, je la connaissais, et, dans ma jeunesse, j'avais même pensé à lui offrir ma main. "Pauvre créature !" dis-je avec un soupir, en songeant à la misérable position où elle se trouvait maintenant.—Comme pour fuir un sentiment pénible, je tournai la page, et je vis inscrites les naissances de cinq enfants. Jamais encore je n'avais éprouvé les sensations étranges qui m'agitèrent dans ce moment. Quelque chose d'instinctif me révélait toute la distance qu'il y avait entre moi et ce livre-là.

J'essayai d'étouffer ces impressions, et j'ouvris machinalement par le milieu du volume. Alors mes yeux rencontrèrent ce passage: " *Le vin rend les hommes méchants et la liqueur forte les rend sauvages; celui qui y prend plaisir ne deviendra jamais sage.* (Prov. XX, I.) Voilà justement les pensées auxquelles je cherchais à échapper. Je retournai donc les feuillets. Mais je lus encore: *A qui la douleur? à qui le tourment? à qui les querelles? à qui les plaintes? les blessures sans cause et la rougeur des yeux? A ceux qui se reposent près du vin et qui vont boire du vin mixtionné. Ne regarde pas le vin quand il est rouge, et quand il donne sa couleur dans la coupe et qu'il coule droit; il mord par derrière comme un serpent et il pique comme un basilic.* (Prov. XXIII, 29-32.) Je fus tenté de repousser loin de moi le livre. Toutefois, je parcourus encore quelques pages et mes yeux s'arrêtèrent sur ces mots: *Malheur à toi, qui verses du vin à ton voisin, et y mêle ton venin, et qui l'enivres.* Pour le coup, je fermai le livre et le jetai loin de moi. Puis je me mis à me promener de haut en bas dans ma chambre, pendant une demi-heure, et dans une disposition d'esprit que je n'avais jamais éprouvée. Ma conscience grondait fortement contre les suites de l'intempérance, et surtout lorsque je pensais que j'étais un instrument actif pour la propager. Je ne puis exprimer tout ce que je souffris pendant ce jour-là et la nuit suivante, ni le terrible combat que ce livre avait excité au-dedans de moi. Il était neuf heures du soir, lorsque j'ouvris de nouveau la Bible de l'ivrogne, dans la douteuse espérance d'y trouver quelque consolation et quelque conseil. Je lus les Psaumes II et III. Mais tandis que je lisais sans rien trouver qui parût me convenir, je sentis un désir croissant d'abandonner mon état, parce qu'il ne faisait que du tort à mon prochain.—Après cette lecture, je me mis au lit; mais je ne pus dormir.

" Je pensai, pendant la nuit, à tous ceux auxquels j'avais vendu de l'eau-de-vie, que j'avais enivrés, et à toutes les familles ainsi réduites à la misère. Pendant un court sommeil, je crus voir en songe une longue file d'ivrognes, avec leurs femmes et leurs enfants en haillons; une voix forte s'écria: " Qui a fait cela? " — Plus fortement encore et comme un coup de tonnerre qui eût frappé mon oreille, une autre voix répondit: *Tu es cet homme-là.* J'en fus réveillé en sursaut, et je ne pus me rendormir.

" Le lendemain matin, j'eus à soutenir une lutte acharnée. Il fallait décider la question: Dois-je ouvrir ma boutique? ou tout d'un temps abandonner cet horrible trafic de poison liquide? Par la bonté de Dieu, je pris la résolution de ne jamais plus vendre un seul verre d'un breuvage enivrant. Mon premier soin fut d'ouvrir les robinets des tonneaux remplis de cette boisson funeste, de la laisser couler jusqu'à la dernière goutte, et de vider également toutes les bouteilles qui en contenaient. Puis j'allai aussitôt signer l'engagement requis comme membre de la société de tempérance. Et je n'eus pas de repos non plus que je n'eusse persuadé de signer aussi le propriétaire de la Bible à laquelle je devais tant.

" Aujourd'hui, M. le président (continua l'orateur), dans mon ancien emplacement, j'ai ouvert une boutique d'épiceries, et je fais de mon mieux pour réussir. — Ici se trouve au moins une demi-douzaine de familles que ma taverne a aidées à devenir malheureuses. Je les pourvois chaque semaine d'une petite provision d'épiceries, et dans beaucoup de cas, je leur donne autant que ce qu'elles dépensaient autrefois dans mon cabaret pour de l'eau-de-vie. Quatre de

mes plus anciennes et de mes meilleures pratiques ont, sur mon conseil, signé l'engagement de tempérance, et je ne veux me donner aucun repos que je n'aie rendu à sa famille, à la société et à lui-même, chacun de ceux que j'ai aidés à se ruiner."

Du Mariage et de l'Etat.

La question de savoir si le mariage civil seul devrait être reconnu par l'état, a été discutée la semaine dernière à l'Institut Canadien de Montréal. Celui qui s'était chargé d'ouvrir la discussion, a lu l'essai suivant, que nous devons à son obligeance de pouvoir communiquer à nos lecteurs. Les idées libérales, concontenues dans cet écrit, nous ont fait d'autant plus de plaisir, que ce jeune monsieur n'est pas protestant.

En dépouillant le mariage des titres qu'on lui a donnés, pour le mieux examiner en lui-même, comme sacrement et comme contrat civil, je n'ai nullement l'intention de déprécier le caractère que lui donne la religion, ni de nier l'influence que ce caractère religieux peut exercer sur sa destinée. Mon but n'est que d'énoncer quelques-unes des raisons, sur lesquelles pourraient s'appuyer ceux qui prétendent que le contrat purement civil doit suffire aux yeux de la loi, pour obtenir son approbation et sa sanction.

En France et au Canada, avant 1792, la loi relative au mariage était la même. L'une des conditions absolument requise pour sa validité civile, était qu'il eût été célébré en face de l'Eglise et par un prêtre compétent. Telle est, d'après Beaubien, extrait de Pothier, la loi actuelle du Canada.

Mais depuis la loi du 20 septembre 1792, il est loisible aux Français et à tous les habitants de leurs colonies, de se marier légalement sans être tenus d'avoir recours au ministère d'un prêtre. Et le clergé de France, instruit et mis à sa place par la révolution, ne s'avise plus de traiter de concubinaires et de damner hardiment les personnes qui osent se marier sans l'administration du sacrement. Si un tel mariage était un crime qui vouât à la damnation éternelle, la législation de la nation la plus éclairée, et après l'Espagne, la plus catholique du monde, ne l'aurait jamais sanctionné par une loi. Le temps n'est plus où chez un peuple chrétien et éclairé, les législateurs peuvent faire une loi capable d'encourager et de sanctionner la corruption des mœurs. Qu'on ne vienne pas dire que, sans la révolution, une telle loi n'eût pas été reçue en France. Napoléon, qui avec une persévérance vraiment diabolique, a fait sortir une à une du néant, où les avait jetées la révolution, les institutions qu'avaient léguées à la France et à l'Europe, des siècles d'ignorance et de barbarie, n'aurait pas manqué, si c'eût été le cas, d'abroger cette loi, l'une des meilleures que nous devions aux lumières de la raison et au progrès général de la législation. Le mariage civil en France n'est pas seulement toléré par le clergé, ceux qui le contractent ne sont pas concubinaires et damnés sans ressources, comme le porte l'un des plus drôles décrets rendus par le concile provincial, tenu à Québec, il y a dix-huit mois, mais ces personnes sont vues comme excellents catholiques ; ne sont pas pour cela privées des autres sacrements qu'elles croient devoir suffire pour aller au ciel. N'est-il pas fâcheux qu'il n'en puisse être ainsi en Canada ? Le salut ne laisserait pas que d'y être encore assez difficile.

Après ces quelques remarques sur l'uniformité passée et la différence actuelle des lois françaises et canadiennes sur le mariage, je me prévaux de toute la liberté qu'accorde si libéralement l'Institut aux discutants pour examiner brièvement le mariage comme sacrement.

Le mariage, dit le catéchisme, est un sacrement institué par Jésus-Christ pour sanctifier l'alliance de l'homme et de la femme. Si le catéchisme était destiné à n'instruire que ceux qui l'ont fait, je n'aurais aucun droit d'examiner ses propositions, mais puisqu'il est fait pour instruire tout le monde, dont je suis sans doute une fraction, il doit m'être permis de l'examiner. Quand, à 12 ou 13 ans, des personnes, qui ne savent et ne peuvent guère savoir ce qu'est le mariage, puisqu'il n'est pas fait pour elles, nous demandent

très à propos sans doute, ce qu'est le mariage, la mémoire, chargée de répondre, s'acquitte très-facilement de cette tâche. Mais, si à 20 ou 25 ans, l'occasion, la curiosité, le hazard ou le louable désir de s'instruire, non des mots vides de sens qui ne sont que du galimathias, mais des choses mêmes, nous font revenir sur notre instruction passée, alors le jugement plus développé, mûri par l'âge, l'expérience et la méditation, ne se tire plus d'affaire aussi facilement que la mémoire autrefois. L'histoire, qui déroule le monde passé à nos yeux, et les événements qui ont entraîné dans l'abîme pour toujours les hommes avec leurs opinions et leurs lois d'un jour, nous fait voir une infinité de choses qui ne sont pas dans le catéchisme, et dont cependant la connaissance est encore plus indispensable au développement de notre intelligence. C'est elle qui nous apprend que le sacrement du mariage était une chose inconnue sur la terre avant le second siècle du christianisme, et qu'il n'est considéré comme article de foi que depuis 1545. Avant cette époque, cette question, comme celle de l'immaculée conception, de nos jours, agitait fortement le monde et la cervelle des grands docteurs, et, sans l'heureuse intervention du St.-Esprit au concile de Trente, il est certain que l'univers en attendrait encore la décision.

Car nous voyons que St. Thomas, auteur de la fameuse somme, et St. Bonaventure, qui étaient à coup sûr d'aussi grands Théologiens que nos Pères du concile provincial, qui damnent sans ressources ceux qui se marient sans sacrement, n'osèrent jamais décider positivement que le mariage est un véritable sacrement. Pour couper court à toutes ces chicanes théologiques, les rois chrétiens de l'Europe et les plus savants docteurs s'assemblèrent en concile, à Trente, en 1545, et, après avoir invoqué le St. Esprit et décidé qu'ils avaient le droit de décider, décidèrent que le mariage est vraiment un sacrement institué par Jésus-Christ, pour sanctifier l'alliance de l'homme et de la femme.

Cependant le concile de Trente, qui avait rendu cet important décret, n'avait pas songé à faire déclarer par le St. Esprit ce qu'étaient la matière et la forme du mariage. Ce fut pour les théologiens un autre grand sujet de discussion, pour la connaissance de laquelle on peut consulter Paolo et les autres historiens qui nous ont transmis ces misères, ainsi que le Dictionnaire de la Conversation (volume 37, page 145). L'auteur de l'article inséré dans ce dernier ouvrage, ne se prononce pas sur les opinions de ces savants docteurs : il faudrait en effet tout le courage d'un concile pour le faire.

S'il est très-difficile de s'entendre sur la matière et la forme du sacrement, il ne l'est pas moins de définir la faculté qu'on lui attribue de répandre des grâces particulières sur ceux qui le recoivent, de bénir et sanctifier leur union. Ce qui, pour ma part, me porte à m'abstenir de prononcer là-dessus, c'est mon observation journalière ; en effet je vois que les Anglais, les Américains et tous les peuples non-catholiques romains du monde trouvent dans le mariage, privé des grâces du sacrement, tout le bonheur qu'on peut attendre de la vie conjugale, tandis qu'à Montréal même nous sommes entourés de toutes parts de couples bien et dûment bénis et sanctifiés, qui se brouillent, se *peignent* et se battent comme des enragés, une grande partie de leur vie.

L'histoire nous fait voir presque chez tous les peuples anciens, comme chez les protestants de nos jours, le mariage comme un acte purement civil, mais solennel par les idées religieuses qui en sont inséparables. Chez les juifs, peuple choisi de Dieu, le mariage, avant Moïse, se contractait en présence seulement des parents. Si tu veux devenir mon épouse, prends cet anneau, disait le jeune israélite à l'objet de ses vœux, et s'il était accepté, les parents bénissaient cette union, que ne sanctifiait aucun sacrement, et qui devait être aussi agréable à Dieu que toute autre faite de la même manière aujourd'hui. Quand j'entends dire que le sacrement du mariage, comme tant d'autres choses, est d'institution divine, je crains que les mots ne m'abusent, je me demande si le maître de l'Eternité fonde des institutions qui varient constamment chez chaque peuple et dans chaque pays, et si l'on peut, sans manquer au respect que nous lui devons, attribuer à sa sagesse éternelle, les institutions que tous les théologiens du monde osent fonder en son nom.

Comme il est incontestable que l'accord, l'amour, la fidélité et la vertu font le bonheur d'une infinité de personnes mariées d'une manière si condamnable, selon ceux qui ne voient que vice et concubinage en dehors du mariage sacramentel, il faut donc que ce bonheur, que cherchent toujours deux personnes qui se marient, ne dépende pas de la cérémonie qui confère le sacrement, et qu'il puisse trouver sa source ailleurs.

C'est sans doute en examinant le mariage comme simple contrat naturel, que nous trouverons, en remontant à sa source, la cause véritable de ce bonheur. C'est sous ce second point de vue que l'on me permettra de le considérer.

Comme tout ce qui ne change jamais, comme tout ce qui subsiste toujours, sans dépendre jamais de la volonté humaine, le mariage est une institution divine. Mais, pour ne pas s'abuser de mots, en quoi est-il divin? Les cérémonies pompeuses des cultes, qui font plus d'hommage à l'orgueil humain, qu'à la majesté divine, et qui, pour la plupart, s'emparent de l'imagination des hommes au préjudice de leur raison; les motifs d'intérêt, de condition, de convenance, qui trouvent leur source dans les préjugés; la soumission aveugle aux parents, la luxure brutale, et tant d'autres motifs que désavoue l'inspiration de la nature, et qui déterminent tant de mariages malheureux, ne sont pas l'élément divin, l'élément divin qui seul constitue le mariage et le sanctifie, mais c'est l'amour descendu dans toute sa divine pureté du sein de l'Eternel dans le cœur de deux personnes qui, par un serment solennel librement prononcé, s'unissent inséparablement pour la vie. Tel est, selon moi, le mariage en lui même, institution divine, en ce qu'il est un effet naturel d'une loi inhérente à notre organisation, une loi que le temps, le lieu et la volonté de l'homme ne changeront jamais!

La législation, qui ne peut avoir de prise sur les sentiments qui déterminent les actions privées, sur l'amour qui attire irrésistiblement et unit deux personnes, peut bien, comme les moralistes et les théologiens, condamner une union qui n'aurait été faite que dans le secret, en présence de Dieu seul, mais elle ne pourrait jamais l'empêcher. Cependant, chargée de veiller sur les intérêts de tous, elle peut, elle doit même, n'offrir sa protection qu'à certaines conditions. Chez les nations, que ne régit encore aucun gouvernement, si ce n'est celui du père de chaque famille, le mariage n'est qu'un contrat naturel, qui ne peut, chez les hommes réunis en société, devenir contrat civil, qu'en se soumettant à certaines règles imposées par une autorité reconnue, et c'est la conformité à ces règles qui, en surmontant d'avance les difficultés des effets civils du mariage, fixe d'une manière irrévocable le sort des familles. Il est donc bien juste que ceux qui refusent de s'y conformer soient privés du secours et de la protection d'une autorité qu'ils ont volontairement méconnue.

Mais quelle est l'autorité à laquelle, dans ces matières, l'on doit être tenu de se soumettre? Voilà le vif de la question.

Depuis dix-sept siècles, le théologien et le législateur, l'autorité ecclésiastique et l'autorité civile se disputent l'empire du monde. Cette lutte terrible n'est pas encore terminée dans beaucoup d'états européens. Ce qui la terminera, ce ne seront pas les torrents de sang qu'elle fera encore couler inutilement, ce sera le progrès de la raison humaine; progrès qui consiste à ne connaître, et à ne vouloir connaître que les choses qui sont à sa portée.

Cependant, aujourd'hui, grâce au protestantisme, en Canada, comme dans les pays éclairés, le théologien et le législateur n'ont rien à démêler ensemble: l'un et l'autre, en désaccord sur une infinité d'autres points, ont été forcés de reconnaître un grand principe auquel ils ne peuvent porter atteinte, sans ébranler et mettre en danger toute la société. Ce grand principe, c'est la liberté absolue de conscience. Aussi, du moment qu'il est reconnu, la question que nous discutons n'offre aucune difficulté. Le citoyen n'aura qu'à dire au législateur: ma conscience est blessée des règles auxquelles me soumettent les ministres des cultes, quand j'exige pour moi-même l'exercice d'une fonction que vous leur attribuez exclusivement. Je suis prêt, comme citoyen, à observer toutes les lois civiles qui émanent d'une autorité que je reconnais et que je respecte, mais je trouve injuste que, pour me marier, l'on me mette dans la nécessité inévitable de mentir aux sentiments de mon cœur et à la conviction de ma raison. Je reconnais à cha-

eun le droit sacré d'appartenir au culte religieux qu'il voudra, et, pour se marier, de se conformer aux lois et aux rites de ce culte : mais vous, législateur, pouvez-vous refuser de reconnaître le mariage que je contracterai en dehors de ces sociétés religieuses ? et sur quoi vous fondez-vous pour priver mes enfants du secours des lois, et les en priver parce que leur père, fidèle aux inspirations de son cœur, n'aura pas voulu, par un acte de lâche soumission et d'aveugle conformité, feindre de reconnaître des choses qu'il appellerait absurdes, si le respect qu'il doit aux croyances de ses semblables lui permettait de les qualifier de ce mot ? Voilà, il me semble, ce que pourrait dire avec raison le citoyen, au législateur chargé de lui garantir cette liberté absolue de conscience, et, dans ce cas, le moyen unique serait de donner à des magistrats civils, comme en France et je crois dans quelques-uns des états de l'Union Américaine, l'autorité de marier, aussi bien qu'un prêtre, ceux qui, pour des motifs dont ils ne sont comptables qu'à Dieu, préféreraient s'adresser plutôt à eux qu'à un ministre, à quelque dénomination religieuse qu'il appartînt.

REVUE

LITTÉRAIRE, MORALE ET RELIGIEUSE.

— Le journal établi dernièrement à Saint Hyacinthe ne s'appelle pas la *Patrie*, comme on l'avait annoncé, mais le *Courrier de St. Hyacinthe*. Nous l'avons reçu et nous échangerons avec plaisir. — Ce journal a des tendances libérales et nous sommes convaincu que, s'il ne se laisse pas dominer par le clergé romain, il fera beaucoup de bien. Quoiqu'il en soit, nous l'accueillons avec une joie sincère et lui souhaitons beaucoup d'abonnés. La presse a une grande mission à accomplir dans notre pays : puisse-t-elle la comprendre et travailler vigoureusement à l'élévation morale, intellectuelle et matérielle de notre peuple.

— Un certain nombre de citoyens catholiques-romains, de la ville de Montréal, ont adressé une pétition à la législature en faveur des écoles séparées ou sectaires. Pour plaider leur cause, ils font grand bruit de la liberté religieuse qui est garantie à toutes les croyances, mais il nous semble que leur argument n'est pas de grand poids, vu que dans les écoles mixtes ou nationales, nul enfant n'est tenu de se servir des livres que ses parents désapprouvent ou de recevoir une instruction religieuse quelconque. Pourquoi veut-on s'isoler ainsi et fuir le contact des enfants protestants ? Il faut que l'on croie les enfants catholiques bien faibles dans leur foi pour tant craindre qu'ils ne la perdent !

— La sixième et dernière livraison de " Charles Guérin " a paru ; nous en félicitons M. Cherrier, ainsi que le public. Voilà un ouvrage terminé qui est propre à honorer notre pays et qui contribuera pour sa part à faire naître et à cultiver le goût de la lecture parmi nous. Nous avons eu assez de libéralisme et de patriotisme pour passer par dessus quelques détails, qui auraient pu nous déplaire, et recommander chaque livraison à mesure qu'elles paraissaient, et maintenant que l'ouvrage est complet, nous nous faisons un devoir de le recommander encore plus vivement à l'encouragement du public.

— Nous regrettons de devoir annoncer la mort de M. Jean Guillaume de Montigny, le fondateur du *Moniteur Canadien*, lequel est décédé à St. Thomas, district de Québec, le 28 de février à l'âge de 25 ans. Ce jeune monsieur était animé d'un vrai patriotisme et nous croyons qu'il a bien mérité du pays en établissant un journal libéral à bon marché, et en mettant ainsi à la portée de tout le monde ce moyen de s'instruire. Tout en déplorant sa mort, nous nous réjouissons de ce qu'il laisse deux frères intelligents et entreprenants, lesquels, animés du même esprit que lui, continueront dignement son œuvre.

— Quand les hommes influents dans un pays aiment l'éducation populaire, elle ne peut manquer de progresser, quelles que soient les circonstances de ce pays. Nous en avons un exemple bien frappant dans l'histoire des Etats-Unis : les puritains, à peine ont-ils élevé leurs cabanes sur le sol américain, qu'ils songent sérieusement à l'instruction publique et prennent des mesures pour assurer ce bienfait à leurs enfants. Et tout récemment un jeune état de l'Union Américaine a su établir l'éducation dans son sein sur de larges et solides bases et d'une manière bien digne d'i-

mitation. Nous voulons parler du Wisconsin, qui n'a été admis dans la Confédération qu'en 1848. L'instruction publique y est tellement prospère que plus d'enfants dans cet état fréquentent les écoles que dans le Bas-Canada, bien que le Wisconsin ait été établi depuis quelques années seulement et que sa population actuelle ne dépasse pas celle du district de Montréal. N'est-ce pas propre à nous humilier profondément ?

— Le bill pour l'abolition de la peine de mort dans la Chambre des Représentants de l'état de l'Illinois a été rejeté par une majorité de 14 voix.

— La loi du Maine sur les boissons enivrantes a été adoptée dans l'état de Rhode Island.

— Nous avons reçu avec plaisir " *Mrs. Whittelsey's Magazine,* " recueil mensuel publié à New-York et destiné à aider les mères de famille à remplir leurs importants devoirs et à éclairer en général les personnes du sexe, dans leurs autres qualités. Nous recommandons ce recueil à nos lecteurs qui savent l'anglais. Il coûte $1 par année ; M. Dawson, libraire, en est l'agent à Montréal.

— M. Amos Lawrence, de Boston, décédé l'année dernière, avait fait mettre les paroles suivantes sur son portefeuille : *Que serviraît-il à un homme de gagner le monde entier, s'il fait la perte de son âme ?* Cette devise lui rappelait incessamment son devoir de donner pour les sociétés religieuses et de bienfaisance, devoir qu'il a accompli, comme peu d'hommes le font. On assure que durant sa vie, il n'a pas donné moins de *cinq cent mille piastres.*

— Le Panthéon de Paris a été rendu à l'église romaine. Cet édifice avait été consacré dans l'origine à Ste. Geneviève, qui a l'honneur, dit-on, d'être patronne de la capitale de la France, mais lorsque la révolution éclata, Ste. Geneviève eut le même sort que la royauté ; ses " saintes reliques " furent brûlées et son temple transformé en *Panthéon,* pour la sépulture des hommes illustres de la France. On y mit l'inscription suivante : *Aux grands hommes, la Patrie reconnaissante.* Lors de la restauration, l'édifice fut rendu à son premier usage, et en 1830, il redevint monument national comme sous l'ancienne République. Mais Louis Napoléon, poussé par sa grande piété, vient de le restituer à la religion ; l'église a reçu une nouvelle consécration et les reliques de Ste. Geneviève y ont été déposées. Ces reliques ayant été brûlées, comme nous l'avons dit, on s'étonne de les voir arriver tout à coup en 1853. De deux choses l'une : il faut que ce soit un miracle, ou bien que les amis de la sainte aient, par prudence, monté dans l'origine deux *jeux* de ces précieuses reliques !

— La littérature française semble avoir reçu son coup de mort par l'usurpation du 2 décembre 1851. Depuis cette époque, les grands écrivains et les grands orateurs qui illustraient ce pays, gardent un profond silence. C'est que ces hommes éminents sont tous opposés à Louis Napoléon, et que le malaise qu'ils éprouvent sous le régime du despotisme, pèse sur leur génie comme une masse de plomb. Il faut à la littérature le grand air de la liberté : sans cela elle est réduite à se faire l'esclave du despotisme, et au lieu de devenir la gloire du genre humain, elle n'en est plus que la honte et le déshonneur.

— Quelques amis de l'Université de New-York viennent de souscrire la jolie somme de $20,000 pour placer cette institution sur un meilleur pied. C'est ce qui s'appelle être libéral.

— Rheims a demandé à l'empereur de se faire couronner dans cette ville. C'est là, chacun sait, que se trouvait la *sainte ampoule,* petite fiole dans laquelle on conservait l'huile pour le sacre des rois de France. Nous ne savons s'il reste encore de la *sainte huile* dans la fiole célèbre ; dans tous les cas Louis Napoléon saura bien en trouver pour une circonstance aussi importante, s'il en est besoin.

— La chambre, en votant les subsides a fixé les dépenses contingentes de l'assemblée législative, à £34,000, à part le salaire des membres qui est, comme l'on sait, d'un louis par jour. C'est non seulement exorbitant, mais c'est vraiment honteux, d'autant plus que cette somme immense a été votée sans la moindre discussion ou opposition.

REVUE

DU

SEMEUR CANADIEN.

Vol. I. **MAI, 1853.** **No. 2.**

RÉSUMÉ

D'UN

Cours d'Economie Politique,

PAR M. EMERY, DE MALTE.

—

II.—*Définitions.—Esquisse d'une histoire du travail humain.*

L'économie politique est à nos yeux la recherche des lois du travail, source de toute richesse. La condition de tout progrès est, au point de vue économique, la présence d'un surplus de travail au delà de ce qui est nécessaire à l'entretien de notre existence. Les différences dans l'emploi de ce surplus produisent l'accélération ou le retard de la civilisation. Ces divers modes de consommation se rangent tous dans trois classes :

1o Le surplus du travail passé est mis au service du travail actuel ; il devient *capital, consommation reproductive* ;

2o Employé par l'homme au développement de ses facultés, ce surplus augmente par là sa puissance d'action sur la nature ou sa puissance de travail, consommation favorable ou *perfectionnelle ;*

3o Enfin, la consommation sert à dispenser du travail productif ; elle est alors stérile, *improductive* et négative.

Tout, dans la matière que nous étudions, repose donc sur le don précieux de pouvoir travailler au delà du besoin immédiat ; et des trois modes d'user de ce bienfait naissent les phénomènes de la richesse et de la civilisation, phénomènes qu'il est permis, à notre point de vue, d'appeler identiques.

La richesse est loin sans doute de pouvoir se dire la source unique de la civilisation et du progrès. La chair et l'esprit se disputent l'empire de l'homme ; mais quelle que soit la lutte de ces deux principes, l'homme ne saurait exister sans tous les deux ; cette lutte, c'est la vie.

Les véritables conquêtes de l'humanité sont des conquêtes spirituelles ; la vie matérielle en est la condition ; c'est la richesse et la science de la richesse qui seules fournissent les moyens de réaliser les conceptions de l'intelligence et les progrès moraux. La richesse est la condition du progrès, parce qu'elle en est l'instrument. Avant d'en exposer les lois, examinons d'un coup d'œil rapide, ce qu'ont fait des produits du travail humain les siècles et les générations précédentes. C'est le côté essentiel et pratique de l'histoire de l'économie.

A chaque phase de la civilisation répond un changement dans les trois modes de consommation que nous venons d'indiquer.

Si nous cherchons au travers des âges quel compte les hommes se rendaient des lois qui président à la formation de la richesse, c'est dans les institutions d'abord, dans les faits, dans la vie que nous irons les chercher. La véritable histoire de l'économie ne saurait, comme on l'a tenté, se construire au moyen de quelques phrases glanées dans les historiens de l'antiquité : c'est l'histoire elle-même, considérée en grand, au point de vue économique. Nous cherchons dans cette histoire du travail les moyens d'en découvrir les lois véritables et d'atteindre la conciliation tant cherchée des doctrines et de l'application.

Le point de départ est l'homme des traditions universelles, l'homme tombé : " Tu mangeras le pain à la sueur de ton

visage ; la terre a été maudite à cause de toi. "

L'idée mère de la doctrine de l'industrialisme moderne est tout entière dans cette condamnation sous laquelle, dès l'origine du monde, l'homme a dû se ployer ; pendant ces premiers temps qu'on pourrait appeler l'âge héroïque du travail, l'homme ne gagne encore que ce qu'il faut absolument pour vivre. Mais il conquiert d'abord les instruments du travail, don précieux que, dans sa reconnaissance, il attribue à la divinité ; avec leur aide le travail humain commence à être en surplus des besoins matériels de l'existence. Dès ce moment, tout homme acquiert une valeur aux yeux d'un autre homme, et dès ce moment aussi les causes naturelles d'inégalité, au premier rang la force, ont produit l'esclavage.

Dans les trois premières phases de la civilisation, celles des peuples chasseurs, des peuples pasteurs des peuples agriculteurs, le sort du travailleur déshérité du surplus de son travail, c'est-à-dire de sa liberté, devient toujours plus dur. A mesure que la richesse augmente dans la communauté, le maître n'étant plus astreint à la commune nécessité du travail matériel, se sépare tout-à-fait de l'esclavage qui tombe à l'état de simple instrument, de chose, de capital. Les premiers peuples agriculteurs nous offrent le premier exemple de l'équilibre entre les trois modes de consommation. C'est l'Orient : qu'a-t-il fait du surplus du travail humain, de la propriété, de la liberté, trois faces d'une même chose ? Ici tout vient se confondre dans le sein d'une organisation puissante, où la liberté n'est nulle part, ni dans le corps, ni dans les membres. Nous n'y voyons qu'une grande machine, où les trois modes de consommation s'accomplissent sous une loi à laquelle tout obéit. Cette ordonnance paraît plus ancienne que l'histoire elle-même, et encore aujourd'hui notre vieille civilisation qui l'enserre de toutes parts, ne parvient point à l'entamer. La richesse est grande, la théorie n'en est point ignorée, et les lois lui sont favorables. Au bas de l'échelle sociale est l'esclavage tel que l'a fait la violence : il ne la franchira jamais.

En Egypte, même immobilité, même despotisme ; mais, sous l'influence de la caste sacerdotale, la consommation perfectionnelle acquiert la prédominance. Tout est minutieusement réglé, les spécialités du travail héréditaire comme la division des champs. L'esclavage universel descend jusqu'aux dernières particularités : l'homme devient un outil perfectionné, dans des mains soumises elles-mêmes à des lois placées au dessus de tout examen. L'influence de la consommation perfectionnelle produit un progrès dont le sol conserve encore les monuments majestueux.

Mais voici l'Occident et la Grèce. La Grèce ! Le cœur s'épanouit lorsqu'on touche à cette terre ; c'est le berceau de la pensée humaine, la terre de la poésie et des beaux-arts, la patrie de la liberté. Ici l'idée a pour la première fois brisé la forme du symbole, et se manifeste librement dans la religion, dans l'art, dans la science. Nous y trouvons l'homme, l'individu, que l'Orient nous dérobait sous sa masse compacte. La personnalité humaine se révèle à nous d'abord par la propriété individuelle des agents de la production, par la propriété du sol.

Une colonie égyptienne, des transfuges d'une caste guerrière ont apporté en Grèce la civilisation. Ce fait est d'une grande portée pour l'explication des nouvelles institutions, l'égalité qui s'établit entre les maîtres et la liberté de l'art. Les Egyptiens, arrivés en Grèce égaux entre eux, n'apportaient pas au sol de l'Occident l'organisation de la mère-patrie. Ils sont tous aptes aux mêmes franchises, et nul ne veut déroger. Tous cherchent des garanties réciproques pour le maintien de l'égalité. On suit les traces de cet effort dans toutes les institutions de la Grèce. La liberté préside à l'organisation du travail dans la société nouvelle. Les procédés industriels, si perfectionnés en Egypte, leur sont inconnus. Ils savent le but et ignorent les moyens. Chacun s'adonne à la fabrication des objets pour lesquels il a le plus d'aptitude : liberté d'industrie d'où découlent toutes les autres libertés dans le domaine de la science, de l'art et de la politique. Ces circonstances expliquent comment la civilisation grecque, se fondant sur celle de l'Egypte, n'a pourtant pas reproduit l'Egypte, comme plus tard

les colonies grecques ont été le reflet de la Grèce, ou les colonies modernes les images de leurs métropoles. Après avoir établi les rapports de filiation incontestable entre l'art grec et l'art égyptien, il y aurait quelque intérêt à les comparer entre eux. Les différences s'expliqueraient par la liberté. Toutefois la Grèce est loin d'avoir atteint le but sacré de l'émancipation de l'homme. Les libres sont une race à part, la race des maîtres. L'esclavage personnel y subsiste; les esclaves forment l'immense majorité de la population, et comme le fondement sur lequel repose l'édifice de la république. En protestant contre l'Orient, l'Occident ne fait donc que restaurer l'esclavage primitif, plus rude encore que celui de l'Orient; car il ne pèse plus sur tous également, il est individuel. Le surplus du travail n'appartient pas encore au travailleur; la liberté ne saurait donc luire encore; mais elle est préparée pour la consommation perfectionnelle. L'esclave, en se développant, acquiert la conscience de son état; rien ne le sépare plus de son maître; ils sont face à face. L'esclave n'a plus qu'un pas à faire pour devenir libre; aussi le poids de sa chaîne est devenu plus lourd. Tout, dans les institutions, dans les monuments de la Grèce, proteste contre l'égalité des hommes. C'est la terre de l'aristocratie. N'a-t-elle donc rien fait pour l'homme, pour ce banni que nous suivons dans la pénible conquête de son travail? Elle a fait beaucoup, elle a rompu le charme de la hiérarchie orientale; elle a rendu à l'esclavage son titre primitif, la violence.

Un équilibre avantageux des divers modes de consommation, la propriété individuelle qui tend constamment à s'accumuler, ont fait la richesse de la Grèce. Mais cette richesse réside dans quelques mains; le sol n'appartient plus qu'au petit nombre, et l'esclave n'a point de patrie. Cette concentration exagérée, et la combinaison de l'esclavage et de la propriété individuelle, devaient amener la ruine de la république.

Les institutions, le système suivi dans les rapports internationaux, les encouragements donnés à l'agriculture, le témoignage des écrivains nous montrent qu'en dépit de Sparte, la Grèce estimait et recherchait la richesse. Mais la civilisation brillante de ce pays n'éleva pas l'économie publique au rang d'une science.

Aristote, toutefois, en avait senti le besoin; il expose avec clarté les avantages de la monnaie, il apprécie avec exactitude les conséquences de l'usure et des accaparements. Platon signale dans sa *République* les avantages de la division du travail, et définit les fonctions de la monnaie. Dans ses *Economiques*, Xénophon donne une définition exacte de la richesse, et fait d'intéressantes recherches sur la valeur des métaux précieux.

Tous trois s'accordent dans un souverain mépris pour le travail manuel, ainsi que dans l'approbation qu'ils donnent à l'esclavage.

Dans les commencements de Rome, vinrent se rencontrer et comme se livrer bataille le despotisme religieux de l'Orient, représenté par la propriété étrusque, et la nouvelle liberté de la Grèce.

La société romaine comprend trois races d'hommes. La première est libre et possède le sol; la seconde, dans une position subordonnée, dans une servitude collective, mais réelle, s'élève cependant au-dessus de la condition des esclaves par une propriété, celle de son travail. Il n'est pas garanti sans doute par un privilége avec le soin du moyen-âge; mais enfin le travail du plébéien est à lui, et c'est sur lui qu'il s'appuie pour s'avancer lentement à la conquête de la liberté. Le peuple romain avait conscience de cet état des choses. La retraite des plébéiens sur le Mont-Sacré n'est qu'une tentative pour opposer la propriété du travail à la puissance que leurs maîtres fondaient sur la propriété territoriale. Le résultat de cette lutte devait être l'égalité et la fusion des deux races. Les patriciens s'efforcèrent de la rendre vaine en opposant au travail de l'homme libre celui des esclaves dont la conquête accrut toujours plus le nombre, et dont la condition devint de plus en plus dure, sans que l'affranchissement, tout fréquent qu'il fût, pût adoucir réellement leurs maux. Par l'intervention des esclaves, le patricien avilissait le travail manuel; par les distributions gratuites, il favorisait directement l'oisiveté, et retenait le peuple sous sa dépen-

dance, mais en minant les fondements de l'état.

La consommation improductive devient immense, et Rome, aux derniers temps de la république, ne se soutient qu'en épuisant le monde. L'empire achève l'œuvre de la république. Toutes les nations de la terre s'abaissent sous le même joug de fer. Le monde est romain. La louve a dévoré sa pâture, elle va mourir. Les richesses accumulées des continents et des générations s'absorbent stérilement ; méprisé, le travail devient de moins en moins productif ; l'énormité des impôts accélère cette immense ruine. La civilisation s'éteint avec la richesse, la population décroît. Les hommes des classes aisées se vouent au célibat, car la misère monte incessamment. Les hommes libres souffrent sans retourner au travail ; longtemps oisif, l'esclave a oublié les procédés de l'industrie, et son faible travail doit maintenant suffire à tout. Le monde va finir, semble-t-il, avant qu'un jour ait brillé pour la liberté.

Mais non, le christianisme se penche sur ce mourant, et murmure à son oreille une parole qui le relève. Il dévoile à l'homme ses destinées sublimes. Il lui parle d'un Dieu père de tous, d'une vie éternelle, dont celle-ci est un commencement ; il lui dit que le travail est la peine d'une transgression de la volonté de Dieu. Tout en donnant, pour le présent, un motif à la résignation, il annonce un avenir où il n'y aura plus de nations et plus d'esclaves ; il établit la solidarité du genre humain.

III. — *Esquisse d'une histoire du travail humain depuis le christianisme.*

Le christianisme s'adressait aux pauvres, aux esclaves, à tout ce qui souffre ; il les appelait heureux. Il prêche le bonheur aux misérables, aux esclaves la liberté ; mais cette liberté est spirituelle, ce bonheur n'est pas d'ici-bas. Son respect est non pour les puissants, mais pour les faibles, non pour l'intelligence, mais pour la moralité. Ses cirques, ses forums, sont des temples au Dieu de paix, des hospices pour les malades, des asiles pour les pauvres. Ces traits font comprendre les rapides progrès de cette doctrine au milieu des persécutions ; elle répondait au pressant besoin de l'époque.

Il ne saurait entrer dans notre plan d'examiner ici l'action totale de la foi chrétienne sur le vieux monde gréco-romain ; nous voudrions rechercher seulement son influence dans l'émancipation du travail et dans son organisation. Du reste, en reconnaissant l'influence que la doctrine chrétienne devait naturellement avoir sur l'ordre politique et économique de l'ancien monde, nous sommes loin de lui assigner cette action pour but essentiel, ou même pour but direct. Les disciples du Christ n'ont point oublié que son règne n'est pas de ce monde. Toutefois, dès son origine, par une conséquence irrésistible, le christianisme pousse à l'affranchissement des travailleurs.

Ramené à son origine profonde, le travail n'est plus le signe d'une infériorité sociale. Obligation commune à tous les hommes, moyen de perfectionnement et de restauration, il a reconquis toute sa dignité. Les solitaires qui peuplent le désert sont des travailleurs, les premiers couvents de grandes fermes. La chaîne de l'esclave est allégée par le sentiment de la fraternité universelle et de l'obéissance qu'il doit au Maître de son maître. Il obtient du christianisme un bienfait que l'antiquité lui avait toujours refusé, et que Rome refusa si longtemps même au plébéien libre, la plénitude du droit de mariage. L'esclave naît à la vie de famille, pas immense vers son affranchissement. L'institution du dimanche est un progrès dans le même sens. Par le moyen du dimanche et des fêtes de l'Eglise, une part considérable du travail de l'esclave est employée à son profit dans une consommation perfectionnelle.

On reproche à l'Eglise, devenue puissante par la conversion des empereurs, de n'avoir pas aboli directement l'esclavage que toutes ses institutions tendaient à restreindre. Ce reproche n'est pas bien fondé. Comment affranchir l'esclave aussi longtemps qu'une grande partie de la société était païenne, et que l'absence de travail était le signe de la liberté ? D'ailleurs la condition de l'esclave n'était pas une infériorité réelle aux yeux de la foi.

A l'action de l'Eglise et de la foi se joignait une autre cause tendant à rapprocher les conditions de l'esclave et de l'homme libre, c'est la misère produite par l'immense consommation de capitaux qu'avaient faite la république et l'empire. Les épargnes du monde étaient dévorées ; le travail seul pouvait remédier à ce mal extrême, le travail forcé du maître et de l'esclave. La commune nécessité tend à rétablir le lien sympathique que la richesse antérieure avait rompu.

L'invasion des peuples du nord, la destruction de l'empire, les partages du sol entre les conquérants, le gaspillage des restes de la fortune mobilière achèvent la ruine du vieux monde.

L'esclave et le maître se trouvent dans des conditions qui ne diffèrent que par la quantité du surplus du travail que le vainqueur exige de tous les deux.

Charlemagne, figure gigantesque aux limites de l'ancien et du nouveau monde, emploie sa vie à fixer la conquête, à arrêter le flot continu des Barbares, et à établir un ordre fixe dans le nouvel état des choses au moyen des formes et des institutions du monde ancien. Mais cette œuvre est au-dessus des forces du grand empereur ; un plus grand que lui peut seul l'accomplir. Celui qui dispose du temps. Charles meurt, et son œuvre avec lui. Les nations qui, réunies sous son sceptre, ont renouvelé quelques jours l'empire d'Occident, sont partagées entre les enfants du grand empereur, entre les mains desquels elles se brisent et se dissolvent. La guerre est partout et l'ordre nulle part.

Moyen-âge.

Après avoir balayé les débris de l'organisation politique impériale, les Barbares s'arrêtèrent devant la hiérarchie pacifique de l'Eglise qui grandissait à leurs yeux de la sainte majesté de ses membres et de la volontaire soumission des fidèles, spectacle étrange pour des hommes qui ne connaissaient d'autre puissance que le glaive.

L'Eglise s'est organisée conformément aux principes de liberté et d'égalité que son divin Instituteur lui a révélés et dont elle est la gardienne. Pour l'Eglise point de races libres ou de races esclaves. Celui qui fera le plus de sacrifices pour son prochain, le plus accompli dans la foi et dans les œuvres, celui-là sera le premier. Le principe de l'élection domine toute la hiérarchie, le peuple choisit son pasteur dans la paroisse, le peuple et le clergé élisent l'évêque du diocèse ! le peuple et le clergé de Rome, représentant ceux de la chrétienté, élisent le pape.

A côté de ce clergé séculier dont l'organisation émanant du peuple embrasse la chrétienté tout entière, nous trouvons des corporations à la fois religieuses et industrielles, liées par une règle commune et soumises à l'autorité du pape auprès duquel elles ont des représentants.

Cette institution ecclésiastique, la seule debout alors, fut le modèle de la constitution civile. Les ducs, les comtes, les barons de Charlemagne possèdent des bénéfices à vie, à l'instar des évêques et des pasteurs. Les assemblées périodiques des hauts officiers répondent aux conciles et achèvent la copie. Mais la vie de l'institution originale ne l'animait pas. Les comtes et les ducs s'efforcent de rendre leur charge héréditaire ; de là l'origine des grands fiefs ; les barons en font autant de leur côté. Un siècle ne s'est pas écoulé depuis la mort de Charlemagne, et l'empire est divisé en états sans nombre unis par le lien nouveau de la foi jurée. C'est la féodalité fondée sur sa double base, l'hérédité et la hiérarchie. Le sol est divisé en parcelles, sur chacune desquelles on établit un homme à charge de service ; la glèbe est le bénéfice du fief, dernier degré de la hiérarchie. La jouissance d'une part plus considérable du surplus de son travail fait la différence du cerf et de l'esclave. Quelques-uns des serfs, exerçant des professions industrielles contre une redevance, arrivent par là à la possession d'une plus grande partie du surplus de leur travail que les cerfs laboureurs. Cette circonstance leur offre les moyens de s'affranchir en profitant des besoins de leur maître. Alors ils s'établissent sous des règles communes autour des couvents, berceaux de leur industrie ; leur liberté partielle tend à s'augmenter par les perfectionnements de l'art et la division du travail, à laquelle la présence des capitaux leur permet d'atteindre.

—Telle est l'origine des communes, dont les chartes ont pour but de régulariser l'existence de fait.

De la féodalité et de l'émancipation des communes résultent deux grands faits économiques.

Le premier est le changement subit dans la propriété, qui n'est plus, comme elle était à Rome, un résultat d'un travail précédent sans rapport avec le travail actuel. Au moyen-âge la propriété représente toujours une fonction sociale; à chaque propriété se lie inséparablement un service déterminé.

Le second fait, c'est la constitution du travail industriel en propriété distincte, aussi complète que celle du sol, au moyen du privilége. L'établissement des maîtrises ou corporations privilégiées pour telle ou telle industrie spéciale est un phénomène universel en Europe à cette époque.

Tel est le système du moyen-âge: chacun a une fonction déterminée; le travail ne manque à personne; il n'y a point de place pour l'homme oisif. Mais quel sera l'emploi de cette masse de travaux? L'Eglise se chargera de donner une direction à cette activité surabondante; c'est elle qui domine ce monde; elle lui a donné le mot d'ordre, *ora et labora;* elle se chargera de régler la consommation; mais d'abord elle s'efforce d'affranchir le travail des entraves qui le gênent, et commence par en donner l'exemple sur ses terres.

L'Eglise du moyen-âge doit être considérée comme la protectrice de la race vaincue et l'adversaire naturel des conquérants qu'elle cherche à s'assujettir, et qu'elle occupe au loin à son service dans de gigantesques expéditions. Les guerres entreprises pour la délivrance du Saint-Sépulcre, l'institution des ordres de chevalerie, ont pour résultat d'alléger la servitude.

Les croisades sont l'occasion d'une consommation improductive immense; les travaux d'art entrepris de tous côtés absorbent des capitaux que notre société moderne, malgré ses richesses, ne pourrait plus réunir. Quelques siècles à peine ont couvert de monuments l'Angleterre, l'Allemagne, la France, l'Espagne et l'Italie, et cependant il y a des ressources pour tout. La consommation reproductive marche de pair avec la consommation improductive et perfectionnelle. Mais l'atelier est bien monté et la loi du travail sévèrement observée. L'art se perfectionne dans la liberté sans que l'unité soit compromise. Les communes deviennent de grandes cités. Les croisades et la découverte de la boussole donnent au commerce une importance nouvelle, et l'introduction de goûts et de besoins nouveaux offre de puissants stimulants à l'industrie. Le désordre politique lui-même n'empêche pas la richesse de s'accroître. On peut prodiguer les trésors, on travaille. Guerre sainte, temples au Seigneur, pieuses fondations, telle est la consommation que l'Eglise favorise; celle qui n'a d'autre but que la jouissance et qui conduit à l'oisiveté est sévèrement réprouvée. Aussi la consommation productive a-t-elle bientôt tout réparé. Cette organisation semble affermie pour une durée éternelle! D'où vient donc son prompt déclin? A cette question il n'y a qu'une réponse: le moyen-âge est tombé parce que tous les corps qui entraient dans la composition de cette société compliquée, ont fait défaut aux principes de leur institution.

Si l'Eglise, fidèle à ses maximes, eût continué à recruter ses dignitaires dans les races vaincues; si elle n'eût pas ouvert son sein aux chevaliers et aux barons accoutumés au luxe et aux plaisir sensuels; si la première elle ne se fût pas rebellée à la loi du travail et n'eût commencé à peser sur ceux qu'elle avait affranchis, en absordant par une consommation impie autant que stérile, dans les festins et dans la magnificence, le surplus du travail du pauvre, l'édifice du moyen-âge fût resté debout, beau d'une idéale beauté que la réalité n'a jamais entièrement manifestée. L'Eglise a failli la première. Dieu la visitera dans ce qu'elle a de plus cher.

Les nobles ont oublié le titre de leur hommage et les beaux serments de la chevalerie. Sans utilité sociale désormais, ils pèsent sur le commerce et sur l'agriculture par leurs rapines et par leur oisiveté.

L'esprit des communes s'altère également. L'entrée de la corporation ne s'ouvre plus qu'à prix d'argent, les maîtrises se resserrent dans un intérêt

égoïste, l'apprentissage est prolongé démesurément, et l'on n'obtient plus le grade de maître qu'avec d'excessives difficultés. Profitant des richesses accumulées pour augmenter toujours plus leurs priviléges, elles accablent les campagnes sous le poids d'un monopole qui finit par retomber sur elles, car ceux qu'elles appauvrissent ainsi sont les chalands de leur industrie.

La royauté seule grandit dans ce désordre général ; c'est le despotisme qui lève la tête dans le naufrage des libertés, fruit du travail ; comme il arrive partout où le surplus du travail n'est pas réparti en raison des services rendus.

La hiérarchie sociale du moyen-âge va s'abaisser. L'introduction de la poudre à canon amène l'égalité de la force. L'imprimerie tend à généraliser la culture et à donner l'empire à l'intelligence. Colomb découvre un monde nouveau, Luther brise la forme de l'ancien.

Une nouvelle ère commence pour la société et pour le travail. Le moyen-âge est ébranlé dans ses fondements, l'organisation du travail qu'il avait donnée à l'Europe se décompose, les rapports entre les trois modes de consommation sont changés. Le désordre est dans l'atelier. La loi du travail n'est plus la loi universelle, les principaux ordres de l'Etat sont en rébellion contre elle. Le noble et le prêtre prétendent vivre du bénéfice et du fief, c'est-à-dire du travail passé. Les communes prêtent aux princes l'appui de leurs trésors et se ruinent elles-mêmes par l'excès de leurs priviléges.

Le moyen-âge n'est plus ; mais que de temps, de luttes, d'efforts et de souffrances ne faudra-t-il pas pour dégager l'Europe de ses ruines ! Des révolutions sanglantes, des guerres acharnées l'ébranleront encore avant qu'une nouvelle organisation du travail assure à l'homme sa liberté. Nous attendons la liberté du travail, car la liberté de l'homme ne se trouve à nos yeux que dans la possession complète des produits de son travail. La marche vers la conquête de cette possession est le progrès social.

L'âge nouveau s'annonça d'abord comme une restauration. C'est la règle ; on veut revenir à l'ordre ancien, et l'on fonde un ordre nouveau. Toutes les restaurations sont des révolutions, et toutes les révolutions prennent les traits d'une réforme, parce que tout progrès a besoin de s'appuyer sur quelque chose dans le passé.

La première cause de révolution qui se manifesta au sein du moyen-âge fut l'importance acquise par les hommes de loi ou les clercs, la restauration du droit romain. Objet du respect des peuples barbares, le droit romain avait prêté la forme selon laquelle l'Eglise avait rédigé sa propre législation. Maintenant les clercs, instruments des princes, s'en arment contre l'Eglise et la féodalité, et l'opposent au droit canonique. La découverte des Pandectes favorise leurs efforts. Leur siége principal est l'université de Bologne, création des empereurs, voisinage inquiétant de l'Eglise. L'œuvre à laquelle les clercs tendaient n'était rien moins qu'une grande révolution. Considérée sous le point de vue économique, la renaissance du droit romain a eu pour résultat de substituer à la propriété conditionnelle du moyen-âge attachée à l'obligation d'une prestation actuelle, la propriété romaine libre de tout service, résultat non d'un travail présent, mais du travail passé. Son influence s'exerce d'abord sur les alleux, avant de s'attaquer au fief et au bénéfice qui la subiront à leur tour. L'emphytéose et la redevance sont les intermédiaires par lesquels la propriété s'affranchit de toute charge personnelle. Ainsi le droit romain détache l'homme du sol et rend à la propriété son ancienne signification. La même restauration s'opérait dans les arts, dans les sciences et dans les lettres. Les artistes du moyen-âge disparaissent, la langue de l'Eglise disparaît devant le latin de Cicéron. La réaction de la civilisation antique détruit celle qui lui avait succédé : de leur combinaison va naître une civilisation nouvelle, non sans qu'il s'y joigne des éléments originaux. Continuons l'examen de cette révolution au point de vue économique.

L'imprimerie est la première machine nouvelle qui s'introduit dans un monde dont l'organisation était incompatible avec toute machine. D'un seul coup elle prive de travail une foule que le système des corporations empêche d'en

trouver ailleurs. Les copistes dont elle anéantit l'industrie, étaient les derniers travailleurs de l'Eglise. Dès ce moment les couvents furent condamnés à l'oisiveté.

Le grand événement de ce siècle si riche, c'est la réforme. Depuis longtemps, l'Europe demandait la réforme des abus de l'Eglise, de ses membres et de son chef. Luther, en réclamant la réforme, résume les vœux de la chrétienté. Ici encore, ce que l'on cherchait, c'était une restauration, le retour à l'Eglise primitive. Moitié par conviction, moitié par intérêt, les princes favorisent ce mouvement dont les auteurs, hommes religieux, ne cherchaient pas les conséquences politiques. En attaquant Rome dans les principes de sa constitution, en rejetant l'autorité de l'Eglise, ils blessaient au cœur l'institution du moyen-âge. L'Eglise, en tombant, fait écrouler l'Empire. En tombant, disons-nous, car l'Eglise politique est tombée. A la fin des longues guerres qu'elle a suscitées, et qui, plus d'une fois, ont mis en danger son existence, la réforme a vu ses principes devenir la base du droit public européen. Les réformés sont en faible minorité en Europe, mais l'influence de la réforme est universelle. Le monde est gouverné par la politique protestante.

Les conséquences économiques de la Réforme furent immenses. Les biens des couvents sont rendus à la circulation et à la liberté. Partout où l'état social permit aux serviteurs dépouillés de l'Eglise de trouver du travail, soit dans l'industrie, soit aux champs, comme ce fut le cas surtout en Allemagne où la propriété était déjà plus ou moins dégagée des entraves par l'influence du droit romain, ils augmentèrent avantageusement le nombre des producteurs. Mais l'avantage industriel le plus considérable fut l'abolition des fêtes introduites par l'Eglise pour adoucir le sort des esclaves et des serfs, et pour les perfectionner, mais qui s'étaient multipliées à l'excès et n'étaient plus en rapport avec l'état social. La suppression des fêtes est un bénéfice dont les pays protestants jouirent longtemps seuls, et qui contribua pour beaucoup à la supériorité de richesse et d'industrie qu'ils ont acquise.

Mélanges.

—Un correspondant de Paris fait remarquer que l'harmonie, dont le catholicisme a la prétention, tient moins à l'accord des sentiments qu'au silence, au moyen duquel, on couvre habilement les divisions intestines. Rien n'est plus vrai, selon nous. Interdire l'examen sur les questions religieuses et comprimer les dissidences toutes les fois qu'elles se produisent, voilà la tactique de Rome. Après cela, on peut comprendre la nature de l'unité dont elle fait parade, et il est permis de ne pas la lui envier.

—Il n'est pas de chose au monde, dit le *Courrier des Etats-Unis*, pour laquelle nous professions un respect plus absolu que pour la liberté de conscience, et jamais on ne nous verra descendre dans l'arène des querelles religieuses. Bien moins encore nous verra-t-on scruter les motifs de ceux qui croient devoir abjurer les croyances de leurs premières années pour une religion nouvelle. C'est là un compte mystérieux entre Dieu et leur conscience, dans lequel l'investigation humaine n'a rien à voir.

—Le *Shepherd of the Valley*, journal romain publié à St. Louis, contient ce qui suit :

" Le pied de Napoléon est sur le cou des ennemis de Dieu, et son trône les écrase. Que son pied y demeure ferme et que son trône soit stable, c'est la prière, qu'à genoux, nous présentons au ciel."

Que croient les Protestants ?

Cette question recevrait sans doute plusieurs réponses différentes, si nous l'adressions à la population catholique de notre pays, car en général on se fait d'étranges idées sur les chrétiens évangéliques. Chacun a la sienne selon ses lumières ou ses préjugés, depuis celui qui affirme *consciencieusement* que les protestants ne croient pas en Dieu, jusqu'à celui qui les considère pour le moins aussi bons chrétiens que les membres de l'église romaine. En considérant ce chaos d'idées plus ou moins étranges et plus ou moins fausses, nous avons cru qu'il serait bon de donner un résumé de notre foi, de la foi de tous les protestants évangéliques. Ce résumé qu'on va lire a été préparé par un de nos collaborateurs et se recommande par un degré d'exactitude et de perfection peu ordinaires.

I. Nous reconnaissons que nous sommes, de notre nature, éloignés de Dieu, pécheurs volontaires, transgresseurs de la Loi du Seigneur, que notre conscience nous enseigne être juste et sainte et obligatoire pour tous. Par ces transgressions nous avons attiré sur nous la condamnation et la mort, et nous nous sommes exclus de la vie éternelle à laquelle Dieu convie tous les enfants des hommes.— Voyez les principaux passages de la Bible à l'appui : Genèse 3, 1-6. 5, 3. Ps. 51, 5. Job. 14, 4. Jéremie 17, 9. Romains 7, 18. Jean 3, 6-5. Gal. 3, 10. Ephésiens 2, 1-3-2. Thessaloni. 1, 7-8. Matthieu 11, 28-30. Jean 3, 14-21-36, etc.

II. Alors que nous étions morts dans nos fautes et dans nos péchés (Ephés. II, 1, 3.) et par cela même malheureux et condamnés à la mort éternelle (Rom. VII, 2, 4 ; 2, Corinth. 3, 10.) Matth. 25, 46, Jean 3, 36, 5, 29 etc.) Jésus-Christ s'est révélé à nous comme l'Agneau de Dieu qui ôte le péché du monde ; sa vie sainte nous a manifesté encore plus clairement notre misère ; en le voyant mourir sur la croix, nous avons senti toute la grandeur de nos péches ; nous nous sommes repentis ; par la foi, notre cœur l'a embrassé comme le chemin, la vérité, la vie, comme le seul médiateur entre le Créateur et ses créatures, Dieu fait homme, le seul nom qui ait été donné aux hommes par lequel il nous faille être sauvés. (Jean I, 29, 14, 49 ; I, Jean 1 : 1-4 ; 2, Pierre 1, 16-18 ; Luc 23, 47, 41-43 ; 1ère aux Corint. chap. 2 et 3 ; 2ème aux Corinth. chap. 3 ; Galates 3, 1, 4, 14-19. Actes II, 36-42 ; Jean 14, 6 ; 1ère à Timothée II, 4, 5 ; 1ère de Jean 1-3 ; 1ère à Timothée III, I6, Jean 1, 14. Philippiens II, 6-8 ; Actes IV, 8-12, etc.) C'est par cette foi, que nous avons reçue de sa pure grâce pour être en nous la source d'une vie nouvelle, et non par aucune œuvre méritoire, que nous sommes assurés d'être sauvés, d'avoir part à la vie éternelle. (Romains III, 19-30 ch. 4, 10, 11, 1-6 ; Ephésiens II, 1-10 ; Tite III, 1-7. Jean III, 16. Actes 16, 31 ; Galates II, 19-21 6, 14-16. Jean VI, 54, 7, 37-39, 17, 1-3, 20, 31 ; 2 Corinth. V, 14-21 ; Philippiens III, 7-16, Romains VIII, 37-38. Jean X, 27-29. Rom. 11, 29, Luc 17, 10, etc.

III. Nous bénissons et nous adorons Dieu le Père qui nous a tant aimés, Dieu le Fils qui nous a rachetés, Dieu le Saint Esprit qui nous régénère, nous guide et nous console. Nous voulons aimer ce Dieu trois fois béni. C'est pourquoi nous le supplions chaque jour de nous conserver dans la communion de l'Esprit Saint, afin que, tous les jours plus régénérés et renouvelés, nous puissions marcher sur les traces de notre Sauveur, vivre de sa vie, manifester notre foi par nos œuvres ; travaillant à notre salut avec crainte et tremblement, dans

le but de parvenir à la sanctification sans laquelle nul ne verra le Seigneur. (Jean III, 16 ; Gal. 3, 13 ; Jean 14, 16, 26, 15: 26, 16,7-15 ; 1 Jean 5 20, Col. 2, 9, 2, Cor. I, 22 ; Gal. IV, 6, Matth. 28, 19. Actes 28, 15, Esaïe VI, 13, 2, Corinth. 13, 14 ; Apocalypse 21, 11, Jean 13, 12, 17 ; Gal. II, 19, 21 ; Jacques I, 16-27, 2, 8-26 ; Philippiens 2, 12-15 ; 1 Corinth. 1, 30, 6, 10-11. Hébreux 12, 15-14, etc.)

IV. Nous célébrons le Baptême comme signe de notre purification spirituelle et la Sainte-Cène comme symbole de notre communion avec Jésus-Christ et comme moyen de l'entretenir, en nous rappelant la mort du Seigneur jusqu'à ce qu'il vienne. (Matth. 28, 19 ; Actes 2, 38 ; Marc 16, 16, 1, Pierre 3, 21, Rom. 6, 1-14, Col. 2, 12, 21, Tite 3, 5, ; Actes 22, 16 ; Gal. 3, 24-27. Matth. 26, 25-29 ; Luc 22, 18-20. Jean 6, 48-56. Jean 6, 63, 1, Corinth. 10, 15-17, 11, 20-29.)

V. Nous croyons que Dieu s'est révélé à l'homme, (Actes 17, 22-30 ; 10, 34, 25 ; Rom. 1, 18-32, 2, 13-16.) et nous trouvons dans la Bible telle que le Saint Esprit nous l'a fait transmettre par l'église universelle le contenu de cette Révélation divine. Nous reconnaissons que cette sainte Bible a été la source de nos connaissances religieuses et de notre vie chrétienne ; c'est pourquoi nous la prenons pour règle suprême de notre foi et de notre vie, la tenant pour le seul document authentique de l'histoire des Patriarches, de Moïse, des Prophètes et de l'histoire évangélique, pour la Parole de Dieu écrite qui met en évidence la vie et l'immortalité, par Jésus-Christ la Parole faite chair. (Jean 1, 14. Hébreux 4, 12. Rom. 3, 2, 2. Tim. 1, 10. Matth. 22, 29 etc.) Nous l'enseignons à nos enfants, nous la recommandons à tous les hommes comme *divinement inspirée* et utile pour enseigner, pour convaincre, pour corriger et pour instruire. (Esaïe 8, 19, 20. Jean 5, 39 ; Actes 17, 11, 2 Tim. 3, 16, 2 Pierre 1, 19-21. Rom. 15, 4. Jean 16, 13, 1, Corinth. 2, 10-14. Gal. 1, 8, 9. Ps. 19, 7, 8, 119, 130, 105, 1, 1-3, Deut. 4, 1, Apocalypse 22, 18, Deut. 11, 18-21 ; Hébreux 1, 1-2. Luc 16, 29-3 etc).

VI. Nous nous rattachons à l'église fondée par les apôtres, aux dénominations chrétiennes de tous les temps qui ont professé la doctrine du salut gratuit par le sang de Jésus-Christ, et en particulier aux diverses églises de la Réformation en Europe, qui, avec les diverses communions évangéliques des Etats-Unis et de l'Amérique Britannique du Nord, constituent l'église visible de notre Seigneur Jésus-Christ.

DERNIÈRE PÉRIODE
DE LA
VIE DE WASHINGTON,

(EXTRAIT DE GUIZOT.)

(Suite et Fin.)

Au nord, au contraire, dans le Massachusetts, le Connecticut, le New-Hampshire, Rhode-Island, etc., les puritains fugitifs avaient apporté et implanté leur rigidité démocratique avec leur ferveur religieuse. Là point d'esclavage ; point de grands propriétaires au milieu d'une population inférieure ; point d'immobilité dans la possession du sol. Point d'Eglise hiérarchique et fondée au nom de l'Etat. Point de supériorités sociales légalement instituées et maintenues. L'homme livré à ses œuvres et à la grâce divine. L'esprit d'indépendance et d'égalité avait passé de l'ordre religieux dans l'ordre civil.

Cependant, même dans les colonies du nord et sous l'empire des principes puritains, d'autres causes, trop peu remarquées, atténuaient ce caractère de l'état social et en modifiaient le développement. Il y a loin, bien loin de l'esprit démocratique religieux à l'esprit démocratique purement politique. Quelque ardent, quelque intraitable que soit le premier, il puise dans son origine, il conserve dans son action un puissant élément de subordination

et d'ordre, le respect. Malgré leur orgueil, les puritains s'inclinaient tous les jours devant un maître, lui soumettaient leur pensée, leur cœur, leur vie ; et sur les rivages de l'Amérique, quand ils n'eurent plus à défendre leur indépendance contre des pouvoirs humains, quand ils se gouvernèrent eux-mêmes en présence de Dieu, la sincérité de leur foi, la sévérité de leurs mœurs combattirent la pente de l'esprit démocratique vers l'insolence individuelle et le dérèglement. Ces magistrats si surveillés, si mobiles, avaient pourtant un point d'appui qui les rendait fermes, souvent même durs dans l'exercice de leur autorité. Au sein de ces familles si jalouses de leurs droits, si ennemies de toute pompe politique, de toute grandeur convenue, la puissance paternelle était forte et très-respectée. La loi la consacrait au lieu de la limiter. Les substitutions, l'inégalité des partages étaient interdites ; mais le père disposait absolument de ses biens et les distribuait à son gré entre ses enfants. En général, la législation civile ne s'était point asservie aux maximes politiques, et conservait l'empreinte des anciennes mœurs. En sorte que l'esprit démocratique, bien que dominant, rencontrait partout des barrières et des contre-poids.

Un fait matériel d'ailleurs, passager mais décisif, voilait sa présence et retardait son empire. Dans les villes, point de multitude. Dans les campagnes, une population groupée autour des principaux planteurs, communément concessionnaires du sol et investis des magistratures locales. Les maximes sociales étaient démocratiques ; les situations individuelles l'étaient peu. Les instruments manquaient à l'application des principes. L'influence résidait encore dans les positions élevées. De l'autre part, le nombre ne pesait pas encore assez pour emporter la balance.

Mais la révolution, précipitant le cours des choses, imprima à la société américaine, dans le sens démocratique, un mouvement général et rapide.

Dans les Etats où le principe aristocratique était encore puissant, comme la Virginie, il fut immédiatement attaqué et vaincu. Les substitutions disparurent. L'Eglise perdit non seulement ses priviléges, mais sa place officielle dans l'Etat. Le principe électif conquit le gouvernement tout entier. Le droit de suffrage [illegible] une gran[illegible] extension. La législation [illegible]ule, sans [illegible]bir un changement radical, [illegible]ma de p[illegible] en plus vers l'égalité.

Le principe démocratique fut encore plus décisif dans les faits que dans les lois. Au sein des villes, la population s'accrut beaucoup, et dans la population la multitude. Dans les campagnes, vers l'ouest, au-delà des monts Alleghanys, par un mouvement d'émigration continu et accéléré, de nouveaux Etats se formèrent ou se préparèrent, pleins d'un peuple épars, cherchant fortune, partout aux prises avec les forces âpres de la nature et les haines féroces des sauvages, à demi-sauvage lui-même, étranger aux formes, aux ménagements d'une société pressée et civilisée, livré à l'égoïsme de son isolement et de ses passions, hardi, fier, rude, emporté. Partout ainsi, au bord de la mer comme au fond du continent, dans les grands centres de population et dans les forêts à peine ouvertes, au sein de l'activité commerciale et de la vie agricole, le nombre, le simple individu, l'indépendance personnelle, l'égalité primitive, tous les éléments démocratiques grandissaient, s'étendaient, prenaient, dans l'Etat et dans ses institutions, la place qu'on leur y avait préparée, mais qu'ils n'y occupaient point d'abord.

Et, dans l'ordre intellectuel, le même mouvement, bien plus rapide, emportait les esprits, et les faits étaient bien dépassés par les idées. Au milieu même des Etats les plus civilisés, les plus sages, les théories les plus radicales obtenaient non-seulement faveur, mais puissance. " Les terres des Etats-Unis ont été sauvées des confiscations de la Grande-Bretagne par les efforts de tous ; elles doivent être la propriété commune de tous. Quiconque s'oppose à cette maxime est un ennemi de la justice, et mérite d'être balayé de la face de la terre. . . . Il faut annuler toutes les dettes, publiques et privées, et établir des lois agraires, ce qui se peut au moyen d'un papier monnaie sans gage et à cours forcé." Ces rêves démagogiques étaient accueillis dans le Massachusetts, le Connecticut, le New-Hampshire, par une portion considérable du peuple ; douze ou quinze mille hommes prenaient les armes pour les réaliser. Et le mal paraissait si grave que

le plus intime ami de Jefferson, un homme que le parti démocratique compta plus tard parmi ses chefs, Madison regardait presque la société américaine comme perdue, et osait à peine conserver quelque espérance.

Deux forces concourent au maintien et au développement de la vie d'un peuple, sa constitution civile et son organisation politique, les influences sociales et les pouvoirs publics. Celle-ci manquait encore plus que la première à l'Etat américain naissant. Dans cette société si agitée et si peu liée, l'ancien gouvernement avait disparu, le nouveau n'était pas encore formé. J'ai dit la nullité du congrès, seul lien des Etats, seul pouvoir central, pouvoir sans droit, sans force, signant des traités, nommant des ambassadeurs, proclamant que le bien public exigeait telles lois, tels impôts, telle armée, mais n'ayant par lui-même ni lois à rendre, ni juges et employés pour appliquer ses lois, ni impôts pour payer ses ambassadeurs, ses employés, ses juges, ni troupes pour faire acquitter ses impôts et respecter ses lois, ses juges, ses employés. L'état politique était encore plus faible, plus flottant que l'état social.

La constitution fut faite contre ce mal, pour donner à l'Union un gouvernement. Elle fit deux grandes choses. Le gouvernement central fut réel et placé à son rang. Elle l'affranchit des gouvernements d'Etats, lui conféra une action directe sur les citoyens, sans entremise des pouvoirs locaux, et lui assura les moyens nécessaires pour convertir ses volontés en faits, des impôts, des juges, des employés, des soldats. Dans son organisation propre et intérieure, le gouvernement central fut bien conçu et bien pondéré ; les droits et les rapports des divers pouvoirs furent réglés avec un grand sens et une forte intelligence des conditions d'ordre et de vitalité politique ; du moins pour la forme républicaine et la société à laquelle elle s'adaptait.

En comparant la constitution des Etats-Unis à l'anarchie dont elle sortit, on ne se lasse pas d'admirer la sagesse de ses auteurs et de la génération qui les avait choisis et qui les soutint.

Mais la constitution, adoptée et promulguée, n'était encore qu'un mot. Elle donnait des armes contre le mal, mais le mal subsistait. Les grands pouvoirs qu'elle créait se trouvaient en présence des faits qui l'avaient précédée et rendue si nécessaire, en présence des partis issus de ces faits et qui se disputaient la société, la constitution même, pour les modeler dans leur sens.

Au premier aspect, le nom de ces partis étonne. Fédéraliste et démocratique, il n'y a entre ces deux qualités, ces deux tendances, point d'opposition essentielle et vraie. En Hollande au dix-septième siècle, en Suisse encore de nos jours, c'est le parti démocratique qui a voulu fortifier le lien fédéral, le gouvernement central ; c'est le parti aristocratique qui a marché à la tête des gouvernements locaux et défendu leur souveraineté. Le peuple hollandais soutenait Guillaume de Nassau et le stadthoudérat contre Jean de Witt et les grands bourgeois des villes. Les patriciens de Schwitz et d'Uri sont les adversaires les plus obstinés de la diète fédérale et de son pouvoir.

Les partis américains, dans leur lutte, se sont souvent qualifiés autrement. Le parti démocratique s'arrogeait le titre de républicain, et traitait l'autre de monarchique, monocrate. Le parti fédéraliste nommait ses adversaires anti-unionistes. Ils s'accusaient réciproquement de tendre, l'un à la monarchie, l'autre à l'isolement, de vouloir détruire, l'un la république, l'autre l'Union.

Prévention fanatique ou ruse de guerre : l'un et l'autre parti voulaient sincèrement la république et la cohésion des Etats. Les noms qu'ils se donnaient pour se décrier étaient encore plus faux que leurs dénominations primitives n'étaient incomplètes et mal à propos opposées l'une à l'autre.

Pratiquement et pour les affaires immédiates de leur pays, ils différaient moins qu'ils ne le disaient ou ne le pensaient dans leur haine. Au fond, entre leurs principes et leurs tendances, la différence était essentielle, permanente. Le parti fédéraliste était en même temps aristocratique, favorable à la prépondérance des classes élevées comme à la force du pouvoir central. Le parti démocratique était en même temps le parti local, voulant à la fois l'empire du nombre et l'indépendance presque entière des gouvernements d'Etats.

Ainsi il s'agissait entre eux et de l'ordre social et de l'ordre politique, de la constitution même de la société comme de son gouverne-

ment. Ainsi les questions souveraines, éternelles, qui ont agité et agiteront le monde, et qui se rattachent au problème bien supérieur de la nature et de la destinée de l'homme, se plaçaient toutes entre les partis américains, se cachaient toutes sous leurs noms.

C'est au milieu de cette société ainsi agitée et travaillée, que Washington, sans ambition, sans illusion, par devoir plutôt que par goût, et plus confiant dans la vérité que comptant sur le succès, entreprit de fonder, en fait, le gouvernement qu'une constitution née d'hier venait de décréter.

Il montait au pouvoir, investi d'une influence immense, reconnue et acceptée de ses adversaires mêmes. Mais c'est lui-même qui a dit cette profonde parole : " L'influence n'est pas le gouvernement. "

Dans la lutte des partis, ce qui se rapportait à l'organisation même de l'état social le préoccupait peu. Ce sont des questions obscures, cachées, qui ne se révèlent clairement qu'aux méditations du philosophe, et lorsqu'il a vu passer devant ses yeux les sociétés humaines sous toutes leurs formes et à tous leurs âges. Washington était peu familier avec la contemplation et la science. En 1787, avant de se rendre à la Convention de Philadelphie, il avait entrepris, pour s'éclairer lui-même, d'étudier la constitution des principales confédérations anciennes ou modernes : et l'extrait de ce travail, trouvé dans ses papiers, atteste qu'il y avait recueilli des faits à l'appui des notions simples de sa raison, plutôt qu'il n'avait pénétré la nature intime de ces associations compliquées.

Il y a plus ; par sa pente naturelle, Washington inclinait plutôt vers l'état social démocratique que vers tout autre. Esprit droit plutôt qu'étendu, cœur juste et calme, plein de dignité, mais exempt de toute prétention passionnée et hautaine, plus jaloux de la considération que de l'empire, l'équité et la simplicité des maximes et des mœurs démocratiques, loin de le choquer ou de le gêner, convenaient à ses goûts et satisfaisaient sa raison. Il ne s'inquiétait point de rechercher, avec les partisans du système aristocratique, si des combinaisons plus savantes, des classifications, des priviléges, des barrières artificielles étaient nécessaires au maintien de la société. Il vivait tranquille au milieu d'un peuple égal et souverain, trouvant sa domination légitime, et s'y soumettant sans effort.

Mais quand la question passait de l'ordre social à l'ordre politique, quand il s'agissait de l'organisation du gouvernement, il était hautement fédéraliste, opposé aux prétentions locales et populaires, partisan déclaré de l'unité et de la force du pouvoir central.

Il s'éleva sous ce drapeau et pour le faire triompher.

Pourtant son élévation ne fut point une victoire de parti, et n'en inspira à personne les joies ni les douleurs. Aux yeux, non seulement du public, mais de ses adversaires, il était en dehors et au-dessus des partis : " le seul homme dans les Etats-Unis, dit Jefferson, qui possédât la confiance de tous...., il n'y en avait aucun autre qui fût considéré comme quelque chose de plus qu'un chef de parti. "

Il s'était constamment appliqué à conquérir ce beau privilége : " Je veux garder mon esprit et mes actions, qui sont le résultat de ma réflexion, aussi libres et indépendants que l'air.... Si c'est mon sort inévitable d'administrer les affaires publiques, j'arriverai au fauteuil sans engagement antérieur d'aucun genre, sur quelque objet que ce soit.... Quoi qu'on publie à mon égard, je ne récriminerai jamais ; je ne sais même si je me justifierai jamais.... tout cela n'est que de la pâture pour la déclamation .... Les esprits des hommes sont aussi divers que leurs visages ; quand les motifs de leurs actions sont purs, on ne peut pas plus leur imputer à crime leurs idées que leurs traits.... Les dissidences en matière politique sont inévitables, et peut-être, dans une certaine mesure, nécessaires.... Mais je ressens un vif chagrin à voir des hommes de talent, de zélés patriotes, qui se proposent en général le même but, et le poursuivent avec des intentions également droites, ne pas apporter plus de libéralité et de charité dans leurs jugements sur leurs opinions et leurs actions réciproques. " Etranger à toute polémique personnelle, aux passions et aux préventions de ses amis comme de ses adversaires, il mettait à garder cette position toute sa politique ; et il donnait à cette politique son vrai nom ; il l'appelait " le juste milieu. "

C'est beaucoup de vouloir tenir le juste milieu ; mais la volonté, même habile et ferme,

n'y suffit pas toujours. Washington y réussit par le tour naturel de son esprit et de son caractère autant que par son propre dessein ; il était bien réellement en dehors des partis ; et son pays, en en jugeant ainsi, ne faisait que rendre hommage à la vérité.

Homme d'expérience et d'action, il avait une admirable justesse et point de prétention systématique dans la pensée. Aucun parti pris, aucun principe affiché d'avance ne le gouvernait. Ainsi point d'âpreté logique dans sa conduite ; point d'engagement d'amour-propre ni de rivalité intellectuelle. Quand il l'emportait, son succès n'était, pour ses adversaires, ni une gageure perdue, ni une condamnation universelle. Ce n'était point au nom de la supériorité de son esprit, mais au nom des choses mêmes et de leur nécessité, qu'il triomphait.

Pourtant son triomphe n'était pas un fait sans moralité, le simple résultat du savoir-faire, ou de la fortune. Etranger à toute théorie, il avait foi dans la vérité et la prenait pour règle de sa conduite. Il ne poursuivait point la victoire d'une idée contre les partisans de l'idée contraire ; mais il n'agissait pas non plus au nom de l'intérêt seul et dans la seule vue du succès. Il ne faisait rien qu'il ne crût avoir raison en droit : en sorte que ses actes, qui n'avaient point un caractère systématique, humiliant pour ses adversaires, avaient néanmoins un caractère moral qui commandait le respect.

On avait d'ailleurs de son entier désintéressement la conviction la plus profonde. Grande lumière à laquelle les hommes se confient volontiers ; force immense qui attire les âmes, et rassure en même temps les intérêts, certains de n'être pas livrés, en sacrifice ou comme instruments, à des vues personnelles et ambitieuses.

Son premier acte, la formation de son cabinet, fut la preuve la plus éclatante de son impartialité. Quatre hommes y furent appelés ; Hamilton et Knox, de l'opinion fédéraliste ; Jefferson et Randolph, de l'opinion démocratique. Knox, soldat probe, médiocre et docile ; Randolph, esprit flottant, d'une probité équivoque et de peu de foi ; Jefferson et Hamilton, tous deux honnêtes, sincères, passionnés, habiles, les vrais chefs des deux partis.

Hamilton a droit d'être compté parmi les hommes qui ont le mieux connu les principes vitaux et les conditions fondamentales du gouvernement : non pas d'un gouvernement tel quel, mais d'un gouvernement digne de sa mission et de son nom. Il n'y a pas, dans la constitution des Etats-Unis, un élément d'ordre, de force, de durée, qu'il n'ait puissamment contribué à y introduire et à faire prévaloir. Peut-être croyait-il la forme monarchique préférable à la forme républicaine. Peut-être a-t-il quelquefois douté du succès de l'expérience tentée dans son pays. Peut-être aussi, emporté par sa vive imagination et l'ardeur logique de sa pensée, était-il quelquefois exclusif dans ses vues et excessif dans ses déductions. Mais, d'un caractère aussi élevé que son esprit, il servait loyalement la république, et travaillait à la fonder, non à l'énerver. Sa supériorité était de savoir que, naturellement et par la loi essentielle des choses, le pouvoir est en haut, à la tête de la société, qu'il doit être constitué selon cette loi, et que tout système, tout effort contraire portent tôt ou tard, dans la société même, le trouble et l'affaiblissement. Son erreur fut de tenir trop étroitement, avec une obstination un peu arrogante, aux exemples de la constitution britannique, d'attribuer quelquefois, dans ces exemples, la même autorité au bien et au mal, aux principes et à l'abus, et de ne pas accorder à la variété des formes politiques, à la flexibilité de la société humaine, une part assez large ni une confiance assez hardie. Il y a des temps où le génie politique consiste à ne point craindre ce qui est nouveau en respectant ce qui est éternel.

Le parti démocratique, non de la démocratie turbulente et grossière de l'antiquité ou du moyen-âge, mais de la grande démocratie moderne, n'a point eu de représentant plus fidèle et plus éminent que Jefferson. Ami chaud de l'humanité, de la liberté, de la science ; confiant dans leur vertu comme dans leur droit ; profondément touché des injustices que la masse des hommes a subies, des souffrances qu'elle endure, et incessamment préoccupé, avec un désintéressement admirable, de les réparer ou d'en empêcher le retour ; acceptant le pouvoir comme une nécessité suspecte, presque comme un mal contre un mal, s'appliquant non seulement à

le contenir, mais à l'abaisser ; se méfiant de toute grandeur, de toute splendeur individuelle comme d'une usurpation prochaine ; cœur ouvert, bienveillant, indulgent, quoique prompt à se prévenir et à s'irriter contre les adversaires de son parti ; esprit hardi, vif, ingénieux, curieux, plus pénétrant que prévoyant, mais trop sensé pour pousser les choses à l'extrême, et capable de retrouver, contre le mal et le péril pressant, une prudence, une fermeté qui, venues plus tôt et d'une façon plus générale, l'auraient peut-être prévenu.

Ce n'était pas une entreprise aisée d'unir et de faire agir ces deux hommes en commun, dans un même cabinet. L'état si critique des affaires, au début de la constitution, et la prépondérance impartiale de Washington pouvaient seules y parvenir. Il s'y appliqua avec une persévérance et une sagesse consommées. Au fond, il portait à Hamilton et à ses maximes une préférence décidée : " Quelques personnes, disait-il, le considèrent comme un homme ambitieux et par conséquent dangereux. Qu'il soit ambitieux, je l'accorde volontiers ; mais c'est de cette louable ambition qui pousse un homme à exceller partout où il met la main. Il est entreprenant, d'une pénétration très-prompte, et d'un grand jugement au premier coup d'œil. " Mais c'était seulement en 1798, dans la liberté de sa retraite, que Washington s'expliquait de la sorte. Tant qu'il fut dans les affaires et entre ses deux secrétaires d'Etat, il observa envers eux une extrême réserve et leur témoigna la même confiance. Il les croyait l'un et l'autre sincères et capables, nécessaires l'un et l'autre au pays et à lui-même. Non seulement Jefferson était pour lui un lien, un moyen d'influence dans le parti populaire qui ne tarda pas à devenir l'opposition ; mais il s'en servait dans l'intérieur même du gouvernement, comme d'un contrepoids aux tendances, surtout aux paroles quelquefois excessives et inconsidérées de Hamilton et de ses amis. Il les entretenait et les consultait chacun à part sur les affaires qu'ils devaient traiter ensemble, afin d'écarter ou d'atténuer d'avance les dissentiments. Il savait faire tourner le mérite et la popularité de chacun dans son parti au bien général du gouvernement, même à leur profit mutuel. Il saisissait habilement toutes les occasions de les engager dans une responsabilité commune. Et lorsque la dissidence trop profonde, les passions trop vives semblaient rendre la rupture imminente, il s'interposait, exhortait, priait, et par son influence personnelle, par un appel franc et touchant au patriotisme et au bon esprit des deux rivaux, il retardait du moins l'explosion du mal qu'il ne pouvait guérir.

Il traitait les choses avec la même prudence, le même ménagement que les hommes ; soigneux de sa position personnelle, n'élevant aucune question prématurée ou superflue, étranger au désir inquiet de tout régler, de tout dominer, laissant les grands corps de l'Etat, les gouvernements locaux, ses propres employés, agir chacun dans sa sphère, et n'engageant jamais, sans nécessité claire et pratique, son opinion et sa responsabilité.

Et cette politique si impartiale, si réservée, si attentive à ne rien compromettre, ni les choses, ni elle-même, n'était pas celle d'une administration inerte, flottante, incohérente, cherchant et recevant de tous côtés son avis et son impulsion. Jamais, au contraire, gouvernement ne fut plus décidé, plus actif, plus arrêté dans ses idées, plus efficace dans ses volontés.

Il avait été formé contre l'anarchie, et pour raffermir le lien fédéral, le pouvoir central. Il fut inviolablement fidèle à sa mission. Dès son début, à la première session du congrès, les grandes questions abondèrent ; il fallait mettre la constitution en vigueur. Les relations des chambres avec le président, le mode de communication entre le président et le sénat sur les traités et la nomination aux grands emplois, l'organisation de l'ordre judiciaire, la création des départements ministériels, tous ces points furent débattus et réglés. Vaste travail où la constitution fut en quelque sorte livrée une seconde fois au combat des partis. Sans étalage, sans intrigue, sans aucune tentative d'envahissement, mais prévoyant et ferme dans la cause du pouvoir qui lui était confié, Washington, par ses entretiens, par son adhésion hautement donnée aux saines maximes, influa puissamment pour que l'œuvre fût accomplie dans le même esprit qui avait présidé à son origine, l'organisation digne et forte du gouvernement.

La pratique répondit aux principes. Une

fois aux prises avec les affaires et les partis, cet homme qui, dans la formation de son cabinet, s'était montré si tolérant, porta et prescrivit dans son administration une forte unité de vues et de conduite. " Tant que j'aurai l'honneur de gouverner les affaires politiques, je ne placerai jamais sciemment, dans aucune charge importante, aucun homme dont les maximes politiques soient contraires aux mesures générales du gouvernement. Ce serait, à mon avis, une sorte de suicide politique... Dans un gouvernement libre comme le nôtre, écrivait-il au Gouverneur Morris, ministred es Etats-Unis à Londres, quand les citoyens sont maîtres de manifester et manifestent en effet leurs sentiments, souvent imprudemment, quelquefois injustement, faute d'être bien informés, il faut bien passer quelques effervescences accidentelles ; mais, après la déclaration que j'ai faite de mon symbole politique, vous pouvez affirmer sans crainte que le pouvoir exécutif de ce pays n'a jamais souffert et ne souffrira jamais, tant que j'y présiderai, qu'aucun acte inconvenant de ses agents demeure impuni. "

Dans les choses même de pure forme et étrangères aux habitudes de sa vie, un tact juste, un instinct sûr des convenances, qui sont aussi des conditions du pouvoir, l'éclairait et le dirigeait. Ce fut, après son élection, une question grave entre les partis que le cérémonial à observer envers le président. Beaucoup de fédéralistes, passionnés pour les traditions et l'éclat monarchique, triomphaient lorsque, dans un bal, ils étaient parvenus à faire placer un canapé élevé de deux marches au-dessus du parquet de la salle, et sur lequel Washington seul et sa femme pouvaient être assis. Beaucoup de démocrates voyaient, dans ces pompes, dans les *levers* publics du président, le retour prémédité de la tyrannie, et s'indignaient que, recevant à une heure fixe, dans sa maison, tous ceux qui se présentaient, il ne leur fît qu'une révérence roide et peu profonde. Washington souriait de ces joies et de ces colères, et persévérant dans les règles, à coup sûr fort modestes, qu'il avait adoptées : " Si je suivais mes goûts, je passerais dans la retraite tous les moments que je pourrais dérober à la fatigue de mon poste. Je ne le fais pas, parce que je crois qu'il convient d'offrir à tous un libre accès vers moi autant que cela peut s'accorder avec le respect dû au siége du gouvernement ; et ce respect, je pense, ne peut être acquis et maintenu qu'en gardant un juste milieu entre la pompe et la familiarité. "

Des embarras plus graves mirent bientôt sa constance à une plus difficile épreuve. Après l'établissement constitutionnel, les finances étaient pour la république une question immense, la principale peut-être. Le désordre était extrême : dettes de l'Union envers les étrangers, envers les nationaux ; dettes des Etats particuliers, contractées sous leur nom, mais à raison de leur concours dans la cause commune ; bons de réquisitions ; marchés de fournitures ; intérêts arriérés ; d'autres titres encore, de diverse nature, de diverse origine, mal connus, point liquidés ; et, au terme de ces chaos, point de revenus assurés et suffisants pour faire face aux charges qu'il imposait.

Bien des gens et, il faut le dire, le parti démocratique en général, ne voulaient pas qu'on acceptât toutes ces charges, ni même qu'en les concentrant on portât dans ce chaos la lumière. A chaque Etat ses dettes, quelque inégale qu'eût été la distribution du fardeau. Entre les créanciers, des distinctions, des classifications fondées sur l'origine de leurs créances et le montant réel de leurs déboursés : toutes les mesures enfin qui, sous une apparence d'examen scrupuleux et de justice vraie, ne sont au fond que des subterfuges pour éluder et réduire les engagements de l'Etat.

Comme secrétaire du trésor, Hamilton proposa le système contraire :— la concentration, à la charge de l'Union, et l'acquittement intégral de toutes les dettes effectivement contractées pour la cause commune, étrangères ou américaines, et quels que fussent les contractants, l'origine, les porteurs ; — l'établissement d'impôts suffisants pour faire face à la dette publique et à son amortissement ; la fondation d'une banque nationale capable de seconder le gouvernement dans ses opérations financières, et de soutenir le crédit.

Ce système était seul moral, seul sincère, seul conforme à la probité et à la vérité.

Il consolidait l'Union, en unissant financièrement les Etats, comme ils étaient unis politiquement.

Il fondait le crédit américain par ce grand exemple de fidélité aux engagements publics et par les garanties qu'il assurait à leur exécution.

Il fortifiait le gouvernement central en ralliant autour de lui les capitalistes, et en lui donnant, sur eux, et par eux, de puissants moyens d'influence.

Au premier motif les adversaires de Hamilton n'osaient point faire d'objection ouverte ; mais ils s'efforçaient d'atténuer l'autorité du principe en contestant le mérite égal des créances, en discutant la moralité des créanciers, en se récriant contre les impôts.

Partisans de l'indépendance locale, ils repoussaient, au lieu d'y applaudir, les conséquences politiques de l'union financière, et demandaient, en vertu de leurs principes généraux, que les Etats fussent laissés, dans le passé comme dans l'avenir, aux chances diverses de leur situation et de leur destinée.

Le crédit américain leur semblait trop chèrement acheté. On l'obtiendrait, au besoin, par des moyens moins onéreux et plus simples. Ils accusaient les théories de Hamilton sur le crédit, les dettes publiques, l'amortissement, les banques, d'obscurité et d'illusion.

Mais le dernier effet du système excitait surtout leur colère. L'aristocratie de l'argent est, pour le pouvoir, un allié périlleux, car c'est celle qui inspire le moins d'estime et le plus d'envie. Quand il s'agissait du paiement de la dette publique, le parti fédéraliste avait pour lui les principes de moralité et d'honneur. Quand la dette publique et les opérations auxquelles elle donnait lieu devenaient un moyen de fortune soudaine, et peut-être d'influence illégitime, la sévérité morale passait au parti démocratique, et la probité prêtait à l'envie son appui.

Hamilton soutenait la lutte avec son énergie accoutumée, aussi pur que convaincu, chef de parti encore plus que financier, et préoccupé surtout, dans l'administration des finances, de son but politique, la fondation de l'Etat et la force de son gouvernement.

La perplexité de Washington était grande. Etranger aux études financières, il n'avait pas, sur le mérite intrinsèque des mesures proposées, une conviction personnelle et savante. Il sentait leur équité, leur utilité politique. Il avait confiance dans Hamilton, dans son jugement et sa vertu. Pourtant, quand le débat se prolongeait, quand les objections se multipliaient, quelques-unes troublaient son esprit, d'autres inquiétaient sa conscience ; et il se demandait avec quelque embarras si toute la raison était bien du côté du gouvernement.

Je ne sais ce qu'on doit le plus admirer, de l'impartialité qui lui inspirait ces doutes, ou de la fermeté avec laquelle, en dernière analyse et toutes choses bien pesées, il soutint toujours Hamilton et ses mesures. Acte d'un grand jugement politique. Fût-il vrai que quelque illusion se mêlât aux plans financiers du secrétaire du trésor, et quelque abus à leur exécution, une vérité bien plus haute dominait celle-là : en fondant la foi publique et en liant étroitement l'administration des finances à la politique de l'Etat, il donnait, dès les premiers jours, au gouvernement nouveau, la consistance d'un pouvoir ancien et bien établi.

Le succès dépassa les plus orgueilleuses espérances. La sécurité rentra dans les esprits, l'activité dans les affaires, l'ordre dans l'administration. L'agriculture et le commerce se développèrent ; le crédit s'éleva rapidement. La société prospérait avec confiance, se sentant libre et gouvernée. Le pays et le gouvernement grandissaient ensemble, dans cette belle harmonie qui est la santé des Etats.

Washington vit de ses yeux, sur tous les points du territoire américain, ce spectacle pour lui si glorieux et si doux. Dans trois voyages solennels il parcourut à pas lents toute l'Union, partout accueilli avec cette admiration reconnaissante et affectueuse, seule récompense digne de toucher le cœur de l'homme public : " Je suis heureux d'avoir fait ce voyage, écrivait-il à son retour ; le pays semble en grand progres ; le travail et les mœurs frugales deviennent à la mode.... La tranquillité règne dans le peuple, accompagnée, pour le gouvernement général, d'une disposition bienveillante qui doit la maintenir.... L'agriculteur trouve pour ses produits un marché facile ; le marchand compte avec plus de certitude sur ses paiements... L'expérience de chaque jour paraît affermir le gouvernement des Etats-Unis et le rendre de

plus en plus populaire. La prompte obéissance aux lois qu'il a faites prouve avec éclat la confiance des citoyens dans leurs représentants et dans les vues droites des hommes qui administrent les affaires."

Et presque au même moment, comme si la Providence eût pris soin que de toutes parts vînt à la postérité le même témoignage, Jefferson écrivait: "Les nouvelles élections pour le congrès se sont accomplies, et bien peu de changements ont eu lieu; preuve certaine entre beaucoup d'autres, que les actes du nouveau gouvernement ont causé une satisfaction générale.... Nos affaires suivent un cours de prospérité sans exemple: fruit des progrès réels de notre gouvernement, et de la confiance illimitée que lui porte le peuple, plein de zèle pour le soutenir, et convaincu qu'une ferme union est le meilleur gage de notre sécurité."

Aussi, quand le terme de la présidence de Washington approcha, quand la nécessité de donner de nouveau un chef à l'Etat devint imminente, un mouvement général s'éleva vers lui pour le conjurer d'accepter encore une fois le fardeau. Mouvement très-divers dans son apparente unanimité: le parti fédéraliste voulait conserver le pouvoir; l'opposition démocratique sentait que le jour n'était pas venu pour elle d'y prétendre, et que le pays ne pouvait se passer de la politique ni de l'homme que pourtant elle se promettait bien d'attaquer. Le public tremblait de voir interrompre cet ordre, cette prospérité, si précieux et encore si précaires. Mais, ouverts ou cachés, patriotiques ou égoïstes, sincères ou hypocrites, tous les sentiments, tous les avis concouraient au même dessein.

Washington seul hésitait. Cet esprit si calme était plein de pénétration, et puisait dans son désintéressement une liberté qui le préservait de toute illusion sur les choses et sur lui-même. Les brillantes apparences, le bon état même des affaires publiques, ne couvraient point à ses yeux les périls prochains de la situation. Au dehors, le bruit de la révolution française ébranlait déjà l'Amérique. Une guerre inévitable, et mal commencée, contre les Indiens, exigeait d'assez grands efforts. Dans le cabinet, la dissidence entre Jefferson et Hamilton était devenue très-vive, les plus pressantes exhortations du président échouaient à la contenir; elle éclatait presque officiellement dans deux journaux, la *Gazette nationale* et la *Gazette des Etats-Unis,* ennemis ardents au nom des deux rivaux; un employé des bureaux de Jefferson était le rédacteur connu du premier. Ainsi encouragée, la presse de l'opposition se livrait à la plus amère violence. Washington en concevait une inquiétude extrême: "Si le mécontentement, la méfiance, l'irritation, sont ainsi semées à pleines mains, écrivait-il au procureur-général Randolph, si le gouvernement et ses officiers ont incessamment à subir les outrages des journaux, sans qu'on daigne seulement examiner les faits ou les motifs, je crains qu'il ne devienne impossible à aucun homme sous le soleil, de manier le gouvernail, et de tenir ensemble les pièces de la machine." Dans quelques parties du pays, surtout dans l'ouest de la Pensylvanie, l'une des taxes décrétées pour faire face à la dette publique avait réveillé l'esprit de sédition; des réunions nombreuses avaient annoncé qu'elles en refuseraient le paiement; et Washington s'était vu contraint d'annoncer à son tour, par une proclamation solennelle, qu'il assurerait l'exécution des lois. Au sein même du congrès, l'administration n'obtenait plus un appui aussi constant, aussi efficace; Hamilton était l'objet d'attaques de jour en jour plus vives: l'opposition échouait dans les motions qu'elle tentait contre lui; mais ses propres propositions n'étaient pas toujours adoptées. Enfin, envers Washington lui-même, le langage de la chambre des représentants, toujours respectueux et affectueux, n'était plus aussi expansif, aussi tendre; et le 22 février 1793, jour anniversaire de sa naissance, la proposition de suspendre la séance une demi-heure pour aller le complimenter, vivement combattue, ne passa qu'à une majorité de vingt-trois voix.

Aucun de ces faits, de ces symptômes, n'échappait à la sagacité vigilante de Washington. Son goût naturel pour la vie privée et le repos de Mount-Vernon en redoublait. Le succès passé, loin de le rassurer, le rendait plus craintif pour l'avenir. Modestement, mais passionnément attaché à sa considération et à sa gloire, il n'y voulait pas souffrir le moindre déclin. Les instances universelles n'auraient point suffi à le déterminer; sa con-

viction personnelle, le bien public, l'intérêt évident des affaires, le désir ou plutôt le devoir de porter un peu plus loin son œuvre encore chancelante, pouvaient seuls balancer dans son âme sa prudence et son penchant. Il pesait et débattait en lui-même ces divers motifs, avec une sollicitude plus agitée que ne semblait le comporter sa nature, et finissait par dire, dans la pieuse lassitude de sa pensée : " Le maître souverain et souverainement sage des événements a veillé jusqu'ici sur mes pas ; j'ai cette confiance que, dans l'importante résolution à laquelle je serai peut-être bientôt appelé, il m'indiquera si clairement la route, que je ne pourrai m'y tromper."

Réélu à l'unanimité, il reprit son fardeau avec le même désintéressement, le même courage, et malgré son succès, peut-être avec moins de confiance que la première fois.

Il avait un juste pressentiment des épreuves qui l'attendaient.

Il y a des événements que la Providence n'admet pas les contemporains à comprendre ; si grands, si complexes, qu'ils surpassent longtemps l'esprit de l'homme, et que, même en éclatant, ils demeurent longtemps obscurs dans ces profondeurs où se préparent les co ps qui décident des destinées du monde.

Telle a été la révolution française. Qui l'a mesurée ? De qui n'a-t-elle pas trompé cent fois l'opinion et l'attente, amis ou adversaires, enthousiastes ou détracteurs ?

Quand l'âme et la société humaine sont à ce point remuées et soulevées, il en sort des choses qu'aucune imagination n'avait conçues, qu'aucun dessein ne saurait embrasser.

Ce que l'expérience nous a enseigné, Washington l'entrevit dès le premier jour. La revolution française commençait à peine, déjà il retenait son jugement et prenait sa place en dehors de tous les partis, de tous les spectateurs, étranger à la présomption de leurs prophéties, à l'aveuglement de leur hostilité ou de leur espérance. " L'événement est si extraordinaire à son début, si merveilleux dans son progrès, et peut devenir si prodigieux dans ses conséquences, que je demeure comme perdu dans la contemplation... Personne n'en souhaite avec plus d'anxiété que moi l'issue favorable ; personne ne fait des vœux plus sincères pour la prospérité de la nation française.... Si les choses finissent comme l'annoncent nos plus récents rapports, elle sera la plus heureuse et la plus puissante de l'Europe. Mais quoiqu'elle ait traversé triomphalement le premier paroxysme, je crains bien que ce ne soit pas le dernier... Le roi sera cruellement mortifié ; les intrigues de la reine, le mécontentement des princes et de la noblesse fomenteront des divisions dans l'assemblée nationale. La licence du peuple, le sang répandu alarmeront les meilleurs amis du régime nouveau... Il est difficile de ne pas courir d'un extrême à l'autre, et, dans ce cas, des écueils aujourd'hui invisibles pourront bien briser le navire et amener un despotisme plus rude que l'ancien.... Ceci est un océan sans limites d'où l'on ne voit plus de terre."

Il garda dès lors, envers les nations et les événements d'Europe, une extrême réserve ; fidèle aux principes qui avaient fondé l'indépendance et les libertés de l'Amérique, animé pour la France d'une bienveillance reconnaissante, et saisissant avec empressement toutes les occasions de la témoigner, mais silencieux et contenu, comme sous le pressentiment de quelque grave responsabilité dont il aurait à porter le fardeau, et ne voulant engager d'avance ni son opinion personnelle, ni la politique de son pays.

Quand le jour difficile arriva, quand la déclaration de guerre entre la France et l'Angleterre fit éclater en Europe la grande lutte révolutionnaire, la résolution de Washington fut nette et prompte. Il proclama sur le champ la neutralité des Etats-Unis.

" Ma politique est simple. Vivre en relations amicales avec toutes les nations de la terre, mais ne dépendre d'aucune, n'épouser les querelles d'aucune ; tenir envers toutes nos engagements, pourvoir par le commerce aux besoins de toutes, c'est là notre intérêt et notre droit... Je veux une attitude *américaine*, le renom d'une politique *américaine*, afin que les puissances européennes soient bien convaincues que nous agissons pour nous-mêmes, non pour autrui... Le bouleversement général de l'Europe n'est pas une supposition absolument chimérique. La prudence nous conseille de nous exercer à ne compter que sur nous-mêmes et à tenir de nos propres mains les balances de notre destinée... Placés, en quelque sorte, au milieu d'empires qui tombent, que ce soit notre but constant de garder une

situation telle que nous ne soyons pas entraînés dans la ruine... Rien, si non le respect de nous-mêmes et le juste soin de l'honneur national, ne doit nous pousser à la guerre ; je suis sûr que, si ce pays se maintient en paix encore vingt ans, il pourra, dans une bonne cause, défier quelque puissance que ce soit, si grandes seront alors sa population, sa richesse et ses ressources."

L'approbation fut d'abord générale. Le désir de la paix, l'hésitation à exprimer un avis qui pût la compromettre, dominaient les esprits. Pour le principe de la neutralité, le cabinet avait été unanime. Mais les nouvelles d'Europe arrivaient, se répandaient comme des bouffées de flamme. La coalition formée contre la France attentait aux principes tutélaires de l'Amérique, l'indépendance et la liberté intérieure des nations. L'Angleterre était à la tête, odieuse comme un ennemi récent, suspecte comme un ancien maître. Ses décrets, ses actes sur le commerce des neutres et la presse des matelots blessaient les Etats-Unis dans leur dignité et leurs intérêts. Dans la grande question de la neutralité, des questions spéciales s'élevèrent, assez douteuses pour servir de juste cause ou de prétexte à la diversité des avis, à l'explosion des sentiments. Sur quelques-unes, par exemple, sur la restitution des prises maritimes et le mode de réception du nouveau ministre attendu de France, le cabinet cessa d'être unanime. Ce ministre, M. Genêt, arriva, et de Charleston à Philadelphie son voyage fut une ovation populaire. Partout, sur son passage, les sociétés démocratiques, nombreuses et ardentes, se réunissaient, l'invitaient, le haranguaient : les journaux portaient rapidement dans le pays le récit de ces fêtes, les nouvelles de France. La passion publique s'allumait. Passionné lui-même, et emporté jusqu'à l'aveuglement par le désir d'entraîner les Etats-Unis dans la guerre au secours de sa patrie, M. Genêt se crut en droit et en mesure de tout oser, de réussir à tout. Il distribua des lettres de marque, enrôla des Américains, arma des corsaires, adjugea des prises, agit en souverain sur ce territoire étranger, au nom de la fraternité républicaine. Et lorsque Washington, d'abord étonné et immobile, mais bientôt résolu, revendiqua les droits du pouvoir national, Genêt entra avec lui en lutte déclarée, maintint ses prétentions, se répandit en injures, fomenta la sédition, menaça même d'en appeler au peuple contre un président qui trahissait ses devoirs et la cause générale de la liberté.

Nul chef d'Etat n'a été plus réservé que Washington dans l'exercice du pouvoir, plus sobre à s'engager et à entreprendre. Mais nul aussi n'a tenu plus fermement à ses paroles, à ses desseins, à ses droits. Il était président des Etats-Unis d'Amérique. Il avait en leur nom, et en vertu de leur constitution, proclamé leur neutralité. La neutralité devait être réelle et respectée comme son pouvoir. Dans cinq réunions successives, il mit sous les yeux de son cabinet toute la correspondance, toutes les pièces relatives à cette lutte étrange, et le cabinet décida à l'unanimité que le rappel de M. Genêt serait immédiatement demandé au gouvernement français.

Genêt fut rappelé. Dans l'opinion de l'Amérique comme dans sa réclamation auprès de la France, Washington triompha. Les fédéralistes indignés se serraient autour de lui. Les prétentions et les emportements de Genêt lui avaient aliéné beaucoup d'hommes du parti démocratique. Jefferson n'avait point hésité à soutenir, contre lui, le président. Une réaction favorable se prononçait, et la lutte semblait terminée.

Mais, dans le gouvernement comme dans la guerre, il y a des victoires qui coûtent cher, et laissent subsister le péril. Ranimée aux Etats-Unis, la fièvre révolutionnaire n'en sortit point avec un ministre déchu. Au lieu de ce rapprochement des esprits, de cet apaisement des passions, de ce cours de prospérité et de modération générale dont la république américaine se félicitait naguère, deux partis y étaient aux prises, plus profondément séparés, plus violemment irrités que jamais. Ce n'était plus à l'administration seule, à des mesures financières, à telle ou telle application douteuse des pouvoirs légaux que s'attaquait l'opposition. Elle cachait dans son sein, dans les sociétés démocratiques, dans les journaux, parmi les étrangers qui affluaient sur le territoire, une vraie faction révolutionnaire, ardente à bouleverser, pour les reconstruire sur d'autres bases, la société et son gouvernement. " Il existe aux Etats-Unis, écrivait Washington à Lafayette, un parti qui combat le gouvernement dans toutes ses mesures, et

veut, en entravant ses rouages, en changer indirectement la nature, et renverser la constitution. Tous les moyens sont tentés pour atteindre à ce but. Les amis du gouvernement, qui désirent maintenir sa neutralité et la paix, sont traités de monarchistes, aristocrates, infracteurs de la constitution, qui selon l'interprétation de ces gens-là, ne serait qu'un pur chiffre, un mot impuissant. Ils s'arrogent à eux seuls le mérite d'être les amis de la France, tandis qu'au fait ils ne se soucient pas plus d'elle que du Grand Turc, et n'en aiment que ce qui sert leurs propres vues. Ils dénoncent leurs adversaires, des hommes dont les principes sont purement américains, et qui ne se proposent que la stricte observation de la neutralité, comme tombés sous l'influence britannique, et agissant par ses conseils, ou même comme ses pensionnaires... Si la conduite de ces gens-là est vue avec indifférence, si d'un côté règnent l'activité et le mensonge, de l'autre l'apathie, les étrangers intriguants et mécontents, qui sont venus ici parce qu'ils étaient en guerre avec leur gouvernement, et la plupart avec tous les gouvernements, grossirent de jour en jour le parti, et celui qui sait tout peut seul prédire les conséquences."

Au milieu de ce pressant péril, peu enclin à s'engager plus loin dans la lutte, Jefferson qui, six mois auparavant, en avait annoncé le dessein, et n'avait tardé à l'exécuter qu'à la sollicitation de Washington lui-même, se retira décidément du cabinet.

La crise était redoutable ; une fermentation générale gagnait le pays ; les comtés occidentaux de la Pensylvanie se refusaient violemment à la taxe sur les boissons distillées. Dans le Kentucky, dans la Géorgie, des insurrections belliqueuses, suscitées peut-être du dehors, menaçaient d'envahir, de leur autorité, la Louisiane et les Florides, et d'engager, malgré lui, l'Etat dans un conflit avec l'Espagne. La guerre contre les Indiens continuait, toujours difficile et douteuse. Un congrès nouveau venait de s'assembler, plein de respect pour Washington, mais où la chambre des représentants se montrait cependant plus réservée dans son approbation de la politique extérieure, et choisissait son président dans l'opposition, à une majorité de dix voix. L'Angleterre désirait le maintien de la paix avec les Etats-Unis : mais soit qu'elle doutât du succès de Washington dans ce système, soit qu'elle obéît à l'impulsion de sa politique générale, soit par un arrogant dédain, elle continuait, aggravait même ses mesures contre le commerce des Américains, dont l'irritation croissait à son tour. " Ce n'est pas le moindre de nos embarras, écrivait Washington, que l'esprit dominateur de la Grande-Bretagne ait redoublé précisément dans cette crise, et que la conduite outrageuse de quelques-uns de ses officiers soit venue jouer chez nous le jeu des mécontents, et aigrir l'esprit des amis de la paix. Mais je dis ceci en passant."

C'était bien en passant en effet, et sans aucun dessein de s'en prévaloir pour affaiblir sa politique ou pour en rehausser le mérite, qu'il indiquait les obstacles semés sur sa route. Aussi exempt de vanité que d'indécision, il s'inquiétait de les surmonter, non de les étaler.

Au moment où l'ascendant du parti démocratique semblait assuré, où les fédéralistes eux-mêmes s'ébranlaient, où des mesures acerbes, proposées dans le congrès contre l'Angleterre, allaient peut-être rendre la guerre inévitable, Washington annonça tout à coup au sénat, par un message, qu'il venait de nommer l'un des principaux chefs du parti fédéraliste, M. Jay, envoyé extraordinaire auprès de la cour de Londres, pour tenter, sur les différends des deux peuples, la voie pacifique des négociations.

Le sénat approuva aussitôt son choix.

Le dépit de l'opposition fut au comble. C'était la guerre qu'elle voulait, et surtout, par la guerre, un changement de politique. La simple prolongation de l'état des affaires promettait de l'y conduire. Dans une situation si agitée, au milieu de l'aigreur croissante, un bruit venu d'Europe, un nouvel outrage au pavillon américain, le moindre incident pouvait faire éclater les hostilités. Washington, par sa résolution soudaine, imprimait un autre cours aux événements. Les négociations pouvaient réussir ; elles mettaient le gouvernement en droit d'attendre. Si elles échouaient, il restait en mesure de faire la guerre lui-même et de la diriger, sans que sa politique fût frappée à mort.

Pour donner à ses négociations l'autorité d'un pouvoir fort et bien établi, en même

temps qu'il déjouait au dehors les espérances de ses adversaires, Washington résolut de réprimer au dedans leurs tentatives. La résistance de quelques comtés de la Pensylvanie à la taxe sur les boissons distillées était devenue de la révolte. Il proclama son ferme dessein d'assurer l'exécution des lois, convoqua les milices de la Virginie, du Maryland, du New-Jersey, de la Pensylvanie même, les forma en corps d'armée, se rendit en personne sur les lieux, décidé à prendre lui-même le commandement si la lutte devait être sérieuse, et ne revint à Philadelphie qu'après avoir acquis la certitude que les rebelles n'oseraient la soutenir. Ils se dispersèrent en effet devant l'armée, dont un détachement demeura en quartiers d'hiver dans le pays.

Washington goûta, dans cette circonstance, une de ces joies sévères mais profondes, accordées quelquefois, dans les pays libres, à l'homme de bien qui porte fermement le fardeau du pouvoir. Partout, notamment dans les états voisins de l'insurrection, les bons citoyens comprirent le péril et leur obligation de concourir eux-mêmes au maintien des lois. Les magistrats furent courageux, la milice empressée ; une forte opinion publique imposa silence aux subtilités hypocrites des fauteurs de la révolte, et Washington fit son devoir avec l'assentiment et l'appui de son pays.

Compensation bien modeste à de nouvelles et amères épreuves. Vers la même époque, son cabinet, les compagnons de ses travaux et de sa gloire, se séparèrent de lui. En butte à une animosité toujours croissante, après avoir soutenu la lutte aussi longtemps que l'exigeaient le succès de ses plans et son honneur, contraint de penser enfin à lui-même et à sa famille, Hamilton se retira. Knox prit le même parti ; et Washington n'était plus entouré que d'hommes nouveaux, dévoués à sa politique, mais de bien moindre autorité que leurs prédécesseurs, quand M. Jay revint de Londres, rapportant le résultat de ces négociations dont l'annonce seule avait excité tant de courroux.

Le traité laissait beaucoup à désirer. Il ne résolvait pas toutes les questions, ne garantissait pas tous les intérêts des Etats-Unis ; mais il mettait un terme aux principaux différends des deux peuples ; il assurait la complète exécution, jusque-là retardée par la Grande-Bretagne, des conventions conclues avec elle quand elle avait reconnu l'indépendance ; il préparait les voies à des négociations nouvelles et plus favorables. C'était la paix enfin, la paix assurée et qui atténuait les maux mêmes qu'elle laissait subsister.

Washington n'hésita point. Il avait ce rare courage de s'attacher fermement à une vue principale, et d'accepter sans murmure les imperfections et les inconvénients du succès. Il communiqua sur le champ le traité au sénat, qui l'approuva, sauf une modification à réclamer de l'Angleterre. La question demeurait encore en suspens. L'opposition tenta un extrême effort. Des adresses vinrent de Boston, de New-York, de Baltimore, de George-Town, etc., exprimant leur désapprobation du traité et demandant au président de ne le point ratifier. La populace de Philadelphie s'ameuta, parcourut la ville, portant les articles du traité au bout d'un bâton, et les brûla solennellement devant la maison du ministre et du consul d'Angleterre. Washington qui était allé passer quelques jours à Mount-Vernon, revint en hâte à Philadelphie, et consulta son cabinet sur la question de savoir si le traité ne devait pas être immédiatement ratifié, sans attendre de Londres la rectification que le sénat même avait déclarée nécessaire. La mesure était hardie. Un membre du cabinet, Randolph, fit des objections. Washington passa outre et ratifia le traité. Randolph se retira. Le gouvernement britannique accorda la modification demandée et ratifia à son tour. Restait l'exécution, qui exigeait des mesures législatives et l'intervention du congrès. La lutte se rengagea dans la chambre des représentants. Plusieurs fois, l'opposition conquit la majorité. Washington persista, au nom de la constitution, que ses adversaires aussi invoquaient contre lui. Enfin, au bout de six semaines, pour ne pas rompre la paix, dans la conviction générale que le président serait inflexible, l'opposition plutôt lassée que vaincue, les mesures nécessaires pour l'exécution du traité furent adoptées à une majorité de trois voix.

Au dehors, dans les réunions publiques, dans les journaux, la fureur du parti dépassa toute mesure. De toutes parts, tous les matins, éclataient contre Washington les adresses de blâme, les lettres anonymes, les invectives,

les calomnies, les menaces. Son intégrité même fut scandaleusement attaquée.

Il demeura impassible. Il répondait aux adresses : " Je n'ai rien à dire ; j'ai fait voir mon sentiment sur le traité en le ratifiant. Les principes en vertu desquels j'ai donné ma sanction ont été rendus publics. Je regrette la diversité des opinions. Mais si quelques qualités, manifestées dans le cours d'une vie longue et difficile, m'ont valu quelque confiance de mes concitoyens, qu'ils soient persuadés qu'elles n'ont point péri en moi, et qu'elles continueront à s'exercer dans toute occasion où seront engagés l'honneur, le bonheur et la sûreté de notre commune patrie."

Et quant aux attaques de la presse : " Je ne croyais pas, je n'imaginais pas, jusqu'à ces derniers temps, qu'il fût, je ne dis pas probable, mais possible que pendant que je me livrais aux plus pénibles efforts pour établir une politique nationale, une politique à nous, et pour préserver ce pays des horreurs de la guerre, tous les actes de mon administration seraient torturés, défigurés, de la façon à la fois la plus grossière et la plus insidieuse, et en terme si exagérés, si indécents, qu'à peine pourrait-on les appliquer à un Néron, à un malfaiteur notoire, ou même à un filou vulgaire. Mais en voilà bien assez. J'ai déjà été plus loin que je ne projetais dans l'expression de mes sentiments."

Les gens de bien, les hommes d'ordre et de justice s'aperçurent enfin qu'ils laissaient leur noble champion sans défense, au milieu d'indignes attaques. Dans les pays libres, le mensonge marche le front haut ; il serait vain de prétendre le contraindre à se cacher ; mais c'est le devoir de la vérité de lever aussi la tête ; la liberté n'est salutaire qu'à ce prix. A leur tour, les félicitations, les adhésions, les adresses reconnaissantes arrivèrent à Washington, nombreuses, animées. Et comme le terme de sa seconde présidence approchait, dans toutes les parties de l'Union, même dans celles où l'opposition semblait dominer, une foule de voix s'élevèrent pour qu'il acceptât une troisième fois le pouvoir du suffrage de ses concitoyens.

Mais sa résolution était prise. Il n'admit même pas la discussion. C'est encore, après plus de quarante ans, un objet de souvenir et presque d'attendrissement populaire, que cette mémorable adresse d'adieu par laquelle, en rentrant au sein du peuple qu'il avait gouverné, il répandit sur lui les derniers rayons de sa longue sagesse.

" En vous offrant, mes chers concitoyens, ces conseils d'un vieil ami dévoué, je n'espère pas qu'ils produisent l'impression forte et durable que je souhaiterais, ni qu'ils répriment le cours ordinaire des passions, ni qu'ils empêchent notre peuple de suivre la carrière jusqu'ici marquée à la destinée des peuples. Mais, si je puis me flatter qu'ils feront quelque bien, même partiel et passager, qu'ils contribueront quelquefois à modérer les fureurs de l'esprit de parti, et à mettre mon pays en garde contre les menées de l'intrigue étrangère et les impostures du faux patriotisme, cette seule espérance me dédommagera amplement de ma sollicitude par votre bonheur, unique source de mes paroles...."

" Bien qu'en repassant les actes de mon administration, je n'aie connaissance d'aucune faute d'intention, j'ai un sentiment trop profond de mes défauts pour ne pas penser que probablement j'ai commis beaucoup de fautes. Quelles qu'elles soient, je supplie avec ferveur le Tout-Puissant d'écarter ou de dissiper les maux qu'elles pourraient entraîner. J'emporterai aussi avec moi l'espoir que mon pays ne cessera jamais de les considérer avec indulgence, et qu'après quarante-cinq années de ma vie, dévouées à son service avec zèle et droiture, les torts d'un mérite insuffisant tomberont dans l'oubli, comme je tomberai bientôt moi-même dans les demeures du repos."

" Confiant dans cette bonté de mon pays, et pénétré pour lui d'un ardent amour, bien naturel de la part d'un homme qui voit dans cette contrée sa terre natale et celle de ses ancêtres pendant plusieurs générations, je me comptais d'avance dans cette retraite où je me promets de partager sans trouble, avec mes concitoyens, le doux bienfait de bonnes lois sous un gouvernement libre, objet toujours favori de mes désirs, et heureuse récompense, je l'espère, de nos soucis, de nos travaux et de nos dangers mutuels."

Exemple incomparable de dignité et de modestie ! modèle accompli de ce respect pour le public et pour soi-même, qui fait la grandeur morale du pouvoir !

Washington avait raison de sortir des affaires. Il y était entré dans l'un de ces moments, à la fois difficiles et favorables, où les nations, assaillies de périls, recueillent, pour les surmonter, tout ce qu'elles ont de sagesse et de vertu. Il convint admirablement à cette situation. Il avait les idées et les sentiments de son époque, sans fanatisme ni servitude. Les temps anciens, leurs institutions, leurs intérêts, leurs mœurs, ne lui inspiraient ni haine ni regret. Sa pensée et son ambition ne s'élançaient point impatiemment dans l'avenir. La société au sein de laquelle il vivait était d'accord avec ses goûts et sa raison. Il avait confiance dans ces principes et ses destinées, mais une confiance éclairée et tempérée par un instinct sûr des principes éternels de l'ordre social. Il la servit avec sympathie et indépendance, avec ce mélange de foi et de crainte qui est la sagesse dans les choses du monde comme devant Dieu. Par là surtout, il était propre à la gouverner ; car il faut deux choses à la démocratie pour son repos et son succès ; il faut qu'elle se sente aimée et contenue, qu'elle croie au dévouement sincère et à la supériorité morale de ses chefs. A ces conditions seulement, elle se règle en se développant, et peut espérer de prendre place parmi les formes durables et glorieuses de l'association humaine. C'est l'honneur du peuple américain de les avoir, à cette époque, comprises et acceptées. C'est la gloire de Washington d'en avoir été l'interprète et l'instrument.

Il fit les deux plus grandes choses qu'en politique il soit donné à l'homme de tenter. Il maintint, par la paix, l'indépendance de son pays, qu'il avait conquise par la guerre. Il fonda un gouvernement libre, au nom des principes d'ordre et en rétablissant leur empire.

Quand il sortit des affaires, l'une et l'autre œuvre étaient accomplies. Il pouvait en jouir : car peu importe, en de si hauts desseins, ce qu'ils ont coûté de travail ; il n'y a point de sueur qu'une telle palme ne sèche sur le front où Dieu la place.

Il se retirait librement, vainqueur. Jusqu'au bout, sa politique avait prévalu. Il eût pu, s'il eût voulu, en conserver encore la direction. Il eut pour successeur l'un de ces fidèles amis, qu'il avait lui-même désigné.

Pourtant l'époque était critique. Il avait gouverné et triomphé huit ans : long terme dans un état démocratique et naissant. Depuis quelque temps, une politique autre que la sienne gagnait du terrain. La société américaine sembliait disposée à tenter des voies nouvelles, plus conformes peut-être à sa pente. Peut-être l'heure était-elle venue pour Washington de sortir de l'arène. Son successeur y succomba. Le chef de l'opposition, M. Jefferson, remplaça M. Adams. Le parti démocratique gouverne depuis ce jour les États-Unis.

Est-ce un bien ? Est-ce un mal ? Pouvait-il en être autrement ? Le gouvernement prolongé du parti fédéraliste eût-il mieux valu ? Était-il possible ? Quelles ont été, pour les Etats-Unis, les conséquences du triomphe du parti démocratique ? Sont-elles consommées ou seulement commencées ? Quelles transformations ont déjà subies et subissent encore, sous leur empire, la société et la constitution américaines ?

Questions immenses : difficiles à résoudre, si je ne m'abuse, pour les nationaux ; impossibles, à coup sûr, pour un étranger.

Quel qu'il en soit, une chose est certaine : ce que Washington a fait, le gouvernement libre fondé par l'ordre et la paix, au sortir de la révolution, nulle autre politique que la sienne n'eut pu l'accomplir. Il a eu cette gloire, bien pure, de triompher tant qu'il a gouverné, et de rendre possible, après lui, sans trouble pour l'Etat, le triomphe de ses adversaires.

Plus d'une fois peut-être, sans altérer sa sérénité, ce résultat s'était offert à sa pensée : " Un motif dominant a dirigé ma conduite : donner du temps à mon pays pour asseoir et mûrir ses institutions encore récentes, et pour s'élever sans secousse à ce degré de consistance et de force qui peut seul lui assurer, humainement parlant, le gouvernement de ses propres destinées."

Le peuple des Etats-Unis gouverne en effet ses propres destinées. Washington avait placé son but à cette hauteur. Il l'a atteint.

Qui a réussi comme lui ? Qui a vu de si près, et si tôt, son propre succès ? Qui a joui à ce point, et jusqu'au bout, de la confiance et de la reconnaissance de son pays ?

Pourtant, à la fin de ses jours, dans cette retraite si noble, et si douce, et tant désirée, de Mount-Vernon, ce grand homme si serein avait, au fond de l'âme, un peu de lassitude et de tristesse. Sentiment bien naturel au terme d'une longue vie employée aux affaires des hommes. Le pouvoir est lourd à porter et l'humanité rude à servir quand on lutte vertueusement contre ses passions et ses erreurs. Le succès même n'efface point les impressions tristes que le combat a fait naître, et la fatigue contractée dans cette arène se prolonge au sein du repos.

C'est un fait grave, dans une société démocratique libre, que l'éloignement des hommes les plus éminents, et des meilleurs entre les plus éminents, pour le maniement des affaires publiques. Washington, Jefferson, Madison, ont aspiré ardemment à la retraite ; comme si, dans cet état social, la tâche du gouvernement était trop dure pour les hommes capables d'en mesurer l'étendue et qui veulent s'en acquitter dignement.

A eux seuls pourtant cette tâche convient et doit être confiée. Le gouvernement sera toujours et partout le plus grand emploi des facultés humaines, par conséquent celui qui veut les âmes les plus hautes. Il y va de l'honneur comme de l'intérêt de la société qu'elles soient attirées et retenues dans l'administration de ses affaires ; car il n'y a point d'institutions, point de garanties qui puissent les y remplacer.

A leur tour, pour les hommes dignes de cette destinée, toute lassitude, toute tristesse, même légitime, est une faiblesse. Leur mission, c'est le travail ; leur récompense, c'est le succès de l'œuvre, toujours dans le travail. Bien souvent ils meurent courbés sous le faix, avant que la récompense arrive. Washington l'a reçue. Il a mérité et goûté le succès et le repos. De tous les grands hommes, il a été le plus vertueux et le plus heureux. Dieu n'a point, en ce monde, de plus hautes faveurs à accorder.

Les Madiaï de Paris.

Nous extrayons les détails suivants de la correspondance du *Christian Times* du 4 mars :

Après avoir annoncé qu'il possède les noms et les documents à l'appui de ce qui suit, le correspondant de ce journal commence en ces termes :

Il y a quelques années que dans l'un des quartiers les plus populeux de Paris vivait un couple, comme il y en a tant, dont l'union n'avait été cimentée ni par la loi civile, ni par la religion. Un enfant ayant été le fruit de cette union, les parents s'en étaient débarrassés en le plaçant dans un hospice d'enfants abandonnés. Vers ce temps, ils furent visités par quelques jeunes gens pieux qui leur parlèrent de l'Evangile. Le mari sentit se réveiller en lui, avec force, des impressions religieuses qu'il avait jusqu'alors conservées sans s'en douter ; et la femme, catholique comme lui, se trouva, à son tour, puissamment attirée par la bonne nouvelle du salut gratuit. Ils songèrent alors à légitimer leur mariage. Quelques dévots sectateurs de Rome ayant appris cela, cherchèrent à les dissuader du projet de faire bénir leur mariage par un Pasteur protestant, et pressèrent le mari de se rendre chez l'Archevêque, dans la pensée que la présence de ce haut dignitaire l'intimiderait. Mais il n'en fut pas ainsi. Il déclara fermement sa résolution au prélat, qui montra du respect pour une conviction aussi bien arrêtée. Le Pasteur les maria donc. Leurs nouvelles croyances leur firent un devoir de retirer chez eux l'enfant qu'ils avaient abandonné. L'hôpital était dirigé par les religieuses de St. Vincent de Paule, qui ont un grand nombre d'établissements en France et ailleurs. Lorsque la mère alla réclamer son enfant, elle fut très-mal reçue ; on savait déjà qu'elle avait abjuré. La Supérieure lui dit qu'elle irait la voir chez elle.

Quelques jours après, elle vint en effet et se mit à parler avec la famille, d'un ton rude et plein d'irritation. Le pré-

texte de sa visite était de s'assurer par elle-même que l'on avait de quoi entretenir l'enfant qu'on voulait retirer de l'hôpital. Elle s'adressa, entr'autres, avec dureté au mari, qui était alors malade, puis s'étant approché de sa femme, elle lui dit : "*Eh bien! maintenant que vous êtes Protestants, où est votre règle de foi?*" —"La voici," répondit la pauvre femme, en montrant la Bible. La religieuse l'ouvrit d'un air de dédain, et commença à la feuilleter ; mais quel fut son étonnement en y trouvant le nom de *Jésus!* Elle tourna le feuillet, et encore ce nom de *Jésus!* Partout elle voyait *Jésus!* — " Vous croyez donc en *Jésus-Christ?*" dit elle. — " Si nous y croyons!" dit la pauvre mère ; " Il est notre seule espérance!" Se frappant alors les mains, la religieuse s'écria, avec une expression impossible à décrire : " Et moi qui haïs- " sais si profondément les protestants! " moi qui ai fait souffrir tant de jeunes " filles protestantes!" S'excusant ensuite de ce qu'elle avait dit auparavant, elle les quitta. Quelques jours plus tard elle revint, redemanda la Bible, la lut avec avidité, et repartit en renouvelant ses excuses.

Peu de temps après, la femme alla rendre à la Supérieure la visite que celle-ci lui avait faite. Elle fut reçue de la manière la plus affable et traitée en amie. La religieuse lui dit que la première chose qu'elle avait faite, en rentrant chez elle, c'était d'acheter une Bible ; elle l'avait lue, et, ce qui l'avait frappée, ce qui avait renversé toutes ses idées, ce qui l'avait pénétrée jusqu'au fond du cœur, c'était cette parole qu'elle montrait du doigt : " *Vous êtes sauvés par grâce, par la foi ; et cela ne vient pas de vous ; c'est le don de Dieu.*" (Eph. II, 8.)

Deux ou trois mois s'écoulèrent et plus la religieuse lisait, plus la vérité s'éclairait, de sa lumière. Les luttes intérieures qu'elle eut à soutenir furent si terribles, que sa santé s'altéra, et que les autres religieuses comprirent qu'il se passait quelque chose d'extraordinaire. Elle commençait à leur parler timidement du *Sauveur*, lorsqu'un incident vint hâter ses révélations plus qu'elle ne l'aurait désiré. On sait que la Supérieure lit toujours les lettres adressées aux autres religieuses ; c'est la règle !

Un jour elle ouvrit donc une lettre, adressée à l'une des sœurs par une parente qui allait mourir. Cette jeune sœur l'avait jadis tourmentée et persécutée d'une manière cruelle, parce qu'elle était protestante et chrétienne. Dans une de ses dernières visites à cette parente, elle lui avait même déclaré qu'elle serait " damnée." Dans cette lettre, la mourante lui envoyait son pardon, avec un dernier adieu plein des sentiments les plus touchants. La Supérieure fit appeler aussitôt la jeune religieuse, et lui remit la lettre. En la lisant, cette dernière se mit à fondre en larmes, et s'écria : " Oh ! elle était plus chrétienne " que moi ! elle était dans le vrai, tandis " que je suis, peut-être, dans l'erreur!" — " Je le crois," dit la Supérieure ; " la foi de votre parente est aussi la " mienne." — " Elle sera aussi la mien- " ne!" cria la jeune femme en se jetant dans les bras de sa Supérieure.

Depuis lors la Bible posséda deux lectrices assidues dans le couvent. La jeune sœur comprit le salut gratuit et l'accepta de tout son cœur. Elle avança même plus rapidement que la Supérieure. Mais son tempérament méridional ne pouvait pas se soumettre aux précautions exigées par la prudence, et elle ne put s'empêcher de prendre le parti des Protestants, en présence de l'inspectrice-générale, et de tomber ainsi dans le piége qu'on tendait, probablement à dessein, en disant du mal des Protestants en sa présence. L'heure de se déclarer était donc venue ;

la Supérieure ne recula pas devant le devoir d'avouer sa foi, et s'en acquitta avec une grande fermeté : — " Si je suis " prudente maintenant, " avait-elle dit à son amie du dehors, " vous verrez qu'en temps et lieu, je ne serai pas " craintive. " A l'ouïe de cette confession du nom de Christ, six autres religieuses y joignirent la leur, quoiqu'il faille avouer, cependant, que le motif qui les guidait, était plutôt celui de l'affection pour leur Supérieure, que leur attachement personnel pour la Vérité. On les jeta de suite, toutes les huit, dans un cachot humide et malsain, où il n'y avait que de la paille, mais où elles ne passèrent pas la nuit. L'une d'elles, qui avait à peine seize ans, craignait les souris et ne faisait que crier de terreur, parce que le cachot en était rempli. Quelle constance, avec tant de faiblesse !

L'œuvre divine qui était déjà bien avancée dans le cœur des deux premières religieuses, était donc réellement commencée, pour le moins, dans celui de leurs six compagnes. Ce qui confondait surtout les témoins oculaires de ces tristes événements, c'était la douceur des captives. L'admiration qu'elles excitaient était partagée par tous ceux qui s'approchaient de ces " agneaux. " Elles trouvèrent une amie dans une servante qui était toute dévouée à l'une d'entr'elles et qui se chargea de leur porter, aux unes et aux autres, le journal dans lequel la sœur R., fille du comte de**, avait écrit, jour par jour, ses impressions, ses combats, et ses espérances, depuis le moment où elle avait saisi le salut par la foi.

La santé de la Supérieure n'avait pu soutenir le choc de tant d'émotions ; elle devint malade et fut transportée dans l'infirmerie, tandis que les autres religieuses demeuraient emprisonnées. Une autre sœur, celle qui encourageait les autres, la sœur R., devint aussi malade, à son tour, et mourut en peu d'heures. Dans quels sentiments ?... Aucune de ses dernières paroles n'a pu franchir le seuil de l'infirmerie ; mais nous possédons le témoignage de la Supérieure, qui s'exprime ainsi, dans une lettre que j'ai sous les yeux : " Je reçois chaque jour des " nouvelles de mes chères *sœurs* et elles " me disent tout ce qu'elles ont à sup- " porter. Mon E... (celle qui est morte) " me disait de suivre son exemple et de " ne parler qu'avec ceux qui partagent " notre foi ; elle ajoutait que, ne pouvant " le faire, elle ne parlait plus qu'à son " *Sauveur.* " Son journal aurait pu nous révéler l'état de son âme ; quel trésor n'aurions-nous pas découvert dans ces pages qui retraçaient les sentiments et les expériences de ces nonnes, placées en contact avec la Parole de Dieu ! Quel tableau que celui de cette œuvre admirable, accomplie sans le concours de l'homme, et par la seule puissance de l'Esprit Saint ! Ce journal avait été confié à des mains fidèles, pour le porter à des amis, qui contemplaient de loin cette œuvre, avec admiration, et qui priaient ardemment pour ces chères sœurs ; mais il ne parvint jamais à son adresse. On avait appris que les prisonnières avaient des intelligences avec l'extérieur, et l'on avait fait des perquisitions sévères, avant la mort de la sœur R. Craignant alors de compromettre la personne à laquelle elle avait remis son journal, elle l'avait instamment priée de le brûler. Ces papiers avaient accompli leur œuvre de consolation et d'encouragement ; leur mission était terminée. Par l'entremise de cette même servante, quelques lettres d'exhortation purent pénétrer jusqu'aux prisonnières, et même, ce qui était mieux encore, elles purent recevoir des Nouveaux Testaments.

Tout ceci se passait au mois de Septembre dernier. La Supérieure, dont les vœux expiraient le 29 Octobre, et qui,

depuis ce jour, pouvait être libre, attendait ce moment avec impatience. Leur plan était formé ; les sept qui restaient, puisque la huitième les avait précédées dans le ciel, devaient instituer à Paris une maison de charité toute gratuite, où elles partageraient leur temps entre des travaux d'aiguille, pour les familles indigentes, et des visites aux pauvres et aux ignorants. La Supérieure possédait 90,000 francs dont elle pouvait disposer de suite. Tandis qu'elle se reconfortait ainsi, au milieu de ses souffrances, la Haute Administration de la communauté n'était pas inactive. Elle envoyait à la Supérieure, pour la ramener dans le giron de l'Eglise, les personnes qu'elle jugeait le mieux capables d'accomplir cette œuvre, et en particulier, une dame anglaise, jadis protestante, mais aujourd'hui catholique romaine. Toutefois la missionnaire elle-même avait été ébranlée et à demi ramenée ; à tel point, qu'elle dit un jour à la Supérieure, en lui serrant fortement les mains : " au re- " voir ! le Seigneur vous fera la grâce " de ramener au bercail une brebis de " plus, qu'ils cherchent à détourner. " J'extrais textuellement ces paroles d'une autre lettre de la religieuse, que j'ai également entre les mains.

La contrainte et la persuasion ne produisant pas l'effet désiré, on eut recours à d'autres moyens. Quatre de ces sœurs, qui persévéraient dans la foi, furent envoyées à une distance de plus de 100 lieues ; elles avaient promis d'écrire à une certaine adresse ; mais, depuis quatre mois qu'elles sont parties, on n'en a reçu aucune nouvelle. La Supérieure qui avait dit, en faisant allusion au 29 Octobre, jour de sa délivrance : " Venez me " voir ce jour-là dans telle rue, vous m'y " trouverez au numéro ** ", — y a été vainement attendue, depuis le matin jusqu'au soir. On est allé aux informations, et l'on a appris qu'elle avait été brutalement emprisonnée de nouveau, après une scène violente, pendant laquelle une Bible et des traités avaient été brûlés. Depuis lors on n'a rien pu savoir ; on n'a plus eu de ses nouvelles ! Où est-elle ? que fait-elle, ou quelles souffrances lui fait-on endurer ?... Les murs épais qui lui servent de prison, sont muets.

Quelques jours après cette disparition, la jeune femme qui avait servi d'intermédiaire, a quitté le service des nonnes et n'ose rien rapporter de ce qu'elle sait. Elle s'est même hâtée de quitter Paris, dans la crainte d'être obligée de témoigner en présence d'un tribunal. Tout ce qu'elle a dit, en partant, c'est que les deux religieuses qui restent, tout en ne craignant rien pour elles-mêmes, sont mortellement angoissées sur le compte de la Supérieure, et qu'elles demeurent de plus en plus convaincues de la Vérité, quoiqu'elles soient actuellement dans un isolement complet.

Et maintenant, (continue le correspondant,) après avoir retracé ce récit, je me demande, ainsi que le lecteur, si tout cela est vrai ? N'est-ce pas un rêve ? un cauchemar ?... Hélas non ! tout est vrai, réel, authentique ! J'ai *vu* les lettres ; j'ai *examiné* les timbres des bureaux de poste ; j'ai *lu* ces pages émouvantes et j'ai *senti* palpiter le cœur qui guidait cette plume. J'ai interrogé les personnes qui ont été plus ou moins impliquées dans cette affaire. J'ai recueilli bien des noms et bien des faits que je conserve avec soin, pour ne compromettre personne dans ce moment. Mais voici une preuve qui, tout indirecte qu'elle est, a cependant sa valeur. Un de nos amis a rencontré un agent de la Société de Saint-Vincent de Paule, et lui a raconté quelques détails de cette histoire ; cet agent a paru tout-à-coup consterné et dans le plus grand embarras ; comme un homme qui sait tout et qui craint que le secret ne soit ébruité. Il avait promis de prendre des

informations, etc., mais depuis deux mois qu'il fait, soit-disant, des perquisitions, il ne nous a rien communiqué. *Il n'a rien avoué, ni rien nié.* Voici une autre preuve: Un autre de mes amis, étudiant en médecine, frappé par le récit de ces événements, fit part de quelques-unes des circonstances à une religieuse Janséniste qui le servait, et lui mentionna entr'autres l'incarcération et la disparition de la Supérieure. Aussitôt elle recula d'effroi, en déclarant que cela n'était pas possible; elle promit, toutefois, de se procurer les preuves nécessaires pour confondre cette calomnie! Elle alla questionner la servante de la gardienne des religieuses de Saint-Vincent de Paule, et revint toute confuse, confirmant le récit, et apportant de nouveaux détails que nous ne connaissions pas encore, et qui coïncident parfaitement avec ceux qui nous étaient parvenus de divers côtés.

Après avoir terminé ce récit, le correspondant fait observer que les poursuites ne peuvent se faire, contre cet attentat, qu'*au nom d'un parent de la victime qui se déclarerait poursuivant.* C'est ce qu'il est difficile de trouver. On a toutefois lieu d'espérer que le jour de la rétribution n'est pas éloigné. Mais la prudence exige que le reste demeure encore secret.—*Sem. Relig.*

UN MECHANT HOMME

Peut-il être un bon Prêtre ?

—

Il y a environ une année que je rencontrai dans un magasin plusieurs personnes assises autour d'un grand poële et causant avec quelque animation. Un gros homme, aux formes massives, mais à l'air intelligent quoique un peu dur, dit avec un accent de conviction et de satisfaction qui m'étonnèrent : " oh pour celui-là, c'est un bon prêtre, il traite admirablement ses amis. Je ne vais jamais chez lui qu'il ne me fasse une fête ; une fois que nous revenions de Montréal, il me fit arrêter chez lui pour y passer la veillée, et nous vidâmes tant de bouteilles de son meilleur vin que quand je repartis pour m'en aller chez moi, il me semblait que toutes les étoiles filaient ce soir là, tantôt d'un côté tantôt de l'autre et que ma voiture choisissait toutes les pentes du chemin pour s'y jeter." Tout la compagnie parut goûter fort cette bonté hospitalière, sinon apostolique, et chacun ensuite de commencer une histoire sur le compte de quelque prêtre, comme on sait que c'est assez la coutume parmi les catholiques dans ce pays.

Je fus profondément affligé d'entendre une pareille conversation au ton dégagé et en apparence si innocent sur un sujet si grave, et je fis une réflexion pénible sur le niveau de la moralité chez nous. Après avoir hésité un moment de prendre part à cette conversation, je me tournai vers celui qui avait excité les rires et lui dis : " Mais, mon ami, vous vous êtes trompé en disant que monsieur est un bon prêtre, vous avez sans doute voulu dire qu'il est un bon vivant ou un bon hôte."

— Oh me répondit-il, l'un n'empêche pas l'autre ; ça ne lui ôte pas le caractère qu'il a reçu. Quand il est au confessional ou à l'autel, c'est en sa qualité de prêtre et de successeur des apôtres, au lieu que dans la société, c'est en sa qualité d'homme tout simplement.

—Vous croyez donc, lui dis-je, qu'un individu peut être à la fois un méchant homme dans la société et un bon prêtre à l'église ; qu'il peut, en sa qualité de prêtre, confer des bénédictions spirituelles et en sa qualité d'homme, exercer une mauvaise influence dans le monde ; que ses mains, ses genoux et sa bouche peuvent être pour Dieu, tandis que son cœur et son esprit sont pour Satan!

—Il faut bien que je le croie, me dit-il, puisqu'autrement il me faudrait de toute nécessité abandonner l'idée de la succession apostolique, même dans la chaire de St. Pierre, car il est bien reconnu par les historiens catholiques eux-mêmes que plusieurs papes ont été de fort méchants hommes. Du reste cela ne fait pas de difficulté à mon point de vue, car je puis aussi bien concevoir un méchant homme faisant un bon prêtre, qu'un méchant homme faisant un bon médecin. Tout ce qu'il me faut, c'est qu'il soit habile dans sa profession. Au fait, ils sont tous les deux médecins :

l'un du corp, l'autre de l'âme ; l'important pour moi, c'est qu'ils guérissent les gens.

—Si votre omparaison est juste, vous devez croire que lenédecin vous guérit en vertu du diplôme qu'il reçu.

— J'avoue u'elle n'est pas tout à fait juste en ce point, er ça n'aurait pas le sens commun, mais c'e différent pour le prêtre ; c'est un caractère din qui lui est communiqué par l'imposition d mains, comme le St. Esprit était communicé aux premiers pasteurs de l'église par l'imosition des mains des apôtres.

—Croyez-vousue ce don était alors accordé à tous ceux qui préparaient à le recevoir, qu'ils fussent bo ou méchants ?

—Eh bien, je'en sais rien.

—Et c'est présément ce que vous devriez savoir pour parlsur ce sujet. Lisez avec soin le VIIIe chapitdes actes des apôtres ; vous y verrez Simon magicien qui croit, et se fait baptiser. orsqu'il voit que les apôtres donnent le St. prit en imposant les mains, il veut, lui aus devenir le possesseur d'un tel don, et il le offre de l'argent pour l'obtenir, " afin dit-que ceux auxquels j'imposerai les mains oivent le St. Esprit. Que ton argent périssevec toi," dit Pierre, " si tu as cru que le dole Dieu s'acquiert avec de l'argent, repe-toi de cette méchanceté, afin que s'il est psible la pensée de ton cœur te soit pardonné"

— On sai bien que cela ne s'achète pas avec de l'argnt.

—Pourquopas ?

—Parce qu... parce que ce sont des choses religieuses.

—Mais on acète bien des messes pour de l'argent, pourquo pas aussi bien la puissance de dire la messe o même celle de *fabriquer* ceux qui la disent' Je n'ai pas besoin de vous dire, du reste, que bon nombre de personnes pensent qu'un peu d'argent et un peu de latin font la meilleure partie du chemin vers la prêtrise.

—Vous ne prétendez pa dire qu'on imposerait les mains à un escamoeur par cela seul qu'il voudrait être prêtre.

— Je ne vois pas pourquoi on ne le ferait pas, puisque, selon vous, le caracère moral de l'homme n'y fait rien ; l'influencealors, s'il y en a une, ne peut être que magique. Le magicien aurait changé d'habit et de rôle, voilà tout. Mais revenons à notre comparaison, vous ne voudriez pas croire un médecin qui vous dirait qu'il guérit par la vertu de son diplôme ; le croiriez-vous si, atteint dès sa naissance de la même maladie que vous, il vous assurait néanmoins qu'il a la puissance de vous guérir ?

— Non, je lui dirais : médecin, guéris-toi toi-même, avant de m'administrer ton remède.

—Le prêtre méchant est précisément dans le même cas ; il prétend vous guérir d'une maladie dont il ne peut se délivrer lui-même. Cette maladie est celle du péché, qui se manifeste par des symptômes bien divers ; chez les uns, c'est sous forme d'avarice, d'orgueil, de fausseté ; chez d'autres, sous celle de sensualité, d'ivrognerie, de paresse,de colère, etc. mais tout cela provient de la même source empoisonnée. Le bon médecin pour le corps, c'est celui qui a beaucoup de science et de succès, le bon médecin de l'âme, c'est celui qui a beaucoup de piété et qui cherche à guérir les autres du mal dont il se guérit lui-même ; c'est-là le vrai caractère du prêtre, caractère que ne peut ni lui ôter ni lui donner l'imposition des mains.

—Il faut bien que cette bénédiction nous arrive par le moyen de quelqu'un, et nous savons que tous les hommes sont faibles et pécheurs, même les meilleurs d'entre eux, St. Paul qui possédait de si grands dons avait le sentiment de cette faiblesse, et il se comparait, lui et ses frères dans le ministère, à des vases de terre qui portent aux autres le trésor de l'évangile.

— Passe pour des vases de terre, on peut y boire de l'eau pure, mais je ne veux pas de vases terreux ; l'eau s'y salit, c'est ce qui fait que tant de personnes se détournent, dégoutées.

— Mais le prêtre a bien soin de vous dire : " faites ce que je dis, et non pas ce que je fais."

—Cette honteuse échappatoire pourrait avoir quelque apparence d'honnêteté dans la bouche d'un théologien ou même d'un ministre protestant, qui tous deux annonceraient la vérité, tout en menant une vie peu édifiante ; mais dans la bouche d'un prêtre catholique, dont l'office est de *faire* plutôt que d'enseigner, de mener au ciel plutôt que d'en montrer le

chemin, de conférer des grâces divines plutôt que d'en indiquer la source, c'est une indigne moquerie ! Tout vase de terre qu'il était, Paul disait aux chrétiens de son temps : " Soyez mes imitateurs," et aux pasteurs : " soyez les modèles du troupeau."

—Jésus-Christ n'a-t-il pas dit à ses disciples et aux troupes qui l'entouraient : " Les Scribes et les Pharisiens sont dans la chaire de Moïse ; faites tout ce qu'ils vous diront, mais ne faites pas ce qu'ils font."

— Encore une fois, quand il s'agit d'enseigner, cela peut se concevoir ; cependant les grands prêtres juifs étaient dans la chaire de vérité ; leur affaire était de lire la loi de Dieu et de l'expliquer. Et pour vous prouver que c'était la loi de Dieu seule dont il s'agissait, lisez le XXIIIe chapitre de Matthieu d'où vous avez fait cette citation, et vous y verrez comment Jésus-Christ y traite les traditions de ces mêmes Scribes et Pharisiens. Evidemment il n'a pas pu sanctionner un principe aussi monstrueux. Que diriez-vous d'un père qui parlerait à ses enfants de cette manière ?

—Je dirais qu'il ferait mieux de se taire, car non seulement ses enfants imiteraient encore ce qu'il fait, mais de plus ils trouveraient ridicule ce que dit leur père, et perdraient tout respect pour lui.

—Ainsi vous êtes donc convaincu que pour être un bon prêtre, il faut être chrétien de cœur ?

—Oui, au fond, c'est bien ce que je crois, et cependant d'un autre côté, j'ai de la peine à croire que les sacrements administrés par de mauvais prêtres (car même avec la plus grande charité du monde, il faut bien admettre qu'il y en a eu quelques uns) à tant de milliers de personnes ; j'ai, dis-je, de la peine à croire que tous ces sacrements n'ont été d'aucune valeur pour ceux qui les ont reçus ; cette pensée me serait insupportablement douloureuse ! Si par la faute d'un seul, tant de personnes étaient perdues, je ne croirais plus à la justice du ciel ?

—Mon cher ami, ce qui vous cause cette douleur, et je dirais presque ce cauchemar, c'est la fausse idée que vous vous faites du sacrement lui-même. En lui-même, le sacrement n'est rien, il n'est qu'un symbole ou une image d'une réalité que le prêtre ne peut ni vous donner ni vous ôter ; le prêtre ne vous donne que le symbole, et vous recevez la réalité, ou vous ne la recevez pas, suivant que vous avez ou non les dispositions convenables aux yeux de Dieu, et vous savez que c'est au cœur que Dieu regarde.

—Cela m'a l'air très raisonnable.

—Il en est de même pour le prêtre que pour le simple fidèle ; il ne reçoit pas la vertu de l'apostolat par cela seul qu'on lui impose les mains, indépendamment de ses dispositions morales. J'irai plus loin et je dirai que l'imposition des mains ne lui communique rien du tout, quelles que soient ses dispositions.

— Il me semble, pour le coup, que vous allez trop loin.

—Enfin, cette influence, cette puissance, ce magnétisme, ce je ne sais quoi, que reçoit le prêtre doit s'incorporer à quelque partie d'extérieure ou intérieure de son être, à son vêtement, à son corps ou à son âme. Savez-vous où cela se cache ?

—Vous voulez badiner !

—Non, je parle très sérieusement à votre point de vue de tout à l'heure. S'il faut que le prêtre change de vêtements pour des cérémonies différentes, n'y a-t-il rien de plus naturel que de supposer la vertu magique, inhérente à ce vêtement ? Vous n'êtes certainement pas parvenu à l'âge que vous avez, sans avoir entendu parler de la merveilleuse puissance de l'étole.

—Oh ! il n'y a que les ignorants qui croient cela.

—Alors je dois dire que je connais beaucoup d'ignorants dans le monde. Vous seriez peut-être plus disposé à croire que cette puissance réside dans le corps du prêtre, plutôt que dans ses vêtements qui ne font pas partie de lui-même, et qu'il ne reprendra probablement pas au jour de la résurrection. Pour moi, d'après ce que je vois et ce que j'entends, je pencherais plutôt à croire que cette vertu mystérieuse est allée se loger plus particulièrement dans les os, car on en fait aujourd'hui beaucoup de reliques qui n'ont rien perdu de leur puissance pour avoir passé plusieurs centaines d'années dans la terre.

—J'aimerais mieux que vous me parlassiez sérieusement.

— Où est-il, le mortel assez courageux pour se résoudre à perdre son temps et ses forces à traiter sérieusement un sujet aussi absurde. Il sait que ceux qui croient à la puissance

miraculeuse du prêtre ne l'écouteront pas, et que ceux qui n'y croient pas en lèveront les épaules. Je suis beaucoup moins gai que vous ne croyez ; je ris pour ne pas pleurer, car de toutes les infirmités de la nature humaine, celle qui me fait le plus de peine à regarder, et celle qui me paraît la plus difficile à guérir, c'est la pauvre idée que l'homme se fait de ses rapports avec Dieu. Dix-huit-cent ans d'enseignements n'ont pu apprendre qu'à un très petit nombre d'hommes, même de ceux qui se nommaient chrétiens, cette grande vérité que le divin maître a répétée tant de fois sous une forme ou sous une autre : " DIEU EST ESPRIT ET IL FAUT QUE CEUX QUI L'ADORENT L'ADORENT EN ESPRIT ET EN VERITE. "

— Il va sans dire que c'est à l'esprit que Dieu se communique.

— Allons, vous croyez donc que le cœur, ou l'esprit, peut être bon et mauvais à la fois. Mais vous qui croyez à l'Evangile, quand le simple bon sens ne vous le dirait pas tout d'abord, vous devez savoir que Jésus-Christ a répété cet axiôme, afin de réveiller chez l'homme jusqu'aux premières données de l'intelligence, tant la superstition a endormi cette faculté : " L'homme de bien tire de bonnes choses du bon trésor de son cœur, et l'homme méchant tire de mauvaises choses du mauvais trésor de son cœur." St. Jacques dit la même chose en d'autres termes : " Une fontaine jette-t-elle par une même ouverture de l'eau douce et de l'eau amère ?" Et Jésus-Christ qui a dit : "Ne jetez pas les choses saintes aux chiens," croyez-vous qu'il jetterait, lui, la puissance de conférer ces choses saintes dans un cœur souillé de péché.

— C'est difficile à croire, c'est bien vrai ; mais alors que faites-vous de l'ordination, si elle ne communique de grâces divines ni aux bons ni aux méchants ?

—Je la regarde simplement comme une reconnaissance publique des dons que Dieu a départis à quelques uns de ses enfants pour l'édification de son église. Bien loin de communiquer à ce moment une grâce surnaturelle, les hommes la constatent, sauf à reconnaître plus tard si, peut-être, ils ne se sont pas trompés.

—Pourtant vous m'accorderez que les apôtres communiquaient cette vertu mystérieuse aux ministres de l'évangile.

—Je vous accorderai même plus que cela, car ils communiquaient le St. Esprit à tous les chrétiens en leur imposant les mains.

—Alors pourquoi les prêtres ne le feraient-ils pas aujourd'hui à ceux qui sont chrétiens ?

—D'abord parce que les prêtres ne sont pas les apôtres et ne peuvent pas l'être : ce moment créateur est passé pour l'église chrétienne, et ne reviendra plus jamais à moins que Dieu ne révèle une nouvelle dispensation. Les prêtres ne peuvent pas plus donner le St. Esprit par l'imposition des mains qu'ils ne peuvent ressusciter les morts en les touchant, ou faire tout autre miracle, ni les prêtres, ni personne d'autre au monde.

— Ressusciter les morts, non ; mais faire d'autres miracles, oui ; car la preuve qu'ils en font, c'est que le prêtre fait descendre Jésus-Christ du ciel tous les matins.

—Vous faites là une grosse pétition de principes, vous me donnez pour preuve une chose qui demande d'être prouvée elle-même ; puis, si elle était prouvée, elle rendrait votre argument absurde au suprême degré, car celui qui a la puissance de faire descendre Jésus-Christ du ciel sur la terre, doit avoir aussi celle de faire remonter un mort du sépulcre, la distance est bien moins considérable ; celui qui fait le plus doit pouvoir faire le moins. Une fois que Jésus-Christ eut quitté les cieux, c'était peu pour lui que de faire des miracles, même de ressusciter les morts. Débarrassez-vous, mon cher ami, de l'idée que les grâces de Dieu doivent nécessairement passer par un canal humain pour vous parvenir. Avez-vous besoin pour sentir la chaleur du soleil, qu'un de vos semblables en bénisse les rayons ; et pour que sa lumière vous inonde, faut-il qu'un verre humain s'interpose entre lui et vous ?

Ouvrez votre âme aux influences divines et elles vous pénètreront, et elles vous transformeront, car vous vous sentirez renaître sous le souffle de Dieu à une nouvelle vie que personne ne pourra vous ôter.

UN FAIBLE VASE DE TERRE.

REVUE
DU
SEMEUR CANADIEN.

Vol. I. **JUIN, 1853.** **No. 3.**

RÉSUMÉ
D'UN
Cours d'Economie Politique,
PAR M. EMERY, DE MALTE.

IV. — *Des théories économiques des temps modernes et de leur influence: Système mercantile; système des physiocrates; Adam Smith.*

Malgré les sévères leçons de l'expérience, tout le monde, au commencement du dix-septième siècle, croyait à l'or. Il fallait donc des métaux précieux. Les gouvernements étaient enfin désabusés sur le compte de l'altération des monnaies. La conquête des pays de mines et le commerce extérieure étaient les seuls moyens possibles d'arriver au but tant cherché.

L'Espagne s'était enrichie par le premier moyen. L'or en a fait la plus puissante des nations : c'est par l'or qu'elle entretient ses nombreux soldats et ses flottes puissantes; c'est par l'or qu'elle maintient ses alliances, et qu'elle domine le monde.

Au moyen âge, le commerce extérieur et l'industrie avaient enrichi d'autres états. Leur exemple était le seul qu'on pût se proposer, car l'Espagne possédait déjà les terres convoitées, et qui pouvait songer à ravir au dragon les pommes d'or? Quant au commerce extérieur, chacun pouvait le tenter, à condition d'avoir quelque chose à vendre. Les gouvernements s'efforcent de stimuler l'industrie manufacturière pour lui faire produire des articles d'exportation. Importer le moins, exporter le plus possible, tel est le but auquel tendent toutes les nations. L'Espagne, pour sa ruine, met le comble à ce désastreux système en prohibant l'exportation des métaux précieux. De l'abondance du numéraire chez elle résulte la hausse des salaires et la cherté de ses marchandises qui demeurent sans acheteurs. Ainsi, malgré les vifs stimulants du système colonial, son industrie meurt, comme l'hydropique en demandant de l'eau.

La Hollande résiste seule, et longtemps encore se maintient dans les voies de la liberté qui la font triompher de l'Espagne et lutter avec succès contre l'Angleterre et la France. Mais le courant l'entraîne, et la Hollande finit par renchérir sur les autres nations. Le monopole déshonora chez elle la liberté comme elle ne l'avait jamais été dans l'histoire.

L'Angleterre surpasse l'Espagne par la sévérité de ses prohibitions, qui pour elle n'ont pas les mêmes conséquences. L'industrie est surexcitée aux dépens de l'agriculture. La peine de mort est prononcée contre les ouvriers qui auraient transporté dans un pays les procédés de leur profession. L'acte de navigation par lequel on interdit le commerce avec le pays et ses colonies à tous les vaisseaux qui n'appartiennent pas à la marine anglaise, couronne l'œuvre.

Le système mercantile est également adopté par la France, où toutes les expériences semblent devoir être poussées jusqu'à leur dernier terme. Sully ne demande à l'étranger que son or ; mais c'est sur l'agriculture qu'il veut fonder la richesse du pays. *Labourage* et *paturage*, disait-il, sont les mamelles de la France. Il réprimait le luxe par des lois somptuaires, et mourut en laissant à la Bastille un trésor de quinze millions, somme considérable pour ces temps. Cette épargne est pour les contemporains

l'objet d'une vive admiration ; on en jugerait autrement d'après les principes modernes.

Colbert, au contraire, accorde tout son intérêt aux manufactures. Sous son ministère, le système économique du pays est déterminé scientifiquement. Le tarif des douanes françaises de 1668 fait époque dans l'histoire de l'économie politique ; il marque l'apogée du système de la balance du commerce. L'influence de ces opinions est universelle. Les guerres de religion viennent de finir ; les guerres de commerce commencent. La lutte s'engage par les tarifs, puis vient le canon. Les guerres du siècle dernier sont essentiellement commerciales.

Les marchés de l'Europe sont fermés par les prohibitions générales ; chaque nation cherche à créer des consommateurs, et le système colonial prend un développement immense. L'idée-mère des colonies, c'est le besoin d'augmenter la consommation pour soutenir et développer l'industrie de la métropole. La souffrance des populations accablées par le système prohibitif engendre la contrebande.

Cette époque vit surgir une classe d'hommes jusqu'alors inconnue qui représente les capitaux et paraît les multiplier. Les colonies et le système prohibitif donnent naissance au crédit public, que la lenteur des retours dans le commerce de long cours rend indispensable. Les banques de quelques grandes villes de commerce, d'abord simples caisses administratives, émettaient depuis longtemps, pour faciliter la circulation des sommes qu'elles avaient en dépôt, des bons que le désordre universel dans les monnaies faisait rechercher, attendu qu'ils étaient payés en espèces d'un titre invariable. Mais le rôle et l'importance des banques changèrent complètement lorsqu'on leur demanda de fournir des certificats pour des sommes supérieures à la quantité des métaux précieux déposés chez elles. Les spéculations commerciales qu'elles alimentaient devenaient l'hypothèque de leurs créanciers. La découverte du crédit, car c'est une découverte, produisit d'abord une impression difficile à décrire. Les richesses semblaient multipliées, et l'industrie reçut la plus énergique impulsion. La France épuisée usa jusqu'à l'excès de ce dangereux remède. Ce fut le système de Law dont on sait les cruels résultats. Cependant, malgré tous les inconvénients du système régnant, le travail avait accru la richesse des nations ; mais l'harmonie des trois modes de consommation est détruite pour longtemps encore.

Le tableau historique dont nous venons de résumer brièvement les principaux traits, accuse assez les fâcheuses conséquences de ce système. L'industrie est jetée dans des voies fausses dont les prohibitions absolues ne diminuent guère le danger. Les nations produisant, pour des besoins qui ne sont pas les leurs, des objets à la fabrication desquels la nature ne les convie point, se mettent à la merci des hasards. Joignez à cela les guerres de commerce, les antipathies nationales que tout concourt à exciter dans le système prohibitif, l'infériorité dans laquelle l'agriculture est laissée, la gêne apportée à l'exportation des matières premières, par suite de toutes ces causes le paupérisme et la dépopulation. Mais le droit sacré de l'homme, le droit de jouir du surplus de son travail, la liberté où est-elle ? Qui jouit maintenant du surplus produit par les travailleurs ? Le pouvoir royal en absorbe une grande partie ; les nobles, le clergé, les hommes de loi en consomment chacun improductivement une portion ; le reste fait la part du nouveau-venu. Les jours de travail ont beau s'être multipliés, les heures ont beau s'allonger, ce que le travail produit de plus étant justement ce qu'il fallait au capitaliste. Le maître exploite encore son compagnon et son apprenti, mais les priviléges vont bientôt tomber. La propriété du sol continue à se dégager dans l'Europe occidentale, le droit romain dévore partout coutumes et franchises, et l'homme se libère complétement du sol auquel le moyen âge l'avait attaché. Mais qui rompra les barrières posées entre les peuples, qui rétablira la fraternité des nations, qui conduira l'homme à cette terre promise de la liberté ? C'est la tâche de la science. Les hommes de la science sont déjà réunis contre le système régnant ; il ne tombera pas avant la démonstration complète de cette vérité, que l'or n'est pas la richesse.

Frappé des malheurs de sa patrie

après la banqueroute causée par le système de Law, voyant surtout combien l'agriculture était en souffrance, Quesnay, médecin de Louis XV, en trouva la cause dans les entraves que lui imposait le système de Colbert, et s'efforça d'établir une théorie de la richesse fondée sur un principe tout différent. La terre est à ses yeux la source unique de la richesse ; le travail industriel en transforme les dons d'une manière avantageuse sans doute, mais ne saurait les augmenter. Le seul travail productif, c'est l'agriculture. Cette théorie reposait essentiellement sur le phénomène de la rente des terres que Quesnay apercevait sans se l'expliquer complétement. De ce que l'agriculteur seul paie un fermage pour le service des agents naturels, Quesnay concluait que lui seul obtient un produit net, tandis que l'augmentation de valeur des marchandises manufacturées ne représente que les avances consacrées à leur production. Partant de ce principe, il divise la société en trois classes : productive, propriétaire, improductive. La conséquence naturelle de cette classification, c'est que les charges sociales doivent tomber exclusivement sur les propriétaires du sol. Aussi Quesnay veut-il remplacer toutes les charges par une taxe unique, l'impôt foncier. Il ne demande pas de protection spéciale pour l'agriculture, mais il réclame pour tout le monde une entière liberté. *Laissez faire, laissez passer*, tel est le mot d'ordre célèbre de l'école agricole, ou, pour mieux dire, de la secte des économistes, des physiocrates, qui eut tant d'adhérents dans l'Europe entière à la fin du siècle dernier. La grande utilité de ce système fut négative : il renversa l'idée-mère du système mercantile ; l'agriculture et le commerce lui doivent d'incontestables progrès. Les malheurs que produisit l'application de cette théorie, vicieuse dans sa base, à l'assiette de l'impôt, se sont confondus avec les désastres de la révolution française.

Mais hâtons-nous de saluer le vrai créateur de la science économique. Cette vérité, enseignée à tous les hommes dès les premiers temps, qu'on retrouve dans toutes les traditions, écrite dans la pagode et dans la pyramide et sur les premières pages du livre qui commence l'histoire de notre civilisation : " La terre est maudite à cause de toi, tu mangeras ton pain à la sueur de ton visage, " un homme de génie l'a trouvée. Un génie scientifique était nécessaire, en effet, pour détourner les nations de la poursuite d'une chimère et pour les ramener à la véritable source de la richesse, le travail. Adam Smith établit, d'une manière véritablement scientifique, l'identité de la richesse et du travail, en analysant les propriétés de celui-ci, les effets de son accumulation et les merveilleux effets de sa division. Il démontre que le travail se traduit toujours en richesse, qu'il soit employé dans les manufactures, dans le commerce ou dans les champs. Il pose le principe que l'intérêt privé ne saurait être en opposition avec l'intérêt de l'état, et réclame une entière liberté pour toutes les industries.

Les idées communes aux *économistes* et à l'école d'Adam Smith tendent depuis deux tiers de siècle à prévaloir dans la politique. Le système mercantile a perdu son austérité première, et n'est plus qu'un système de transition, un système protecteur. Les idées des économistes et de l'industrialisme ont simultanément influé sur la révolution française. Dernière expression des deux renaissances, païenne et chrétienne, que nous avons signalées, la révolution française les réalise toutes les deux. Elle ramène à la fois l'égalité du christianisme et l'inégalité païenne, la liberté dans la loi et l'esclavage dans les faits. Tout l'édifice du passé est tombé devant elle, hors l'antique propriété romaine. Le travailleur trouve inscrite dans la loi les mots de liberté, d'égalité. Peut-être même fait-il partie du souverain, mais il ne jouit pas du surplus de son travail, il n'est pas encore libre. Martyr du travail et de la liberté légale, l'homme demande maintenant ce que l'Eglise cherchait au nom de la religion, la suppression de l'antagonisme qui existe entre le droit et les faits, entre l'idée et la réalité ; il lui demande la possession du surplus de son travail, qui est la liberté dans les faits. Nous avons appelé *progrès* l'effort de l'homme pour atteindre le surplus de son travail ravi par la violence au commencement des temps.

La science a découvert le chemin de

la richesse ; maintenant un problème non moins grave est posé devant elle : régler la distribution du surplus du travail.

Pour moi, je ne m'occupe pas de Religion.

Il n'est pas rare de rencontrer des hommes qui vous disent cela comme ils vous diraient : je ne m'occupe pas de politique, de philosophie, ou du commerce. Peut-être ; et cependant chaque fois que j'ai entendu cette phrase il m'a toujours semblé surprendre un ton qui trahissait l'impatience d'éconduire un sujet importun. Peut-être donnez-vous toutes vos pensées et toutes vos forces à une vocation que vous affectionnez ; peut-être concentrez-vous toutes les facultés de votre être immortel sur les affaires de cette courte vie ; peut-être, en un mot, vivez-vous comme s'il n'y avait point de Dieu au ciel, et comme s'il vous était parfaitement indifférent que ce Dieu, s'il y en a un, soit manifesté aux hommes. Ce qui est bien sûr, c'est que la pensée de la religion doit vous occuper quelquefois quoique vous ne vouliez pas vous en occuper, car il n'y a point d'indifférence complète en matière religieuse bien que monsieur de Lamennais ait écrit de beaux volumes sur ce sujet. Jésus-Christ a dit : " Celui qui n'est pas pour moi, est contre moi, et celui qui n'assemble pas avec moi disperse. " Celui qui ne fait pas le bien fait le mal, et celui qui ne prend pas les armes pour Jésus-Christ, dans le grand combat qui se livre incessamment pour sa cause, les prend, par cela même, contre lui. Il n'y a point de terrain neutre dans cette guerre. Personne ne peut servir deux maîtres, mais aussi personne ne peut se soustraire au service des deux à la fois. Et combien n'est-il pas vrai que si l'on aime l'un, on haira l'autre.

Il est vraiment significatif et frappant de rencontrer chez le gouverneur romains qui a fait crucifier Jésus-Christ l'apparence de la plus grande indifférence, du plus complet désintéressement au sujet de ce roi couronné d'épines. Lorsque les Juifs lui amènent Jésus-Christ, après avoir entendu leurs accusations, Pilate leur dit et leur répète qu'il ne trouve aucun mal en cet homme, et comme preuve de son entier désintéressement, il leur dit : " Prenez-le vous-mêmes et le jugez selon votre loi. " Pendant qu'il est assis au tribunal, sa femme lui fait dire de ne pas se mêler dans l'affaire de ce juste, qu'elle a été agitée jusque dans ses songes à son sujet ; et pour montrer qu'en effet il ne veut pas y prendre part, il se fait apporter de l'eau et se lave les mains devant tout le peuple, en signe de sa parfaite innocence ; et il dit : " Je suis innocent du sang de ce juste. " ... Voyez quelle position neutre ! Mais Pilate pourquoi du sang s'il est innocent ! pourquoi le crucifier s'il n'a fait aucun mal ! Est-ce que les lois romaines demandent, permettent qu'on répande le sang innocent ? Ah ! tu n'es pas indifférent dans l'affaire de ce juste ; tu veux faire plaisir à quelqu'un ; tu veux être l'ami de César. Et ce sang qui retombe sur la nation coupable, va aussi retomber sur toi et te signaler aux âges futurs comme le meurtrier froid et cruel de celui qui n'avait fait que du bien dans toute sa vie.

Le procès du Fils de l'homme continue à s'instruire devant l'humanité ; chacun est appelé à se prononcer pour ou contre lui. Quelque muet que l'on puisse être au sujet du crucifié, on se range inévitablement du côté de ses amis ou de ses ennemis. Entre Voltaire et Pascal, entre Tom' Paine et Wilberforce, il y a place pour d'innombrables degrés de foi ou d'incrédulité, mais il n'y a pas place pour un terrain neutre. Un abîme sé-

pare encore ceux qui se trouvent au plus bas des deux échelles.

" Le jour diffère moins les ombres de la nuit,
Et le couchant, Seigneur, est moins loin de (l'aurore
Que l'âme qui t'adore
De celle qui te fuit. "

Cher lecteur, l'indifférence envers un être qui vous a aimé plus que sa propre vie, ou même la négligence de vous informer sérieusement si ce que l'on dit de lui est vrai ou faux, est déjà de votre part un parti pris, et n'est rien moins qu'une hostilité ouverte. Sondez votre cœur pour savoir de lui si quelque affection mondaine ne vous ôte pas votre impartialité au sujet de Jésus-Christ. Ecoutez bien votre conscience, la voix de Dieu au dedans de vous, et ne dites pas comme Pilate, avec un ton léger, et en vous détournant pour ne pas entendre la réponse : " Qu'est-ce que la vérité ? " Sa réponse viendra si vous l'attendez, si vous écoutez au fond de votre âme. Vous reconnaîtrez aussi la parfaite innocence de Jésus-Christ, et vous ne chercherez pas longtemps ensuite pour trouver le vrai coupable ; et alors vous sentirez que la cause du Fils de l'homme, c'est la vôtre, c'est la mienne, c'est celle de tous les hommes pécheurs, et qu'on ne peut pas être indifférent en matière religieuse.

L'Evangile et le Communisme.

Les hommes, qui ont travaillé depuis quelques années à la réforme de la société, en France, se sont appuyés autant que possible sur l'Evangile. Bien différents de leurs devanciers du dix-huitième siècle, qui confondaient dans leurs attaques le christianisme et la royauté les réformistes contemporains ont été amenés à invoquer contre celle-ci l'autorité de celui-là. Poussés par un instinct aussi noble que vrai, ils ont pensé que si la religion du Christ émanait du ciel, elle devait protéger les faibles et les opprimés, répondre à tous les besoins légitimes de l'homme et avoir des biens pour la vie présente aussi bien que pour celle qui est à venir. Aussi en ont ils appelé au tribunal du christianisme primitif pour la condamnation des abus monstrueux, consacrés par la loi au sein de l'état.

Ils ont eu raison parfois. Car il est évident que le christianisme a une mission toute particulière à remplir dans l'époque actuelle ; il est destiné à contribuer pour sa part à la rénovation sociale après laquelle soupirent surtout les pays de l'ancien monde. Nous le croyons susceptible de nouvelles applications ; il contient des germes de justice et d'équité que des mains iniques ont comprimés, et qui doivent cependant se développer et fleurir au profit de l'humanité. Mais le grand tort des réformateurs socialistes, a été d'invoquer une autorité à laquelle ils ne s'étaient pas soumis eux-mêmes et qu'ils ne connaissaient que très-imparfaitement. Ils ont arraché quelques pierres au temple chrétien et ont voulu en étayer leur édifice, mais ils n'ont pas réussi. Ce n'est pas sur des fragments que l'on bâtit ; ce n'est pas avec des lambeaux qu'on peut se vêtir !

Nous aurons occasion de revenir sur ces questions, surtout dans leur rapport avec notre état social. Aujourd'hui nous nous contenterons d'examiner une assertion du *Républicain* de New-York, dont nous avons déjà parlé. Ce journal a dit, à propos d'un discours récent de M. Guizot, que le Nouveau-Testament est communiste. Voyons ce qui en est.

Il nous faut d'abord remarquer qu'on ne saurait dire avec le moindre degré d'exactitude que le Nouveau Testament est communiste, car il ne renferme aucun précepte, aucun enseignement là-dessus. Tout ce que l'on peut affirmer, c'est qu'il contient le tableau d'un certain état de

choses parmi les chrétiens de Jérusalem, qu'on s'est plu de qualifier du nom de communisme. Donnons d'abord ce tableau ; puis nous verrons ce qu'il renferme réellement.

Nous lisons dans le livre des Actes des Apôtres, au chapitre IId. versets 44 et 45 : " Et tous ceux qui croyaient étaient ensemble, et ils avaient toutes choses communes ; et ils vendaient leurs possessions et leurs biens et les distribuaient à tous, selon que chacun en avait besoin. "

Et au chapitre IVième, versets 34 et 35 : " Il n'y avait parmi eux (les chrétiens de Jérusalem) aucune personne nécessiteuse, parce que tous ceux qui possédaient des champs ou des maisons les vendaient ; et ils apportaient le prix des choses vendues, et le mettaient aux pieds des apôtres, et il était distribué à chacun selon qu'il en avait besoin. "

En réunissant les différents traits de ce tableau, nous trouvons :

1o. Que les premiers chrétiens de Jérusalem, unis par la même foi et les mêmes espérances, se rapprochèrent immédiatement les uns des autres, comme les membres d'une même famille, et manifestèrent cette sainte union, en fournissant généreusement des secours à ceux qui en avaient besoin.

2o. Que plusieurs d'entre eux disposèrent volontairement de leurs biens pour subvenir aux nécessités de leurs frères. Pour se convaincre que ces ventes étaient volontaires, on n'a qu'à lire le commencement du chapitre suivant. Nous voyons que l'apôtre Pierre reconnaît à Ananias, qui avait fait une de ces ventes, la libre disposition de sa propriété. " Si tu l'eusses gardé, dit-il, ne te demeurait-elle pas ? et étant vendue n'était-elle pas en ta puissance ? "

3o. Que les apôtres étaient chargés de la distribution de ces secours.

On le voit il n'y a rien là qui ressemble au communisme, comme on l'entend à présent. C'était un élan de charité chrétienne, élan extraordinaire, il est vrai, mais qui fut naturellement provoqué par des circonstances particulières, au sein desquelles se trouvait alors l'église.

Il est facile, en effet, de comprendre que parmi les premiers disciples de Christ il dût y avoir un certain nombre de pauvres, aux besoins dequels on eut d'abord à pourvoir. Ceux qui avaient embrassé l'Evangile se trouvèrent privés par cela même de tout secours de la part des Juifs et durent se tourner vers leurs nouveaux amis, leurs frères dans la foi. Des besoins nombreux se manifestèrent, et les membres les plus fortunés de l'église naissante s'empressèrent d'y satisfaire au moyen des biens que le Seigneur avait mis à leur disposition.

Le même état de choses a existé depuis dans des circonstances analogues et pourra exister encore. Mais ces manifestations extraordinaires de charité chrétienne sont très rares, et, si elles n'étaient pas dirigées avec tact et prudence, elles donneraient naissance à de graves abus. L'église de Jérusalem n'échappa pas complètement à ce danger, car cette église se trouva bientôt dans une grande pauvreté, à laquelle l'abondance des aumônes à son origine, ne fut pas complètement étrangère.

Si nous jetons maintenant un coup d'œil sur les enseignements du Nouveau Testament, nous verrons bientôt qu'il ne prêche en aucune manière le communisme, qu'il respecte les droits sacrés de chacun de jouir librement de ses biens, enjoignant seulement au chrétien de prendre part aux nécessités de ses frères, d'être animé d'une vraie charité pour les pauvres, et de consacrer ses richesses, s'il en a, à la gloire de son Dieu et Père

céleste. Si la charité chrétienne était comprise et surtout pratiquée dans les circonstances actuelles de la société, comme elle doit l'être, on ne parlerait guère de communisme ou de socialisme. On se détournerait de ces citernes crevassées qui ne contiennent point d'eau, pour aller s'abreuver aux sources toujours jaillissantes et éternellement inépuisables de la charité divine, les seules qui puissent apaiser la soif de notre pauvre humanité !

MELANGES.

Petites superstitions. — On ne s'attend pas à ce que nous en dressions la liste ; des volumes n'y suffiraient pas : il faut nous contenter comme toujours d'échantillons. Tout sert d'aliment à cette disposition morbide de l'imagination, le connu et l'inconnu, ce qui existe et ce qui n'existe pas. Il n'est rien de si invraisemblable, de si puéril, de si absurde qui ne soit pris au sérieux par la crainte ou par l'espérance, ces deux sources intarissables de toutes les superstitions humaines. Rappelons-nous J.-J. Rousseau lançant des pierres contre un arbre et faisant dépendre l'avenir de son plus ou moins d'adresse. " Porter malheur " est un mot qu'on a sans cesse à la bouche : et vraiment ceux qui croient à toutes ces sottises doivent mener une vie bien tourmentée, car le nombre des choses qui portent malheur est incalculable : il y a d'abord un jour de la semaine, le vendredi, et les Russes y ajoutent le lundi ; il y a, comme chiffre et comme date, le 13. Puis vient la série des accidents, comme de renverser une salière, de poser sa fourchette et son couteau en croix, etc., etc. Mais ce sont les animaux surtout qui doivent mettre nos gens dans des transes perpétuelles ; car une foule d'entre eux sont doués de cette pernicieuse influence ; il est vrai qu'il y en a aussi qui le sont de la vertu contraire, et parfois les mêmes portent bonheur et malheur, suivant les circonstances dans lesquelles ils se présentent à nous. Qui ne connaît le proverbe :

Arraignée du matin, grand chagrin ;
Arraignée du soir, bon espoir.

Deux pies, ce n'est rien ; mais, une seule, c'est de bien mauvais augure. Ainsi des corbeaux, selon leur nombre et le côté où nous les apercevons ; ainsi du hibou : " Sa vue, dit Pline, est un gage certain de stérilité ; mais, en revanche, ses œufs guérissent infailliblement de l'ivrognerie : qu'un hibou crie la nuit, les paysans vous diront que c'est signe de mort ; et jadis, si un hibou entrait dans un colombier, c'était pour nos ancêtres, les Francs, un si heureux présage, qu'ils condamnaient à une amende considérable quiconque le tuait ou le dérobait. Les moutons eux-mêmes, ces inoffensives créatures, ont leur influence comme les autres, et c'est de leur rencontre que dépendra le bon ou mauvais accueil qu'on doit vous faire où vous allez : s'ils viennent à vous, poursuivez votre route ; mais, s'ils vous tournent le dos, croyez-moi, faites-leur en autant. " S'il est des animaux dont l'influence est toute funeste, il en est aussi dont l'influence est toute propice : la cigogne, par exemple, et l'hirondelle ; aussi est-il défendu de leur faire du mal. A Dieu ne plaise que, dans notre ardeur à détruire les préjugés, nous songions à priver ces oiseaux des bénéfices d'une erreur qui leur est si avantageuse. Absurdes pour absurdes, nous aimons mieux combattre les préjugés dont tant d'innocentes bêtes sont victimes ; mais il y a moyen ici de tout concilier, leur intérêt et celui de la vérité. Ce n'est pas parce qu'ils nous portent bonheur qu'il faut respecter l'hirondelle et la cigogne ; c'est parce qu'elles sont tout à fait inoffensives, c'est parce qu'elles nous rendent même service, l'une en donnant la chasse aux moucherons et autres insectes, l'autre en tuant les serpents. — Il en est de même des crétins : tant que le peuple a croupi dans l'ignorance, force a bien été de lui faire croire que ces êtres disgraciés de la nature portaient bonheur à ceux qui les recueillaient ; plus éclairé, et par conséquent meilleur, il faut que le peuple apprenne à les bien traiter par pitié, par humanité, et non plus dans une espérance égoïste.

Temps lourd, air lourd. — Toutes les fois que l'on se trouve dans certaines conditions de l'atmosphère où l'on ne peut se mous

voir qu'avec difficulté et où l'on est abattu par le moindre exercice, on répète avec une certaine assurance : " Comme l'air est lourd, comme le temps est lourd ! " C'est tout juste le contraire qu'il faudrait dire. En effet la colonne d'air qui pèse sur nous dans ces circonstances est beaucoup plus légère et nous charge beaucoup moins que nouslorsque supportons sans peine des exercices violents et continus. La justesse de cette assertion est aisée à démontrer. Nous éprouvons de la difficulté à nous mouvoir, nous sommes lourds lorsque le baromètre baisse ; nous éprouvons, au contraire, un sentiment de vigueur et d'énergie quand le baromètre est très-élevé. Or le baromètre ne baisse que parce que la colonne d'air qui presse sur le mercure de la cuvette n'est point assez lourde pour faire contrepoids à la colonne de mercure du tube. L'air, dans ce cas, est donc infiniment plus rare, moins pesant, et il n'y a que nous de lourds, c'est-à-dire de moins propre au mouvement. L'état de l'organisme alors est une espèce de pléthore passagère : les liquides du corps tendent à se dilater, font effort contre les parois de leurs vaisseaux ; les veines sont gonflées. Ces phénomènes, répétons-le encore, tiennent à ce que le poids ou plutôt la pression de l'air n'est pas suffisante, et non a ce que l'air est lourd.

Vendetta. La vendetta est heureusement un préjugé local ; mais, l'attaquer, c'est combattre l'esprit de vengeance qui, plus ou moins, est de tous les pays. Les Corses ne sont pas assez peu civilisés pour ne pas comprendre que la vie en commun n'est possible qu'aux prix de certains sacrifices. Quand on leur demande d'acquitter leurs contributions, ils savent que c'est pour que leur ville soit pavée, éclairée, gardée, en un mot administrée, et ils payent sans se faire prier. Mais, par une inconséquence qui n'est que trop fréquente chez les hommes, lorsque cette même société, dont ils apprécient les avantages puisqu'ils y vivent, leur demande, au nom de l'ordre, de la sûreté commune, de la liberté réelle, d'aliéner ce droit de justice naturelle, mais sauvage et barbare qu'on nomme la vengeance, et de le déléguer à des tiers désintéressés, impartiaux, ils s'y refusent : ils veulent jouir des bénéfices du contrat, et en repoussent les charges ; et, tandis que la vengeance commence à renoncer au duel, elle en est encore chez eux à l'assassinat. Bien des gens regardent aujourd'hui la guerre elle-même comme un préjugé, et Dieu veuille que la paix, la facilité des voyages et l'accroissement des relations commerciales permettent d'inscrire la guerre au nombre des erreurs qui s'effacent du monde ! Mais encore la guerre a-t-elle souvent une excuse qui manque toujours au duel et à la vendetta. Lorsque leur honneur ou leurs intérêts sont en jeu, de grandes nations ne trouvent pas facilement des arbitres qui aient assez d'autorité et dont le désintéressement mérite assez de confiance pour qu'elles se soumettent sans appel à leur décision. Mais les particuliers ne sont jamais dans cette nécessité cruelle ; plus ils ont été outragés, moins ils doivent craindre de porter plainte à la société ; se faire justice soi-même, c'est se rendre plus coupable que son agresseur ; " car, comme l'a dit Bâcon : si la première injure offense la loi, la vengeance semble la destituer tout à fait et se mettre à sa place. " — *D'après Wailly.*

— Il y a eu beaucoup d'agitation dernièrement à la Nouvelle-Orléans par suite de la découverte d'une prétendue conspiration parmi les Noirs. Quelques individus ont été arrêtés, mais on s'est aperçu que ce n'était rien de bien grave.

Voici ce qu'en dit le *Courrier des E.-U.* :

La conspiration noire de la Nouvelle-Orléans commence déjà a perdre des formidables proportions que lui prêtait la première dépêche. Il paraît demeurer acquis, néanmoins, qu'il y a eu réellement complot et complot mené par un blanc.

Ce meneur est un Anglais, nommé Dyson, qui dirigeait depuis quelque temps une école à l'usage des enfants noirs. A l'aide de l'influence et des relations que lui donnait cette position, il aurait entrepris de tramer une conspiration dont il était l'âme et dont il tenait tous les fils dans sa main. Son arrestation a suffi, par conséquent, pour déjouer les projets des conjurés. L'instruction doit être ouverte mercredi prochain et, si elle aboutit à démontrer sa culpabilité, il doit s'attendre à une condamnation à mort.

Dyson est, du reste, un relaps en matière de négrophilisme. Il avait déjà été arrêté une première fois, il y a deux ans, sous la prévention d'avoir dérobé un noir à la poursuite de la justice. Il parvint alors à se tirer d'affaire, à force d'habileté; mais ce précédent n'est certainement pas de nature à alléger les charges qui peuvent s'élever contre lui.

LES TABLES TOURNANTES AU TRIBUNAL DE LA SCIENCE.

Les tables tournantes, d'origine américaine, comme chacun sait, enhardies sans doute par leurs succès sur ce continent ont voulu tenter une excursion en Europe. Jusqu'ici il ne semble pas qu'elles doivent avoir à s'en féliciter. Ce n'est pas qu'elles n'aient pas fait une bonne traversée, au contraire ; elles ont même été reçues avec enthousiasme à leur débarquement ; et avec leurs amis les *frappeurs*, elles ont eu le privilége d'occuper l'attention publique. On ne faisait que s'entretenir de cette nouvelle merveille et à tous les coins des rues à Paris, on rencontrait des crieurs qui vous vendaient, pour deux sous : *le mystère des tables tournantes*. La manie avait tout envahi ; les tables tournaient non seulement à la ville, mais à la campagne. Les paysans, conservateurs émérites dans tout le reste, donnaient en plein dans l'innovation : les tables tournantes menaçaient de vous faire tourner la tête. Déjà on racontait les vieilles légendes depuis longtemps tombées en discrédit ; les sortiléges, les enchantements, choses vieilles sur le continent, allaient revenir par la voie d'Amérique. Les tables tournantes ne pouvaient mieux désirer : elles triomphaient sur toute la ligne.

Malheureusement l'Europe se trouve avoir des académies et des savants, race sceptique s'il en fût, et incrédules à l'endroit de toute innovation. Ces corps savants s'obstinaient même à ne pas prendre les tables tournantes au sérieux ; à les entendre, il fallait laisser cela aux oisifs ; on leur refusait même l'honneur d'une séance. L'académie des sciences en France s'est trop laissé dominer par cette opinion préconçue : le jugement qu'elle a porté n'est nullement impartial ni scientifique. Nous sommes bien fâchés d'être obligés de donner tort à cette vénérable compagnie, dans son procès contre les tables, mais nous devons le faire. Il n'est jamais permis, depuis Bacon à un corps savant de déclarer *à priori* qu'une chose *ne peut pas avoir lieu* Messieurs, donnez-vous, avant tout, la peine d'examiner.

Un des plus grands physiciens de l'Europe, l'illustre Faraday a consenti, à son corps défendant, à examiner la question des tables tournantes. Il n'avait guère envie de le faire, il avoue qu'il est quelque peu honteux de l'importance qu'il a été conduit à donner à la réfutation de telles billevesées, mais enfin malgré ses préjugés il a consenti à traiter les tables tournantes sérieusement. Nous allons voir si elles ont lieu de se féliciter plus de la condescendance de l'illustre physicien anglais que des mépris des savants français. Comme on va s'en convaincre, ses observations sont concluantes.

Les personnes avec le concours desquelles a expérimenté l'auteur, étant toutes persuadées que c'était la table qui entraînait les mains et non les mains qui entraînaient la table, M. Faraday s'occupa d'abord de se mettre en garde contre l'influence plus ou moins volontaire ou involontaire de leur attente sur leurs esprits, et par là sur leurs organes sur leur résultat. Le premier point était conséquemment d'éloigner toutes les objections relatives à la prévision des effets que pouvaient produire les substances dont il désirait faire usage.

M. Faraday fit donc un amas de plaques formées des corps les plus dissemblables au point de vue de l'électricité, du papier, du verre, de la colle, de l'argile humide, des feuilles de métal, du caoutchouc, de la gutta-percha, du bois, du carton, etc., et il mit ces objets sous les mains des personnes placées à différentes tables en expérience et qui *tournaient*.

Il résultait de là que ces diverses substances n'étaient pas un obstacle au mouvement, et qu'on pouvait sans inconvénient les faire entrer dans la construction des appareils jugés utiles pour les expériences.

Pendant ces premiers essais, l'observation la plus attentive ne montra pas trace du moindre phénomène soit électrique, soit magnétique, soit d'une force spéciale quelconque. On ne voyait apparaître ni attractions, ni expulsions, ni force tangentielle, ni quoique ce fût, en dehors d'une pression purement mécanique, exercée contrairement à la volonté ou sans conscience pour les opérateurs.

M. Faraday procéda donc à l'analyse de cette pression, ou du moins de celle qui s'exerçait dans une direction horizontale, et il le fit d'abord à l'insu de ses partenaires. Ayant

superposé quatre ou cinq morceaux de carton bien polis et glissans, séparés les uns des autres par de petites pelotes d'un mastic mou d'une certaine résistance, formé de cire et de térébenthine ou de pommade, il plaça ces cartons ainsi superposés sur une feuille de papier de verre, posée elle-même sur la table. Les bords de ces cartons faisaient quelque peu saillie, et une ligne tracée au pinceau sur les bords indiquait leur position primitive. Le carton supérieur plus grand que les autres cachait leur ensemble au regard.

Lorsque les expérimentateurs eurent obtenu un certain mouvement de la table vers la droite, M. Faraday reconnut, par le déplacement des cartons, que les mains s'étaient manifestement mues *avant* la table et qu'elle était restée en arrière ; que les mains avaient poussé de fait le carton supérieur vers la gauche ; que les feuilles inférieures et la table n'avaient fait *que suivre leur mouvement* entraînées par elle.

Dans d'autres circonstances où la table n'avait pas bougé, le carton supérieur s'était néanmoins déplacé, et manifestait par ce déplacement que les mains l'avaient entraîné dans la direction voulue ou attendue. Il est donc évident, nous le répétons, *que la table n'avait pas entraîné les mains des opérateurs.*

Un dernier pas à faire, dit M. Faraday, était de disposer un index formé d'un long bras de levier très-léger, posant sur une tige verticale, lequel pût montrer ostensiblement et immédiatement aux yeux si c'était la table qui se mouvait d'abord, si au contraire les mains se déplaçaient avant la table, et si enfin les mains et la table se mettaient ensemble en mouvement. C'est ce qu'exécuta l'auteur de plusieurs manières, qu'il serait trop long de décrire. Une marque indiquait sur la table la position normale du carton et de l'index, tandis que le petit bras du levier était fixé au carton, qui ainsi, ne pouvait être déplacé sans que l'index ne l'indiquât très ostensiblement.

Le résultat des nombreuses expériences de M. Faraday fut que, quand les opérateurs voyaient l'indicateur du mouvement, l'index restait complètement immobile, que quand on le leur cachait ou qu'ils en détournaient la vue, l'index oscillait, quoiqu'ils fussent dans l'intime persuasion qu'ils n'exerçaient sur la table qu'une pression perpendiculaire que, alors même que la table ne cédait pas, on constatait une action résultant de la pression des mains dans la direction suivant laquelle les expérimentateurs désiraient que la table se mût, et cela sans que ceux-ci en eussent nullement la conscience. C'est certainement cette impulsion résultante qui, après une attente prolongée, lorsque par l'effet de la fatigue et de l'impatience les doigts et les mains sont devenus engourdis et presque insensibles, c'est, disons-nous, cette impulsion résultante qui acquiert un degré assez grand d'intensité pour produire des effets mécaniques considérables dont on a cité d'assez surprenants exemples.

Mais un des effets les plus remarquables des appareils d'épreuve ci-dessus a été de mettre en relief l'influence corrective qu'ils exercent sur l'esprit des tourneurs de table les plus déterminés. Aussitôt que l'indicateur étalé devant eux annonce ostensiblement à leurs yeux s'ils pressent ou non perpendiculairement ou obliquement, toute rotation des tables cesse, alors même qu'ils ont le désir le plus ardent de voir naître le phénomène. L'action des mains est anéantie par cela seul qu'ils ont la conscience de leur effet mécanique et qu'ils ne peuvent plus se tromper eux-mêmes sans le savoir.

Le *Siècle* auquel nous avons emprunté ces détails et qui les a tirés lui-même de l'*Athenæum anglais* du commencement de juillet, ajoute qu'il pourrait encore donner les résultats de quelques autres expériences analogues faites par M. Strumbo, professeur de physique à l'Université d'Athènes et autres savants. Décidément les tables tournantes feront bien de quitter l'Europe et de revenir au plutôt en Amérique, leurs pays natal.

Cependant elles ne font pas encore mine de vouloir abandonner la partie. Un des rédacteurs de la *Presse*, ami des tourneurs, a rendu compte des expériences de M. Faraday, mais à l'entendre, elles n'expliquent pas tout. Voici ce qu'il dit : "Ses mains ont marché ; donc elles exercent une pression latérale sur la table, donc elles tendent à la mettre en mouvement ; c'est parfaitement raisonné. De plus la table s'est mue, donc.... donc la pression des doigts est pour *quelque*

chose dans le mouvement de la table. Nous sommes dans les faits et dans la logique : nous allons en sortir si nous disons : le mouvement de la table vient *uniquement* de la pression des doigts. Il faudrait au moins qu'on eût démontré que l'effet produit ne dépasse pas la cause invoquée. On n'en a rien fait. Force nous est donc de suspendre notre jugement."

Le feuilletoniste de la *Presse* est par trop exigeant. Des que les amis des tables tournantes sont obligés de convenir que le premier mouvement est imprimé par la main et qu'ils réduisent ainsi tout à une question de plus ou de moins, ils abandonnent la partie. On n'a pas besoin d'aller interroger les savants pour savoir ce qui revient dans le mouvement, d'abord aux mains des opérateurs et puis au prétendu principe inconnu, car tous ceux qui ont vu messieurs les tourneurs à l'œuvre ont remarqué que dès que le moindre mouvement a eu lieu ils se mettent à tourner eux-mêmes avec la table. Or s'ils sont obligés de convenir qu'ils ont à leur insu exercé une pression alors qu'ils étaient immobiles, combien plus grand ne doit-elle pas être alors qu'ils se mettent eux-mêmes en mouvement. Rien d'étonnant de voir alors les objets tourner avec une vitesse croissante jusqu'à ce qu'il plait aux tourneurs de s'arrêter ; on conçoit aussi qu'ils puissent, s'ils sont assez nombreux, imprimer une motion à des objets assez lourds. La question nous semble donc tranchée, et le phénomène expliqué.

X. V.

Le Pape et la Nouvelle-Grenade.

—

Nous avons annoncé à nos lecteurs, il y a quinze jours, qu'un différent s'était élevé entre le " Saint Siége " et le gouvernement de la Nouvelle-Grenade : nous sommes en état aujourd'hui d'en dire davantage et par suite de jeter plus de jour sur cette affaire, grâce au discours du pape, auquel nous avons fait allusion, et que nous avons maintenant sous les yeux.

Dès le début de cette allocution, le pontife se plaint amèrement de ce que l'église catholique est opprimée dans la République de la Nouvelle-Grenade ; il le fait, dit-il, avec une douleur cruelle, qu'il éprouve au fond de l'âme. Avant d'avoir vu la suite de cette pièce, nous nous sommes dit en nous-mêmes : quels sont donc ces Républicains du Sud, qui manifestent des sentiments si hostiles au catholicisme et qui se signalent si tristement par de semblables actes d'oppression ? Sont-ce des *rouges* enragés, des sans-culottes forcenés, qui méconnaissent et foulent aux pieds les droits sacrés de la justice ? Tout en nous adressant ces questions et en réfléchissant aux malheureux qui osent s'attaquer ainsi à l'église romaine et porter une main sacrilége sur les " oints du Seigneur, " nous continuâmes notre lecture du manifeste pontifical, et, à notre grand étonnement, nous trouvâmes que les *crimes* des Républicains de la Nouvelle-Grenade étaient les suivants, que nous résumons de la manière la plus exacte possible : —

1°. Une loi qui porte que les tribunaux laïques sont compétents à juger les ecclésiastiques et que, lorsqu'ils ont admis une accusation dirigée contre des prêtres, ceux-ci doivent immédiatement cesser leurs fonctions, et confier à d'autres l'exercice de leur charge.

2°. L'abolition de la dîme.

3°. Le droit aux hommes de toute nation, qui émigrent dans ce pays, d'exercer leur culte, quel qu'il soit.

4°. L'expulsion de la Compagnie de Jésus et la défense aux ordres religieux qui professent l'obéissance passive, de s'établir sur le territoire de la République.

5°. La nomination des curés par les assemblées paroissiales, composées des pères de familles de chaque paroisse et le droit de ces mêmes assemblées de fixer le salaire de leurs pasteurs.

6°. " La liberté pleine et entière de publier leurs pensées et jusqu'aux opinions les plus monstrueuses, en même temps la liberté de professer, soit en public, soit en particulier, le culte qu'on voudra. "

Voilà les griefs de Pie IX contre la Nouvelle-Grenade ; nous ne les avons ni diminués, ni affaiblis ; nous nous sommes servi du langage évidemment exagéré, dans lequel il

les a exprimés, afin de pouvoir les envisager dans ce qu'ils ont de plus plausible et de plus raisonnable.

Quant au premier de ces griefs, nous ne voyons pas ce qu'il y a de si coupable à mettre les ministres de la religion dans la même position que les autres hommes vis-à-vis de la justice. En vertu de quel principe veut-on créer des tribunaux pour une classe spéciale de la société ? Est-ce qu'il y a dans les délits et les crimes des ecclésiastiques quelque chose de mystérieux qui échappe à la perspicacité et à l'intelligence des juges laïques ? C'est la seule raison que nous puissions concevoir en faveur de l'établissement de cours ecclésiastiques pour les membres du clergé. D'ailleurs, quand ils sont accusés de fautes graves, et que les tribunaux ont jugé ces accusations suffisamment fondées pour les admettre, nous croyons qu'il est très-naturel qu'ils cessent leurs fonctions, car on ne peut guère croire qu'un prêtre coupable soit apte à s'acquitter des devoirs du saint ministère, bien que l'on rapporte que toute la pâte d'un boulanger fut un jour consacrée par un prêtre criminel, et cela dans un sentiment de vengeance ! Il est peu de bons catholiques cependant, pensons-nous, qui eussent voulu communier des hosties de cette *fournée-là.*

Pour l'abolition des dîmes par le gouvernement de la Nouvelle-Grenade, ce n'est pas non plus un cas pendable, car une loi établie par l'état sur une matière de ce genre, peut être justement abolie, quand on le juge convenable. Nous croyons que le gouvernement de la Nouvelle-Grenade est parfaitement dans son droit ; bien plus, selon nous, il a agi dans les intérêts de l'église et dans les siens propres. Il a compris que pour progresser, il lui fallait être débarrassé de ce système, qui jure avec les idées du XIXème siècle.

Le troisième et le sixième grief sont vraiment étranges, et il faut n'être jamais sorti de Rome pour ne pas en être révolté. Quoi ! le droit de servir Dieu selon les inspirations de sa conscience, le droit de professer son culte et de publier ses pensées, ce droit le plus sacré qui existe, c'est un crime de le proclamer, c'est un crime de l'écrire dans la constitution d'un pays ! Hommes indépendants, patriotes du Canada, écoutez le chef de l'Eglise romaine, entendez-le condamner ce qui à vos yeux fait la gloire d'une nation : la liberté de la presse et la liberté de conscience ; et apprenez maintenant ce que deviendrait notre chère patrie, sous le contrôle et la domination de la papauté !

Relativement à l'expulsion des Jésuites, nous croyons que ceux qui connaissent les circonstances de cette mesure, ne sauraient s'en plaindre. Depuis la suppression de l'ordre, les disciples de Loyola n'eurent l'entrée dans ce pays qu'en 1844 ; ils s'y firent admettre sous prétexte qu'ils voulaient se consacrer à l'évangélisation des Indiens. Mais une fois dans le pays, ils réussirent à se fixer dans deux ou trois villes principales de la République ; ils y acquirent rapidement de l'influence, et s'en servirent d'une telle manière que le gouvernement crut, il y a deux ans, devoir raviver l'ancienne loi d'Espagne et prononcer leur expulsion. Les exilés vinrent à New-York, dit-on, et y organisèrent les insurrections, qui éclatèrent contre le gouvernement légitime du Président Lopez, ainsi que l'invasion qui eut lieu du territoire de la Nouvelle-Grenade, par une armée venant de la République de l'Equateur. Ces troubles furent ouvertement excités et encouragés par les prêtres, qui publièrent des écrits les plus incendiaires contre le gouvernement : il y en eut même qui commandèrent l'armée d'invasion, l'épée d'une main et le crucifix de l'autre. Le clergé qui est essentiellement conservateur, comme le disait M. Charles Laberge, à l'Institut Canadien, s'est montré ulta-révolutionnaire dans cette république, ce qui nous porte à croire que ces messieurs ne sont conservateurs que quand ils ont quelque chose de précieux à conserver !

Mais pour en revenir à nos moutons ou plutôt à nos loups, messieurs les Jésuites, est-ce qu'un gouvernement doit tolérer un ordre qui trame contre lui, une société qui est aux ordres d'un prince étranger et qui est aussi passive qu'un bâton dans sa main. Le pape, lui, est-il bien tolérant envers ceux qui veulent le détrôner ? leur permet-il de faire librement leur œuvre ? Ah ! l'on sait quel sort doit attendre, dans les Etats de l'Eglise, celui qui ose seulement ouvrir la bouche en faveur des classes opprimées et qui réclame les réformes les plus justes et les plus urgentes.

Le cinquième grief, et le dernier dont il nous reste à parler, la nomination des curés par les assemblées paroissiales, c'est purement et simplement un retour au christianisme primitif, c'est la revendication du droit du peuple de diriger ses affaires ecclésiastiques. Et si cela paraît étrange à l'église romaine, si cette *démocratie* religieuse provoque sa colère, c'est parce qu'elle s'est écartée des doctrines de l'Evangile.

Nous sommes heureux de pouvoir dire en terminant qu'une ère nouvelle a commencé pour la Nouvelle-Grenade. Le commerce et l'industrie s'y sont développés et l'aurore d'une époque de prospérité et de progrès a lui sur cette République. Et le gouvernement possède tellement la confiance du peuple qu'il est sur le point de licencier les troupes, s'il ne l'a pas encore fait, privilége que le " Saint Père, " avec tous ses " pouvoirs, " devra envier longtemps à ces Républicains.

Les journaux catholiques-romains, ne pouvant nier les progrès de la Nouvelle-Grenade dans la civilisation et l'industrie, essaient de les expliquer en disant que " *les biens de la terre sont souvent donnés à une nation en punition de ses fautes.* " Voilà certes un nouveau genre de punition, qui n'est guère propre à effrayer les gens. Les Etats-Unis sont punis de cette manière et dernièrement ils en ont rendu grâces à Dieu ; quant au Bas-Canada, il n'est pas encore assez méchant pour que la colère du Seigneur éclate ainsi sur lui ; et aussi longtemps que les prêtres y règneront, il est bien probable que les biens de la terre ne lui seront pas donnés à profusion, en punition de ses fautes. Ces messieurs font l'office de paratonnerres pour détourner les foudres célestes, avec cette différence seulement des paratonnerres ordinaires que le fluide ou plutôt le *métal* y est absorbé, au lieu de se décharger dans le sol ! !

Plaintes sur le Moi.

(Traduit de l'allemand, de M. DE MEYER.)

Le *moi* est une chose très-incommode ; toute personne de bonne foi en conviendra. Non seulement il donne chaque jour beaucoup à faire pour le laver, l'habiller, le repaître, etc., mais on est constamment en querelle avec lui. Veut-on prendre la droite, il pousse vers la gauche ; l'a-t-on chassé par une porte, il revient par l'autre. Bref, il n'y a pas de plus triste société que celle dans laquelle nous devons vivre ici-bas avec notre *moi*. C'est une ombre qui nous poursuit toujours, et elle a cela de commun avec l'ombre, que, lorsque nous marchons dans l'obscurité ou dans le demi-jour, nous ne l'apercevons pas ; mais que le soleil reparaisse, voilà l'ombre aussi qui reparait plus tranchée et plus noire... Le mieux sans doute serait que nous fussions tout lumière, et que nous ne pussions, à la clarté du soleil, jeter aucune ombre, ou, tout au plus, comme un verre plein d'eau, refléter les couleurs du prisme. Malheureusement cette espèce de vitrification est un phénomène bien rare, et quand nous pensons être tout près de l'obtenir, voilà que le noir compagnon reparaît tout à coup à notre côté ; bien heureux encore, quand il ne nous absorbe pas entièrement, et que nous ne devenons pas, à sa ressemblance, noirs comme des sacs.

Mais celui qui se trouve le plus mal de cette compagnie, c'est assurément l'écrivain. Celui-ci voit, de mille manières et sans relâche, le *moi* se placer sur sa route, et il aurait grand besoin qu'un génie complaisant, armé d'un chasse-mouche, marchât continuellement devant lui pour écarter le plus importun des êtres. Est-ce enfin, ce *moi*, sorti du cœur, sorti de la cervelle, il se glisse, il coule dans les doigts de l'écrivain, et de ses doigts dans sa plume, et par la plume sur le papier, et à l'imprimerie, et au beau milieu du public. Le voilà, qui se tient debout, noir comme de la suie, et qui dit : *Je*. C'est ce qui a fait imaginer aux écrivains toutes sortes de secrets magiques pour l'escamoter. Par exemple, au lieu de *je*, ils disent *nous ;* mais ce pluriel n'est pas admis sans contestation ; bon nombre de gens ne s'y fient pas ; à quelques-uns même il est en scandale. Quand on leur dit que c'est un terme d'humilité, par lequel l'écrivain essaie de se fondre et de se perdre, pour ainsi dire, dans la personne de ses lecteurs, se faisant un avec eux, et leur parlant comme à des gens qui savent depuis longtemps ce qu'il s'apprête à leur dire, ces gens répondent : Pas du tout ; c'est, au contraire, un terme emphatique, par lequel un homme

voudrait nous donner à entendre qu'il est plusieurs hommes à la fois. Alors il a fallu recourir à un autre mot ; le petit mot *je* s'est blotti derrière le petit mot *on ;* on ne le voit plus ; on ne fait que l'entendre ; c'est comme un son qui sort de derrière un rideau, sans que la personne qui l'émet se laisse voir ; vaine précaution, qui rappelle cette annonce d'affiche : " Ici l'on voit la femme invisible ; " et, par dessus le marché, le *on* devient offensant à mesure qu'il est plus modeste ; que quelqu'un s'avise d'écrire : " Ici l'*on* doit avouer qu'*on* s'est trompé ; " il a l'air de vouloir mettre sa propre erreur sur le compte du monde entier. Que fallait-il faire ? On a fini par s'éviter tout-à-fait, ce qui ne laisse pas d'être assez incommode dans le discours. Au lieu de " je pense, je crois, j'espère, je présume," on a dit : " Il est vraisemblable, " ou bien l'on a tout simplement affirmé la chose. Il était, ce semble, impossible de se dissoudre plus complètement ; mais qu'on prenne le microscope, il va représenter, des pieds à la tête, la figure de celui pour qui " la chose est vraisemblable, " de celui pour qui la chose est certaine ; et de là, nouvelle source de chagrins, chaque lecteur ayant le droit de dire à l'écrivain : " Mais pas du tout ; pour *moi* la chose n'est point vraisemblable. " Il faudrait donc que le *je*, le *nous* ou le *on* pût se procurer l'anneau de Gygès, ou s'assurer le destin de Tithon ou d'Echo ; autrement il n'y a pas de remède. En somme, c'est une cruelle chose que d'avoir à transporter partout sa personne avec soi, d'avoir toujours à réclamer pour elle un espace qu'on ne peut prendre que sur autrui, et d'être dans la nécessité de prendre aux autres, pour ce *moi*, toujours pour ce *moi*, leur argent, leur bien, leur attention, et surtout leur temps, ce qui est le plus grand des larcins.

Ainsi donc, aussi longtemps qu'on n'aura pas trouvé le secret de se rendre invisible, aussi longtemps qu'un homme aura la présomption d'être, il faut que chacun s'arrange pour supporter autrui, soit que cet autrui se nomme *moi* ou *nous*, ou qu'il ne se nomme pas du tout. Mais que celui qui s'intitule *je*, ait soin de le faire de la bouche seulement, et non du cœur ; et que celui qui ne se nomme point, prenne garde au *je* de derrière le rideau. La vraie annihilation de soi-même consiste à être bien convaincu qu'on n'a rien de plus que ce qu'on a *reçu*. Mais aussi se choquer à la rencontre du moindre *je*, serait une faiblesse et une fâcheuse erreur.

Si l'on en croit Pascal, ce n'est pas une si grande affaire que de cacher le *moi* humain ; la civilité y suffit ; l'anéantir, c'est autre chose : c'est l'œuvre de la piété chrétienne.

Un Décret du Concile d'Amiens.

Parmi les décrets prononcés par le Concile des Evêques de la province de Rheims, qui a été tenu au commencement de cette année à *Amiens*, sous la présidence du Cardinal *Gousset*, il en est un relatif à l'enseignement de l'histoire, qui mérite d'être cité. " Les professeurs d'histoire (ainsi s'expriment les Pères d'Amiens), en embrassant la succession des Papes, depuis le premier siècle jusqu'à nos jours, démontreront qu'il n'y a jamais eu, dans aucun pays, une suite de princes qui puissent être comparés à ces derniers pour le *courage*, la *justice*, la *modération*, la *prudence* et leur *admirable charité*. Lorsque les professeurs traiteront de la partie de l'histoire qui se rapporte aux temps modernes, et qui a été altérée par toute sorte d'interprétations erronées, ils devront réfuter avec soin les écrivains qui cherchent à glorifier les inventeurs d'hérésies, ou qui accusent l'Eglise catholique d'intolérance et de persécutions. "

Progrès de l'Evangile.

Nice.—Le local destiné jusqu'ici au culte évangélique à Nice étant devenu trop étroit, on va entreprendre dans cette ville la construction d'un temple, où le service sera célébré en français et en italien. Ce temple se rattachera à l'église des Vallées Vaudoises. Une souscription a été ouverte pour subvenir aux frais de cette construction.

Londres.—Le 26 Juin, cinq nouvelles personnes sorties de l'Eglise romaine ont été reçues dans l'Eglise réformée par le Rév. Jaques Wright.

France.—Nous lisons dans le dernier Rapport publié par l'Eglise évangélique de *Lyon*, qui déploie une activité missionnaire très-remarquable, soit à Lyon, soit dans les environs, le passage suivant : " Dans la ville de V. (D. du Rhône) l'évangélisation se poursuit d'une manière encourageante. Le retour d'un régiment de l'expédition de Rome a été très-favorable à la cause de l'Evangile. Les soldats ont raconté tout autour d'eux ce qu'ils avaient vu de leurs propres yeux dans la ville sainte, et ils ont dit à leurs compatriotes qu'on leur faisait croire, grâce à la distance, ce que les habitants de Rome ne croyaient plus. L'un d'eux est devenu un zélé soldat de Jésus-Christ, et il amène plusieurs de ses anciens camarades aux prédications. Notre Evangéliste à V. visite une douzaine de villes et de villages. Il est débordé par le travail, et il lui faudrait des ailes. On demande à grands cris un instituteur et un colporteur.

Palestine.—On lit dans un journal de Berlin : " Nous apprenons qu'une communauté protestante, composée de *deux cent dix-sept* familles, vient de se former à *Ram Allah*, près de Jérusalem.

Constantinople.—On lit dans une lettre de cette capitale du 20 Juin : " La Société pour la diffusion de la Bible a tenu une séance dans laquelle Lord Stratford de Redcliffe, ambassadeur d'Angleterre, et M. Brown, chargé d'affaires des Etats-Unis, ont pris la parole. On y remarquait aussi la présence de l'envoyé de Prusse. Il a été résolu de former une succursale à Constantinople. "

La tenure seigneuriale

ET LA

Presse Bas-Canadienne.

Quand nous disons que, de toutes les mesures de réforme dont le pays a besoin pour marcher sans entraves dans la voie de progrès et de prospérité qui s'ouvre devant lui—pour se débarrasser une bonne fois des langes qui le retiennent dans une enfance perpétuelle quand les peuples de l'Amérique grandissent et se fortifient à l'ombre et sous l'influence d'institutions libres—l'abolition de la tenure seigneuriale est l'une des plus importantes ; nous ne faisons que répéter ce que tout le monde sent profondément, et ce que nous avons déjà dit cent fois, et ce qu'avaient dit, avant nous, ceux qui se sont donné la peine de rechercher les causes de notre infériorité sous le rapport de l'industrie et de la richesse.

En effet, en parcourant le Bas-Canada qu'une nature bienfaisante semble avoir favorisé d'une manière toute spéciale ; en admirant ces magnifiques pouvoirs d'eau, ce fleuve, ces rivières, ce sol fertile, ces forêts inépuisables, ces montagnes qui recèlent dans leurs flancs d'inappréciables trésors ; l'étranger surpris demande comment il se fait qu'avec tant d'avantages naturels, ce pays demeure encore dans un état de stagnation désespérante quand, de l'autre côté de la ligne, règnent une vie et une activité qui offrent, avec cette apparente indifférence, un contraste aussi frappant.

Cependant, après avoir examiné la configuration du terrain et la position géographique du Bas-Canada, s'il pousse plus loin ses observations, il se convaincra bien vite que ce qu'il avait pris d'abord pour une coupable apathie, n'est que le résultat d'institutions sociales et politiques, vieillies et décrépites, qui ne sont plus en harmonie avec les besoins et les aspirations des peuples de ce continent ; et parmi ces institutions, il placera au premier rang le système féodal avec ses monopoles et ses priviléges qui étouffent à leur naissance, les idées de progrès industriel et mettent une barrière insurmontable à l'entreprise individuelle.

Aussi, après de longues années de souffrance, le peuple s'est agité et s'agite encore pour rentrer dans ses droits imprescriptibles qu'une politique oublieuse de ses devoirs a méconnus et foulés aux pieds ; lassé de porter des chaînes dont le poids qui s'accroît chaque jour le tient courbé vers la terre, il veut lever son front vers le ciel, comme il convient à la noblesse de l'homme—il veut marcher librement et au grand jour—il demande justice. Qu'arrive-t-il ? Ceux qui se montrent au premier rang quand il s'agit de déverser l'injure ; ceux qui accusent le peuple Bas-Canadien d'indolence et d'apathie—ceux qui ne cessent de proclamer et d'étaler aux yeux du monde

le tableau désolant des torts qu'on lui attribue, vont-ils lui prêter un appui généreux, quand il cherche à sortir de l'état déplorable où l'ont jeté les fautes des gouvernements qui ont pesé sur lui ?

La presse anglaise du Bas-Canada va-t-elle venir à son secours et jeter le poids de son influence dans le plateau qui porte les destinées de cette partie de la colonie ? Nullement.

Ou elle garde un silence significatif, ou elle combat les projets d'affranchissement que les amis de leur pays suggèrent pour parvenir à la solution d'un problème social auquel se rattache notre prospérité future.

A quoi donc attribuer une conduite aussi inqualifiable ? Nous nous abstenons, pour le moment, de faire aucun commentaire, mais nous ne pouvons nous empêcher de dire que nous ressentons profondément cet abandon des devoirs d'une presse éclairée qui comprendrait sa mission, quoique les antécédents de cette presse ne soient pas de nature à nous inspirer beaucoup de confiance, lorsqu'il s'agit d'une cause où la partie française de la population se trouve particulièrement intéressée.

C'est à regret que nous adressons ce reproche ; nous voudrions n'avoir jamais à toucher cette corde délicate de la nationalité, puisque nous sommes destinés à vivre sur le même sol qui nous a vus naître ou que nous avons adopté pour patrie ; puisque nos intérêts, comme Canadiens, sont intimement liés les uns aux autres, puisqu'enfin, nous devons marcher ensemble pour arriver à un but commun ; mais, malheureusement, les faits sont là patents et irrécusables.

Nous ne parlons pas de cette presse furieuse et échevelée qui ne sait que lancer l'injure et la malédiction ; nous tenons à n'avoir jamais rien de commun avec elle, car il n'est aucun point sur lequel nous puissions nous entendre.

Ce que nous regrettons, c'est que la partie respectable de cette presse se tienne à l'écart quand tout le pays se remue pour briser les entraves de la féodalité ; c'est qu'elle ne veuille pas ou qu'elle n'ait pas le courage d'entreprendre la noble tâche que lui imposent les circonstances dans lesquelles le Bas-Canada se trouve placé.

Et l'on dira encore que le peuple canadien est en arrière ; on répétera encore qu'il tient aux instruments de servitude fabriqués par les mains impures de l'absolutisme européen ! Dites donc plutôt que vous voulez contribuer à appesantir le joug qui l'écrase pour avoir le plaisir de lui lancer à la face l'injure et le sarcasme !

Néanmoins, nous le déclarons ; malgré les obstacles que les intérêts ou la haine vont nous susciter dans l'accomplissement de la tâche que nous avons entreprise ; malgré l'apathie d'une partie de la presse française elle-même ; malgré les sourdes menées d'une faction égoïste que l'idée de cette réforme effraie et qui fera tout en son pouvoir pour perpétuer le système injuste qui prévaut aujourd'hui relativement à la tenure des terres, nous avons ferme confiance dans le succès de la cause dont nous nous sommes fait le champion, parce que la vérité et la justice doivent tôt ou tard triompher ; et en dénonçant les traitres, nous nous tiendrons fermement sur le terrain que nous avons choisi, pour défendre les droits du peuple contre les complots de ses ennemis, dussions-nous être seul dans l'arène.

A mesure que l'expérience des hommes et des choses nous a découvert davantage les motifs secrets et divers qui déterminent la conduite et les actions des individus, nous avons appris à ne douter de rien, à compter sur personne et à ne chercher d'appui que dans la force de nos convictions. Le peuple a été trompé par ses amis et par ses ennemis ; par ses représentants et par ses ministres, par la presse et par la tribune ; mais il a la conscience de sa force en même temps que le sentiment de son droit, et un jour viendra bientôt où il demandera compte à ses serviteurs du *talent* qu'il leur avait confié, et c'est alors que chacun recevra sa récompense.—*Pays.*

(Nous croyons avec le *Pays* que la tenure seigneuriale a eu une bien mauvaise influence au Canada, mais nous ne pouvons nous dissimuler que l'influence du clergé romain a aussi beaucoup entravé notre marche dans la voie du progrès et de la prospérité. Nous reviendrons là-dessus.—*Réd. du Sem. Can.*)

Des questions et des Reponses

AU SUJET DU

PURGATOIRE.

—

Si quis post acceptam justificationis gratiam cuilibet peccatori pœnitenti ita culpam remitti, et reatum æternæ pœnæ deleri dixerit, ut nullus remaneat reatus pœnæ temporalis exsolvendæ, vel in hoc sæculo, vel in futuro in Purgatorio, antequam ad regna cælorum aditus patere possit, anathema sit. Conc. Trident. Sess. VI, can. 30.

Si quelqu'un dit qu'à tout pécheur pénitent qui a reçu la grâce de la justification, l'offense est tellement remise, et la condamnation à la peine éternelle tellement effacée, qu'il ne lui reste aucune peine temporelle à subir, soit en cette vie, soit en l'autre dans le purgatoire, avant que l'entrée du royaume des cieux puisse lui être ouverte ; qu'il soit anathème.

Qui sont ceux qui n'ont pas la vraie foi ?

Ceux qui croient au Purgatoire.

Qui sont ceux qui ne vont pas en Paradis en mourant ?

Ceux qui croient au Purgatoire.

Qui sont ceux qui ne peuvent pas mourir pardonnés ?

Ceux qui croient au Purgatoire.

Qui sont ceux qui ne croient jamais mourir personne dans la foi qui purifie le cœur ?

Ceux qui croient au Purgatoire.

Où vont le Pape, les cardinaux, les évêques, les prêtres de l'église de Rome, et tous les bons romains, en mourant ?

Dans le Purgatoire.

De quoi ont besoin le Pape, les cardinaux, les évêques et les prêtres de l'église de Rome, en mourant pour les purifier ?

Du feu du Purgatoire.

Qui sont ceux qui ne croient pas que le sang de Jésus-Christ purifie de tout péché (1 Jean 1, 7) ?

Ceux qui croient au Purgatoire.

Qui sont ceux qui n'ont pas la foi de St. Jean, de St. Pierre, de St. Paul et des autres apôtres ?

Ceux qui croient au Purgatoire.

Qui sont ceux qui ont apostasié ?

Ceux qui croient au Purgatoire.

Qui sont ceux qui ont une croyance qui les perd, et non une foi qui les sauve ?

Ceux qui croient au Purgatoire.

Depuis quand la doctrine du Purgatoire devint-elle un article de foi dans l'église romaine ?

Depuis le concile de Florence, tenu en 1439.

Ainsi le Purgatoire est une invention humaine.

C'est une doctrine que le Sauveur et ses apôtres n'ont jamais enseignée.

Le Purgatoire est une doctrine qui engraisse les prêtres aux dépens des pauvres, des veuves et des orphelins.

Le Purgatoire est une insulte au Seigneur Jésus.

Le Purgatoire lui ravit la gloire d'être un Sauveur parfait.

C'est une des erreurs les plus funestes de l'église de Rome.

Les prêtres romains qui croient au Purgatoire sont sans pouvoir.

Ils ne peuvent pas ouvrir le ciel aux mourants.

Ils ne peuvent que les introduire dans le feu du Purgatoire.

Les prêtres romains ne sont pas envoyés comme le Seigneur Jésus et les apôtres le furent ; car le Sauveur et les apôtres promettaient le Paradis à ceux qui mouraient en croyant à leurs enseignements. Mais les prêtres romains n'ont à promettre, et à offrir, ce jour là, pour la consolation des mourants, que des flammes ardentes.

Les prêtres romains en prêchant le Purgatoire confessent leur *infériorité*, leur *manque de vraie foi*, leur *apostasie*.

Comme les prêtres, soit disant catholiques, n'ont pas la vraie foi, ils pensent que cette foi n'existe nulle part.

Comme ils ne se sentent ni pardonnés ni sauvés, ils prêchent que cette faveur ne peut être accordée à personne.

Comme la foi des prêtres romains *est mauvaise*, qu'elle n'a point purifié leur cœur, (Act. 15, 9,) ne les a point justifiés, ne leur a donné aucune paix, aucune assurance devant

Dieu par Notre-Seigneur Jésus-Christ, (Rom. 5, 1, 2,) mais les laisse vivre et mourir en tremblant pour leurs péchés, leur incrédulité et leurs souillures,—ils pensent qu'une foi qui purifie l'âme et procure le salut et la paix est actuellement impossible.

En effet la vraie foi ne peut point exister chez ceux qui croient tout ce que l'église romaine enseigne.

Car pour être bon romain, il faut croire que le Seigneur Jésus est un sauveur imparfait.

Il faut croire que son sang ne purifie pas de tout péché.

Il faut croire qu'il n'a pas pleinement satisfait pour les péchés de son peuple.

Il faut croire que chacun doit satisfaire pour ses propres péchés et devenir son propre sauveur.

Il faut croire que le sauveur n'a pas été fait péché pour nous, afin que *nous* (CROYANTS) devinssions justes devant Dieu par lui. *Ut nos efficeremur justitia Dei in ipso*, II Cor. 5, 21,

L'église de Rome maudit *tous ceux qui ont la vraie foi*, tous ceux qui croient qu'on est rendu parfaitement juste devant Dieu par la foi au Sauveur, qu'on est purifié de tout péché par son sang, et qu'on peut se passer du Purgatoire. Conc. Trident. Ses. VI, can 30.

Or une église qui maudit tous ceux qui ont la véritable foi,—une église dans laquelle personne ne peut mourir sauvé en croyant tout ce qu'elle enseigne,—une église qui déclare que sa foi est imparfaite, qu'elle ne peut purifier l'âme sans le secours du feu,—une église dans laquelle on ne voit mourir personne entièrement purifié,—une église dont l'office et la mission de ses prêtres se borne à préparer les âmes pour le *feu*, n'est pas réellement l'église de Dieu ; ce n'est qu'une assemblée de gens qui ont apostasié ou abandonné la *foi*, —et qui, comme le dit St. Paul, s'attachent à des esprits d'erreur et à des doctrines diaboliques ; enseignant des mensonges par hypocrisie,—défendant le mariage et l'usage des viandes, etc., comme cela a lieu dans l'église de Rome.

L'église de Rome a un extérieur qui en impose, des dehors qui captivent : elle se vêt de pourpre et d'écarlate,—elle se pare d'or, de pierres précieuses et de perles. Elle a une coupe *d'or* à la main ; c'est-à-dire, elle administre ses symboles avec éclat.

Mais que contient cette coupe dont cette église abreuve ses enfants ? Cette coupe est pleine des abominations et de l'impureté de sa fornication. Observez, cette église administre, non pas la vie, mais la mort ; les abominations de ses impuretés. Apoc. 17, 4.

Les prêtres romains n'engendrent nulle part par leur prédication, la foi qui sauve. Ils sont du monde. Ils parlent du monde et le monde les écoute, mais à l'article de la MORT chacun tremble ; chacun sent que son âme n'est pas sauvée ; chacun a besoin de feu pour le purifier de ses souillures, et personne n'ose mettre sa confiance entière au *Seigneur-Jésus !*

De l'Ecole Normale.

PREMIER ARTICLE.

[Nous commençons aujourd'hui la publication de quelques articles sur l'Ecole Normale. Ils sont extraits d'un ouvrage bien apprécié en Europe. Nous pensons qu'ils seront utiles à la cause de l'éducation dans notre pays.]

La question de l'établissement d'une Ecole Normale a souvent préoccupé les esprits. Malgré les promesses réitérées du gouvernement, cette Ecole est encore à créer. En attendant le peuple souffre et paie. C'est la règle. Il nous faut une exception. La jeunesse actuelle doit être préparée pour rencontrer l'avenir qui l'attend. Elle ne peut l'être avec les instituteurs auxquels *on* l'a confiée. Il faut donc créer une Ecole Normale où les citoyens qui se vouent à desservir les écoles recevront l'instruction nécessaire pour remplir cette vocation. Nous allons donner une esquisse des principes et de l'enseignement que nous croyons le plus propre à atteindre ce but.

Nous envisageons l'éducation comme étant l'ensemble des moyens que l'on emploie pour développer l'homme et pour le conduire à la destination que Dieu lui a assignée. Elle n'est donc pas une œuvre arbitraire que l'homme soit libre d'accomplir d'une certaine manière ou d'une autre manière, selon son caprice et ses vues particulières. Non, il n'appartient pas à l'homme de décider de son chef ce que doit devenir son semblable ; Dieu seul a pu déterminer le plan d'après lequel l'éducation doit être accomplie, parce que c'est lui seul qui a pu déterminer ce que l'humanité devait être. Nous n'avons donc

autre chose à faire que de rechercher quel est le plan de Dieu, puis de mettre en œuvre les moyens les plus propres à le réaliser.

Mais que doit être l'humanité, selon le plan de Dieu? l'examen de notre nature pourra nous l'apprendre. Dieu en créant l'homme l'a doué de facultés physiques, intellectuelles et morales qui sont dans l'enfant comme des germes non développés. Or, de même que, quand le jardinier partage son jardin en divers carrés et y dépose des graines, son intention est pour nous bien évidente, de même celle de Dieu, à l'égard de nos facultés, ne l'est pas moins et nous devons penser qu'il a voulu que ces forces primitives reçussent tout le développement dont elles sont susceptibles.

Le corps doit devenir, par ce développement un instrument sain, vigoureux, adroit pour servir notre intelligence, selon la belle expression de M. de Bonald qui définit l'homme "une intelligence servie par des organes." Ce sera là le *développement physique.*

L'esprit doit déployer toutes les forces dont il a été doué, la faculté de percevoir, l'attention, la mémoire, l'imagination, le jugement; et par ce moyen cette lampe, destinée à nous éclairer, répandra une grande lumière sur toute notre carrière terrestre. Ce sera là le *développement intellectuel.*

Le cœur aussi doit être formé à tous les sentiments tendres, nobles, généreux, humains, qui ont une influence si heureuse sur notre existence et sur celle de nos alentours. Ce sera là le *développement du sentiment.*

Enfin l'âme doit se tourner vers son Dieu, apprendre à l'aimer, vivre dans sa paix, se soumettre à sa volonté et mettre notre activité toute entière sous l'empire d'une conscience éclairée par la lumière de la parole de Dieu et de son Esprit. C'est là le *développement religieux et moral.*

Par ce développement général des facultés, l'*homme* sera formé. L'homme tel que Dieu l'a voulu, et non pas un être tronqué dans lequel on ne retrouverait ni ensemble, ni harmonie et qui serait incapable d'atteindre sa destination. Mais il ne suffit pas de développer l'homme, il faut encore lui communiquer toutes les connaissances dont il a besoin; c'est là l'objet de l'*instruction* proprement dite. Cette instruction sera plus ou moins étendue selon la destination spéciale des enfants, mais, dans tous les cas, elle doit être solide, claire, fondée sur une intelligence réelle des choses et de nature à favoriser le développement entier de l'individu, de telle sorte que l'éducation des facultés et l'instruction puissent marcher de concert.

Dans les écoles populaires, en particulier, c'est-à-dire dans celles qui sont fréquentées par la grande majorité des enfants, on donnera toutes les connaissances qui sont nécessaires à l'homme, quelle que soit sa position et son état, ou en d'autres termes:

A. Les connaissances nécessaires pour les besoins urgents de la vie;

B. Celles qui sont nécessaires pour former des citoyens utiles à leur patrie;

C. Celles que forment l'homme religieux et moral.

Voilà l'éducation telle que nous la concevons pour les individus et telle que nous la concevons aussi pour les peuples. Car par elle l'humanité entière s'avancera aussi vers sa destination, les préjugés se dissiperont, l'obscurité fera place de toute part à la lumière, la corruption diminuera graduellement, la loi de perfectibilité s'accomplira sous l'influence vivifiante de l'Evangile, toutes les institutions utiles jetteront des racines profondes et obéissant à l'ordre de marcher en avant, qui leur est donné d'en haut, les peuples civilisés pourront s'écrier d'un commun accord "nous marchons."

Considérons maintenant quelles sont les lois générales qu'il faut suivre dans l'éducation des facultés humaines.

1. *Il faut commencer dès la première enfance.* Car dans l'enfance on peut donner aux facultés la direction qu'on désire. "On plie à son gré le bois vert, dit le proverbe oriental, mais quand il est sec, on ne peut le redresser qu'avec le feu."

2. Le développement doit être *progressif.* Suivez à cet égard, comme à tous les autres la marche de la nature. "La nature, dit Young, fidèle à parcourir l'échelle des gradations, passe par toutes les nuances, en suivant un progrès imperceptible, où rien n'est omis et où rien n'est brusqué. On y voit partout l'union et la continuité." C'est ainsi qu'il faut que l'éducateur lui-même conduise l'enfant. Avancez donc avec l'élève un peu tous les jours en ménageant les efforts que

vous lui demandez. Et ne marchez pas trop vite ; vouloir trop accélérer, c'est risquer de tout perdre ; en précipitant le développement intellectuel, on obtiendra peut-être d'abord des merveilles, mais plus tard l'esprit forcé n'aura plus de vigueur, ainsi qu'il arrive avec ces semences qui, jetées à la surface du sol, germent promptement, poussent une herbe avec un épis de belle apparence, mais qui jaunit avant la moisson et se trouve entièrement vide.

3. Le développement des facultés doit être *simultané et harmonique*.

L'homme est une unité qu'il ne faut pas briser, ni développer d'une manière partielle. Il faut toujours le considérer dans tous ses rapports principaux, afin de lui donner un ensemble de soins qui maintiennent l'équilibre entre ses forces diverses. C'est faute d'avoir eu égard à cette règle si naturelle que tant d'éducations sont manquées et que tant d'hommes mettent au service de leurs passions, les connaissances qu'ils ont acquises.

4. Il faut enfin que ce développement soit accompagné *d'activité propre de la part de l'élève*.

Mettre en jeu les facultés de l'enfant, de telle sorte qu'elles se développent par leur propre énergie, voilà un principe que l'instituteur ne doit jamais perdre de vue. Il n'a pas à tailler et à polir une pierre brute, mais il a entre ses mains une créature vivante à former. Il n'a pas un vase inerte à remplir, mais une source à faire jaillir. Qu'il laisse donc les facultés de l'enfant prendre leur essor et qu'il ne croie pas avoir rempli son rôle d'éducateur, quand il a pensé, parlé et agi pour son élève, mais que son élève soit forcé de penser, de parler et d'agir, qu'il soit obligé de lutter contre les difficultés, de se débattre contre les entraves qui l'arrêtent, et il finira bien par les briser. Voyez l'arbre ; il ne se développe pas par une force étrangère, mais par la sienne propre. Le jardinier peut bien lui choisir un bon sol, un espace débarrassé de ronces, d'épines et de plantes parasites, il peut bien lui mettre un tuteur pour le soutenir et le diriger, mais il ne peut pas produire le développement ; ce développement résulte de la vie propre de l'arbre. Ainsi il en est du développement humain, l'instituteur le dirigera, le facilitera, mais il sera produit par l'activité propre de l'élève.

Tels sont les principes généraux qui nous semblent devoir dominer tout le développement des facultés de l'enfant. Plus tard, nous pourrons y revenir et exposer les lois particulières à chaque faculté humaine. Bornons-nous, pour le moment, à exposer les principes généraux sur la marche qu'il faut suivre dans l'enseignement proprement dit et spécialement dans l'enseignement primaire.

PREMIER PRINCIPE.

Tout enseignement élémentaire doit se composer de trois parties :

1o. *Faire comprendre ;*

2o. *Faire apprendre ;*

3o. *Faire appliquer.*

C'est là le cycle qu'il faut parcourir pour que l'élève *sache* d'une manière solide et durable.

1o. *Faire comprendre.*

Un enseignement non compris n'est pas un enseignement, car des mots sans idées ne sont qu'une enveloppe vide. Le maître ne commencera donc pas par la mémoire, mais il s'adressera d'abord à l'intelligence de l'enfant, si l'enfant apprend sans comprendre, on ne le développe pas, on l'abrutit. Il faut donc :

A. Que le maître réserve suffisamment de temps pour expliquer aux enfants toutes les tâches qui devront être confiées, plus tard à leur mémoire ;

B. Qu'il s'assure bien du degré d'intelligence de l'élève, afin de se mettre tout-à-fait à la portée et de se faire petit avec lui ;

C. Qu'il ait soin de bien étudier sa matière sous toutes les faces afin de la faire passer dans l'esprit de l'enfant de la manière la plus favorable.

2o. *Faire apprendre.*

Ce n'est pas tout que de *comprendre*, il faut encore *apprendre*, si l'on ne veut pas que tout le résultat du travail de l'intelligence s'éparpille, se dissipe et se perde. Quand donc les élèves ont compris quelque chose, assurez-leur cette conquête intellectuelle par un travail de mémoire, c'est ainsi qu'ils mettront en magasin leurs richesses. Dans le règlement des écoles publiques chinoises il est prescrit aux élèves " de relire les textes qu'ils auront *discutés* les jours précédents, et

de les réciter de mémoire après les avoir lus." Art. 7. Et l'art 24 porte " les écoliers réunis-" ront les textes qu'ils auront lus et réciteront " de mémoire ceux qu'ils auront étudié à " fond pendant les trois jours précédents. " De tels préceptes sont dignes d'être médités. Nous ajouterons les directions suivantes :

A. Le maître doit donner un court résumé de la leçon et l'enfant doit apprendre ces résumés à la maison et ensuite en rendre compte au maître.

B. Il faut revenir sur ses pas et répéter. Les idées s'effacent promptement, si l'on n'y revient pas et que l'on aille toujours en avant. On finit par voir beaucoup et savoir peu. Ce qui est utile c'est ce que *l'on sait* et non ce qu'on *a su*. Répéter c'est d'ailleurs examiner de nouveau, c'est donner à l'élève l'occasion de rectifier les erreurs et de mieux saisir la vérité qu'on lui montre sous diverses faces.

3o. *Faire appliquer.*

L'enfant doit voir clairement comment il pourra tirer parti de ce qu'on lui enseigne, c'est le moyen de l'intéresser à ses leçons. D'ailleurs l'application fait mieux comprendre les principes, sans elle on charge la mémoire d'une science de mots ; avec elle l'enfant acquerra des idées claires de bien des choses que beaucoup d'hommes savants ignorent toute leur vie, parce qu'on ne leur en a jamais montré l'application.

SECOND PRINCIPE.

Toutes les facultés de l'enfant doivent être autant que possible, mises en jeu dans l'enseignement. C'est là ce qui en constituera la vie.

Que les sens de l'enfant soient occupés. Que la physionomie, les regards, les gestes du maître commandent l'attention et fixent les yeux de l'élève.

Que les facultés intellectuelles soient aussi toutes en activité. *L'attention*, cela va sans dire, car, sans elle, point d'étude possible ; *la raison*, car c'est l'organe de la connaissance, *la mémoire*, pour que la leçon soit gardée ; *l'imagination*, pour que les impressions soient vives, colorées et par conséquent plus durables.

Il faut aussi que dans chaque leçon il y ait quelque chose pour le cœur ; car après tout, former le cœur est le point culminant de l'éducation, le centre vers lequel tout le reste doit converger. Celui qui ne sait pas atteindre le cœur des élèves peut-être maître, mais il n'est pas instituteur. Le vrai enseignement, c'est celui dans lequel une âme s'épanche dans d'autres âmes pour leur communiquer sa lumière, ses impressions et son activité. Or cet effet aura lieu lorsque le maître sera tout entier à son œuvre et qu'il y mettra tout son cœur et toutes ses forces. Alors, ses facultés étant toutes en activité, produiront l'activité dans les facultés correspondantes de l'enfant, la vie produira la vie, l'âme de l'élève se mettra à l'unisson avec celle du maître.

Nous ajouterons que l'enseignement doit être dirigé de manière à exercer également *la faculté réceptive* et *la faculté productive ;* car l'enfant étant naturellement ignorant, a besoin de recevoir un aliment, une instruction positive, et d'un autre côté l'enfant étant doué d'un principe puissant d'activité, il ne faut pas que cette activité reste dans le sommeil. Si vous ne donnez pas des notions suffisantes à l'élève, son activité ne s'exercera que dans le vide, elle tournoiera sans but et s'usera sans fruit. Si vous l'instruisez sans lui donner l'occasion de développer son activité propre, il cesse d'être une créature vivante, il reste comme un vase brut qui reçoit, mais qui n'a point d'énergie en lui. Etablissez donc un équilibre entre la faculté qui reçoit et celle qui produit. Donnez des matériaux à l'enfant, donnez-lui les fruits de vos études et de votre expérience ; puis laissez-le agir, décomposer, composer, transformer tous ces matériaux, c'est ainsi que peu à peu vous en ferez un homme.

TROISIEME PRINCIPE.

Attachez-vous à une méthode vraiment rationelle.

On appelle *méthode* la marche graduée de l'enseignement depuis le point de départ au but qu'on se propose d'atteindre. Elle est comme l'itinéraire de l'instruction.

Une méthode, pour être bonne, doit être en rapport avec la nature de l'objet que l'on veut faire connaître et en rapport aussi avec la nature de l'esprit humain qui doit recevoir la connaissance. Elle doit donc déterminer

clairement trois choses : 1o. le point de départ de l'objet que l'on veut enseigner ; 2o. le but qu'on veut atteindre ; 3o. la marche par laquelle on s'avance du point de départ vers le but.

1o. *Le point de départ.*

Pour bien choisir le point de départ, attachez-vous avant toute chose à bien connaître l'état des esprits sur lesquels vous êtes appelés à agir et assurez-vous du degré de développement et d'instruction auquel ils sont parvenus. Car vous ne pourriez les guider dans leur instruction avec discernement, sans savoir précisément où ils en sont. Faites donc comme le laboureur qui, avant que de semer, étudie la nature du sol où la semence doit être déposée, afin de choisir celle des semences qui conviendra le mieux.

Partez ensuite de ce qui est connu de l'enfant, de *son idée claire*, pour le conduire à ce qu'il ne connaît pas encore. Que votre point de départ soit lumineux et alors à mesure qu'il avancera, les ténèbres se dissiperont et il verra toujours clair devant lui. Mais si d'entrée, vous jetez devant l'enfant un monceau d'idées, toutes plus obscures les unes que les autres pour son intelligence naissante, comment voulez-vous qu'il acquière jamais autre chose que des idées vagues et indistinctes ?

2o. *Le But.*

En partant d'une idée simple et claire il faut tendre nettement vers un but. Et ce but, il faut encore le proposer aux élèves, afin que leur travail ait une direction déterminée, sans cela on ne sait ou l'on va ; on s'égare à droite, on s'égare à gauche, la marche est vague, l'enseignement fatigant et on n'arrive à aucune conclusion qui repose l'esprit, qui le satisfasse.

Le but doit être en dessus de l'état actuel des connaissances de l'élève. *En dessus* afin qu'il apprenne quelque chose et ne tourne pas toujours dans un même cercle d'idée. *Pas trop en dessus* afin que l'élève puisse y atteindre et que les diverses parties de son instruction forment une chaîne continue et serrée. Il faut qu'il puisse toujours diminuer son travail.

3o. *La marche.*

N'abandonnez pas l'élève dans sa marche. Aidez-le et dirigez-le. Prévenez tout à la fois la paresse et le découragement. *La paresse* en ne lui donnant pas un travail tout fait, en le faisant pas devant lui, sans qu'il soit obligé d'y employer ses forces ; *le découragement*, en lui aidant à trouver son chemin, soit par des conseils, soit par des questions propres à l'éclairer.

Avancez par degrés. Le point que vous voulez atteindre est toujours plus ou moins éloigné et l'esprit ne peut pas y arriver d'un seul effort. Suivez donc des idées bien déduites les unes des autres pour y conduire votre élève. Apprenez-lui à tirer d'une idée comme une conséquence qui lui était encore inconnue et que celle-ci à son tour lui serre d'appui pour faire des pas en avant et pour s'acheminer vers de nouvelles découvertes. Petit à petit il approchera du but ; passant d'un anneau à l'autre, il finira par parcourir la chaîne entière et il arrivera enfin au terme.

Ménagez des temps de repos pour l'élève. L'instituteur ne doit pas traîner l'enfant à la remorque, mais le laisser aller tout doucement en se bornant à stimuler son activité ; il ne s'agit pas de s'impatienter quand la marche est lente, il s'agit encore moins de chercher à briller. Il est important au contraire que l'instituteur s'oublie lui-même pour se faire faible avec les faibles et pour s'abaisser jusqu'aux plus petites intelligences. Voyez ce bon père qui veut conduire son enfant sur une montagne : il le prend par la main, lui fait suivre des chemins sinueux pour éviter le trop grand escarpement de la pente, il laisse l'enfant aller son pas, il le fait souvent reposer sous de frais ombrages, il le réjouit en lui montrant l'espace parcouru et la beauté du paysage et l'encourage pour le reste du chemin par des paroles d'affection qu'il tire de son cœur paternel. — Voilà le modèle de l'instituteur.

Partez des faits pour arriver aux principes et aux idées générales, mais une fois arrivé aux principes, ayez toujours soin de descendre aux conséquences et aux cas particuliers. — Partir des faits est la marche vraiment naturelle, c'est celle de l'expérience. C'est après avoir vu beaucoup de faits, qu'on a trouvé les principes. Au reste, les enfants ne comprennent pas les principes généraux, si on les leur présente brusquement et sans les déduire d'un certain nombre d'exemples. Et il n'y a rien là d'étonnant, car les princi-

pes sont des choses abstraites, qui n'ont pas d'existence réelle, il faut donc les appuyer sur des observations, sur des faits, pour que ces principes sortent de quelque chose de palpable et que les jeunes esprits puissent les saisir.

QUATRIEME PRINCIPE.

L'intuition paraît devoir être la base de toutes les méthodes élémentaires, c'est-à-dire que quand il s'agit d'enseignement à donner aux enfants c'est par l'intuition qu'il faut commencer.

Le mot *d'intuition* vient du verbe latin *intueri, voir dedans ;* il désigne donc cette opération par laquelle l'esprit contemple clairement une idée en lui-même.

Le mot *d'intelligence* signifie quelque chose de tout-à-fait analogue, savoir : l'action de *lire au dedans,* parce que lorsque nous comprenons bien une chose, nous la contemplons et la lisons en quelque sorte nettement au dedans de nous. Le mot grec qui signifie *penser* signifiait primitivement *voir,* ce qui prouve que dès longtemps on avait reconnu que l'intelligence est à l'esprit ce que la vue est au corps.

Maintenant l'intuition ou la perception claire d'une idée peut nous être donnée de trois manières : 1o. par les sens, 2o. par une vue intérieure et purement intellectuelle, 3o. par le sens moral ou la conscience, quand il s'agit des choses morales. Il y a donc une *intuition sensible* une *intuition intellectuelle,* et une *intuition morale.*

Or, nous croyons que dans l'instruction des enfants, c'est toujours par les notions instructives qu'il faut commencer, parce que ce sont elles qui vous donnent les idées claires sur lesquelles tout le reste doit être édifié. Les explications verbales et les signes n'ont pour l'enfant aucune valeur, si les réalités auxquelles ils répondent ne sont pas déjà connues par intuition. Mais une fois que les signes ont acquis leur valeur dans l'esprit des enfants par la base intuitive, nous pouvons nous en servir à notre aise dans l'enseignement, nous pouvons les unir, les combiner et avancer aussi rapidement dans le champ de la connaissance. L'intuition est comme l'abécédaire de l'enseignement. C'est sur elle que toute connaissance humaine doit être entée pour être solide.

L'intuition sensible, fait entrer les idées par l'intermédiaire des sens. On devra l'employer aussi souvent que cela sera possible, en mettant les objets sous les yeux de l'enfant, de telle sorte qu'il reçoive tout à la fois l'idée claire de l'objet et le mot qui l'exprime. Par ce moyen le langage acquerra une vie et une lumière extraordinaire pour l'enfant, parce que chaque mot répondra à une réalité connue.

Par *l'intuition intellectuelle,* nous arrivons de plein saut et sans raisonnement à certaines vérités évidentes, notre esprit les éclaire immédiatement de sa propre lumière et les saisit comme sa propriété.

Il faut avoir soin de présenter de bonne heure à l'enfant ces notions qu'il reconnaîtra sur le champ comme vraies et justes, elle seront un fondement précieux, inébranlable pour le développement intellectuel. Puis, dans chaque enseignement spécial, il faudra commencer par ces idées claires et évidentes, c'est de là que l'enfant partira pour s'avancer sûrement vers des vérités plus complexes et qui ont besoin d'être justifiées par des explications ou des raisonnements. Les idées données par l'intuition intellectuelle seront comme les éléments qui entreront plus tard dans toutes les combinaisons de la pensée.

Enfin par *l'intuition morale,* l'enfant distingue le bien et le mal, sent ses propres fautes et reconnaît certaines vérités morales, comme par instinct. Il faut partir de ce sens intérieur pour les instructions que l'on donnera aux enfants sur leurs devoirs, on s'attachera à l'aiguiser, à le développer ; mais ce sera surtout sous l'influence de la Parole de Dieu que le sens moral acquerra toute sa puissance et se réveillera avec force.

Nous avons maintenant achevé cette rapide esquisse des principes généraux qui doivent être à la base de tout enseignement primaire. Passons à l'application de ces principes à chacune des branches qui devraient être enseignées dans une Ecole Normale.

Avantages du Travail.

Extrait du Cours d'Agriculture de M. H. Laurens, de Saverdun, France.

Travaillez, prenez de la peine ;
C'est le fonds qui coûte le moins.

J'ajouterai, et qui produit le plus. C'est aussi la moralité d'un apologue plein de grâce et de bon sens, dans lequel le poète La Fontaine nous montre un vieux laboureur, qui, se sentant mourir, réunit ses enfants et leur recommande de ne vendre à aucun prix le champ qu'il leur laisse en héritage. Un trésor y est caché, leur dit-il mystérieusement. Je n'en sais pas l'endroit. Mais cherchez, remuez, fouillez partout, et vous l'y trouverez. Excités par cet avis, leur père mort, les enfants se mettent résolument à l'œuvre. Ils cherchent de tous les côtés. Ils remuent le champ dans tous les sens. Ils le creusent profondément. Ils le retournent et remuent de fond en comble. Vous pouvez juger aisément quelle peine ils durent prendre, mais aussi quel travail ils durent faire, comme le terrain dut être bien défoncé, bien ameubli, bien préparé ! aussi

Il en rapporta davantage.
D'argent, point de caché. Mais le père fut sage
De montrer, avant sa mort,
Que le travail est un trésor.

Oui, le travail est un trésor. Une terre, laissée sans travail, ne produit bientôt que des ronces et des chardons. Une terre bien cultivée se couvre de fruits. Abandonnez une vigne à elle-même, vous n'en ferez qu'un buisson ne donnant que des grappes sauvages. C'est au travail et à l'intelligence de l'homme que les fruits doivent leurs belles formes et leurs goûts savoureux.

Le travail est la condition de l'humanité. La nature nous offre l'intéressante image de l'action et de la vie. Le premier, il lui en a donné l'exemple, à l'origine du monde, en travaillant six jours et en se *reposant de son œuvre le septième.* Il lui a donné ce commandement formel : *Tu travailleras six jours et feras toute ton œuvre.* Aussi, n'est-ce pas impunément que l'homme manque à cette loi de sa destination providentielle. Pour lui, la moralité et l'aisance sont toujours le fruit de l'activité et de l'ordre, tandis que l'oisiveté l'entraîne à la dissipation et ne lui laisse que la misère. *La main paresseuse appauvrit.*

C'est au travail que nous devons toutes choses, le pain qui nous nourrit, les habits qui nous couvrent, les maisons qui nous servent d'abri. Infailliblement, tout cela nous manquerait sans le travail ; car, de quel droit celui qui ne voudrait pas travailler lui-même exigerait-il que les autres travaillassent ? Et si personne ne voulait le faire, qui donc nous fournirait les choses nécessaires à la vie ? Aussi, l'Ecriture nous donne-t-elle un enseignement bien profond et bien juste, quand elle nous dit, que *celui qui ne veut pas travailler ne doit pas manger.*

Mais le travail ne consiste pas seulement dans l'action matérielle du corps. Celui de la pensée, de l'intelligence n'est, ni moins productif, ni moins nécessaire, ni moins pénible. Il sert à diriger, à faciliter, à féconder le premier. C'est par lui que l'homme est parvenu à dompter les animaux et à doubler ses forces en utilisant les leurs. C'est par l'intelligence qu'il a perfectionné les instruments de travail et qu'il est arrivé à faire plus d'ouvrage en travaillant mieux et en se fatiguant moins. Nous en trouverons la preuve quand nous nous occuperons des instruments de culture perfectionnés.

La démonstration est plus frappante encore, quand on considère les perfectionnements apportés dans les machines appliquées à l'industrie. Dans certains districts manufacturiers de l'Angleterre, ce progrès en est venu au point qu'aujourd'hui un seul ouvrier peut faire autant d'ouvrage que 6,000 avant les nouvelles inventions. Et lorsqu'on pense qu'on est parvenu à retirer d'une livre de coton, que l'un de vous tiendrait dans ses deux mains, 253,000 aunes de fil, c'est-à-dire une longueur égale à 70 ou 80 de nos lieues de France, ou à la moitié du chemin d'ici à Paris, n'est-on pas porté à s'écrier : " Oh ! que bienheureux est l'homme qui trouve la sagesse, et l'homme qui avance dans l'intelligence ! "

C'est à cette impulsion du travail intellectuel dirigeant le travail physique que nous devons tous les progrès réalisés dans les sciences, dans les arts, dans l'industrie, dans l'agriculture, progrès qui reçoivent la manifestation la plus éclatante dans cette exposi-

tion universelle de Londres, dont je veux vous dire un mot en passant, comme l'un des plus grands événements des temps modernes.

Vous savez que Londres est la capitale de l'Angleterre, et à vrai dire la métropole du commerce du monde. Dans cette ville, qui a plus de 2 millions d'habitants, a lieu, dans ce moment, une exposition des produits industriels, artistiques et agricoles les plus remarquables de l'univers. Là vont se trouver confondus des hommes de toute langue, de toute couleur, de toute profession, de tout pays. On calcule que cette exposition attirera à Londres plus de trois millions d'étrangers. De vingt à trente mille exposants, venus de tous les points du globe, y font admirer les produits de leur travail et de leur génie dans un palais de cristal, qui est lui-même un chef-d'œuvre de génie et de travail, palais aux formes gigantesques, construit en six mois, sans ciment, sans bois, sans pierre, sans autres matériaux que de la fonte et du verre.

Voilà, sans doute, mes chers amis, quelque chose de merveilleux et de bien propre à nous donner une idée de la puissance du travail. Et cependant, tout cela se comprend, tout cela s'explique, puisque c'est l'esprit de l'homme qui l'a conçu, puisque c'est la main de l'homme qui l'a réalisé. Mais, je le répète encore une fois, ce qui paraît bien plus simple et que néanmoins nul homme ne peut ni faire seul ni s'expliquer, c'est le grain de blé qui meurt, renaît et se centuple.

Tous ces monuments du génie humain, qui excitent notre étonnement et notre admiration, ne sont destinés pour la plupart qu'à satisfaire des pensées d'ambition, de vanité ou de luxe. Mais nos modestes fruits de la terre qui répondent à des besoins de première nécessité, excitent-ils au même degré notre reconnaissance pour ce Dieu qui nous les donne, et nos sympathies pour la profession qui nous enseigne à les produire ?

Et si nous nous demandions à quel prix s'acquièrent tous ces chefs-d'œuvre des arts et de l'industrie, que de larmes ils coûtent, que d'existences ils flétrissent, que de misères morales et matérielles ils engendrent, depuis le mineur qui s'enfonce dans les entrailles de la terre pour en extraire au péril de ses jours les métaux et la houille, jusqu'aux ouvriers de tout âge et de tout sexe qu'on voit s'entasser dans les quartiers les plus malsains de nos cités manufacturières, où ils manquent d'espace, d'air et de lumière, qui s'emprisonnent dans ces ateliers, où rien ne leur rappelle leur Créateur, où l'homme, et toujours l'homme avec ses œuvres et ses misères, frappe constamment leurs regards, où leurs forces s'usent, où leur vie se décolore par un travail forcé dans les temps favorables et par les privations dans les jours de crise, ne devons-nous pas nous considérer comme plus favorisés, nous ouvriers de l'agriculture, qui, jouissant librement, dans nos campagnes, d'un air pur, d'une nourriture suffisante, de logements salubres, avons le privilége de travailler constamment en présence des œuvres merveilleuses du Créateur, à la vue " des cieux qui racontent la gloire du Dieu fort, en face de l'étendue qui donne à connaître l'ouvrage de ses mains, sur cette terre qui est pleine de ses richesses ? "

Et c'est à cause de cela que le travail de la terre est le plus favorable à la santé, aux mœurs et à tous les intérêts.

Un cultivateur n'est pas sans doute à l'abri de la maladie ni des infirmités ; mais, sauf de rares exceptions, il est plus robuste et plus vigoureux que l'artisan et l'industriel. Indépendamment de ce que la nature de leurs occupations respectives rend raison de cette différence, l'expérience le démontre chaque jour d'une manière incontestable.

Vous savez, et vous aurez un jour à passer vous aussi par cette épreuve, que tous les ans, dans chaque canton, les jeunes gens qui ont accompli leur vingtième année sont obligés de tirer au sort et de passer ensuite devant un conseil de révision qui, après les avoir fait mettre dans la nudité la plus complète, les fait examiner par un médecin, qui les visite, les palpe, les tourne et les retourne comme on ferait d'un animal qu'on achète, et choisit les plus valides pour cette boucherie d'un autre genre qu'on appelle la guerre. C'est là, n'est-ce pas, mes amis, un assujettissement bien pénible, bien humiliant pour une créature humaine, et bien digne de servir de prélude à ce métier des armes qu'on dit si glorieux, et qui ne devrait exister que parmi des barbares et des sauvages. Mais en attendant que les nations chrétiennes, subissant l'influence des principes évangéliques, " forgent

de leurs épées des hoyaux et de leurs hallebardes des serpes, " acceptons, puisque c'est la loi de notre pays, cette nécessité sociale, et prouvons en toute occasion, comme chrétiens, que nous sommes les citoyens les plus dévoués, les plus fidèles, " les plus soumis à tout ordre humain. " Eh bien ! dans ces conseils de révision, on a constaté que, dans les cantons où les professions mécaniques dominent, la classe tout entière s'épuise quelquefois pour fournir le contingent de jeunes soldats, tandis que dans les cantons agricoles on s'arrête souvent à la moitié.

Il n'est pas moins aisé de comprendre que la vie des champs, loin des excitations et du bruit, sous l'influence d'occupations incessantes, n'inspire des goûts plus simples, des habitudes plus douces, des mœurs plus pures, que les carrières industrielles, qui attirent les jeunes gens dans des centres de population plus ou moins nombreux, les éloignent de leurs familles, et les exposent à toutes sortes de tentations et de mauvais exemples.

Ce n'est pas tout. Dans l'industrie, à la moindre secousse, le crédit s'arrête, les ateliers se ferment, le travail cesse, les bras restent inoccupés. En agriculture, il n'en est pas, il ne peut jamais en être de même. Que les fléaux ravagent nos récoltes, que la mortalité décime nos bestiaux, que des crises politiques amènent l'avilissement de tous nos produits, il n'en faut pas moins travailler nos terres, soigner nos vignes, exécuter ces travaux qui reparaissent à chaque saison et se renouvellent chaque mois et chaque jour.

Et ce travail n'est pas seulement le plus continu, il est aussi le plus utile. Il ne s'exerce pas, il est vrai, sur des objets de luxe, sur des matières brillantes, comme l'or, la soie et la plupart des œuvres de l'industrie ; mais il donne le pain, la viande, le vin, le lait, l'huile, la laine, le lin, le bois, les fruits, c'est-à-dire tout ce qui est le plus nécessaire ; et non seulement ce qui est d'un usage constant, général, absolument indispensable, mais encore, à l'exception des minéraux enfouis dans la terre, tout ce qui sert à alimenter l'industrie, toutes les matières premières, sans lesquelles nos filatures, nos fabriques, nos usines, nos ateliers, ne pourraient fonctionner un seul jour ni un seul instant.

Comprenons donc comment la Parole de Dieu, qui doit toujours nous servir d'instruction et de guide, a pu, dans son infaillible appréciation des besoins de l'humanité, nous dire, il y a plusieurs milliers d'années, que " la culture de la terre a des avantages pardessus toutes choses. " Eccl. V, 9.

LA CHINE.

Les nouvelles que nous venons de recevoir de la Chine sont du plus haut intérêt. L'insurrection qui est partie il a quatre ans du midi de l'empire, s'est aujourd'hui avancée de plus de deux cents lieues vers le nord ; elle est maîtresse du cours de Yang-Tsé-Kiang, et, comme on l'a vu en 1842, lorsque les Anglais vinrent mettre le siége devant Nankin, il semble que ce seul fait la rende maîtresse de tout le pays, à ce point que le gouvernement impérial en est réduit à solliciter le secours des étrangers. S'il ne s'agissait que d'une révolution intérieure, peut-être pourrions-nous ne prêter à cette affaire qu'un intérêt de curiosité ; mais aujourd'hui le renversement de la dynastie mantchoue ou l'intervention des étrangers dans son gouvernement doit être considéré comme un événement des plus graves, destiné à exercer une influence considérable sur la politique et sur le commerce du monde. Cette question est en général peu connue du lecteur ; on nous permettra donc de l'exposer avec quelques détails.

Tandis qu'en Europe nous assistons au déclin d'un grand empire, l'Asie de son côté voit un empire plus grand encore en proie à des convulsions qui semblent annoncer une révolution et même une fin prochaine. Tous les deux, ils sont attaqués par les mêmes causes de ruine. Minés par la corruption intérieure, par l'anarchie, par la vénalité de l'administration, humiliés par les armes et par l'ascendant moral de l'étranger qui ont détruit aux yeux des populations l'ancien prestige des races conquérantes qui les gouvernent, ils chancellent au contact de l'Europe, ils semblent être d'autant plus menacés que leurs rapports deviennent plus étroits avec la civilisation de l'Occident. On dirait, en effet, que c'est une de ses lois de ne pouvoir nouer des relations avec aucune des ci-

vilisations inférieures à elle-même, sans être conduite à imposer son autorité à tout ce qui n'est pas chrétien comme elle, quand encore elle ne le détruit pas, ainsi qu'il est arrivé des peaux rouges de l'Amérique, ainsi qu'il arrive aux naturels de la Nouvelle-Hollande, aux insulaires de l'océan pacifique. Rien ne semble désormais capable d'arrêter ce mouvement de conquête ou d'absorption du reste de l'univers par les peuples chrétiens ; comme l'avalanche qui tombe de la montagne, il devient plus rapide à mesure qu'il approche du but, à mesure que le développement du commerce multiplie les points de contact, et avec eux les causes de conflit ; à mesure que l'application de la vapeur à l'industrie ou à la navigation rend les moyens d'action plus réguliers et plus prompts. Jadis, l'empire de Constantin a mis des siècles à mourir ; aujourd'hui, voyez les progrès de l'affaiblissement de l'empire turc depuis la bataille de Navarin seulement. Depuis lors, il a perdu le royaume de Grèce et l'Algérie, il a vu relâcher presque jusqu'à l'indépendance les liens qui lui attachaient autrefois l'Egypte, la Valachie, la Moldavie, la Servie, le beylick de Tunis ; les insurrections fréquentes de l'Albanie ont épuisé son trésor et discrédité en Europe l'autorité des Sultans, comme l'ont fait en Asie les batailles de Koniah et de Nézib, les révoltes des Kurdes, les soulèvements de la Syrie qui est encore en armes, l'anarchie de l'Arabie qu'on a voulu lui rendre en 1840 et qui, certainement, lui appartient moins aujourd'hui que lorsqu'elle était dans les mains peu sûres mais puissantes de Méhémet-Ali. Pour la Turquie, chacune de ces pertes a été l'occasion d'une intervention nouvelle et plus profonde de l'étranger dans ses affaires, jusqu'au jour où une expédition malencontreuse dirigée contre une poignée de montagnards qui pillaient son territoire, et la question des Lieux-Saints, question qui, en vérité, n'aurait guère dû la toucher, sont venues produires la crise actuelle, la plus dangereuse peut-être qu'elle ait encore traversée. Amenée par des causes pareilles, vouée désormais à la même fatalité, la situation présente de l'empire de la Chine n'est pas plus brillante que celle de la Turquie ; peut-être même est-elle plus menacée ; car l'empire ottoman vivra sans doute longtemps encore, protégé par la jalousie réciproque des cabinets de l'Europe et par la crainte que tout le monde a des conséquences probables de sa chute, tandis que la Chine n'aura affaire qu'à une seule puissance, maîtresse de choisir son jour et son heure, et qui, loin d'être contrariée dans l'œuvre de la conquête lorsqu'elle l'entreprendra, y sera bien plutôt poussée par l'intérêt commun de tous les peuples étrangers qui désirent voir la Chine ouverte à leur commerce ou à leur prosélytisme religieux.

Nous n'avons généralement en France qu'une idée très-vague et très-confuse de la Chine et des Chinois. Ce n'est pas seulement pour nous un pays très-lointain, bien qu'en réalité les communications avec Canton soient aujourd'hui tout aussi rapides, tout aussi fréquentes, et à coup sûr plus régulières, que ne l'étaient en 1815 ou en 1820 les correspondances de Londres avec Constantinople ; c'est encore un peuple étrange et qui vivrait presque dans des conditions différentes de celles qui sont imposées au reste de l'espèce humaine. Pour la plupart nous avons deux manières de considérer les Chinois : ou bien avec leurs yeux bridés, leurs chapeaux pointus, leurs longues queues, leurs robes flottantes, leurs magots et leurs chimères, nous sommes tentés de les prendre pour des grotesques ; ou bien nous les regardons comme les fils d'une civilisation tout à fait spéciale dans le monde, qui s'est développée de son propre fonds en évitant tout contact avec l'étranger, qui a tout inventé, la poudre, la boussole, les banques, et qui est le type de l'immobilité ; qui, à la différence de toutes les autres, et plus ancienne qu'aucune d'elles, a vécu en se passant et de la religion et du sentiment religieux ; de telle sorte qu'au milieu de toutes ces données, si peu liées entre elles, si disparates même, l'esprit hésite, ne sait à quoi se prendre et rencontre partout des énigmes insolubles.

On a voulu trouver chez les Chinois trop d'exceptions ; au lieu de les juger par leurs dissemblances plus apparentes que réelles, si l'on avait assayé de le faire par ce qu'ils ont de commun avec les autres hommes, on serait allé plus près de la vérité, car ils n'ont ni inventé ni découvert aucune passion nouvelle, aucun sentiment qui n'appartiennent au

reste de l'espèce ; et c'est par là seulement que sa vie peut s'expliquer et se comprendre. Au fond, les Chinois sont des hommes comme nous, et leur histoire ne diffère pas essentiellement de la nôtre. Nous nous sommes habitués à les regarder comme une grande nation, qui, depuis des siècles, et même dès avant l'époque historique, a vécu au sein d'une unité régulière et presque harmoniquement constituée ; mais c'est un point de vue peu juste. Qu'il y ait chez eux un principe d'unité, cela est incontestable ; mais je ne sais s'il existe autant de différence réelle entre un Andaloux et un Finlandais, ou un Hollandais et un Autrichien, que l'observateur le plus superficiel ne peut en constater entre l'habitant de Fokin et celui du Pecheli, entre le pasteur mantchou et le montagnard du Yunnan. Enfermés de tous côtés entre des déserts impraticables et des mers que le génie seul des Européens a pu dompter, ils ont fini par se réunir sous un même ordre de civilisation et sous un même sceptre ; mais, avant d'en arriver là, combien leur a-t-il fallu de siècles de discordes, d'anarchie, de guerres intestines et de révolutions ! La nature cependant semblait avoir pris plaisir à défendre si bien l'accès de leur territoire qu'ils fussent libres de travailler sans souci du dehors à cette grande œuvre de leur Constitution ; mais ils s'y sont si mal pris, que, depuis le temps où leurs annales prennent le caractère de la certitude historique, ils ont deux fois été conquis par l'étranger : au treizième siècle par les Mongols, et au dix-septième siècle par les Mantchoux. La docilité avec laquelle ils se sont soumis au joug de vainqueurs qui ne représentaient qu'une minorité tout à fait imperceptible, prouverait au besoin qu'ils n'ont pas cette horreur de l'étranger dont on fait le plus souvent un des principes de leur existence morale. Ce qui le prouve encore mieux, c'est qu'ils ont subi la conquête religieuse des Indous, accepté une religion qui leur est venue toute faite du dehors et qui leur a été imposée seulement par la parole, et que, depuis un millier d'années, l'immense majorité d'entre eux s'est convertie et restée fidèle au boudhisme. Cela montre aussi que pas plus que les autres hommes ils ne sont indifférents au sentiment religieux, si grossière et si abjecte que soit la forme qu'il ait revêtue chez eux.

Les Chinois sont des Asiatiques, non seulement par leur position géographique, mais aussi par le caractère, par la tournure de leur esprit. Je ne connais qu'un point par lequel ils se distinguent essentiellement des autres peuples de leur continent, et, il faut le dire à leur honneur, c'est par une vertu, par le travail. Est-ce pour eux une grâce spéciale de la Providence ? est-ce le résultat du climat et des conditions physiques dans lesquelles ils se sont développés ? Habitants d'un pays situé au pied des plus grandes chaînes de montagnes du globe, qui appelle presque toutes les eaux échappées des cimes neigeuses de l'Himalaya et des plateaux glacés du Thibet et de l'Asie centrale, ils n'ont pu conquérir leur territoire sur la mer et sur les fleuves qu'à l'aide de travaux gigantesques qui leur ont coûté d'autant plus de peines et d'efforts qu'ils ne sont pas des ingénieurs très-habiles. Condamnés à cette œuvre de patience incessante qui fait ressembler sous plus d'un rapport leur pays, la partie située au sud du Hoang-Ho principalement, à une autre Hollande, mais cent fois plus grande, est-ce en poursuivant cet éternel travail de tous les jours qu'ils ont pris ces habitudes laborieuses qui les classent à part parmi les peuples asiatiques ? C'est possible ; en tout cas, l'on ne saurait trop appeler l'attention et sur cette disposition d'un territoire plus arrosé qu'aucun autre, coupé en tout sens de canaux ou de cours d'eau si nombreux que tous les transports en Chine se font par le batelage, qu'ils permettraient à une escadre de bateaux à vapeur de pénétrer partout pour faire la police, et sur cette vertu caractéristique des Chinois, qui fait d'eux la race la plus dure au travail qui soit peut-être dans le monde. Je crois bien que l'ouvrier européen, plus policé, plus cultivé, aidé dans son travail par des instruments d'une supériorité incomparable, sait, dans un nombre d'heures donné, produire plus qu'un Chinois ; mais je ne sais s'il pourrait fournir, sans se démoraliser et peut-être sans succomber, le nombre d'heures de fatigue que fournit chaque jour le Chinois, qui ne connaît pas le dimanche. A quelque heure de la nuit que je me sois promené dans les villes chinoises que j'ai vi-

sitées, je n'ai jamais manqué d'être frappé du nombre des ateliers que je trouvais encore ouverts, de la multitude de gens que je voyais dans leurs boutiques ou dans leurs maisons, prolongeant la veillée jusqu'à l'heure la plus tardive, ou devançant le jour dès le milieu de la nuit. Ce n'est pas en Chine que l'on songe à faire des lois sur la durée du travail dans les manufactures et sur l'observation d'un jour de repos dans la semaine. Il est encore une chose que tous les étrangers ont observée, c'est que, dans son labeur si persévérant, si opiniâtre, le Chinois conserve toujours, avec une sérénité d'esprit, un calme vraiment merveilleux. Souvent l'ouvrier européen, l'Anglais surtout, met à sa besogne une passion qui contracte sa physionomie et indique chez lui un état violent et pénible, non seulement des muscles et des membres, mais de l'âme aussi : le Chinois est toujours gai et de bonne humeur ; il ne croit pas, il n'a jamais cru que le travail lui ait été imposé comme une expiation.

Quant au reste, les Chinois sont comme les autres Asiatiques. Comme eux, ils aiment à parsemer leurs discours des plus belles sentences de la morale, et comme eux ils sont rusés, n'ont que fort peu de respect pour la vérité, et se livrent sans vergogne à tous les plaisirs des sens, même les plus ignobles. Chez eux comme chez les autres, la famille est encore constituée comme au temps du patriarchat, avec la polygamie, avec le droit absolu du chef de la famille sur toutes les femmes qui vivent dans sa maison, avec l'esclavage domestique, la puissance paternelle définie en théorie et poussée dans la pratique jusqu'à sa dernière limite, le droit de vie et de mort du père sur ses enfants. Les femmes, qu'ils appellent l'ornement interieur de l'appartement, sont plus rigoureusement prisonnières que dans les harems de la Turquie ou dans les zénanas de l'Indoustan, et les eunuques n'ont pas joué dans la politique du palais impérial de Pékin un rôle moins important qu'au sérail de Constantinople. Au Chinois comme au Turc vous ne pouvez demander des nouvelles de sa femme sans commettre une grave inconvenance, et le Chinois comme le musulman, comme l'Indou, lorsque vous le questionnez sur sa famille, vous répondra qu'il n'a pas d'enfants, si la providence ne lui a donné que des filles. Quant à la tournure, quand à la valeur de son esprit, elle est toute asiatique, c'est même l'exagération du genre. Il pousse plus loin que les autres la pauvreté de l'imagination et la difficulté d'élever son intelligence jusqu'à la compréhension des lois générales qui gouvernent l'ensemble des choses, et dont les conséquences pratiques, appliquées à la morale, à la philosophie, à la médecine, aux sciences exactes, à l'industrie, à l'économie politique et sociale, ont valu au génie de l'Europe son incontestable supériorité. Parmi les races arrivées à un degré éminent de civilisation, il n'en est aucune qui soit aussi rebelle à la théorie que la race chinoise. Sous ce rapport, elle est même très-inférieure aux Arabes et aux Indous. Les uns et les autres, ils avaient cultivé certaines branches des sciences, les mathématiques, l'astronomie et la chimie, par exemple, jusqu'à un point assez avancé ; les Chinois n'ont jamais rien fait, ne semblent avoir jamais rien soupçonné de pareil. Ils connaissent beaucoup de faits, cela est vrai ; mais cette connaissance leur vient exclusivement de l'empirisme ; c'est, qu'on me passe le mot, une longue série de recettes de bonne femme, découvertes par hasard, transmises par tradition, enregistrées sans ordre, et entre lesquelles ils n'imaginent pas qu'on puisse établir un lien quelconque. Ils ne l'ont jamais tenté. Comme beaucoup d'autres, j'ai voulu pendant longtemps me persuader que les fantaisies artistiques et littéraires et les excentricités philosophiques des Asiatiques étaient le produit d'une imagination qui ne pouvait se contenir, et péchait surtout par l'exubérance, comme la nature et la végétation de leur climat ; mais c'est une idée dont je suis revenu : le contact des Asiatiques eux-mêmes, des Chinois surtout, m'en a définitivement guéri. La vérité, c'est que, sous le rapport intellectuel, ils tiennent à la fois de l'enfant et du vieillard. Les récits des *Mille et une Nuits*, et la folle cosmogonie du boudhisme sont des contes d'enfants ; le panhéisme absorbant des brahmanes et les créations chimériques des Chinois sont des rêves stériles d'une imagination décrépite.

Ce décousu dans les idées, cette incapacité de s'élever aux vues d'ensemble, d'embras-

ser aucune loi générale, les Chinois les ont transportés dans leur ordre politique. Qu'ils représentent au milieu de la race humaine une unité parfaitement distincte, c'est ce qu'il est impossible de contester ; mais c'est une unité qui manque de cohésion et de force de résistance ; c'est comme une grande montagne de sable dont toutes les molécules composantes sont très-semblables entre elles, mais désagrégées, mais capables d'être emportées au plus léger souffle de vent, chacune à son tour, et sans que les autres fassent obstacle. Nous n'apprécions peut-être pas assez, tant elle nous semble naturelle, cette faculté de l'esprit européen, qui sait créer des doctrines, saisit toujours la solidarité des détails d'un même tout, donne au plus humble citoyen des notions plus saines de l'Etat et de la société que n'en possèdent les plus distingués des Asiatiques ; qui a créé le sentiment si puissant de la patrie et donné leur supériorité à nos lois, à nos arts, à nos sciences, à notre industrie, à nos armées. Certes, il serait injuste de prétendre qu'en fait de courage personnel, les Arabes que nous combattons en Algérie ne sont pas les égaux de nos soldats, et il est sûr aussi que les mœurs des Arabes semblent les rendre plus aptes à la vie militaire que les conscrits de nos régiments ; et cependant les Arabes ne tiennent jamais contre nos bataillons ; c'est que, dans nos rangs, le sentiment de l'ensemble multiplie la force de tous par la force de chacun et lui donne une puissance irrésistible, quelle que soit la supériorité numérique de l'ennemi. Ce que les Arabes éprouvent sur le champ de bataille, les Chinois l'ont éprouvé non seulement à la guerre, mais encore dans tous les détails de leur histoire, de leur existence comme peuple, et ils l'éprouveront encore. Quelle autre raison possible à donner des événements incroyables qui, dans le milieu du dix-septième siècle, ont livré un empire qui comptait déjà certainement alors plusieurs centaines de millions d'habitants, à une peuplade, à une tribu de pasteurs infiniment moins cultivés qu'eux, dont la première armée lancée en Chine n'était peut-être pas forte de 30,000 combattants, dont la suprématie s'est établie sur le pays, non pas à la suite de quelqu'une de ces grandes catastrophes qui abattent quelquefois une nation et la jettent aux pieds de ses vainqueurs, mais après une longue série de petites victoires de détail, car le petit nombre des Mantchoux ne leur permettait pas de tenter de grandes opérations ? Il est en effet des parties du pays, comme certain district du Kwang-si et la presque totalité du Yunnan, où ils n'avaient pas encore pu pénétrer, lorsque le canon de l'Europe est venu ébranler l'édifice si laborieusement construit de leur domination.

(*Débats.*) XAVIER RAYMOND.

LES JEUNES FILLES
DES
MANUFACTURES DE LOWELL.

L'industrie manufacturière soulève de bien graves questions. En voyant dans les pays de fabrique une population chétive, pâle, ignorante, démoralisée, on se demande avec effroi s'il y a là une inexorable nécessité des choses, et si, à mesure que l'humanité avance dans la route des progrès matériels, elle doit décliner elle-même et s'abrutir. Pour le sexe mâle, des corps débiles et décrépits avant l'âge, une prostration de forces qui inspire de sérieuses inquiétudes, quand on songe que le jour peut venir où il faudrait défendre le sol de la patrie. Pour l'autre sexe, l'oubli de la pudeur, la perte de tout respect de soi-même, un précoce abaissement qui ne laisse plus aucune vertu debout. Pour les enfants, le relâchement ou même l'absence des liens de famille, et une hâtive initiation à tous les désordres d'un âge plus avancé. Où donc allons-nous ? C'est ce que disent à la fois les hommes d'Etat, les économistes, les philosophes et les amis de la religion ? Faudra-t-il gémir sur les découvertes des sciences modernes ? Et en serons-nous réduits à échanger pour l'accroissement de notre bien-être physique ce qui constitue la véritable noblesse de notre nature, et par cela même notre véritable bonheur ?

Ces questions sont d'autant plus importantes que l'industrie a produit partout en Europe des effets semblables. Ce n'est pas seulement l'Angleterre qui en souffre dans ses grands centres manufacturiers ; la France, la Suisse, l'Allemagne sont frappées de la même plaie dans la proportion de leur acti-

vité industrielle. Nous avons des départements, ceux du Nord et de la Seine-Inférieure, par exemple, où la population s'abâtardit chaque année d'un degré de plus. Demandez aux républicains de la Suisse quel intervalle sépare les ouvriers en soie et en coton des bords du lac de Zurich ou du canton d'Argovie, de ces pâtres des cantons primitifs et de ces montagnards qui ont gardé leur antique simplicité de mœurs ! Allez en Allemagne, en Belgique, visiter les provinces couvertes de manufactures, et enquérez-vous de ce que les habitants y sont devenus !

En face de ces misères croissantes, on ne s'étonne pas que les problèmes industriels aient provoqué tant d'investigations, inspiré tant d'écrits, et, qu'ils occupent la première place dans la sollicitude des hommes prévoyants. Mais de ces longs et laborieux calculs, de ces efforts d'un si grand nombre d'intelligences, qu'est-il sorti jusqu'à présent ? Peu de chose, à parler vrai. Ici, de vaines et creuses utopies, qui nous transportent dans l'idéal, et promettent de moraliser l'industrie, à condition que l'être humain commencera par avoir une tout autre nature que celle qu'il a. Plus loin, des plaintes amères, des cris de haine contre les institutions établies, ou contre certaines classes de citoyens, comme si l'on pouvait amener l'ordre par la division ! Ailleurs, ce sont des prophéties menaçantes et sombres, et l'on paraît attendre des plus terribles convulsions sociales je ne sais quel monde nouveau.

Il y a un mot surtout qui revient sans cesse : *organisation du travail.* C'est le grand et universel remède, le moyen d'extirper le mal jusque dans sa racine. Soit ; mais qu'est-ce que l'organisation du travail, dans sa vraie et positive signification ? Ceux qui en parlent le plus ne s'en expliquent guère, et il semble qu'on ne répète si souvent le mot que parce qu'on ne comprend pas bien la chose. L'organisation du travail est tout et n'est rien : expression commode pour les gens qui n'ont pas d'idées nettes, et qui pourtant prétendent en avoir.

Peut-être faudrait-il saisir et combattre les difficultés par un autre bout. Nous avons trop l'habitude de vouloir tout arranger par des règlements et par des lois. Nous *légiférons*, comme dit M. de Cormenin ; nous organisons admirablement hommes et choses sur le papier, dans des livres, dans des systèmes, et en réalité le mal reste complètement ce qu'il est. Ne serait-il pas bon de chercher la guérison dans le cœur même de l'être humain, et de travailler à le réformer, à le changer pour arriver à produire un meilleur état politique et industriel ? Ce n'est pas le remède le plus facile, j'en conviens, mais c'est le plus efficace, et mieux vaut prendre un chemin un peu long qui conduise au but qu'une voie plus courte qui ne nous y amènera jamais. Il y a déjà, grâces à Dieu, des exemples qui prouvent que de solides principes de religion et de conscience ôtent au mouvement industriel ses inconvénients sans le priver d'aucun de ses avantages : et pourquoi ne s'appliquerait-on pas à développer ce moyen de succès ?

On connaît en France la moralité des jeunes filles qui sont employées dans les manufactures de Lowell. Deux écrivains distingués, M. Michel Chevalier, dans ses *Lettres sur l'Amérique du Nord*, et M. Ramon de la Sagra, dans son livre intitulé : *Cinq mois aux Etats-Unis*, ont donné à ce sujet d'intéressants détails. Mais ces écrits ont près de dix ans de date, et de nouveaux renseignements nous sont parvenus qui méritent d'être cités. Entre autres documents curieux, nous avons entre les mains deux recueils périodiques publiés par les ouvrières elles-mêmes, *The Lowell Offering* (l'Offrande de Lowell), et *The Operatives' Magazine* (le Magasin des ouvriers), qui offrent des faits utiles à recueillir. Nous avons aussi reçu d'Amérique une apologie des jeunes filles de Lowell contre les assertions inexactes d'un journal de Boston.

Avant tout, représentons-nous bien ce que c'est que la ville de Lowell. La fondation n'en remonte qu'à l'année 1823, et Lowell renferme aujourd'hui près de vingt-cinq mille habitants, parmi lesquels les femmes sont en majorité. C'est une ville toute manufacturière. On y trouve des fabriques en abondance, des maisons d'ouvriers, quelques marchands de détail, en particulier des marchandes de modes (car le sexe féminin d'Amérique ne diffère pas sur ce point de celui de l'Europe) ; puis des temples, des écoles, des imprimeries, mais pas de théâtres ni de salles de danse ;

peu de cabarets ; aucune prison ; une maison de santé qui n'est pas hôpital. Cela ne ressemble guère à nos vieilles ville militaires et féodales du continent européen : c'est une autre civilisation, une autre vie dans un autre monde. L'autorité administrative s'y fait à peine sentir ; on ne la voit pas ; de police, on n'en sait que le nom. L'ordre public est placé sous la sauvegarde des principes religieux, des mœurs et des intérêts communs. Autant le pouvoir politique est facile et large, autant est rigide celui de l'opinion.

Les femmes font presque tout le travail des fabriques. Ce sont de jeunes filles de *farmers* (cultivateurs propriétaires), qui viennent de vingt, trente à quarante lieues de distance. Les moins âgées ont quinze ans ; car les lois américaines, très-sages en cette matière, à notre avis, ordonnent de n'employer les enfants au-dessous de quinze ans que neuf mois de l'année, afin qu'ils aient trois mois pleins pour aller à l'école, et il en résulte que les manufacturiers préfèrent habituellement leur laisser l'année tout entière, ce qui n'en est que meilleur. Ces jeunes filles ne passent que quatre à cinq ans dans les fabriques, à moins qu'elles ne se marient à Lowell, et en partant, elles ont amassé une dot de 1,500 à 2,000 francs. Avec ce petit trésor, elles retournent sous le toit paternel, ayant acquis en outre plus d'instruction, plus d'expérience, des habitudes plus laborieuses, et elles ne tardent pas à épouser quelque robuste et entreprenant *Yankee*, pour aller avec lui défricher une nouvelle ferme dans les profondes solitudes de l'Ouest. Voilà encore des traits dont notre vieux monde ne saurait donner l'idée.

Les chefs des compagnies industrielles de Lowell ont été conduits par d'heureuses circonstances à se préoccuper sérieusement de l'état moral de la classe ouvrière. Pour eux, le devoir et l'intérêt, l'utile et le juste se trouvaient réunis. Ils avaient besoin de jeunes filles, afin de pouvoir produire à meilleur marché, et pour les avoir dans un pays où les moyens de travail sont abondants, il leur fallait donner aux parents des garanties de bonnes mœurs. Ils ont donc construit des vastes maisons désignées sous le nom de *boarding-house* (pensions) : établissements peu élégants, mais bien bâtis, bien distribués, où le *confortable* ne fait pas défaut. A la tête de ces pensions sont des matrones d'un certain âge, veuves pour la plupart, d'une condition assez relevée, ayant une bonne éducation, de bonnes manières, et fort capables d'enseigner aux jeunes filles les usages de la plus respectable bourgeoisie. Ces places de matrones sont très-recherchées ; car elles donnent une certaine position, et permettent de faire un grand bien. Les propriétaires des maisons se contentent d'un loyer modique, et quelquefois ils y renoncent, afin que les jeunes filles soient mieux nourries sans payer davantage. Il en résulte que, toutes dépenses faites, logement, nourriture, vêtements, frais d'entretien, elles peuvent économiser huit à dix francs par semaine. Les ouvrières avaient 550,000 francs à la caisse d'épargne de Lowell, il y a six ans, et ce chiffre est loin de représenter de longues économies. Nous avons dit plus haut qu'elles s'en vont presque toutes, au bout de quelques années, en emportant leur dot.

Les règlements des pensions sont très-sévères : ils feraient songer à ceux des couvents, si l'on ne se rappelait que ces religieuses d'une nouvelle espèce travaillent douze heures par jour et servent leur pays, au lieu de passer leur temps à chanter des prières en latin et à médire. On n'est admis que sur de bonnes attestations de moralité ; aux heures des repas il faut être ponctuel ; une extrême propreté est de rigueur ; point de disputes ; l'ordre, l'harmonie, la décence dans le maintien et dans les discours. Après dix heures du soir, la maison est fermée. Le dimanche, aucun travail ; fréquentation régulière du service divin ; pendant la semaine, de pieuses lectures, quand on le peut, et une sorte d'enseignement mutuel qui fait concourir les facultés intellectuelles ou morales de chaque pensionnaire au progrès de toutes. Les jeunes filles ne sont pas contraintes de se placer dans ces pensions : libre à elles de se loger où bon leur semble ; mais la sollicitude des parents et l'intérêt de leur réputation les amènent en grand nombre sous l'œil attentif et bienveillant des matrones. Il est superflu d'ajouter que si l'une d'elles manque à ses devoirs ou donne seulement lieu à quelque soupçon grave, elle est immédiatement renvoyée. L'ostracisme ne s'arrête pas toujours

à la pension : il s'étend, lorsqu'il y a quelque scandale, jusqu'à la manufacture même. Aussi, et c'est une chose qu'on aura peine à comprendre dans nos districts industriels de l'Europe, rien de plus inouï qu'une naissance illégitime à Lowell. Les inspecteurs, les surveillants sont généralement choisis parmi les hommes mariés et d'une conduite irréprochable. Les chefs donnent l'exemple du respect des mœurs. Quelle différence, quelle immense différence d'avec ce qui se fait parmi nous !

Il y a des gens qui penseront que cela doit être fort monotone et ennuyeux. Toujours le bruit des machines à vapeur, le mouvement uniforme des métiers ; quelques milliers de jeunes filles rangées, disciplinées avec une régularité parfaite ; ni spectacles, ni danses, ni intrigues ; les musiciens ambulants chassés, comme pouvant compromettre les sages habitudes de la population ; des temples remplis et des promenades vides pendant les trois quarts du dimanche. Il est vrai, ce n'est pas divertissant à la manière dont on l'entend dans notre pays ; mais outre que la société y gagne, outre que les lois et l'ordre y trouvent leur meilleure garantie, il y a là, croyez-moi, plus de vrai contentement, plus de bonheur et de joie réelle que dans tout ce que vous appelez des plaisirs. Je comprends qu'il vous soit plus agréable de satisfaire vos passions ; alors ne vous plaignez pas de l'immoralité des classes ouvrières, et jouez sur une carte douteuse votre sécurité et celle de vos enfants !

Pour en revenir aux jeunes filles de Lowell, on a observé qu'elles sont plus sévères que les surveillants et les matrones mêmes dans la pratique de cette police morale : leur position présente et à venir y est engagée. Ce n'est pas assez pour elles de garder une réputation intacte : il faut que toutes la conservent de même. Rien n'échappe à leurs yeux vigilants. Respectable esprit de corps, s'il en fut jamais ! car il s'agit de ce qui honore la femme, de ce qui protége la famille : ce despotisme de la conscience et du devoir, c'est le plan de Dieu dans l'humanité. Aussi sont-elles inexorables ; et lorsque l'une de ces jeunes filles a encouru les justes reproches de ses compagnes, il n'est pas de puissance au monde qui puisse la maintenir où elle est. Le maître de la manufacture s'incline le premier devant ce jugement souverain, devant l'honneur sacré, la sainte pudeur des jeunes filles qui lui sont confiées. Hélas ! en peignant des mœurs si différentes des nôtres, mon cœur se serre, et je me demande : Pourquoi ne pouvons-nous pas les imiter ?

Un écrivain anglais bien connu, M. Charles Dickens, raconte les impressions qu'il a éprouvées en visitant les filatures de coton de Lowell. C'était juste au moment où le dîner venait de finir. Les jeunes filles retournaient à leur travail, et remplissaient les escaliers.

" Toutes étaient bien mises, dit M. Dickens, mais non au-dessus de leur condition. J'aime à voir les dernières classes de la société prendre soin de leur toilette, et même, si cela leur fait plaisir et ne dépasse pas leurs moyens, j'aime à voir les jeunes filles porter quelques petits colifichets. En y mettant les bornes raisonnables, j'encouragerai toujours cette espèce de fierté, parce que c'est un élément de dignité personnelle ; et si l'on m'oppose l'exemple de quelque malheureuse que le goût de la parure a entraînée à sa perte, je ne changerai pas plus d'avis que je ne le ferais sur l'utilité de la sanctification du dimanche, si l'on me disait qu'un misérable a profité de ces heures de repos pour commettre un acte criminel. "

L'auteur continue à nous communiquer ses observations. Dans l'intérieur des fabriques il y a des endroits marqués pour y suspendre les châles, les manteaux, les capuchons de soie verte dont les jeunes ouvrières s'enveloppent la tête quand elles sortent. Elles paraissaient jouir de la meilleure santé. Ce n'étaient plus là ces bêtes de somme dégradées, à la figure effrontée ou abrutie, à l'œil envieux, à l'attitude servile, qu'on rencontre dans les fabriques d'Angleterre et de France : c'étaient vraiment de jeunes filles aux manières simples et bienfaisantes, sachant sourire avec grâce, et montrer qu'elles comprenaient tout à la fois la dignité de leur sexe et leurs devoirs.

Les ateliers sont vastes, propres, bien aérés. Les ouvrières y entretiennent des vases de fleurs et des arbustes. Ces délicatesses, qui sembleront affectées, contribuent à entretenir leur santé. " Je declare solennellement, " s'écrie M. Dickens, que, de toutes celles

" que j'ai vues dans les fabriques de Lowell, " je ne m'en rappelle pas une seule dont l'as- " pect m'ait fait éprouver une impression " pénible, pas une seule que je voudrais pla- " cer ailleurs, en admettant qu'elle doive tra- " vailler de ses mains. "

M. Dickens ajoute que dans la plupart des pensions il y a un piano, qui n'est pas du tout un meuble inutile. Les jeunes filles cultivent la musique, la littérature, les beaux-arts, et, leur tâche finie, occupent leurs loisirs à ces objets d'agrément. Dira-t-on que cela est déplacé, et qu'elles ont des habitudes au-dessus de leur état ?

" Mais je voudrais bien qu'on m'apprît, répond l'écrivain anglais, ce que c'est que leur état. Leur état est de travailler, et elles travaillent. Elles sont autour de leurs métiers près de douze heures par jour, et c'est assez sans doute. Sommes-nous bien sûrs de n'avoir pas formé en Angleterre nos idées sur l'état des ouvriers d'après ce qu'ils sont, plutôt que d'après ce qu'ils pourraient et devraient être ? Je pense que si nous scrutons nos propres sentiments, nous verrons que les pianos de Lowell, et les librairies circulantes, et les journaux que publient ces jeunes filles nous surprennent par la nouveauté de la chose, et nullement par un principe abstrait de bien ou de mal. Pour moi, je ne connais aucun état où après avoir joyeusement accompli sa tâche, de pareilles récréations ne soient louables. Je ne connais aucun état qui soit meilleur pour celui qui y est, et plus sûr pour les autres, en s'associant à l'ignorance. Je ne connais aucun état qui ait le droit de prétendre au monopole de l'instruction, des amusements raisonnables, des bonnes manières et du progrès. "

Le Protestantisme en Autriche.

(D'après la " Semaine Religieuse. ")

En Autriche, le Protestantisme reprend de la vie ; mais partout on cherche à l'écraser. Dans les nombreuses provinces de ce pays, le Jésuitisme marche visière levée et tête haute ; les expulsions de 1848 sont vengées par le rétablissement de 1852 ; et les concessions obtenues en 1849, en faveur de la liberté de conscience, sont maintenant, sinon entièrement annulées par la loi, tout au moins détournées et foulées aux pieds par les employés du gouvernement, avec la plus complète impunité. Et le jeune empereur lui-même, qui croit en savoir davantage que sa pieuse aïeule Marie-Thérèse, qui chassa les Jésuites et pour causes valables, François-Joseph, ne voit de salut pour son empire, que dans la régénération par les Jésuites. Aussi les Protestants de Hongrie surtout, en sont-ils dans la consternation ; car on sait bien que les soldats de cet ordre ne reculent devant aucun moyen pour parvenir à leurs fins. Et l'empereur s'étant faussement laissé dire que le Protestantisme est la cause des révolutions, et ayant ajouté foi à cette infâme calomnie, comme il y a en Hongrie plus de Protestants (quatre millions) que dans toutes les provinces de l'empire autrichien, le gouvernement a commencé par destituer, sans aucune forme de procès, tous les surintendants compromis ou non dans le mouvement politique, et l'Eglise protestante y est aujourd'hui régie par de simples administrateurs. Elle est en état de siége comme tout le reste du royaume, disait, l'automne dernier, un ex-surintendant à un de nos amis ; elle n'a plus un seul des légitimes droits que lui accordait la constitutron. " — Voici, du reste, un triste fait qui donnera un peu l'idée des sentiments de justice et d'humanité qui animent le gouvernement autrichien envers les Protestants :

Un surintendant devait accompagner à l'échafaud un de ses collègues, nommé Rasga, qui avait été pasteur à Laybach, puis à Prague, où il avait puissamment contribué à l'organisation de l'Eglise protestante, et enfin à Presbourg. Ce pasteur était Hongrois de naissance, et il était accusé d'avoir pris une part active à la révolte contre le gouvernement ; et cependant, qu'avait-il fait ? cédant à l'entraînement national, il n'avait fait qu'accompagner, comme aumônier, l'armée hongroise. Le surintendant, son collègue, de qui notre ami tient ces détails, demeura près d'une heure aux pieds du général autrichien Haynau, le suppliant d'accorder que Rasga, accusé de faute politique, fût puni militairement, c'est-à-dire fusillé. Non, non, lui répondait froidemunt Haynau, il faut qu'il soit pendu. Et la sentence fut en effet exécutée.

Après avoir communié à genoux, la veille de sa mort, et avoir sincèrement pardonné à tous ses ennemis, Rasga mourut avec courage et calme, de la mort du vrai Chrétien, laissant une veuve et six enfants sans fortune. Son corps resta pendu au gibet un jour entier devant le château de Presbourg, puis il fut inhumé dans le cimetière protestant de cette ville. — Ce qui néanmoins réjouit à Presbourg (capitale de la Hongrie), c'est de voir quels puissants liens de charité et de foi unissent tous les Protestants entre eux, combien ils sont zélés pour leur culte, et de savoir aussi que pas un seul ne passe au Catholicisme. — La ville d'Oberchützen est, par le moyen de ses écoles et de ses gymnases protestants, le principal centre d'action du Protestantisme en Hongrie.

Dans les autres Etats de la monarchie autrichienne, quoique les Protestants n'y soient, pour ainsi dire, que sous le régime du bon plaisir, ils s'y trouvent cependant dans une situation meilleure que ceux de Hongrie. En Bohême, entr'autres, les souvenirs de Jean Huss et de Jérôme de Prague sont bien loin d'être éteints, et les esprits les plus éclairés du pays ont une forte tendance vers un changement religieux. A la fin du siècle dernier, les Protestants bohêmes étaient fort peu nombreux à Prague, et dans ses environs ; ils n'avaient pas même d'église à eux ; aujourd'hui, grâce à Dieu, ils en ont deux. En 1784, ils avaient adressé une pétition au gouvernement pour demander l'autorisation de construire un temple ; mais elle fut repoussée, parce que les lois de l'Autriche exigeaient qu'une congrégation fût composée de 500 âmes au moins. En 1846, le Pasteur Frédéric-Wilhelm Kossuth entreprit de fonder à Prague une véritable congrégation de Protestants bohêmes ; il réussit à ranimer le zèle de ses membres par des efforts persévérants et par une prédication purement évangélique. Il agit en même temps sur leur sentiment national, en leur rappelant qu'ils descendaient des grands et glorieux Hussites ; l'impression fut si puissante, que plusieurs conversions eurent lieu, même parmi les Catholiques-romains. A la suite de la révolution de 1848, qui donna, pendant quelque temps, la liberté religieuse à l'Autriche, les succès du Pasteur Kossuth s'accrurent ; mais en même temps les susceptibilités du gouvernement et du clergé romain se reveillèrent. On l'accusa d'être l'Antechrist, et l'on souleva la populace contre lui. Malgré cela, les conversions se multiplièrent ; elles avaient déjà atteint le chiffre de 700, et avec le secours d'une collecte particulière, une ancienne église hussite avait été achetée par le Pasteur Kossuth ; mais depuis, les efforts et les travaux de ce dernier ont été interrompus par le gouvernement autrichien qui l'a cassé de ses fonctions. — Par contre, un culte évangélique a été récemment ouvert à Carlsbad, et un Pasteur a été installé l'été dernier à Teplitz, petite ville à 20 lieues de Prague. Ces concessions ont été faites par le gouvernement, en vue du grand nombre de Protestants qui habitent ces deux localités, surtout pendant la saison des bains. Nous mentionnerons encore ici la petite congrégation évangélique de Krabschutz, village situé sur les bords de l'Elbe, au nord de la Bohême ; elle remonte jusqu'au siècle même de la Réformation, et se compose de quelques Protestants bohêmes qui, pour échapper aux persécutions sanglantes qui firent périr ou forcèrent à s'expatrier le plus grand nombre de leurs frères, se réfugièrent dans cette localité retirée ; là, ils ont eu la joie de pouvoir conserver et professer, quoique assez assez secrètement, de génération en génération, les pures doctrines de l'Ecriture, jusqu'à ce qu'enfin l'Edit de tolérance, promulgué en 1781 par l'empereur Joseph II, leur eut assuré le libre exercice de leur religion. Le zèle et la vie religieuse de cette congrégation sont, dit-on, remarquables aujourd'hui ; mais sa misère pécuniaire est telle, qu'elle a à peine de quoi subvenir aux frais d'habitation et d'existence de son humble Pasteur ; et même, pendant la construction du temple qu'on a élevé l'année dernière, presque tous les hommes, femmes et enfants valides ont dû consacrer la plus grande partie de leur temps et de leurs forces à aider aux travaux de construction pour en diminuer les frais.

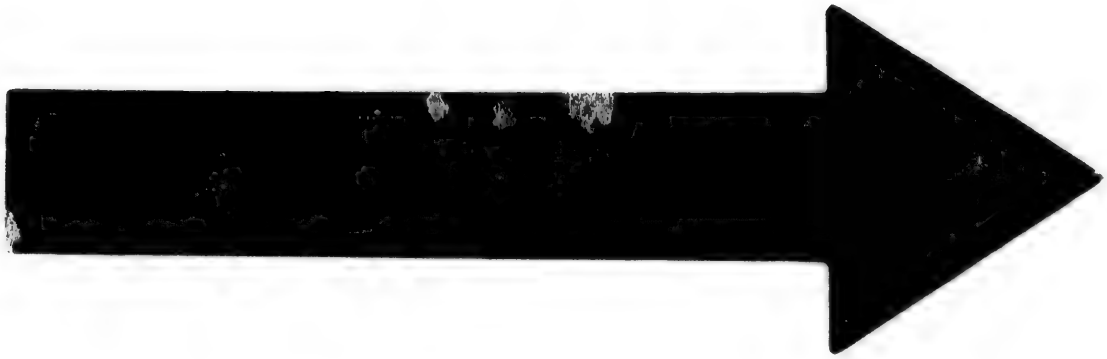
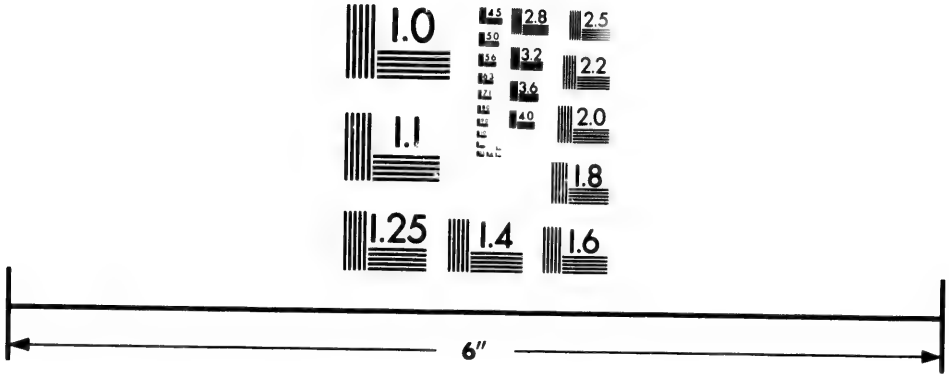


IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)



Photographic
Sciences
Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

2.8
3.2
3.6
2.5
2.2
2.0
1.8
1.6
1.1
1.0

Les ennemis de la liberté de conscience.

On lit dans le *Journal de Québec* du 2 courant : —

" La *Minerve* n'est pas assez intelligente pour comprendre toute la portée de la lutte religieuse soulevée par le député de Kent, et ceux qui sont des instruments stupides dans ses mains ; elle n'est pas assez intelligente pour comprendre toute l'étendue du mal produit par les émeutes de Québec et de Montréal ; elle n'est pas assez intelligente pour prévoir l'effet de ces malheureuses émeutes sur la législation future. Il y a longtemps qu'elle aurait dû s'apercevoir qu'elle n'est pas a la hauteur de son rôle, et qu'elle est beaucoup trop payée pour les lourds et stupides services qu'elle rend à ses maîtres. "

Puis l'écrivain finit son article par ces mots :

" Ne nous obligez donc pas à discuter quand la sagesse commande le silence, et l'unanimité en face d'un grand danger. "

Quel danger ? La représaille ? Tout nous le fait croire malheureusement. Car les scènes épouvantables causées à Québec et à Montréal, par l'esprit d'intolérance religieuse sans cesse prêchée par le *Journal*, le *Canadien*, la *Minerve*, le *True Witness*, et les ci-devant *Mélanges Religieux*, d'une manière plus ou moins directe, ne seront pas oubliées de si tôt.

Pour nous qui avons toujours combattu pour la liberté de discussion et de conscience, nous sommes exempts de tout reproche. Nous avions compris depuis longtemps, que comme catholiques, nous avions plus d'intérêt que qui que ce soit à être tolérants, et que ce n'était pas à nous à montrer de l'intolérance religieuse envers qui que ce soit.

Nous avons été même persécuté par des hommes qui ne comprenaient pas leur position, parce que nous défendions le grand principe de la liberté de conscience et de discussion.

Le *Journal de Québec* qui semble voir aujourd'hui le *grand danger* qu'il y a de faire de la politique au moyen de la religion, aurait dû comprendre plus tôt ce danger. Et ce n'est pas au *Journal* à faire sur ce point des reproches à sa commère la *Minerve*, qui, quoiqu'elle ait tenté hypocritement de grossir son capital politique, en soulevant les plus hideuses et les plus haineuses passions religieuses contre ceux qui ne pensaient pas comme elle en politique, a été loin cependant d'égaler son confrère du *Journal*.

Il est grandement temps qu'une certaine partie de la presse française du Canada, qui a fait depuis quatre ans, un trafic si honteux de la religion sous le masque de l'hypocrisie la plus méprisable, dans le but de perdre la cause des vrais amis du peuple et des réformes, comprenne que ces moyens sont indignes de tout homme d'honneur.

Cette presse fanatique, qui, tout en s'appelant le défenseur de l'ordre, n'a cessé de faire appel aux passions brutales de gens ignorants, doit aujourd'hui voir que les vrais amis de l'ordre sont ceux qui veulent laisser aux autres la même liberté de religion et de discussion, que celle qui nous est accordée à nous-même, — et qu'il est plus qu'indécent de la part de cette presse, qui comprend si mal sa mission, de sembler défendre aux protestants de Montréal et de Québec, d'entendre tel ou tel prêcheur ou lecteur dans leurs propres églises, sous prétexte que leurs sentiments en seraient blessés, comme s'ils étaient obligés d'assister à telle ou telle prédication ou lecture. — *Moniteur Canadien.*

— L'*Avant Coureur*, journal qui se publie à la Nouvelle-Orléans, dit en parlant de " la Case du Père Tom " : — Cet ouvrage abolitioniste qui a fait la réputation et la fortune de son auteur, est loin d'être en odeur de sainteté parmi nous, et pourtant, voyez la bizarrerie humaine, les libraires américains de la Nouvelle-Orléans en ont vendu plusieurs millers d'exemplaires.

— " La fête des orangistes, dit le *Pays*, semble porter un cachet émeutier qu'il est impossible de lui ôter. " — C'est vrai, mais quels sont les agresseurs dans ces circonstances ? Ce journal devrait le dire, car autrement on pourrait croire que ce sont les orangistes qui sont coupables, tandis que ce n'est nullement le cas. — Ainsi cette année, les catholiques du Haut-Canada ayant été empêchés par leurs supérieurs d'attaquer les orangistes, cette fête s'est passée dans l'ordre. Que les Irlandais catholiques laissent les orangistes tranquilles et tout ira bien.

REVUE
DU
SEMEUR CANADIEN.

Vol. I. **JUILLET, 1853.** **No. 4.**

RÉSUMÉ
D'UN
Cours d'économie Politique,
PAR M. EMERY, DE MALTE.

V. - *Théorie économique.* § I. *De la production. — Division du travail : ses avantages, ses limites. — Du capital : définition, origine, influence.*

Dans nos précédents articles nous avons esquissé la marche des leçons dans lesquelles M. Emery a résumé l'histoire du travail. Nos extraits, incomplets sans doute et fort abrégés, s'attachaient cependant à reproduire les principaux traits de chaque leçon et nous voudrions n'avoir rien omis d'essentiel. Nous entrons aujourd'hui dans l'exposition scientifique proprement dite ; le changement de sujet appelle un changement dans notre méthode. Le point de vue sous lequel M. Emery envisage l'économie est trop scientifique pour lui permettre de négliger les travaux de ses devanciers. Devant exposer les principales doctrines de la science dans un nombre assez limité de leçons, la plus grande concision devenait pour lui une nécessité absolue. Si nous voulions reproduire toutes les parties de cet enseignement dans la forme abrégée qui nous a servi jusqu'ici, notre travail perdrait quelque chose de son intérêt pour les personnes déjà familières avec les théories économiques, et pour les autres nous risquerions de paraître obscur. Nous bornant donc désormais à une rapide indication des sujets traités qui permette de se faire une idée de l'ensemble, nous nous attacherons essentiellement à quelques points de vue nouveaux et féconds que nous nous efforcerons de présenter avec les développements que le professeur leur a donnés.

M. Emery rappelle d'abord que l'économie politique est une science abstraite, et n'est science qu'à cette condition. Elle envisage le travail, la nature, la richesse dans leur unité la plus générale, indépendamment de tous les accidents de la politique et de l'histoire. Pour elle il y a unité en tout. Le travail est un comme l'homme et la nature, *vita una, conspiratio una.* De là naît la difficulté, le danger, l'impossibilité souvent d'appliquer les théories économiques pures aux circonstances particulières d'un siècle et d'une nation. L'application ne doit jamais oublier d'ailleurs que le but de l'économie est restreint à la richesse, et qu'elle ne saurait par conséquent faire loi seule, lorsqu'il s'agit d'atteindre un but plus haut, la force, la sûreté et le bonheur d'un peuple.

Industrialiste rigoureux, ainsi que nous l'avons vu dans nos précédents articles, M. Emery combat avec force toutes les doctrines qui font entrer la matière pour une part dans la richesse.

L'homme ne peut sans doute qu'*employer* les forces et les objets de la nature : il ne crée pas, il transforme ; mais si l'intelligence dirige son travail, la nature ne lui refuse jamais l'élément nécessaire. Les conditions naturelles extérieures sont donc égales pour tous au point de départ, et cet élément naturel n'entre pour rien dans la valeur du produit. Quel que soit l'objet auquel le travail soit appliqué, ce travail a la même valeur, pourvu qu'il serve aux besoins de l'homme. Le travail est donc la source de la richesse et la mesure de la valeur, et nous pourrons définir la richesse d'une manière simple et rigoureuse à la fois, en disant qu'elle consiste " *dans*

sert. Le but direct de la science économique est d'accroître la somme des richesses, de multiplier la production. Elle en trouve les moyens avant tout dans la division du *travail*. C'est par cette division qu'elle arrive à résoudre ce sérieux problème : produire la plus grande richesse avec la moindre dépense des forces humaines.

Le travail humain est précieux ; le progrès et la liberté en dépendent. Il ne faut pas qu'il se perde sans fruits, et l'économie politique doit s'efforcer de lui faciliter les voies de la production, en le distribuant de telle sorte que chaque force, chaque aptitude, chaque épargne y concoure d'une manière harmonique, en s'entr'aidant sans s'amortir et sans se détruire. La division du travail, dont il faut chercher la première origine dans l'inégalité des aptitudes du corps et de l'esprit (et non pas, comme l'a fait Adam Smith, dans le goût des échanges), favorise la production de plusieurs manières différentes. Smith et ses disciples en indiquent trois : 1o l'habileté supérieure résultant d'un constant exercice ; 2o l'économie du temps qui se perd en passant d'un travail à un autre ; 3o le perfectionnement des instruments et des procédés du travail. A ces avantages il faudrait en ajouter un quatrième, digne par son importance d'être nommé tout au moins le second : c'est l'économie immense du capital absorbé soit par les apprentissages, soit par la production des instruments du travail. Les diverses causes qui limitent la division du travail dans la pratique se ramènent par l'analyse à une cause unique, la difficulté d'échanger les produits obtenus, ou les limites du marché.

Après avoir considéré les effets de la division du travail dans les individus d'une même société, il faudrait examiner ceux de la division qui s'opère entre les différentes provinces et les différents pays, division commandée également par des inégalités naturelles, celles des climats et des qualités du sol. Les avantages de celle-ci ne nous frapperaient pas moins que ceux de la première. C'est par elle que l'idéal de l'économie politique tend à se réaliser. Sans les entraves que les nations mettent réciproquement à leur industrie, elle aurait pris déjà une plus grande étendue, et le marché de chacun ne serait limité que par la nature. Le monde ne serait plus qu'une grande société coopérative, où chacun, travaillant librement à sa tâche naturelle, échangerait les produits de sa spécialité contre ceux de tous, et où les intérêts divers s'entr'aideraient, loin de se nuire.

On tire un argument sérieux en apparence contre une division du travail développée avec quelque rigueur, de l'abaissement où elle place les hommes en enchaînant leur vie dans une œuvre uniforme, et des dangers auxquels elle les expose dans le cas où leur travail spécial ne serait plus demandé. Mais un coup d'œil jeté sur la vie réelle nous convaincra que les spécialités infimes d'un travail mécanique sont rarement imposées à des hommes capables de mieux. C'est bien plutôt une ressource trouvée à ceux qui, dans un état social moins parfait, seraient demeurés entièrement improductifs et inutiles. Ce reproche, partant d'un sentiment généreux, n'est donc pas justifié par l'expérience ; la division du travail considérée de ce côté mériterait moins de blâme que d'éloges. L'amélioration des communications et la liberté du commerce sont les moyens dont les gouvernements peuvent disposer pour augmenter la division du travail et en assurer les bienfaits aux populations qu'ils administrent.

Le second moyen que l'homme possède pour multiplier la production et féconder son travail, consiste dans l'emploi de ce travail lui-même ou de ses produits, en un mot du travail accumulé. C'est le *capital*. Dans la langue de l'économie, le mot capital n'est pas, comme on voit, synonyme de richesse ; il ne s'applique pas davantage à toute espèce de richesse qui donne des fruits à son propriétaire particulier : le capital consiste exclusivement dans la portion des produits du travail consommée d'une manière reproductive ou perfectionnelle ; en d'autres termes, c'est la part de richesse employée à aider l'homme dans son travail et à le rendre plus habile à la production. De l'emploi que reçoit la richesse dépend donc la question de savoir si elle devient capital ou non. Ceci suffit pour faire comprendre l'impossibi-

lité d'évaluer le capital national avec quelque certitude.

Si nous essayons de remonter à l'origine du capital, nous la trouverons encore dans l'inégalité naturelle des facultés humaines. Tandis que le plus faible avait peine à suffire aux besoins du jour, le plus leste et le plus fort accumulait déjà les fruits de son labeur. Du moment où celui-ci augmenta sa force productive au moyen de cette première épargne, il y eut emploi fécond de la richesse, *capital ;* et du moment où, par l'avance de ce surplus, il mit le premier en état de produire à son tour au-delà des nécessités présentes, il acquit un droit sur le travail de son semblable, et l'esclavage commença. Doux dans le commencement, l'esclavage augmente d'intensité à mesure que, l'accumulation des capitaux accroissant la force productive, la valeur du travail humain est augmentée, et l'auteur de l'épargne primitive affranchi de la nécessité du travail actuel. Il est triste de voir le capital, ce fleuve de vie de l'industrie humaine, altéré dans sa source, conserver, après un si long cours, toute son amertume originelle.

Le capital est fixe ou circulant, fixe soit dans la terre où il est attaché par les travaux et les constructions de toute espèce, soit dans les individus, par l'apprentissage ou l'éducation ; circulant dans les instruments du travail, les matières premières et l'approvisionnement des travailleurs. L'observation démontre qu'il existe entre ces deux sortes de capital des rapports qui ne sauraient être altérés sans détriment pour la production. En général, les nations les plus riches sont celles où le capital national s'est fixé en proportion plus considérable. La récompense se proportionne à la plus ou moins grande quantité de travail ou de richesse fixé dans l'individu par l'apprentissage ; or, l'élévation du salaire est le seul moyen par lequel le travailleur puisse arriver à la possession d'un capital.

La formule de l'accumulation du capital est facile à saisir. Le capital égale la production moins la consommation improductive. Il suit de cette vérité générale, que pour apprécier les causes qui favorisent ou empêchent cette accroissement des capitaux, il faut remonter aux causes qui portent l'homme soit à consommer la richesse dans un emploi reproductif, soit à la dépenser d'une façon stérile. On voit par cet examen que le désir de l'épargne, instrument du progrès, non de l'individu seulement, mais de l'espèce, est réellement un caractère naturel de l'espèce. Les besoins immédiats satisfaits, tout homme désire épargner, et le fera s'il peut espérer de son épargne un profit réel, tel que sa condition en soit durablement améliorée ; sinon il préférera la jouissance du moment à des privations inutiles. Pour que le travailleur épargne, deux conditions sont donc nécessaires : un surplus de salaire sur les besoins indispensables ; un profit sensible à tirer du capital accumulé. Mais ces deux conditions se confondent. Partout où les profits des capitaux sont considérables, les salaires le sont également, car le travail est demandé ; que les profits baissent, les salaires baisseront aussi, et l'épargne perdra son intérêt en même temps qu'elle deviendra plus difficile. La richesse publique s'arrêtera donc et bientôt diminuera. Ainsi la vraie mesure de prospérité nationale, c'est le taux des profits, l'intérêt des capitaux ; car la hausse des profits favorise la consommation productive, la baisse favorise la dissipation. Aujourd'hui, chez les nations les plus industrieuses de l'Europe, les profits étant comparativement très-faibles, le capitaliste peut seul épargner ; il n'y réussit que par l'extrême modicité des salaires. Si la richesse augmente, c'est par la faiblesse de la consommation, et le retranchement s'opère sur l'approvisionnement des travailleurs. L'ancien ordre de choses donnait au faible une garantie inaliénable par les biens laissés aux corporations et par l'organisation privilégiée du travail industriel. Ces barrières enlevées, les capitaux ont suivi leur attraction naturelle ; les grandes entreprises, les grandes fortunes ont tué les petites. On a salué la chute d'entraves odieuses. C'était la liberté qui s'en allait. Le travailleur n'est plus en état d'épargner, à peine peut-il vivre. Le grand capitaliste lui-même, pour lutter contre un plus fort que lui, est obligé de se contenter des profits les plus minces, et l'ouvrier souffre de toutes ces réductions. Nous verrons plus tard

si l'ouvrier peut apporter lui-même quelques remèdes à son sort, ou si l'Etat, à son défaut, ne pourrait pas déployer une action efficace.

Nos Recueils Périodiques.

Le goût de la lecture, qui se répand toujours de plus en plus parmi nous, a donné naissance cette année à trois revues ou recueils périodiques : La Ruche Littéraire, les Veillées Littéraires Canadiennes et la Revue du Semeur Canadien. Laissant la critique de cette dernière publication à ceux qui voudront s'en occuper, nous jetterons un coup d'œil sur les deux premières.

La Ruche Litteraire, dont la première série est terminée, se recommande par une grande variété d'articles, traitant de sujets d'un intérêt assez général. Elle est rédigée par M. H. E. Chevalier, littérateur français, banni par Louis Napoléon. S'il est un peu humiliant pour nous de voir un Français à la tête d'une publication canadienne, il ne faut pourtant pas s'en affliger, encore moins s'imaginer qu'en somme nous y perdons ; au contraire cette circonstance peut être avantageuse pour nous, pourvu toutefois que M. Chevalier devienne Canadien de cœur, qu'il s'identifie avec nous et qu'il écrive en vue de nos besoins et de nos goûts. Nous ne sommes pas de ceux qui, par des préjugés aussi absurdes qu'injustes, sont toujours prêts à jeter la pierre aux étrangers. Bien loin de là : nous croyons que le Canada a beaucoup à gagner de la présence des savants, des littérateurs, des industriels, des négociants etc., qui quittent leur pays et qui viennent se fixer sur notre sol. Mais une des premières conditions de succès pour eux, après leurs mérites personnels, c'est qu'ils aient soin de connaître notre peuple, c'est qu'ils sachent l'apprécier avec impartialité et qu'ils s'assimilent à lui autant que possible.—Quand M. Chevalier aura fait un peu plus connaissance avec nous, il s'apercevra entre autres choses que les productions de l'imagination, pour plaire aux Canadiens, doivent n'avoir rien d'étrange ni d'extravagant. Ils aiment ce qui est simple, ce qui est naturel, et sans être très-instruits ou très-sérieux, ils sont doués d'un certain bon sens que révolte le bizarre ou le saugrenu.

Ces remarques, d'ailleurs, ne nous sont pas inspirées par la dernière livraison de la Ruche. C'est en pensant à quelques-unes des précédentes et en voyant que cette publication s'améliore sous tous les rapports, que nous nous les permettons, voulant tempérer ainsi nos éloges par une juste critique. Cette dernière livraison, nous sommes heureux de le dire, est supérieure aux précédentes : cette fois la " folle du logis " a été retenue dans de sages limites et les lecteurs de ce recueil sauront sans doute s'en féliciter : nous souhaitons qu'elle persévère dans la bonne voie !

M. Chevalier est aidé par plusieurs collaborateurs français et canadiens, et avec toutes les ressources littéraires que possède la Ruche, elle ne manquera pas de réussir. Nous voyons avec plaisir qu'elle est déjà établie sur une base solide, et nous faisons des vœux pour qu'elle ait une vie à la fois longue et utile.

Quant aux *Veillées Canadiennes*, nous regrettons de dire qu'elles n'ont de canadien que le nom. Tout ce que la seconde veillée contient, à part quelques lignes de médiocre valeur, est étranger, et l'éditeur a eu le talent de tronquer la plupart de ses articles au point qu'il les a dépouillés en grande partie de leur mérite, ceux qui en avaient, cela va sans dire.

Ce qui nous étonne, c'est de voir que les *Veillées* sont dirigées " par une société de littérateurs, " lesquels ont adopté pour armoirie le castor avec la devise ; " on se lasse de tout, excepté du travail. " Voilà qui est amusant : des littérateurs, ayant de grandes prétentions de travail, publient un recueil et n'écrivent pas une seule ligne ! Il est facile, à ce compte d'être homme de lettres ! Si encore ils avaient corrigé les épreuves ; mais non, ils ont laissé faire l'apprenti-imprimeur, qui a bâclé ça de son mieux, et l'on a cru que c'était digne du public ; mais on a compté sans son hôte.

A propos de travail, nous ne voudrions pas être injuste envers les *littérateurs :* il est probable qu'ils ont travaillé, ne fût-ce que pour rédiger les annonces qui accompagnent cette veillée. On sait que la plupart des journaux canadiens ont un grand talent pour traduire les annonces ; mais ils sont novices comparés aux " littérateurs " : nous conseillons à ces messieurs de se faire connaître ; nous promettons à chacun d'eux une bonne et belle médaille de cuir !

Faut-il mourir dans la Religion de ses Peres ?

Voici la belle réponse faite à cette question par un militaire M. V. de Gaja, général de brigade en retraite, à un ancien ami qui avait qualifié d'infamie l'abjuration de la religion de ses pères.

" Oui sans doute il faut mourir dans la religion de ses pères, si cette religion est vraie dans ses principes, pure de toute altération importante. Il faut alors, non seulement y mourir mais y vivre, l'honorer, la répandre, la pratiquer surtout. Mais si cette religion est erronée dans son principe fondamental, ou, si excellente et pure dans sa première origine, elle a subi de profondes altérations au point de la défigurer, il faut au plus tôt employer notre influence pour la ramener à sa pureté primitive ; il faut même la quitter si l'immobilité est devenue son caractère fatal et définitif.

Mourir dans la religion de ses pères quand même ! ..... mais c'est accepter le principe insoutenable : *toutes les religions sont bonnes*, principe de ceux qui n'ent ont point.—Mourir dans la religion de ses pères quand même ! ..... mais n'est-ce pas faire de la religion un principe d'hérédité, tandis qu'elle n'a de valeur qu'autant qu'elle est personnelle et sentie ?

Mourir dans la religion de ses pères, quelle que soit cette religion ! .... mais c'est condamner les premiers chrétiens qui ont abandonné le judaïsme et l'idolâtrie ; c'est condamner Jésus-Christ et ses apôtres qui ont apporté dans le monde un principe et un culte nouveaux.—Mourir dans la religion de ses pères ! ... mais encore entendons-nous, la religion de quels pères ? Car, enfin, si nous remontons de génération en génération la nombreuse série des pères qui nous ont transmis la vie, nous les voyons tirer leur origine du sein de l'idolâtrie, puis passer par les clartés du christianisme, puis peut-être, sacrifier à l'arianisme qui désola l'église, puis passer par les sentiers ténébreux du moyen-âge, puis par les routes diverses de l'incrédulité sceptique et ironique du siècle dernier et aboutir enfin au romanisme moderne. Laquelle de ces religions est celle de nos pères ? dans lequel de ces cultes devons-nous vivre et mourir ?

En présence de ces considérations et de leurs conséquences inévitables, reconnaissez avec moi, monsieur, que nous ne devons accepter l'héritage religieux que nous ont laissé nos pères que sous bénéfice d'inventaire. Chacun portera son propre fardeau, et comme chacun est guidé par une conscience individuelle, à chacun revient nécessairement une responsabilité individuelle.

Si j'ai cessé d'être catholique selon Rome, pour devenir catholique selon l'Evangile, c'est que j'ai fait cet inventaire ; non par incrédulité, mais dans l'intérêt de ma foi ; non par mépris, mais avec respect ; non par orgueil, mais en vue de mon propre bien moral ; non à la légère, mais laborieusement ; non en un jour de caprice, mais après plusieurs années de recherches, d'observations, de lectures, d'études consciencieuses et suivies. De sorte que, si je suis contraint de reconnaître qu'il y aurait *infamie* de votre part à abandonner la religion de nos pères *tant que vous y croirez*, vous devez reconnaître qu'il y aurait *infamie* de la mienne à y persévérer *alors que j'ai cessé d'y croire*.

Cette recherche, j'ai dû m'y livrer dès que j'ai senti s'éveiller en moi des besoins religieux, dès que j'ai senti que nous ne pouvons nous passer de culte, ni de convictions sérieuses.

J'avais besoin d'une religion que je pusse pratiquer avec une entière conviction, qui s'emparât de mon être tout entier, raison, conscience, cœur, et pas seulement de l'imagination dont il faut toujours se garder dans la poursuite des idées religieuses. J'avais besoin d'une religion qui, dans la pratique, laissât au père de famille et au mari toute la responsabilité exclusive de sa position, à la conscience individuelle tous ses droits imprescriptibles ; que l'on pût pratiquer chaque jour, non seulement dans les édifices publics, mais dans le sanctuaire de sa famille, et qui me fit trouver un temple chrétien partout où il y a des cœurs chrétiens ; une religion ingénieuse dans les ressources de sa charité, libérale dans ses bienfaisantes applications, rigoureuse sans doute quant aux principes, mais indulgente à l'égard des hommes ;

une religion, enfin, pure d'intolérance, de fanatisme et de superstitions.

Cette religion je l'ai trouvée dans le protestantisme en lisant la Parole de Dieu qui en contient tous les principes ; je l'ai trouvée sans cesser d'être chrétien ou plutôt en m'efforçant de redevenir chrétien primitif, chrétien selon l'Evangile, chrétien comme le furent nos pères des temps apostoliques, chrétien selon des principes qu'il est à désirer qu'on ne les eût jamais laissé s'altérer.

Et dans ce changement dont je bénis Dieu chaque jour, je n'ai abandonné la religion de mes pères immédiats que pour revenir à celle de mes pères primitifs, j'ai moins changé de *religion* puisque je suis chrétien, que de culte ou de communion puisque je ne suis plus catholique romain.

Je suis même plus catholique que jamais, car ce mot qui, comme chacun le sait, signifie *universel*, je l'applique à l'Eglise de Dieu qui embrasse non pas seulement ceux qui se rattachent à Rome, mais tous ceux qui s'attachent à Jésus-Christ, à quelque communion qu'ils appartiennent ; et, dans cette extension de la pensée chrétienne, je sens mon cœur s'élargir pour mes frères, je me sens plus d'amour pour les bénir et pour prier pour eux.

Si c'est là une infamie, soit : je m'en consolerai dans l'approbation de ceux qui m'auront compris et dans celle de ma propre conscience ; je m'en consolerai aussi dans la pensée que Dieu permet, pour un temps, qu'un tel opprobre soit dispensé à ceux qui veulent vivre, non selon la religion du monde, mais selon la religion de la vérité. Les apôtres n'ont-ils pas été dans leur temps considérés comme la *balayure de la terre*, et Voltaire n'a-t-il pas appelé *infame*, celui que nous appelons le saint et le juste ? Le jugement des hommes n'est pas sans appel : en attendant que nous soyons jugés par celui qui seul connaît les secrets des consciences, que chacun agisse comme le dit St. Paul : " suivant qu'il est pleinement persuadé en son cœur."

De l'usage des Corsets.

Nous soumettons au public et en particulier aux médecins les observations suivantes d'un docteur français distingué, M. Duval, sur l'usage des corsets. De tous les préjugés qui affligent l'espèce humaine, il n'en est pas sans doute de plus répandu et de plus enraciné que celui-ci. Il vaut la peine de s'en occuper et de faire quelque chose pour le dissiper.

" Tout le monde sait que la poitrine forme un cône dont le sommet est en haut et la base en bas : or, les corsets, plus serrés vers le milieu du torse, rétrécissent la base de la poitrine, partie du tronc qui doit être naturellement la plus large. De la sorte, ils compriment et déplacent les principaux organes ; et les intestins, correspondant à l'endroit le plus serré, s'échappent au-dessus et au-dessous de ce lien, et se dirigent vers la poitrine et le bassin. Dans le premier cas ils compriment le foie, la rate et l'estomac, refoulent le diaphragme, qui se voûte vers la poitrine. D'un autre côté, les parties qui sont poussées vers le bassin compriment la vessie, l'utérus, etc. De la compression de ces différents organes, il résulte une grande gêne pour tous les viscères et les principales fonctions : la respiration est très-gênée par le serrement des fausses côtes et le refoulement du diaphragme vers les poumons ; la circulation du sang est aussi troublée par la gêne de la respiration et la compression du cœur et des gros vaisseaux. Le sang alors se trouve retenu en trop grande quantité dans les vaisseaux de la poitrine, de la tête, de l'utérus, etc., ce qui occasionne une espèce de regorgement qui, selon les dispositions individuelles, peut donner lieu à des palpitations, à des oppressions, à des phthisies, à des vertiges ou même à de véritables apoplexies ; à des pertes utérines, à des affections hystériques, à des vapeurs, etc..... Mais c'est principalement chez les jeunes filles que l'emploi de ce vêtement est pernicieux. Souvent, pour avoir voulu embellir la taille, on a déformé le torse, compromis ou entravé la crue, en même temps qu'on fomentait chez ces jeunes personnes le germe de ces maladies auxquelles on doit attribuer beaucoup de morts prématurées. Les corsets agissent chez les jeunes filles en s'opposant au développement de la charpente osseuse de la poitrine, et au libre exercice des viscères qu'elle renferme. Les poumons et le cœur sont en effet gênés dans leur action, et

de là résultent des irritations pectorales qui compromettent gravement la santé et souvent la vie. Quant à la compression du torse, indépendamment des causes que nous venons de signaler, elle est très-souvent la cause la plus active des distorsions vertébrales ; car elle agit en comprimant les muscles du tronc, et par conséquent en entravant leur développement ; alors, ces muscles n'ont en effet plus assez de force pour soutenir l'épine dans sa rectitude normale.

ROLE DU CATHOLICISME
DANS LA
Crise des dernières années.

C'est dans les temps de crise qu'il faut juger les croyances religieuses. Alors seulement on peut mesurer leur force. Si elles ont la vie en elle-même, elles la manifesteront et la donneront. Les jours de périls sont les jours par excellence d'une croyance énergique. Si nous voulons savoir au juste la force du catholicisme actuel, nous n'avons qu'à nous demander le rôle qu'il a joué depuis trois ans en France ? Le caractère par lequel il s'est le plus fait remarquer, c'est l'habileté. Sa politique a été excellente,—tellement excellente, que c'est inquiétant pour un parti religieux. Tant de savoir-faire est-il conciliable avec une foi simple et grande ? Tout le monde se souvient de la promptitude avec laquelle le parti catholique a acclamé la république nouvelle. Vraiment, on eût dit qu'il l'attendait, tant il l'accueillait avec empressement. Pas un arbre de liberté n'était planté qu'un prêtre ne fût présent pour le bénir. S'il y a eu là un enthousiasme sincère, cela a du moins été un enthousiasme passager. Sans doute, il se sera consumé dans sa propre flamme. Toutefois, chose étrange pour un sentiment si vif ! il était admirablement sage. Il s'est allumé à point ; il s'est éteint au moment voulu. Il a duré tout le temps de la puissance du peuple, c'est-à-dire le temps où il y avait quelque chose à craindre. Une fois rassuré, le parti catholique s'est bientôt refroidi. Il a repoussé avec indignation ceux qui ont eu la naïveté de continuer à favoriser la république quand ce n'était plus opportun. Il a favorisé, comme nous l'avons vu, le système de compression appliqué au pays. Aujourd'hui, tous ses organes officiels maudissent ce qu'il avait autrefois béni.

Eh bien ! ce revirement si complet, pour être habile n'en est pas moins le plus fâcheux symptôme. En agissant ainsi, on se conserve un budget, mais on perd son influence morale. On garde tous ses sanctuaires, mais on éteint le feu véritable de l'autel, qui est la foi courageuse et ferme. S'abstenir de toute action politique, le parti catholique en avait le droit ; c'était même ce qui eût le mieux assuré sa dignité. Il pouvait encore épouser une cause, pourvu que ce fût avec calme et modération, et surtout qu'il lui demeurât fidèle. Mais caresser un parti quand il est fort, l'insulter quand il est à bas, ce n'est montrer ni courage, ni générosité. Il y a là plus d'affection pour les positions que pour les principes. Le parti catholique tire une grande gloire du dévouement sublime de l'archevêque de Paris, mourant victime de son désir d'apaiser les discordes civiles. L'acte est admirable, mais il est seul dans son genre ; il n'est point du tout le type de la conduite du parti—à moins que celui-ci ne prétende que le meilleur moyen de réconcilier deux camps, c'est de passer promptement de l'un à l'autre.

Quelle parole féconde pendant ces trois années a fait entendre le catholicisme ? Laquelle de ses paroles a retenti dans nos cœurs et nos consciences ? Nous avons vu comment il a combattu ses adversaires, par quelle voie ardue il s'est efforcé de les ramener à la vérité. En les châtiant, en les flagellant de sa rude parole, a-t-il au moins accepté ce qu'il y a de bon dans les aspirations de notre époque ? Il n'est pas une seule de ces aspirations qu'il n'ait refoulée et condamnée. Nous parlons toujours, cela va sans dire, du catholicisme ultramontain—le catholicisme orthodoxe. Il faut voir comme il raille agréablement tout désir de progrès. Parle-t-on de la question sociale, qui, malgré les solutions mauvaises proposées, existe et finira par se dresser devant nous de toute sa hauteur redoutable ? Il ne se contente pas de combattre le socialisme—ce qui est légitime. — Il nie toute amélioration possible dans les institutions sociales ; il rappelle la condamnation qui pèse sur l'humanité et en fait un rempart commode contre toute idée d'amélioration. Ou bien, quand il

est de meilleure humeur, il parle de rétablir les capucins et les moines mendiants. C'est là sa solution gaie. Des hommes généreux se réunissent-ils pour développer ces sentiments pacifiques auxquels un si noble hommage était rendu dernièrement dans le parlement anglais ? Le parti ultramontain n'a que des sarcasmes pour leur *utopie*, et cela au nom d'une religion qu'aucune chimère n'égalera en folie aux yeux du monde. Fidèle aux traditions de Joseph de Maistre, il déclare que le sang de l'humanité n'a pas assez coulé pour son expiation. Mais il y a surtout une idée qui a le privilége d'exciter toute sa fureur : c'est l'idée de l'abolition de la peine de mort. On peut être divisé sur cette question, mais nul esprit sérieux ne niera qu'elle ne soit grande et digne d'intérêt. Le parti ultramontain prodigue l'insulte à ceux qui sont pour l'abolition de la peine de mort. Dernièrement, l'*Univers religieux* disait que le premier homme qui ait montré de la sensibilité à l'occasion du sang versé, c'est Caïn répugnant à offrir à Dieu des sacrifices sanglants comme Abel. Il n'est pas un projet de réforme qui n'ait été anathématisée. Telle est la position prise par le catholicisme dans la crise actuelle.

Il s'est, du reste, très nettement exprimé sur la crise actuelle dans un écrit accepté, prôné, publié par lui : je veux parler des *Lettres et discours* de M. Donoso Cortès. Voici l'idée générale de ce livre, qu'il nous est important d'analyser, car rien ne nous donnera une idée plus juste de la manière dont le catholicisme apprécie cette grande crise que nous traversons. D'après M. Donoso Cortès, la dissolution sociale doit aller en augmentant. Le mal doit l'emporter sur le bien—comme c'est toujours le cas quand un libre jeu est laissé aux forces humaines, quand il n'y a pas une intervention directe et terrible de la colère céleste. Nous devons donc nous attendre à un cataclysme épouvantable. Mais c'est précisément alors que le feu du ciel viendra tout remettre en ordre. Si du reste quelque chose doit aujourd'hui nous rassurer, c'est la force matérielle qui permettra à quelque dictature salutaire de s'établir. Les meilleures espérances de M. Donoso Cortès sont dans les baïonnettes. On peut dire que le dieu qu'il invoque est, comme pour l'empereur de Russie, avant tout le dieu des bataillons.

Ainsi le dernier mot d'un grand parti religieux est la force matérielle. Là est son espoir—sa solution. Est-il possible d'abdiquer moralement avec plus d'impudence ? Est-il possible d'avouer plus hautement le scepticisme ? Quoi ! La société est, selon vous, en dissolution comme il y a dix-huit siècles, vous vous dites les représentants d'une religion vraie, et vous attendez le salut non de cette religion, mais d'une épouvantable compression. Ah ! il faut que vous sentiez votre foi bien vacillante à ce vent de tempête qui souffle sur nous,—ou il faut que vous méprisiez bien l'humanité. En tout cas, vous avouez votre impuissance, et comme c'est dans les temps de crise qu'on juge le mieux des ressources morales d'un parti religieux, vous vous condamnez vous-mêmes par un irrévocable jugement.

Que parlons-nous encore de livres ? Il y a eu à cette philosophie ultramontaine un sinistre commentaire que nous n'oublierons pas. Il nous sera permis, sans faire aucune appréciation politique, d'en faire l'appréciation religieuse. La philosopie ultramontaine dit : La puissance spirituelle ne peut nous sauver ; il faut encore le secours de la force matérielle. Qu'a-t-elle besoin de le dire encore ? N'est-ce pas ce que nous avons vu sur les murs croulants de Rome ? La puissance spirituelle du catholicisme, dans sa plus haute personnification, a dû s'imposer au peuple qui devait être catholique par excellence à coups de canons. Cela dit tout. Voilà votre force, dirons-nous à l'ultramontanisme : elle n'est qu'une force d'emprunt. Si vous vous applaudissez de votre triomphe, nous nous en applaudissons aussi, car c'est un triomphe qui ensevelit. On ne se relève pas d'une pareille victoire. Il faut que l'étranger monte la garde chez vous, pour que vous n'en soyez pas chassé. Voilà la mesure de votre puissance morale. Rien au monde ne pourrait mieux résumer notre pensée sur le catholicisme contemporain.

EDMOND DE PRESSENSÉ.

POESIE.

LA FIANCEE.

Où vas-tu, jeune Fille, en ta robe de fête,
Comme un lys du matin ne lèves-tu la tête
Que pour montrer au jour l'éclat de tes attraits ?
Quel bonheur rêves-tu, dis, quels sont tes souhaits ?
Cherches-tu les plaisirs nourris par la mollesse,
Ou bien l'or que procure une vaine richesse,
Les discours et l'encens d'amis adulateurs,
Ton triomphe et ta chûte au milieu des honneurs ?
" Mettre au pied de l'autel ma couronne de roses,
Souvenir virginal qui d'amour se compose,
Prononcer un serment qui naît de la candeur,
Je vais où me conduit le choix qu'a fait mon cœur.
Pour aimer mon Epoux et lui vouer mon âme,
Exister de lui-même et brûler de sa flamme ;
Pour être grande, noble, Oh ! si belle à ses yeux,
Et porter nos regards, notre espoir vers les Cieux."
— Dieu veille sur tes pas, jeune Fille adorée !
Qu'il donne à tes vertus une gloire assurée.
De blanches fleurs parent son front ;
Son cœur bat d'une vive joie,
Rien ne la distrait sur sa voie,
Où du Ciel s'échappe un rayon,
Pour embellir son innocence.
Elle marche avec l'Espérance,
Et l'amour dans sa pureté.
On la contemple et on l'admire !
Sa lèvre n'offre qu'un sourire,
L'adieu de sa virginité.

CHAS. LEVESQUE.

Ste. Mélanie, juin 1853.

NOSTRADAMUS
ET SES
COMMENTATEURS,

PAR PHILARÈTE CHASLÈS.

§ Ier.

Pourquoi tout le XVI siècle croyait à l'astrologie. — Luc Gauric. — Cardan. — Nostradamus.

Vous n'auriez pas un XVIème siècle complet, si Nostradame le fou, l'imposteur, le prophète n'y prenait sa place, au milieu des Cervantes, des Rabelais, des Calvin, des Bacon, des Shakspeare, des Copernic ; parmi tous ces rénovateurs d'empires et destructeurs de croyances, poètes, artistes, religionnaires, observateurs, philosophes, guerriers il faut un charlatan.

Cette marche impétueuse et désordonnée de la civilisation vers un nouveau but, cet élan universel vers un monde inconnu ; cette grande course des peuples à travers les décombres du moyen-âge, les demi-clartés du scepticisme naissant et les déserts d'une érudition âpre, je les admirerais moins sans Nostradame. Sa présence m'est nécessaire. Tout serait incomplet, si le plus extravagant symbole de la crédulité, de la niaiserie et de l'absurde ne venait s'y mêler. A côté du génie divinateur de Bacon, je veux trouver le génie ignare, aveugle et idolâtré de Nostradame. Oh ! le beau spectacle, et comme l'alchimie et la chimie, comme les adeptes de l'oneïroscopie et de la grammaire, comme la vraie et la fausse science, amateurs confus de folies et de découvertes, troupe scolastique, réformatrice, ridicule, sublime, se précipite à travers la forêt magique, emportée par le mouvement qui entraîne toutes les intelligences ! Elles sont enthousiastes et prophétiques alors même qu'elles s'appliquent à l'algèbre et à la jurisprudence, à la science des accents hébreux et à celle des mètres grecs ! Sublime chasse aux idées, si effrénée et si étourdie ; — renversant les trônes et les religions sur son passage, sonnant l'appel de la Ligue, l'éveil du monde protestant dans le monde catholique, et donnant en passant la première atteinte à la vieille synthèse, le dernier coup de massue à la féodalité qui se débat !

Dans ce fracas d'armes et de voix savantes, vous aimez surtout à entendre résonner au loin le cor magique du sorcier Nostradame, la voix oraculaire qui veut percer les âges futurs ! Sans Nostradame, une large portion de l'humanité dans ce siècle ne serait pas représentée ; portion respectable, qui constitue le fond et le *substratum* de la société ; qui vit, heureuse et niaise, sur les préjugés d'autrefois et ne dépasse jamais son siècle ; qui impose la loi aux esprits d'une forte trempe et les oblige à se taire ou à lui payer tribut. C'est elle qui méprise Copernic et s'agenouille devant Nostrada-

me ; qui ne croit pas à Galilée, mais qui a foi à Jérôme Cardan ; qui donne un morceau de pain au Tasse et des trésors à Ronsard. C'est encore elle, en d'autres temps, qui dresse les autels de Pradon, qui fait un apothéose tantôt à la stupidité, tantôt à la folie. Par elle Nostradame est populaire comme un vieux saint du calendrier, mystérieux comme l'Apollon Delphique et immortel comme Barême. Il mérite sa gloire. Quel beau sang-froid ! quel emploi hardi de l'énigme et du calembour, du coq-à-l'âne et de l'amphigouri ! Sur ce fonds il a vécu pendant trois siècles.

C'était un pauvre médecin de Salon de Craux, en Provence, qui s'ennuyait dans sa solitude et qui manquant de clientèle se mit à faire des almanachs. Il y annonçait (comme notre ami Matthieu Laënsberg) des épidémies, des épizooties, la mort des grands, des révolutions d'empires, des tremblements de terre, des ouragans et des inondations ; le tout en quatrains sybilliques, remarquables par la barbarie du style et l'absence de toute espèce de talent, de pensée, de sens ou d'esprit. En 1510, les Provençaux de Salon n'étaient pas sceptiques.

Le médecin vendit ses almanachs, dont les prophéties infaillibles ne manquèrent pas de s'accomplir bientôt. On cria au miracle ; Nostradame se laissa faire, et puisqu'on voulait qu'il fût prophète, il prophétisa : sa fortune fut assurée.

Alors on cherchait des prophètes partout, comme en d'autres temps on veut des législateurs. Nos humbles ancêtres demandaient appui et secours contre l'avenir menaçant, contre leur foi que le doute commençait à ébranler, contre Dieu, le destin et le diable. Cette belle confiance dans la force humaine qui s'est emparée de notre époque ne leur appartenait pas. Ils faisaient route en tremblant sous un nuage qui enveloppait tout. Affaires publiques et privées, batailles, conspirations, révolutions, le sérieux et le tragique de la vie se mêlaient de théosophie et de cabale, de magie et d'astrologie. Erudits et artistes, esprits d'ailleurs éclairés et vigoureux, princes aux volontés de fer, guerriers qui vivaient et mouraient les pieds dans le sang, professaient le même respect pour les sciences occultes, sciences que le philosophe ne manquait pas d'étudier : personne, s'il les eût négligées, n'aurait cru à son propre savoir. C'était le complément nécessaire et le corollaire du christianisme mal compris. Ecoutez le prêtre chanter ses exorcismes dans la vieille cathédrale, répéter les mots sacramentels qui font fuir le démon, et vêtu de ses habits pontificaux, sous ces voûtes que l'encens obscurcit, accomplir ses rites mystérieux dans une langue inconnue. Est-ce un prêtre ? est-ce un magicien ? L'astrologue est banni, écartelé, brûlé par les gens d'église ; ceux qui l'égorgent lui rendent hommage ; ils le tuent parce qu'ils le craignent. Le Parlement verbalise contre lui ; et le roi lui fait compter de beaux écus au soleil, dans l'espoir qu'il voudra bien arrêter l'armée ennemie, qui est maintenant en marche, et soulever les flots de la mer pour engloutir une flotte qui vient de faire voile. De graves sénateurs apprennent que la vie du monarque est menacée, qu'on a moulé une statue de cire à son image, et qu'on l'a enterrée la tête en bas. Ils tremblent sur leurs siéges, et prononcent la mort contre le magicien-conspirateur. Avant de lever l'ancre, le matelot consulte sa carte nautique pour savoir exactement dans quel parage se trouve le démon qui jette les navires sur des écueils ; et les princes, sans que personne s'en étonne, livrent au bourreau le malintentionné, qui, pour compromettre leur santé et leur vie, a jeté sur eux un mauvais œil.

Cette vapeur de crédulité s'étend bien avant dans le XVIème siècle. A peine un ou deux génies supérieurs essaient-ils de l'écarter ; encore s'en rapprochent-ils souvent malgré eux. La merveilleuse sagacité de Bacon ne le protège pas ; le Moïse de la philosophie moderne honore la science de Nostradame. Bacon classe l'astrologie parmi les sciences incontestables et lui assigne une belle place dans son Arbre Encyclopédique ; il rapporte gravement plusieurs interprétations de rêves qu'il daigne commenter. On lui écrit d'Italie que la terre tourne, selon Galilée ; il s'arme de toute sa colère contre Galilée et se moque de ceux " qui

ajoutent foi aux billevesées de cet Italien."

"Je me souviens (dit-il dans une lettre), qu'étant à Paris, tandis que mon "père était à Londres, deux ou trois "jours avant sa mort, je rêvai que notre "maison de campagne était toute en"duite d'un mortier noir." Il raisonne ensuite savamment sur la vertu occulte des sympathies. Voulez-vous un exemple plus singulier de cette crédulité étrange chez un philosophe, chef de la philosophie expérimentale? Nous rapportons fidèlement un passage extrait de la *Sylva Sylvarum*, ouvrage peu connu et curieux :

"J'avais, dit Bacon, une verrue au "doigt dès l'âge le plus tendre. Me "trouvant à Paris, à seize ans environ, "il m'en vint aux deux mains plus de "cent autres dans l'espace d'un mois. "L'ambassadrice d'Angleterre, qui pourtant n'était pas superstitieuse, me dit "un jour qu'elle se chargeait de me débarrasser de toutes ces verrues. En "effet, elle se fit apporter un petit morceau de lard recouvert de sa couënne, "et frotta toutes mes verrues avec le "gras, surtout celle que j'avais depuis "mon enfance; puis, ayant suspendu le "morceau de lard à un clou en dehors "d'une fenêtre de son appartement, à "l'aspect du midi, elle le laissa dans cet "endroit, où, se trouvant exposé aux "rayons du soleil, il se putréfia. En "cinq semaines, toutes mes verrues disparurent, même celles qui dataient de "presqu'aussi loin que moi."

Bacon donne ce fait comme preuve d'une corrélation sympathique ou d'une action réciproque entre les corps qui ont fait partie d'un même tout, ou qui ont été en contact l'un avec l'autre. Voilà ce qu'est devenue cette raison; elle est subjuguée par une apparence équivoque, par la putréfaction d'un morceau de lard qui coïncide avec la disparition d'une verrue! Chez de Thou, esprit sage et froid, il y a des traces de cette maladie universelle. Le fameux Guy du Faure, sieur de Pibrac, célèbre par ses quatrains, "l'un des hommes de France, dit-il lui-même, qui ont le plus méprisé l'art d'astrologie," écrit à la reine Marguerite, dont il était fort épris: "J'ai fait tirer "votre nativité, Madame, par un gentil"homme romain très-curieux, studieux "et exercé aux supputations astronomi"ques. Je le connaissais pour avoir "auparavant dressé la nativité de M. le "maréchal d'Aumont à sa prière, peu "de mois avant qu'il fût blessé. Or, le "susdit gentilhomme avait prédit au "maréchal le jour et la façon qu'il devait "être assailli; et il se trouva que cela "était vrai. Cette rencontre de vérité "avait donné telle foi et créance à cet "homme, qu'il n'y avait petit ni grand, "à la cour qui ne désirât le connaître et "l'employer. Donc, je lui fis me montrer votre nativité. Son jugement sur "icelle était entre autres que, depuis le "vingt-et-unième de mai jusqu'au vingt-huit du dit mois, vous étiez en danger "de mort violente, *per conto dell' honore*. "Comme il vit mon cœur saisi et troublé, "il me dit que non-seulement Dieu était "par-dessus telle chose, mais aussi la "prudence et la sagesse humaine, et "qu'il avait expérimenté plusieurs fois "que les effets malings des affections et "des impressions des astres étaient facilement évités et détournés par ceux "qui en étaient avertis et daignaient y "prendre garde."

Si les philosophes du siècle en sont là, je demande indulgence pour Nostradame. Il avait beau jeu, lui et ses camarades, et la cour de Catherine leur offrait une splendide moisson. Non-seulement il en a profité mais, ce qui mérite que la postérité se souvienne de lui, il a su éviter les dangers de sa gloire. D'autres, plus savants et moins habiles, Cardan, composé du fou et du génie, Paracelse, fou aux trois-quarts, se sont brisés contre les écueils sur lesquels Nostradame a planté son pavillon victorieux.

Les autres astrologues "qui abondaient au sein de cette cour vertueuse et honneste par-dessus toutes, comme dit Brantôme," avaient soutenu l'honneur de la divination sidérale par de bonnes prophéties positives. Luc Gauric et Cardan, avaient gagné leur argent en conscience; Gauric osa prédire que "Henri II vivrait jusqu'à soixante-quatre ou soixante-cinq ans; qu'un grand péril le menaçerait alors, et que s'il le surmontait, il arriverait jusqu'à soixante-neuf ans et dix mois." Malheureusement Henri II mourut à quarante ans sous la lance de Mont-

gomery ; Gauric fut déconsidéré. Cardan tira l'horoscope d'Edouard VI, roi d'Angleterre, qui, selon lui, " devait vivre longtemps et constamment heureux." A peine la prédiction était-elle faite, Edouard expira. Cardan recommença son calcul, affirma qu'il s'était trompé dans la supputation des nombres, et sauva de son mieux l'astrologie et l'astrologue. " Tout calcul bien fait, dit-il dans ses Mémoires, le prince a eu raison de mourir quand il est mort : un moment plus tôt ou plus tard, son départ n'eût pas été dans les règles." L'expédient était bon pour une fois ; Cardan n'osa pas le renouveler. Il avait fixé d'avance l'époque de sa propre mort : et comme elle n'arrivait pas au temps marqué par lui, il se laissa tout bonnement mourir de faim. La vraie science a trouvé peu de pareils séïdes ?

Il y avait plus de finesse chez Nostradame le Provençal, et il connaissait mieux les hommes. Il commence par faire de simples almanachs : aucune prétention chez lui ; il ne comprend pas seulement les mots oraculaires que Dieu met dans sa bouche. Il sibyllise et ne sait ce qu'il fait, comme la Pythie. Ses Centuries sont un tissu de mots sans suite, dans lesquels les curieux trouveront tout ce qu'il leur plaira d'y trouver. Par exemple :

La lune, au plein de nuit, sur le haut mont,
Le nouveau Soph, d'un seul cerveau l'a vue,
Par ses disciples estre immortel Semond.
Yeux au midi : en seins mains : corps au feu.

C'est la seizième strophe de la troisième Centurie. Avec des oracles de ce genre il ne court pas risque de se tromper jamais. C'est cependant fort clair. Ne voyez-vous pas que *la lune*, c'est la France ; le *grand Soph*, Louis XIV ; en *seins mains*, la galanterie de sa cour ; et *corps au feu*, les massacres des Cévennes ? Quelqu'un a trouvé cela en 1688.

Le grand Nostradame ne hasarde rien, n'explique rien ; il s'enveloppe d'une obscurité mystérieuse ; il jette pêle-mêle dans ses quatrains des mots de jargon, des termes d'astrologie, des phrases coupées, des oracles ambigus qui ne se rapportant à rien peuvent convenir à tout. " J'ai (dit-il dans sa préface) retiré ma " langue au populaire, et n'ai déclaré " que par *obstruses et perplexes sentences* " *les causes futures même les plus urgen-* " *tes*. Le tout escrit sous figures *nébu-* " *leuses* plus que du tout prophétiques." Ces figures *nébuleuses* ont fait ta gloire, ô Nostradame ! tu ne risquais rien : toutes les chances étaient pour toi. Il est impossible qu'au milieu de toutes ces paroles ridicules et enfilées bout à bout, il ne s'en trouve pas quelqu'une qui doive un jour cadrer avec des événements réels. Il a dit " que le jeune lion serait frappé dans une cage d'argent." Assurément le *lion* est Henri II, et la *cage d'argent* est son casque : personne n'en doute. Il a parlé de *sang rouge qui doit couler sur un trône ;* c'est bien évidemment la mort de Charles Ier qu'il annonce. Voici la prophétie de la Saint-Barthélemy ?

Le gros airain, qui les heures ordonne,
Sur le trépas du tyran cassera ;
Pleurs, plaintes et cris, eaux, glace, pain ne [donne,
V. S. C. paix, l'armée passera.

Le *gros airain*, n'est-ce pas la cloche de la Saint-Barthélemy ? Le *trépas du tyran*, n'est-ce pas la mort de Coligny ? Il est vrai que la cloche n'a pas cassé ; mais on ne doit pas s'arrêter à si peu de chose. *Pleurs, plaintes et cris* s'expliquent aisément ; *eaux, glace* indiquent l'hiver rigoureux, et *pain ne donne* la disette qui ont suivi le massacre. D'honnêtes gens ont écrit à peu près un demi-volume de commentaires sur la question de savoir ce que signifient les lettres V. S. C., qui, selon les plus habiles, doivent se traduire par *vieux sang coulera ;* enfin, *l'armée qui passe* est l'armée espagnole. Tout cela est clair comme le jour.

Ce Nostradame nébuleux, gascon malin, fut pris au grand sérieux. Catherine l'Italienne fit venir à sa cour l'illustre centuriateur qu'elle combla de bienfaits, d'honneurs et d'argent. Toute la cour lui rendit hommage. Jean Dorat, professeur de langue grecque, écrivit un Traité sur ses " Pronostications." Il manquait encore à sa gloire un séïde, un disciple, un apôtre ; cet apôtre se trouva.

§ II.

L'élève de Nostradamus. — Chavigny. — Commentateurs divers de Nostradamus. — Destinée de son livre au XVIIe *et au* XVIIIe *siècles.*

Dans la ville de Beaune vivait alors un gentilhomme nommé Jean de Chavigny, esprit faible et ardent, qui avait puisé à l'école de Jean Dorat une immense vénération pour Nostradame. Il couva longtemps son enthousiasme secret, et finissant par y céder, s'achemina vers Salon comme un pèlerin vers le saint lieu. Le prophète de Salon l'accueillit bien, l'admit dans son intimité et fut désormais le commensal de cet honnête disciple beaunois, qui avait abandonné pour lui son pays natal, sa famille et le soin de ses domaines. Nostradame mourut dans les bras de Chavigny : l'imposteur absurde trouva un ami plus fidèle, un admirateur plus dévoué de sa personne et de ses écrits, que vous, qui n'étiez que des hommes de génie et non des prophètes, Shakspeare, Cervantes, Leibnitz ! Chavigny eut la douleur de perdre son maître, et quittant précipitamment la Provence, il passa le reste de sa vie à commenter les Centuries de Nostradame et " à combattre, dit-il, les ignorants qui mettent en doute la science immortelle du prophète. " Chavigny se sacrifia tout entier à ce beau travail, qui lui " a coûté, dit-il, l'infini labeur de vingt-huit années, " et qui occupe plusieurs volumes ; demandez plutôt aux bibliophiles. C'est Chavigny qui nous a conservé les détails relatifs à la vie de son maître, c'est lui qui nous dit comment Nostradame a prophétisé sa propre mort ; il cite, entre autres preuves de la divine mission de Nostradame, la petite anecdote suivante, qui doit imposer silence aux incrédules et que je donne ici dans sa naïveté.

" Un jour Nostradame se promenait " avec moi. Nous aperçûmes deux co- " chons de lait, l'un blanc, l'autre noir. " Quel sera leur sort ? demandai-je à " Nostradame. Nous mangerons le noir, " me répondit-il ; le blanc sera dévoré " par un loup. Afin d'éluder la prédic- " tion, j'ordonnai en secret qu'on prépa- " rât le cochon blanc pour le dîner. Le " cuisinier obéit ; mais, ayant affaire " ailleurs, il laissa le cochon blanc sur la " table : un petit loup domestique profita " de l'occasion, et le mangea. Le cui- " sinier, à son retour, fut contraint de " substituer le cochon noir au cochon " blanc : ainsi s'accomplit la prophétie " de l'infaillible Nostradame. "

Vraiment on est épris de cet excellent Nostradame ; et l'on aime à s'arrêter longtemps sur le prophète, sur ses commentateurs, sur ses disciples, sur sa gloire posthume, sur la petite bibliothèque des auteurs qu'il traîne à sa suite. Car Nostradame est une planète qui a ses satellites et augmente son cortège à mesure qu'elle avance dans l'espace et dans le temps. Non-seulement on le commente, mais on commente ses commentateurs. Pas de siècle qui ne produise quelque nouvelle explication des *Centuries*.

Il ne se fait pas une petite révolution sur le globe sans que les partis aillent chercher dans cet obscur et vieil arsenal quelque prédiction à leur usage. En 1816, un journal du Languedoc rapportait le quatrain suivant de Nostradame à la vie de Bonaparte et à sa captivité :

Classe gauloise, n'approche de Corsègne,
Ni de Sardaigne, tu t'en repentiras ;
Trestous mourez, froustrez de laide grogne,
Sang nagera ; captif ne me croiras.

Classe gauloise, c'est la *flotte française*, dit le journaliste ; si elle n'avait pas conquis *Corsègne* ou la Corse, Bonaparte ne serait probablement pas venu en France et n'aurait pas régné ; *trestous mourrez*, c'est la conscription bien certainement ; la *laide grogne*, c'est la république ; on *nagera dans le sang*, tout le monde comprend cela. Napoléon sera captif, et certes il ne croira pas à Nostradame. Tel est le commentaire de quatre vers faits en 1630, expliqués en 1816.

On voit combien il était facile, en rapprochant des mots et des syllabes, en parlant au hasard de révolutions, de princes chassés, de peste, de famines et de guerres, enfin en consultant l'immuable et prophétique passé des peuples, de tracer le vague tableau de leur avenir. Les imaginations rêveuses ou ardentes furent frappées de quelques coïncidences et attachèrent toutes leurs pensées à l'explication de ces prophéties. Au vision-

naire Chavigny, qui eut pour adversaire le sieur Couillard du Pavillon, succédèrent d'autres fous de même calibre. Dès 1655 un petit livre anonyme avait donné des *Eclaircissements curieux sur les véritables quatrains de maître Nostradame.*

La Fronde ne manqua pas de recourir au livre immortel : un nouvel anonyme publia les *vraies Centuries de Nostradamus appliquées aux affaires de ce temps.* Ce dernier commentateur est un peu plus heureux que les autres ; le hasard lui donne des explications piquantes, et sa malice lui fait rencontrer des allusions qui nous étonneraient, si nous ignorions qu'avec un peu de complaisance on trouve des palais de nacre dans les nuages et des figures d'homme dans le marc de café. " D'abord, dit l'auteur, je vous " présenterai monseigneur le cardinal de " Richelieu peint d'après l'original cent " ans avant sa venue : "

Celuy qu'estait bien avant dans le règne,
Ayant chef rouge, proche à hiérarchie,
Aspre et cruel, et se fera tant craindre,
Succédera à sacrée monarchie. "

Vous comprenez que le *Chef rouge,* c'est la Barette, et que la *sacrée monachie* aura pour chef Richelieu, premier ministre ; le reste est facile. Ce premier ministre sera " aspre, cruel, se fera craindre, " etc. Passons maintenant à Olivier Cromwell :

De soldat simple parviendra en empire,
De robe courte, parviendra à la longue ;
Vaillant aux armes, en Eglise, ou plus pire
Vexer les prestres comme l'eau fait l'esponge.

Grammaire à part, la prophétie n'est pas trop mauvaise, et l'on peut, absolument parlant, reconnaître à ces traits grossiers le Protecteur d'Angleterre. Qu'est-ce que cette *robe courte ?* le juste-au-corps, dit l'explicateur. Et cette *robe longue ?* le manteau de cérémonie. Que signifie *ou plus pire ?* que Cromwell sera encore plus adroit théologien que bon militaire. O brave explicateur !

Cette fureur d'explications nostradamiques, ce culte de *Nostradame,* ne s'éteignent pas sous l'influence de la raison, quand le siècle de Louis XIV, le salon de Ninon, les œuvres de Molière, les discours de Gassendi ont frayé la route au scepticisme moderne. A la fin du XVIIe siècle, on voit reparaître un nouveau prosélyte de Nostradame. Celui-là s'appelle Guynaud, écuyer, gouverneur des pages de la chambre du roi. Il publie en 1693 sa *Concordance des Prophéties de Nostradamus avec l'histoire, depuis Henri II jusqu'à Louis-le-Grand.* Cette belle concordance doit marcher de pair avec le commentaire du Beaunois Chavigny. Guynaud voit tout dans les *Centuries* de Nostradame : la mort de Henri II, la ligue, la Fronde, les robes rouges, messieurs des enquêtes, le coadjuteur, le mariage de Louis XIV, son propre mariage et l'infidélité de sa femme, à lui Guynaud ; enfin la condamnation de Charles Ier, le passage du Rhin et la révocation de l'édit de Nantes. Le spirituel Lamotte-Houdard a écrit un sonnet en faveur de Guynaud et son commentaire.

Nostradamus est sans nuage :
Guynaud le dévoile à nos yeux, etc.

En est-ce assez ? Non. Un reflet de ces éternelles prophéties est venu rayonner sur le XIXe siècle peu crédule. M. Bouys a publié en 1806 son ouvrage sur la *Vue instinctive des prophètes, des sybilles et sur celle de Nostradame.* Enfin, en 1811, un autre écrivain (le dernier qui, à notre connaissance, se soit occupé de ce grave sujet) découvre chez Nostradame non-seulement Cromwell et Richelieu, mais, Bonaparte, Marat, Charlotte Corday et Louis XVI. Exemple :

Le trop bon temps, trop de bonté royale ;
Fais et deffais ; prompt, subit, négligence.
Légier croira faux d'espouse loyale,
L'un mis à mort par sa bénévolence.

Vous ne pouvez douter un seul instant que ce ne soient là " Louis XVI, Marie-Antoinette, la chute de la monarchie et le 21 janvier ; " ainsi le veut le commentateur, dont on nous permettra de ne pas citer ici le diffus et ridicule travail.

Que sur la limite extrême du moyen-âge, dans le chaos du XVIe siècle, dans ce fracas des trônes, des idées, des révolutions, des armées en marche, des religions au berceau, Nostradame le Provençal, monté sur son cheval de l'apocalypse, ait jeté ses prophéties au nez du peuple

et qu'on les ait accueillies avec vénération ; — nous comprenons cela, rien de plus naturel ; mais qu'un lambeau de ces quatrains oraculaires soit venu tomber au milieu du XIXe siècle, et qu'on ait ramassé ce lambeau ; — qu'il se soit retrouvé deux Chavigny en 1806 et 1811, voilà le miracle.

§ III.

Prédictions singulières qui se sont accomplies. — La crédulité est éternelle. — Le Régent.

En faits de rencontres et de prédictions singulières, on pourrait en citer de beaucoup plus frappantes que celles de Nostradame ; et puisque ce chapitre frivole et antique, plein de vieilles folies et de futilité peu connues se trouve commencé ; puisque nous voilà en train de remuer du bout de la plume ces débris de l'imbécillité humaine, comme on passe en revue chez le brocanteur les vieilles médailles verdâtres, les armures fêlées, les pots à beurre des ancêtres, les soucoupes fendues, les éventails avariés et les gouaches éteintes des aïeules, autant vaut continuer : tâche inoffensive. Il y a même je ne sais quelle poétique tristesse dans cette histoire de nos infirmités séculaires, qui ne changent guères que de formes, alors même que nous avons soin de les cacher.

Un livre publié en 1688, à Lille, par un nommé Lefèvre, prévôt et théologal de l'église d'Arras, prouve qu'il y a eu des prophètes, aujourd'hui oubliés, et qui ont rencontré plus juste que n'a fait Nostradame. Ce livre rare, intitulé *Du Destin*, traite de toutes les prédictions qui se sont réalisées. L'auteur place en première ligne la prédiction des guerres malheureuses de François 1er et la prophétie de la Réforme protestante, contenue, dit-il, dans le *Mirabilis liber*, souvent réimprimé au commencement du XVIe siècle. Il prétend que le *Mirabilis liber* annonce la naissance de Luther et les malheurs de l'église catholique.

L'auteur du livre *du Destin* rapporte la prophétie suivante, extraite du *Chant du Cocq français*, où sont rapportées les prophéties " d'un ermite, allemand de nation, lequel vivait il y a six-vingts ans. — Quand l'Espagne, dit ce *Cocq gaulois*, sera réunie à la France, alors sera détruite la puissance ottomane. " La prophétie est parfaitement juste.

Mais voici une prophétie qui s'est accomplie encore plus littéralement. Elle est extraite de la *Pronostication de Lichtemberg*, livre rare, imprimé à Cologne en 1528, aux frais de Pierre Quentel.

" Un *aigle* (*Napoléon*) viendra de l'orient, étendant ses ailes et cachera le soleil.... La terreur sera grande dans le monde.... Le *lys* (*la famille des Bourbons*) perdra la couronne, et l'*aigle* la recevra... " Telles sont les paroles expresses de Lichtemberg.

Dans un autre ouvrage, non moins rare que le précédent, qui a pour titre : *Présage de la décadence des Empires* (Meckelbourg, 1687), se trouve une autre prophétie plus philosophique. L'auteur affirme que " d'après toutes les supposi-
" tions, les plus grands Empires ne peu-
" vent durer plus de quatorze siècles, et
" que par conséquent le terme total et le
" dernier âge de la Monarchie française
" est marqué de 1700 à 1800. " A ces faits et à ces dates remarquables par leur précision, ajoutons un oracle plus précis encore. — " Il court de notre temps, dit
" le sieur Couillard du Pavillon, dans ses
" *contredits* dirigés contre Nostradamus
" (Paris, Abel Langelier, 1560), une pro-
" phétie, d'après laquelle le monde pla-
" nétaire, emblême du monde politique
" et social, est menacé d'une immense
" révolution qui doit commencer en
" 1789 et cesser vingt-cinq ans après. " Remarquons bien que le sieur du Pavillon se moque de cette prophétie qui devait s'accomplir avec une exactitude assez singulière.

Revenons à Nostradame, qui n'a jamais hasardé de prédictions aussi nettes et aussi frappantes que ces dernières. Il a conquis une belle réputation de prophète, précisément parce qu'il n'a jamais rien prophétisé ; l'espèce humaine est faite ainsi ; la puissance des charlatans n'est pas abolie ; j'ai vu la haute société de Londres en mouvement à propos d'un second Nostradame qui demeurait dans Pall-Mall, et tous les salons de France s'entretenaient en 1815 de mademoiselle Lenormand. La grande roue de la philosophie moderne passait sur les croyances et sur les institutions pour les broyer,

quand nous avions Mesmer et Cagliostro. Au milieu des lumières du dix-huitième siècle, Swedenborg a vu le ciel et les anges, et l'enfer et les limbes, aussi nettement que je vois la chambre où je suis assis; Swedenborg était un illuminé, Mesmer un empirique, Cagliostro un charlatan. — J'ai quelque chose de plus curieux à raconter.

Saint-Simon, le Tacite du XVIIe siècle et Philippe d'Orléans régent de France méritent assurément une place entre les hommes spirituels et désabusés de leur temps. Philippe était quelque chose de plus qu'un philosophe; tout le monde connaît ses réparties, sa nonchalance, sa finesse d'esprit et son dédain. Quant à Saint-Simon, où trouver un homme plus véridique, un plus sage esprit, une raison plus minutieuse, un courtisan plus difficile à tromper, un satirique moins prêt à pardonner à aucun vice; l'œil toujours ouvert sur les sottises d'autrui; intelligence perçante, mordante, taquine; serrant dans les tenailles de son anecdote jusqu'aux folies de ses amis, jusqu'aux fautes des prélats et du roi; écrivain scrupuleux, même religieux dans tous ses récits, et rapportant à la plus grande gloire de Dieu les vérités qu'il se permet. Celui-là vous ne l'accuserez pas de crédulité sotte, pas plus que vous n'attribuerez à faiblesse d'esprit la théurgie du prince. Ecoutez ce que dit Saint-Simon.

" Entr'autres fripons de curiosités cachées, dont M. le duc d'Orléans avait " beaucoup vu en sa vie, on lui en produisit un, chez sa maîtresse, qui prétendit faire voire dans un verre rempli " d'eau tout ce qu'on voudrait savoir. Il " demanda quelqu'un de jeune et d'innocent pour y regarder, et une certaine " petite fille s'y trouva propre. Ils s'amusèrent donc à vouloir savoir ce qui " se passait alors même dans les lieux " éloignés, et la petite fille voyait et rendait ce qu'elle voyait à mesure. Cet " homme prononçait tout bas quelque " chose sur ce verre rempli d'eau, et " aussitôt on y regardait avec succès.....

" Les duperies que M. le duc d'Orléans avait souvent essuyées l'engagèrent à une nouvelle épreuve, qui pût " le rassurer. "

Saint-Simon décrit la scène de l'épreuve, d'ailleurs intéressante, et il continue :

" M. le duc d'Orléans voulut savoir ce " qu'il deviendrait. Alors ce ne fut plus " dans le verre. L'homme qui était là lui " offrit de le lui montrer comme peint " sur la muraille de la Chambre, pourvu " qu'il n'eût peur de s'y voir; et au bout " d'un quart-d'heure de quelques simagrées devant eux tous, la figure de M. " le Duc d'Orléans, vêtu comme il l'était " alors, et dans sa grandeur naturelle, " parut tout-à-coup sur la muraille comme " en peinture, avec une couronne fermée " sur la tête. Elle n'était ni de France, " ni d'Espagne, ni d'Angleterre, ni impériale, M. le duc d'Orléans, qui la " considéra de tous ses yeux, ne put jamais la deviner; il n'en avait jamais " vu de semblable. Elle n'avait que " quatre cercles, et rien au sommet. " Cette couronne lui couvrait la tête. . . " . . . . . Il était assurément alors bien éloigné d'être régent du royaume et de l'imaginer. " C'était peut-être ce que cette couronne " singulière lui annonçait. Tout cela " s'était passé à Paris chez sa maîtresse, " en présence de leur plus étroit intrinsèque, la veille du jour qu'il me racontа, et je l'ai trouvé si extraordinaire, " que je lui ai donné place ici. "

Dupe comme le régent de quelque fantasmagorie, et ne sachant comment l'expliquer, Saint-Simon attribue cette illusion aux ruses du Diable, chef général et grand-maître universel de tous les escamoteurs, sorciers et prophètes.

Nostradame, que nous avons encore quitté une fois, ne se prétendait pas l'ami du Diable; il savait bien que s'il s'avisait par malheur d'avouer ce patronage, il courait risque d'être *ars* et ses cendres jetées au vent; aussi repousse-t-il cette intimité dangereuse.

Habile à se mettre parfaitement en règle, il ne dit pas que le démon l'inspire; il ne veut pas être brûlé ou pendu.

— " Moi, Sorcier! (s'écrie-t-il dans " son incroyable dédicace à Henri II), " je ne prétends pas à tel titre; je ne " m'attribue rien de tel, jà, à Dieu ne " plaise! Je confesse bien que le tout " vient de Dieu simpliment, et lui en " rends grâce, honneur et louange immortelle. Je n'y mêle rien de la divi-

" nation qui provient *à fato*. Cela vient " *à Deo, à Naturâ*, et la plupart du temps " accompagné du mouvement du cours " céleste ; tellement que voyant comme " dans un miroir ardent, comme par vi- " sion obnubilée les graves événements " tristes, prodigieux, et les principales " adventures qui s'approchent... je les " répète comme un pauvre enfant."

Voilà le secret des triomphes obtenus par le sorcier du xvième siècle.

Il n'est qu'un *pauvre enfant* qui voit quelque chose d'*obnubilé*, de *douteux* ; on l'expliquera comme on voudra.

Cette longue série de bizarres curiosités ne semblera pas tout-à-fait inutile, si l'on se rappelle que l'histoire de la folie humaine est encore à faire, et que nos insanités mêlent leur trame au tissu des événements, aux conjurations, aux grands intérêts, aux renversements des trônes, au progrès même de l'esprit humain ! Pour avoir mal rimé des amphigouris baroques auxquels d'ingénieux faussaires ont voulu prêter un sens, un homme meurt glorieux, puissant et riche, il se survit dans la mémoire des peuples, passe devant Shakspeare, Montaigne, Cervantes, Bacon, et ressuscite ici, entre Calvin, Luther et Brantôme.

Reschid-Pacha, le Ministre

DES

Affaires Etrangeres en Turquie.

Nous traduisons l'article suivant du " New-York Observer, " dû à la plume de son correspondant français.

Comme les yeux de toute l'Europe sont maintenant tournés vers l'Empire Ottoman, vos lecteurs aimeront sans doute à connaître l'homme illustre qui occupe, à Constantinople, le poste élevé de ministre des affaires étrangères. Ce n'est pas un musulman ordinaire. Il a soigneusement étudie les principes, les sciences et les mœurs des nations chrétiennes et peut même parler la langue française avec facilité. Quoique disciple de Mahomet et observateur rigide des préceptes du Coran, *il n'a qu'une femme*, renonçant ainsi volontairement à la polygamie, convaincu de sa mauvaise influence sur son pays et son peuple. Il a joué le rôle de *réformateur* parmi les Turcs ; et s'il n'a pas réussi dans ses desseins, cela est dû moins à lui qu'à l'ignorance et au fanatisme de la majorité des mahométans. Que peut faire un individu, quelqu'intelligent et déterminé qu'il soit, lorsqu'il rencontre une foule d'êtres corrompus, dégradés et intéressés au maintien de vieux abus ? L'entreprise généreuse de Reschid n'a pas cependant tout-à-fait échoué : les germes de la civilisation ont été déposés en Orient, et Dieu seul sait si cette malheureuse nation ne sera pas un jour appelée, en embrassant l'Evangile, à de glorieuses destinées.

Reschid-Pacha est né, à Constantinople, d'une famille distinguée, en 1802. Son père était administrateur-général de la mosquée impériale de Bajazet ; sa mère comptait des visirs parmi ses parents. Demeurée veuve avec deux garçons et deux filles, elle se consacra à l'éducation du jeune Reschid, son fils aîné. Elle lui enseigna tout ce qu'un musulman peut apprendre, et ce fait est digne de remarque ; car un grand nombre d'officiers turcs, même les plus haut placés, sont dépourvus de l'instruction la plus élémentaire. Ce sont souvent des bateliers, des porteurs, des esclaves, qui, par le caprice du Sultan deviennent tout d'un coup des amiraux, des généraux et des gouverneurs de province ; et cela explique, au moins en partie, pourquoi les affaires vont si mal dans l'Empire Ottoman. Mais ce ne fut pas le cas de Reschid. Les études l'ont qualifié pour les places les plus élevées dans l'Etat avant qu'il ait été appelé à les occuper.

Ayant terminé ses études, Reschid devint secrétaire privé du fameux *Ali-Pacha*, qui avait été successivement grand-visir, commandant de l'expédition contre les Grecs, gouverneur de la Morée. Il fut initié par son protecteur dans l'art de la guerre et du gouvernement. Mais Ali-Pacha tomba en disgrâce par suite de ses expéditions militaires, et Reschid-Bey (titre qu'il portait alors) passa au ministère des affaires étrangères en qualité de secrétaire du vieux *Pertew-Pacha*. Ceci eut lieu entre 1827 et 1834, à l'époque où le sultan *Mahmoud* essaya d'introduire des réformes dans son empire, après avoir détruit le corps formidable des Janissaires. Le sultan avait de bonnes intentions

dans ses essais d'amélioration, mais il manquait d'intelligence. Ardents pour les innovations, il versait des torrents de sang lorsqu'il rencontrait de la résistance ; et n'ayant qu'une imparfaite idée de la civilisation européenne, il s'imaginait qu'en imitant l'uniforme des soldats français, ou en commandant aux musulmans de se raser, il allait changer la face de l'Orient. Vains essais qui provoquèrent la colère des vieux Turcs, sans amener une seule réforme durable. — Reschid n'était alors ni assez âgé, ni assez influent pour faire entendre sa voix dans les conseils de la Sublime-Porte ; il se borna à examiner ce que ses compatriotes devraient faire pour avoir part aux bienfaits de la civilisation européenne.

En 1834, il fut envoyé comme ambassadeur à Londres et à Paris où il passa plusieurs années ; cette mission importante développa ses qualités brillantes. Reschid-Pacha examina tout ce qui pourrait lui servir plus tard. Il visita les hommes d'état éminents, étudia la législation, observa les mœurs et les coutumes et n'oublia pas même les amusements publics. il se montra aimable et franc, et rencontra partout un accueil aussi bienveillant qu'empressé.

Son ami Pertew-Pacha ayant été nommé grand-visir, Reschid fut rappelé de Paris pour occuper le poste de Ministre des affaires étrangères. Il accepta cette invitation avec empressement ; mais-ce qui montre l'incertitude des charges politiques à Constantinople — en arrivant aux frontières de l'Empire Ottoman, il apprit que le grand-visir avait été déposé, exilé, et étranglé sur l'ordre du sultan Mahmoud, auquel cette sentence de mort avait été arrachée dans une orgie. Passant à Andrinople, Reschid y trouva le cadavre de son protecteur. Ce triste exemple des abus du despotisme fit une impression profonde sur son esprit, et il s'avança avec répugnance vers Constantinople, ignorant quel y serait son sort.

Le sultan Mahmoud n'avait aucun souvenir de l'ordre qu'il avait signé pendant qu'il était ivre ; et en apprenant l'exécution de son ex-visir, il versa des larmes, bien que ce fût trop tard, sur sa coupable folie. Reschid profita de ces bonnes dispositions pour faire chasser de la cour les ennemis de Pertew-Pacha, et devint le premier ministre de l'Empire.

" Son administration, dit l'auteur d'un *Voyage en Orient*, fut marquée par de judicieuses réformes. C'est à lui qu'est due la création de deux conseils qui ont rendu l'action du gouvernement plus régulière. Il a aussi établi un conseil *d'utilité publique*, destiné à préparer des plans d'administration. Mais ces efforts honorables lui firent beaucoup d'ennemis. Les Turcs l'accusaient de renverser la loi de Mahomet, et les Russes étaient inquiets de voir un homme si capable et si entendu à la tête de l'Empire ..... Reschid s'aperçut que le sol tremblait sous ses pas, et il prévint sa chute en reprenant son titre d'Ambassadeur en Occident. "

Le sultan Mahmoud étant mort en 1839, Reschid-Pacha retourna immédiatement à Constantinople, pour présenter ses respects au jeune souverain *Abdul-Medjid*. Il en fut très-bien accueilli, et ils s'unirent pour composer le fameux *hatti-cherif*, ou décret impérial de *Gul-Hane*. C'est une espèce de constitution, destinée à établir un gouvernement régulier dans les états turcs. Reschid-Pacha en avait conçu l'idée pendant qu'il demeurait en France et en Angleterre, et il trouva Abdul-Medjid, son maître, disposé à admettre toutes les réformes utiles.

Le *hatti-cherif* fut proclamé le 3 novembre 1839, avec une grande pompe. Les représentants de toutes les puissances européennes, le prince de Joinville et son état-major, les ministres de l'Empire, les pachas des provinces, les généraux d'armée, le chef des ulemas et les prêtres mahométans, les patriarches de toutes les communions chrétiennes, une députation de banquiers arméniens et un immense concours de peuple étaient présents. Après que le jeune sultan se fût placé sur un siége élevé, Reschid-Pacha monta sur une estrade préparée pour l'occasion, et lut à haute et intelligible voix le décret pour la réorganisation de l'empire.

Une courte analyse de ce document ne sera pas ici hors de propos. Le préambule attribue à plusieurs causes l'appauvrissement et la faiblesse de la monarchie musulmane. " En conséquence, ajoute le sultan par l'intermédiaire de son ministre, nous confiant dans le Tout-Puissant, nous appuyant sur les préceptes du prophète, nous jugeons convenable de chercher par de nouvelles institutions à procurer les bienfaits d'une bonne administration

aux provinces qui composent l'Empire Ottoman. "

Le hatti-cherif énumère ainsi les réformes convenables à la Turquie : 1°. sûreté aux sujets de l'Empire pour leur vie, leur honneur et leurs propriétés ; 2°. un système d'impôts plus régulier ; 3°. un mode uniforme d'enrôlement pour les soldats et un temps régulier de service ; 4°. la publicité des débats et des actes judiciaires. " Ces concessions, dit le décret impérial, s'étendent à tous nos sujets, de quelque religion qu'ils soient. Nous accordons une parfaite sécurité aux habitants de l'empire. Que ceux qui agissent d'une manière contraire à cette loi, soient les objets de la malédiction divine et privés de toute sorte de bonheur.

Reschid-Pacha fit tout ce qui était en son pouvoir pour réaliser les promesses du hatti-cherif de Gul-Hane. Il changea le système des impôts publics, organisa des conseils municipaux sans distinction de religion ou de race, composa un code pénal pour rendre justice à tous et sévit contre les personnages les plus élevés, toutes les fois qu'ils violaient la loi. Par ses raisonnements solides et son éloquence, il éleva l'esprit et gagna le cœur du jeune sultan. Mais l'influence de Reschid dans les conseils du Divan ne dura que deux ans. Ce n'était pas chose facile que de réformer un système invétéré d'extorsion, de pillage et de cruauté, auquel presque tous les officiers du gouvernement participaient. C'était encore plus difficile d'apaiser l'irritation et le fanatisme des Turcs, qui s'imaginaient voir dans chaque changement qui s'opérait, la ruine de la religion mahométane. Tous les hommes corrompus qui occupaient des places, tous les muftis et les ulemas mécontents, ainsi que les amis des vieux abus, se liguèrent contre Reschid-Pacha ; et cette conspiration étant encouragée et soutenue par la Russie, le noble ministre fut destitué en mars 1841.

Il retourna à Paris, et continua ses recherches sur la civilisation occidentale, tout en remplissant les fonctions d'ambassadeur. Il eut de fréquentes entrevues avec les conseilliers de Louis Philippe. Il avait pour but de former une alliance entre la France et l'Angleterre pour protéger son pays contre l'ambition de l'empereur de Russie. Il fit preuve dans ses rapports avec les hommes politiques de ces deux pays d'une connaissance remarquable des affaires, d'un jugement sain, d'un amour sincère de la justice et d'une intégrité, qui lui ont acquis l'estime et la confiance de tout le monde.

Reschid-Pacha a été rappelé par Abdul-Medjid au ministère des affaires étrangères, et cette nomination est un acte de résistance au cabinet de St. Pétersbourg et la meilleure preuve que le sultan est décidé à maintenir ses droits, attaqués d'une manière arrogante par les notes du prince Menschikoff. Il n'est certes pas de musulman plus capable que Reschid de découvrir les pensées secrètes de Nicolas, de pénétrer ses desseins ambitieux et de négocier avec les puissances européennes. Les chrétiens grecs sont de nouveau bien heureux de voir cet homme d'état à la tête du Divan. Ils savent que ses intentions à leur égard sont bonnes et qu'il est fidèle à ses promesses. Le temps nous apprendra s'il est assez fort pour s'acquitter de la tâche difficile qui lui a été assignée.

Reschid-Pacha est un homme de moyenne stature et d'une forte constitution. Sa figure est d'un brun foncé et ses traits réguliers. Il porte une courte barbe et se distingue ainsi des autres Orientaux. Il a le nez aquilin ; les yeux noirs et brillants. Toute sa physionomie et son attitude montrent cette réserve et cette calme dignité qui caractérisent les Turcs. Il parle peu ; ses manières sont simples ; il ne porte habituellement aucune de ses nombreuses décorations. Au sein de sa famille il est doux, affectueux, et prêt à participer aux jeux de ses enfants. Reschid-Pacha est un des plus beaux types du caractère ottoman.

L'Univers Religieux,

JOURNAL DE LA POLICE.

De notre Correspondant de France.

Les Jésuites sont tout puissants en France ; les écoles élémentaires leur ont été livrées ; pour leur plaire on a désorganisé l'enseignement secondaire, et ils font la loi à tout le monde. Si on voit quelques velléités de résistance, ce n'est guère que dans les hautes régions de l'enseignement, dans les académies et sociétés sa-

vantes. Aussi il faut voir comme l'*Univers*, journal des jésuites, fait bonne garde ; au moindre signe d'indépendance il montre le poing et désigne à la police ceux qui ont le tort de mettre en pratique cette liberté *comme en Belgique* que le pieux journal demandait quand il n'était pas tout-puissant, mais aujourd'hui tout est bien changé, il n'y a plus de liberté que pour lui et ses amis : il dénonce sans miséricorde tous ceux qui osent dire ce qu'ils pensent.

Voici ce que disait le *Siècle* ces jours-ci à l'occasion d'un discours de M. Mignet, prononcé à l'académie des sciences morales et politiques. " L'idée seule qu'il existe en France une pauvre petite enceinte où des voix peuvent s'élever pour rappeler les services rendus à l'esprit humain par la philosophie et par la liberté, a mis l'*Univers* en fureur. Ces vrais dévots s'emportent exactement comme M. Tartuffe et nous sommes obligé de remplir auprès d'eux le rôle de Dorine, de les rappeler à la raison. Mais que disons-nous ? La raison elle-même, ils la détestent, et il faut voir comme ils la maltraitent ! A les entendre la religion serait l'ennemie, non-seulement de toute liberté, de tout progrès, mais de toute raison. Et ce n'est rien encore ! Si ces révérends écrivains se bornaient à lancer fièrement l'anathème, il y aurait quelque grandeur peut-être dans cette malédiction permanente, dans ce tonnerre sans cesse grondant ! mais non ! ils dénoncent platement, ils marchent en serre-file du gendarme ou de l'alguazil et lui signalent le gibier. C'est trop de zèle en vérité !

Le discours de M. Mignet est un honnête discours académique, incapable de faire du mal à qui que ce soit. On y retrouve sous une élégante enveloppe des idées philosophiques depuis longtemps mises dans la circulation. Que fait l'*Univers ?* Réfute-t-il ces vieilles et bonnes choses ? Attaque-t-il avec convenance le fond ou la forme de ce discours ? Non, il se penche à l'oreille du gouvernement, et il lui rappelle que son oncle détestait les idéologues et qu'il avait cent fois raison de les détester, car sans les idéologues la révolution ne se serait pas faite, et Bonaparte serait mort capitaine d'artillerie. " Vous savez, dit-il, que les idéologues perdent les États, qu'ils rendent l'autorité impossible. Eh bien ! vous avez ici même un repaire d'idéologues, d'affreux petits rhéteurs : c'est cette académie des sciences morales et politiques qui, un de ces jours, mettra le feu aux poudres. Ce Mignet est un libre penseur, un ancien libéral, et sa foi dans le libéralisme n'a reçu aucune atteinte. Cette académie vous perdra ; c'est là que *toutes les erreurs de ces derniers temps ont leurs racines ;* là sont les patrons des fausses doctrines dont nous avons eu à déplorer les excès. Et puis ce n'est pas le tout. Cette académie *est irrévérencieuse envers la mémoire de l'empereur Napoléon*, et c'est là une erreur que vous ne lui pardonnerez pas. Songez qu'elle *fournit des arguments à toutes les oppositions.* Vous avez détruit le régime parlementaire, et je viens vous apprendre, moi journal religieux, transformé en journal de police je viens vous apprendre que le régime parlementaire *est l'idéal* de cette académie infame, qu'elle le regrette, *qu'elle en sent amèrement la ruine,* Tous vos ennemis sont là ; je vous les dénonce, frappez-les."

Et ce que nous signalons ici n'est pas un accident, un fait isolé ; c'est la pratique constante du journal dont nous parlons, c'est son habitude irrémédiable. Les dénonciations se suivent et se ressemblent dans cette pieuse feuille ; quand un révérend père est fatigué, un autre vient et le remplace.

L'académie des sciences morales et politiques est à peine signalé comme un foyer permanent d'opposition, un ramassis d'idéologues qui conspirent pour le rétablissement du régime parlementaire et qui sont peu révérencieux pour la mémoire de l'empereur, cette mission honnête est à peine remplie, qu'un autre écrivain arrive et dénonce, qui ? je vous le donne en mille ; notre grand poète Béranger. Oui Béranger est signalé à la justice. Ni sa gloire, ni sa vieillesse ne mettent l'illustre chansonnier à l'abri de ces tristes atteintes : le vieux lion meurt deux fois.

REVUE

DU

SEMEUR CANADIEN.

Vol. I. **AOUT, 1853.** **No. 5.**

Massacre des Albigeois.

—

Aussitôt après son avénement au trône pontifical, Innocent III donna les plus grands soins à l'extirpation de l'hérésie. Il fit un appel aux armes du roi de Hongrie contre le ban de Bosnie, pour le forcer à expulser de ses états les Patérins, qui comptaient beaucoup d'adhérents à Zara et surtout à Spalatro, d'où ils avaient même osé expulser l'évêque. Il écrivit aux habitants de Metz pour leur interdire la lecture et la méditation du Nouveau Testament, récemment traduit en langue vulgaire dans cette ville, prétendant que l'Ecriture Sainte cache un sens tellement profond que non-seulement les gens simples et ignorants, mais même les savants ne parviennent pas à l'expliquer. Il donna ordre que dans tous les domaines soumis à sa suzeraineté les biens des hérétiques fussent vendus, et leurs personnes frappées de peines de plus en plus sévères, la prison, la flagellation et enfin la mort. Il ordonna que dans d'autres contrées, les hérétiques obstinés fussent déclarés déchus de tous leurs fiefs et possessions dépendants de l'Eglise, que leurs biens seraient transmis à leurs descendants catholiques, et leurs maisons rasées; enfin, les princes étaient invités à sévir contre eux avec la dernière rigueur. " Si, d'après les lois en usage dans tous les pays, les criminels de lèse-majesté sont punis de mort, écrivait-il, si leurs biens sont confisqués et la vie laissée par miséricorde à leurs enfants, à combien plus forte raison cette punition est-elle appliquable à ceux qui, par leurs erreurs, offensent Dieu. "

Mais ce fut surtout le Languedoc qui attira toute l'attention du pontife. Dès l'année même de son avénement il y délégua, avec de pleins pouvoirs pour poursuivre l'hérésie, deux moines de Cîteaux, Gui et Régnier, remplacés plus tard par Pierre de Castelnau et Raoul. Mais les princes ne prêtaient nullement main-forte aux envoyés de Rome, bien que le pape les eût invités à confisquer à leur profit les biens des hérétiques. Les missionnaires ne pouvant exterminer, ni proscrire, tâchaient de ramener le peuple au catholicisme par la persuasion. Mais on leur objectait toujours la conduite scandaleuse et le luxe des clercs et des moines. Sur ces entrefaites, Diégo, évêque d'Osma, en Castille, et le fameux Dominique, l'un de ses chanoines, vinrent à passer en Languedoc pour retourner dans leur pays. Renoncez, dirent-ils aux légats, renoncez à vos somptueux équipages, à vos vêtements magnifiques; imitez la pauvreté et l'abnégation de vos adversaires, si vous voulez reconquérir la confiance du peuple. Et aussitôt donnant l'exemple, l'évêque renvoya en Espagne ses chevaux, ses bagages et ses domestiques, se mit à parcourir les campagnes, sans argent, pieds nus, ceint d'une corde, prêchant et soutenant des disputes contre les dissidents, à Carcassone contre des manichéens, à Pamiers et à Montréal contre les Vaudois; cette dernière discussion dura quinze jours. Cependant les conversions étaient rares et l'œuvre n'avançait pas. Pierre de Castelnau désespéré s'écriait souvent : " L'œuvre de Jésus-Christ ne réussira jamais en ce pays, jusqu'à ce que l'un de nous meure pour sa foi. " Il cherchait le martyre et poussait à bout par ses reproches et ses menaces le comte de Toulouse, Raymond VI, dont les mœurs étaient fort dissolues, mais qui protégeait ses sujets hérétique

contre les violences des légats. Castelnau voulait le contraindre à faire la paix avec les barons de la Provence; Raymond ayant refusé fut excommunié par le légat, et Innocent III ratifia la sentence par une lettre violente, dans laquelle il l'accablait d'injures et de menaces (1207).

Le comte étourdi et effrayé par les foudres de Rome, céda et promit tout; mais comme il paraissait ne vouloir que gagner du temps et ne se décidait ni à spolier, ni à brûler ses sujets hérétiques, Pierre de Castelnau l'excommunia de nouveau avec mille imprécations, en lui reprochant son parjure. Raymond exaspéré à son tour, s'emporta en menaces; le lendemain, le légat ayant été assassiné au passage du Rhône, par deux hommes inconnus qui avaient logé avec lui dans la même hôtellerie, chacun accusa le comte de Toulouse d'avoir été l'instigateur du meurtre, et il fut dénoncé à toute la chrétienté par Innocent III, comme le tyran et l'ennemi de la foi. " *La foi ne doit point être gardée à qui ne la garde pas envers Dieu*, écrivait-il; nous déclarons donc déliés de leur foi tous ceux qui sont astreints au comte de Toulouse par serment de féauté, et octroyons à tout catholique la liberté de poursuivre la personne du dit comte, d'occuper et de tenir ses terres. Sus donc, soldats du Christ! Exterminez l'impiété par tous les moyens que Dieu vous aura révélés et faites aux sectateurs de l'hérésie une plus rude guerre qu'aux Sarrazins, *car ils sont pires*. Et lors même que le comte offrirait de donner satisfaction à nous et à l'Eglise, ne vous désistez pas pour cela de faire peser sur lui le fardeau d'oppression qu'il s'est attiré; que des catholiques orthodoxes soient établis dans tous les domaines des hérétiques."

Déjà avant le martyre de Castelnau, le pape avait invité le roi et les barons de France à extirper l'hérésie du Midi, et leur avait offert les biens des hérétiques avec les indulgences accordées aux pèlerins de la terre sainte. Tout ce que le cœur humain recèle de passions cupides et sanguinaires, fut déchaîné avec une épouvantable violence. Au lieu des périls d'un voyage d'outre-mer, on ne demandait aux croisés que quarante jours de campagne, à quelques journées de marche de leur pays. Et quelle irrésistible amorce pour les rudes et avides barons du Nord que l'espoir de pouvoir piller les opulentes contrées de la langue d'oc, en s'assurant la rémission de tous les péchés commis depuis leur naissance!

Aussi, dès que les innombrables moines des mille ou douze cents couvents de Cîteaux se furent répandus, par l'ordre du pape, comme des essaims de furies vengeresses pour appeler aux armes les populations de la France, de l'Allemagne et de l'Italie, *si grand fut le monde qui se croisa*, disent les chroniques, *que nul homme ne le saurait estimer ou dénombrer*. Philippe-Auguste était trop occupé des Anglais et des Flamands pour prendre la croix. Mais le duc de Bourgogne, Eudes III, le fameux Simon, comte de Montfort, aguerri par une croisade en Palestine, les comtes d'Auxerre, de Genève, de Nevers, se mirent en marche vers Lyon, sous la direction du légat Arnaud Amauri, abbé de Cîteaux. Raymond VI, pendant ce temps, n'avait cessé de protester qu'il était innocent du meurtre de Castelnau, et avait envoyé une députation à Rome pour y faire sa soumission. Mais Innocent ne se hâta point de lui répondre. " Il vaut mieux, écrivait-il sournoisement à ses affidés, ne pas s'en prendre d'abord au comte et attaquer séparément les autres hérétiques; on aura plus de facilité de l'attaquer, lorsqu'il se trouvera seul."

Au lieu de concerter une résistance désespérée avec son brave neveu, Raymond-Roger, vicomte de Béziers, le faible comte s'avilit en recherchant à tout prix sa réconciliation avec des ennemis implacables. En vain il s'humilia au concile de Saint-Gilles en comparaissant devant cette assemblée, le corps nu jusqu'à la ceinture, une étole au cou et flagellé par le légat. Pour toute faveur, il obtint d'accompagner la croisade, et d'assister en personne à l'extermination de ses sujets. L'armée des croisés s'élevait à plusieurs centaines de mille hommes; mais beaucoup n'étaient armés que de faux. Les évêques étaient à la tête des troupes de chaque province; les princes séculiers n'eurent d'abord que le second rang.

Les croisés, après s'être réunis et concertés à Lyon, se mirent en marche contre Béziers. Le vicomte Raymond-Roger s'étant présenté au légat pour protester de sa soumission à l'Eglise, se vit durement éconduit. Béziers ayant été investi, et les habitants repoussés dans une sortie, les croisés entrèrent pêle-mêle avec eux dans la ville, et comme ils demandaient au légat à quel signe ils reconnaîtraient les hérétiques, " Tuez-les tous, répondit le féroce Arnaud, le Seigneur connaîtra bien ceux qui sont à lui. " Toute la population fut exterminée ; sept mille personnes de tout âge et de tout sexe furent égorgées dans une seule église, car l'inviolabilité des sanctuaires n'arrêtait point le fanatisme sanguinaire des vainqueurs. La ville fut réduite en cendres, et l'on évalue à 60,000 le nombre des morts.

Les croisés marchèrent ensuite contre Carcassone. Ils montaient à l'assaut en chantant le *Veni Creator ;* mais toutes leurs attaques furent repoussées. Les assiégés souffraient cruellement du manque d'eau ; cependant leur courage ne se lassait point. Le légat faisant alors une monstrueuse application de l'immorale maxime d'Innocent III, envoya un parlementaire dans la ville pour proposer à Raymond-Roger une capitulation honorable. On l'engageait à se rendre pour en traiter dans le camp des croisés, sous la garantie d'un sauf-conduit que le misérable prêtre était bien résolu à ne pas respecter. Le loyal jeune homme sortit sans défiance, et se vit retenu prisonnier. Découragés, les habitants de Carcassone s'évadèrent par un souterrain. Les croisés se dédommagèrent en pendant et en brûlant comme hérétiques près de cinq cents prisonniers, ramassés çà et là dans les campagnes, et plusieurs des chevaliers du comte. Les domaines de Raymond-Roger furent offerts par le légat à plusieurs des princes croisés qui refusèrent noblement. Simon, comte de Montfort et de Leicester, accepta après s'être fait prier : les chefs laïques étaient moins exercés que les clercs, leurs compagnons de croisade, à étouffer la voix de l'humanité et de la conscience. Simon s'obligea envers la cour de Rome à un tribut annuel de trois deniers par maison, fit des dons considérables à l'abbé de Citeaux, et trouva moyen de se débarrasser de l'infortuné Roger, dont il s'était fait le geôlier.

Cependant le terme fixé pour obtenir les indulgences étant passé, la plupart des croisés s'étaient retirés dans leur pays. Montfort, presque abandonné, dut attendre une nouvelle armée que lui annonçait sa femme, et Alix de Montmorency, et amuser les comtes de Toulouse et de Foix qu'il avait d'abord menacés. Pendant ce temps, il réduisit sous son obéissance un certain nombre de places fortes, dans lesquelles s'étaient réfugiés la plupart des hérétiques de la contrée conquise. Plusieurs de ces conquêtes furent marquées par des actes d'atrocité effroyable. Après la prise de Lavaur, par exemple, *les croisés brûlèrent avec une joie infinie*, dit un chroniqueur, plus de quatre cents hérétiques, quatre-vingts chevaliers furent pendus à un gibet comme des larrons, et la dame de Lavaur, quoiqu'elle se fût déclarée enceinte, fut précipitée toute vivante au fond d'un puits, que l'on combla aussitôt de grosses pierres. Quant au butin, qui était considérable, il fut abandonné à un juif de Cahors, qui avait fourni, sous cette condition, à Simon, tout l'argent dont celui-ci avait eu besoin pour cette œuvre de spoliation et de meurtre.

Cependant le malheureux Raymond VI, menacé d'une attaque prochaine, se rendit à Rome auprès du pape et en fut favorablement accueilli ; mais les agents subalternes furent plus impitoyables que leur chef, et ne permirent pas à celui-ci de s'arrêter dans la voie de sang où il avait mis le pied. " Le légat, dit la chronique du moine de Vaux-Cernai, aspirait sur toutes choses à trouver quelque prétexte pour refuser au comte l'occasion de se justifier, que le pape lui avait accordée. " On ne voulut donc point l'entendre au concile de Saint-Gilles, et il ne remporta, au lieu d'absolution, qu'un nouvel anathème (1210). L'année suivante, son beau-frère Pierre II, roi d'Aragon, prince vassal du pape et célèbre dans tout le Midi par ses vers, non moins que par sa galanterie, intervint en sa faveur auprès des orgueilleux prélats ; on ne répondit à tant d'avances que par des propositions dégradantes. " Raymond VI devait s'engager à obéir en tout à l'église;

livrer dans l'espace d'un an tous ceux de ses sujets qui seraient indiqués par le légat, pour que celui-ci et le comte de Montfort en fissent ce qui leur semblerait bon; obliger tous ses vasseaux, nobles et roturiers, à se dépouiller de tout habit précieux et à ne porter que de mauvaises chapes noires; faire raser toutes les places fortes; forcer tous les gentilshommes à quitter les villes pour aller vivre dans les campagnes comme les vilains et les paysans, enfin, après tout cela, Raymond devait aller servir en terre sainte parmi les chevaliers du Temple, et ne retourner en France que du consentement du légat."

L'indignation rendit enfin quelque énergie à Raymond. Tous les seigneurs des Pyrénées se déclarèrent pour lui, notamment les comtes de Foix, de Béarn, de Comminges. La terrible invasion des Almohades retenait en Espagne le roi d'Aragon. Montfort, renforcé d'une armée de croisés allemands, vint mettre le siége devant Toulouse. Cette ville était en proie aux plus violentes divisions, son évêque, le féroce Fouquet, ancien troubadour célèbre par ses galanteries, y avait créé une compagnie blanche, formée de catholiques, pour l'extermination des réformateurs, ceux-ci s'étaient également réunis sous le nom de compagnie noire, et ces deux sociétés en venaient souvent aux mains. Cependant, en voyant de près les affreux ravages des croisés, les catholiques se réconcilièrent avec leurs adversaires; Montfort fut repoussé. Celui-ci, pour affermir sa puissance, distribuait des fiefs aux guerriers de la langue d'oïl, qui l'avaient suivi, et tranchait du seigneur suzerain. Les ecclésiastiques instigateurs de la croisade se comportaient à peu près de même à l'égard des seigneuries d'église; ils les considérèrent comme leur butin et en dépossédèrent les titulaires comme trop tolérants. L'abbé de Cîteaux se fit élire archevêque de Narbonne, et prit arrogamment le titre de duc de Narbonne; l'abbé de Vaux-Cernai eut l'évêché de Carcassone, d'autres moines de Cîteaux ne furent pas moins bien pourvus.

Mais tant de passions basses et cupides, en se montrant ainsi à découvert, avait dessillé bien des yeux. Le roi d'Aragon adressa au pape des représentations qui furent écoutées. Innocent III écrivit d'un ton sévère à ses légats et à Simon, suspendit la prédication de la croisade, et autorisa le comte de Toulouse à présenter sa justification au concile de Lavaur (1213). Néanmoins les agents de la papauté désobéirent encore audacieusement au souverain pontife, et récriminèrent même auprès de lui par de furibondes épîtres. "Armez-vous du zèle de Phinées, seigneur pape, lui écrivirent-ils, anéantissez Toulouse, cette Sodome, cette Gomorrhe, avec tous les scélérats qu'elle contient; que ce tyran, cet hérétique Raymond, ou même son jeune fils ne puissent plus relever leur tête, déjà écrasée à demi." Innocent dut céder, et ordonna à son cher fils, le roi d'Aragon, de se séparer du Toulousain. Mais Pierre, indigné et tout fier encore de la fameuse victoire de Novas de Tolosa, leva une armée et marcha contre Simon de Montfort. La sanglante défaite de Muret, dans laquelle Pierre fut tué malgré son déguisement, en laissant quinze mille de ses soldats sur la place, ruina les dernières espérances de Raymond, qui dut aller chercher un asile en Angleterre auprès de son oncle Jean (1213).

Montfort s'empara sans résistance de tout le comté de Toulouse, quelques villes seulement essayèrent de lui échapper en se plaçant sous la suzeraineté du roi de France. Les Albigeois semblaient anéantis; un silence de terreur et de mort se faisait tout autour de Simon, qui, non content de régner sur presque tout le Midi, préparait la réunion du Viennois à ses vastes états en mariant son fils Amauri à l'héritière du Dauphin Guigues VI. Son ambition croissant avec ses succès, il forma même le projet d'agrandir son pouvoir aux dépens de ses compagnons d'injustice. Il s'empara de la ville de Narbonne, dont l'évêque se disait seigneur au temporel comme au spirituel. Frappé d'interdit à deux reprises, ce fameux général de *l'armée de la foi* n'en parut nullement étonné. Il eut soin seulement de se déclarer l'homme-lige de Philippe-Auguste, afin de s'appuyer sur une base plus sûre que la papauté. Il poursuivit, du reste, paisiblement le cours de ses projets, et mourut excommunié au siége de la ville de Tou-

louse, qui s'était révoltée pour se donner au jeune fils de son ancien comte, à Raymond VII (1218). Innocent III effrayé de l'ambition de ses agents, avait en vain prescrit aux légats de ne point investir Montfort de la possession des contrées conquises sur Raymond VI. Toutes les usurpations de Simon furent sanctionnées au concile de Montpellier (1215). Alors le superbe, l'inflexible pontife, éprouva enfin des scrupules à s'avancer seul jusqu'au bout de cette voie impitoyable. Devant cette agonie de tout un peuple, spolié et déshérité, devant ce cri du sang et de l'humanité, il eut un moment de doute, de faiblesse; il voulut raffermir sa conviction par celle des autres, et avant de faire connaître à Simon sa résolution définitive, il voulut appeler toute l'Eglise à partager la solidarité de ses actes. Il convoqua la chrétienté entière à se réunir à Rome en un concile œcuménique, qui fut le quatrième de Latran (novembre 1215).

Jamais le catholicisme du moyen-âge ne jouit d'un plus imposant déploiement de ses forces; jamais plus puissant pontife ne présida une aussi nombreuse assemblée: Soixante et onze archevêques, parmi lesquels figuraient les patriarches de Constantinople et de Jérusalem, quatre cent douze évêques, plus de huit cents abbés ou prieurs, vinrent s'asseoir autour du chef de l'Eglise, en présence des ambassadeurs de la plupart des princes chrétiens. Ce fameux concile, qui sanctionna définitivement le dogme nouveau de la transsubstantiation, prescrivit pour la première fois à chaque fidèle de confesser ses péchés, au moins une fois l'an à son curé, jeta les bases de l'inquisition et promulga de la manière la plus solennelle le *devoir de l'extermination des hérétiques*. Les passions fanatiques qui avaient enfanté la croisade subsistaient encore dans toute leur force chez le plus grand nombre, et les intérêts fondés sur ces passions devaient l'emporter sur les vagues instincts d'humanité et de compassion qui animaient le pape et quelques-uns des pères du concile.

Les deux comtes de Toulouse, le père et le fils, les comtes de Foix et de Comminges, et beaucoup d'autres seigneurs dépouillés comme eux étaient accourus demander justice, et étalaient à la barre du concile leurs misères et l'iniquité de leurs tyrans. Plus d'une fois un frémissement d'horreur agita l'assemblée au récit de certains actes de violence et de cruauté. Le comte de Foix reprocha à l'évêque Fouquet d'avoir fait perdre la vie, le corps et l'âme à plus de dix mille de ses ouailles. " Par sa conduite, disait-il, il ressemble plus à l'antechrist qu'à un légat de Rome. "—" Cet évêque, s'écria l'archidiacre de Lyon, fait vivre dans le deuil plus de cinq cent mille personnes, dont l'âme pleure et dont le corps saigne. " Un simple chevalier intercéda aussi pour le fils du vicomte de Béziers, fidèle chrétien, tué par les croisés et par Simon de Montfort. Le pape et certains prélats, vivement émus, parlèrent en faveur de la charité et de la justice, mais la majorité ne voulut rien entendre. L'octroi fait à Simon aurait été une spoliation, si Raymond avait été reconnu bon catholique, comme le voulait le pape. " Moi qui suis ton évêque s'écria Fouquet, je te jure que pas un de ces hommes n'est catholique, ni ne garde ses serments; " et trois cents cardinaux ou évêques, se croyant engagés d'honneur à la condamnation de Raymond, adhérèrent aux paroles de Fouquet. Le concile refusa donc de déposséder *le héros de la foi* et ses compagnons de victoire. Simon de Montfort garda l'héritage de la maison de Toulouse; seulement Innocent III, qui ne pouvait se décider à dépouiller entièrement le fils innocent de Raymond VI, promit de rendre un jour le comtat Venaissin et le marquisat de Provence à ce jeune prince, *s'il s'en rendait digne*.

Ainsi finit la première et la plus importante période de la guerre contre les Albigeois. La Gaule méridionale n'en répara jamais les affreux désastres: les joyeuses voix de ses troubadours cessèrent de se faire entendre; sa féconde littérature ne put survivre à la perte de sa liberté; sa langue même, si élégante, si harmonieuse, la langue poétique de l'Europe au moyen âge, ne fut bientôt plus qu'un patois presque abandonné; partout enfin, dans ces contrées naguère si florissantes, l'aspect d'une affreuse désolation. La dissidence fut sans doute vaincue et terrassée, mais non pas détruite. Sur ce sol inondé du sang de

leurs martyrs, les Albigeois continuèrent encore à prêcher et à faire des prosélytes ; non plus comme autrefois à la face du soleil, mais tout bas, mais en cachette, à cause de l'inquisition. Le socialisme théocratique avait vaincu, mais d'une de ces victoires qui compromettent radicalement une cause, et laissent une blessure incurable au flanc du vainqueur. Cette première protestation d'un peuple en faveur des droits de la conscience individuelle, fut comprimée et étouffée dans le sang, mais elle allait se reproduire d'époque en époque toujours plus menaçante et plus irrésistible, tour à tour victorieuse et défaite, en Angleterre avec Wiclef, en Bohême avec Jean Huss, pour prendre avec Luther la possession définitive du monde moderne, et le ramener aux grands principes de liberté et de tolérance inscrits dans l'Evangile et si longtemps méconnus.

L'Institut de Beuggen.

Correspondance de la Semaine Religieuse.

Vendredi matin, se levait radieux le dernier jour des belles fêtes de Bâle. Nous partîmes de bonne heure en voiture, précédés et accompagnés par de nombreux équipages de toute espèce, pour nous rendre à Beuggen, petit village situé au bord du Rhin, sur la rive badoise. L'Institut de Beuggen, qui nous invitait à célébrer son 33e anniversaire, a déjà formé 212 maîtres et élevé 412 enfants, appartenant presque tous à des parents pauvres. Il renferme maintenant 16 sous-maîtres et 70 enfants, garçons et filles. C'est le modèle de tous les établissements du même genre qui se sont multipliés ces dernières années dans le Wurtemberg. Il est dirigé depuis sa fondation par M. Zeller, qu'on a appelé un Pestalozzi chrétien et qui est très-connu par ses ouvrages d'éducation et de piété ; vieillard plus que septuagénaire, il est encore plein de vigueur. Sa famille s'est richement entrelacée avec sa grande école, qui en est devenue comme l'expansion. Sa digne compagne est à la tête du matériel de la maison, et ses deux fils et deux de ses filles y donnent des leçons ; une troisième a épousé M. Gobat, l'évêque protestant de Jérusalem.

Le vaste bâtiment de l'Institut est le corps d'un ancien château, autrefois commanderie de l'ordre Teutonique et maintenant propriété du grand-duc. Du milieu des ruines féodales, en partie couvertes d'une mélancolique végétation, s'élève l'asile que la charité chrétienne, éternellement jeune et forte, assure à l'enfance abandonnée.

Longtemps avant 9 heures, une foule recueillie se pressait sous un rustique hangar. A la petite table, ornée de bouquets, qui servait de tribune, étaient assis deux vieillards présidant la séance, le Dir. Zeller et l'ancien pasteur Legrand. Devant eux les enfants, puis les maîtres et les sous-maîtres ; puis dans toutes les directions des dames de tout âge et de toute condition, et enfin les rangs des hommes. Plus d'une fois l'hirondelle effarée passa rapidement au-dessus de nos têtes.

M. Zeller lut un long et intéressant rapport, où il commençait par rappeler qu'une des colonnes de la paix des états est le soin des pauvres. Par fois il s'interrompait pour se reprendre, et les enfants ou toute l'assemblée entonnait un des cantiques contenus dans le petit recueil, qui, selon la bonne coutume allemande, avait été préparé pour la circonstance et était offert à chaque assistant moyennant une petite offrande. — La fête prit un caractère mélancolique, qui ajoutait encore à son charme, quand on apprit que le grand-duc avait menacé de ne plus louer son château et le céder au clergé catholique des environs. La 33e fête de Beuggen pouvait donc être la dernière ! De ferventes prières s'élevèrent à Celui qui fléchit à son gré le cœur des rois et le cœur des petits, pour qu'il daignât conserver à la charité évangélique son solitaire asile déjà si richement béni ! Le Dir. Zeller finit son discours avec émotion, son âge l'avertissant toujours plus de prendre congé de cette assemblée fraternelle, mais aussi de lui dire : au revoir dans le ciel ! — Après lui, plusieurs des assistants prirent la parole, et l'heure de midi vint à sonner.

On se répandit de tous côtés dans les cours et les jardins de l'antique château, au bord du large et majestueux fleuve. Maints groupes se formèrent sur l'herbe et à l'ombre pour prendre un modeste repas. Les longues et hospitalières tables de l'établissement s'étaient aussi garnies de convives. — Puis vin-

rent les libres promenades de l'amitié. Je revis alors le vénérable Spittler, encore un vieillard septuagénaire et Wurtembergeois d'origine, admirable par sa foi et son génie entreprenant. Quoique sa position soit modeste, il est au premier rang des fondateurs des généreuses institutions chrétiennes qui honorent Bâle. Si vous visitez son humble demeure, vous y trouverez le dépôt de la Société biblique et de la Société des traités religieux, la salle où se réunit depuis de nombreuses années la Société chrétienne des jeunes gens, puis la chambre où délibéra pour la première fois le Comité des Missions. Mais je dois m'arrêter, et j'ajoute seulement que ce que j'ai entrevu de la vie de ce digne vieillard, qui, comme le disait un professeur, appartient déjà à l'histoire ecclésiastique, serait une démonstration des plus frappantes de tout le bien que peut faire un simple chrétien.

A 2 heures, on se réunit sous le hangar pour chanter, prier et entendre maints discours édifiants. Le Dr. Bart, bien connu par ses ouvrages populaires, raconta aux enfants, qui lui avaient demandé *une histoire*, la conversion récente d'un jeune idolâtre, devenu chrétien en apprenant auprès d'un missionnaire à lire dans la Bible. Les pasteurs Werner et Kupfer s'adressèrent à l'assemblée et le Dir. Zeller fit la prière finale.

Ainsi se terminèrent ces belles fêtes. Je remercie Dieu de m'avoir donné d'y assister, et j'invite vivement ceux de mes compatriotes et de mes frères dans la foi qui pourraient le faire une autre année, de ne pas laisser échapper cette précieuse occasion.

L'Eglise Romaine et la Bible.

Voici la traduction d'un article de la *Buona-Novella*, dans lequel il est clairement prouvé que la Bible est *prohibée* par la Cour de Rome, et *qu'elle l'a toujours été :*

Que Rome défende la lecture de la Bible, c'est un fait qu'un Jésuite éhonté peut seul encore nier. Mais le vrai motif de cette défense n'a jamais été avoué par le parti clérical. Un vieux document, tombé dans nos mains, nous met à même de fournir à nos lecteurs un aveu précieux de la Cour de Rome. Le Pape Jules III, en 1553, ne savait plus quels obstacles opposer aux rapides progrès de la Réformation. Sentant la tiare chanceler sur sa tête, et voulant la raffermir, il réunit à Bologne les évêques les plus rusés et les prélats les plus chicaniers, et leur demanda de chercher et de proposer les moyens qu'ils croiraient convenables pour rasseoir sa puissance ébranlée et arrêter la Réforme. On peut facilement imaginer les sages conseils qui furent donnés ; nous traduirons fidèlement du latin le dernier paragraphe de ces propositions : " Enfin (et nous réservons notre " meilleur conseil pour le dernier), on doit " bien faire attention que la lecture de l'E- " vangile, surtout en langue vulgaire, soit " partout prohibée dans les pays de votre ju- " ridiction. Il suffit que quelques personnes, " en très-petit nombre, puissent lire dans les " livres de la Messe ; mais il ne doit être " permis à personne de lire autre part. — Si " les hommes se contentent de peu de scien- " ce, vos affaires prospéreront ; sinon, elles " déclineront. La Bible est le livre qui, plus " que tout autre, a suscité contre nous ces " tempêtes par lesquelles nous sommes ébran- " lés ; et de fait, lorsqu'on l'examine avec " soin, et qu'on la confronte avec les règles " de nos églises, on s'aperçoit vite du pro- " fond désaccord qui existe entr'elle et nous ; " on s'aperçoit vite que notre doctrine est " souvent différente, et parfois même toute " contraire. Si les laïques s'en aperçoivent, " ils ne cesseront de déclamer contre nous et " de nous rendre odieux. C'est pourquoi il " faut absolument s'emparer des quelques " exemplaires de la Bible qui sont en circu- " lation ; mais il faut le faire avec prudence " pour ne pas causer de tumultes. "

L'aveu est précieux et dépouillé d'artifices : nous pouvons encore l'illustrer par l'extrait suivant de l'*Instruction synodale* de l'Evêque de Luçon, publiée dans la *Voix de la Vérité*, des 21 et 22 Mai 1853 :

" 7o. Prévenez les fidèles que, pour les " arracher plus sûrement à l'un des dangers " les plus imminents de ce siècle, nous avons " fait imprimer séparément la partie de cette " Instruction synodale, qui se rapporte à l'in- " dex.....

" 8o. Faites savoir à ceux qui ont à cœur " le salut éternel, qu'ils doivent éviter de se " procurer des livres chez les libraires ou " ailleurs, avant de s'être assurés que ces " livres ne sont pas prohibés.

" 9o. Apprenez-leur qu'ils ne doivent " point acheter de Bibles en langue vulgaire, " soit l'Ancien Testament, soit le Nouveau, " soit quelque livre particulier de l'un ou de " l'autre, sans vous avoir consultés. "

STATISTIQUE.

Dans son numéro du mois de juillet, le *Tait's Edingburg Magazine* a publié, sur la population et la force des trois empires d'Autriche, de Russie et de Turquie, un article d'où nous extrayons les renseignements suivants :

Autriche.

S'il est un pays auquel la nature ait distribué à profusion et avec une grande variété les éléments de la richesse, c'est assurément le pays compris dans les limites de ces Etats qui, réunis par le traité de Vienne aux possessions héréditaires de la famille de Hapsbourg, constituent l'empire d'Autriche.

Tous ces Etats offrent une superficie de 225,496 milles carrés anglais (le mille anglais simple équivaut à 1 killomètre 609 mètres) ou 194,672 milles carrés géographiques, ce qui revient à 105,400 milles carrés géographiques de plus que n'en contient tout le Royaume-Uni, dont la superficie, avec toutes ses îles, ne dépasse pas 91,300 milles carrés géographiques.

Fertilisé par de nombreux cours d'eau, et coupé en tous sens par des rivières navigables, le sol de l'Autriche abonde en productions de toutes sortes, et réunit tous les avantages naturels qui peuvent donner la richesse, la puissance et le bien-être.

Toutefois, diverses causes font obstacle au complet développement de cet avantage. Chaque nation de la même langue voudrait constituer un Etat distinct, indépendant, ayant un gouvernement qui lui fût propre. Les Slaves de la Bohême, de la Gallicie, de la Hongrie et des autres Etats n'ont aucune affinité de langage ni de race avec les Allemands ou les Italiens ; entre ces deux derniers peuples, il n'y a non plus aucun lien d'unité.

La population de tous les Etats autrichiens, d'après le tableau officiel de 1852, s'élève à 36 millions 514,446 habitants, partagés à peu près dans les proportions suivantes : *Slaves* en Gallicie, Hongrie, Transylvanie, Croatie, Dalmatie, etc., au moins 17 millions ; *Magyars* en Hongrie, Transylvanie etc., etc., 5 millions 300,000 ; *Italiens*, 5 millions 200,000 ; *Allemands* dans l'Autriche proprement dite, en Bohême, Styrie et dans le Tyrol, 7 millions ; *Juifs*, 730,000 ; *Daces* ou *Vallaques*, 2 millions 90,000 ; *Arméniens* et *Bohémiens* nomades (*Gypsies*), 1 million 700,000.

Sous le rapport religieux, cette population se répartit de la manière suivante : — Catholiques romains, comprenant les Italiens et la plus grande partie des Magyars et de l'armée : 26 millions 357,172 ; Grecs, 6 millions 856, 601 ; Protestants, seulement 3 millions 448, 564 ; Unitaires, 50,541 ; Juifs, 729,005 ; Bohémiens nomades et autres, 2,353.

L'unité de religion n'existe donc pas plus en Autriche que l'unité de langage ; et bien que les catholiques romains représentent les deux tiers de toute la population, la similitude de religion ne suffit pas pour fondre en une seule nationalité les Italiens, Magyars et Slaves, et bien moins encore pour rapprocher tous ces peuples des Allemands d'Autriche.

Russie.

Depuis les jours de Pierre-le-Grand, la Russie est devenue, quant au territoire, l'empire le plus gigantesque du monde. Mais bien que redoutable, soit à l'Autriche, soit à la Turquie, la Russie n'est pas une puissance dangereuse pour le reste de l'Europe. Les vastes domaines du czar et quelques-unes de ses acquisitions, telles que la Pologne et les provinces allemandes de la mer Baltique, constituent des éléments réels de faiblesse extraordinaire. Le gouvernement du Czar est un despotisme absolu ; et à considérer l'état social et les traditions de la majorité de ses sujets, toute autre manière de gouverner semble lui être impossible.

Les sujets européens du czar s'élèvent d'après le chiffre officiel, à 54 millions 92,300, sans compter la Pologne et la Finlande, dont la population est, pour la première, de 4 millions 781,355, et pour la dernière, de 1 million 412,315. Ses sujets d'Asie sont évalués à 5 millions 500,000 en comptant la Georgie, la Sibérie, etc. En tout, environ 66 millions d'habitants.

Vers la fin du Xe siècle en (989), l'empe-

reur grec donne en mariage au czar Vladimir la princesse Anne, sa sœur. Plusieurs reines sont célèbres dans l'histoire pour les conversions dont elles furent les instruments. Les noms de Berthe en Angleterre, de Clotilde en France, en sont des preuves éclatantes. Anne, à leur exemple, convertit son époux moscovite à l'Eglise grecque, et les effets de sa piété furent si merveilleux, que pas moins de 50 millions des sujets du czar actuel sont de fervents disciples du catholicisme grec, croient à toutes ses doctrines, se montrent observateurs scrupuleux de toutes ses cérémonies et soumis à ses prêtres. Et c'est cette hiérarchie, dont le czar est le chef, qui le rend redoutable à la puissance ottomane. Outre les grecs, il y a dans l'Empire russe 7 millions 300,000 catholiques romains, principalement établis en Pologne ; 3 millions 500,000 protestants ; 2 millions 500,000 mahométans ; 1 million 500,000 juifs ; 1 million d'Arméniens, et environ un million d'idolâtres.

Par rapport à la Turquie, l'armée russe est formidable, et la flotte de la mer Noire ne doit pas être regardée comme une force insignifiante, si la Porte était abandonnée à ses propres ressources contre le czar. Le Trésor russe manquerait peut-être de ressources en cas de guerre générale, mais le revenu de l'Empire est plus que suffisant pour soutenir une guerre contre le Sultan et même contre l'Empire d'Autriche.

Bien que le gouvernement ottoman n'ait pas de dette nationale, ses finances sont dans le plus fâcheux état, et dépendent grandement des tribus venant de l'Egypte et des Provinces danubiennes. Le tribut de ces dernières, peu considérable il est vrai, cesserait du moment qu'une armée russe franchirait le Pruth.

Turquie.

L'empire ottoman est habité par des races nombreuses professant des religions différentes. Le nombre total des habitants est estimé à 35 millions 350,000, dont 20 millions 550,000 sont Mahométans. Mais ce dernier nombre comprend près de 5 millions 550,000 Arabes de l'Egypte et des contrées qui l'avoisinent, et sur le reste des sujets musulmans du Sultan, plus de douze millions sont disséminés dans l'Asie mineure, la Syrie et autres parties de l'Asie.

Dans la Turquie d'Europe, comprenant la Valachie, la Moldavie, la Bulgarie, la Servie, la Bosnie, la Thrace, etc., la population ottomane toute entière, considérablement mêlée quant aux races, ne s'élève pas à plus de 1 million 100,000 habitants, tandis que les Slaves, les Daces, etc., n'en comptent pas moins de 11 millions 200,000, tous de la religion grecque ; les Grecs d'origine et quelques autres comptent dans le dénombrement général pour deux millions 500,000. Le nombre total de Musulmans-Turcs, dans la Turquie d'Europe, s'élève, il est vrai, à environ 3 millions 500,000, mais les deux tiers sont renégats, ou fils de chrétiens renégats.

Il faut aussi remarquer que les sujets les plus entreprenants et les plus actifs de la Porte, sont, pour la religion, Grecs ou Arméniens ; et que toutes ces religions se rencontrent dans un mutuel antagonisme sur les rives du Danube.

La force effective de l'armée régulière de la Turquie, sans compter l'Egypte, est de 138,000. Si nous devons nous en rapporter aux renseignements récemment fournis par un officier prussien, qui avait jusque-là servi dans l'armée turque, renseignements confirmés par le témoignage du maréchal Marmont, la discipline y est déplorable, inefficace ; mais les Turcs mahométans combattraient, comme ils l'ont déjà fait, avec la rage indomptable de fanatiques et de fatalistes, surtout si le sultan venait à déployer l'étendard du Prophète.

Le pacha d'Egypte, avec son armée et sa flotte, peut aussi fournir au sultan un secours puissant, et c'est ce qu'il ferait sans doute. La flotte turque, bien que peu nombreuse, est néanmoins une force secondaire respectable.

L'Eglise dans le monde, et le monde dans l'Eglise.

En parlant de ses disciples dans la sublime prière qu'il adressa à son Père au moment de les quitter, Jésus-Christ dit : " ils ne sont pas du monde comme je ne suis pas du monde ;" Jean XVII, 16. Plus haut il avait dit : " Maintenant je ne suis plus au monde, mais ceux-ci sont au monde. " Ils étaient dans le monde sans être du monde ; ils s'en distinguaient, non pas certes par leurs habits, par

leur séquestration dans des cloîtres ou dans des couvents, mais par leur vie exemplaire, par leur amour, par leur désintéressement des choses temporelles, car ils se mêlaient à la société pour y faire pénétrer la vie divine, les influences divines dont ils étaient les possesseurs et par cela même les dépositaires. Le monde pour eux c'était l'humanité déchue qu'il fallait relever, c'était l'homme dans son état de péché ; au lieu d'être l'ordre comme le mot l'indique, c'est le désordre entre les aspirations et les besoins de l'homme, et son état de dégradation et de misère spirituelle. Le monde en opposition avec la vie religieuse c'est " la convoitise de la chair, la convoitise des yeux et l'orgueil de la vie. "

L'Eglise de Jésus-Christ devait être distincte du monde tout en étant dans le monde. Du moment que les premiers chrétiens, ou plutôt les chrétiens des premiers siècles perdirent de vue ce grand principe, mis en relief par Jésus-Christ et ses apôtres, l'église commença à déchoir, à se souiller et à s'affaiblir. " L'Eglise, dit le catéchisme romain, c'est l'assemblée des fidèles ; " jamais définition ne fut plus exacte ; voilà ce qu'elle était autrefois et ce qu'elle devait être aujourd'hui : non pas l'assemblée des croyants qui pouvaient bien ne pas être tous fidèles, car St. Jacques nous dit que " les démons *croient* et qu'ils en tremblent, " mais l'assemblée de ceux qui sont fidèles à leur Maître et à leur Sauveur Peu à peu la mondanité s'introduisit dans les assemblées ou églises des premiers siècles, comme elle s'introduit sans cesse dans les églises de notre temps si l'on ne veille pas et si l'on ne prie pas assez, par la raison bien simple que l'esprit mondain cherche sans cesse à se faire jour et à pénétrer dans le cœur du chrétien, et aussitôt que la vie religieuse diminue et s'affaisse, le monde en prend la place. Le cœur de l'homme ne peut demeurer vide : il faut qu'il soit rempli de Dieu ou du monde. Ce qui ne fut pendant assez longtemps dans l'église qu'une faiblesse, une infidélité et une souffrance peut-être, passa ensuite à l'état de principe. Au lieu de chasser le monde qui se trouvait dans son sein comme un élément étranger à sa nature, l'église imagina de l'englober tout entier afin de le mieux presser dans ses bras et sur son cœur. Jésus-Christ avait dit à ses disciples : " le champ c'est le monde. " Les chefs de l'église pouvaient alors dire à tous leurs ouvriers : " le champ c'est l'église ; " c'est dans l'église qu'il faut à présent prêcher la conversion, car l'église est remplie de chrétiens qui ne sont pas convertis, c'est-à-dire qui ne sont pas chrétiens. Jésus-Christ avait dit que la vérité religieuse, l'Evangile, devait pénétrer le monde comme le levain pénètre la pâte, mais l'église ne comprenant plus cette remarquable comparaison du Maître mêle, si l'on peut ainsi dire, son levain au grain non moulu et même à celui qui mûrit encore dans les champs. L'église qui devait être la maison de Dieu et la porte du ciel renfermait une grande majorité dans le cœur desquels Dieu n'avait rien à faire et pour lesquels le ciel ne devait jamais être ouvert. Le monde était entré dans l'église avec armes et bagage. Encore une fois, mais d'une manière moins matérielle, du temple du Dieu vivant on avait fait une caverne où les voleurs, les impudiques, les ivrognes et les menteurs ne se distinguaient plus des vrais disciples de Jésus-Christ, car tous étaient sensés chrétiens parce que tous avaient reçu le baptême dans leur enfance.

A la tête de toutes les églises d'alors, se trouvait celle de Rome, la plus ancienne dans cette erreur comme dans beaucoup d'autres ; c'est à Rome, que l'état, presque partout ailleurs baptisé chrétien, reçut la confirmation qui le fit parfait chrétien, en sorte que l'on peut dire sans injustice que l'église de Jésus-Christ est dans le monde, mais que le monde est dans l'église du pape. Force est bien de nous l'accorder lorsque nous pouvons citer des paroles comme celles de Massillon sur le petit nombre des élus. A qui s'adresse-t-il, en traçant les catégories de pécheurs qui ne seront certainement pas sauvés, si ce n'est à des catholiques romains ? c'est-à-dire à des chrétiens, c'est-à-dire encore à des gens qui ne sont pas du monde. Que l'on prenne un pays entièrement catholique romain pour exemple : dans ce pays, tous appartiennent à l'église, et suivant la parole de Jésus-Christ et de ses apôtres, s'ils sont de l'église ils ne sont pas mondains, mais qui oserait le soutenir ? Tous les jours nous entendons dire autour de nous de person-

qui deviennent plus pieuses et plus dévotes, qu'elles quittent le monde ; mais où étaient-elles donc avant d'en sortir ? elles étaient dans l'église ; oui, et pourtant cela n'ouvre les yeux qu'à bien peu de personnes. La même église renferme ceux qui rient et qui se moquent du culte religieux et ceux qui viennent pour y chercher leur Dieu. Pourquoi donc cet amalgame monstrueux ? " Quelle participation y a-t-il, " dit Saint-Paul, " de la justice avec l'iniquité, et quelle communication y a-t-il de la lumière avec les ténèbres ? quel accord y a-t-il entre Christ et Bélial. " S'il ne peut pas y avoir d'accord, pourquoi donc y a-t-il union, et union forcée ? pourquoi l'homme a-t-il uni ce que Dieu a séparé ? St. Paul dit encore : " Otez donc d'entre vous-mêmes le méchant. " I, Cor. V, 13 ; et l'église dit : "gardons le méchant," au milieu de nous afin de le rendre meilleur. Et en effet on l'a si bien gardé que c'est lui qui est aujourd'hui le plus fort et que si jamais il y a séparation, il faudra que ce soit la partie fidèle qui déménage.

Nous redisons que ni l'église romaine, ni aucune autre église nationale ne peut être l'église de Jésus-Christ, car l'assemblée qui se joignait aux apôtres se composait de personnes qui croyaient de cœur à l'Evangile. Nous ne disons pas qu'il ne peut pas y avoir et qu'il n'y a pas de membres de l'église de Jésus-Christ dans l'église de Rome ; non, nous croyons qu'il y en a ; c'est pour nous une bien douce pensée que quelques âmes surnagent dans ce courant de superstitions et de mondanité. Mais cette assemblée telle quelle de croyants et d'incrédules, de bons et de mauvais n'est pas l'église de Jésus-Christ. Nous ne perdrons pas notre temps à suggérer les moyens d'en chasser le monde ; d'autres l'ont fait avant nous et y ont perdu avec leur temps la mesure du temps, la vie. Nous ne craignons pas pour cette dernière, mais nous voulons employer nos heures si courtes à dire toute la vérité, sans acception de personnes, espérant de tout notre cœur que le jour viendra où l'on pourra dire avec vérité mais avec charité : " hors de l'église point de salut ; " parce que hors de l'église seulement se trouveront ceux qui n'aiment pas Jésus-Christ et qui ne gardent pas ses commandements.

L'ouverture de l'Inquisition a Rome en 1849.

—

Lorsqu'on lit l'histoire de l'inquisition, qu'on voit ses menées infames, ses horribles tortures et l'esprit infernal qui préside à tous ses actes, abrités sous le manteau de la religion, on est profondément indigné et l'on s'étonne qu'il y ait eu des êtres assez cruels, assez barbares pour inventer cet enfer et s'en constituer les démons ! On s'explique cependant un peu l'existence de cette institution par l'état social du moyen-âge et la puissance de la papauté à cette époque ; mais il semble qu'avec les progrès des lumières et l'adoucissement des mœurs, l'Inquisition a dû nécessairement disparaître, et que de nos jours il ne doit pas se trouver des êtres assez fanatiques et assez aveuglés pour chercher à justifier cette institution abominable. Ce n'est malheureusement qu'une généreuse illusion : on trouve encore des défenseurs et des partisans de l'inquisition. L'*Univers* de Paris, le journal des jésuites, en est le zélé champion, et il pousse l'effronterie et l'impudence jusqu'à en faire l'éloge. C'est assez naturel, puisqu'à Rome, quelques-uns des "révérends pères" ont été depuis longtemps revêtus des fonctions d'inquisiteurs et perpétuent *pieusement* les cruautés et les horreurs des siècles barbares. L'inquisition existait à Rome lors de l'établissement de la République en 1849, mais elle fut bientôt abolie par les démocrates, qui ont plus d'humanité que le clergé romain. Le gouvernement en ayant décrété l'abolition, elle fut ouverte de la manière suivante. Nous empruntons le récit de cet événement à une brochure intitulé : *Four Lectures upon recent Events in Italy, by H. Forbes*, et imprimée à New-York en 1851.

L'ouverture de l'inquisition fut un des événements mémorables amenés par l'établissement d'un gouvernement libre. L'ordre en fut exécuté par les officiers civils de la république, accompagnés d'une multitude de citoyens, qui désiraient assister à la délivrance des victimes que cette prison pourrait contenir. Le bruit que ce repaire d'iniquités serait ouvert, ayant couru pendant quelques jours par la ville, les inquisiteurs prirent l'alarme et eurent soin de faire disparaître tout ce

qu'ils purent. Il n'y a nul doute là-dessus, car l'on découvrit plusieurs escaliers et passages récemment murés, mais qui avaient été arrangés de manière à leur donner l'apparence d'une vieille construction. Un vieux moine décrépit ouvrit la porte, sur la sommation des autorités civiles ; quant aux autres " *familiers,* " ils s'étaient évadés par quelques-unes des nombreuses portes secrètes. Le portier abusant de la patience du peuple, eut l'impudence de protester contre ce *sacrilége,* mais on passa outre sans faire attention à ses murmures. Les prisonniers, parmi lesquels se trouvait un évêque, furent mis en liberté.

Pénétrant dans l'intérieur, on examina les chambres des principaux inquisiteurs, et les trois grandes bibliothèques furent pour la première fois ouvertes au public. Dans une de ces grandes salles se trouvaient les différents manuscrits soustraits à leurs auteurs, lorsque ceux-ci les avaient présentés à l'examen des autorités pour obtenir la permission de les publier: ils n'avaient pas même pu les revoir. Ainsi les Jésuites avaient ravi à ces pauvres écrivains, leurs découvertes, leurs inventions et leurs idées. Mais ces manuscrits, les disciples de Loyola ne les avaient pas détruits ; ils les avaient soigneusement gardés pour leur propre instruction. Dans une autre grande bibliothèque, étaient rassemblés tous les ouvrages prohibés, dans différentes langues, lesquels, comme les manuscrits dont nous venons de parler, servaient à instruire les Jésuites et à aiguiser leur finesse. La troisième bibliothèque contenait les ouvrages non-défendus.

On découvrit plusieurs passages conduisant au tribunal, à la chambre des tortures, aux oubliettes, etc. Dans ce dernier endroit, couvert par une porte en bascule dans un petit corridor, l'on trouva les restes de plusieurs victimes, que les saints pères ne jugèrent pas prudent de libérer après les avoir torturées, mais dont ils désiraient être débarrassés. De longues tresses de cheveux de femmes furent trouvées dans ce puits horrible ; ces restes n'avaient pu appartenir à des nonnes, car celles-ci ont la tête rasée. La porte en bascule, qui servait de couvercle à ce puits sec, était construite de telle manière que la moindre pression la faisait tourner et la personne qui, sans être sur ses gardes, traversait cet abîme ne pouvait manquer d'y être précipitée: là elle pouvait trouver une mort soudaine ou lente selon qu'en décidait le sort. Aucune sortie n'était possible excepté par cette porte en bascule — et l'on ne descendait pas seulement un verre d'eau à la malheureuse victime, qui se cassait ordinairement quelque membre dans sa chute ; heureux ceux qui y rencontraient une mort immédiate ! Dans les caves de cet édifice, qui par une impiété est appelé le SAINT-OFFICE, on découvrit des rangées de cadavres, enterrés jusqu'au cou seulement, et dont la tête était encore au-dessus du sol. Les contorsions dont ces squelettes et ces cadavres inhumés en différents temps conservaient les traces, montraient d'une manière évidente que ces victimes avaient été enterrées VIVANTES !

Qu'est-ce que la Bible ?

C'est le seul livre qui explique d'une manière satisfaisante et même qui ait la prétention d'expliquer, l'introduction du mal physique et moral dans ce monde et par conséquant l'état présent de l'espèce humaine. C'est à ce livre que nous devons la connaissance que nous avons des premiers chefs de notre race et des âges primitifs du monde, des mœurs et des coutumes de ces temps anciens ; de l'origine et de l'explication de plusieurs traditions remarquables qui ont universellement prévalu ; et de presque tout ce que nous connaissons au sujet de plusieurs nations jadis florissantes et particulièrement des juifs, le peuple le plus singulier et le plus intéressant qui ait peut être jamais existé. C'est la Bible seule qui, en nous donnant la relation du déluge, nous met en état de nous rendre raison de bien des phénomènes surprenants dans la structure interne de la terre, aussi bien que de l'existence des restes de productions marines sur les sommets des montagnes et dans d'autres lieux éloignés de la mer. La Bible nous aide à nous rendre compte de la multiplicité des langues qui existent dans le monde ; de la condition dégradée des Africains ; de l'origine et de l'universalité de l'usage

des sacrifices et de plusieurs autres faits d'une nature aussi intéressante. Nous ajouterons que tandis que la Bible jette un très grand jour sur les faits indiqués, la seule existence de ces faits tend d'un autre côté à établir invinciblement la vérité et l'authenticité des Ecritures.

Indépendamment de ces preuves internes de l'excellence de la Bible qui même en la considérant simplement comme production humaine, lui donnent des droits évidents à l'attention des gens de goût et des savants, il existe plusieurs circonstances accessoires qui la rendent particulièrement intéressante à un esprit réfléchi. Parmi ces circonstances, il n'est sans doute pas hors de propos de mentionner sa grande antiquité. Quoique l'on puisse dire de son inspiration, il n'en est pas moins certain que plusieurs des livres qui la composent sont, sans aucun doute, les plus anciennes compositions littéraires qui existent, et peut-être même les plus anciens ouvrages qui aient jamais été écrits, et il ne serait pas impossible que les lettres aient été employées pour la première fois pour les écrire dans la plus ancienne des langues parlées par les hommes. Elle est également non seulement le plus ancien livre, mais le plus ancien monument du génie de l'homme ; elle est à la fois la première et la plus vieille des productions existantes de l'intelligence humaine. Différent des autres ouvrages de l'homme, celui-ci ne participe en aucune manière à la fragilité. Toutes les œuvres contemporaines de son enfance ont disparu et sont oubliées, et ce volume merveilleux leur survit encore. Comme les fabuleuses colonnes de Seth, que l'on prétendait avoir affronté le déluge, il existe depuis des siècles, immobile au milieu du torrent qui entraîne dans l'oubli et les hommes et leurs ouvrages. Est-il nécessaire de remarquer que ces circonstances font de ce livre un objet digne de la plus profonde contemplation. S'il existait maintenant un arbre, un édifice, un monument quelconque de l'industrie humaine dont l'origine remontât jusqu'à cette date reculée où plusieurs parties de la Bible ont été écrites, ne viendrait-on pas le contempler avec l'intérêt le plus vif? Ne le conserverait-on pas comme quelque chose de sacré ? Avec quelles émotions un esprit réfléchi ne doit-il donc pas ouvrir la Bible ? Quelle suite d'idées intéressantes ce livre ne doit-il pas exciter ? Mais tandis que nous admirons sa haute antiquité, qui dépasse celle de tout ce qui nous entoure, à l'exception des œuvres de Dieu, et que nous apercevons d'avance, son existence continuée sans aucune altération, jusqu'à la fin des temps ; ne nous sentirons-nous pas comme entraînés d'une manière irrésistible à la révérer comme provenant originellement de celui qui est le même aujourd'hui, tel qu'il était hier et qu'il sera toujours et dont ni les œuvres ni les années n'ont de fin.

L'intérêt que ce volume excite par son antiquité, sera de beaucoup augmenté, si nous considérons qu'il a été l'objet de la plus violente et de la plus constante opposition et qu'il a néanmoins triomphé de ses nombreux ennemis.

Nous contemplons avec une vive admiration un rocher qui a bravé depuis des siècles la fureur de l'océan et qui semble lui dire : " Tu viendras jusqu'ici, mais non pas plus loin ; ici tes vagues orgueilleuses doivent s'arrêter." Avec un intérêt bien plus grand encore, quoique d'un genre différent, ne contemplerions-nous pas une forteresse qui durant des milliers d'années aurait été constamment assaillie par des générations successives d'ennemis renaissans ? Autour de ses murailles des millions d'assaillants ont péri, et pour les renverser, tous les efforts de la puissance et du génie de l'homme sont venus expirer en vain. Ce rocher, cette forteresse, nous les admirons dans la Bible. Pendant des milliers d'années, la Bible a résisté non seulement à la faulx acérée du temps, mais encore à toutes les forces physiques et morales de l'homme. De faux amis ont essayé de la corrompre et de la falsifier : les rois et les princes se sont constamment efforcés de la bannir du monde : les pouvoirs civils et militaires des plus grands empires se sont ligués pour la détruire ; les feux de la persécution ont été fréquemment allumés pour la consumer avec ses défenseurs, et, à différentes époques, la mort sous les formes les plus horribles a été la rémunération certaine de ceux qui ont osé lui donner asile pour la soustraire à la fureur de ses ennemis. Ce

livre a été plus que tout autre et peut-être plus que tous les autres livres réunis, tourné en ridicule, et cela de la manière la plus amère, travesti grossièrement, calomnié avec haine, brûlé avec fureur.

Du salut des humains l'adversaire implacable,
Ose dire anathême à ce Divin Ecrit:
Mais pourrait-on ravir, par un larcin coupable,
Le testament d'un père aux frères de Jésus-Christ ?

C'est par la Bible que nous pouvons embrasser d'un seul coup d'œil, le cercle incommensurable de l'esprit éternel et contempler le portrait achevé qu'une main divine a dessiné, de celui que nul mortel n'a jamais vu. Lançant nos regards aux travers des profondeurs de l'éternité, nous découvrons celui qui existait seul et indépendant avant qu'il eût exercé, pour la première fois, sa puissance créatrice. Nous voyons les cieux, habitations de sa sainteté et de sa gloire, obscurcis par l'éclat de sa présence ; et les enfers, prisons de sa justice, faiblement éclairés par les traits enflammés de sa colère, qui, ne servent qu'à rendre plus visibles leurs sombres ténèbres. Là nous pouvons assister comme témoins, à la naissance du monde que nous habitons ; nous tenir pour ainsi dire auprès de son berceau ; et le voir se développer et croître sous la main de son Créateur et passer de l'enfance à la jeunesse et à la virilité.

La Bible nous prescrit de regarder à Dieu avec une affection toute filiale, et de nous comporter envers notre prochain avec les sentiments de l'amour le plus fraternel ; elle commande à ceux qui gouvernent d'être juste et de gouverner par la crainte de Dieu ; et aux sujets de se conduire paisiblement avec piété et honnêteté ; elle requiert de tous, la tempérance, la modération et l'industrie et elle déclare pire qu'un infidèle celui qui néglige de subvenir aux nécessités de sa famille. Elle a pourvu à la prompte pacification des animosités et des dissensions *en nous ordonnant de pardonner à nos ennemis*, de prier pour eux chaque fois que nous prions pour nous, et de faire réparation à tous ceux auxquels nous avons fait tort, avant d'oser nous présenter devant le Seigneur. Elle nous enseigne : "qu'en renonçant à l'impiété et aux passions mondaines, nous vivions dans ce présent siècle, sobrement, justement et religieusement en attendant la bienheureuse espérance de l'apparition de la gloire du grand Dieu et Notre Seigneur Jésus-Christ."

UN CANADIEN.

RÉSUMÉ
D'UN
Cours d'Economie Politique,
PAR M. EMERY, DE MALTE.

VI. — *Théorie économique.* § II. *Des Machines. — Influence du capital, de la division du travail et des machines sur la richesse publique et sur le sort des travailleurs. — Remède aux maux des populations industrielles.*

Le troisième instrument de production que nous devons examiner sont les machines. On a longuement débattu la question de savoir lequel de ces trois faits, les machines, le capital et la division du travail, était le fait fondamental dont les autres procèdent, la véritable source du grand développement industriel des sociétés modernes. Mais il nous paraît évident que le problème était mal posé : le rapport entre ces trois éléments ne saurait être un simple rapport de cause et d'effet, mais un rapport de solidarité et d'action réciproque. Les phénomènes de la division du travail, de son accumulation et des machines, sont trois faces différentes de la même chose. L'un agit continuellement sur l'autre, et de ce concours résulte la production.

Cette considération s'applique également aux controverses passionnées dont l'influence des machines sur le sort des ouvriers a été le sujet. L'on n'a vu que les machines dans des effets qui résultent également des trois moyens de développer la production. La division du travail et l'accumulation des capitaux auraient conduit, sans les machines, aux résultats que l'un exalte et que l'autre déplore ; ou plutôt les machines sont la conséquence nécessaire de la division du travail et des capitaux fécondés par l'intelligence humaine. Bien que présentées

à l'occasion des machines, les considérations que nous allons reproduire sur l'état de l'industrie et des ouvriers s'appliquent donc également aux trois facteurs de la production.

Dans l'origine des sociétés, l'introduction des instruments du travail et leur perfectionnement étaient des bienfaits immenses. La conscience des peuples en a été profondément pénétrée. Les inventeurs des premières machines furent mis partout au rang des dieux. Cette influence bienfaisante dura longtemps, et l'analyse des services directs rendus par les machines fait comprendre qu'il dut en être ainsi. Il est évident, en effet, qu'elles économisent le temps et la fatigue, qu'elles multiplient immensément la quantité du produit, enfin qu'elles produisent des choses que l'industrie humaine n'aurait jamais pu créer sans elles.

Toute machine nouvelle produit une économie de temps et de capital qui permet de diriger les forces épargnées vers une autre industrie ; pour le consommateur, elle produit une réduction dans le prix des produits qui lui permet une consommation nouvelle. Chacun s'enrichit, le monde s'agrandit et se développe. Le bienfait est commun à tous. La production n'a d'autres limites que les désirs, et les désirs sont sans limites. Il ne faut plus parler de l'étendue du marché. Le marché des machines, c'est le monde. Au fond, les choses se passent bien ainsi ; mais la question n'est pas là tout entière ; il faut, pour arriver aux conséquences pratiques, étudier l'action des capitaux, des machines et de la division du travail sur un état social donné.

Aussi longtemps qu'il y a de la place pour tous, et que la terre suffit en abondance à la subsistance des nouveaux producteurs, le bienfait des machines de toute espèce est sans mélange.

Mais du moment où le sol est approprié, du moment où il y a des capitaux et des propriétaires, les choses changent d'aspect. La loi, demeurant la même, produit de tout autres résultats quand les conditions de son application ont varié.

En Orient, en Egypte, l'introduction des machines et de la division du travail a fait grandir la production dans des proportions gigantesques ; mais l'Orient et l'Egypte étaient organisés sur les bases d'une grande famille ; une consommation improductive immense et régulière occupait toujours les travailleurs. Les uns produisent du blé, les autres des temples, et sous l'Egypte ils bâtissent une autre Egypte. La Grèce, où la propriété redevient libre, se trouve dans une position toute différente vis-à-vis des perfectionnements de l'industrie. Il faut les exclure comme Sparte, ou se plonger dans une consommation improductive excessive comme Corinthe et Sybaris, ou coloniser de tous côtés comme Athènes, pour se débarrasser du superflu de production et de producteurs.

Si nous suivions à Rome les différentes phases du travail, nous verrions se produire des faits analogues. Là commençaient déjà à se faire sentir les souffrances de la civilisation moderne. Dans ce temps, semble-t-il, on ne songeait guère aux machines ; nous lisons pourtant qu'un ingénieur ayant proposé à l'empereur Vespasien un moyen très puissant pour élever au Capitole des colonnes d'une immense grandeur avec une grande économie de bras, ce prince le récompensa généreusement et lui répondit : « Je cherche à occuper des bras, et non pas à m'en passer. » On cite une réponse analogue du célèbre ministre de Louis XIV. Vous voyez que Vespasien était un homme pratique, comme Colbert.

L'organisation du moyen âge ne comportait pas l'introduction de nouvelles machines. Le livre des métiers est un code sévère, dans lequel tous les procédés réguliers sont décrits, et toute innovation à la pratique suivie par les maîtres de la corporation était une contravention dont l'auteur se rendait passible de fortes amendes. Il ne pouvait pas en être autrement dans un ordre de choses qui garantissait la propriété du travail ; les ouvriers dépouillés par une machine n'auraient point trouvé de place ailleurs. Aussi aurait-on considéré son introduction comme un vol. Nous avons déjà dit comment l'imprimerie condamna les derniers travailleurs de l'Eglise à l'oisiveté.

Maintenant la terre, le capital, l'homme, le travail, tout est libre ; c'est à présent ou jamais que doit se réaliser l'idéal de l'économie. Les machines continuent

à multiplier la production en épargnant le capital et la fatigue. Les gouvernements et les hommes riches consomment toujours improductivement. Les colonies se peuplent des producteurs surabondants de la métropole, qui viennent augmenter pour elle le nombre de ses consommateurs. Mais on a beau consommer productivement et improductivement, la production déborde toujours. En vain on réduit le salaire de l'ouvrier pour tenter par la modicité des prix le consommateur des lointaines contrées ; le jour n'en vient pas moins où le travail est suspendu, et des milliers de travailleurs sont sur le pavé, en attendant que la machine puisse se remettre en mouvement. Autrefois le travail était demandé, et les machines, en le facilitant, venaient en aide aux nations ; aujourd'hui il est évident que la population industrielle est au-dessus du besoin qu'on a de son travail.

Faut-il dire avec Ricardo et son école que la richesse est le but des nations, qu'un peuple riche vaut mieux qu'un peuple nombreux, et que la Grande-Bretagne serait parfaitement heureuse si l'on trouvait le moyen de réduire à six millions le nombre de ses habitants.—Si l'Angleterre avait la population du canton de Genève, répond M. de Sismondi, chaque particulier serait encore bien plus riche ; mais l'idéal de votre système serait de voir la reine Victoria seule dans son île accomplir, par un léger mouvement qui dirigerait une machine puissante, tout le travail de l'Angleterre. Ceux-ci sacrifient donc hardiment la population à la richesse, et soutiennent le développement des machines quand même.

Jean-Baptiste Say se rassure sur les conséquences de l'état social actuel par la pensée que, si la population doit être décimée, la mort n'atteindra que les classes les moins intéressantes. Oui, les manœuvres s'en iront d'abord, et les maîtres d'aujourd'hui pourront se faire manœuvres en attendant que vienne leur tour ! Du reste, M. Say ne veut pas entendre parler de l'influence fâcheuse des machines sur le sort des travailleurs ; il s'appuie sur les heureux effets des premières machines, qui pourtant, elles aussi, diminuaient le travail, et cite en particulier les moulins. Mais il est trop évident qu'il ne saurait être question des machines dont l'effet est d'abaisser le prix des moyens de nourriture et qui facilitent par conséquent le travailleur d'une manière réelle dans ses approvisionnements essentiels. Celles-là seront toujours bienfaisantes. En est-il de même de celles qui, tout en diminuant son travail, font baisser le prix des articles dont il consomme peu ou point ? Voilà ce dont il s'agit.

M. Say dit ailleurs que le développement des forces productives tend à l'abolition du travail, et que c'est là l'idéal que les sociétés doivent atteindre. Il semble, en effet, que la production devenant si facile, chacun devait trouver du loisir pour le perfectionnement de l'intelligence et la satisfaction de besoins spirituels, et que le nombre des hommes exclusivement voués aux beaux-arts et à la science désintéressée pourrait se multiplier sans inconvénients. Eh bien, la chose n'a pas lieu.

L'ouvrier travaille plus qu'il n'a jamais fait, les jours de peine ont augmenté dans l'année, les heures dans le jour. Jadis le chef de famille travaillait seul au dehors, sa femme ne s'occupait que des soins du ménage et de l'éducation des enfants ; le travail du père suffisait à l'entretien de sa famille ; bien plus, il faisait de considérables économies. Les monuments parlent encore du bien-être des ouvriers. Maintenant la femme travaille avec son mari ; dès l'âge le plus tendre les enfants sont également soumis au travail, et le salaire de tous est loin de réaliser la valeur que le père eût gagnée jadis à lui seul : souvent il est loin de suffire à l'entretien de la famille qui succomberait sans la charité légale et sans l'aumône des particuliers.

A qui donc ont profité tous les perfectionnements de l'industrie ? Aux capitalistes, sans doute ! Eux seuls jouissent des loisirs et des avantages qui résultent de l'invention des machines. Un examen plus approfondi montre que les capitalistes eux-mêmes ne sont pas dans une position bien favorable et qu'ils ont retiré d'assez médiocres avantages de l'introduction des machines. Ce résultat ne vient-il pas de leur faute ? C'est un point que nous devons examiner.

Jadis les capitaux rendaient de gros profits, maintenant ils sont faibles. Le taux des salaires réagit sur les profits, et les salaires eux-mêmes sont liés au renchérissement des subsistances, qui, au travers des oscillations momentanées, va croissant de jour en jour. Arrêter le travail est impossible sans un bouleversement social. Les bénéfices réalisés sont fort grands, sans doute, parce que des capitaux immenses sont engagés dans l'industrie ; mais le profit relatif a diminué. La plus grande production dont se vante l'industrie moderne n'est donc en réalité que le résultat d'un plus grand capital et d'un plus grand travail. Les produits des machines ne sauraient jamais avoir d'autre valeur que celle du capital de leur établissement et des salaires qui les font marcher, c'est-à-dire des frais de production, comme tous les autres produits de l'industrie soit agricole, soit manufacturière. La seule économie possible, indépendamment des monopoles momentanés, eût été celle du travail, et cette économie n'a pas été réalisée. Jadis une aune de percale achetait un hectolitre de blé, aujourd'hi il faut six aunes. Pour avoir plus de nankin qu'autrefois, l'industriel est-il plus riche ? Non. Encore une fois les produits de sa machine ont un prix égal à celui de toutes les autres industries. Mais c'est le travailleur qui gagne, dira-t-on. Il sera vêtu à meilleur marché et mieux. Oui, sans doute, si le prix de son approvisionnement n'entrait pas en compte dans l'établissement de son salaire, sur lequel seul il peut épargner quelque chose.

Ce qui a frappé le plus les économistes, à juste raison, c'est le grand nombre d'ouvriers laissés sans travail par les machines. Les fils de lin introduits en France par la machine anglaise laissent 300,000 fileurs dans la misère. Avec mille ouvriers le métier fait le travail qui occupait 100,000 femmes. Les métiers à tisser la laine et la soie, introduits sur le modèle de celui à coton, produisent des résultats analogues, etc. On a déjà répondu que les produits des machines s'offrant à l'échange, exciteront l'industrie à créer des objets nouveaux, et que les ouvriers dépossédés trouveront ailleurs du travail. Mais quel travail ? Sans doute un travail qui n'exige aucun apprentissage, car ils n'ont pu et ne sauraient s'y livrer. Sera-ce les travaux agricoles ? En admettant qu'ils en soient capables, le pays a des limites, et les perfectionnements introduits dans cette branche d'industrie comme dans les autres, tendent à économiser les bras. La théorie des fermages fait voir d'ailleurs que les capitaux ne tendent à se porter sur l'agriculture que par la hausse du prix de ses produits ; et l'abaissement général des travailleurs est bien loin par elle-même de favoriser cette hausse. Pour commencer une nouvelle industrie, il faut un nouveau capital ; or, la construction des machines nouvelles vient précisément absorber une partie des capitaux disponibles. L'expérience universelle c'est que partout où l'ouvrier n'a pas pu se mettre au service des machines introduites, il est tombé à la charge de la société et n'est arrivé qu'après de grandes souffrances à changer sa condition.

Dans les sociétés naissantes les machines étaient un bienfait sans mélange. Les profits sont considérables, le capital s'accumule promptement et promptement trouve un emploi, de forts salaires appellent ailleurs les bras laissés libres par les perfectionnements, il y a des chemins à faire, des canaux à creuser, des champs à défricher. L'Amérique du Nord nous offre un exemple de cet état de choses. Mais lorsque tout est fait, comme dans notre Europe, lorsque l'offre du travail surpasse la demande, lorsque la société abandonne à l'intérêt individuel le soin de régler la production et la consommation, lorsque les capitaux n'ont d'autre loi que leur pente naturelle les machines n'apportent plus les bienfaits qu'elles avaient apportés à la société naissante et qu'elles produiraient encore sous une autre organisation ; elles deviennent le précipice de l'industrie au lieu de lui servir d'appui. Le travailleur abandonné à lui-même, vend sa liberté pour sauver sa vie ; il n'est plus question pour lui d'un surplus si minime que ce soit ; il réduit son salaire jusqu'à la défaillance et ne saurait obtenir du travail qu'à ce prix ; car l'extrême bon marché du travail peut seul donner quelques profits au capitaliste.

Les partisans de l'ordre de choses amené par la doctrine de l'intérêt individuel cherchent à éblouir par l'exemple d'une branche importante de l'industrie anglaise.

Dans les manufactures de coton, disent-ils, un ouvrier aidé de la machine fait le travail de 150, et cette fabrication occupe environ 280,000 ouvriers. Pour arriver aux mêmes résultats sans le secours de l'art, il faudrait 42 millions d'ouvriers dont le salaire annuel s'élèverait à plus de huit milliards de chelins, en comptant 1 chelin la journée. En comptant tous les capitaux fixés, les salaires, etc., le système actuel réalise dans cette branche d'industrie une économie de 17 milliards de chelins. L'Angleterre, il y a soixante ans, n'occupait que 8,000 ouvriers à cette fabrication. Voyez donc, poursuit-on, où sont les ouvriers que l'invention des machines a laissés dans l'inactivité ?

Nous répondrons à cet exemple que l'industrie du coton étant une branche nouvelle, attirait naturellement les travailleurs, qu'elle devait se développer jusqu'à de certaines limites atteintes sans doute aujourd'hui, sinon dépassées. Nous répondrons surtout que la possession même des machines et les circonstances politiques ont fait jouir l'Angleterre d'un monopole momentané qui assurait la consommation. Il est, du reste, constant qu'à chaque perfectionnement nouveau de l'industrie, un très grand nombre d'ouvriers sont constamment déplacés ; les émeutes de Birmingham, de Manchester et de tant d'autres centres industriels, à l'introduction de chaque machine, l'attestent suffisamment. Dans les industries anciennes, dans celles qui ont le plus grand nombre de leurs consommateurs dans le pays, l'introduction des machines doit inévitablement priver d'ouvrage un beaucoup plus grand nombre d'indivus. On l'a bien vu dans l'industrie des laines et du lin. Une partie des ouvriers ne trouvera réellement plus rien à faire, l'autre n'y parviendra qu'en réduisant son salaire au minimum, et la production sera sûrement augmentée, sans que le bien qui en résulte arrive jamais au producteur.

Si l'Angleterre pouvait empêcher les autres nations de produire elles-mêmes ce qu'elle obtient à si bon marché, elle pourrait encore espérer une longue vie industrielle, dans les voies dans lesquelles elle est engagée ; mais d'autres lui disputent déjà le marché du monde. La France, la Belgique, la Suisse, la Prusse la Saxe se sont emparés de ses machines, et lui font concurrence avec l'avantage de la main-d'œuvre à meilleur marché. L'Amérique, ce grand consommateur, commence également à travailler pour son compte.

L'Angleterre force ses machines, torture ses ouvriers, presse ses capitaux ; le fer en main elle se fraie des routes nouvelles, car il faut avancer ; s'arrêter et dépérir sont la même chose. Jusqu'à ce jour, elle s'est maintenue dans une voie progressive relativement à l'accumulation de la richesse, mais c'est au prix du bonheur des populations.

Sans contester à l'abolition de l'esclavage le titre d'un grand acte de justice, sans vouloir jeter une ombre sur les motifs de ses pieux défenseurs, on ne peut s'empêcher de remarquer le secours qu'a tiré cette cause si pure des savants calculs de l'intérêt. L'Angleterre avait reconnu que le travail libre est plus productif que le travail esclave, c'est-à-dire que l'esclavage moins chanceux des blancs est plus lucratif que celui des noirs. Il est certain que l'ouvrier de nos sociétés n'exigeant pas plus que l'esclave pour son entretien, il a sur celui-ci l'avantage de n'avoir point coûté de prix d'achat. Les intérêts ont commandé ce que la morale réclamait depuis si longtemps en vain. Réjouissons-nous au moins du bien qui est sorti des souffrances des travailleurs européens. Il est certain que la lutte de l'Angleterre contre l'Europe ne peut plus durer longtems : les industries des laines et du lin augmentent l'embarras en occupant la terre qui devrait produire la subsistance des travailleurs. Le prix des blés s'élève et les salaires ne peuvent absolument plus être abaissés.

La dernière ressource de l'Angleterre, c'est d'ouvrir ses ports aux blés étrangers ; mais les chefs de la nation reculent devant cette mesure qui convertirait bientôt le pays entier en une grande fabrique à la merci des autres nations pour les matières premières et pour les appro-

visionnements. Ce moyen, du reste, ne ferait qu'ajourner la ruine et l'agonie du travailleur, si la politique ne se hâte d'apporter à ses maux un remède plus efficace L'état que nous venons de décrire est celui dans lequel se trouvent plus ou moins toutes les nations continentales qui ont atteint le plus haut degré de puissance industrielle par un extrême développement donné à l'action des capitaux, à la division du travail et à l'emploi des machines.

Tous les économistes, tous les publicistes, se sont occupés de cette question. Chacun jette en avant sa pensée, puis se hâte de la retirer, s'apercevant que sa réalisation serait plus funeste encore que le mal à réparer. Le mal paraît si grand, que la plupart des économistes se sont déclarés hors d'état d'indiquer un moyen de le guérir. Ce sont eux qui ont dit : Il faut laisser faire la nature, la population superflue doit périr. Ils ont en horreur tout remède qui tendrait à améliorer le sort du travailleur en diminuant la somme des richesses. Ils veulent la richesse pour elle-même et non pour les hommes, pour la jouissance qu'elle donne et non pour le bonheur qu'elle peut créer. Les autres adversaires de l'ordre de choses caractérisé par les machines tendent à la restauration de l'organisation ancienne. Ils demandent des garanties pour tout le monde ; mais lorsqu'il s'agit des moyens d'exécution, ils n'osent proposer que des palliatifs sans portée. Tous voient bien que la richesse de l'Europe actuelle tient entièrement à cet ordre de choses. Elle est le produit d'un travail aiguillonné par la misère. On sent que tout remède aboutirait nécessairement au décroissement de la richesse.

Le problème posé à l'économie politique est celui-ci : réaliser la plus grande richesse possible sans faire souffrir le plus grand nombre, accumuler par conséquent le surplus du travail sans l'arracher au travailleur, sans lui ravir sa liberté. Examinons rapidement ceux d'entre les moyens proposés qui paraissent d'abord avoir quelque portée.

L'abolition des machines n'est qu'une pensée de désespoir des malheureux dont elles sont la ruine. La nation qui aurait recours à un moyen de ce genre, se ruinerait infailliblement, en se mettant dans un état de complète infériorité vis-à-vis des autres. Toutes les douanes du monde ne protégeraient pas son industrie imparfaite et coûteuse sur le marché intérieur ; à plus forte raison ne pourrait-elle pas exporter.

M. de Sismondi, qui a sondé le mal dans sa profondeur, propose trois remèdes. D'abord défendre le mariage avant trente ans. C'est la contrainte morale de Malthus traduite en contrainte légale. Le résultat serait de diminuer le nombre des travailleurs, d'augmenter ainsi le prix du travail. Mais les restrictions directement apportées au droit de mariage sont exposées à des objections de bien des espèces. L'action de cette loi serait d'ailleurs trop lente, mais on doit reconnaître qu'elle influerait dans le sens cherché.

Il n'en est pas de même du second moyen proposé, l'égalité absolue dans les successions. Une telle mesure n'empêcherait pas les grandes fortunes de se maintenir ; l'expérience fait voir partout que les familles des riches sont peu nombreuses. En revanche, elle activerait encore le morcellement des petits héritages, c'est-à-dire leur disparition. Un capital trop chétif est exposé à toutes les chances défavorables, et se perd bientôt dans les grandes. Une loi tendant à défendre la coalisation des capitalistes contre les ouvriers, serait également illusoire. Les ouvriers se coalisent un moment pour tenter une vaine résistance ; les capitalistes n'en ont pas besoin, l'identité des intérêts assure leur accord ; ce sont les capitaux qui se coalisent sans qu'il soit possible de l'empêcher ; autant vaudrait demander au parlement une loi qui défendît aux fleuves de sortir de leur lit.

En face de cette question menaçante, et dans l'impossibilité de concilier tous les intérêts, nous n'hésiterons pas à sacrifier une partie de la richesse nationale au bonheur de tous. L'état actuel tient au travail surabondant et forcé d'une population trop nombreuse. Les machines promettaient accroissement de production et diminution de travail. Le premier de ces fruits a seul été atteint. Que faudrait-il faire encore pour rendre les machines véritablement utiles au plus grand nombre ? Dimi-

nuer l'offre du travail. Si les gouvernements, à l'introduction de chaque machine, au lieu de laisser le travail s'augmenter, avaient pris des mesures propres à le restreindre, elles eussent été un bienfait véritable pour la société tout entière.

Les souffrances actuelles, nous l'avons dit, ne tiennent pas plus aux machines qu'à la division du travail et à l'accumulation des capitaux; mais les machines auraient pu réparer les maux inséparables des capitaux et de la division du travail, bien loin de les aggraver, si l'on eût mis le travailleur au bénéfice de l'économie de temps et de fatigue qu'elles procurent.

Ces considérations, dont il est difficile de méconnaître la justesse, nous font voir où il faut chercher le remède aux maux actuels. Tous les économistes reconnaissent que la triste condition des travailleurs vient de ce que l'offre du travail surpasse la demande. Si vous voulez donc adoucir cette condition, interdisez par une loi générale l'entrée des ateliers à tous ceux auxquels le travail ne convient pas, ou que d'autres devoirs réclament. Rendez au père de famille sa femme et ses enfants; rendez-lui sa dignité sans crainte de le priver par là du nécessaire, car par de telles lois vous empêcherez que le travail de l'homme ne soit offert en baisse. Les capitalistes seront forcés de payer de plus gros salaires, et verront pour un temps baisser leurs profits; mais les travailleurs seront sauvés. Une saine politique préside donc aux mesures tentées pour restreindre le travail des enfants et des femmes dans les fabriques. Le but auquel on doit tendre c'est de le supprimer entièrement. Par de telles lois la famille retombera à la charge du père, au lieu de devenir pour lui le moyen d'un bénéfice momentané. Les mariages seront naturellement retardés, et l'épargne pourra les précéder. La contrainte morale s'établira d'elle-même, contrainte morale véritable et non pas gêne tyrannique. Alors on pourra saluer comme un bienfait tous les perfectionnements qui, en augmentant la production et les profits, permettront aussi d'élever les salaires. La diminution du travail matériel laissera place à la consommation perfectionnelle, et la production ne sera plus le seul but, mais la civilisation.

Il va sans dire, du reste, que nous ne songeons pas à réclamer l'introduction subite d'un tel ordre de choses; il faut l'amener peu à peu en diminuant les heures de travail et en élevant l'âge d'admission des enfants dans les fabriques. La prudence est nécessaire assurément et, malgré toute la prudence, la charité publique et la richesse qui se consomme improductivement dans certaines classes de la société, devront peut-être intervenir pour faciliter les transitions; mais la crainte de la concurrence ne doit pas empêcher les gouvernements d'entrer dans la seule voie de salut qui leur reste; car le mal qu'il s'agit d'arrêter est un mal universel.

L'Education des Colléges,

Jugée par M. L. A. DESSAULLES.

Le jugement suivant sur l'éducation des Colléges catholiques-romains du Bas-Canada a été porté par M. L. A. Dessaulles, dans ses lectures sur l'annexion du Canada aux Etats-Unis.

J'avais espéré, Messieurs, pouvoir renfermer dans le cadre de cette lecture quelques observations un peu approfondies sur le système général d'éducation suivi dans le pays, qui est beaucoup plus qu'on ne le croit généralement, la cause de notre état d'infériorité relative; mais en travaillant ce sujet, j'ai vu qu'il était beaucoup trop étendu pour être renfermé dans d'aussi étroites limites. Je vais donc me contenter, pour ce soir, de vous exprimer quelques observations générales sur lesquelles je tâcherai de revenir une autre fois.

L'enseignement de nos colléges,—qui peut bien être suffisant pour l'objet spécial que l'on y désire atteindre,—ne touche à presque rien de ce que les enfants auront le plus de besoin de savoir quand ils seront devenus citoyens; quand ils auront pris dans la société politique, la place qui leur est destinée.

L'organisation politique est le principe vital des nationalités; c'est le mode

d'existence des peuples ; on n'en dit pas un mot aux élèves ! ! Ils n'ont pas l'idée de la division des pouvoirs, ou des attributions d'un gouverneur, d'un ministère, d'une chambre basse et d'une chambre haute ; mais par exemple on leur fait lire autant que possible les ouvrages où la royauté est prônée comme l'organisation voulue par Dieu ; la démocratie comme celle résultant des révolutions ; résultant conséquemment de la violation des lois providentielles ; n'étant conséquemment rien autre chose que l'œuvre des passions des masses, le triste effet des aberrations inspirées aux peuples par le démon de l'orgueil ; d'où il suit nécessairement que loin de procurer aux peuples le bien-être matériel et moral, elle est infailliblement pour eux une source féconde de malheurs et de catastrophes.

Les lois sont la définition des droits individuels, l'expression des devoirs sociaux ; on n'en donne pas aux élèves la plus légère idée.

Les professeurs sont des hommes totalement étrangers à la carrière que les élèves vont parcourir, et qui, souvent ne connaissent la société que parce qu'ils en aprennent au confessional ; moyen qui, à mon avis, leur en donne souvent des notions très fausses.

Etrangers à l'esprit de leur siècle, ou en hostilité directe avec lui, ils appartiennent par leur position, leur genre de vie et leurs études à un autre âge. Tout ce qui est nouveau les effraie ! Tout ce qui ne date pas de deux cents ans leur paraît tendre à détruire la religion ! Ils n'aiment et n'admirent que le passé, et encore le connaissent-ils mal : quant à l'avenir, ils n'y voient que dangers, bouleversements, ravages de l'impiété, combinaisons de l'enfer.

Les réglements de nos colléges sont encore modelés, le plus souvent copiés textuellement sur ceux des petits séminaires français du dix-septième siècle ; époque à laquelle les coutumes, les habitudes sociales, l'association d'idées générales étaient essentiellement différentes de ce qu'elles sont aujourd'hui. Le fonds du programme classique est resté le même, il n'y a que les accessoires de changés. En un mot, à voir comment les choses marchent, on serait tenté de croire " que l'enseignement est une pure " affaire de routine et non de raison et " d'observation."—(Gasc). "On croit cul- " tiver l'esprit des enfants et exercer leur " jugement en chargeant leur mémoire, " ou plutôt en l'obsédant des mots qu'ils " ne comprennent pas, qui n'éveillent " pas en eux le désir d'acquérir la con- " naissance de leur signification."(Gasc). Ou bien encore on surcharge leur intelligence d'idées qui ne s'appliquent à rien de ce qu'ils ont vu dans la famille ou la société, et conséquemment à rien de ce qui peut exciter leur attention ou captiver leurs sympathies.

Au lieu d'aviver chez eux la curiosité, on la tue.

On classe dans leur mémoire toute une nomenclature de mots latins dont ils ignorent le plus souvent le sens exact et qu'il leur est conséquemment impossible d'appliquer juste ; de là des contresens, de là conséquemment des pensums.

Très souvent, dans les explications qu'on leur donne, rien n'est à leur portée, rien n'est tangible à leur intelligence, rien n'est propre à fixer fortement leur attention. Une difficulté métaphysique se résout par une réponse évasive qui, le plus souvent, renferme une autre difficulté métaphysique.

L'étude devrait être pour les enfants un plaisir,—et c'est là le seul moyen de la leur faire aimer ; eh bien, elle n'est ordinairement pour eux qu'un labeur pénible, un ennui, une fatigue morale.

On leur fait étudier à fond les langues mortes, devenues comparativement inutiles ; on leur fait à peine effleurer les langues vivantes, devenues nécessaires ! Celle que l'on étudie le moins, au collége, c'est sa langue naturelle, précisément celle qui devrait faire l'étude de toute la vie ! !

Sous l'empire des institutions démocratiques ou constitutionnelles, l'art de la parole est presque une condition *sin quâ non* d'influence politique : cet art est complètement négligé.

Sous le prétexte de les préserver du mal, on tient les jeunes gens dans une séquestration morale absolue ; on les laisse dans une ignorance complète de ce qui se passe dans le monde. En principe général, toute idée qui vient de l'extérieur est regardée comme dan-

gereuse ; toute idée qui est en opposition avec celles que le professeur s'est formées est décidément mauvaise.

Vingt-neuf sur trente des élèves d'un collége sont destinés à entrer dans le monde ; eh bien, comment leur représente-t-on ce monde auquel ils sont destinés ? Comme un lieu de perdition où tout est mauvais, où tout est danger !

Dans les leçons, dans les exhortations surtout, on ne le leur présente que sous son plus mauvais côté : ils ont vingt-neuf chances sur trente de s'y perdre.

Aussi, ne redoute-t-on rien autant, dans les colléges, que le moindre contact, de la part des élèves, avec ce qu'on appelle le monde. Les réunions d'amis, les plaisirs paisibles de la société sont le plus souvent regardés par les supérieurs comme des sujets habituels de scandale, des occasions de chute.

On multiplie les prohibitions, les contraintes, et l'on ne fait pas attention que les privations rendent les désirs plus vifs, plus violents, les besoins plus irrésistibles. Mille choses qui sont sans conséquence pour celui qui en a l'habitude, possèdent des attraits infinis pour l'enfant qui n'en jouit jamais. S'il les connaissait mieux, il les désirerait moins, éprouverait moins ce que l'on peut appeler des tentations mondaines, et se livrerait davantage à l'étude.

L'homme est destiné à jouir de la société de la femme.

Homme fait, elle est sa compagne nécessaire ; jeune homme, sa compagnie la plus agréable quoiqu'on en dise ; enfant, son guide le plus sûr et le plus désintéressé.

Ce n'est que dans la société des femmes que l'on trouve tout-à-la-fois l'élégance dans les manières, la délicatesse dans les procédés, ce qu'on appelle en un mot, le savoir vivre, le bon ton. Ce n'est surtout que dans la société des femmes,—et voilà ce que l'on me paraît ignorer totalement dans les colléges,—que l'on acquiert la décence parfaite dans les conversations et les sentimens !

L'homme dont la jeunesse se sera écoulée au milieu d'une société respectable, quand même il aurait eu des relations habituelles avec des femmes de bon ton, vaudra invariablement mieux que celui qui les aura constamment évitées. Il fera plus facilement et plus tôt son chemin dans le monde, car la société des femmes donne tout-à-la-fois plus d'aisance aux manières, plus de finesse, d'aplomb, de perspicacité et d'étendue à l'esprit.

Je ne prétends nullement qu'il faille lancer les élèves d'un collége dans la fréquentation journalière de la société, car cela serait l'excès opposé à celui que je blâme ; mais je crois qu'on leur ferait plus de bien en leur permettant quelquefois de s'y mêler ; en leur procurant, *à titre de récompense*, la jouissance de quelques-uns de ces plaisirs. Cela serait peut-être un moyen d'émulation beaucoup plus puissant que les petites récompenses de cloître qu'on leur distribue, souvent avec une singulière parcimonie.

L'élève de collége en général voit trop rarement sa famille. Un enfant n'y doit aller qu'une fois par mois, pourvu qu'elle réside dans la paroisse où est situé le collége. " On lui chicane, en " quelque sorte, la maison paternelle. " (GASC). Au collége, on lui permet de voir, sans difficulté, aux heures de récréation, son père ou sa mère ; mais sa sœur, pas trop souvent, jamais une parente ou une amie de famille, si elle est jeune ; l'amie de famille parcequ'elle n'est pas sa parente ; sa parente parcequ'une certaine familiarité est dangereuse entre jeunes gens !!

On fait, en un mot, à des enfants qui ne sont pas destinés à la prêtrise, une vie de petit séminaire ; on les façonne à de minutieuses régles, à des exigences multipliées, je dirais presque au joug monastique.

Rien n'est si beau que l'obéissance passive ; voilà la vertu cardinale de l'écolier ! quant à l'obéissance raisonnée, elle est un acheminement à l'orgueil !

Toute prétention au libre-arbitre moral, à l'indépendance de l'esprit ou du caractère s'appelle du *Voltairianisme*.

L'autorité est tout et ne se trompe jamais ; l'individu n'est rien et doit avoir une foi aveugle dans l'autorité. Est-elle par fois, et je dirai aussi par exception, immorale, c'est un péché pour l'élève que d'arrêter son esprit sur une faute qu'il a vue commettre à son supérieur.

Un professeur a-t-il été injuste envers un élève et lui a-t-il fait subir une puni-

tion imméritée, on réprimande bien quelquefois le professeur, mais toujours en secret ; quant à l'élève, on le punit ordinairement pour s'être indigné d'un traitement injuste ! !

Tout ce système, Messieurs, a pour objet, et en règle générale pour résultat, l'amoindrissement de la personnalité ; la sujétion de l'intelligence, la nullification morale de l'individu. Voilà ce qu'on veut, et dans neuf cas sur dix ce qu'on obtient ! Avec cela on conduit le monde !

Dans le moyen-âge, où le clergé, ou plutôt quelques ordres religieux seulement, pouvaient prendre en main la direction de l'éducation, il est tout naturel qu'on ait basé le régime des écoles sur celui des monastères. " L'opinion dominante était que les laïques n'avaient pas " besoin d'instruction, et le clergé, dont " l'ignorance générale a toujours fait la " force, veillait activement à ce que l'instruction fût, pour ainsi dire, concentrée " en lui seul, et ne pensait qu'à former " des prêtres." GASC. Aussi, quand forcé par la marche de la civilisation, par les besoins de l'esprit humain et surtout par la nécessité de conserver la direction de l'enseignement, le clergé ouvrit, en dehors des monastères, des écoles destinées aux laïques, eut-il soin de subordonner tout son système à cette idée : " Former des prêtres. "

A une époque où le clergé seul était éclairé, l'éducation cléricale devait paraître évidemment la meilleure qu'on pût donner aux laïques ; et d'ailleurs le pape St.-Grégoire avait défendu, " que les mêmes bouches consacrées aux louanges du Seigneur, s'ouvrissent pour celles de Jupiter ; " proscrivant par ces paroles toute étude qui n'était pas exclusivement religieuse ; tout ce qui s'appelle *étude profane*.

Aujourd'hui, Messieurs, que tout est changé, les lois, les mœurs, les idées fondamentales, les principes sociaux et politiques ; aujourd'hui que le clergé n'est plus en avant des laïques par le degré d'instruction ; aujourd'hui que les idées monastiques ne vivent plus que dans les souvenirs, que la vie monacale du moyen-âge est réprouvée par la civilisation, il peut paraître étonnant que le clergé reste opiniâtrement attaché à un système d'enseignement qui a sa base dans un passé qui n'est plus possible et dans un ordre d'idées qui est détruit sans retour ; mais il n'y a rien là, Messieurs, que de naturel pour celui qui a un peu observé et un peu étudié ; car comme le dit avec tant de vérité Benjamin Constant : " S'il est de l'essence de la religion " d'être progressive, il est aussi de l'essence du sacerdoce d'être stationnaire " et immobile dans l'ordre des idées et " des systèmes. "

Et en effet c'est dans l'immobilité générale qu'est son principe de vie, sa plus infaillible garantie d'influence.

Tout mouvement social est en quelque sorte l'abandon du passé et l'acheminement vers l'avenir. Or l'avenir c'est l'inconnu ; et pour le clergé, l'inconnu c'est le danger ; donc tout ce qui mène à cet inconnu doit lui répugner instinctivement.

Messieurs, ce qu'il faut aujourd'hui au pays, c'est un enseignement qui ouvre indistinctement toutes les carrières aux élèves, suivant les goûts, les dispositions, les talents particuliers qu'ils indiquent.

L'éducation rationnelle est l'art de former les hommes pour eux-mêmes, et pour la société à laquelle ils doivent appartenir ; (GASC) c'est l'art de donner à l'intelligence une certaine direction qui soit en harmonie avec les idées générales ou les besoins actuels d'un pays. Voilà ce que notre éducation ne fait pas ; voilà pourquoi elle est, sinon mauvaise en totalité, au moins très-défectueuse.

Quand un jeune homme, après avoir séché pendant dix ans sur l'étude du grec et du latin, se trouve, une fois son cours terminé, lancé sur la scène du monde, il est dans la même position qu'un voyageur qui aborde en un pays étranger dont il ignore la langue Il se fait souvent à lui-même l'effet du perroquet *Vert-Vert* tombant, sans transition, d'un couvent de Visitandines au milieu d'un cercle de voyageurs un peu dégourdis.

S'il a un peu d'étendue d'esprit, il s'aperçoit bientôt qu'il a fait fausse route ; que beaucoup de choses qu'il sait, il les sait mal : que ce qu'il lui faut savoir, sous peine de nullité, il l'ignore complètement ; en un mot il n'est pas

six mois sans se convaincre qu'il lui faut de toute nécessité *refaire* son éducation.

Il a étudié pendant dix ans : sur ces dix années il y en a six qu'il peut presque considérer comme perdues, et il faut qu'il étudie pendant dix autres années pour corriger les vices ou les lacunes de sa première éducation ; pour se débarrasser des notions fausses qu'il a reçues, des erreurs qu'il a glanées çà et là.

Alors il commence à voir qu'on ne lui a jamais présenté qu'un côté des questions que son intelligence devait approfondir ; qu'il a observé les faits, les événements généraux de l'histoire d'un point de vue toujours rétréci, souvent erroné ; enfin il finit par se convaincre qu'il a été pendant dix ans le jouet d'une illusion, parce qu'on appliquait aux objets qu'on présentait à son examen des verres convexes ou concaves, selon qu'il était plus avantageux à une certaine catégorie d'intérêts de les grossir ou de les rappetisser.

Si cet homme a de l'énergie, il prendra courageusement son parti, dévorera les livres, se lancera dans de nouvelles routes, et réussira à agrandir son intelligence, à perfectionner son éducation et à rectifier ses notions : s'il n'en a pas, il trouvera la tâche trop forte, s'effraiera de ce qui lui manque, désespèrera de l'acquérir, et se bornera à regretter stérilement le temps perdu qui ne peut revenir.

Serait-ce exagérer, Messieurs, si j'affirmais que cette dernière catégorie présente quatre individus pour un de la première !

—Mais, me dira-t-on peut-être, pourquoi tous ces reproches à nos colléges ! Où en serions-nous si nous ne les avions pas eus ?

Messieurs, je n'adresse de reproches à personne, je ne fais qu'apprécier la situation, que retracer des faits que nous avons tous observés : je tâche seulement de les expliquer.

J'admets volontiers que le clergé n'a pas pu faire beaucoup plus que ce qu'il a fait. Je sais qu'il ne peut pas se plier à toutes les nécessités sociales de l'époque actuelle ; je sais qu'il n'est pas en son pouvoir de nous donner une éducation qui soit en parfaite harmonie avec les idées modernes et les besoins du pays, (car les idées modernes sont en contradiction avec les siennes ; les idées modernes, c'est la démocratie, dans l'ordre politique, c'est l'indépendance de la pensée dans l'ordre moral..... or l'indépendance de la pensée, le clergé la repousse ; et la démocratie, il l'accepte quand il ne peut pas faire autrement, mais il ne l'aime pas ;) je sais enfin qu'il serait injuste de lui reprocher de ne pas entrer de pied ferme dans la voie du progrès : car le progrès, c'est ce qu'il redoute le plus, à moins pourtant qu'il ne le dirige, et l'on sait quelle espèce de direction il lui donne.

Ce n'est donc pas à lui que je reproche l'insuffisance de l'enseignement actuel. Puisque lui seul a créé jusqu'à présent des maisons d'éducation, à lui seul appartenait le droit de les régler ; et nous n'avons pas, nous, le droit d'exiger qu'il adopte entièrement nos idées. Puisque nous allons chercher l'éducation qu'il donne, nous devons la subir. Nous ne pouvons pas lui demander d'entrer dans notre sphère quand nous allons volontairement le chercher dans la sienne.

Je maintiens donc que nous n'avons nullement le droit de demander au clergé de changer son système d'enseignement, car il ne nous l'impose pas ; mais aussi nous avons pleinement celui de lui dire : " Votre système ne nous convient " plus ; il entrave notre développement " intellectuel et industriel ; il n'est pas " adapté à notre situation politique, ni à " notre avenir national : au point de vue " social, il n'est pas à la hauteur de " l'époque. Voilà pourquoi nous allons, " par nos propres moyens, en créer un " autre, *séculariser l'enseignement* afin " de nous affranchir de votre tutelle mo- " rale ; doter une ou plusieurs uniuversi- " tés avec les biens des jésuites, qui " n'ont servi jusqu'à présent qu'à exciter " vos convoitises, et dont le *gouverne- " ment responsable* ne s'est servi que pour " faire de l'intrigue. "

Voilà ce que nous avons le droit de dire au clergé ; voilà surtout ce que nous devrions faire sans délai ; voilà enfin ce que quelqu'un a déjà pensé à faire, malheureusement ce quelqu'un était le chef d'une administration qui, arrivée au pouvoir sous les auspices du libéra-

lisme, a menti à sa mission et renié son mandat, et ce chef d'administration s'est dit : " Nous sommes au pouvoir ; il est " dans l'intérêt du pays *que nous y* " *soyons aussi longtemps que possible ;* " nous pouvons influencer le peuple au " moyen du clergé si nous savons flatter " celui-ci ; le clergé a l'espoir d'acca- " parer les biens des jésuites, eh bien ! " influençons le clergé au moyen des " biens des jésuites *que nous ne lui don-* " *nerons pas*, mais que nous lui laisserons " espérer d'obtenir ; et avec cela nous " aurons son appui cordial. "

Voilà, Messieurs, le calcul de l'administration actuelle !

Voilà pourquoi le projet de doter une université avec les biens des jésuites n'a pas été réalisé ! !

Ce projet est la seule idée un peu large en fait d'administration que le chef du cabinet actuel ait conçue, ou mieux, ait témoigné l'intention d'exécuter ; et ce projet a dû faire place à une intrigue de coterie ! !

On s'est dit : " Si nous refusons au " clergé les biens des jésuites pour en " doter une université dans laquelle " l'enseignement ne sera pas sous son " contrôle exclusif, le clergé criera, " (comme s'il ne devait pas crier chaque " fois que le pays fera un pas sans sa " permission) et notre influence sera " affaiblie d'autant ; eh bien ! ajournons " ce projet et laissons sa réalisation à " nos successeurs ; après nous le déluge.

Ainsi, Messieurs, les membres de l'administration actuelle, en qui le pays a mis toute sa confiance, ont ajourné, en vue seulement de se maintenir au pouvoir, la fondation d'un établissement dont le pays a le plus grand besoin, qui imprimerait une immense impulsion à son progrès moral, et pour la dotation duquel *les moyens étaient tout trouvés :* et d'un autre côté ils ont habilement dupé le clergé ; car tout en lui laissant entrevoir la possibilité que les biens des Jésuites lui fussent abandonnés, *au moins en partie, ils s'amusaient dans le tête-à-tête*, aux dépens de ceux dont ils excitaient les convoitises !

AMBOISE.

TRADUIT POUR LE " SEMEUR CANADIEN. "

—

L'épisode historique, dont nous publions aujourd'hui une traduction *libre*, a trait à la fameuse conjuration d'Amboise en 1560.

Le lecteur se rappelle qu'à cette époque les grands Seigneurs Français, qui avaient embrassé la religion réformée, irrités contre l'orgueilleuse puissance des Guises, essayèrent de secouer un joug qui leur était odieux. En conséquence, ils formèrent un vaste complot, destiné à précipiter du marche-pied de leur insolente grandeur les deux ministres et *gouverneurs* du faible François II. On connait le triste résultat de cette trame.

Cette scène a été traitée avec une sévère impartialité, par l'historien Anglais ; son style rude parfois et peu dégrossi, est remarquable par une vivacité pleine d'énergie et d'intérêt. Ses documents ont été puisés aux sources les plus authentiques ; ses portraits sont crayonnés de main de maître, tout ce drame, en un t, brille par la vigueur, la vérité, et la vie, et la couleur temporaire.

LE TRADUCTEUR.

CHAPITRE I.

Voyez cette salle solitaire, plafonnée en forme de voûte avec cinq hautes fenêtres regardant au sud et à travers lesquelles la lune épand ses rayons argentés sur le parquet. Elle a environ quarante pieds de long et quelque peu moins de trente de large ; ses murailles manquent d'ornement, et les meubles sont rares, quoique riches. Une longue table occupe le centre, des siéges sont rangés de chaque côté ; mais, à ce moment nul hôte ne se tient dans la pièce, éclairée seulement par la lumière de la brillante planète qui glisse de plus en plus vers le Sud.

Ecoutez ! une porte s'ouvre. C'est celle de l'antichambre, et le vent, qu'elle laisse pénétrer, ébranle la porte de la salle et la fait frissonner sur ses gonds. d'autres sons pénètrent aussi : ce sont ceux de voix qui rient et qui causent. Ils s'évanouissent bientôt, alors qu'on referme la porte de l'antichambre, puis

un homme revêtu du costume de domestique entre, en portant un flambeau. Son pas est lent et tranquille; il allume une à une les bougies dans les candélabres, dispose les siéges plus régulièrement autour de la table, et se retire.

Quelques minutes après, on entend un bourdonnement, puis le bruit de portes qui s'ouvrent, puis des pas, et enfin l'extrémité de la salle est envahie par vingt ou trente hommes, entrant tous ensemble. Ils s'arrêtent un moment, avant de prendre leurs siéges, comme s'ils attendaient quelqu'un, puis l'on entend dans l'antichambre un son criard, aigu, semblable à celui produit par une clef tournant dans une serrure. L'instant d'après, passant au milieu d'eux à mesure qu'ils s'écartent pour lui livrer accès, arrive le seigneur du château de La Ferté lui-même. Sa stature est quelque peu au dessous de la moyenne, mais admirablement et gracieusement prise; son visage est d'une beauté presque féminine, et des mondes de feu et d'intelligence resplendissent dans ses brillants yeux noirs: il est vêtu avec une simplicité et un goût exquis:—Le maintien digne et dégagé, il s'avance vers le haut bout de la table d'un air vraiment royal.—Asseyez-vous, nobles sires, asseyez-vous, dit Condé; je vous demande pardon de vous retenir, mais il vaut mieux qu'il y ait une chambre vide entre nous et les oreilles qui pourraient nous écouter. Tous mes gens sont honnêtes sans doute, j'aime cependant qu'il y ait une serrure entre eux et mes conseils.

Ils prirent un à un place autour de la table. Le premier—qui s'assit à la droite de Condé—était couvert d'une robe écarlate frangée d'une large bordure de dentelle. Il s'approcha d'un pas tranquille et furtif et d'un air doucereux dont l'expression générale était béate, mais cauteleuse. Ses traits respiraient la bonté, son front était élevé, ses yeux calmes et clairs, et sur sa bouche errait un sourire paternel et poli, merveilleusement séduisant.

C'était le cardinal de Châtillon. Celui qui parut ensuite était un homme puissant, de moyen âge, aux cheveux clairsemés et blancs, et aux sourcils un peu rudes. Son front était large et massif, la partie inférieure de son visage coupée à angles, son menton assez proéminent, et ses lèvres et ses dents étaient resserrées, comme s'il craignait une trop prompte émission de ses pensées. Il était entièrement drapé dans un sombre habillement brun, et sur le revers de sa vaste main osseuse on voyait la cicatrice d'une ancienne blessure. Ses pas étaient particulièrement lents et mesurés, tombant chacun ferme sur le parquet et semblant y prendre un appui avant que l'autre ne s'avançât, c'était un pas très caractéristique, aussi ceux qui connaissaient l'amiral de Coligni, pouvaient par son piétinement deviner son approche, longtemps avant de le voir lui-même.

Vint ensuite d'Andelot, son frère, un peu plus grand que Coligni, avec les cheveux noirs, et le front plus élevé, mais moins large. Ses mouvements étaient plus légers et plus libres, et, quoique les traits de son visage fussent rudes, l'expression en était d'une franchise ouverte et hardie; sa lèvre était arquée par une courbe légèrement sarcastique qui diminuait la ressemblance entre son frère et lui.

Il s'avança rapidement vers son siége, s'y jeta brusquement et balança son bras sur le dossier du fauteuil.

La réunion se composait en outre de dix-huit ou vingt membres, et parmi eux, à mesure qu'ils se rangeaient autour de la table, on pouvait distinguer bien des ensembles de traits différents, bien des expressions hétérogènes. C'était le regard dur et austère, léger et gai, triste et lourd, le regard de la simplicité insouciante, et le coup d'œil perçant comme celui du renard, de l'être rusé et artificieux.

Aussitôt qu'ils furent tous assis, le prince de Condé lança un coup d'œil à Coligni, comme s'il s'attendait à ce qu'il prît la parole, mais Coligni resta muet, et le prince commença alors la consultation en disant, les yeux toujours tournés vers l'amiral:

—Je pense que nous convenons tous qu'il est impossible de supporter davantage cet état de choses, et qu'on doit prendre des mesures immédiates pour arracher les rênes du gouvernement aux mains qui les usurpent pour les rendre à

notre souverain, à qui elles ont été virtuellement arrachées, et pour libérer la France de l'oppression de la maison de Lorraine.

Coligni inclina lentement la tête :— Le prince continua d'une manière aussi rapide à peindre, avec des tons secs et tranchés, la position à laquelle, disait-il, la France avait été réduite par la famille de Guise. Il termina par un sourire en disant :

— Ainsi maintenant, nobles gentilshommes, nous devons considérer le moyen d'attraper le loup sans nous laisser mordre les doigts.

—Ma foi, je ne m'inquiète pas s'il fiche toutes ses griffes dans ma main gauche, pourvu que ma droite puisse lui couper la gorge, répliqua d'Andelot.

—Il faut, dit le cardinal Châtillon, avec un sourire tranquille, lui laisser le choix de la main qu'il voudra mordre, si nous ne prenons pas soin qu'il ne nous morde pas du tout. Nous devons être plus circonspects que nous l'avons été, mon bon frère, non seulement parceque nous pouvons nous léser nous-mêmes mais parceque nous pouvons sans retour ruiner une cause légitime et sacrifier les meilleurs intérêts de la France par notre précipitation. Qu'en dites-vous, Monseur de Rohan !

— Décision de conseil, fermeté de résolution, préparatifs soignés et exécution déterminée sont tous nécessaires, dit le duc, mais je pense que votre éminence a vu certaines difficultés dans la manière d'agir ensemble comme un corp, avant que tous les préparatifs ne soient faits séparément.

—Non, mon noble ami, répondit le cardinal avec un sourire courtois, votre générosité habituelle m'attribue cette sage prévision que vous possédez à un si haut degré. Ce fut vous qui suggérâtes, qu'il serait préférable à tous les personnages inférieurs, appartenant au parti opposé à la tyrannie des Guise, d'être préparés, armés, et prêts à marcher avant que les principaux ne prissent part à l'entreprise.

Rohan saisit parfaitement le sens des paroles du cardinal de Châtillon. Il savait que celui-ci, quoiqu'en apparence aussi franc et loyal que d'Andelot, était aussi réservé et discret que Coligni et qu'il n'aimait jamais à s'engager dans une opinion quand il pouvait s'en empêcher.

—C'est vrai, répondit-il, mais ce fut votre prévision des dangers qui m'induisit à suggérer le moyen à l'aide du quel on pourrait les éviter. Vous avez vu que si nous devions surveiller nous-mêmes les détails de notre entreprise, nos fréquentes réunions appelleraient sur nous les yeux d'un pouvoir jaloux, et qu'on prendrait des mesures pour frustrer nos efforts avant que nos plans ne fussent bien mûrs.

—Bien, bien, s'écria d'Andelot, peu importe qui a trouvé le trou et qui dispose la trappe. Ma foi, il faut cesser les compliments, quel est le plan qui a été suggéré ? Je ne le comprends pas.

—Avancer les pions devant les chevaliers et les châteaux, dit Condé, avec un léger rire.

—Sans oublier de tenir les évêques hors de tout danger, répliqua d'Andelot, mais apprenons davantage le jeu.

Alors, pour la première fois, la voix de Coligni se fit entendre.

—Il y a environ deux millions de protestants en France, dit-il d'un ton calme et grave ; et c'est sur eux que nous devons principalement nous reposer pour renverser la tyrannie de ceux qui les ont opprimés, quoique nous devions compter sur l'assistance de tous les honnêtes gens qui haïssent la tyrannie, quelle que soit leur religion. De ces deux millions il y en a au moins trois cent mille en état de porter les armes. Il faut qu'au moment de l'action ils aient un chef, qui aura l'autorité à cause de sa haute position, et qui sera en même temps reconnu comme l'homme le plus capable de les commander à cause de ses talents militaires. Un seul est digne de cette tâche ; le noble prince que voici à ma droite. Mais s'il prenait une part quelconque à ces mesures préliminaires avant que le moment d'agir fût arrivé, il attirerait les yeux de nos ennemis sur la conduite des agents inférieurs : car les qualités qui le rendent propre à cet emploi, le font un objet de

jalousie pour ceux que nous cherchons à renverser. Le parti protestant et tous ceux qui sont disposés à le seconder contre l'oppression doivent être prévenus, préparés, armés et dirigés ; la seule difficulté à surmonter, c'est de trouver un moyen d'effectuer cela sans éveiller les soupçons. Réfléchissez-y, messieurs. C'est indubitablement possible. La question est de savoir comment cela se fera le mieux.

—Si chacun de nous employait un agent secret dans son voisinage, dit un gentilhomme placé vers le bas-bout de la table, et le laissait faire tous les arrangements en son propre nom.

—Parmi tant d'affiliés nous trouverions un Judas, dit d'Andelot.

—Il faut se confier à quelqu'un, murmura Coligni, à voix basse. Point de vigoureuse action sans une unité de dessein.

—Je pense qu'un chef est nécessaire, dit le cardinal de Châtillon, de son air paisible et insinuant, durant le temps des préparatifs, aussi bien qu'un commandant au moment de l'action.

—Et ce chef, dit le duc de Rohan, ne doit pas être assez distingué pour appeler l'attention, mais assez résolu et énergique pour obtenir l'autorité par la force de son esprit, assez docile pour suivre la voie qu'on lui aura indiquée, et assez digne de foi pour ne pas trahir la cause qu'il aura embrassée.

—Combinaison de rares qualités qu'on ne peut trouver réunies, je crois, que chez moi—et chez les autres gentilhommes ici présents, exclama d'Andelot.

Il parla avec un rire saccadé, comme s'il pensait qu'il était impossible de rencontrer une personne convenable, et la conversation se partagea durant quelques minutes en consultations basses, aux différentes parties de la table, entre les gentilhommes placés près les uns des autres.

Enfin on commença à signaler un nom.—Quoique personne ne connut celui qui le premier le lança—et, dominant d'abord les chuchottements, il fut définitivement prononcé à haute voix. Dès que Condé l'eût saisi, il s'écria :

—La Renaudie? C'est bien l'homme.

Plusieurs des gentilshommes parurent indécis. Le Cardinal de Châtillon, quoique sachant parfaitement l'histoire (1) de cet homme, dit d'un ton tranquille.

—La Renaudie? Qui est-ce?

—Je vous apprendrai en peu de mots tout ce qui le concerne, dit Condé. C'est un homme sans scrupules et sans crainte. Quant à la religion, il n'offensera aucune église, aucune secte, sur ce point. Il a le courage d'un lion, l'activité d'un daim, la persévérance d'un furet, la finesse d'un renard. Son éloquence est extraordinaire ; il peut l'employer pour tout dessein qu'il a en vue, car il trouve des arguments à l'usage de toutes sortes de personnes et n'hésite pas à s'en servir. Une fois il me persuada presque que le vol est semblable à l'honnêteté, le mensonge à la vérité.

—Il me semble avoir entendu parler de lui, dit le Cardinal. N'a-t-il pas été jugé à Périgueux, pour crime de faux?

—Non il ne fut pas jugé, répondit Condé (2). Il ne fut qu'arrêté, mais les murs d'une prison ont peu de prise sur lui. Il s'échappa bientôt et se réfugia en Suisse jusqu'à ce que l'orage fût apaisé. Il a vraiment vécu au sein des tempêtes durant toute sa vie, mais il a toujours conduit en sûreté sa barque au port.

---

(1) On sait qu'à cette époque George de La Renaudie, issu d'une noble maison de Périgord, avait déjà perdu un procès pour un bénéfice, contre Jean du Rillet, greffier au parlement de Paris, qu'en outre il avait été condamné à une amende considérable et au bannissement pour avoir été convaincu du crime de faux. LE TRADUCTEUR.

(2) Nous avons tout lieu de croire que l'écrivain anglais a été mal informé sur ce point, car toutes les biographies du Sire de la Renaudie, et toutes les histoires s'accordent à dire qu'il fut jugé, condamné. Voici comment s'exprime l'historien Dupline : "Car il (*La* " *Renaudie*) s'aida d'une fausseté de laquelle " étant manifestement convaincu, non seule- " ment il perdit le bénéfice, mais aussi ses " biens et son honneur, ayant été condamné " en grosses amendes envers le roi, envers la " partie, outre les despens.

L'historien ajoute que retenu en prison par suite des amendes, La Renaudie s'échappa et s'enfuit à Berne. LE TRADUCTEUR.

—Ne serait-il pas dangereux de confier des secrets aussi importants à un tel homme ? demanda un grave personnage du bout de la table.

—Non, mon noble ami, non, répondit Condé. Il a un principe ; et c'est tout ce qu'il y a de plus énergique pour être muet. Il ne trahit jamais personne, et il y a quelques années que cette discrète honnêteté a presque failli lui coûter la vie. Mais je puis tout aussi bien répondre à toutes les objections en même temps ; car, du moment où son nom a été signalé, j'ai vu que c'était l'homme qui convenait à notre dessein. Il est d'une bonne famille méridionale, de façon qu'il n'éprouvera aucune difficulté pour communiquer avec nos meilleurs amis, et je ne crains rien en assumant sur moi la responsabilité de communiquer avec lui sans l'intervention d'un autre quel qu'il soit. Ainsi nul ne sera exposé au hasard, et, dès que vos plans seront esquissés, nous le manderons, et lui proposerons l'entreprise.

—J'espère que votre Hautesse veillera au papier (1), dit Rohan. On ne sait jamais comment il paraîtra en sortant des mains de La Renaudie.

Condé s'inclina avec un sourire et répliqua.

—Paroles orales, paroles orales, mon ami. Il entreprendra la tâche, j'en suis sûr, car je crois qu'il volerait les foudres de Jupiter, ou déroberait les clefs de St. Pierre.

—Est-il de l'Eglise réformée ? demanda le cardinal.

—Oh, nous ne faisons pas de questions sur la religion, s'écria d'Andelot. Nul ne s'informe de la vôtre, mon bon frère, et nous ne devons pas resserrer nos opinions dans un simple mouvement religieux. C'est un soulèvement auquel doivent se joindre tous les braves de France pour abattre l'oppression. Autrement, ajouta-t-il en souriant, comment arriverait-il que nous vous ayons parmi nous aujourd'hui.

(1) Allusion à l'inculpation de faux, portée jadis contre La Renaudie.

—Il faudrait éclaircir une chose, dit un homme à l'air obtus, qui jusque là n'avait pris aucune part à la conversation. Sommes-nous justifiés en prenant les armes pour le dessein que nous envisageons !

Coligni tourna sur lui ses yeux calmes et pensifs, avec un regard quelque peu surpris, et le gentilhomme ajouta.

—Comptez-y, c'est une question que feront nombre de gens lorsqu'on leur proposera l'affaire.

Condé s'impatientait, et les lèvres de d'Andelot frissonnaient, mais le cardinal de Châtillon intervint, avec sa voix mielleuse et ses manières douces et courtoises.

—C'est, dit-il, un sujet auquel on aurait dû toucher d'abord, mon noble ami. Monsieur de Séez, peut être entièrement assuré qu'il ne m'aurait pas vu ici, si je n'avais été garanti que nous sommes justifiés par la loi aussi bien que par la conscience. Les premiers jurisconsultes de France se sont occupés de cette question, à savoir : combien il peut être légitime de prendre les armes dans le but de délivrer le roi et l'état de l'oppression de ceux qui le gouvernent maintenant. J'ai les réponses de trois d'entre eux, Monsieur de Séez, et que tous vos scrupules s'évanouissent. On doit en donner les copies à La Renaudie, afin de dissiper les doutes partout où il trouvera qu'ils existent.

Il fit circuler les papiers autour de la table et chacun y jeta un coup d'œil, avant de les passer à son voisin. Après que ces divers points furent déterminés, suivit une longue consultation pour examiner les détails de l'entreprise. Plusieurs fois Condé quitta l'appartement, tantôt pour aller chercher une carte, tantôt un gros registre sur lequel étaient inscrits de nombreux noms de famille ; et de villages. La réunion ne se sépara que vers trois heures du matin environ et, après avoir gagné sa chambre, Coligni resta presque une demi heure enfoncé dans de profondes pensées, la joue appuyée sur sa main, mais sans qu'un changement d'expression traversât son visage calme et froid comme le marbre.

CHAPITRE II.

Dans les diverses parties de la France, tantôt ici, tantôt là, dans les villes et dans les hameaux, dans les châteaux et dans les chaumières, parfois la nuit, parfois en plein jour, passant de lieu en lieu avec une rapidité qui semblait lui donner le talent de l'ubiquité, venant personne ne savait d'où, allant personne ne savait où, et ne laissant d'autre trace de son passage qu'un air sombre et soucieux sur le visage des hommes avec lesquels il avait causé, on voyait un homme puissant, d'une stature un peu au-dessus de la moyenne, doué d'un port magnifique, d'une mine et de manières avenantes, et vêtu d'un costume simple mais riche, tenant du militaire et du marchand.

Il était toujours bien monté, toujours bien fourni d'argent, toujours seul. Quelquefois il ne s'arrêtait qu'un moment avec ceux qu'il cherchait, quelquefois il restait une heure ou deux. Quelquefois il parlait aux enfants avec une tendresse gaie et rieuse, quelquefois avec une légère galanterie aux femmes et d'autrefois d'un ton grave aux hommes, mais dans presque tous les cas il les laissait pensifs. Son œil avait en soi une fascination particulière qui attirait sur le champ l'attention, sa voix un étrange pouvoir qui semblait porter les mots au-delà de l'oreille, droit au cœur et à l'esprit, et il marchait, marchait toujours seul, comme je l'ai déjà dit, s'arrêtant parfois, il est vrai, pour s'entretenir avec un cavalier qu'il rencontrait sur la route, mais s'éloignant rapidement sans chercher ni souffrir un compagnon de voyage.

A Noël il fut à Rheims ; la veille du nouvel an à Paris ; le trois janvier 1560 à Rennes ; le cinq à Angers, le six à Nantes. Personne ne paraissait connaître son emploi ; personne ne l'appelait par son nom ; peu lui adressaient des questions, mais tous l'écoutaient, et tous demeuraient soucieux.

C'était une époque joyeuse et affairée dans la bonne vieille ville de Nantes. Le parlement de la province était assemblé *intra muros* ; des fêtes et des cérémonies avaient lieu, la multitude encombrait les rues et les églises, et les petits garçons, qui étaient venus avec leurs parents de la campagne, jouaient sur le bord de la Loire et lançaient des pierres sur la glace brillante. Néanmoins plus d'un citoyen, dans l'antique cité, assis tranquillement dans une chambre secrète, lisait, le front couvert de nuages, " La résistance aux tyrans," ou " L'histoire de la maison de Guise," ou " Le chapitre de St. Michel," ou quelques autres brochures ou satires du jour.

Mais vers neuf heures du soir environ, montèrent, dans une rue étroite de la plus vieille partie de la ville, l'un après l'autre, des hommes enveloppés dans un court manteau, et avec un bonnet ramené sur le front. Rien de remarquable ne semblait les entourer, si ce n'est qu'ils marchèrent tous dans la même direction, qu'ils s'arrêtèrent tous vis-à-vis d'une vaste et ancienne maison et qu'ils y entrèrent tous par la même porte. Ce ne fut ni une église, ni un spectacle qu'ils cherchèrent, mais ils se dirigèrent vers une antique salle très-spacieuse, faiblement éclairée et pourvue à l'extrémité supérieure d'une table entourée de quelques bancs. La chambre s'emplit bientôt, et enfin on ferma la porte. (1)

Pendant quelque temps il ne règna aucun ordre ; les hommes se tenaient réunis en groupes et causaient d'un ton bas, ou assis sur les bancs et chuchotaient de voisin à voisin.

L'homme qui s'était trouvé depuis si peu à Rheims, à Paris, et à Angers était parmi eux. Il allait de l'un à l'autre jusqu'au fond de la salle, adressant quelques mots à plusieurs, mais ne parlant longuement à aucun.

A la fin, quelques gentilshommes se rangèrent du côté élevé de la table. Ceux d'en bas laissèrent autour d'elle autant d'espace qu'ils purent, et nombre de personnes, qui semblaient notables, parlèrent à l'assemblée, en dissertant en termes généraux sur les malheurs des temps, le mauvais gouvernement sous lequel gémissait la France, et l'oppression de la maison de Guise. Nul cependant ne proposa de remède, nul ne mentionna la cause de leur réunion.

Il y eut quelques murmures accidentels,

(1) Ce fut le 1er janvier 1560 et non 6 le janvier qu'eut lieu cette réunion.

quelques signes d'impatience, car beaucoup des personnes présentes étaient plus préparées à une action expéditive que leurs chefs ne le pensaient. Une voix avait éclaté parmi elles, une voix qui disait que les maux que pleurait la France étaient intolérables, et qu'ils réclamaient une détermination précise. On n'était pas venu pour ouïr des choses qu'on avait entendues cent fois, on n'était pas venu pour apprendre ce que tous connaissaient parfaitement bien. Ce qu'on demandait du fond du cœur, c'était " la manière de rétablir l'état des affaires."

Enfin une bouche prononça le nom de " La Renaudie," et une douzaine d'autres s'en emparèrent à l'instant.

Il se fit une pause, et puis une clameur du même nom au milieu de laquelle, ce voyageur solitaire sur la surface du pays, s'avança vers la table, et fut salué par un hourra, comme s'il était destiné à être le sauveur de la France.

Ensuite il laissa échapper ce torrent d'éloquence, la plus subtile, la plus plausible, la plus puissante, la plus pernicieuse. Il avait devant lui une multitude mélangée, de classes, de caractères, de sentiments, de passions, d'intérêts, de buts, de préjugés différents ; mais par un pouvoir particulier et merveilleux il semblait tenir les raisons et les volontés à sa disposition. Les préjugés de chacun paraissaient être inscrits et appelés à tour de rôle, les buts de chacun paraissaient certains en suivant la marche qu'il prêchait, chacun trouvait quelque chose à gagner, chacun quelque chose pour persuader. Aucun ne voyait que les fins étaient incompatibles, les intérêts irréconciliables, les moyens peu d'accord avec le but. Il prophétisa hardiment, flatta l'attente, dissimula tous les risques, déploya toutes les espérances, offrit une mutation à des gens aigris par l'infortune. C'était le prototype des agitateurs d'aujourd'hui. (1)

Il serait impossible de rapporter ce qu'il dit, et, si cela était possible, le rapport ne serait pas marqué au coin de la vérité ; car la moitié de son éloquence consistait dans la connaissance des hommes auxquels il s'adressait. Il commença par assurer ses auditeurs de sa fidélité et de son attachement au roi, et poursuivit en déclarant que c'était les intérêts du roi qu'il cherchait d'abord. L'autorité du monarque, disait-il, était en danger, sinon sa vie, à cause de l'ambition de la maison de Guise. Les Français n'étaient que les serfs de la famille de Lorraine. Les princes du sang royal étaient foulés aux pieds des parvenus. Nobles et paysans gémissaient sous le joug. En peu de mots vigoureux et énergiques il dessina un effrayant tableau de l'état du pays, et montra aussi brièvement mais aussi véhémentement ce qu'il pourrait être. Il assura ses auditeurs que tous les principaux personnages du royaume étaient prêts à coopérer avec eux, que le succès était certain, et la fin la prospérité. Il n'épargna aucune assertion, ne réprima aucune prophétie et esquissa ensuite son plan dans ses larges détails.

Il devait y avoir un armement universel, uniquement pour intimider. Les préparatifs pour la résistance paralyseraient le bras de l'oppression. Une députation de gentilshommes, sans être armés, présenterait une pétition pour la réparation des griefs indiqués ; si elle était rejetée, on s'emparerait du duc de Guise, du cardinal son frère, ainsi que de leurs principaux partisans, et on placerait le vaillant prince de Condé à la tête des affaires, jusqu'à ce que le roi fût assez âgé pour gouverner fermement. Le peuple soutiendrait ce dessein les armes à la main, et verrait à son exécution. En même temps, de secrètes levées devaient être faites dans toutes les parties

(1) La plupart des historiens ont broché un discours qu'ils ont placé dans la bouche de La Renaudie, mais aussi la plupart, entraînés par l'esprit de parti, se sont fourvoyés.

Sachons gré à l'historiographe Anglais de n'avoir pas cédé au désir de faire ici une phraséologie intempestive ; car des allocutions, comme celles du chef de la conjuration d'Amboise, n'ont qu'un mérite relatif de temps, de lieu, de circonstances. Les gestes de l'orateur, l'enthousiasme des auditeurs leur prêtent le seul talent qu'ils revendiquent, —La seduction ! Ecrivez-les, le prestige aura disparu. C'est le sort qu'ont subi les harangues ou improvisations de Mirabeau.

Il est à présumer que la réussite de cette conspiration aurait déterminé en France un gouvernement républicain.

de la France, et l'on choisirait, parmi ceux qui étaient présents, des personnes pour en surveiller l'exécution.

Nul éclat d'applaudissement n'accompagna son éloquence, mais un murmure sourd, de complète adhésion, parcourut l'assemblée.

—Nous consentons tous,—s'écria une voix du haut-bout de la table.—A l'œuvre immédiatement !

On proposa et on formula un serment pour servir à l'exécution du projet. Il fut à l'instant adopté. Seize personnes furent choisies pour lever dans les provinces les troupes nécessaires ; puis commença le mouvement d'un grand nombre de pieds vers la porte.

La Renaudie fut le dernier à quitter la salle, à l'exception d'un domestique qui éteignait les lumières, et, au milieu des ténèbres et du silence, chacun remporta chez soi le dangereux secret dont il était chargé.

CHAPITRE III.

Dans un beau et antique château d'une des parties centrales de la France, on voyait assis un gentilhomme, parvenu à l'âge mur. Son large et beau front, ses yeux brillants d'un éclat doux et intelligent, et l'expression de son maintien annonçaient un esprit calme, élevé et résolu. Une profonde cicatrice qui sillonnait sa face n'altérait en rien la placide beauté de son visage, et sa taille haute et mâle, ainsi que son port gracieux et digne semblaient dénoter le soldat et le gentilhomme. A ses genoux se tenait une délicieuse enfant de huit à neuf ans, à demi renversée sur son sein, et interrogeant de ses grands yeux noirs son visage éloquent, tandis qu'il la contemplait et jouait avec les soyeuses boucles de sa chevelure. Elle n'avait point de mère, et son père l'aimait de la double somme de ses affections ensevelies dans la tombe et de sa tendresse paternelle. Le léger habit de la charmante créature caressait son oreille comme une harmonieuse musique, quoiqu'il fût homme de hautes pensées et d'intelligence supérieure.

Au milieu de leur causerie la porte de l'appartement dans lequel ils se trouvaient près de la fenêtre s'ouvrit avec bruit. Un homme botté, éperonné, entra. C'était le rodeur que nous avons vu errant sur tant de parties de la France. Dès qu'il parut, Monsieur de Castelnau baisa sa fille au front et la renvoya.

Quand elle fut partie, La Renaudie s'approcha du maître de céans, et lui dit à voix basse :—Le jour est le quinze de mars. Le lieu, Blois. Combien d'hommes pensez-vous pouvoir amener ?

—Cent cinquante environ, répliqua le seigneur de Castelnau ; mais je crois qu'il est inutile et même périlleux de les emmener armés. J'ai lu le papier que vous m'avez donné, et je ne vois rien dans les résolutions prises qui puisse compromettre ma loyauté ou ma fidélité. Je présume que les noms inscrits sur ce papier sont une garantie qu'on ne se propose rien de plus que ce qui est stipulé !

—Bien, sur mon honneur, répondit La Renaudie.

—S'il en est ainsi, pourquoi donc alors venir en armes ? demanda le seigneur de Castelnau. Les gentilshommes porteront naturellement leurs armes ordinaires ; mais dans quel but armeraient-ils leurs vasseaux, si l'on n'a pour objet que de prouver au roi le sentiment de la grande majorité du peuple ?

—Parce que, avec le gouvernement sous lequel nous vivons, repartit La Renaudie, les grandes routes de France ne sont plus sûres. Les vipères mourantes voudront mordre, et dès que ces hommes s'apercevront que leur dernière heure arrive, ils tenteront certainement de frapper quelques coups, soit par motif de vengeance, soit par cause de sûreté ; ce coup peut tomber sur vous, mais le seul moyen de le rendre inoffensif pour tous, ou peut-être d'éviter certainement le conflit, c'est de marcher préparés à la résistance, et d'avoir la certitude que nul détachement d'hommes, au cœur droit et sincère, ne soit intercepté en chemin, en allant renverser un tyran.

—Peut-être avez-vous raison, fit le seigneur de Castelnau, après une courte pause. Peut-être avez-vous raison, répéta-t-il soucieusement ; mais permettez que je vous fasse apporter des rafraîchissements.

—Non, non, répondit La Renaudie, il faut que je poursuive ma route. Il me reste trente sept nobles gentilshommes à voir avant la tombée de la nuit. Toute la France est avec nous, excepté les créatures de Guise.

En disant ces mots, il s'éloigna. Le seigneur de Castelnau rappela son enfant, et prêta à son innocent babillage une oreille parfois attentive, parfois distraite. Le rôdeur courut, jusqu'à l'arrivée de la nuit, de château en château, de maison en maison, sans s'arrêter plus de quelques minutes dans chacun de ces lieux. Le lendemain le surprit suivant la même carrière, mais approchant de plus en plus de Paris. Le vent et la pluie le fouettèrent au visage. La neige tomba et couvrit de flocons argentés les flancs de son cheval noir. La lueur du matin le trouva en selle. A la chute du jour il brûlait encore la route.

Enfin, ayant quitté le seuil d'un vaste manoir, à une distance de quelques lieues de Paris, il murmura : Bien, c'est fini.

Puis il déchira en un millier de fragments une longue liste de noms qui semblait l'avoir guidé dans son chemin.

Ensuite il lança son coursier à toute bride et entra dans la ville après le crépuscule. A travers les rues sombres et étroites, bordées de chaque côté de hautes maisons, surmontées d'étages entassés les uns sur les autres, sans un rayon de lumière pour éclairer la voie, si ce n'est quand un citoyen vigilant, cheminant sur les pierres boueuses à la lueur d'une lanterne, se serrait contre les maisons pour éviter d'être éclaboussé par les pieds du cheval, la Renaudie chemina, jusqu'à ce qu'il fut parvenu dans le quartier où s'élève le Palais de Justice. Là, dans une petite rue tortueuse derrière le vaste édifice, il fit halte devant une maison à l'aspect mélancolique (1). Il frappa longtemps à la grande porte-cochère avant qu'on ne la lui ouvrit. Enfin parut un portier qui, semblant reconnaître le visiteur, fit rouler les battants sur leurs gonds. Mais La Renaudie mit pied à terre dans la rue, donna les rênes au portier et lui dit :

—Emmène le cheval au *Cygne*, Barbe, et qu'il soit bien soigné. Je me conduirai bien seul.

Le portier exécuta l'ordre et le visiteur entra dans une petite cour du milieu de laquelle le ciel apparaissait comme du fond d'un puits ; quoiqu'il n'y eut d'autre lumière que la faible lueur échappée à un ciel nuageux, il arriva à une porte étroite de l'autre côté de la cour, et gravit les marches qui s'offraient immédiatement à l'entrée. La boue les rendait glissantes, et leur inégalité attestait un long usage. Une odeur nauséabonde remplissait de miasmes putrides l'escalier, où ne paraissait pénétrer d'autre souffle que celui qui passait par la porte d'en bas. La Renaudie monta les degrés successivement, franchit le premier étage et le second, mais s'arrêta au troisième et frappa pour être introduit. La porte fut ouverte par une jeune paysanne propre et bien corsetée, qui sourit à sa vue.

—Maître Avenelles est-il chez lui ?

—Oui, Sieur Renaudie, répondit la domestique, il est dans sa petite étude.

Elle l'éclaira avec le flambeau qu'elle tenait à la main, le long d'un étroit passage, coupé çà et là de corridors et remarquable par un grand nombre de portes à droite et à gauche. C'était évidemment un vaste appartement ou un étage dans l'une des vieilles maisons, d'une partie de Paris alors principalement habitée par les avocats et par les hommes de robe. Quoi qu'il en soit, le visiteur semblait bien connaître les lieux, car il marcha droit, et, se dirigea vers une porte presque à l'extrémité du couloir, l'ouvrit et entra aussitôt sans frapper.

Assis devant une table, un homme pâle, de moyen âge, lisait un livre. Son visage et son port paraissaient ravagés par la pensée et par l'étude. L'expression de sa physionomie était grave et anxieuse. Quand la porte s'ouvrit il tressaillit, d'une sorte de secousse nerveuse ; mais en voyant qui c'était, sa figure s'éclaira et il secoua chaleureusement la main que lui présentait La Renaudie.

(1) Plusieurs historiens affirment que la maison dont il est ici parlé, résidence du sieur Pierre Avenelles, se trouvait dans le faubourg St.-Germain, et non dans la Cité, comme le rapporte l'auteur anglais.

—Je ne pouvais m'imaginer ce que tu étais devenu, vieux condisciple, dit-il. Tu n'es pas venu ici depuis quatre mois et je craignais qu'il ne te fût arrivé de nouvelles peines. Ta chambre est toujours prête, et je suis tout-à-fait charmé de te voir. Mais allons laver nos mains, puis nous souperons et nous boirons une bouteille ou deux de ce vieux Bourgogne, que tu aimes tant.

—Volontiers, Avenelles, volontiers, répliqua La Renaudie, d'un ton très-différent de celui qu'il employait pour parler aux autres hommes. J'ai mené une vie d'anachorète pendant les trois derniers mois, ne m'aventurant jamais à prendre plus de deux doigts de vin dans un verre d'eau pure, de peur qu'il n'échappât à mes lèvres des paroles, que j'aurais voulu n'avoir pas prononcées ensuite.

—Ha ! ha ! dit Avenelles en riant, quel complot encore, quel complot ? Tu te conduiras à ta perte quelque jour.

—Ou je ferai ma fortune et je sauverai mon pays, répondit La Renaudie.

Mais en ce moment parut la jeune servante, et il la suivit dans une bonne et vaste chambre renfermant un énorme lit conformément à la mode antique.

Une demi-heure après, La Renaudie et Avenelles festoyaient un petit souper bien préparé, car l'avocat aimait la vie, partant les bonnes choses. Le Bourgogne était excellent, ils burent sec ; mais La Renaudie ne s'oublia pas ce soir-là.

Le lendemain matin l'avocat devait se rendre de bonne heure au palais, pour plaider dans une cause qui le retiendrait probablement toute la journée. Il quitta son ami en lui disant qu'ils se retrouveraient au souper. La cause fut appelée et jugée plutôt qu'il ne s'y attendait, et quand il revint, La Renaudie était sorti. Bientôt Avenelles l'entendit qui rentrait et qui s'avançait vers sa chambre. Puis d'autres pas marchèrent dans la même direction. Un homme passa le long du couloir en portant quelque chose qui cliquetait comme des morceaux de fer. Avenelles regarda au dehors et vit que c'était un ouvrier armurier, chargé de différentes sortes d'armes.

Des faits à peu près analogues remplirent toute la matinée. Des visiteurs pénétraient successivement dans la chambre de La Renaudie, et s'éloignaient. La curiosité de l'avocat fut violemment éveillée.

Il se résolut de découvrir le mot de cette énigme. Il n'osait le demander ouvertement à La Renaudie ; car son vieux condisciple lui inspirait beaucoup de déférence et même un peu de crainte —déférence et crainte que l'homme timide et cauteleux ressent pour l'homme hardi et décidé, même lorsqu'il méprise sa bravoure et lui fait des leçons sur sa témérité. Il se détermina à s'en reposer sur le vin et la bonne camaraderie, en se disant :

—La Renaudie se confiera à moi plutôt qu'à tout autre. Je suis son vieil ami. Peut-être a-t-il en main quelque chose dont je pourrais tirer profit. Nous sommes cruellement opprimés ici en France, c'est vrai, et nous pauvres avocats souffrons plus que tout autre classe. Je devrais être maître des requêtes aujourd'hui !

L'heure du souper arriva. Le Bourgogne était là, le friand petit repas bien apprêté, et pourvu de nombreux excitants à la boisson. La gentille servante mit les plats sur la table et se retira. Avenelles commença prudemment ses insinuations. D'abord il causa des sujets dont il avait entendu parler au Palais, de la création et de la vente de nouveaux offices dans le but de prélever de l'argent, d'un nouvel ordre, proclamé par la maison de Guise, défendant à chacun d'apporter des plaintes ou des remontrances au roi, sous peine de déplaisir royal et de punition. La Renaudie, sachant que c'était un mécontent, répondit de la façon qu'il jugea plus propre à l'irriter davantage encore contre la cour ; mais sachant aussi que c'était un homme poltron, qui ne servirait aucun parti avant que le succès ne fût assuré, il se tint dans les limites d'une grande circonspection. Il s'unissait à ses plaintes, se joignait à ses murmures, sans pourtant rien lui dévoiler. Le vin coulait ; tous deux sablaient ferme ; et insensiblement, à mesure qu'Avenelles s'apercevait que la boisson réussissait à détacher les liens, dont La Renaudie avait garotté sa langue, il l'exploitait adroitement, et le *travaillait* avec le jus

de la treille. En causant des griefs, ils en arrivèrent à parler des moyens à l'aide desquels on pourrait les réparer; et l'avocat, ainsi que son compagnon, sentant l'influence du vin, pronostiquait un avenir heureux. Ils convenaient qu'il viendrait un temps où le peuple de France briserait le joug, et que, tôt ou tard, on tenterait un violent effort pour délivrer l'état de la famille oppressive, qui l'accablait comme un cauchemar.

Encouragé par le ton de son compagnon, et mis hors de ses gardes par le premier degré de l'ébriété, La Renaudie apprit enfin à l'avocat que ce temps était déjà venu, qu'on était préparé à abattre l'odieuse maison de Guise, et que le mois de mars ne se passerait pas sans une catastrophe qui donnerait la liberté à la France.

L'air surpris d'Avenelles rappela à La Renaudie le sentiment de son imprudence. Il ne voulut pas en apprendre davantage à son hôte, s'apercevant aussi que ses pensées s'épaississaient et reconnaissant l'effet de la grappe, il repoussa alors son verre plein sans y goûter. Mais il était trop tard (1).

(1) La trahison de La Renaudie a donné lieu à plusieurs versions. Sans réfuter entièrement celle de l'auteur Anglais, nous croyons devoir en citer une qui a trouvé beaucoup d'imitateurs.

" A Paris, il y avait un advocat nommé Pierre Dez-Avenelles, lequel loüait des chambres en sa maison aux estrangers de la nouvelle opinion, de la quelle il faisait profession. Celuy-cy aiant pris ombrage de ce que ses hostes (et principalement La Renaudie un d'iceux) allaient et venaient continuellement et tesmoignaient par leurs mouvements une grande inquiétude d'esprit, conjura La Renaudie de luy déclarer le sujet de la passion si violente qui troublait ainsi son repos, avec protestation que si c'était pour la cause commune des fidèles, il y contribuerait ses moiens et sa vie, avec autant de zèle et de franchice que nul autre: de sorte qu'il lui tira le vers du nez, et apprit des choses si exécrables qu'il s'en trouva lui même en trame et perplexité extrême."

(*Dupleix.—tome III.—pages* 598, 599).

Mézarai prétend que les Guises avaient déjà été avertis des complots brassés contre eux: " Ils avaient reçu divers avis même d'Allemagne, de Suisse, d'Italie et de Flandres par une lettre de l'évêque d'Arras."

(*Mézerai.—Règne de François II*).

Le lendemain matin La Renaudie quitta Paris.

Avenelles s'éveilla faible et abattu. Il s'était couché avec de vagues visions de prospérité, de succès, et de magnifiques changements flottants, devant ses yeux comme des atomes à travers un rayon de soleil. Mais le vin avait alors perdu son pouvoir prestigieux, et l'avocat était inquiet et hors d'esprit. Il était accablé d'un pesant secret. Il était plein de larmes pour lui-même et pour les autres. Il en savait assez pour éprouver de l'émoi, trop peu pour se laisser aller à la confiance. Il semblait à son imagination qu'un grand édifice s'écroulait autour de lui, et il pensait qu'il pourrait être englouti sous les ruines. Pendant trois jours il porta silencieusement le fardeau avec lui, en réfléchissant, méditant, tremblant. Chaque fois qu'il y songeait, le cœur lui faillait. Cette pensée lui enlevait l'appétit. Elle bouleversait ses idées. Le vin ne lui offrait qu'un soulagement temporaire; et quand l'excitation était passée, l'abattement redoublait. Il aurait donné le monde pour revoir La Renaudie, mais pendant ce temps celui-ci était bien loin dans le Vendômais. Comme tout être faible, Avenelles cherchait quelque chose pour s'appuyer. Il aurait volontiers partagé avec un autre la responsabilité qui l'oppressait, oubliant qu'en ne faisant que poser un fardeau sur les épaules d'un autre homme, nous ne nous soulageons pas du nôtre!

Cet état lui devint enfin intolérable, et, comme mu par le désespoir, il courut à la maison d'un homme, nommé Marmagne (1). C'était un courtisan rusé, froid, circonspect, épicurien dans ses principes, plus licencieux qu'Epicure, et nullement aussi strict dans ses notions de justice qu'aurait dû l'être un magistrat. Il n'était, cependant, que maître des requêtes: mais c'était un emploi lucratif, qu'il devait à la bonté du cardinal de Lorraine. Il existait quelques relations d'amitié entre Avenelles et lui; car au fond ils appartenaient tous deux à la

(1) Etienne l'Allemand, sieur de Vouzé, dit autrement Marmagne maître des requêtes de l'Hôtel du Roi, et à Milot secrétaire du duc de Guise.

même école de philosophie. L'avocat fut accueilli par une gracieuse réception et écouté avec toutes les marques de bienveillance et de respect.

Avant qu'il ne sortît de la maison, Marmagne lui arracha la promesse qu'il partirait immédiatement pour porter sa confession au duc de Guise à Blois. C'était, lui affirma-t-il, le seul moyen qui pouvait alors le sauver de la torture et de la décapitation. Il s'assura lui-même qu'Avenelles remplissait son serment, car il envoya un homme pour surveiller ses mouvements et le suivre étape par étape jusqu'à Blois. Il eut, néanmoins, toute raison d'être satisfait de la hâte et de l'exactitude de son pénitent terrifié. Avenelles se mit en route cette nuit même et courut la poste jusqu'à Blois. Mais là son attente fut déçue.

Il circulait des rumeurs de complots et de conspiration. Personne ne savait quelle en était la source, personne ne savait sur quelles bases elles reposaient. Elles ne semblaient que des ombres ou des fantômes de l'imagination populaire ; mais elles attestaient l'existence d'un grand mécontentement, et le duc de Guise transporta sagement la cour de Blois à Amboise, ville mieux défendue. Le roi, sa jeune et belle épouse (2), les oncles galants, dépravés et ambitieux de celle-ci, étaient partis trois jours avant l'arrivé d'Avenelles pour la ville de Blois (3) ; et, telle était son impatiente terreur, qu'il ne voulut pas se reposer, même une seule nuit, avant de s'être débarrassé de son périlleux secret. Il partit le soir même pour Amboise, et le courrier de monsieur Marmagne le suivit à une petite distance. Le pauvre malheureux savait qu'il était épié ; mais il était alors enchevêtré dans des rêts desquels il ne pouvait se dégager sans un plus grand effort que celui dont ses forces étaient capables.

(2) La belle et malheureuse Marie mariée au Dauphin (plus tard François II) le 24 avril 1558, lorsqu'il comptait à peine quinze ans.

(3) Plusieurs historiens affirment que la révélation de la conspiration eut lieu à Blois ; cependant de Thou est en contradiction avec eux. Sa version est identique à celle de l'historien anglais.

CHAPITRE IV.

Les réjouissances et les divertissements avaient régné dans la vieille ville d'Amboise avec plus d'empire sur les esprits de la cour et sur ceux du peuple, qu'ils n'en avaient excercé à Blois. De graves personnages s'étaient montrés dans de burlesques pasquinades. Des guerriers distingués avaient joué le rôle de bouffons. Il y avait eu des fêtes, des spectacles, des joûtes et des courses à l'anneau. Toutes les pensées de danger, tous les souvenirs de conspirations ébruités par la rumeur semblaient s'être évanouis ; et les deux frères de Lorraine avaient évidemment le dessein de noyer dans les plaisirs le jeune roi de France, d'écarter de son esprit toutes les affaires d'état et toute participation dans la tâche du gouvernement. Si quelque chose semblait voiler l'éclat de ces jours, c'était une certaine anxiété indéfinie dans l'esprit du peuple à l'égard de la santé du jeune monarque. Qui pouvait avoir causé son dépérissement, c'est ce que personne n'était capable de dire. Grand, gracieux, actif, il paraissait dans le cercle des courtisans si peu changé de ce qu'il avait été étant enfant, qu'en général son extérieur ne présentait aucun signe de l'affaiblissement de ses facultés. Ses joues étaient un peu plus pâles, il est vrai, mais pas assez pour causer quelque alarme. Puis, lorsqu'il était assis à côté de sa jeune reine, la plus aimable d'entre les aimables, l'amour, le bonheur et la vie semblaient étinceler dans ses yeux. Toutes ses paroles respiraient la joie, tous ses accents étaient empreints de délices. Pourtant, quand il était séparé d'elle et même lorsqu'il était livré aux jeux les plus gais, un nuage de profonde mélancolie s'épandait sur lui ; ses regards devenaient distraits, son air prenait une teinte triste et mélancolique, symptômes qui disparaissaient promptement dès qu'on le tirait de cette torpeur, mais qui revenaient toujours, alors que son esprit n'était pas activement occupé. Chacun interprétait cela suivant ses idées. Les uns disaient que c'était l'amour qui rendait ses joues pâles, et son esprit méditatif ; et d'autres voulaient qu'il fût fatigué de l'administration de la maison de Guise, qu'il cherchât à être

un roi de fait, à porter son sceptre, et à gouverner son empire.

Quoiqu'il en soit, le matin, le midi et l'après-midi du quatrième jour, depuis l'arrivée de la cour à Amboise, s'étaient écoulés au milieu de toutes les sortes d'amusements qu'on puisse imaginer. La nuit tombait : et dans un petit cabinet circulaire, décoré de tous les objets coûteux, gracieux du luxueux, que l'art peut fournir ou la richesse acheter, on voyait un homme d'une stature haute, belle et digne, vêtu d'une robe cramoisie et la tête couverte d'un petit bonnet carré de velours. Son visage était remarquablement beau ; mais il était stigmatisé d'une expression farouche, dure, impitoyable, qui affectait plus ou moins toute autre expression qui s'y reflétait. C'était comme le spectre d'une imagination malade qu'on distingue à travers chaque autre objet qui passe devant les yeux. S'il lisait, le fantôme était là. S'il priait, il était encore présent. S'il discutait, il était apparent. S'il riait, il se mêlait au sourire qui ar[illegible] lèvres.

Il lisait alors à la lueur [illegible] épaisse bougie, et on aurait dit que le mince volume étalé devant lui l'amusait beaucoup, à en juger par la mine joviale avec laquelle il le lisait. La porte s'ouvrit pour donner accès à un homme d'une grande taille, d'une force herculéenne, et d'un port sévère ; il était habillé avec beaucoup de splendeur et portait au cou un collier d'anneaux d'or orné de joyaux. Le cardinal leva un instant les yeux, et poursuivit sa lecture. Le nouveau venu s'approcha d'un pas lent et majestueux, et, regardant par dessus l'épaule du cardinal, examina les lignes qu'il avait sous les yeux. Pendant cette action sa physionomie prit un air très-différent de celui de son voisin. La fureur et l'indignation la contractèrent :

—Ceci est trop mauvais, s'écria-t-il en indiquant la page. Il faut découvrir l'homme et le punir.

L'autre se contenta de rire ; et en ce moment on frappa un petit coup sourd à la porte du cabinet. Aucun des deux gentilshommes n'y fit d'abord attention ; mais ils continuèrent à causer du libelle ouvert devant eux. Le coup fut répété au bout de quelques minutes, et alors le duc de Guise, élevant la voix, ordonna au postulant d'entrer.

Ce fut un domestique qui parut ; il venait dire qu'un homme du nom d'Avenelles, avocat à la cour royale, était arrivé au château, portant une lettre de Maître Marmagne, maître des requêtes à Paris, mais que la missive portait pour suscription " Vie et Mort."

—Il est étonnant, dit soucieusement le duc de Guise, comme le volume des objets augmente ou diminue, suivant la hauteur d'où nous les regardons. Ma vie pour cela..... Ce qui est sujet de vie ou de mort pour un maître des requêtes ne nous paraîtra à vous et à moi qu'une plume chassée par le vent. Que cet homme vienne demain. Nous sommes occupés.

—Rien n'est bagatelle, dit le Cardinal de Lorraine. Harmagne est un rusé matois, quoiqu'un détestable glouton. Il vaut mieux s'inquiéter de l'avis venu d'une pareille main. Apportez-moi la lettre, et que l'homme attende.

Quelques minutes après la lettre fut entre les mains du Cardinal, et, après quelques minutes de plus, Avenelles monta au cabinet. La porte fut fermée derrière lui, et personne outre que les deux frères et lui ne sut ce qui se passa. Cependant au bout d'un quart d'heure, la porte s'ouvrit de nouveau, et l'on entendit la voix farouche du duc de Guise s'écrier :

—Envoyez un garde.

Le satellite fut bientôt sur le lieu ; Avenelles pâle, tremblant, avec des larmes dans les yeux et la terreur dans le regard, fut emmené dans un cachot, en maudissant sa lâcheté, et sentant trop tard que dans le courage résident les meilleures chances de salut.....

Dès lors survint un étrange changement dans toute la cour d'Amboise. Il n'y eut plus ni sécurité, ni jeux, ni spectacles. Tout fut animation, activité, consternation et prodigieux émoi. Des courriers partirent dans toutes les directions. Le duc de Guise et le cardinal de Lorraine passèrent la nuit à écrire ou à se consulter, le chancélier Olivier fut appelé à leurs conseils. Les gardes furent doublées aux portes du château et de la ville, et, de bonne heure, le lende-

main ma..., on requit la présence du jeune roi pour l'examen de quelques événements d'une importance majeure.

Il était nécessaire de l'informer que son peuple était mécontent, que le pays éprouvait pour lui de la désaffection et que les temps étaient dangereux. Il était nécessaire aussi que le conseil l'avertît que des hommes prenaient déjà les armes dans diverses parties de la France pour quelque grand but mal défini. La politique de la maison de Guise exigeait que ce but ne fût pas clairement déterminé, et, quand le conseil s'assembla, toute la rhétorique du cardinal et l'éloquence plus mâle et plus militaire du duc de Guise s'employèrent à prouver que l'insurrection imminente n'était purement que l'effort d'une faction pour renverser le gouvernement légitime.

La vérité se faisait néanmoins sentir, quoiqu'on ne la dit pas. Le conseil, dont les fonctions avaient été presque entièrement usurpées par les frères de Lorraine, désirait vivement diminuer leur autorité et rétablir le règne de la loi. Il fut décidé qu'on enverrait immédiatement des messagers aux princes du sang royal et aux chefs de la grande maison de Châtillon pour réclamer leur présence immédiate à Amboise, afin qu'ils apportassent à leur souverain avis et secours.

Le cardinal et le duc ne firent aucune opposition, car leurs plans étaient déjà formés, et, dans une démarche, où l'on se proposait de diminuer leur influence, ils voyaient un moyen décraser les plus formidables de leurs ennemis. Condé, d'Andelot, Coligni, une fois dans les murs d'Amboise étaient plus ou moins au pouvoir de la maison de Guise ; aussi, avec une insurrection déclarée dans le pays, il était peu douteux qu'on ne trouvât un prétexte quelconque pour user de ce pouvoir.

Les messagers furent donc dépêchés d'un assentiment à peu près général ; mais quand on entendit la voix douce et mélodieuse du roi proposer la seule marche qui en ce moment pouvait éviter le conflit et l'effusion du sang, lorsqu'il suggéra qu'il vaudrait mieux que ses nobles cousins de Guise et de Lorraine se retirassent d'Amboise et lui permissent aussi de juger si son peuple désaffectionnait sa personne ou était mécontent de leurs actes, les frères s'aperçurent que tout l'édifice de leur puissance était en péril, et ils traitèrent la réflexion de leur cousin avec une inattention méprisante. Condé, Coligni, d'Andelot arrivèrent à Amboise sans crainte ni hésitation(1). L'amiral éleva hardiment la voix contre les oppresseurs du peuple, pour demander la tolérance en matière de religion et le respect de la loi. Une grande partie du conseil se joignit à lui. La reine mère soutint ses vues, poussée par l'inimitié qu'elle portait au duc de Guise. Le chancelier aida fortement la cause de la justice et de la raison, et on promulgua un édit qui permettait une tolérance très-modérée et la réparation de quelques griefs. Ce n'était ni assez vigoureux, ni assez opportun. Les conspirateurs étaient déjà en armes. Des bandes innombrables se répandaient vers Amboise, des différentes parties de la France et le prince de Condé avait été suivi dans la ville même par un corps de partisans armés, tous " gens d'exécution."

La situation de Guise et celle de son frère étaient exposées, mais ils étaient énergiques, hardis et sans scrupules. Ils possédaient l'oreille du jeune roi, malgré leur mépris pour son autorité, et ils avaient à leur disposition toutes les forces militaires de France. La connaissance des plans seule leur manquait. Avenelles n'avait pu leur apprendre que peu de chose. La torture fut impuissante pour lui arracher plus qu'il ne savait ; mais il indiqua quelqu'un qui pourrait en dire davantage : un certain Linières (2) qui s'était trouvé trois fois à Paris avec La Renaudie. On amena cet homme à Amboise, on lui pardonna, on le corrompit et il déroula toute la trame. Un nombreux corps devait entrer à Amboise sans armes, et présenter au roi une requête pour une réparation plus complète. Des bandes de cavalerie et d'in-

(1) suivant certains historiographes, Condé ne serait arrivé a la cour, qu'après que l'amiral et d'Andelot auraient obtenu de Catherine un édit favorable aux religionnaires.

(2) Il paraîtrait que c'était un gentilhomme dont le frère était a la cour.

fanterie, armées, devaient environner la ville de toutes parts, certaines portes devaient être saisies et une coopération ménagée dans la ville. On s'emparerait du duc de Guise et de son frère, le prince de Condé serait mis à la tête du gouvernement, puis suivraient les jugements, les bannissements, les exécutions, d'après les décisions qu'on prendrait ensuite. Les routes des divers détachements, leurs points de rendez-vous, le rôle que chacun devait jouer, les postes dont on devait se rendre maître, les parties du jardin du château qui devaient être attaquées, tout fut déployé sous les yeux des frères de Lorraine ; il ne restait plus désormais qu'à exécuter un acte d'une hardiesse véhémente.

Les troupes affluèrent à Amboise comme les fleuves dans la mer. On mura les portes désignées pour être saisies. Les gardes du château furent entièrement changées. Les murailles furent garnies d'hommes et renforcées. On éleva des retranchements dans le jardin du château, et des corps de cavalerie furent envoyés au dehors avec des ordres précis sur le lieu de leur destination et sur ce qu'ils avaient à faire. On dépêcha des lettres aux lieutenants du roi dans les diverses provinces, pour qu'ils dispersassent et taillassent en pièces toutes les bandes d'hommes armés qu'ils trouveraient traversant le pays.

Coligni, d'Andelot, Condé virent que la conspiration était découverte. Mais que pouvaient-ils faire ? Ils étaient comme prisonniers dans une ville forte. Chaque mouvement était épié, et des sbires armés les suivaient partout où ils se rendaient.

De nombreux corps d'hommes se dirigeaient cependant de toutes les provinces vers Amboise. Ils ignoraient les funestes préparatifs qu'on avait faits contre eux. Ils en reçurent tardivement l'avis. Les lieux où ils devaient s'arrêter, les bandes avec lesquelles ils devaient coopérer, le but auquel ils visaient leur étaient connus, mais ils ne savaient rien de plus. Ils s'avançaient en troupes détachées de nombres divers depuis vingt hommes jusqu'à deux ou trois cents, et la nouvelle de leur rapide approche se répandait dans Amboise et remplissait d'appréhension la cour et les citoyens. Pourtant le duc de Guise et son frère se montraient fières et paraissaient calmes ; de plus le bruit courait qu'une nuit ou une autre, un détachement était sorti par une des portes dans le silence et le secret (1).

On vit bientôt le résultat de cette expédition. Des gardes arrivèrent en traînant à leur suite des prisonniers les mains liées. Ils furent amenés par centaines et l'œuvre du massacre commença. Il n'y avait ni procédure, ni jugement, ni sentence. Ils avaient été pris sous les armes, c'était assez ; et la corde, le boulet et l'épée remplissaient leur office. On les pendait aux crénaux et aux meurtrières du château. On les fusillait en pleine rue. On leur tranchait la tête sur la place du marché : impossible d'aller quelque part sans voir un cadavre. Impossible de faire un pas sans mettre le pied dans une mare de sang (2).

L'horreur, et les angoisses poignaient les cœurs tendres dans l'enceinte des murs d'Amboise. Sûrement, sûrement, on peut écouter la compassion sinon la justice !

Regardez, dans ce somptueux salon avec ses tentures violettes et or, une gracieuse et aimable enfant s'agenouille aux pieds du roi. Des hommes graves, de belles femmes l'entourent prêtant avidement l'oreille à ses éloquentes paroles, tandis que des larmes roulent sur ses joues et que ses mains sont élevées d'une façon suppliante.

C'est la reine qui plaide devant son mari pour qu'il use de compassion à l'égard de ses sujets. C'est une sublime créature, destinée elle-même à tomber

(1) C'était probablement des Arquebusiers à cheval, préposés à la garde du roi et commandés par le capitaine Richelieu, père du célèbre cardinal de ce nom, premier ministre de Louis XIII.

(2) Voici la relation de De Thou.

" On lia les prisonniers qui furent attachés à la queue des chevaux et conduits à Amboise, comme en triomphe. Plusieurs de ces misérables furent en arrivant pendus aux crénaux des murs du château, bottés et éperonnés, ayant à peine été interrogés et sans autre forme de procès."

De Thou.—Règne de François II.

sous la hache, qui s'efforce de la détourner de la tête des autres (1).

Elle a réussi. L'édit est préparé, le nom du roi écrit. Grâce à tous ceux qui mettent bas les armes et se retirent paisiblement. Mais à peine l'encre est-elle sèche, à peine le soleil est-il couché, qu'on trouve à Amboise une petite troupe de conspirateurs. Quel motif les y a conduits, comment sont-ils parvenus à entrer, ont-ils été poussés par l'ardeur de leur projet ou par la connivence traîtresse de leurs ennemis!—Nul ne le peut dire. Mais ils y sont. On les attaque, on les cerne, ils se défendent, ils meurent! Un cri a retenti: on méprise la clémence du roi! L'édit est révoqué, on publie l'ordre de tuer, de tuer sans trêve ni merci. Armés et désarmés sont *chassés à courre* à travers la campagne, mis à mort, emmenés comme prisonniers; —ceux qui se confiaient à l'édit et retournaient tranquillement chez eux, aussi bien que ceux qui n'en avaient jamais ouï parler.

On nous apprend que la mansuétude de quelques officiers permit à un petit nombre de s'échapper. Un petit nombre! Bon Dieu, un petit nombre en dehors de plusieurs centaines de mille! Les rues d'Amboise fourmillaient de captifs. On ne trouvait plus assez de bourreaux pour les victimes. Le bras devenait lourd et le cœur malade, mais il n'y avait pas de pitié dans le sein de ceux qui commandaient alors à Amboise. On avait conspiré contre le pouvoir des Guises, et on était traître. On était ennemi et on devait mourir. Les misérables victimes de cette tuerie étaient liées, pieds et mains et noyées par troupeaux dans la Loire. Le fleuve déjà rouge de sang fut alors encombré de cadavres.

Mais nous devons changer la scène, quoique cette affreuse tragédie ne soit pas encore terminée.

(1) Qui ne se rappelle la triste fin de la malheureuse Marie Stuart?

Obligée de retourner en Ecosse après la mort de François II en 1560, elle mourut par la jalousie d'Elizabeth, reine d'Angleterre, qui s'empara d'elle, la jeta dans un cachot où elle la retenit 18 ans, et enfin la fit décapiter au château de Frodrnghaïe le 18 janvier 1585—Marie avait alors 42 ans.

CHAPITRE V.

A travers une belle et riche contrée, resplendissant sous les premiers sourires du printemps, le seigneur de Castelnau conduisait une vaillante troupe de gens braves et honnêtes. Plusieurs gentilshommes subalternes de son voisinage accompagnaient ce chef distingué dans les armes, bien connu par sa loyauté et par ses honorables antécédents; homme dont le nom n'était maculé d'aucune tache, dont le cœur était hostile à toute félonie. Ils étaient bien reçus partout où ils allaient. Ils payaient généreusement ce qu'ils prenaient. L'ordre, la discipline et la courtoisie se révélaient dans le maintien de tous, et les paysans s'empressaient de leur fournir tout ce qui leur était nécessaire, et de hâter leur marche. Cependant, dans la matinée du troisième jour, des rumeurs leur apprirent que des escarmouches avaient eu lieu çà et là et que les troupes royales étaient en campagne. Le front du seigneur de Castelnau s'assombrit, car il sentait toute la responsabilité de sa position; et dans l'après-midi, au moment où il montait à cheval, après avoir fait rafraîchir ses hommes dans un village sur la Loire, un paysan accourut précipitamment et lui glissa un avis à l'oreille. Il consistait en ce qu'un détachement de trente hommes environ avait été taillé en pièces par un corps des troupes du roi, sur la lisière d'un bois à quelques milles de distance.

Castelnau communiqua aussitôt cette nouvelle à ceux qui l'accompagnaient, en ajoutant:

—Ceci montre la nécessité de venir armés, messires; car, en semblables cas, les mignons d'une cour font peu de distinctions.

—Que proposez-vous de faire, monsieur? demanda l'un de ses compagnons.

—De marcher en avant, répliqua le seigneur de Castelnau, d'un air un peu surpris. Il y a beaucoup de nobles gentilshommes, nos amis et confédérés, qui se reposent sur notre coopération. Nous ne devons pas les tromper. Nous savons que nos intentions sont loyales. Nous sommes cent cinquante hommes d'armes déterminés, et moi-même je ne voudrais pas tourner le dos devant une quantité

numérique double de la nôtre, ce qui est plus que la maison de Guise ne peut envoyer contre nous. Je pense que vous pouvez vous fier à moi, messires ; vous savez que je ne ferai aucune offense réelle, et ne prendrai aucune offense sans nécessité. Vous pouvez aussi, je l'espère, vous fier à moi pour vous diriger à l'heure du danger ; et soyez certains que je serai aussi soigneux de votre honneur, de vos intérêts et de votre sûreté que si vous étiez mes propres enfants (1).

Ils s'écrièrent tous qu'ils en étaient convaincus, et le suivirent sans aucun murmure. Ils ne s'étaient avancés qu'à quelques milles au delà, quand, à travers les rayons rougeâtres du soleil se couchant sur leur gauche, ils virent un corps de cavalerie, manœuvrant comme pour les reconnaître. Il n'était toutefois pas nombreux et se composait de quarante ou cinquante hommes au plus ; mais le seigneur de Castelnau ne voulut pas montrer son flanc à un ennemi, quoique ce dernier fut inférieur. Déviant donc de la route directe, il se porta droit sur le détachement qu'il avait aperçu. On n'attendit pas son approche ; la force opposée battit rapidement en retraite, et il poursuivit sa route sans interruption. Comme il se trouvait sur le soir dans l'auberge d'un petit village à une journée de marche d'Amboise, on lui amena un messager porteur d'une lettre. Elle ne contenait que peu de mots et était signé : La Renaudie. La précipitation était évidente, et monsieur de Castelnau crut distinguer les traces d'une puissante anxiété. La lettre le pressait de s'avancer en toute hâte vers le château de Noisé, près d'Amboise, en prenant soin, toutefois, d'éviter la ville de Montrichard.

" Nous sommes ici en possession d'un point solide, disait La Renaudie, mais les bandes arrivent lentement. Dépêchez-vous, je vous en supplie. Adieu."

Le lendemain, de bon matin, une demi-heure avant le lever du soleil, le seigneur de Castelnau était en selle. Pour tourner Montrichard, il décrivit un circuit considérable ; mais la nouvelle était arrivée la nuit, et il avait appris que le duc de Guise était proclamé lieutenant général du royaume, et qu'un gros corps de ses troupes occupait la rive droite du Cher. Prenant en conséquence la route par Sublaine et Blégé, il s'avança aussi vite que possible et ne trouva aucun obstacle sur son chemin. Le pays de ce côté lui semblait débarrassé de tout ennemi, quoique, à chaque village, il lui parvînt de nouvelles rumeurs annonçant que des bandes étaient en mouvement et qu'on se livrait de terribles escarmouches. Avant la tombée de la nuit, la ville d'Amboise, avec son château sur la hauteur apparut, se détachant vivement sous le ciel du soir. Guidés par un jeune garçon, qui connaissait bien la contrée, le seigneur de Castelnau et sa troupe s'éloignèrent de la grand'route, au moment où les ténèbres s'épaisissaient à l'entour, pour chercher le château de Noisé.

Situé au milieu des bois et des prairies, sur un tertre élevé, qui dominait toutes les approches, Noisé était parfaitement propre à la défense ou à la retraite, et le seigneur de Castelnau doutait peu qu'il n'y trouvât un corps d'hommes très-considérable, sous le commandement de La Renaudie. Il eut pourtant lieu d'être surpris, tandis qu'il chevauchait lentement à travers les bois, avec ses coursiers harassés, de ne rencontrer aucun poste avancé, et de ne voir aucun signe de précautions militaires. Au delà des murs du château nul homme ne se montra, et, bien qu'il eût été reconnu à son approche des portes, toute sa troupe et lui furent immédiatement introduits. En s'avançant, il remarqua qu'il n'avait pas à craindre d'être pressé dans ses quartiers. La place pouvait renfermer cent hommes de plus, mais certainement pas deux cents ; Castelnau demanda immédiatement une entrevue particulière à La Renaudie pour s'assurer de la position exacte des affaires.

Les voilà seuls maintenant dans une petite chambre d'une des tourelles éclairées par une lumière intermédiaire. Castelnau fixe sur le visage de La Renaudie un regard inquisiteur.

—Que signifie ceci, demanda-t-il enfin ?

—J'avais espéré vous trouver mieux fourni d'hommes.

(1) C'est à peu près la même allocution qu'adressa Henri IV à ses partisans en 1590.

Le visage de La Renaudie resta hardi et confiant.

—Ne vous alarmez pas, dit-il, ils arrivent lentement, mais ils sont tous en marche ; quelques faibles bandes ont été détruites par des partis des tyrans ; mais du côté de Nantes arrive une grande force, et une moindre, mais plus utile, venant de Niort aurait dû être ici ce soir. Ce retard m'inquiète un peu, car cette troupe est mal pourvue d'armes ; quoique nous en ayons ici en abondance pour équiper dix mille hommes. Si ce corps n'arrive pas d'ici à deux heures, je sortirai avec un détachement pour aller à sa découverte. Vraiment, je serais parti ce matin pour lui donner une escorte mais je ne pouvais laisser le château sans défense avec des munitions aussi précieuses.

Castelnau réfléchit.

—Mieux vaut sortir, dit-il ensuite. Efforçons-nous de rassembler une plus grande force sur un même point, sans quoi nous serons taillés en pièces en détail, et n'aurons jamais l'occasion de présenter la pétition..

Un léger sourire effleura les lèvres de La Renaudie du mot de pétition, mais il n'y prêta pas aucune attention ultérieure, et insista pour qu'on veillât au rafraîchissement de monsieur de Castelnau et de sa troupe. Son hospitalité tendait à dégénérer en réjouissance ; mais Castelnau était mécontent, aucune nouvelle bande n'arrivait, et il fut obligé de rappeler trois fois à La Renaudie son projet, avant que celui-ci ne se décidât à le mettre à exécution.

Cependant ce dernier rassembla enfin presque tous les hommes qui se trouvaient au château quand Castelnau arriva, et sortit avec des chevaux frais et pleins du feu d'une inactivité de trois jours. Il laissait le château et ce qu'il contenait à la charge de Castelnau. Toute la nuit s'écoula et tout le jour suivant, sans qu'on eût des nouvelles de sa marche. Castelnau envoya aux informations de faibles détachements, mais on n'apprit rien sur La Renaudie et sa bande.

Le lecteur disirerait-il savoir ce qu'ils étaient devenus ? Il est facile de le lui apprendre. La Renaudie marcha durant les ténèbres de la nuit l'espace de plusieurs lieues, gaiement, d'un pas rapide, sans crainte des dangers et persistant malgré les pertes. Au point du jour, il arrêta sa troupe à un petit village et rafraîchit hommes et chevaux. On n'avait rien appris sur le compte des gens de Niort ; mais, tandis que La Renaudie était dans le village, un faible détachement, composé de trois ou quatre cavaliers fut aperçu sur le versant d'une colline à droite. Les insurgés partirent immédiatement pour savoir qui étaient ces cavaliers : ceux-ci se retirèrent incontinent, et, après une courte halte, La Renaudie recommença sa marche. Il n'avait cependant pas fait trois milles, et entrait dans une prairie, arrosée par un petit ruisseau, bordée d'un sombre bois à gauche et d'une plantation d'osier à droite, lorsqu'il vit, juste en face de soi, tournant l'angle du bois, un corps royal d'hommes d'armes, d'un nombre presque double de son détachement. A leur tête était un drapeau ou *guidon*, comme on l'appelait alors, qu'il connaissait bien, et un personnage qui lui était également familier, son propre cousin, Pardaillon.

La Renaudie n'était pas un homme d'hésitations.

—Sus ! sus ! s'écria-t-il en se retournant vers ses hommes et en tirant son épée, car il n'avait pas de lance en ce moment. Sus ! nous aurons bon marché d'eux dans leur désarroi.

Il se précipita en avant sans tergiverser et sans autre préparatif. Ce fut son cousin qu'il chargea ; et fondant sur lui avec une terrible promptitude et une impitoyable résolution il le tua de sa propre main à la tête de sa troupe. Il fut suivi de près par ses compagnons, et le combat devint en un instant furieux et général. Mais il fut de courte durée.

Un jeune page, un enfant qui n'était pas âgé de plus de dix-sept ans, s'était jeté immédiatement derrière monsieur de Pardaillon. Il vit tomber son seigneur ; il le vit se tordre un moment ; puis demeurer immobile et inerte à terre. Le page avait en main un pistolet d'arçon. Il enfonça ses éperons dans les flancs de son cheval, approcha la gueule de l'arme

près de la tête de La Renaudie, et fit feu (1).

Malgré le heaume d'acier, malgré la boîte osseuse du crâne, la balle pénétra et La Renaudie tomba de selle, étendu tout de son long. Nulle parole n'avait été échangée entre son cousin et lui, nulle parole entre le page et lui. Pardaillon et La Renaudie restèrent morts, côte à côte, et les insurgés furent hachés presque jusqu'au dernier.

CHAPITRE VI.

Le ciel et la terre étaient fatigués d'assister à l'effusion du sang. Les citoyens d'Amboise murmuraient tout haut. Les plus fidèles sujets et serviteurs du roi exprimaient leur dégoût et le chancelier Olivier rôdait dans le château avec l'air d'un spectre, les yeux pleins d'horreur et d'effroi. Personne ne se réjouissait, sinon la maison de Guise et ses partisans. Pour eux, chaque tête qui tombait était la tête d'un ennemi. L'édifice de leur pouvoir semblait bâti sur les cadavres du massacre et cimenté par le sang qui était versé.

Mais cependant leur situation n'était pas sans dangers. Des multitudes affluaient encore des diverses parties de la France, vers la ville d'Amboise. Les troupes royales avaient eu à souffrir de cruelles pertes. Le château de Noisé était vigoureusement fortifié, on savait, de plus qu'il renfermait des hommes résolus, d'immenses magasins d'armes ainsi que d'abondantes provisions. C'était un point de ralliement pour les mécontents: un point périlleux.

Telle était la position quand le corps de La Renaudie fut apporté dans la ville et pendu à une potence sur l'arche centrale du fond avec ces mots: "*La Renaudie soy disant La Forest, chef des rebelles,*" écrits sur la poitrine. En même temps, toutefois, on reçut l'avis qu'un corps de deux mille hommes environ, dont beaucoup avaient déjà servi, était à deux jours de marche d'Amboise, et se dirigeait en droite ligne sur Noisé. Des multitudes des autres partis étaient répandues çà et là sur le pays, prêtes à s'unir à la troupe plus considérable de tout chef distingué, c'était peut-être le moment le plus périlleux; aussi le cardinal et le duc entraient-ils souvent en de fréquentes consultations secrètes. Puis on manda à ces conseils le chancelier, puis le seigneur de Vieille-ville, vieux soldat expérimenté, politique retors et clairvoyant, catholique ferme, mais que n'animait pas l'esprit de parti, trop raisonnable pour être fanatique, trop indépendant pour être un agent. Les Guises lui proposèrent de prendre un faible corps de cavalerie, que seul on pouvait détacher d'Amboise à une époque où tant de partis battaient la contrée, et de se rendre à Noisé, pour s'efforcer de déterminer le seigneur de Castelnau et ses compagnons à disposer les armes, et à venir paisiblement présenter leur pétition au roi, sous la promesse de sûreté et de libre accès. Vieille-ville regarda le chancelier, dont les yeux étaient invariablement fixés sur des papiers étalés devant lui, et alors le vieux soldat refusa le mandat, n'étant pas bien certain que s'il engageait sa parole elle serait respectée (1).

Il y eut ensuite une longue délibération. A la fin on manda Jacques de Savoie, duc de Nemours. Le gai et vaillant prince, hardi, téméraire et loyal, se chargea avec empressement de la commission, heureux de terminer par un acte de grâce, comme il se l'imaginait, une scène de guerre civile, surtout parce que

(1) Ce récit a donné lieu à plusieurs versions différentes. Les uns disent que Pardaillon, ou Pardullon, tira un coup de pistolet à la Renaudie, et le manqua, d'autres prétendent qu'ils se battaient seulement à l'épée.

Voici la relation de Dupleix: "La Renaudie, principal instrument de la conjuration, cherché de tout coté, fut rencontré par le sieur de Pardaillon Gascon, son parent & son ennemi: lequel le voulant saluer d'un coup de pistolet, qui ne prit pas feu, fut terrassé d'un coup d'estoc par La Renaudie: & celuy-cy, aussi-tost abattu, tomba mort d'une arcbusade laschée par un soldat qui accompagnait Pardaillon—La CHAROIGNE de La Renaudie....."

Il est malheureux que l'esprit jésuitique souille à chaque instant la plume de cet historien, généralement assez fidèle dans ses narrations.

(1) "Connaissant la félonie des deux frères," disent les mémoires de Vieille-ville.

la personne près de laquelle on l'envoyait était le seigneur de Castelnau, ancien ami, qu'il prisait fort.

Il fut bientôt à la tête de ses hommes d'armes et en route. La distance ne s'élevait guère qu'à une lieue et demie. Il approcha du château au moment où le soleil se couchant à l'horizon, versait sur le ciel occidental des flots d'une lumière rosée. Il trouva Noisé, préparé à une vigoureuse défense. Chevauchant seul alors à la tête de ses troupes il demanda à la sentinelle de la barbacane qu'il lui fût permis de parler à son ami le seigneur de Castelnau. Au bout de quelques minutes Castelnau parut sur la plate-forme au-dessus de la porte, et Nemours agita sa main d'un air joyeux en disant :

—Comment se peut-il, mon noble ami, que je vous trouve armé contre votre roi? J'aurais pu croire cela de tout autre, excepté vous.

—Je ne suis pas armé contre mon roi, répliqua Castelnau. Nous ne venons que pour présenter à sa majesté nos humbles remontrances contre la tyrannie des Guises.

—Est-ce ainsi, les armes à la main, demanda le duc, que le peuple de France devrait exprimer ses désirs à son monarque? Si vous voulez mettre bas les armes, je vous promets sur ma foi et mon honneur de vous conduire immédiatement en présence du roi, et de vous ramener en sûreté.

—J'ai à l'intérieur des compagnons qu'il me faut consulter, répondit Castelnau; quoique moi-même je me confierais implicitement à votre parole, il se peut qu'ils soient plus soupçonneux.

—Permettez que j'entre et que je raisonne avec eux, répliqua Nemours. Ils auront toute assurance.

On l'introduisit avec dix de ses compagnons. Il réitéra l'offre qu'il avait faite; il engagea son honneur et sa foi au salut de ceux qui se confieraient à lui et signa l'engagement de sa main. Le seigneur de Castelnau et quartorze de ses amis, montèrent à cheval dans la cour, et le cœur plein de sécurité, partirent avec Nemours à la tête de ses troupes.

Au milieu du crépuscule grisâtre, ils atteignirent les portes d'Amboise, qui s'ouvrirent à l'approche du duc. Ils marchèrent au château et mirent pied à terre à la grande entrée. Mais il y avait là des gens qui avaient accueilli la cavalcade aux portes de la ville, et avaient couru en avant pour annoncer la venue du seigneur de Castelnau.

Le duc de Nemours monta l'escalier de pierre côte à côte avec son ami, et, à la première antichambre le laissa annoncer son arrivée et demander une audience au roi. La porte était à peine retombée derrière lui qu'une troupe d'hommes armés pénétra dans l'appartement, puis un gascon de grande stature, posant la main sur l'épaule de Castelnau, lui dit :

—Je vous arrête pour crime de haute trahison.

Castelnau éleva la voix et prononça le nom de Nemours. Le duc l'entendit dans le passage et retourna sur ses pas : mais quand il arriva, la salle était vide, et Castelnau plongé dans un cachot. Le château d'Amboise présenta une scène de grande confusion et d'effroi, durant toute cette soirée. La fureur et l'indignation s'emparèrent du duc de Nemours. On l'avait rendu l'instrument d'une infâme conspiration pour livrer aux mains d'ennemis impitoyables son ami, un homme brave, un soldat distingué, un vieux et honorable serviteur de la couronne. Il accusa, représenta, pétitionna en vain. Les hommes le plaignaient, mais sans oser parler ; cependant le cœur et les sympathies des femmes l'accompagnaient chaleureusement, car elles sont toujours plus hardies dans une noble cause.

Marie Stuart se jeta de nouveau aux pieds de son mari. La mère insensible du monarque elle-même intercéda, mais inutilement. Marie s'agenouilla, inutilement Catherine plaida. Guise et le Cardinal se tenaient aux côtés du roi, et François sentit qu'il n'était qu'un zéro dans leurs mains.

Sur leurs visages seuls régnait cet air de satisfaction, ce sourire calme à demi méprisant qui disaient que la journée était gagnée et ses dangers conjurés. La torture précéda le jugement, sans rien arracher aux lèvres de Castelnau ; la condamnation et la préparation à la mort suivirent de près.

CHAPITRE VII.

C'était par une claire matinée du mois de Mars, le vent était légèrement élevé mais doux ; on sentait en lui la brise d'avril ; il y avait grande foule sur la place du marché à Amboise, car cinq jours s'étaient écoulés depuis que le peuple avait assisté à une exécution, et c'était alors un long espace de temps, un échafaud se dressait au milieu de la place du marché, entouré d'une grande quantité de hauts dignitaires de la cour ; parce que la maison de Guise avait résolu de faire accompagner ce dernier acte de vengeance de tout le DECORUM et le cérémonial possible (1). Des hommes d'armes circonvenaient l'échafaud de toute part. L'exécuteur, les bras nus, se tenait appuyé sur sa hache. Il y avait là deux prêtres pâles et tremblants et en face trois gentilshommes à l'air noble et tête nue. Ils causèrent ensemble, s'embrassèrent, puis le seigneur de Castelnau répliqua à quelques paroles qu'un de ses amis murmura à son oreille.

—Non. Je serai le dernier, j'ai vu mourir des hommes braves et je sais aussi comment aborder la mort ; mais il faut que j'accomplisse une tâche, qui sera faite, mon ami, lorsque vous serez dans le ciel.

Le gentilhomme auquel il parlait marcha alors vers le billot, ôta son pourpoint, et plaça sa tête sur l'instrument. Il n'adressa pas une parole au peuple, au bourreau il ne dit que ces mots :

—Frappe hardiment !

La hache tomba ; le sang noir jaillit, et, sans baisser les yeux, les bras croisés sur sa poitrine le seigneur de Castelnau contempla froidement le meurtre de son ami.

Un autre suivit ; la même tragédie fut encore jouée ; mais alors, Castelnau fit un pas en avant, et, se tournant vers le peuple, s'écria à haute voix.

—A la face du ciel et de la terre, je proclame Jacques, duc de Nemours, et tous ceux qui l'ont provoqué à la mort de ces nobles et loyaux gentilshommes, traîtres, fourbes, félons et parjures.

S'avançant rapidement ensuite vers le billot, il trempa ses mains dans le sang et les éleva vers le ciel :

—Dieu tout puissant, qui lis dans tous les cœurs, auquel seul appartient la vengeance, sois témoin des actes de ce jour et agis suivant ta sagesse, à l'égard de nos vils assassins. Donne leur mesure pour mesure, et puisse ce sang de tes serviteurs ne point s'élever en vain jusqu'au ciel (1).

Il posa sa tête sur le billot, et un moment après, elle roula dans la poussière.

Voyez cet homme vêtu d'une robe noire, cet homme à l'aspect doux et vénérable qui s'éloigne de ce spectacle effrayant, la joue pâle, la lèvre frissonnante, et l'œil hagard. Il est précédé d'officiers et de porte-bâtons, et suivi de plusieurs serviteurs et domestiques. Il appelle l'un d'eux près de lui, et s'appuie sur l'épaule du valet, car ses membres sont saisis d'un tremblement comme s'ils étaient frappés de paralysie, et ne peuvent le supporter. Suivons-le dans sa chambre, dans ce haut château. Il s'est couché sur son lit pour mourir. C'est en

---

(1) " Au reste les Guises avaient eu soin que les frères du roi fussent présents à ces spectacles ; afin, disaient ceux qui détestaient ces infames et cruels amusements, d'accoûtumer de bonne heures ces jeunes princes à répandre le sang de leurs sujets : Tous les seigneurs et dames de la Cour étaient assis aux fenêtres pour voir les exécutions. La seule Anne d'Este, duchesse de Guise, dame d'un esprit doux et humain, n'y parut pas."

De Thou. *Livre XXIV.*

Dupleix, dans sa partialité pour les Guises, parle à peine des massacres d'Amboise. Sentant tout l'odieux de la conduite des deux frères, mais n'osant la dévoiler il a prudemment évité de parler de la condamnation et de l'exécution de Castelnau. Cependant l'historien de ce nom, ainsi que Vieille-ville et les auteurs contemporains ont tous longuement traité ce sujet.

(1) Ce récit nous semble controuvé dans le but de dramatiser davantage le caractère de Castelnau. Il paraîtrait que ce fut un certain Villemongey, qui, prêt d'être exécuté, baigna ses mains dans le sang de ses compagnons et s'écria, en les élevant vers le ciel :

" Voilà, ô Dieu très-bon et tout puissant, le sang innocent de ceux qui sont à vous, dont vous ne laisserez pas la mort impunie."

Après la mort de Castelnau, on trouva dans ses bottines un papier, qui renfermait le plan de la conjuration.

vain que chirurgiens et médecins se pressent en foule autour de lui, en vain que les prêtres lui adressent des paroles de consolation. Toutes les médecines de la pharmacie ne peuvent le guérir ; toute l'éloquence des prêtres ne peut procurer de soulagement au cœur brisé du chancelier. La nouvelle qu'il est malade, qu'il est mourant se répand à travers le château et parvient aux oreilles du cardinal de Lorraine.

—J'irai le visiter, dit l'odieux meurtrier.

Il vint ; s'approcha, d'un air grave et sympathique, d'un pas lent et léger. Mais dès que le chancelier Olivier l'aperçut, comme le roi désespéré d'Israël, il se tourna la face contre le mur et ne voulut plus le regarder. Le cardinal lui parla pendant dix minutes encore d'un ton doux et mielleux ; mais n'obtenant pas de réponse, Lorraine se leva du chevet du lit et s'éloigna en murmurant :

—Il me semble qu'il est muet.

Le bruit de ses pas arriva à l'oreille du moribond, il tourna la tête avec un regard de crainte et d'horreur. Voyant qu'il était parti, il dit à haute voix :

—Ah ! maudit cardinal, tu t'es damné toi-même, et nous as fait condamner pour toute l'éternité !

Trois jours après on emporta de cette même chambre, à la chapelle du château un corps auquel on rendit des honneurs inutiles et ainsi se termina la tragédie d'Amboise (1).

(1) Nous ne terminerons pas sans dire que l'avocat Avenelles, délateur du complot, fut récompensé par le duc de Guise qui lui donna une haute place dans la magistrature en Lorraine.

Le Passage du Nord.

Parmi les miracles de notre siècle, il n'en est point de comparable à ce grand et universel mouvement qui tend à réunir les fragments dispersés du genre humain. Il n'y a plus désormais ni empires fermés, ni mers fermées, et chaque jour les antiques barrières sont renversées et entraînées par le courant vainqueur de la civilisation. On a vu comment les derniers retranchements du vieux monde, la Chine et le Japon, étaient attaqués de deux côtés à la fois par l'Europe et par l'Amérique, et comment les deux avant-gardes de l'humanité, après avoir accompli le tour du globe, étaient allées se rejoindre à l'empire du Milieu. Mais, en jetant les yeux sur la sphère, on peut voir quels circuits immenses les navigateurs sont obligés de parcourir pour faire cette route, soit que, partant de l'Europe, ils aient à doubler le cap de Bonne-Espérance et à tourner l'Afrique pour arriver aux Indes ; soit que, partant de l'Amérique du Nord, ils aient à doubler le cap Horn et à tourner tout le continent américain pour aller rejoindre l'Asie. Aussi, depuis des siècles, ont-ils cherché une route plus directe, une route qui existe nécessairement à l'extrémité septentrionale de l'Amérique, au sein des glaces éternelles et au dessous du pôle arctique. C'est ce qu'on a appelé le passage du Nord, c'est-à-dire le passage qui doit relier entre eux le détroit de Davis dans l'océan Atlantique, et le détroit de Behring dans le Grand-Océan. Si ce passage était trouvé, et surtout s'il devenait praticable, il mènerait de l'Angleterre au Japon presqu'en ligne droite. C'est celui que cherchent les navigateurs anglais depuis plus de trois cents ans, et qu'on cherchait déjà, disent les chroniques, au huitième siècle. Depuis le temps d'Henri VIII, les Anglais n'ont cessé d'envoyer des expéditions à la découverte de la route nouvelle des Indes ; les noms les plus illustres dans l'histoire des voyages, ceux de Humphrey Gilbert, de Ross, de Parry, de Franklin, se rattachent à cette glorieuse et périlleuse recherche. Des noms nouveaux viennent d'être ajoutés à cette liste, et l'autre jour la nouvelle est arrivée en Angleterre que le passage du Nord était enfin trouvé. La nouvelle a été apportée par un lieutenant de la marine royale, qui lui-même avait accompli la traversée des deux océans par la mer Glaciale. C'est le premier qui soit entré d'un côté et ressorti par l'autre ; et il a été assez heureux pour rapporter, par le détroit de Davis, les dépêches de son commandant avec lequel il était entré par le détroit de Behring.

Jusqu'à présent, c'était le capitaine Parry, aujourd'hui amiral, qui avait accompli les plus grandes découvertes dans ces régions. En regardant la carte, et en suivant le détroit de Davis et la baie de Baffin, on trouve une ouverture appelée aujourd'hui détroit de Lancastre. Le capitaine Ross s'était autrefois arrêté là, croyant que c'était un golfe et non pas un canal. Le capitaine Parry fut le premier qui perça cette nouvelle issue ; en 1819, il passa à travers le détroit de Lancastre, en découvrit un autre appelé aujourd'hui le détroit de Barrow, et enfin mit le pied sur la terre de Melville. C'était le plus magnifique voyage qui eût été fait jusqu'à présent ; le capitaine Parry était allé à 900 milles plus avant dans les glaces qu'aucun navigateur avant lui, et on peut voir que la terre de Melville est le dernier point du monde connu marqué sur les cartes, et le plus rapproché du pôle arctique. C'est au capitaine Parry qu'appartient la gloire d'avoir accompli la moitié du passage par l'ouest, comme au capitaine Mac-Clure celle d'avoir accompli l'autre moitié par l'est ; car on verra que le dernier point atteint par l'expédition de 1819 est éloigné seulement d'une soixantaine de milles du point atteint de l'autre côté par l'expédition de 1850.

Pendant cet intervalle, un nouveau sujet d'intérêt vint s'ajouter à celui qu'excitait déjà la recherche du passage. Parti d'Angleterre en 1845, John Franklin ne revint pas ; il y a maintenant plus de huit ans qu'on n'a plus entendu parler de lui. Dès lors on est allé, non pas seulement à la recherche du passage, mais à la recherche de Franklin et de ses compagnons. La dernière expédition envoyée à cette double découverte est partie en 1850 au mois de janvier ; après avoir doublé le cap Horn et touché en passant aux îles Sandwich, elle était arrivée au détroit de Behring. Deux bâtiments la composaient : l'*Entreprise* et l'*Investigateur*. Le dernier seulement a fait la percée par la mer de Behring, et c'est lui que nous allons accompagner dans son aventureux voyage. Il était commandé par le capitaine Mac-Clure, un vrai héros, comme on le verra.

Pour l'intelligence de ce qui va suivre, disons tout de suite que le passage du Nord n'a pas été en réalité complètement achevé, car il n'a pas été effectué par des navires. Entre le point extrême de navigation atteint par l'ouest, et le point extrême atteint par l'est, il est toujours resté un certain espace invinciblement obstrué par la glace, et qu'il a fallu traverser à pied. Il y a, là aussi, une sorte d'isthme de Panama en glaces qui n'a pas encore été coupé. Le commandant Mac-Clure avait calculé son voyage avec une admirable résolution. Il avait déclaré qu'il avancerait dans la glace aussi loin qu'il le pourrait, et que, s'il était arrêté, il chercherait à gagner à pied la terre de Melville. C'est en prévision de cette audacieuse tentative qu'un autre bâtiment, le *Herald*, alla par l'autre côté du continent américain, c'est-à-dire par la baie de Baffin et par le détroit de Lancastre, joindre aussi la terre de Melville. La prédiction du commandant Mac-Clure s'accomplit, et après trois années de navigation presque fabuleuse, l'intrépide marin a rencontré sur les glaces, à un point du globe où jamais les hommes n'étaient parvenus, une troupe de ses compatriotes qui venaient au-devant de lui. Il a envoyé un de ses officiers, le lieutenant Cresswell, avec les malades de son équipage, s'embarquer sur le bâtiment qui était venu à sa rencontre ; et lui, il est retourné à son bord ; il est allé rejoindre l'*Investigateur* bloqué dans la glace depuis deux ans, et qui y est sans doute encore. Ses dépêches sont arrivées, comme nous l'avons dit, en Angleterre ; et c'est avec elles que nous ferons la relation de son voyage.

Le voyage n'offre rien de particulier jusqu'au 8 août, où le commandant envoie plusieurs de ses hommes à terre pour y déposer un avis de leur passage. Là ils trouvent trois indigènes, qui d'abord se montrent très timides ; mais on leur fait des signes d'amitié, qui consistent à lever trois fois les bras au-dessus de la tête, et alors ils s'approchent du canot. Les sauvages ont aussi leurs signes d'amitié ; leur mode de démonstrations est de frotter leur nez sur le nez des étrangers avec lesquels ils veulent fraterniser. Les délicatesses de la toilette étant peu répandues chez ces hommes primitifs, l'opération n'est pas toujours agréable ; mais, malgré tout, quelle

consolation ce doit être de rencontrer au milieu du désert la face humaine, créée à l'image du Dieu commun ! Ici apparaît sur la scène un homme qui y tient une grande place: c'est l'interprète, M. Miertsching. Nous le verrons rendre à l'expédition des services inappréciables; c'est un frère morave appartenant aux missions du Labrador, un de ces messagers de la Bonne Nouvelle qui porte la Bible aux extrémités du monde. Il entre en conversation avec les indigènes, et il apprend qu'ils appartiennent à une tribu nomade composée de dix tentes. Ils avaient aperçu le bâtiment la veille; mais ne pouvant comprendre comment les grands arbres, c'est-à-dire les mâts, pouvaient marcher, ils s'étaient retirés en laissant trois des leurs en vigie. Ils appelaient le navire " l'île flottante." Plusieurs viennent le visiter; mais ils ont peu d'articles à échanger, parce que leurs chasseurs sont en campagne: si les Anglais veulent attendre, ils auront une quantité de peaux et de fourrures. Mais le vent est bon, la mer est libre, le commandant leur fait ses adieux et quelques menus cadeaux. L'interprète leur explique que les hommes blancs sont à la recherche de frères perdus, et que s'ils en rencontrent, ils aient à les traiter humainement. Les Esquimaux promettent qu'ils leur donneront de la chair de daim en abondance.

L'*Investigateur* continue sa route et arrive le 11 à l'île de Jones, d'où une trentaine d'indigènes viennent encore le visiter. Ceux-là lui apportent du poisson et des canards, qu'ils échangent contre un peu de tabac. Leur surprise est grande à la vue des voiles, qu'ils appellent de grands mouchoirs; l'un d'eux a un fusil qui porte la marque anglaise de Barnett, 1840, et qui lui a été donné par les Russes, avec lesquels sa tribu fait le commerce des fourrures. Le même jour les Anglais débarquent dans une île où ils trouvent une autre tribu. Grâce aux signes télégraphiques des bras, les sauvages se rassurent, et, pour prouver leur bonne volonté, se livrent avec une cordialité redoublée à la cérémonie du frottement des nez. " Ceux-là " dit le commandant, étaient très propres, de sorte que l'opération ne fut pas aussi désagréable qu'elle aurait pu l'être." L'interprète s'assure que c'est pour la première fois qu'ils voient des hommes blancs; le capitaine leur fait promettre de bien traiter ceux qui pourraient aborder chez eux, et à cette condition il leur fait présent d'un pavillon. La magnificence du cadeau paraît les étonner; puis, sur les encouragements de l'interprète, le chef saisit le drapeau dans ses bras et l'emporte au milieu des cris de joie de sa tribu.

Le lendemain, les sauvages reviennent amenant leurs femmes qu'ils avaient cachées le premier jour. Ils apportent des provisions de poisson, et de la venaison, mais si faisandée qu'il est impossible d'y toucher. Ils viennent à bord, et malgré la surveillance exercée sur eux, ils dérobent plusieurs objets avec toute la dextérité du sauvage. Ceux qui sont surpris en flagrant délit sont punis en étant exceptés de la distribution des cadeaux.

Quelques jours après, le commandant, continuant sa route, trouve une autre tribu; mais celle-là le reçoit avec des démonstrations fort peu pacifiques. Les sauvages ont des arcs et des couteaux et poussent des hurlements; on a beau lever les bras en l'air, ils ne s'apaisent pas. Alors l'interprète, qui a apporté avec lui un costume complet d'Esquimaux, s'habille en grand chef et va parlementer avec les sauvages. La paix est faite et on s'examine mutuellement. Un des Esquimaux portait, suspendu au cou, un vieux bouton de cuivre; le chef dit à l'interprète que sa tribu a cessé de faire le commerce avec les hommes blancs, parce qu'ils avaient donné aux Indiens de l'eau de feu qui les rendait fous. Mais il est impossible d'obtenir d'eux aucun renseignement sur le sort de Franklin; ils n'ont point de dates, et mêlent tellement leurs légendes traditionnelles avec leur propre histoire, qu'on ne sait jamais s'ils parlent d'eux-mêmes ou de leurs ancêtres.

Le commandant Mac-Clure ferme ici sa dépêche, le 30 août 1850, parce qu'il espère pouvoir l'expédier par des Indiens à la Compagnie de la baie d'Hudson, d'où elle sera envoyée en Angleterre. Jusque-là il n'a rencontré qu'une température assez douce, le thermomètre étant rarement descendu au-dessous de 32 degrés Fahrenheit (0, centigrade). Jusque-là aussi il est resté dans des parages dé-

jà explorés par les navigateurs et déjà tracés sur les cartes. Nous pouvons le suivre depuis le détroit de Behring jusqu'au point où il est maintenant arrivé : par le cap Lisburne, la pointe Barrow ou cap Nord, l'île de Jones et la baie de Liverpool, c'est-à-dire les côtes de l'Amérique russe ; les terres sur lesquelles il a débarqué sont marquées dans les cartes sous le nom de " pays des grands Esquimaux." Tout à l'heure la géographie connue nous manquera, et nous entrerons avec ces intrépides explorateurs dans la région des découvertes et dans la patrie de l'inconnu.

Au cap Bathurst, où ils sont actuellement, ils n'ont pas encore quitté les grands Esquimaux. Le commandant, avec le médecin et l'interprète, se rend à terre, et ils y sont reçus par deux femmes qui leur font très bon accueil ; le reste de la tribu est allé pêcher la baleine. Les Anglais trouvent un village d'environ 30 tentes et une peuplade de 300 Indiens qui les reçoivent sur la défensive, armés d'arcs et de couteaux. Nous croyons lire une scène des romans de Cooper. Les hommes blancs lèvent les bras au-dessus de leur tête en signe d'amitié, et les Indiens remettent leurs flèches dans leurs carquois de peau, mais sans abandonner leurs couteaux, et ils disent à l'interprète: " Laissez vos fusils, nous laisserons nos couteaux." Alors, en témoignage de paix, les uns et les autres échangent leurs armes. L'interprète entre en conversation très animée avec le chef ; il lui propose de porter les dépêches de l'expédition jusqu'à la Grande-Rivière (le Mackenzie), et lui promet pour récompense un fusil et des munitions. Le chef explique qu'il ne communique pas directement avec la Compagnie d'Hudson, mais avec des tribus intermédiaires, " de sorte, dit le commandant Mac-Clure, que nos dépêches ont à passer par trois tribus de " païens avant d'arriver en des mains " civilisées ; " toutefois l'interprète, d'après la connaissance qu'il a de ces peuplades, croit que le chef lui-même les portera jusqu'à destination. Les Indiens sont émerveillés de la facilité avec laquelle l'interprète cause dans leur langue ; ils voudraient le garder avec eux. Le chef lui présente sa fille, une jolie Indienne de quinze ans qu'il lui offre pour femme, avec des tentes et des provisions. Pendant cet échange de civilités, une centaine d'Indiens et d'Indiennes finissent par entourer les Européens, attirés par la vue des présents, dont l'interprète commence la répartition. On trace une ligne de démarcation qui est bientôt transgressée par l'empressement des Indiennes, et les hommes blancs sont obligés de se retirer dans leur chaloupe. Mais beaucoup de sauvages ont des bottes imperméables, et il est impossible aux Anglais de résister à l'invasion. Les femmes surtout qu'on ne veut pas rudoyer, escaladent de tous côtés le bateau et font main basse sur tout ce qu'elles trouvent. Il y en a une qui s'empare de la boussole, qu'on a toutes les peines du monde à lui reprendre. Enfin, tout ce monde nanti et content, les blancs s'en retournent à leur navire, escortés par les petits canots des sauvages. L'un d'eux, qui allait couler, est repêché par les Anglais, qui pour le réchauffer lui donnent de l'eau-de-vie. Il en boit jusqu'à ce que les larmes lui en viennent aux yeux, et alors il demande de l'eau. En somme, on se sépare bons amis. " Cette tribu, dit le commandant Mac-" Clure, est une race intelligente, robus-" te, bien bâtie et propre. Il est à re-" gretter qu'on n'ait pas fait plus de " tentatives pour les civiliser, et il faut " espérer que le temps n'est pas loin où " ces peuplades intéressantes seront ti-" rées de leur état de ténèbres païennes."

Le jour suivant, les Indiens reviennent à bord, ils disent à l'interprète qu'ils ont passé la nuit à préparer un festin pour leurs hôtes : de la baleine, de la venaison du saumon ; ils invitent les blancs à les visiter dans leur camp. Mais le mauvais temps empêche cette visite, et alors toute la tribu arrive dans ses canots, que l'on hisse à bord avec les hommes et les femmes. Voyant leurs canots en sûreté, les sauvages se répandent avec une avide curiosité dans le navire ; les miroirs et les peintures qui sont dans les cabinets des officiers font surtout leur admiration. Les femmes se mettent à danser avec les matelots, et c'est avec peine que dans la soirée on parvient à les renvoyer à terre. La tribu vit toujours sur cette côte désolée ; l'hiver elle va, sur des trai-

neaux, porter des peaux à une tribu voisine qui les passe à une autre; après quoi elle rentre dans son camp.

L'*Investigateur* prend définitivement congé des Esquimaux et commence un pénible trajet à travers les glaces. A partir du cap Parry, que nous trouvons encore sur les cartes, nous entrons dans une géographie inédite. La glace se trouvant moins forte du côté du nord, le commandant prend cette direction, espérant rejoindre la terre de Banks, qui avait été découverte en 1819 par sir Edouard Parry. A son grand étonnement, il découvre la terre ferme ; il y débarque et en prend possession au nom de la reine de la Grande-Bretagne, et lui donne le nom de Terre de Baring, en l'honneur du premier lord de l'Amirauté. Cette région nouvelle n'est autre que la rive méridionale de cette même terre de Banks, dont la partie septentrionale est indiquée sur les cartes. On y trouve de la mousse et des plantes sauvages, du daim, du lièvre et du canard sauvage. Cette découverte est du 6 septembre 1850. Après avoir touché la terre de Baring, le commandant Mac-Clure continue sa route vers l'est, et bientôt il découvre, de ce côté aussi, une terre nouvelle, qu'il baptise du nom de Prince-Albert. Cette terre n'est que la continuation et le rivage septentrional du pays déjà connu sous le nom de Wollaston et de Victoria.

L'*Investigateur* reprend sa route, mais désormais, comme on le voit, il est dans un canal, ayant trouvé la terre à gauche et à droite. Ce canal est nommé par le commandant Détroit du Prince-de-Galles, et sa découverte est une des gloires de l'expédition, car c'est un des passages du Nord. Par les explorations faites sur la glace solide, il a été trouvé que ce canal communique avec le détroit de Barrow, qui, ainsi qu'on peut le voir sur les cartes, communique lui-même avec le canal de Lancastre, puis avec la mer de Baffin, puis avec le détroit de Davis, puis enfin avec notre Océan.

Mais jusqu'à présent la glace immuable et impénétrable barre cet étroit passage, et le malheureux bâtiment lutte en vain contre cette force supérieure. D'ailleurs la saison est avancée, on est au mois d'octobre. Les glaces qui se détachent de la grande masse, poussées par les vents contraires, s'avancent contre le bâtiment comme une muraille flottante et le font reculer avec des secousses terribles. Après avoir essayé inutilement plusieurs trouées, et voyant qu'il perd toujours du terrain, le commandant se prépare à prendre ses quartiers d'hiver. Le plus sage serait de redescendre le canal vers le sud, où la navigation est encore libre ; mais comment se résoudre, après tant d'efforts et de périls, à abandonner le terrain gagné, quand on est peut-être près du but ? Il prend donc la résolution d'hiverner au sein même de sa conquête. Il enclave son bâtiment dans un énorme glaçon qui devient dès ce moment son lit, et qu'il ne quittera plus de tout l'hiver. Il s'y attache avec des câbles et des chaînes, et flotte avec lui tant qu'il marche. Pendant cette périlleuse navigation le bâtiment reçoit plus d'une rude secousse, et il est fréquemment poussé sur la côte ; mais son épaisse armure de glace le préserve de toute atteinte. Par mesure de précaution et dans le cas où on serait obligé de quitter le navire, le commandant fait monter sur le pont des provisions pour un an et fait distribuer à chaque homme des couvertures et des bottes. Dans le cas aussi où le bâtiment viendrait à verser sur la glace, on lui prépare un lit sur lequel il puisse tomber sans se faire de mal ; cette opération consiste à gonfler tous les hamacs et à en faire au navire une espèce de matelas. " Ceci fait, dit le commandant, et " notre glace paraissant décidément ci- " mentée par 7 degrés au-dessous de " zéro, nous complétons nos arrange- " ments de ménage et nos préparatifs " pour tout l'hiver."

Le bâtiment reste là neuf mois ! neuf mois immobile, neuf mois fixé et pour ainsi dire frappé dans cette prison de glace ! Il y entre au mois d'octobre 1850 ; il n'en sortira qu'au mois de juillet 1851. Ce qui, dans les exploits de ces hardis marins, est surtout l'objet de notre admiration, ce n'est point le courage avec lequel ils bravent des périls qu'ils peuvent combattre. La lutte, tant qu'elle est possible, développe chez l'homme des sentiments d'orgueil, de dignité et d'indépendance qui l'animent et le soutiennent. Mais ce qui est réellement beau et grand,

c'est cette calme intrépidité avec laquelle ils entrent tous vivants dans un tombeau ; et en referment sur eux la pierre pendant un an, pendant deux ans ; car après ce premier hiver nous les trouverons dans d'autres parages, emprisonnés pour deux ans dans ces rochers de glace, et peut-être pour l'éternité.

Une fois bien établis, bien casés, bien calfeutrés dans leurs quartiers, une fois sûrs de retrouver leur maison à sa place, nos voyageurs vont faire des excursions. Le capitaine, le lieutenant Creswell, le docteur Armstrong, chirurgien du bord, et l'interprète, M. Miertsching, avec quelques hommes, vont à pied aborder la terre du Prince-Albert ; ils y plantent un mât et un drapeau, et en prennent possession au nom de la reine. Ils font une incursion dans l'intérieur, où ils rencontrent de grands ravins et de grands lacs, puis quand ils reviennent au rivage, ils trouvent que la glace s'est séparée de la terre d'environ cent mètres. Ils font plusieurs milles le long de la côte, espérant pouvoir s'embarquer sur un glaçon ; mais la nuit les force de s'arrêter. Ils font feu pour attirer l'attention du bâtiment ; mais ils étaient trop loin pour être entendus. Enfin on aperçoit la flamme de leurs fusils, et on vient les chercher dans des petits canots de caoutchouc. " Ces admirables petits canots, " dit le capitaine, étaient premièrement " gonflés à bord, puis avec la plus grande " facilité transportés sur le dos d'un seul " homme à travers des glaces qui auraient " brisé toute autre embarcation. Ils ont " servi à transporter une troupe nom- " breuse qui n'avait ni tentes, ni couver- " tures, ni provisions, ni feu, et qui était " exposée à passer la nuit à une tempé- " rature de 8 degrés au-dessous de zéro."

Cette première expédition ne décourage point le capitaine Mac-Clure. A tout prix il fallait qu'il découvrit l'issue du canal qui devait le mener dans le détroit de Barrow. Le 21 octobre, il prend avec lui sept hommes et se met en route avec un traîneau. Le traîneau se brise contre les glaces ; deux hommes se détachent pour aller chercher un autre navire. Pendant ce temps, le capitaine et ses compagnons établissent leurs tentes sur la glace et restent là jusqu'au lendemain, où on leur amène un nouveau traîneau. Alors ils reprennent leur voyage et marchent pendant quatre jours sans autre accident. Enfin le 36 octobre ils plantent leur tente sur le rivage du détroit de Barrow. Ils ont donc trouvé le passage !

Le lendemain matin, le capitaine et un de ses hommes montent sur une éminence de 600 pieds de haut; ils sont à l'extrémité de la terre nouvellement nommée du Prince-Albert. De là ils embrassent un horizon de 40 à 50 milles, mais ils n'aperçoivent qu'une vaste plaine de glace. L'équipage, de son côté, érige un mât à l'entrée du canal, et y dépose, dans un cylindre de cuivre, l'avis de leur découverte et de leur séjour.

Il faut retourner au navire. Ils partent dans la nuit du 27 et n'arrivent que le 31, à travers mille dangers. Ils se perdent dans le brouillard, par 10 et 15 degrés de froid. Mais il faut entendre le capitaine Mac-Clure raconter lui-même, avec une admirable et charmante simplicité, les vicissitudes romanesques de sa course. Ce récit n'est point compris dans ses dépêches ; il est tiré d'une lettre intime qu'il écrit à sa sœur.

" Je ne te raconterai point tout mon voyage, dit-il, je te dirai seulement que nous sommes parvenus à découvrir ce passage du Nord-Ouest si longtemps cherché, et qui avait déjoué les efforts de l'Europe maritime pendant quatre cents ans ; et nous avons ainsi ajouté un laurier à la couronne de la vieille Angleterre et un événement mémorable au règne de notre chère petite reine. Nous avons côtoyé d'abord une grande île dont l'extrémité septentrionale est la terre de Banks, et qui est séparée par un canal du continent américain (car je ne crois pas que ce soit une île). J'ai appelé cette terre du nom du prince Albert; et c'est par ce canal que le 26 octobre nous avons établi l'importante découverte du passage, ses eaux communiquant avec celles de Barrow. Cette découverte a été faite par une expédition de six hommes, un officier et moi, avec un traîneau. Il faisait un froid mordant à cette époque avancée de l'année, d'autant que la glace sur laquelle nous étions obligés de dormir n'était pas suffisamment couverte de neige pour nous tenir secs, ce qui arrive d'ordinaire au printemps, et alors on es-

chaudement et confortablement sous les tentes. Notre excursion heureusement a été courte; nous n'avons mis que dix jours à faire 180 milles sur la glace. La fin a failli mal tourner pour moi. Le dernier jour je quittai le traîneau pour arriver un peu avant les autres au bâtiment et faire préparer quelques ravitaillements pour eux. J'avais encore environ 15 milles à faire. Peu de temps après avoir quitté mes compagnons, j'entrai dans un épais brouillard; cependant tant qu'il fit jour et que je pus voir ma boussole, je m'en tirai bien; mais à cinq heures la nuit vint, et je perdis mon chemin. Je me trouvai fourvoyé dans des morceaux de glace aussi solides et aussi durs que des pavés, et sur lesquels je trébuchais et tombais à chaque pas, au risque de me briser bras, tête et jambes. Je fus obligé de m'arrêter, étant très épuisé, car je n'avais rien pris qu'un maigre déjeuner à sept heures du matin. Je me fis un lit confortable dans la neige sous l'abri d'une large dalle de glace, y enfonçant mes jambes jusqu'aux genoux pour empêcher mes doigts de pied de se geler. Je tombai bientôt dans un somme, et à environ minuit je fus éveillé par un brillant météore traversant le ciel; je me levai, et je trouvai une nuit étincelante d'étoiles avec une brillante aurore, et je me dirigeai du côté du navire. Mais ayant épuisé toutes munitions, je ne pouvais attirer l'attention du bord; alors j'errai jusqu'au jour, et j'eus l'extrême satisfaction de découvrir que j'avais passé le bâtiment d'environ quatre milles. En reprenant ma route, je rencontrai plusieurs traces d'ours; mais j'arrivai à huit heures, sain et sauf, quoiqu'il y eût 15 degrés au-dessous de zéro et que je fusse resté vingt-cinq heures sans rien prendre."

De semblables récits peuvent se rencontrer dans d'autres histoires de voyageurs; mais voici ce qui est tout à fait personnel et caractéristique. Après avoir raconté les dangers qu'il a courus, le brave marin continue:

" Pour cela et pour bien d'autres miséricordes qui nous ont été prodiguées pendant ce périlleux voyage, notre plus sincère reconnaissance est due à la généreuse Providence, dont le doigt protecteur a seul pu diriger nos pas dans une mer dont toute la science et toute l'industrie de l'homme n'auraient pu fendre la glace. Assurément, en contemplant ces puissants ouvrages de la nature, on ne peut s'empêcher de penser que le bras qui a soutenu la première arche faite du bois de la terre, alors qu'elle flottait sur les eaux d'un monde englouti, est le même qui a aussi guidé notre arche faite du chaîne anglais; et que ses habitants retourneront jouir des bénédictions de leur patrie, ce qui sera un autre miracle de la bonté divine. Souvent je dis comme la femme de Menoch: " Si Dieu avait eu le " dessein de nous faire mourir, il ne nous " aurait pas montré tant et de si grandes " miséricordes."

Ce sentiment intime de la Bible, si commun aux Anglais, les suit partout; il les accompagne dans toutes leurs épreuves, les soutient dans tous les dangers. Quand le calife Omar brûla la bibliothèque d'Alexandrie, il dit: " Si ces " livres ne contiennent que le Coran, ils " sont inutiles: s'ils contiennent autre " chose, ils sont de trop sur la terre." Ainsi des Anglais avec leur Bible. Ce livre unique leur suffit; il contient tout. Et quand on les suit dans ces courses héroïques qu'ils font dans les régions inexplorées, on ne peut s'empêcher d'ouvrir avec eux le livre des livres. Ces intrépides pionniers, ces précurseurs de la civilisation qui ouvrent à l'humanité de nouvelles voies, nous apparaissent comme des Moïses qui vont à la conquête de la terre promise. A plusieurs il est donné de l'apercevoir du haut de la montagne, à bien peu il est donné d'y entrer. Il est dit dans le Deutéronome: " Moïse " monta donc des plaines de Moab sur la " montagne de Nébo... et le Seigneur " lui montra toute la terre de Galaad jusqu'à Dan... Et le Seigneur lui dit: " Voici la terre que j'ai promise à Abra- " ham, Isaac et Jacob, disant: Je la " donnerai à votre postérité. Tu l'as " vue de tes yeux et tu n'y entreras pas." Ainsi, quand Parry, après avoir découvert le détroit de Lancastre et celui de Barrow, arriva jusqu'à la terre de Melville, il put apercevoir du haut du rivage et à travers la barrière infranchissable des glaces la terre de Banks, que ses compatriotes ont rejointe près de quarante ans après, mais il ne lui fut pas donné d'y abor-

der. Ainsi peut-être ce Franklin dont on poursuit aujourd'hui les traces à pu découvrir de loin ces régions dont ses successeurs plus heureux rapportent la conquête; peut-être est-il tombé dans un suprême effort pour les atteindre ; peut-être, pendant que des mains courageuses et dévouées interrogent la neige et la glace et fouillent la terre et la mer pour les trouver mort ou vivant, peut-être est-il enseveli pour toujours dans les mystères de l'abîme, et alors on peut dire de lui avec la Bible : " Et Moïse, serviteur du " Seigneur, mourut là, dans la terre de " Moab, par l'ordre du Seigneur ; et il " l'ensevelit dans la vallée de la terre de " Moab.... et aucun homme n'a connu le " lieu de sa sépulture jusqu'à ce jour."

A son tour, le capitaine Mac-Clure celui dont nous racontons ici le voyage, a vu de loin sa terre, ou plutôt sa mer promise. Du haut de la montagne, il a vu la route qui communiquait avec l'autre océan, et qui réalisait les rêves séculaires des navigateurs. Mais la glace lui a opposé une barrière invincible ; et nous le verrons, après une année entière d'attente, forcé de retourner sur ses pas et de chercher une autre voie. Nous raconterons prochainement ces nouveaux prodiges de courage, d'industrie et de persévérance.

Nous avons laissé le capitaine Mac-Clure, avec l'*Investigateur*, fermement ancré dans la glace, et décidé à y passer l'hiver. Ses hommes sont en bonne santé et en bonne humeur, ses provisions dans le meilleur état. Un des détachements de l'équipage a rapporté de la chasse les dépouilles opimes de plusieurs bœufs à musc, environ 1,296 livres d'excellente viande, ce qui est un précieux renfort pour le navire.

Nous sommes au mois d'octobre 1850 ; tout d'un coup nous passons sans transition au mois d'avril 1851. Le journal du commandant saute par-dessus ces six mois, comme s'ils n'avaient jamais existé. Nous ne nous lassons point d'admire le sang-froid et le courage avec lesquels ces hommes envisagent des mois, des années de prison et d'immobilité ; on dirait qu'ils s'endorment afin de prendre des forces et de poursuivre leur course. A la fin de leur hiver, on les voit sortir de leur lit de glace et de neige, et faire leurs préparatifs pour la campagne du printemps. Ils commencent par déposer dans un des îlots du canal une grande chaloupe baleinière avec des provisions pour trois mois, afin que l'équipage ait une dernière ressource dans le cas où le bâtiment serait brisé et dispersé par le choc des glaçons. Ils transportent ensuite une autre chaloupe et un canot en caoutchouc sur le rivage de la terre ferme, afin que les détachements envoyés en excursion ou à la chasse aient les moyens de se rembarquer dans le cas où la débâcle des glaces les aurait séparés du bâtiment. Ces préparatifs terminés, le commandant fait partir, au milieu d'avril, trois expéditions sous les ordres du lieutenant Hanwell, du lieutenant Cresswell et de M. Wynniatt, le second.

La manière de voyager dans les mers arctiques étant une nouveauté, quelques détails sur ce point ne seront pas sans intérêt. Nous laisserons parler ici le lieutenant Cresswell, qui commandait une des expéditions :

"Vous saurez, disait-il l'autre jour dans un *meeting*, que pour un voyage de ce genre il ne faut absolument compter que sur soi-même. Le pays ne vous fournira rien, ni bois, ni charbon, ni quoi que ce soit ; et ce qui vous est nécessaire, il faut que vous le portiez avec vous. Voici quelles sont ordinairement nos dispositions : nous avons un traîneau dirigé par huit ou dix hommes ; nous le chargeons de provisions, de tentes et de toute notre bagage, avec de l'esprit de vin et quelques ustensiles de cuisine. On peut en général emporter des provisions pour quarante jours ; c'est à peu près 200 livres par homme. En quittant le bâtiment nous marchons pendant dix ou onze heures, puis nous campons pour la nuit, ou plutot pour le jour, car il vaut mieux marcher la nuit que le jour à cause de la réverbération du soleil sur la neige. Nous marchons donc dix heures de nuit, puis nous allumons notre esprit de vin, y mettons notre marmite pour dégeler l'eau de neige, et après avoir pris notre souper, composé généralement d'une tranche de gibier et d'un verre d'eau, nous sommes bien heureux de nous coucher, non pas sans avoir fumé notre pipe. La première chose que l'on fait après avoir

dressé sa tente, c'est d'étendre une couverture de caoutchouc sur la neige ; par là-dessus on étend une autre couverture de peau de buffle. Chaque homme a une couverture cousue en forme de sac, dans laquelle il saute, absolument comme un gamin dans un sac. Nous nous couchons côte à côte, en sens inverse, mon voisin ayant sa tête à mes pieds et ses pieds à ma tête, tout juste comme des harengs dans un baril. Après cela, nous couvrions le tout avec des peaux, et, le plus serrés nous étions, le mieux cela valait pour nous tenir chaud. C'est ainsi que nous faisions notre nuit."

Cet expédient nous rappelle celui qu'avaient adopté les soldats anglais dans leur célèbre et meurtrière retraite de l'Afghanistan, en 1841, où ils se trouvaient aussi dans la neige. Ils commençaient par balayer un certain espace de terrain, puis ils s'y couchaient en cercle, très serrés les uns contre les autres, les pieds se joignant au centre, et alors ils étendaient sur eux tout ce qu'ils avaient de couvertures et de vêtements, et de cette manière parvenaient à entretenir la chaleur. Le lieutenant Cresswell fit de cette façon une excursion d'un mois le long de la terre à laquelle on venait de donner le nom de terre de Baring, et il put vérifier, en allant jusqu'au bout, c'est-à-dire jusqu'à la baie de Melville, qu'elle n'était en effet que la continuation de la terre de Banks. Il fut obligé de revenir, parce que deux de ses hommes étaient presque gelés. Ils avaient tué un ours dont ils firent l'autopsie, et ils trouvèrent dans son estomac un mélange d'aliments hétéroclites qui les intrigua beaucoup : c'était un véritable *arlequin* composé de raisin, de tabac, de porc, et enfin de toile cirée. Ils crurent d'abord qu'un des autres bâtiments de l'expédition était aussi dans ces parages ; ils firent donc des recherches, et quelques jours après ils eurent l'explication de l'étrange repas qu'avait fait l'ours en trouvant une caisse de viandes conservées pareilles à celles qu'ils avaient découvertes dans son estomac. Le lieutenant revint à bord le 24 mai ; nous citons la date, parce que c'était le jour de la fête de la reine, jour que les Anglais n'oublient nulle part. Perdus dans cette solitude infinie, les fidèles sujets de la couronne d'Angleterre déployèrent les couleurs nationales, et des salves d'artillerie éveillèrent, sans doute pour la première fois, les échos des terres polaires.

M. Wynniatt revint aussi avec tous ses hommes en bon état, après avoir passé cinquante jours sous la tente. Il avait poussé ses recherches dans la terre nouvellement nommée du Prince-Albert, qui est la continuation de la terre de Wollaston. C'est lui qui était allé le plus avant du côté du détroit de Barrow. Il était au point extrême de sa route le 24 mai 1851 ; et par une curieuse coïncidence, la veille même, le 23 mai, un autre officier, le lieutenant Osborne, qui faisait partie de l'expédition envoyée du côté opposé, par le détroit de Davis, poussait aussi une reconnaissance dans la terre de Wollaston, et se trouvait, sans le savoir, seulement à 20 milles de distance des marins de l'*Investigateur*. Quelques heures de plus ou de moins, ils se rencontraient.

Le lieutenant Haswell, de son côté, était aussi allé explorer la terre de Wollaston, le commandant voulant vérifier si, comme il le soupçonnait, elle faisait partie et n'était que la pointe du continent américain et non pas une île. Il resta quarante-deux jours en route, et au retour rapporta qu'il avait rencontré une tribu d'Esquimaux, mais n'avait pu se faire comprendre d'eux. Alors le capitaine partit à son tour avec M. Miertsching, son inappréciable interprète, comme il l'appelle toujours, pour obtenir des informations. Ils rejoignirent les Esquimaux, qui répondirent sans difficulté à toutes les questions. Le capitaine avait apporté une grande feuille de papier sur laquelle était tracée une ligne conduisant de la figure du navire à celle de leurs tentes, ce qu'ils comprirent parfaitement. Ils continuèrent eux-mêmes le tracé en marquant plusieurs points de la côte ; ils parlèrent d'une grande terre vis-à-vis Wollaston, et qui, dit le capitaine, signifie évidemment l'Amérique. Mais ces Esquimaux ne la connaissent que par d'autres tribus du sud-est avec lesquelles ils font le commerce ; ils n'y sont jamais allés eux-mêmes ; ils n'ont chez eux aucun article de manufacture européenne ; l'usage du fer leur est com-

plètement inconnu, et ils ne se servent que de cuivre indigène. C'est une race de mœurs douces, simples et pastorales ; quand on leur montra des présens, ils ne manifestèrent aucune avidité et demandèrent même ce qu'ils devaient donner en échange. Leur langage est celui que l'on parle sur la côte du Labrador. Le capitaine parle de cet épisode dans la lettre adressée à sa sœur, et que nous avons déjà citée ; il s'indigne que la Compagnie de la baie d'Hudson abandonne ainsi ces peuplades intéressantes :

" Il est honteux, dit-il, que la Compagnie ne sache rien de ces tribus, et que sa charte de privilége reste ainsi une lettre morte, car son monopole n'a d'autre titre que ses efforts pour la conversion des païens. Mais il paraît que pourvu qu'ils aient de la pelleterie, le reste leur importe peu. Des missionnaires intelligens du Groenland, du Labrador ou de leurs propres compatriotes amèneraient promptement ces hommes simples à la connaissance de l'Evangile pour laquelle ils sont certainement préparés. J'espère que notre excursion aura pour effet de forcer la Compagnie de la baie d'Hudson à prendre des mesures pour christianiser ces pauvres gens."

De son expédition, le capitaine MacClure rapporta la conviction que la terre du Prince-Albert fait partie du continent américain ; que les anses nombreuses et profondes qui découpent ses rives font croire à l'existence de canaux et de détroits qui en réalité n'existent pas. Ce qui le confirma aussi dans cette opinion, c'est que les Esquimaux de cette côte parlaient la langue de ceux du détroit d'Hudson, tandis que ceux du cap Bathurst, qu'il avait d'abord rencontrés, parlaient un langage très corrompu.

Le printemps fut occupé par ces intéressantes excursions. Cependant la saison avançait et la glace commençait à n'être plus aussi sûre. Le lieutenant Cresswell, dans sa dernière course, avait trouvé des crevasses de 15 à 20 pieds qui lui auraient coupé le retour, s'il n'avait pas eu avec lui des petits canots de caoutchouc, ces admirables petits canots qui ne pèsent que 25 livres et que l'on gonfle à volonté. Comme les ramiers rentrant dans leur nid, les voyageurs dispersés revenaient à leur arche tutélaire ; on recueillait et on rapportait à bord les chaloupes et les provisions qui avaient été déposées sur le rivage ; on radoubait et on réparait le navire ; et ainsi préparés pour la bonne et mauvaise fortune, les pionniers de la glace attendaient la débâcle sans savoir où elle les engloutirait. Les voilà aussi frais et aussi dispos, aussi pleins de courage et d'entrain, et grâce à Dieu, aussi bien portants que le jour où ils quittaient la mère-patrie, et leur brave commandant termine ainsi cette partie de son journal : " Nous attendons maintenant avec une " certaine anxiété la rupture de ces for- " midables masses de glace qui nous " étreignent, et les suites de cette débâ- " cle que nous ne pouvons envisager " qu'avec une profonde appréhension."

Et certes, si résolus qu'ils fussent, cette appréhension leur était permise. Les dangers qu'ils ont courus jusqu'à présent n'étaient rien auprès de ceux qui les attendent. Au commencement de juillet, la glace commence à remuer ; puis un beau jour elle s'ouvre soudainement et silencieusement autour du navire et le laisse nageant dans un étroit espace. Mais comme il ne peut franchir les murailles qui l'environnent, on l'amarre et on le cramponne à ce bloc de glace qui pendant dix mois a été son sauveur et dont il suit encore la fortune. Tous deux flottent ainsi pendant plusieurs jours ; puis, la glace s'étant détendue, le navire sort de son lit, et, comme l'oiseau délivré déploie ses ailes, il déploie ses voiles si longtemps prisonnières. Un peu de vent le pousse vers le nord-est, et le capitaine espère enfin marcher sur le détroit de Barrow et accomplir son passage. Hélas ! le vent tombe. Le navire est de nouveau attaché à un glaçon ; mais contre lui s'avancent, comme rangées en bataille, des masses de glaces mouvantes. Ces formidables catapultes viennent se jeter avec une violence irrésistible sur le bloc qui le porte et le brisent en éclats de quatorze ou quinze pieds. Le choc retentit comme le bruit d'un tonnerre lointain, et le navire tremble comme sous la détonation d'un volcan. Par miracle, il résiste, protégé encore par sa ferrure de glace. Il marche lentement, laborieusement, tantôt avec

ses voiles, tantôt à force de bras ; cela dure plus d'un mois. Au milieu du mois d'août, il n'était plus qu'à 25 milles de l'embouchure du canal ; il touchait presque au but ; mais le courant fatal qui charrie les glaces vient sur lui et lui fait rebrousser chemin. Pour sortir du bloc solide où il était comme enseveli, le capitaine se décide à le faire sauter. Au centre de ce bloc, qui a onze pieds d'épaisseur et quatre cents mètres de circonférence, il fait placer trente six livres de poudre. La glace se fend et éclate de tous côtés ; le navire, dégagé, gagne la côte le long de laquelle l'eau est libre, et l'équipage le traîne pendant quelque temps pour remonter le courant. Vains efforts ! Un matin, le brouillard se dissipe, et du haut des mâts on n'aperçoit plus qu'une vaste et infranchissable barrière : le passage est bloqué dans toute sa largeur ; un mur partout.

C'en est fait, il faut renoncer à ce long espoir, il faut dire adieu à ce rêve presque réalisé. Quel sacrifice cruel ce dut être pour eux d'abandonner cette conquête si chèrement achetée et au moment où elle allait être achevée ! Mais ils ne se découragent pas ; et la route qui leur est fermée de ce côté, nous allons les voir la chercher dans une autre direction. C'est tout un nouveau voyage qui commence.

Notons en passant que le capitaine Mac-Clure se trouva arrêté dans sa marche parce que les vents venaient du nord-est, c'est-à-dire du point même vers lequel il se dirigeait. Il ne doute point qu'en arrivant par l'autre côté du canal on n'effectuât facilement le passage.

C'est vers la fin du mois d'août que commence la nouvelle campagne. On a vu que la terre appelée terre de Baring avait été reconnue pour être l'extrémité méridionale de la terre de Banks, séparée elle-même de la terre de Melville par un bras de mer. Par conséquent, en retournant sur ses pas et en faisant le tour de l'île pour arriver à la pointe de Banks, le capitaine Mac-Clure compte trouver le bras de mer ou canal qui communique avec le détroit de Barrow, et c'est par là qu'il tentera le passage.

Il trouve d'abord la route facile ; le canal dans lequel il était resté enfermé pendant onze mois est maintenant complètement libre, et la température est devenue douce. La terre de Baring paraît être la plus fertile et la plus habitable de ces contrées ; elle abonde en gibier de toute espèce, des canards, des oies, des daims, des bœufs à musc. Mais bientôt la scène change, le navire arrive dans la mer Polaire, où il rencontre des montagnes flottantes qui menacent à chaque instant de le briser comme du verre. C'est en lisant le récit de ces chocs terribles qu'il est difficile de conserver aucun espoir sur le sort de Franklin et de ses compagnons ; car il suffit qu'ils aient été entraînés dans les glaces de la pleine mer pour qu'ils s'y soient irrémédiablement perdus. Le capitaine Mac-Clure cherche à naviguer le long de la côte et à ne pas s'en éloigner de plus d'un mille ; mais alors il court le danger d'être pris entre la terre et la glace et d'être écrasé comme une coquille de noix. Un jour, pour ne pas être entraîné au large, il s'amarre à un glaçon qui tenait à la côte, et il reste là dix jours. Mais voici qu'un énorme bloc, poussé par le courant, vient soulever le lit sur lequel reposait le navire, et le dresse perpendiculairement à 50 pieds en l'air. C'est comme un cheval qui se cabre et va se renverser en arrière sur son cavalier. Après une minute d'anxiété, la glace se fend, mais le bâtiment est entraîné avec ses débris ; il marche, coulant des glaces sur son passage, et recevant tous les chocs sur sa poupe et sur son gouvernail. Le capitaine aperçoit de loin qu'il va donner sur un bloc immobile, et que s'il est pris entre cette masse et celle qui le pousse, il sera brisé. Il envoie un canonnier en avant pour essayer de faire sauter la masse ; l'explosion paraît ne produire aucun effet. " A ce moment, dit le capitaine, nous en étions seulement à quelques pieds, et nous étions tous montés sur le pont dans une anxieuse attente pour assister à la crise décisive de notre sort..... Une violente secousse qui ébranla les mâts et fit trembler et gémir profondément les flancs du navire indiqua clairement que la lutte ne serait pas longue." Cependant ils furent encore sauvés. La poudre avait agi dans les entrailles de la glace, et le choc du navire acheva de la fendre

en trois morceaux. Le brave bâtiment traversa fièrement les ruines qu'il avait faites, et n'éprouva d'autres avaries que celles de quelques feuilles de cuivre qui furent arrachées et roulées comme du papier.

Après cette rude épreuve, le capitaine prend la résolution de passer l'hiver au point où il est arrivé. On était en septembre, et le thermomètre était tombé à 11 degrés. L'équipage recommence ses parties de chasse, et on découvre des fossiles que le capitaine croit être antédiluviens. Il dit dans la lettre adressée à sa sœur:

" A environ 500 pieds au-dessus du niveau de la mer nous avons découvert une rangée de collines composée d'amas de bois à tous les états, depuis la pétrification jusqu'au copeau inflammable ; et un grand bivalve, grand comme une huître, mais plutôt de la forme d'une coquille, un parfait fossile. Je regarde cela comme une nouvelle preuve, s'il en fallait encore, du déluge universel, car assurément ces bois et ces coquilles n'appartiennent point à ces régions ; le plus grand bois ici étant du saule nain dont la tige est de la grosseur d'un tuyau de pipe et sert de nourriture aux daims."

Cependant le capitaine Mac-Clure est obligé d'interrompre ses recherches géologiques. Le thermomètre remonte, et la pluie se met à tomber ; la glace se détache du rivage et entraîne avec elle le navire au large, c'est-à-dire dans cette terrible mer Polaire de laquelle on ne revient pas. Pour se dégager de sa prison mouvante, le capitaine a recours à la poudre ; des charges successives de 25 livres, de 65 livres, se font à peine sentir. Alors il fait plonger à la profondeur de cinq brasses, au milieu de la masse de glace et à la distance de 30 mètres du navire, un baril contenant 255 livres de poudre. L'explosion brise la glace en mille pièces, en atomes, et c'est à peine si la vibration s'en fait sentir à bord. Redevenu libre, le navire continue sa laborieuse navigation, se tenant toujours le long de la côte ; et à travers de nombreuses vicissitudes il arrive vers la fin de septembre dans des parages où les glaces n'ont plus un aspect aussi redoutable. C'est que désormais il est sorti de la grande mer Polaire ; il entre dans le canal qui mène au détroit de Barrow ; il a presque achevé le tour de l'île Baring. Toutefois il ne lui sera pas encore donné d'accomplir le passage ; ici encore la glace lui oppose une barrière infranchissable. Du haut des mâts, on ne découvre qu'une vaste solitude immobile ; il faut s'arrêter.

Alors le capitaine, qui avait remarqué sur ce point de la côte une petite baie qui paraissait offrir un asile sûr, y fait entrer son bâtiment. " Ce soir-là, dit-il, nous nous trouvâmes solidement gelés dans ce petit port, auquel nous donnâmes le nom de baie de Miséricorde, en souvenir reconnaissant de tous les dangers auxquels nous avions échappé pendant notre traversée de cette mer Polaire."

Ce jour-là, c'était le 24 septembre 1851. Près de deux ans après, au mois d'avril 1853, le navire était encore à la même place ; selon toute vraisemblance, il y est encore.

Du rivage où il était alors, le capitaine Mac-Clure pouvait distinguer au loin, à environ 60 milles, la terre de Melville, que Parry avait découverte trente ans auparavant, et ce vétéran des mers polaires rappelait l'autre jour que par une remarquable coïncidence, et sous l'inspiration du même sentiment, il avait donné au point extrême qu'il avait atteint le nom de cap de la Providence, comme Mac-Clure avait nommé son dernier port de refuge la baie de Miséricorde. A eux deux ils avaient accompli à vue d'œil le passage tant cherché.

Ici se termine la campagne de mer de l'*Investigateur* et de son intrépide équipage. Les voilà emprisonnés pour longtemps, pour des années entières. On se souvient que le capitaine Mac-Clure avait déclaré, au début de son voyage, qu'il irait en avant aussi loin que possible, et que s'il était arrêté par la glace, il irait à pied jusqu'à la terre de Melville. En effet, après avoir passé l'hiver de 1851-1852 dans la baie de Miséricorde, dès que le printemps lui permit de s'aventurer sur la glace, il se mit en route avec sept de ses compagnons sur des traîneaux. Le 28 avril, il arriva dans l'île de Melville, à l'endroit où Parry avait autrefois planté sa tente. Il y trouva une pierre portant cette inscription.

" Les navires de S. M. britannique l'*Hécla* et le *Griper*, commandants Parry et Lyddon, ont hiverné dans ce port pendant l'hiver de 1819-1820. A. FISHER *sculpsit*."

Il y trouva aussi une inscription laissée l'année précédente, en 1851, par le lieutenant Mac-Clintock, qui était venu par le détroit de Lancastre. A son tour, sur cette place déjà consacrée par l'empreinte de ses héroïques camarades, il laissa un cylindre contenant un abrégé succinct de son journal depuis le commencement de l'expédition. Il ajoutait que son intention était de retourner en Angleterre par l'île de Melville et le port Léopold, c'est-à-dire en continuant le passage; qu'on lui laissât des provisions à Melville et que si l'on n'entendait plus parler de lui, c'est qu'il aurait été entraîné dans la pleine mer Polaire, et que, dans ce cas, il était inutile de lui envoyer des secours, car aucun navire entré dans cet abîme n'en pouvait ressortir. Le tout se terminait par ces mots :

" Cet avis a été déposé en avril 1852 par une expédition composée du capitaine Mac-Clure, etc. (suivent les six autres noms.) Quiconque le trouvera est prié de le faire parvenir au secrétaire de l'Amirauté. Daté du navire de S. M. britannique *l'Investigateur*, gelé dans la baie de Miséricorde, 12 avril 1852."

Ce fut ce mémorial qui fut trouvé plus tard par l'expédition qui venait par le détroit de Barrow à la rencontre de l'*Investigateur*, et le retrouva deux ans après qu'on n'avait plus entendu parler de lui et qu'on le croyait perdu. En attendant, le capitaine Mac-Clure retourne à son cher navire, et il écrit à sa sœur, dans cette lettre charmante dont nous avons déjà parlé.

" Nous n'avons pas perdu un seul homme, ni par accident, ni par maladie; et c'est une grâce sans exemple, unique sans doute parmi une pareille réunion d'hommes dans aucune partie du monde. Comment de si grandes bénédictions ont elles pu tomber sur un être aussi indigne que celui qui écrit ces lignes? Je ne puis que répéter avec le plus sage des rois : Confie toi dans le Seigneur de " tout ton cœur, et ne t'appuie point sur " ton propre entendement. Dans toutes " tes actions, rends-lui témoignage, et il " dirigera tes pas."

Il nous reste maintenant à dire comment on retrouva les traces du capitaine Mac-Clure et de ses compagnons.

CORRESPONDANCE.

LE FRANÇAIS AU CANADA.—LES LIQUEURS "SPIRITUELLES."

Permettez à un des lecteurs de votre excellent journal de vous faire part de quelques observations un peu décousues sur la manière dont on traite notre langue dans notre pays et sur autre chose encore. J'aimerais que quelque autre moins surchargé que je ne le suis, s'occupât d'une manière suivie et scientifique de ce sujet vraiment intéressant. Vivant à la campagne, j'entends sans cesse parler un mauvais français, sans pourtant en être trop choqué. Le langage de notre *habitant* n'est pas du tout aussi pittoresque que certains patois que l'on trouve dans plusieurs pays de langue française, il n'est pas aussi gracieux que ceux qui tiennent à la langue italienne, ni aussi grossier et aussi énergique que ceux de l'Angleterre; mais il a aussi son mérite; il est quelquefois concis, très expressif, et très narquois.

Je l'ai dit, c'est du mauvais français, mais presque toujours du français qu'avec un peu d'attention un parisien peut comprendre, surtout s'il connaît bien le vieux français; car c'est tantôt un mot vieilli et hors d'usage, tantôt une ancienne connaissance du règne de Louis XV que l'on retrouve travestie sous un costume nouveau avec une voix toute canadienne; puis un autre détourné de sa signification première, d'autres qui sont encore à la mode et de notre siècle, mais que la prononciation dénature; et enfin quelques rares expressions qui sont tout à fait du pays, et que l'on ne trouve dans aucun dictionnaire. Si vous trouviez dans ces quelques lignes un mot qui n'est pas français je vous prierais bien de me le signaler et de m'excuser en même temps, car il pourrait bien m'arriver d'avoir une paille dans l'œil quand je vois bien certainement, et sans me tromper, une poudre dans celui de mon voisin. Il faut un effort presque surnaturel pour empêcher

d'arriver sur ses lèvres des expressions qu'on a constamment dans les oreilles, et dont on est quelquefois forcé de se servir pour se faire pleinement comprendre. Aussi je vous avouerai bien que je me surprends assez souvent à dire *embarquer* pour monter en voiture, *mouiller* pour pleuvoir, un *voyage* pour une charge *c'est d'valeur* pour c'est malheureux, c'est dommage, et ainsi de suite. Je puis subir cela avec une certaine bonhomie, mais ce que je trouve insupportable c'est qu'on écorche si honteusement le français dans ce qu'il y a de plus public, dans certains journaux, dans les annonces, sur les enseignes; c'est que l'on puisse ainsi afficher une ignorance qui peut faire monter le rouge au visage au premier venu de nos écoliers. Je ne connais rien, si ce n'est peut-être l'influence assoupissante et énervante du clergé, qui m'oppresse autant dans ce pays que le mépris de la belle et savante langue française; et cela, monsieur, surtout dans les traductions d'annonces de chemins de fer; à l'endroit même où la science mécanique étale ses trésors et où chacune des petites pièces d'une locomotive coûte infiniment plus que ne coûterait le travail d'un quart d'heure d'une personne qui comprend l'admirable mécanisme de notre langue.

De toutes les fautes de français que j'aie jamais rencontrées, voici peut-être, comment dirais-je? la plus singulière, la plus grotesque? Il y a quelques semaines que je revenais chez moi par une pluie continue et froide; comme vous pouvez bien le penser, je sentais péniblement quelques-unes des réalités de la vie souvent misérable que nous menons ici bas. J'aurais voulu m'élever sur les ailes de l'inspiration dans un monde où la matière et tous ses accidents ont moins d'empire sur l'esprit; mais le ciel bas, la pluie qui tombait toujours, régulièrement; la nuit qui s'approchait assombrissait toujours plus mes pensées, lorsque levant les yeux avec indifférence sur une des petites maisons blanches qui bordent la route que je parcourais, j'aperçus une enseigne avec ces mots: Un tel...., licencié pour vendre des liqueurs *spirituelles*. Des liqueurs spirituelles! dis-je en me frottant les yeux pour m'assurer si je lisais bien, des liqueurs *spirituelles*! c'est précisément ce qu'il me faudrait dans ce moment où je me sens si charnel et que mes esprits voltigent si près de terre. Oh! s'il y en avait des liqueurs spirituelles, si on pouvait le trouver ce nectar qui rendait jadis les hommes semblables aux dieux, il serait bien plus facile de devenir ainsi immortels, que de le devenir en buvant tous les jours avec humilité et résignation à la coupe amère, bien que salutaire de la vie humaine. Et j'oubliai pour un moment la grammaire, le dictionnaire, la langue française pour me laisser aller aux pensées que me suggéra ce mot malencontreux. Quelle ironie infernale, quelle parodie dans ce mot jeté là par l'ignorance! Plus on boit de ce nectar et moins on ressemble à Dieu; plus on s'adonne à ces liqueurs "spirituelles," et plus on sent l'esprit du mal, l'esprit diabolique pénétrer dans l'âme, envahir toutes les relations de la vie, empoisonner les jouissances les plus pures, abrutir les sentiments les plus nobles. Vous avez sans doute remarqué comme moi que ces liqueurs spirituelles semblent aussi développer l'esprit religieux de certaines personnes. C'est peut-être par ce qu'elles se sentent plus braves pour exprimer leurs opinions; toujours est-il que plusieurs sont spécialement religieux sous l'influence de ces liqueurs. Les larmes coulent facilement chez les uns, le feu du zèle religieux s'allume à l'instant et brille comme l'éclair dans l'œil du fidèle, et si malheureusement vous n'êtes pas de la même opinion, prenez garde, car on n'attendra pas que les anathèmes partent du Vatican pour vous les faire entendre. Quoi, dis-je un jour à l'un d'eux, vous voulez donc que je prenne votre religion? Oui sans doute, me dit-il, c'est la seule bonne, "hors de l'Eglise point de salut." Vous voulez donc, repris-je, que je prenne une religion d'ivrogne? il faut que je me fasse ivrogne pour être de votre religion. Oh non, dit-il, cela n'est pas nécessaire. Eh bien, si j'entre dans l'Eglise où vous êtes, lui dis je, il faudra que vous en sortiez. Je vis bien alors qu'il n'y avait pas seulement le mauvais français à corriger dans notre pays, mais beaucoup d'autres choses et je m'applaudis d'être sorti d'une église où les ivrognes sont encore chrétiens.

ESSAI DE CRITIQUE

SUR

" La Case de l'Oncle Tom, "

Ouvrage de Mme. Beecher Stowe,

PAR PIERRE LERMITE.

Maintenant que la vogue est moins grande, qu'amis et ennemis ont un peu usé leurs concerts de louanges et de dénigrements, c'est peut-être le moment d'essayer un jugement impartial sur ce livre que les lecteurs du *Semeur Canadien* ont appris à connaître.

Mais, dira quelqu'un, à quoi sert de critiquer les morts? L'indifférence a mis les scellés sur la tombe de l'Oncle Tom.—A Dieu ne plaise! La thèse plaidée dans un livre n'est point à traiter si légèrement; l'ouvrage de Mme. Stowe est une intéressante imposture ou une déchirante vérité; il vaut bien la peine de se décider pour l'une ou pour l'autre alternative.

Cet ouvrage doit être considéré sous plusieurs faces; comme roman, c'est au goût, à l'art à le juger. C'est aussi un pamphlet politique que le bon sens doit examiner. Enfin, c'est un ouvrage religieux et, aux yeux de certains critiques, c'est peut-être son plus grand tort.

Au point de vue de l'art, nous dira un critique, l'ouvrage est nul. Certains chapitres, certains épisodes sont beaux, même sublimes, mais l'unité d'action n'est pas assez complète; le personnage principal ne domine pas la scène d'une assez grande hauteur; trop souvent il se masque par un épisode étranger à l'intrigue principale. Bref, l'ouvrage est une collection de drames, une suite de feuilletons touchants; mais l'ouvrage en tout n'est pas un. Soit, admettons. Nous ajouterons en même temps qu'on peut en dire autant de l'Iliade, de l'Odyssée, de l'Enéïde, de tous les chefs-d'œuvre de Sophocle, d'Euripide et de Shakespeare. Et nous pourrions appuyer notre opinion de celle de plus d'un critique compétent. Ce n'est que dans les chefs-d'œuvre des Corneille, des Racine, que l'unité d'action s'observe d'un bout à l'autre. Sous le rapport de l'art, comme modèle, comme idéal, nous ne voyons rien de plus beau, mais cela est-il bien nécessaire pour toucher et persuader? cela est-il dans la nature? On nous permettra d'en douter. Or, l'ouvrage dont nous parlons n'avait point pour unique objet l'idéal artistique; l'auteur, se basant sur la réalité, voulait communiquer à ses lecteurs sa haine pour un système qu'elle abhorre, et nous ajouterons qu'autant que Mme. Stowe le pouvait faire, elle est sans aucun doute parvenue à son but.

Nous admettons donc que son ouvrage manque d'unité, mais il n'en pouvait être autrement. En effet, eût-elle voulu faire un drame, dominé par une éclatante unité, il eût fallu donner à l'Oncle Tom, ou une autre position, ou un autre caractère, des qualités plus brillantes sans être plus réelles, ou des vices élégants décorés du nom de vertus; ce n'eût plus été l'Oncle Tom. Pour nous, nous croyons que l'Oncle Tom, tel qu'il est peint par Mme. Stowe, peut bien faire le sujet d'un pamphlet touchant, d'un ouvrage persuasif, mais nous ne pensons pas qu'il eût pu être le héros d'un drame théâtral. Pourquoi cela? nous dira-t-on. Nous pouvons citer les essais de Voltaire et de toute une école pour prouver que la vie réelle ne supporte pas la représentation. Les incidents dramatiques dont elle est semée peuvent surpasser en qualités émouvantes ceux qu'étale une scène, mais ils sont séparés par des jours, des mois, des années prosaïques qu'on ne peut représenter. Otez-les et rapprochez les crises, voilà le drame; mais ce n'est plus la vie réelle. C'est peut-être historique, mais ce n'est plus vraisemblable. Le roman se rapproche en ceci du drame qu'il resserre, contracte les intermèdes quand il ne les anéantit pas totalement. Pour continuer la comparaison qu'en a faite Fréderika Bremer, nous dirons que si le roman distille la vie, le drame distille le roman et en produit l'essence. Notre théorie ainsi posée, nous dirons que la Case de l'Oncle Tom est bien un roman, mais n'est point et n'eût pu être un drame sans être considérablement changé.—Le beau mal, nous dira l'artiste!—Eh bien, oui. Cela eût été un mal. L'Oncle Tom, tragédie en cinq actes! vraiment, rien que ce titre sent le mélodrame d'une lieue, et nous n'aimons pas le mélodrame, mais le drame tout court.-Eh bien! l'on eût changé le titre.-Alors ce n'eût plus été l'Oncle Tom, ou la vie des

nègres aux Etats-Unis. Et pourquoi y tenons nous, à ce titre ?

C'est que nous voulons avoir la vie des nègres telle qu'elle est, et non son idéal, son essence. Nous croyons donc que Mme. Stowe a bien peint la vérité. Est-ce à dire que nous croyons que l'Oncle Tom ait respiré, ait vécu et soit mort ? Non ; mais nous croyons que dans la vie de plusieurs nègres chrétiens on trouverait les éléments historiques dont Mme. Stowe a formé l'histoire de son héros. De plusieurs vies elle a distillé un roman ; mais pour en faire un drame, il faudrait le distiller de nouveau, et pour nous ce serait de trop.—Comme la statuaire antique n'a pu trouver le modèle de l'Apollon qu'en rassemblant les perfections éparses de plusieurs hommes, Mme. Stowe a taillé l'Oncle Tom dans la masse des nègres souffrants et pieux que l'histoire des missions offre à ceux qui l'ont lue. Ferons-nous remarquer encore que Tom, tout héros qu'il est, pleure en quittant sa famille, car il n'est pas stoïcien, et qu'il est près du désespoir chez Legree, car il n'est pas un ange ? Enfin, si sa mort vous parait trop belle, est-ce que, par hazard, vous en dites autant de celle d'Etienne ?

C'est bien différent, dira-t-on ; Etienne n'était pas un descendant de Cham.—Nous y voilà ! c'est bien le fond de la chose. Mais, critique que vous êtes, vous ne pensez donc pas que l'Evangile ait la même force dans le cœur d'un noir que dans celui d'un blanc ? Et nous, il nous semble, par la loi des êtres, que plus bas l'on était, plus haut l'on monte, quand une fois l'on se relève.

Un critique anglais nous dira que Tom est trop beau, et son entourage blanc trop laid. Nous venons de réfuter la première de ces critiques. Pour la seconde nous pourrions dire que, dans le plan de l'ouvrage un noir ayant la première place, les blancs ne la peuvent occuper. Mais nous ne le dirons pas, car la petite Eva, entourée d'une auréole lumineuse est bien, il nous semble, le pendant du pauvre Tom. Et nous ajouterons que si Tom est le composé de plusieurs nègres remarquables, Eva est la réunion de plusieurs petits chérubins qui, malgré leurs qualités étonnantes, n'ont jamais atteint individuellement une pareille hauteur.

Si nous n'avons pas de préjugés contre les blancs, en critique impartial nous ne pouvons en avoir contre les noirs. Ils sont esclaves, il vrai ; mais combien de martyrs ne l'ont pas été ?—A ceux qui ne croient pas aux martyrs, nous citerons l'exemple du philosophe qui, battu par son maître lui dit avec calme ; *vous allez me casser la jambe.* Et quand le Legree antique y fut parvenu, l'esclave reprit avec la même tranquillité : *je vous avais bien dit que vous me casseriez la jambe.* Philosophe incrédule, qui ne croyez pas à Etienne, vous croyez du moins à l'esclave stoïcien.

Après ces critiques d'ensemble, aborderons-nous les détails ? Ce serait trop long, et probablement devrions-nous souvent répéter ce que nous venons de dire.—Quant au style, nous ne pouvons juger un auteur anglais ; mais nous dirons qu'il est bien difficile, pour ne pas dire impossible, de rendre en français la couleur de nombreux passages. La Bédollière y a complètement échoué. Nous citerons surtout le langage des nègres qu'il eût fallu étudier et des conversations chrétiennes qui ne pouvaient être bien rendues que par ce qu'on appelle en France un *méthodiste.*

Dirons-nous un mot de Legree, cet idéal des bourreaux ? Personne n'a contesté sérieusement la réalité des différentes scènes où il figura, quoique l'auteur ait peut-être chargé quelques passages. Le vrai peut quelquefois n'être pas vraisemblable, et à la honte de l'humanité blanche on trouverait bien des Legree dans l'histoire des planteurs.

Après avoir jugé la Case de l'Oncle Tom au point de vue de l'art, nous avons à le considérer comme pamphlet politique. C'est comme nous l'avons dit, une affaire de bon sens, et surtout de sens droit et juste, chose rare et difficile à obtenir pure de tout intérêt. Sans espérer d'y parvenir, nous nous y efforcerons néanmoins.

Ici nous trouvons deux partis bien tranchés, les partisans de l'esclavage et les abolitionnistes. Au Canada, on ne trouve guère que ces derniers. Pour les premiers, c'est une question de vie ou de mort, pour la bourse du moins, et l'on comprend qu'ils traitent leurs adversaires de voleurs.—Nous ne discuterons pas ici la valeur des arguments soit disant

bibliques cités par les propriétaires d'esclaves; ce n'est ni le lieu, ni le moment. D'ailleurs en dehors de ces considérations, il est plus d'un aperçu intéressant à considérer. Mais nous avons besoin de déclarer les principes qui font la base de notre critique.

Dès que l'on aborde une question économique et sociale, il est nécessaire de la diviser et de l'examiner d'abord au point de vue théorique pour en trouver ainsi la solution finale. Ceci déterminé, et considérant la question de fait, il s'agit, si les faits ne s'accordent point avec la théorie, de trouver une transition qui permette de faire passer la théorie dans la pratique. C'est de là que nous allons partir pour juger le pamphlet politique de Mme. Beecher Stowe.

Nous commencerons par dire qu'en principe nous sommes abolitionnistes. Au Canada, cela n'étonnera personne, mais devant le public des Etats-Unis un abolitionniste a grand besoin d'expliquer ses raisons. Ce n'est pas tout d'être abolitionniste, il s'agit de l'être comme il faut. Dans cette question déplorable, deux principes se trouvent en opposition, celui de la propriété, juste ou injuste, et celui de la liberté. Lequel doit l'emporter? Il est évident pour nous que ce doit être celui de la liberté, parce qu'il est le plus important. Sans liberté, pas de propriété certaine; le caprice d'un autocrate peut vous réduire à la misère, tandis que vous pourriez être libre tout en ne possédant rien du tout. Ainsi, républicains des Etats-Unis, si vous voulez conserver votre indépendance, commencez par l'affermir en la donnant à vos esclaves.

Mais si nous voulons ainsi sacrifier un principe, il n'est pas juste non plus de le faire sans dédommager ceux qui en jouissent. En politique, un fait ancien constitue un droit et ne peut être aboli tout d'un coup sans amener souvent des malheurs plus grands que ceux qu'on prétend arrêter. Il s'agit donc d'arriver à l'abolition graduelle de l'esclavage. D'abord qu'aucun état nouveau ne puisse l'inscrire dans sa constitution, puisque ceux qui l'y ont déjà placé cherchent à se débarrasser de cette plaie mortelle.

Nos paroles, bien modérées cependant, révolteraient un homme du Sud. Et pourtant Henry Clay, planteur du Kentucky, maître d'esclaves lui-même, cherchait les moyens d'arriver à la même solution que nous. Nous ne doutons point qu'au Sud ce ne soit l'opinion de tous les hommes calmes, justes et sincères, et les cris des autres ne nous inquiètent point. Malheureusement Henry Clay est mort et quand trouvera-t-il un successeur. Puis, telle est l'inconséquence du cœur humain placé en face des intérêts et des préjugés nationaux, que le même homme qui tendait à abolir l'esclavage en principe, l'affermit en pratique par ces compromis qui nous ont valu les pages de l'Oncle Tom.

Et quelle a été l'influence de cette réponse éloquente au discours de Webster et de Clay? Nous ne pouvons le dire, et nul ne le sait peut-être; mais il n'en est pas moins vrai que plusieurs Etats à esclaves commencent à chercher les moyens de prévenir les scènes déchirantes que nous a peintes Mme. Stowe. Ici l'on demande que les nègres ne puissent être vendus pour payer les dettes de leurs maîtres; ailleurs on élabore une loi qui empêche de séparer les jeunes enfants de leurs meres. Ce sont tout autant de progrès auxquels nous ne pouvons qu'applaudir. Qui dira si la Case de l'Oncle Tom n'est pour rien dans ces améliorations? Peut-être l'influence de l'ouvrage eût elle été plus grande si les Anglais ne s'en fussent fait une arme, un brandon de discorde à jeter au milieu de l'Union. On se laisse toujours gourmander, injurier même par un membre de sa famille; mais vienne l'étranger, eût-il cent fois raison, de lui l'on ne veut rien entendre.

Quand l'ouvrage qui nous occupe mériterait toutes les critiques qu'en ont faites les gens de l'art, en dépit de l'émotion qui peut-être les gagnait eux-mêmes, Mme. Stowe pourrait encore à notre avis, se féliciter d'avoir pris la plume, si ces pages ont pu le moins du monde adoucir la position de tant de malheureux. On peut nier les faits cités par elle, à défaut de preuves; on peut les taxer d'exagération; on peut se dire enfin qu'un roman n'a rien à faire avec la politique; mais tout cela ne peut étouffer la voix de Moïse, ce représentant de la justice éternelle, qui crie: tu aimeras ton prochain comme toi-même. S'il n'a point défendu aux Juifs d'avoir des esclaves, il leur ordonnait du moins de les traiter en hommes. L'Oncle Tom, sous les tentes du Désert, eût été admis à la Pâque; et vous qui vous ap-

puyez sur le Levitique, que faites vous des pauvres noirs ? Soit, ayez des esclaves, Moïse vous le permet ; mais lui, qui défendit de faire bouillir l'agneau dans le lait de sa mère, eût-il permi d'arracher une femme à son mari, un enfant à sa mère. Soit, ayez des esclaves, Moïse vous le permet ; mais traitez-les comme votre prochain, comme vous-mêmes ; apprenez leur à lire, à écrire, à prier. C'est tout ce que nous vous demandons, bien certain qu'une fois là vous irez plus loin et donnerez le titre d'hommes libres à ceux qui en auront déjà acquis les droits. Nous ne sommes, hélas ! pas encore là ; mais cela n'ôte rien à la portée des éloquentes protestations de Mme. Stowe.

Pour notre part, si nous y applaudissons, ce n'est pas que nous partagions ses illusions à l'égard de l'Afrique régénérée. Ici elle a été trop loin, à notre avis. Nous ne voyons pas sur quoi elle fonde son espérance d'une ère de civilisation nouvelle et splendide pour les enfants de Cham. Qu'ils s'élèvent à la hauteur des blancs, nous en admettons la possibilité ; mais c'est être injuste envers ces derniers que de les mettre ainsi virtuellement au-dessous des noirs. D'ailleurs, rien n'autorise une pareille supposition, ni la parole divine, ni l'expérience humaine.

Non ; la cause des noirs a bien d'autres arguments plus forts que ces hypothèses. Nous en appelons, nous, de l'homme blanc aveuglé par l'intérêt, enchaîné par l'habitude, au chrétien consciencieux, au républicain conséquent et finalement au moraliste honnête. Est-ce une éducation, que celle du jeune planteur à qui l'on met le fouet à la main dès le moment où il peut le tenir ? Le beau défenseur de la liberté, vraiment ! Et qu'on ne cite pas Rome et Sparte, car nous dirons : comment ont-elles fini ?

Quant au point de vue économique, le meilleur moyen d'arriver à l'abolition de l'esclavage serait sans contredit, de trouver un mode de culture qui permît aux blancs munis de machines d'exécuter le travail à plus bas prix qu'on ne peut le faire avec les noirs. En attendant qu'un habile homme y soit parvenu, Mme. Stowe n'avait rien [illegible] à faire qu'à plaider par écrit la cause de ces derniers, et ce n'est pas nous qui la blâmerons de l'avoir fait.

Dans son pays, Mme. Stowe avait surtout à craindre les critiques des économistes et des politiques. En Angleterre, l'attendaient celles des écrivains, qui sont toujours un peu jaloux les uns des autres. En France enfin, au centre littéraire de l'Europe, d'autres épreuves l'attendaient. Ce n'était point son style que l'on pouvait y juger ; ses thèses humanitaires étaient trop graves pour exciter autre chose que le rire chez les frivoles enfants de Brennus. Que pourraient-ils donc lui reprocher ?

Mais nous oublions. Peut-on écrire un roman sans y fourrer une intrigue ? Quoi ? point d'amant ! point d'héroïne ! pas le plus petit enlèvement ! aucune trace de duel ! Ah ! si Legree ne s'y fût trouvé, nous craignons fort que la traduction de la Case de l'Oncle Tom n'eût été bien froidement reçue. Sans lui on n'eût peut-être pas même pris garde à cette bonne petite Eva. Elle est d'ailleurs si méthodiste !

Nous n'en dirons pas plus, de peur d'exaspérer quelque lecteur français. Mais nous le demandons à une critique impartiale, avons-nous tort ou raison ? Maintenant on cherche avant tout l'émotion, et c'est surtout la plantation Legree qui devait attirer les yeux d'un public français. Nous ne connaissons pas les drames que l'on a taillés pour les théâtres de Paris et d'ailleurs dans le roman de Mme. Stowe, mais nous parierions volontiers qu'ils sont tous à la justification de notre thèse.

Pour nous, ce que nous aimons surtout dans cet ouvrage, ce n'est point l'émotion théâtrale, mais c'est la sérénité pieuse, la joie chrétienne d'Eva, de Tom, des humbles quakers, jusque dans les scènes les plus émouvantes. Ce que nous aimons dans Mme. Stowe, c'est sa religion.

Mais ce n'est point cela qu'on demande au feuilleton moderne. On est bien abolitionniste, mais c'est par esprit de parti ou par une prétendue noblesse de cœur. Comme si le cœur humain était porté de lui-même à l'amour du prochain. Preuve en soit Caïn, suis-je le gardien de mon frère, moi ? Oui, lecteurs du livre de Mme. Stowe, si votre cœur bat pour les pauvres nègres, c'est un peu de christianisme qui s'y est glissé ou qui n'en est pas encore sorti. La liberté n'est comprise que depuis que Christ l'a enseignée. Avant lui, elle consistait à ne pas être esclave

soi-même, depuis qu'il est mort, elle consiste non seulement à s'affranchir soi-même, mais encore à affranchir les autres.

Mais était-ce pour le prochain que tant de gens ont lu ce livre ? Non sans doute. Les Anglais y cherchaient de la philanthropie, ils l'on trouvée et ont applaudi. Les Français y cherchaient de l'émotion; le talent de l'auteur leur en a fourni et ils ont battu des mains. Qu'y cherchaient les Américains ? le nom de l'auteur peut-être. C'était une Américaine, et tous ils ont voulu lire ces pages, même ceux qui ont des esclaves et les veulent garder.—Le Français a dit: Legree est un monstre, mais l'Oncle Tom est un méthodiste ; l'Anglais a pensé: c'est bien écrit, mais c'est une plume étrangère qui ne s'entend pas aux sources d'art. Enfin l'Américain a ajouté: Mme Stowe a parfaitement raison, mais ce n'est qu'un roman.

Pour nous, nous dirons: qu'importe? si l'auteur n'a écouté que sa conscience.

L'empereur de la Chine.

Des voies de communication nombreuses et commodes sont l'un des meilleurs moyens d'augmenter le bien-être des peuples et de répandre des connaissances qui ne pénètrent que lentement dans les localités avec lesquelles les rapports sont difficiles, faute de routes bien entretenues. Pour établir ces routes, et surtout ces chemins de fer qui rapprochent si considérablement toutes les distances, il est nécessaire, on le comprend, de traverser des propriétés particulières. Les propriétaires ne se montrent pas toujours accommodants. Ils élèvent souvent des prétentions exagérées pour la vente des terrains indispensables à l'etablissement de ces routes, ou bien ils suscitent des difficultés et des embarras. De là des procès qu'ils perdent toujours, parce que les lois sont formelles, et que le jury ne veut pas sacrifier l'intérêt général à l'intérêt particulier.

En Chine, où l'on voit les plus grands canaux du monde, ils traversent toute espèce de plantations, de jardins et de propriétés de luxe. Les jardins mêmes de l'empereur et de ses ministres n'en sont pas exemptés. Lorsque les travaux atteignent ses propriétés, l'empereur lui-même retire la première pelletée de terre, et crie d'une voix forte: " Ceci est " pour montrer aux hommes des condi- " tions inférieures qu'aucune considéra- " tion de plaisirs particuliers ne doit s'op- " poser au bien public."

Beaucoup de propriétaires devraient ne pas oublier ces paroles de l'empereur de la Chine.

La noble vengeance.

Un riche fermier cultivait avec soin quelques plates-bandes et quelques espaliers dans le voisinage de sa maison. Il y tenait d'autant plus que sa femme prenait plaisir à les visiter. Un matin, après avoir fait sa tournée ordinaire, elle rentra toute triste et elle lui dit, qu'à l'extrémité du jardin, des tulipes, qui la veille étaient dans tout leur éclat, penchaient tristement la tête, sans qu'une seule fît exception. Quelques jours après des renoncules éprouvèrent le même sort; des rosiers périrent ensuite tout aussi subitement. Il était impossible d'attribuer tant d'accidents à une cause ordinaire; aussi le fermier ne doutait-il pas que quelque ennemi secret ne fût l'auteur de ces désastres. Il résolut de s'en assurer, et un soir qu'il était caché derrière sa fenêtre, il vit un ouvrier qu'il avait été forcé, peu avant, de réprimander avec sévérité, et qui demeurait dans le village, s'approcher des plantes qui allaient fleurir et les arroser d'un liquide destiné à leur donner la mort.

La fermière irritée voulait qu'il portât plainte aussitôt contre ce méchant homme; mais le fermier lui répondit qu'il s'y prendrait autrement pour lui faire reconnaître sa faute. En effet, dès le lendemain, qui était un jour de fête, il envoya au coupable un plat de viandes et de légumes, en lui faisant dire qu'il le priait de s'en régaler avec sa famille.

L'ouvrier avait aperçu son maître en se retirant la veille, il savait qu'il était découvert, et il redoutait le châtiment qu'il méritait! Touché d'un bienfait auquel il avait si peu droit de s'attendre, il courut aussitôt implorer son pardon, et il

se montra dès lors aussi fidèle qu'il avait auparavant été ingrat.

Si ton ennemi a faim, donne-lui à manger, s'il a soif donne lui à boire ; ne te laisse pas surmonter par le mal, mais surmonte le mal par le bien (Romains XII, 20, 21).

Le Passage du Nord.

UN TROISIÈME HIVER DANS LES GLACES.

(Fin.)

Les récits des prisonniers et des naufragés ont toujours un attrait puissant et saisissant jusque dans leur uniformité et dans leur monotonie. C'est ce genre d'intérêt que présentent les aventures de cette petite troupe de marins que nous avons laissés gelés depuis deux ans dans un coin de la mer Arctique. Nous avons vu comment ils avaient passé un premier, puis un deuxième hiver ; ils passent le troisième de la même manière. On se souvient que le capitaine Mac-Clure s'était logé dans la baie de la Miséricorde, le 24 septembre 1851, et qu'au mois d'avril 1852 il était allé à pied, à travers la glace, laisser avis de sa position sur la terre de Melville. Il était retourné huit jours après à son navire, et avait trouvé son équipage en bon état. La chasse avait été heureuse, et il y avait environ mille livres de venaison à bord.

On pouvait espérer que l'été amènerait le dégel et permettrait au navire de sortir de son asile et de continuer son voyage. Mais on attendit en vain. Le printemps se passa, l'été le suivit, et la glace resta immobile. A la fin du mois d'août il fallut se résigner à commencer l'hiver ; on pouvait parcourir d'un pied sûr toute la surface de la baie, la terre se couvrait déjà de neige, les oiseaux sauvages avaient pris leur vol, et le peu de fleurs qui égayaient ces rives désolées avaient disparu.

" Cette saison, dit le capitaine, peut être appelée un long jour sans soleil, car depuis la fin de mai, c'est à peine si cet astre a été visible ou si son influence s'est fait sentir sur les masses de glaces qui bloquent le détroit complètement d'un bord à l'autre ; et je ne crois pas que la mer Polaire se soit brisée cette année, car nous n'avons pas vu une goutte d'eau dans cette direction."

Quand le capitaine Mac-Clure vit qu'il devait passer encore l'hiver dans la glace, il rassembla ses hommes et leur annonça ses intentions. Son projet était de renvoyer au mois d'avril suivant la moitié de l'équipage en Angleterre par la voie de la baie de Baffin et celle de la rivière Mackensie. L'autre moitié devait rester avec lui, dans l'espoir que le navire pourrait se délivrer de sa prison dans l'été de 1853 ; sinon, ils s'en iraient, en 1854, rejoindre avec des traîneaux le port Léopold. La rareté des provisions rendait cette mesure nécessaire ; la part de chaque homme avait déjà été réduite d'un tiers depuis un an, et on avait encore dix-huit mois d'isolement en perspective. C'est à ce moment et à cette occasion que le capitaine Mac-Clure écrivait à sa sœur :

" L'été de 1852 n'a été qu'une continuation un peu adoucie de l'hiver, et la glace ne s'est pas rompue. Je serai donc obligé de renvoyer cette année la moitié de l'équipage, les uns par les baleiniers de la baie de Baffin, les autres par le Mackensie ; autrement, dans cette terre de désolation, les provisions nous manqueraient. J'espère que cette mesure, que je prends sous ma responsabilité pour sauver le navire, et aussi peut-être pour la petite vanité bien pardonnable de pouvoir le ramener en Angleterre, sera approuvée par l'Amirauté."

La résolution annoncée par le capitaine fut bien reçue par l'équipage, et on se prépara à hiverner à l'intérieur du navire. Les écoutilles furent fermées, et le pont fut couvert avec une couche de 18 pouces de neige. Les tuyaux à vapeur donnaient une ventilation suffisante et entretenaient en bas une atmosphère salubre. Le 26 octobre arriva ; c'était l'anniversaire de la découverte du passage par le canal du Prince de Galles ; il fut résolu qu'on le fêterait ; le capitaine fit distribuer une double ration et un second verre de grog ; la soirée se passa joyeusement avec des chants et des danses. On apercevait encore beaucoup de gibier, mais il était devenu très sau-

vage et très difficile à joindre. Il paraît que les daims ne quittent pas cette terre ingrate, même pendant l'hiver. Ils se nourrissent principalement du saule nain, qu'ils déterrent en secouant la neige avec leurs pieds ; quand le temps est calme, on entend très distinctement le bruit qu'ils font ainsi à une très grande distance.

Ce fut ainsi que les prisonniers arrivèrent au 25 décembre, à cette fête de Noël, la fête domestique et populaire des Anglais, et ici nous laissons parler le capitaine :

" Comme c'était, dit-il, le dernier jour de Noël que nous devions passer ensemble, l'équipage résolut de le célébrer d'une manière mémorable. Chaque table fut gaîment illuminée, et décorée par des peintures de nos artistes de l'entrepont, qui représentaient le navire dans toutes ses périlleuses positions dans la mer Polaire ; mais l'ornement principal fut des énormes *plumpuddings*, pesant 15 livres, avec des daims et des lièvres rôtis, et de plantureuses soupes de gibier. Jamais, je pense, un tel luxe avec une telle profusion ne brilla dans un entrepont ; un étranger qui aurait été témoin de cette scène n'aurait jamais imaginé qu'il voyait un équipage qui avait passé plus de deux ans dans ces régions abandonnées, entièrement livré à ses propres ressources, et cependant jouissant d'une excellente santé. Une réunion aussi joyeuse, en toutes circonstances, aurait réjoui le cœur de tout officier ; mais dans cette situation abandonnée, je ne puis qu'être profondément affecté en contemplant ce gai et consolant spectacle, et en pensant aux grandes miséricordes que nous accordait la Providence, à qui seule est due notre sincère reconnaissance de tous les bienfaits qu'elle nous a prodigués au milieu des situations les plus extrêmes que l'on puisse concevoir."

N'y a-t-il pas quelque chose de touchant dans cette fête religieuse et nationale, cette fête de la famille, célébrée ainsi dans un coin perdu du monde, par des hommes qui pensaient sans doute à leurs mères, à leurs femmes, à leurs enfants, et à toutes les douceurs du foyer que rappelait ce jour solennel et chéri !

Après quatre mois passés au fond de ce tombeau, les captifs soulèvent l'épaisse couverture de neige qu'ils avaient étendue sur eux comme linceul, et revoient enfin la lumière du jour. Le journal du commandant saute sans transition au mois de mars 1853, et recommence ainsi :

" 1er mars.

" Le plus sombre et le plus triste de notre temps est écoulé, et certes il a été dur. Le froid de ces deux derniers mois a été excessif ; il y a eu en janvier 44 degrés au-dessous de zéro (6 degrés 7/10es C.), 17 de plus que l'année dernière à pareille époque ; un jour le thermomètre est tombé jusqu'à 65 (18 degrés 6/10es C.), et est resté à 62 (16 degrés 7/10es C.) pendant vingt-quatre heures. J'aurais douté de l'exactitude du thermomètre si je ne l'avais éprouvée... mais, en outre, l'état de mon équipage l'attestait... Le froid avait amené beaucoup d'humidité dans l'entrepont, et nous ne pouvions faire assez de feu pour la combattre. La liste des malades s'est montée à un moment jusqu'à 19, des cas de scorbut et d'hydropisie ; le nombre est aujourd'hui redescendu à 10."

On voit qu'il était urgent de songer à la séparation projetée. Le capitaine employa pendant le mois de mars tout l'équipage à charger de lest une sorte de sentier dans la direction de la mer, dans l'espoir de hâter la rupture de la glace ; puis il mit à la pleine ration les hommes qui étaient destinés à partir, pour les renvoyer en bon état. Du reste, par un bonheur inouï, il n'avait pas perdu un seul homme depuis le commencement du voyage, ce qu'il attribue en partie à l'excellente nourriture que l'équipage avait pu garder dans tous les temps, à des renforts abondants de gibier, à des conserves de viande apportées d'Angleterre, et au jus de citron, qui était d'une qualité supérieure et avait été un excellent antiscorbutique. En véritable Irlandais qu'il est, le capt. rend particulièrement hommage aux conserves de pomme de terre. On se rappelle aussi que deux ans auparavant, lorsqu'il était dans le premier passage trouvé par lui, il avait laissé sur une petite île un dépôt de provisions. Son projet était d'envoyer chercher là, à travers l'île, des pommes de

terre et du chocolat, pour ravitailler le navire dans le cas où il aurait encore à hiverner dans la baie de Miséricorde.

Le moment de la séparation est fixé pour les premiers jours d'avril ; le capitaine prend ses dernières dispositions. Voici quel est l'itinéraire arrêté ; on peut le suivre sur les cartes. Le lieutenant Haswell, avec une partie de l'équipage, doit s'en aller par le détroit de Barrow rejoindre l'île de Beechey, à l'entrée du canal Willington, et où l'on sait, par un avis déposé l'année précédente dans l'île de Melville, qu'il y a un dépôt de provisions. Là ils pourront prendre passage sur les baleiniers qui visitent ces mers, et s'en retourner par la baie de Baffin et le détroit de Davis.

D'un autre côté, le brave et aventureux lieutenant Cresswell, celui qui avait déjà exploré toute la côte de l'île de Banks et Baring, ira à travers terre jusqu'au canal où ils avaient hiverné en 1850 ; il passera par l'île où on avait laissé des provisions, et de là il cherchera par la grande rivière, c'est-à-dire le Mackensie, à rejoindre la baie d'Hudson. Quant au premier et au plus brave de tous, quant au capitaine Mac-Clure, avec les hommes de bonne volonté, il restera encore un an sur ce fidèle bâtiment, " qui est encore aussi solide dit-il, que le premier jour où il entra dans la glace," et si l'été ne les délivre pas, ils s'en iront en traîneau et à pied joindre le port de Léopold, dans le détroit de Barrow. Il n'y a pas de roman de Cooper qui soit plus romanesque que cette histoire.

Tout est donc prêt pour le départ ; le mois d'avril est arrivé, on est au jour des adieux, d'adieux peut-être éternels. Mais un évènement extraordinaire, inattendu, un coup de théâtre, vient changer toutes ces dispositions. Qu'il nous soit permis d'user ici du privilége des romanciers, et de nous transporter un instant sur une autre scène d'où nous aurons à ramener de nouveaux personnages.

Pendant que l'*Investigateur* allait à la recherche du passage du Nord et de Franklin, par le détroit de Behring, d'autres bâtiments y allaient par le détroit de Davis et la baie de Baffin. Sir Edouard Belcher avec le navire à vapeur, l'*Assistance*, remonta à un des plus hauts points connus ; il passa l'hiver de 1852-58 dans la glace au 71e degré de latitude, à l'extrémité du canal marqué sous le nom de canal Wellington. Le point le plus élevé atteint par lui dans ces régions fut appelé archipel Victoria. Or, en passant de l'extrémité du pôle arctique à celle du pôle antarctique, on trouve que le dernier point connu de cet autre côté, qui fut découvert par le capitaine Ross, fut aussi appelé par lui terre de Victoria, ce qui fait dire aux Anglais que le nom de Victoria règne d'un pôle à l'autre, et que la domination britannique embrasse les deux bouts du monde.

Sir Edouard Belcher découvrit aussi que ce qui est marqué sur les cartes comme les baies de Jones et de Smith était un double canal communiquant avec la grande mer Polaire. On conjecture, autant qu'il est permis de le faire, que Franklin s'engagea dans un de ces canaux, et qu'il fut entraîné dans les glaces polaires, dans cet avare Achéron qui ne rend point sa proie. Tout ce qu'on peut imaginer sur le sort possible de Franklin et de ses compagnons est purement hypothétique. L'homme de ce monde qui a le plus de titres à former sur ce point quelques suppositions, l'amiral Parry, pense qu'ils sont restés bloqués dans la pleine mer. Franklin avait un bâtiment à vapeur et pouvait aller plus loin que n'était allé Parry en 1819, avec des navires à voiles. Il avait toujours annoncé l'intention de percer le canal Wellington, et il est possible qu'il l'ait fait avec une saison favorable.

" Car, disait l'autre jour l'amiral Parry, on ne peut s'imaginer la différence qu'apporte dans ces mers une saison favorable ou une saison défavorable ; on ne saurait croire les changements rapides qui s'opèrent dans la glace. Je me suis moi-même trouvé quelquefois bloqué pendant deux ou trois jours de suite, de telle façon que du haut des mâts on ne pouvait pas découvrir un interstice assez grand pour y jeter une bouteille, et vingt-quatre heures après on n'apercevait plus un seul petit fragment de glace ; nul ne pourrait dire pourquoi ; je ne puis pas dire pourquoi. Franklin a donc pu, dans

une saison propice, remonter ce bras de mer, et, avec la vapeur, être allé si loin au nord-ouest, que quand il aura voulu revenir il aura trouvé le passage bloqué."

Tout ce qu'on sait donc aujourd'hui de Franklin, c'est qu'il avait relâché à l'île de Beechey, qui a servi de quartier général aux nouveaux explorateurs en 1852, car on y a retrouvé la sépulture de trois de ses hommes. Mais là s'arrêtent les vestiges des navires perdus.

Pendant que sir Edouard Belcher hivernait près de l'archipel Victoria, il fit faire plusieurs expéditions en traîneau. L'une d'elles alla jusqu'à l'île Melville, à très peu de distance de l'endroit où hivernait, de son côté, le capitaine Kellett, qui commandait le *Herald* et la *Résolue*.

Ce capitaine Kellett était celui qui avait été vu le dernier en 1850 par le capitaine Mac-Clure, au moment où ce dernier s'engageât dans le détroit de Behring. Ce fut lui aussi qui eut la si grande fortune de le retrouver le premier, et c'est en lui que nous allons rejoindre l'*Investigateur* et son aventureux équipage.

On se rappelle qu'au printemps de 1852 le capitaine Mac-Clure était allé de la baie de Miséricorde, à travers la glace, jusqu'à l'île de Melville, et y avait déposé le journal de son voyage et l'avis de sa situation dans l'île de Banks. Ces signaux avaient été trouvés par le capitaine Kelett, qui était venu passer l'hiver de 1852-1853 à l'île de Melville, et ils furent l'instrument du salut des prisonniers que nous avons laissés prêts à partir pour leur expédition finale. Dès que le printemps permit de commencer les excursions, le capitaine Kellett envoya, avec des traîneaux, une petite troupe à la recherche de ses braves compatriotes.

Le 6 avril 1853 fut un jour à jamais mémorable pour le capitaine Mac-Clure et ses compagnons. Ce jour-là le capitaine et son premier lieutenant se promenaient sur la glace ; ils virent de loin une forme humaine qui s'avançait à leur rencontre. Ils crurent d'abord que c'était un des hommes de leur équipage ; mais, arrivés à une centaine de pas, ils lui crièrent le *Qui vive* ? et l'étranger, qui leur faisait l'effet d'une apparition, leur répondit, dans la langue de la patrie : " Lieutenant Pim, du vaisseau de S. M. le *Herald*, capitaine Kellett." Nous renonçons à dire nous-mêmes les sentiments que leur causa cette rencontre miraculeuse et providentielle ; nous laisserons parler les auteurs de cette scène véritablement touchante. Voici ce que le capitaine Mac-Clure écrivait à sa sœur.

" Le lieutenant tomba au milieu de nous comme une apparition. Il avait pris les devants sur son traîneau, et il était arrivé sans être aperçu, si près de notre navire, que nous l'avions pris d'abord pour un des nôtres. Quand nous eûmes découvert notre méprise, je ne puis dire la sensation que nous éprouvâmes. Du découragement, l'équipage, passa tout à coup à l'excès de la joie et du bonheur. Dieu merci, nous nous regardons maintenant comme sauvés. Le lendemain, 7 avril, je me mis en marche à travers le détroit pour aller rejoindre nos sauveurs, et la réception que je reçus, je n'ai pas besoin de le dire à ton bon cœur, compensa amplement les privations et les dangers que j'avais subis."

La lettre suivante est écrite par le capitaine Kellett, qui, sur la *Résolue*, attendait le retour de son lieutenant. Celui-ci revenait de l'*Investigateur* avec le capitaine Mac-Clure et une partie de l'équipage qui rendaient visite à leurs libérateurs :

" Ce jour, dit le capitaine, sera marqué à l'encre rouge dans notre voyage, et sera célébré comme un jour de fête par nos héritiers et successeurs à tout jamais. Ce matin (19 avril) notre vigie signala un détachement qui arrivait du côté de l'ouest ; tout le monde sortit pour aller à leur rencontre. On signala aussitôt une seconde troupe. Le docteur Domville fut le premier à qui je parlai. Je ne puis rendre ce que j'éprouvai quand il me dit que le capitaine Mac-Clure était dans la seconde troupe. Je ne fus pas long à le rejoindre, et je lui donnai plus d'une cordiale poignée de main. Jamais il n'en fut échangé de plus sincères et de plus pures en ce monde. Mac-Clure a bonne mine, mais il a très faim. Son récit de sa rencontre avec Pim dans la baie de Miséricorde aurait fait un beau sujet pour le capitaine Marryatt, s'il vivait encore.

" Il parait que Mac-Clure et son premier lieutenant se promenaient sur la glace. Voyant quelqu'un qui venait très vite de leur côté, ils crurent que c'était un homme poursuivi par un ours. Ils allèrent à sa rencontre, et, arrivés à une centaine de pas, ils virent que ce n'était pas un des leurs. Pim se mit à pousser des cris et agiter ses bras (il a la figure noire comme chapeau), et alors le capitaine et le lieutenant s'arrêterent, car ils étaient encore trop loin pour l'entendre.

" A la fin, Pim les rejoignit, tout hors de lui-même, et comme Mac-Clure lui criait : " Qui êtes-vous ? d'où venez-vous ? " il répondit tout haletant : Lieutenant Pim, *Herald*, capitaine Kellett." Mac-Clure n'y comprenait rien, car j'avais été le dernier avec qui il avait échangé une poignée de main au détroit de Behring. Il découvrit enfin que cet étranger solitaire était un véritable Anglais, un ange de lumière, comme il dit. On l'aperçut bientôt du navire ; et comme il n'y avait qu'une écoutille ouverte, l'équipage s'y trouva complètement entassé, tous voulant passer à la fois. Les malades sautèrent hors de leurs hamacs, et tout changea de face à bord en un clin d'œil."

Il est impossible de lire ces simples lignes sans émotion, et on comprend les sentiments de joie et de reconnaissance qui transportaient ces courageux marins. Après tant de périls surmontés, et au moment où ils en couraient de plus grands encore, après trois années d'une prison et d'une solitude dont ils ne pouvaient prévoir le terme, un miracle les rendait aux embrassements de leurs compatriotes et de leurs amis. Dans aucun livre il n'y a rien d'aussi grand et d'aussi beau que cette franche poignée de main qu'échangent ces deux marins en se rencontrant à une extrémité du monde où les hommes n'étaient jamais parvenus, et dont ils avaient forcé le passage par des points opposés.

Dès le lendemain, comme nous l'avons vu, le lieutenant Pim s'était remis en route avec le capitaine Mac-Clure pour rejoindre la *Résolue*, qui était encore à 170 milles de distance. Il leur fallut douze jours pour accomplir ce trajet. Les projets du capitaine se trouvaient naturellement changés, et les hommes qu'il devait renvoyer en deux expéditions séparées furent tous mis en marche sur la *Résolue*. C'étaient les plus malades et les plus fatigués ; et d'ailleurs, comme à travers une si grande distance il était difficile d'aller travailler l'*Investigateur* dans la baie de Miséricorde, le capitaine Mac-Clure était toujours décidé à ne garder avec lui que vingt ou trente hommes. Le lieutenant Cresswell fut chargé de conduire les autres à bord de la *Résolue ;* avec beaucoup de fatigue et de difficultés, ils y arrivèrent le 2 mai, et y reçurent tous les soins nécessaires. Comme sur vingt-quatre hommes, vingt deux avaient le scorbut, le lieutenant Cresswell, qui avait autant de santé que de résolution, partit encore sur la glace pour aller gagner, à travers le détroit de Barrow, l'île de Beechey où des bâtiments étaient en station, et pour envoyer de là en Angleterre des nouvelles de l'expédition. Ce fut lui-même qui les y porta.

Depuis ce moment on n'a plus de nouvelles du capitaine Mac-Clure et des vingt-cinq à trente hommes restés avec lui. Il a dû, en quittant la *Resolue*, aller retrouver son navire dans la baie de Miséricorde. Son projet était très arrêté et il en a envoyé communication en Angleterre afin que l'Amirauté pût prendre ses mesures en toute connaissance de cause.

Ainsi, dans le cas où la glace se serait brisée cet été et lui aurait permis de sortir de la baie et d'entrer dans le détroit de Barrow, il devait, s'il trouvait la route libre, se diriger directement sur le canal de Lancastre, qui, comme on sait, mène dans la baie de Baffin. Mais dans le cas où, sorti de la baie, il aurait trouvé la glace prise du côté de Lancastre, il devait toucher au port Léopold, où il y a un dépôt, y prendre pour un an de provisions, et risquer un nouvel hiver dans les glaces.

D'un autre côté, dans le cas où la baie de Miséricorde ne dégèlerait pas, et où il serait retenu jusqu'au printemps de 1854; voici quel est son projet, qu'on peut suivre sur la carte. Au mois d'avril (il s'agit du mois d'avril dernier), il laissera définitivement son navire et fera route à travers les glaces jusqu'au port Léopold, où il y a un bon bateau,

une maison et des vivres. Quand la saison navigable arrivera, il suivra avec son bateau la côte sud du détroit de Barrow jusqu'à la baie de Pond, qui est à la pointe de la baie de Baffin et du canal de Lancastre, et où on trouve généralement des baleiniers. S'il n'en trouve pas, il suivra la côte ouest de la baie jusqu'en face de Disco, où il passera et où il pourra soit s'embarquer sur un bateau danois, soit attendre la saison suivante.

De toute façon, si on envoie quelque bâtiment à son secours, c'est au port Léopold que l'on trouvera ses traces et un avis de son itinéraire. Si on n'en trouve pas là, c'est qu'il est perdu, et alors il est inutile de le chercher, car ce ne serait que sacrifier sans fruit des vies précieuses. Voilà ce qu'il explique lui-même avec une admirable simplicité :

" Si, dit-il, on ne trouvait point là de nos nouvelles, on pourra en conclure avec certitude qu'il nous sera arrrivé quelque fatale catastrophe, soit que nous ayons été entraînés dans la mer Polaire, soit que nous ayons été mis en pièces dans le détroit de Barrow et que nul n'ait survécu. Dans ce cas, je ne veux cependant pas prévoir, il sera complétement inutile de pousser plus avant à l'ouest pour nous porter secours, car avant qu'aucun bâtiment pût arriver ici, nous serions certainement tous morts, faute de provisions ; et alors je conseillerais de donner d'avance au commandant de cette expédition l'ordre de rebrousser chemin et de ne point risquer de perdre d'autres vies à la recherche de gens qui seront déjà morts..."

Il y a près d'une année que le capitaine Mac-Clure écrivait cela, et à l'heure qu'il est, ce qu'il y a de plus probable, c'est qu'il est encore dans la baie de Miséricorde, toujours prisonnier des glaces. Mais il y est avec le même infatiguable courage qui l'y a mené et qui l'en fera sans doute sortir, et avec ce sentiment qui lui faisait dire : " Si Dieu avait voulu nous faire périr, il ne nous aurait pas montré de si nombreuses et de si grandes miséricordes."

Nous accompagnerons encore le lieutenant Cresswell dans sa dernière course. Il partit de l'*Investigateur* le 15 avril avec vingt-quatre hommes, et quand ils prirent congé de leurs camarades, ils furent salués de trois hurrahs anglais en signe d'adieux. Ils avaient un traîneau sur lequel était un malade et le bagage. Un jour, ils s'aperçurent qu'un des leurs était resté en route ; c'était un pauvre matelot que le froid avait rendu presque fou. Ils retournèrent sur leurs pas et le trouvèrent à demi-noyé dans un tas de neige. Il fallut le soutenir pour le faire marcher ; il se jetait toujours sur la neige et on fut obligé de le coucher aussi sur le traîneau. Le 30 avril, ils virent venir au devant d'eux le lieutenant Pim et un marin de la *Résolue*, avec un traîneau et des chiens, et ils arrivèrent à bord, comme nous l'avons dit, le 2 mai.

Quelques jours après, le lieutenant Cresswell se remit en route avec douze hommes ; il emportait les dépêches du capitaine Mac-Clure. La petite troupe arriva le 2 juin à bord du *North-Star*, à l'île de Beechey. Elle avait fait 300 milles sur la glace ; et depuis la baie de Miséricorde, près de 500 milles. Un mois après, le *Phœnix*, arrivant d'Angleterre, prit le lieutenant Cresswell à son bord. Il n'était pas encore au bout de ses dangers. Le lendemain même le *Phœnix* fut battu par un ouragan qui poussait les glaces avec une force effrayante, et le *Breadalbane*, qu'il remorquait, fut littéralement mis en pièces. Ce fut l'affaire de quelques minutes, et les hommes n'eurent que le temps de sauter sur la glace. Voilà le genre de dangers auxquels sont exposés tous les jours les navigateurs arctiques.

Ce fut dans cette même tourmente du 10 août que périt l'infortuné lieutenant Bellot, de la marine française, dont le sort a excité en Angleterre et en France un si douloureux intérêt. Bellot avait déjà fait partie d'une première expédition envoyée à la recherche de Franklin, et l'année dernière, quand le *Phœnix* partit pour la baie de Baffin, il sollicita encore l'honneur et le privilége de partager ses dangers. Le *Phœnix* voulait communiquer avec sir Edouard Belcher qui était dans le canal Wellington, et Bellot demanda à porter lui-même les dépêches à travers la glace. Il était parti avec quatre hommes et un petit canot en caoutchouc. Un violent vent

sépara la glace de là ; Bellot envoya deux de ses hommes à terre dans le canot, et au même moment la glace se mit en marche et l'emporta avec ses deux derniers compagnons. La neige tombait abondamment; Bellot fit faire deux petites huttes de neige dans lesquelles les deux matelots se blottirent pendant que lui-même allait à la découverte. Comme il ne reparaissait pas ses compagnons se mirent à sa recherche ; ils virent flotter sa canne au fond d'une crevasse, dans un endroit où la glace se brisait de tout côté ; il y avait été jeté par le vent, et on ne le revit plus. Les deux matelots, après avoir erré pendant trente heures, finirent par retrouver leurs camarades, et purent miraculeusement rejoindre le bâtiment. Bellot était très aimé et très estimé de ses compagnons de toute classe, et on a vu quels hommages de sympathie et de regret ont été rendus à sa mémoire.

Le 23 août, le *Phœnix* quitta l'île de Beechey, et le 4 octobre le lieutenant Cresswell était à Thurso, à l'extrémité nord de l'Ecosse, d'où en cinquante-trois heures il arriva à Londres par les chemins de fer, ayant eu le premier l'insigne honneur d'avoir accompli entièrement le passage par la mer Arctique, d'un côté à l'autre du continent américain.

Il y a des "utilitaires" qui, en présence du résultat encore vague et incertain de ces magnifiques efforts du courage de l'homme, se posent cette éternelle prosaïque question : " A quoi cela sert-il ? " Pour aujourd'hui, pour l'heure présente, ils peuvent avoir raison. Il est certain que si la traversée de la mer Polaire a été trouvée, elle n'a pas encore été rendue praticable. Quelques aventuriers hardis se sont frayé une voie à travers les glaces ; ils ne l'ont pas encore ouverte aux balles de coton et au calicot vainqueur. Cette muraille impénétrable que l'intrépide Mac-Clure a trouvée devant lui, il y a quarante ans que Parry la rencontra aussi ; et tout fait croire qu'elle ne fut jamais rompue.

Toutefois, même au point de vue utilitaire et pratique, qui pourrait, qui oserait dire que la science moderne, déjà mère de tant de prodiges, ne trouvera point dans sa fécondité une victoire nouvelle sur les forces de la nature ? Hier encore, qui donc aurait pu prédire les merveilles accomplies par la vapeur et l'électricité ?

Nous ne savons pas ce que l'on trouvera, mais ce que nous savons, c'est que l'on trouvera quelque chose. Et dans tous les cas, qu'on en soit bien sûr, les belles actions ne sont jamais inutiles. Tout ce qui rend à l'homme le sentiment de sa dignité, tout ce qui développe son énergie, tout ce qui donne à ses facultés leurs plus sublimes expressions, n'est jamais inutile, n'est jamais perdu ni dans ce monde ni dans l'autre ; et les héroïques navigateurs que nous abandonnons ici dans leur tombe de glaces peuvent répéter ce que disait, il y a trois siècles, un de leurs précuseurs : *Heaven is as near by water as by land ;* on va aussi bien au ciel par eau que par terre.

L'Esprit de l'Avenir.

Que de publicistes de nos jours se sont écriés avec tristesse : la littérature s'en va ! Est-ce vrai ? nous sommes nous demandé aussi souvent.—L'un des chefs d'école de ce siècle pour prévenir la dégénérescence de l'art, comme on l'appelle aujourd'hui, conseillait de l'étudier à sa source, et posait pour fondement de son système les deux ouvrages les plus originaux qu'ait écrits la plume de l'homme, la Bible et Homère. Il a raison, et il a tort, ce nous semble. Les deux héros représentent en effet les deux tendances uniques de la nature humaine que l'on retrouve au fond de toutes ses manifestations, à savoir l'art païen, déifiant l'homme et la création, et l'art chrétien, montrant les créatures que dirige la main de Dieu. Ceci peut prêter à rire aux sceptiques, mais nous ne tenons point à persuader ceux qui cherchent le doute, et nous ne demandons à ceux qui respectent une foi sincère que la tolérance et l'impartialité en faveur de notre opinion.

Nous ne connaissons en ce monde que deux principes, le bien et le mal, et malheureusement ils sont souvent tellement confondus qu'on ne les peut séparer ; d'ailleurs les couleurs varient suivant la position des observa-

teurs. Ainsi que ce que nous allons dire ne scandalise personne.

Nous appelons art païen la description plus ou moins poétique, en vers ou en prose, de tout sujet humain considéré en dehors de l'influence créatrice et directrice de Dieu. Ainsi une tragédie, écrite dans l'unique but de la représentation des caractères, sans jugement moral des personnages, représentât-elle une scène biblique, serait pour nous de de l'art païen, tandis que nous verrions de l'art chrétien dans un ouvrage qui décrirait un fait plus ou moins historique de manière à montrer l'enchaînement des événements tramés par la main du Dieu juste et tout puissant. A ce compte là, nous dira-t-on, il est telle scène du théâtre antique qui est plus chrétienne que maint drame moderne. Nous en convenons en effet.

En un mot, nous appelons art chrétien toute représentation d'un fait dictée par un esprit soumis à la morale de l'Evangile, et art païen tout ce qui cherche l'effet dans la représentation plus ou moins fidèle des passions humaines, et nous disons que dans ces deux genres on ne peut trouver de plus vrais modèles que la Bible et les ouvrages d'Homère. Ce qui ne veut pas dire que dans Homère il n'y ait que de l'art païen ; nous ne parlons que de la tendance générale des deux ouvrages. L'un ne chante-t-il pas la colère d'Achille et l'autre la puissance de Dieu ?

Auqu[illegible] de ces deux systèmes en est main-[illegible]ure ? Ni à l'un ni à l'autre. [illegible] il est vrai, du dictionnaire [illegible] mythologie des anciens, mais au lieu des noms sont restées les choses, et, dépouillées du masque des divinités antiques, les passions humaines n'en sont pas moins encore les idoles de la plupart des poètes. Mais il faut pourtant se décider, et la littérature, comme la société dont elle est l'expression, devra choisir entre l'idole et le vrai Dieu, entre Homère et la Bible ; les deux ne peuvent s'accorder, du moins à notre avis. Pour nous qui croyons à la restauration chrétienne de l'humanité, le doute n'est pas possible, et nous conseillons aux littérateurs d'abandonner le vieux style et de chercher la véritable poésie dans la description du cœur humain vu non pas à travers les lunettes d'Epicure ou de Zénon, mais au moyen de la lumière de l'Evangile. Quelques uns l'ont fait déjà, mais ce ne sont pas les plus marquants, et cela se conçoit ; les grands talents croiraient peut être s'abaisser en s'humiliant devant la Révélation ; les vrais talents verront un jour qu'ils ne sauraient mieux faire.

La question est donc résolue pour nous, la littérature sera chrétienne. Est-ce à dire qu'on doive copier les pensées, le style, les mots de la Bible ? Non ; mais qu'on se pénètre de l'esprit biblique avant de juger la nature, l'homme et ses œuvres, et qu'ensuite on prenne la plume. Nous serons bien étonnés, si alors la plume de l'écrivain donne le jour à tant de systèmes nébuleux, à tant de récits faux et dangereux que produit aujourd'hui l'imitation batarde de l'art païen mêlée aux dogmes du christianisme. Il y a sans doute du vrai dans ces récits où la passion qui emporte le poète l'abandonne tout à coup et le laisse en proie à un malaîse cruel ; mais c'est une vérité bien inutile et quelque peu dangereuse à peindre. Peut-être l'homme d'autrefois, dont la conscience n'était pas réveillée par une révélation méconnue pouvait-il jouir en paix du triomphe de ses passions ; mais à supposer même que cela soit vrai, envierons-nous ce bonheur là ? et chercherons-nous à acquérir quelques années de volupté par une éternité d'angoisse et de regrets ? N'était-ce pas un repentir que Laïs vendait à prix d'or à Corinthe ?

Non ! le monde a passé la folle jeunesse, il est temps qu'il devienne sage et écoute la voix qui depuis mille et huit cents ans s'efforce de l'empêcher de dormir. Il faut que le monde soit chrétien, qu'il agisse en chrétien, qu'il parle et écrive en chrétien, et nous avons la conviction qu'il le fera. Il est surtout une des branches de la littérature où il est bien temps que la plume de l'homme cesse de contester à Dieu l'influence qu'il exerce, nous voulons parler des historiens. Assez longtemps la main tremblante des vieux chroniqueurs s'est bornée à enrégistrer sans examen tous les faits qui parvenaient à leurs oreilles ; assez longtemps les sceptiques ont cherché à rapetisser de grands faits par de petites causes et à expliquer par les errements de l'homme les desseins de la sagesse divine, il faut enfin que la voix des prophètes soit en-

tendue et que dans chacun des grands événements qui étonnent ce siècle l'historien reconnaisse la main de Dieu.

Ce n'est pas le tout que les rédacteurs de journaux viennent parler de hasards providentiels (choquant assemblage de mots!) et reconnaissent que Dieu rend aussi ses jugements; il faut qu'ils cessent de s'irriter contre des faits qui trompent leurs espérances ou leur ambition, et qu'humiliés sous la verge, ils prennent le sac et la corde, comme les habitants de Ninive. Encore quarante jours et Ninive sera détruite! Encore cent ans et viendra le déluge! Encore quelques siècles et le monde finira! Mais au temps de Noé on rit de ces paroles. Rira-t-on de nos jours de celles des prophètes? et si l'on se borne à n'y pas croire, refusera-t-on de reconnaître qu'on peut mourir et que, lorsqu'un roi meurt, ce n'est qu'un homme de moins sur la terre, un démon peut être de plus dans l'abîme, si l'on ne peut pas dire que c'est un ange de plus dans les cieux?

Historien! ce n'est pas tout de rapporter fidèlement les faits, il ne faut pas les dénaturer par de fausses explications. Mais que risquez-vous à dire que telle chose est arrivée parce que Dieu l'a voulu? Ah! mais peut être que votre attente a été déçue, que vos calculs ont été déjoués par un hasard providentiel, et comme cela ne vous convient pas, vous cherchez à en atténuer la portée et à l'expliquer d'une façon qui ne blesse pas votre amour propre. Puis on appelle cela de l'impartialité. De l'impartialité! La trouvez-vous en dehors des considérations chrétiennes! les hommes et les événements sont-ils jugés équitablement ailleurs que devant Dieu et autrement que d'après la lumière de son esprit? Préoccupés d'intérêts et d'affections terrestres, pouvez-vous arriver à cette impartialité dont vous faites si grand bruit?

Non! l'histoire ne sera bien écrite que quand un chrétien fidèle tiendra la plume, et nous y marchons, à cette heureuse époque. Déjà l'on se lasse de ces romans impurs où toutes les divinités du paganisme, masquées de noms modernes, s'associent à un foyer domestique qui ressemble fort à des tréteaux. Déjà le fatalisme voit ses thèses historiques renversées par une main invincible qui accumule des faits toujours plus incompréhensibles à l'œil humain; déjà le pouvoir des rois s'écroule et du milieu des masses affamées et chargées de fers sortent des malédictions envers les grands de la terre qui n'ont pas bien usé du pouvoir que Dieu leur a donné. Et quand du sein de l'anarchie, quand du fond de leur désespoir les peuples de l'ancien monde, las des hommes, crieront à Dieu et qu'une ère de miséricorde luira enfin sur le peuple humilié; quand une nouvelle colombe verra la fin de ce nouveau déluge, alors peut-être on rendra gloire à l'Eternel. Riez de ces prophéties, écrivains du jour, ce ne sont pas nous qui les avons faites et le jour viendra où, baissant la tête, vous direz comme le Musulman, plus [illegible] en que vous: C'était écrit! Mais où [illegible]ra-t-on. — Dans la Bible; et les Juifs, ce peuple prophétique, gardent les oracles de Dieu purs de toute altération jusqu'au jour où le monde les adorera.

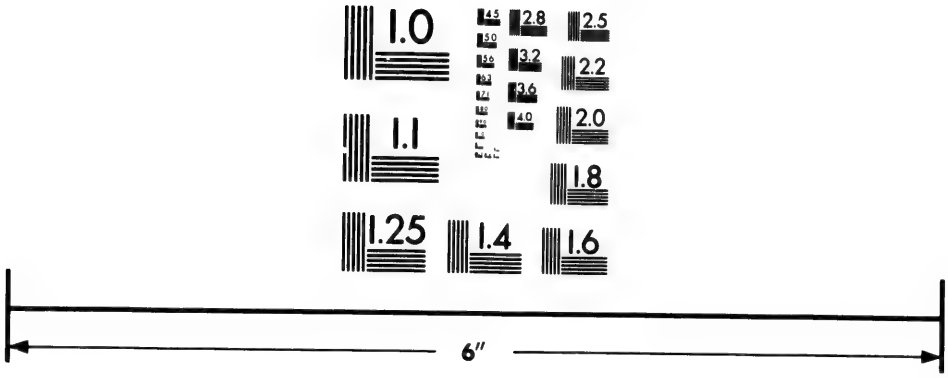
PIERRE LERMITE.

RÉSUMÉ
D'UN
Cours d'Economie Politique,
PAR M. EMERY, DE MALTE.

VII.—*Théorie économique.* § III. *Population. Moyen d'en diminuer l'accroissement.*

L'accroissement de la population a été préconisé par les philosophes, et les législations occidentales s'efforcent encore par divers moyens de le favoriser. Le père de l'économie publique, voyant dans le surcroît de population un surcroît de travail, y trouvait à la fois le moyen et le signe de la richesse. Cette opinion serait vraie, s'il ne s'agissait que de l'augmentation absolue de production; mais Adam Smith ne l'entendait pas ainsi; il parlait de la richesse et du bien-être des individus, et il était tombé dans une erreur grave, comme on finit par s'en apercevoir vers la fin du siècle dernier. La richesse et la population tendent à s'accroître l'une et l'autre, mais dans une proportion différente, de sorte que la richesse demeure de plus en plus en retard, et que, si la population suit sa pente naturelle, les sociétés doivent nécessairement s'appauvrir. Les lois qui président

IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)



Photographic
Sciences
Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

2.8
3.2
3.6
4.0
2.5
2.2
2.0
1.8
1.1
1.0

à la population ne sont pas sans doute des lois purement organiques ; l'intelligence et la volonté y ont leur part ; mais la liberté des individus, se déterminant d'une manière analogue suivant les circonstances, semble obéir elle-même à des lois générales ; physiologie morale qui est l'objet des calculs de la statistique et le fondement expérimental de l'économie, le lien qui attache le père à ses enfants est trop puissant pour permettre à l'homme de donner le jour à une famille qu'il exposerait à une mort assurée ; ainsi les progrès de la population se basent bien sur un progrès antérieur de la richesse ; les générations de l'homme sont limitées par la raison. Ortez, Ricci, Genovesi, proclamèrent en Italie que les progrès de la population sont toujours limités par ceux de la richesse. Il y avait loin de ces aperçus justes, mais incomplets, au système des lois de la population que Malthus fonda sur une série d'observations trop étendues pour laisser la moindre place au doute et à l'illusion.

En somme, 1o la population, doublant tous les vingt-cinq ans là où elle peut s'étendre sans obstacles, tend naturellement à s'accroître dans une progression géométrique.

2o L'accroissement des subsistances suit une marche différente que l'on pourrait comparer à la progression arithmétique, c'est-à-dire que la quantité du surcroît périodique devient toujours moindre relativement au tout.

3o La population trouve donc une limite infranchissable dans les moyens de subsistance, et tend à se développer jusqu'à cette limite.

En effet, 4o partout où la quantité des subsistances augmente, la population croît invariablement, à moins qu'elle ne soit arrêtée par d'autres obstacles.

5o Ces obstacles se réduisent à trois, un destructif et momentané, les calamités publiques ; les deux autres privatifs permanents, sont le vice de la contrainte morale que Malthus appelle une vertu. Malthus fut martyr des vérités incontestables qu'il avait découvertes. A défaut d'une réfutation impossible, il fut poursuivi par l'outrage et par l'ironie. L'apologie de la contrainte morale et la formule qu'il avait présentée pour les deux progressions de la population et de la richesse excitèrent surtout les clameurs. Le dernier point n'était cependant qu'une généralisation de faits évidents. Tandis que la population tend à s'accroître d'une manière constante et uniforme par la puissance génératrice de l'espèce, l'augmentation de la richesse rencontre des obstacles inhérents à la nature même des causes qui la produisent. Tout capital naît de l'épargne, c'est-à-dire d'une privation que s'impose le propriétaire du produit ; or, il n'épargnera, nous l'avons vu, que dans l'espoir d'un profit. Le profit diminuant, l'épargne diminue, et la diminution générale des profits est la suite inévitable de l'augmentation que subit le prix des approvisionnements des travailleurs et de la restriction des bénéfices de l'agriculture : résultats opposés, mais nécessaires tous les deux d'une même cause, l'obligation où l'on se trouve de cultiver des terres infertiles ou très éloignées, et l'impossibilité de faire produire à un sol au-delà d'un certain maximum, quel que soit le travail employé, en un mot les limites de la terre.

D'ailleurs, la limite absolue de la population n'est pas la somme des richesses en général, mais la quantité des subsistances ; et la question véritablement capitale est le rapport de l'accroissement de la population avec celui des subsistances. Quel que soit le genre d'industrie auquel on s'adonne, les profits en seront toujours réglés par ceux de l'agriculture qui fournit le pain et les matières premières. Un peuple manufacturier peut sans doute, au moyen de l'échange tirer son approvisionnement du dehors. C'est étendre le champ du calcul, c'est reculer la difficulté en reculant les frontières ; mais le champ demeure borné ; les frais de transport doivent entrer en ligne de compte. Enfin, en nous tenant aux éléments du calcul examinés jusqu'ici, il serait impossible que dans une nation arrivée à une certaine période l'accroissement de la population ne surpassât pas celui des richesses. Ainsi, loin de marcher vers une civilisation plus grande, l'espèce humaine tendrait, semble-t-il, à la misère ou à une extermination mutuelle.

Effrayé de ces conséquences, Malthus proclame la nécessité d'arrêter le mou-

vement de la population, et propose dans ce but l'abolition de toutes les institutions tendant à favoriser le mariage. Les disciples renchérirent sur les mesures que le maître indiquait, et ils outrèrent ses doctrines, sans les compléter.

Ce qui a conduit Malthus à désespérer de l'humanité, c'est que, pour avoir saisi son sujet avec étendue, il ne l'avait cependant pas embrassé tout entier ; c'est que son analyse des lois de la population n'était pas complète ; c'est qu'il avait négligé un des éléments essentiels du calcul, je veux parler de la contrainte morale. Malthus est l'auteur de ce mot ; l'on sait quelle grande place la contrainte morale occupe dans l'ensemble des idées. Malthus a vu dans la contrainte morale un moyen de ralentir le mouvement de la population, mais il n'en a pas compris l'essence. Il en fait une vertu dont il se proclame l'apôtre. La contrainte morale peut être, dans certains cas, pour certains individus, une vertu ; souvent peut-être elle est un vice ou s'y lie ; mais pour l'espèce humaine, et dans la généralité de cette pensée, la contrainte morale n'est ni vice ni vertu : c'est une loi de la nature humaine, aussi puissante que celles dont Malthus a trouvé la formule, loi qui régira infailliblement les phénomènes partout où les circonstances lui permettront de se déployer, et qui tend incessamment à ramener l'équilibre entre la population et la richesse.

L'Europe a méconnu cette loi, et les maux dont les sociétés modernes sont affligées n'ont au fond pas d'autre origine. Essayons d'en rendre compte aujourd'hui et de la définir avec quelque clarté.

La loi de la contrainte morale a la même origine que le capital, la division du travail, la hiérarchie sociale et l'esclavage, je veux parler de l'inégalité morale et physique qui se trouve entre les hommes. La supériorité naturelle a produit la supériorité de condition. Celle-ci une fois acquise, l'homme désire la conserver, non pour lui seulement, mais pour sa famille, et s'il ne peut la maintenir qu'à un petit nombre d'enfants, il se résoudra à n'en avoir que ce petit nombre. Voilà la contrainte naturelle, ou, si vous voulez, la contrainte morale. Supprimez cet intérêt par une combinaison quelconque, vous supprimez par la même le seul obstacle permanent et nécessaire au développement de la population et vous tombez dans les abîmes dont Malthus a dévoilé la profondeur. A Sparte, en Chine, partout où l'on a violé cette loi, les mêmes conséquences se sont reproduites ; les hommes ont subi la nécessité de détruire eux-mêmes leur progéniture, et Platon, dans son idéal de République, n'avait trouvé d'autres remèdes à l'excès d'une population surabondante que l'exposition des enfants et la promiscuité des femmes. Il est facile de se convaincre que la loi dont nous parlons est, en effet, une loi universelle. L'homme qui a dans la société une position acquise cherche à l'assurer aux siens. L'amour de la que distinction est plus fort dans la famille toute autre passion. Placez-là sur un degré quelconque de la hiérarchie sociale, elle s'efforcera sans doute de monter ; elle s'éteindra plutôt que de descendre. C'est l'histoire de toutes les aristocraties du monde. Cherchez dans la tribu, dans la cité, dans les royaumes comme dans les républiques, dans les villes comme dans les campagnes, vous l'y retrouverez toujours. La position acquise est une forteresse que l'on défend à outrance, si petite qu'elle soit. Il y a des exceptions, comme dans tout cet ordre de faits, mais des exceptions absolument insignifiantes. Si cette contrainte où Malthus voit le remède n'était véritablement que ce qu'il pense, une vertu naissant de la philanthropie, ou le résultat d'un raisonnement du pauvre qui veut améliorer sa condition en améliorant pour sa part minime celle de l'humanité, nous n'aurions qu'à fermer les yeux sur l'avenir de notre race. L'expérience entière est là pour montrer l'impuissance des obstacles artificiels contre les instincts et les besoins de notre nature. Mais cette contrainte n'est ni vertu ni raison ; dans le principe elle n'est point morale, c'est une impulsion naturelle, nécessaire pourrions-nous dire, les circonstances étant données, et suffisant seule, par la généralité de son application, à maintenir la population dans de justes bornes, en la tenant toujours au niveau des subsistances, sans qu'une mortalité causée par la disette vienne jamais en arrêter le mouvement.

Mais il est aisé de comprendre que de tels effets ne peuvent plus se manifester dans un état de choses où le plus grand nombre s'est trouvé d'une manière quelconque, souvent par la violence, quelquefois au nom de la liberté, dépouillé de toute espèce de propriété, de garantie, d'avantages quelconques en un mot à conserver aux enfants. La propriété du travail était, dans toute l'Europe, le château fort du travailleur. On l'en a chassé sans récompense. Maintenant il n'a plus d'autre position que celle que le monde lui laisse et s'abandonne sans regret à la loi de la nature. Ni lui ni les siens ne sauraient descendre. Le père n'a reçu de son père que le patrimoine de la nature ; il le léguera à ses enfants. Pour qui se priverait-il du peu de bonheur que la paternité lui donne. Pour sa famille ? non sans doute, car s'il appliquait la règle à sa position, il n'en aurait point du tout. Pour lui-même, disent les économistes. Mais l'ouvrier sait bien que son abstinence ne le rendra pas plus riche. Bien au contraire, l'industrie manufacturière lui demande une femme et des enfants qui, pour l'heure présente, lui gagneront bien plus qu'il n'aurait pu épargner ; or, l'heure présente est tout pour lui ; comment calculerait-il à longue échéance ? dans l'intervalle il mourrait de faim.

En un mot, on a voulu des *prolétaires*, on a des prolétaires.

L'Amérique exceptée, l'accroissement extraordinaire de la population n'a d'autre origine que la privation d'une position possédée jadis par l'ouvrier.

Dans tout état social il y aura sans doute une classe d'hommes sans position acquise, une classe de prolétaires. Et la chose est fort désirable. Si cette classe d'hommes n'existait pas, la population décroîtrait au lieu d'augmenter, les positions laissées vides par la mort, ne pourraient pas se remplir, et la richesse baisserait avec la population. Mais si cette classe est trop forte, elle tendra toujours à déborder les subsistances, et la mortalité, suite de la misère croissante, lui imposera seule des limites, selons les prévisions sinistres de Malthus.

A la vue des maux dont les nations sont menacées, les savants se résignent et ne savent donner aux ouvriers que des conseils de prudence et d'épargne. Pour ce qui regarde les calculs éloignés de la contrainte morale, l'ouvrier, nous le répétons, ne saurait les comprendre, et quant à l'épargne, n'est-il pas ridicule d'en parler à celui qui vit à la charge du public ou de sa paroisse ?

On sent bien que de tels avis sont une barrière inefficace ; aussi les sectateurs de Malthus proposent-ils des remèdes plus héroïques, ainsi l'abolition de toute charité, l'interdiction du mariage. Ils s'en prennent à ce propos au christianisme auquel ils attribuent tous ces maux, à lui qui n'a jamais cessé de recommander la continence. Au siècle dernier, l'austérité du christianisme était accusée d'empêcher le développement de la population. Aujourd'hui, chose bizarre, c'est le reproche contraire qu'on lui lance avec non moins d'amertume. Et cependant, malgré la diversité des temps, des lieux, des interprètes, le christianisme est toujours le même. C'est le bouc qu'on envoie au désert chargé des erreurs et des péchés du peuple. Eh bien oui, qu'on le charge et qu'on le calomnie ! Les misères de l'humanité n'ont elles pas été attachées à cette croix ? Laissons accuser notre foi des malheurs qu'ont enfantés l'égoïsme privé et l'ignorance ou la faiblesse des gouvernements ; un jour peut-être, on leur demandera de les guérir. Des remèdes plus conformes à la véritable nature du mal ont été indiqués déjà par la science. On a proposé aux gouvernements de convertir en capital une partie du revenu social par des prélèvements plus forts, mais mieux entendus, sur la richesse destinée à la consommation improductive, et d'augmenter ainsi le capital national. Ce but pourrait être atteint en distribuant les capitaux prélevés aux travailleurs, à charge d'une rente toujours capitalisée pour être distribuée à d'autres, de telle sorte que le capital augmentant toujours (et l'accroissement maladif de la population diminuant en même temps de quelque chose, par l'effet de mesure), les subsistances se maintinssent au niveau du développement de la population. De tous les remèdes proposés, celui-ci combat le plus directement le mal ; mais il est plus propre à le calmer momentanément qu'à le

détruire dans son principe.—Pour commencer, et comme mesure transitiore, nous avons conseillé d'élever gratuitement l'âge d'admission dans les ateliers en diminuant les heures de travail.

Le mal ne se guérira que lorsque les gouvernements auront ouvert au travailleur l'accès à un des degrés de la hiérarchie sociale, en créant pour lui une position et des garanties transmissibles à ses enfants. Alors le développement fièvreux de la population s'arrêtera, les épargnes seront plus considérables que jamais, la richesse croîtra, et non seulement la richesse, mais le bien-être. Les hôpitaux, les asyles et toutes les institutions pieuses resteront debout pour secourir des malheurs dont la race humaine ne saurait jamais s'affranchir entièrement; mais ces malheurs seront des accidents, et les nations entières ne seront pas menacées. L'émigration forcée, les modernes maisons de travail, et tous les autres remèdes inventés par la philanthropie, seront pour les générations à venir ce que sont à nos yeux les instruments de torture, dont la justice se servait naguère dans le pieux dessein de découvrir la vérité.

VIII.—*Théorie économique.* § IV. *Distribution de la richesse.*

Les produits de l'industrie se répartissent naturellement entre ceux qui ont concouru à la production par leur capital ou par leur travail. La part du capitaliste reçoit le nom de *profit*, celle du travailleur est son *salaire*. Dans les sociétés avancées, où le développement de l'industrie et de la population amène une grande consommation de matières premières, une troisième classe vient prendre part à la distribution, sans avoir concouru à la production, ni par le travail actuel, ni par le travail accumulé; ce sont les *propriétaires fonciers* qui reçoivent une partie des *produits* sous le nom de *rente foncière* ou de *fermage*.

I. Examinant les lois d'après lesquelles la distribution s'opère entre ces trois classes de personnes, M. Emery s'est attaché d'abord à la dernière; il a présenté à ses auditeurs, en la dégageant de quelques obscurités et en la défendant contre les objections qu'elle a soulevées, la belle et rigoureuse théorie de la rente que l'économie scientifique doit à Ricardo. Il résulte de cette théorie, sur laquelle nous aurons peut-être occasion de revenir dans ces articles:

1o Que la rente ne peut s'établir, en d'autres termes, que la culture des terres ne peut procurer un bénéfice supérieur à celui qu'obtiendrait la même quantité de travail et de capital affectés à d'autres industries, sans une circonstance particulière, étrangère à la nature même du travail, savoir la nécessité où l'on se trouve de cultiver la terre dans des conditions inégalement favorables; le produit agricole le plus chèrement obtenu réglant toujours le prix général, parce que la masse totale des produits est indispensable à la consommation.

2o Que la propriété foncière naît de rente, et non point l'inverse. (Sans la rente en effet, la propriété ne serait pas *utile*, il n'y aurait pas de propriété aux yeux de l'économie, et il serait à peu près superflu de la garantir.)

3o Que les causes qui tendent à faire diminuer la rente, comme les perfectionnements agricoles, l'introduction de nouveaux moyens de subsistance, la libre importation des blés, ne peuvent avoir qu'une action temporaire, tandis qu'elle tend à s'élever suivant une loi constante.

II. Nous nous hâtons d'arriver à ce qui concerne la portion du producteur par excellence, du travailleur immédiat. Les lois qui règlent le salaire des *ouvriers* se lient étroitement à celles d'après lesquelles on détermine le profit des capitalistes; le capital et le travail sont inséparables nous l'avons vu. Le capital a besoin de l'ouvrier pour le féconder; l'ouvrier ne peut rien faire sans un capital; mais le capitaliste et le travailleur réclament concurremment une part des produits, d'où résulte à la fois et la solidarité foncière de leurs intérêts et leur lutte constante.

A l'origine des sociétés, le capitaliste et l'ouvrier sont en général confondus dans la même personne. La chose a lieu de nos jours encore dans les industries qui n'admettent pas une grande division de travail, et dans cette union même il est possible d'observer les mêmes lois de distribution, d'observer la même lutte et

de déterminer quelle part des bénéfices revient au capital et quelle au travail actuel.

A mesure que la population augmente et que la production des matières premières devient plus difficile, ces deux classes tendent à se séparer, et l'immense majorité des ouvriers vit aujourd'hui en travaillant sur les capitaux d'autrui.

Sans nous arrêter aux circonstances qui font élever au-dessus du niveau général le salaire de quelques industries, élévation qui ne présente que le profit du capital consommé par l'éducation ou autrement, le niveau général des salaires étant toujours maintenu par la concurrence, posons d'abord la loi générale applicable à toute espèce de salaire ou de travail. L'ouvrier offre son travail, le capitaliste le demande. Si la demande de travail surpasse l'offre, les salaires s'élèveront immanquablement; dans le cas inverse, ils doivent s'abaisser. Mais plus la population ouvrière sera considérable, plus il y aura de travail offert; plus la masse des capitaux sera grande, plus il y aura de travail demandé. La fixation du taux des salaires dépend donc du rapport entre la population et les capitaux. Les salaires hausseront par l'augmentation du capital; ils baisseront par l'augmentation de la population. Si la population et le capital suivent un développement parallèle, les salaires ne subiront aucun changement. Il y a donc toujours deux moyens d'améliorer la position de la classe laborieuse, d'abord en favorisant l'accumulation des capitaux, puis en contenant par des lois sages le développement exubérant de la population.

Partant de ces principes, aussi simples qu'évidents, M. Emery examine l'état actuel des populations ouvrières et les questions que cette condition soulève. Avant de le suivre dans cette discussion intéressante, nous rappellerons encore quelques idées générales tendant à circonscrire précisément la portée de la loi que nous venons de formuler.

Cette loi est celle de la hausse ou de la baisse des salaires; mais il est facile de voir qu'il y a nécessairement dans le salaire un élément fixe, ou du moins dont les variations dépendent d'un autre principe. Quelle que soit l'offre et le besoin du travail, il faut que l'ouvrier puisse vivre, il faut que le salaire qu'il reçoit suffise aux frais de son entretien. Si la population abonde, ces frais d'entretien seront réduits au plus strict nécessaire; mais, arrivés à ce terme, ils ne pourront plus varier réellement, et les variations apparentes du salaire nominal (c'est-à-dire payé en argent) ne dépendront plus de la hausse et de la baisse des subsistances. Voilà donc un principe subsidiaire qui tend à régler les salaires; c'est le prix des matières premières. Mais dans quel sens agit-il, ce principe? Quel effet produit la hausse du blé? Evidemment une augmentation nominale, une baisse réelle: augmentation nominale parce qu'il faut plus d'argent pour se procurer le minimum nécessaire à l'existence, baisse réelle parce qu'un plus grand nombre de bras se proposent au travail. Si les salaires étaient élevés au moment où la disette se manifeste, il pourrait même y avoir baisse nominale, ainsi qu'il arrive souvent. Si l'on rapproche de ces raisonnements, confirmés par l'expérience générale, les résultats auxquels nous sommes arrivés en parlant de la population, on ne saurait méconnaître tout ce que la position actuelle a de sérieux et d'alarmant. D'un côté, toute augmentation dans le prix des matières premières tend à faire baisser le salaire *naturel*, à empirer la situation de l'ouvrier; de l'autre, le prix des subsistances doit nécessairement s'élever par l'accroissement disproportionné de la population, dont la véritable source est précisément la misère du travailleur. C'est l'impossibilité dans laquelle on se trouve en Europe de maintenir les capitaux à la hauteur de la population qui est la cause première des variations des salaires. Il est douloureux de le dire, mais on est obligé de s'avouer que dans l'organisation actuelle des sociétés européennes le sort des travailleurs empire toujours plus à mesure que la richesse générale augmente. Lorsque l'ouvrier n'arrive pas, malgré les efforts de toute sa famille, à vivre dans une modique aisance, la richesse qu'il produit est une calamité pour lui, non pas un bien. Elle élève l'édifice sous lequel il est écrasé, elle agrandit la distance qui le sépare du ri-

che et de l'homme libre. La prospérité de l'industrie, du commerce et de l'agriculture ne sont qu'une dérision amère pour celui qui voit couler l'onde à ses pieds sans pouvoir s'en désaltérer, qui voit, sans oser les saisir, les fruits s'échapper de ses mains. Que lui importe que la rente se soit augmentée de cent mille francs chez le grand seigneur du voisinage ? que sait-il des comptoirs des Indes et des peuples lointains que le commerce de son pays pourvoit des articles de son industrie ? Ce qui lui en revient à lui ne suffit pas à le rassasier de pain. Sa vie et celle de ses enfants n'ont plus aucune garantie ; une crise de quelques mois peut le perdre. Son sort dépend d'une révolte des nègres en Amérique, d'un soulèvement des serfs en Russie, d'une guerre asiatique.

Les économistes, plus jaloux de ce qu'ils appellent la richesse nationale que du bien des populations, remettent le souci des travailleurs à la Providence, tout en leur prodiguant les trésors de leur compassion.

D'autres estiment que les ouvriers ont leur sort dans leurs mains, puis qu'il dépend d'eux et d'eux seuls de maintenir la proportion entre leur nombre et la somme des capitaux. Au conseil de continence dont nous avons déjà parlé précédemment, ils joignent celui de l'assiduité au travail, de la sobriété et de l'épargne.

Nous ne reviendront pas sur la contrainte morale ; il est certain qu'elle agirait dans le sens cherché, mais il est également certain que l'ouvrier des sociétés modernes se trouve en dehors de cette loi d'abstinence, et que les conseils de ce genre ne sauraient exercer sur lui aucun empire. En réfléchissant sur cette matière, on arrive involontairement aux idées les plus sombres. On hésiterait même, à ne voir que la terre, à recommander à l'ouvrier la moralité ; car, s'il est moral, il se mariera, et son union sera féconde pour le malheur général. Une nourriture saine et forte répare les forces de l'homme sain ; elle tuerait le malade. La société est malade, et la vertu même irrite ses douleurs. Triste condition que celle où le bien même devient un poison. Il en serait ainsi, pour les classes ouvrières, de l'assiduité, de la sobriété et de l'épargne, qui sont assurément des qualités désirables dans tous les états.

On dit à l'ouvrier : Soyez *assidus*, c'est-à-dire travaillez plus que vous ne le faites ; mais la journée à déjà quatorze heures ; supposons que l'ouvrier en ajoute une quinzième, quel sera le résultat ? Un quinzième de plus d'une production dont tous les marchés sont pourvus ; en d'autres termes, c'est un quinzième de la population ouvrière que ce surcroit de travail rendra superflu. Mais ces ouvriers ne se résoudront pas à mourir de faim, ils offriront leur travail en baisse, et feront par là baisser le salaire de tous ; ainsi, pour travailler un quinzième de plus, les ouvriers seront appauvris d'un quinzième : offrir un nouveau travail quand cette offre abonde, c'est jeter l'huile sur le feu. Mieux vaudrait cent fois le chômage.

Soyez *sobres*, poursuit-on, c'est-à-dire réduisez-vous de plus en plus au strict nécessaire. Les ouvriers qui ont charge de famille sont déjà bien près de ce minimum au-delà duquel est la mort, et cependant leur salaire s'abaisserait encore si leurs compagnons placés dans une position plus facile s'habituaient à de nouvelles privations. Alors, en effet, l'ouvrier qui voudrait s'assurer du travail pour quelques temps, serait en état de l'offrir à meilleur marché, et, par ce moyen, ferait baisser le prix pour tout le monde. C'est ainsi que les habitudes de vie mesquine des Irlandais ont fait baisser le prix du travail en Angleterre.

Enfin on leur crie : *Epargnez* ; votre épargne accroîtra le capital national et la demande de travail sera augmentée. D'abord, dans la condition des ouvriers, l'épargne n'est guère possible ; mais il y a plus, l'épargne elle-même, bien loin d'améliorer leur position en général, la rendrait plus misérable encore.

La chose est très facile à concevoir, si l'on veut bien envisager la question d'une manière générale. Supposons que l'ouvrier ait besoin pour vivre d'un revenu de 500 francs ; aussi longtemps qu'il échange facilement son travail annuel contre 500 francs, l'épargne qu'il peut avoir faite se conserve et s'augmente, personne n'en souffre, tous en profitent plus ou moins. Mais il n'en est pas ainsi ; le travail n'est que faible-

ment demandé ; si personne n'avait d'épargne, personne ne pourrait offrir son travail au rabais ; le capitaliste supporterait la perte. Il y aurait peut être une crise momentanée, mais le taux général des salaires ne serait pas ébranlé. Quelques ouvriers, au contraire, ont une épargne ; ceux-ci peuvent travailler au-dessous de l'ancien prix, parce qu'en ajoutant au salaire l'intérêt de leur capital ils vivront encore ; mais s'ils le peuvent, ils le veulent, car il s'agit, avant tout, pour eux de sauver le capital. Et comme l'offre la plus basse fait nécessairement le prix, le salaire de tous baissera d'autant. Dans les pays d'industrie manufacturière les caisses d'épargne n'ont pas eu d'autre résultat. " Epargnez ! dit-on ; votre épargne vous servira dans les moments de crise ; " ce qui revient précisément à dire : " Epargnez ! lorsque les affaires n'iront pas bien, le capitaliste vous reprendra ce qu'il vous a donné, et vous y gagnerez toujours quelque chose, vous mourrez de faim un peu plus tard." A ces conseils dérisoires des hommes de science, les gouvernements se sont contentés, pour ce qui concerne les travailleurs, d'ajouter des lois préventives contre les émeutes. Et cependant, l'ouvrier ne peut rien sur son sort ; la poussière de l'air a plus d'effet sur une balance que les efforts du travailleur pour l'augmentation du capital national. Il appartient au législateur seul de forcer les capitaux à l'accumulation, au niveau ou plutôt au-dessous du capital.

III. Nous avons parlé de la part des travailleurs ; examinons maintenant celle qui revient aux capitalistes.

Le capital, c'est le travail accumulé ; c'est donc l'expression matérielle de la civilisation, de la liberté, de l'humanité. Nous avons vu que son existence et sa conservation dépendent de la présence des profits ; c'est assez dire de quelle importance est cet objet pour l'économie publique. Il nous sera permis toutefois de le traiter en peu de mots ; les lois qui règlent la variation des profits ont été acquises à la science par les travaux célèbres de Ricordo, et ne auraient plus rentrer dans le domaine de la controverse.

Les profits du capital comprennent tout le surplus de la production, déduction faite de la rente et des salaires. Il résulte de l'idée même de la rente foncière qu'elle n'influe en rien sur le prix des produits agricoles, toujours déterminé par les frais de production sur les terres les moins favorisées, c'est-à-dire sur celles qui ne donnent point de rente. La rente est l'effet, non la cause, de la diminution des profits de l'agriculture, et par conséquent de tous les profits en général. Dans l'appréciation des lois qui règlent ceux-ci, la rente peut donc être écartée. Plus la portion du produit surabondant affectée aux salaires est considérable, plus le profit diminue. Les profits s'abaissent et s'élèvent en sens inverse des salaires, et dans ce sens le taux des salaires règle celui des profits.

Telle est la première loi, la plus élémentaire. Sous ce point de vue, l'augmentation des profits semblerait directement liée à celle de la population qui, multipliant l'offre du travail, en fait naturellement baisser le prix. Mais s'il est des causes qui tendent à faire varier la proportion entre les salaires et les profits dans la distribution des revenus de l'industrie, il en est d'autres qui agissent dans le même sens sur les profits et sur les salaires ce sont toutes celles qui modifient la puissance productive du capital et du travail. Les circonstances qui diminuent, par exemple, la quantité ou la valeur des produits du capital, réduisent les profits sans que les salaires soient augmentés. L'abaissement général que l'on a signalé dans les profits des capitaux, chez les nations parvenues au faîte de la richesse et de la puissance industrielle, trouve son explication dans cette simple loi. La concurrence ne saurait abaisser, comme on le croyait jadis, le niveau général des profits ; mais elle tend à les ramener constamment à ce niveau, qui fléchit visiblement en raison des difficultés toujours croissantes que rencontre l'industrie agricole. L'industrie agricole donne la mesure des profits, parce qu'elle est la condition de toutes les autres. Or, l'augmentation de la population oblige de cultiver dans des conditions toujours plus défavorables pour arriver au maximum de production. Si l'excès de population amène la hausse relative des profits, on voit qu'il est loin cependant de favoriser leur grandeur

réelle. Les profits comme les salaires, toute l'économie, en un mot, se concentre dans ce point suprême, " les rapports de la population et du capital."

Dans l'état où les sociétés européennes sont parvenues, les profits du capital s'abaissent donc par l'effet d'une cause permanente, la difficulté croissante de la production des subsistances, en d'autres termes, l'augmentation de population. L'élévation des impôts fonciers est supportée, non par la rente, mais par le capital et par le travail. Les entraves apportées au commerce des matières premières agissent dans le même sens. Mais la diminution des profits est au moins le précurseur d'un appauvrissement général, non-seulement parce que, dans l'absence de profits, le capital ne saurait s'accroître, mais parce qu'il tend à se dissiper. Le luxe démesuré qui règne chez certaines classes et chez certaines nations, dénote à la fois l'accumulation considérable des richesses et la grande difficulté d'en tirer parti. Les capitaux abandonnent d'ailleurs promptement, pour d'autres contrées, les pays où leurs profits sont trop faibles. Les secours que la production reçoit des perfectionnements agricoles et industriels de toute espèce, ne sauraient, quels que soient leurs effets momentanés, balancer l'influence des causes que nous avons signalées, aussi longtemps que la population devancera le capital dans son développement.

C'est sur ce point que les gouvernements jaloux de conserver et d'augmenter la richesse nationale, devront surtout porter leur attention. La diminution des impôts qui tendent à grever les capitaux agricoles et la liberté d'importation des matières premières exerceraient sur la quotité des profits un effet salutaire, mais passager.

IX.—*Théorie économique.* § V. *Des Echanges.*

Après avoir, dans la première partie de son cours, étudié les lois de la production et de la distribution de la richesse, M. Emery a consacré quelques lignes aux questions relatives aux échanges. Notre dessein n'est pas d'en présenter ici l'analyse. Nous nous bornerons à indiquer les sujets traités, en rappelant dans l'occasion par un mot les solutions que donne la science aux problèmes les plus importants et les tendances particulières de l'enseignement de M. Emery. Familiers ou non avec la discussion des questions économiques, les lecteurs qui nous sont demeurés fidèles jusqu'ici possèdent sans doute une attention trop persévérante pour se rebuter d'une forme un peu aphoristique. Un mot leur suffira, et ils suppléeront aux développements.

Avec l'idée d'échange s'introduit celle de valeur. La valeur d'une chose est la propriété qu'elle a d'être échangée contre d'autres produits ou contre du travail. Plus augmente la masse des produits échangeables contre une quantité fixe d'un produit quelconque, plus la valeur de celui-ci s'élève relativement aux premiers. Si, partant de cette idée, nous nous demandons ce qui constitue ou ce qui détermine la valeur de chaque objet négociable, nous reconnaîtrons facilement que c'est le travail immédiat ou accumulé consacré à sa production. J'échange sans perte le fruit de mon travail contre celui d'un travail étranger, égal au mien ; il y a profit pour les deux contractants, puisque, ne produisant chacun avec avantage qu'un seul article de richesse, nous avons besoin d'objets variés. La valeur *réelle* d'un objet utile est toujours égale à la quantité de travail nécessaire à sa production.

Mais l'idéal d'échange que nous venons de peindre n'est pas constamment réalisé ; à l'*utilité* relative chacun joindrait volontiers un bénéfice réel ; il en trouve souvent l'occasion dans les besoins de l'autre partie contractante qui l'obligent à donner sa marchandise avec perte, c'est-à-dire à l'échanger contre le produit d'un travail moindre, mais dont il ne saurait se passer. Dans la supposition naturelle que toutes les marchandises utiles soient demandées, la valeur d'échange semblerait devoir être déterminée exclusivement par l'abondance ou la rareté relatives de chaque produit sur le marché. Si les étoffes abondent et que le blé soit rare, les agriculteurs s'habilleront contre peu de blé, et *vice versâ*. Il en serait ainsi de tous les produits quelconques. Plus

un produit est rare, plus il est demandé, plus son prix s'élève ; plus il est abondant, plus il est offert. En un mot, la valeur échangeable est déterminée par les rapports de l'offre et de la demande. Cette formule générale est vraie assurément ; mais modifie-t-elle sensiblement l'importance pratique de la première ? la valeur échangeable peut-elle s'écarter d'une manière sensible et durable de la valeur réelle ? On se gardera de l'affirmer, si l'on embrasse d'un même coup d'œil tous les éléments de la question. En s'en tenant à la formule *de l'offre et de la demande*, que nous venons d'exposer, la valeur d'un produit serait déterminée par sa quantité ; une réflexion plus attentive conduit au résultat inverse, et l'on doit reconnaître que c'est la quantité de la production qui est déterminée par la valeur du produit sur le marché. En effet, que le prix d'un article s'élève par sa rareté, de manière à faire monter au-dessus du niveau général les bénéfices du producteur, aussitôt les capitaux, avides de profits, se jetteront sur cette fabrication et feront bientôt baisser le prix en rétablissant l'abondance. La dépréciation d'un produit, par suite de sa trop grande affluence, ne saurait être plus durable ; les capitaux surabondants s'éloigneront pour ne pas travailler en perte, et le prix remontera. La concurrence des capitaux a donc pour effet de ramener, constamment, en d'autres termes, de maintenir la valeur d'échange au niveau de la valeur réelle, c'est-à-dire des frais de production, minimum du prix d'échange, sans lequel le produit ne saurait entrer dans le commerce.

Mais les frais de production, dont nous venons de parler, se composent de deux éléments distincts, les salaires et le profit du capital, et la proportion de ces éléments n'étant pas la même dans toutes les industries, les causes de variation dans le prix devront agir inégalement. Une hausse générale des salaires élèvera le prix des articles qui exigent une quantité de travail immédiat considérable proportionnellement aux capitaux engagés. En d'autres termes, les articles qui exigent un long travail et beaucoup de capital baisseront. De même l'abaissement des salaires équivaut à la hausse des articles, à la production desquels le salaire n'a qu'une faible part. Les produits qui exigent à peu près autant de capital que de travail, seront moins affectés de ces variations et pourront dès lors servir jusqu'à un certain point de mesure pour apprécier la valeur relative de tous les autres. Les métaux, les métaux précieux en particulier, jouissent de cet avantage. Les frais de production qu'ils réclament varient sans doute, mais faiblement. Du reste, la mesure fixe de la valeur, cette pierre philosophale d'une époque de l'économie, est encore un problème à résoudre, ou plutôt la science s'en est affranchie en démontrant qu'il est insoluble. La pensée saisit sans doute la véritable mesure de la valeur, et l'exprime en disant que c'est le travail ; mais la combinaison du travail présent et du travail passé dans des proportions différentes, rend cette mesure absolument inapplicable. La valeur actuelle d'un produit ne peut jamais être déterminée que relativement à la valeur actuelle de tels ou de tels autres produits déterminés.

Passant à l'examen des moyens d'échange, M. Emery a traité d'abord des métaux et de la monnaie. Après avoir indiqué les qualités naturelles qui rendent l'or et l'argent particulièrement propres à ce genre d'utilité, il démontre aisément que toutes ces qualités seraient insuffisantes sans la valeur commerciale de ces métaux, valeur attaché absolument, comme celle de tout autre chose, aux frais nécessaires pour les recueillir et les faire entrer dans le commerce.

La quantité de monnaie en circulation chez un peuple détermine sa valeur relative, ou le prix en argent de toutes les autres marchandises. La rapidité de la circulation agit sur la valeur comme l'augmentation de la quantité de monnaie. Le privilége qu'ont les gouvernements de frapper la monnaie, est un monopole qui leur permet de la maintenir au-dessus des frais de production, et de réaliser par là des bénéfices qu'une augmentation dans la quantité de monnaie convertirait bientôt en perte. Lorsque la masse du numéraire circulant en a fait baisser la valeur au-dessous des frais de production du métal, les particuliers réalisent un bénéfice en la fondant, sous-

traction dont l'effet est de ramener le métal à sa valeur réelle. La richesse des nations est loi de dépendre de la quantité du numéraire qu'elles possèdent. Il y a même un avantage considérable à la rareté du numéraire ; car elle équivaut au prix de tous les autres produits, ce qui offre au commerce d'exportation les plus grandes facilités. Une nation, où l'argent est trop commun, ne peut pas exporter autre chose ; la ruine de l'industrie espagnole, après la découverte des mines de l'Amérique, est un exemple frappant de cette vérité.

Le prix de l'or et de l'argent étant déterminé par les frais de production, et accidentellement par leur plus ou moins grande abondance sur la place, il est clair que leurs valeurs respectives doivent varier, et l'expérience fait voir qu'il en est constamment ainsi. Aussi, n'est-ce pas sans inconvénient que la plupart des gouvernements ont voulu fixer d'une manière permanente ces rapports essentiellement mobiles. Cette fiction légale tourne au détriment des créanciers toujours obligés, à moins de stipulation expresse, de se contenter du métal le moins recherché au moment du payement, et qui, par là, se trouvent souvent en perte. Il vaudrait mieux, même en conservant les deux espèces de monnaie, ne déterminer la valeur légale que d'une seule, savoir celle du métal au moyen duquel se fait la plus grande partie des échanges. Sur le continent européen, c'est essentiellement l'argent, en Angleterre c'est l'or. Les gouvernements ne gagneraient pas moins que les particuliers à la mesure que nous conseillons ; car la différence entre la valeur nominale des métaux et leur valeur réelle a souvent pour résultat d'élever le prix des lingots au-dessus de celui de la monnaie. Les détenteurs de celle-ci rétablissent sans doute bientôt l'équilibre au moyen de la fonte ; mais ce n'est jamais sans perte pour le gouvernement auquel la frappe des monnaies occasionne une dépense considérablement augmentée par cette lutte avec l'industrie particulière.

Les principes que nous venons de rappeler relativement à la valeur des espèces métalliques sont confirmés par l'étude d'un moyen d'échange subsidiaire auquel d'assez tristes expériences n'ont pu faire renoncer et qui, dans nos sociétés modernes, a acquis une haute importance, nous voulons parler du *papier-monnaie*. La valeur du papier-monnaie se pose, non sur une promesse de remboursement toujours illusoire, mais sur la loi qui oblige les particuliers et les caisses publiques à l'accepter en paiement. La mesure de cette valeur est, comme celle de l'argent, le rapport de sa quantité avec les besoins des échanges ; seulement il n'y a pas de minimum à la baisse, parce qu'il n'y en a pas à l'émission, les frais de production étant insignifiants. L'histoire des différents papiers-monnaies fait voir qu'ils se sont maintenus constamment au pair, et que parfois même ils se sont élevés plus haut, aussi longtemps que leur émission a été réglée d'après les besoins ; aussi longtemps, en d'autres termes, que cette émission n'a pas surpassé la quantité de numéraire soustraite à la circulation dont elle devait tenir lieu. L'histoire montre également qu'aucun gouvernement n'a su demeurer dans cette limite, mais que tous, pressés par des besoins momentanés ou séduits par ce moyen si facile en apparence de se procurer la richesse, ont déprécié leur papier-monnaie par d'excessives émissions.

La fameuse crise des assignats de la république française, en particulier, s'explique entièrement, ainsi qu'on l'a reconnu, par leur trop grande abondance, indépendamment de l'état du crédit public et des circonstances politiques. Il est facile de se convaincre que le même phénomène serait produit dans la situation la plus prospère, et que la dépréciation n'aurait guère été moins grande si la République avait mis en circulation, au lieu de papier, une quantité pareille d'écus au meilleur titre, mais inexportables comme les assignats. La différence est seulement qu'un métal aurait toujours conservé quelque valeur comme marchandise, tandis que les assignats, devenus impropres aux échanges, n'avaient plus aucune utilité et devaient par conséquent tomber tout-à-fait. Pour apprécier justement les causes du discrédit des assignats, il ne suffit pas d'observer que la quantité émise était vingt-trois

fois plus forte que la quantité de numéraire nécessaire dans les temps ordinaires aux échanges de la France entière ; il faut tenir compte d'autres circonstances encore tendant à augmenter cette disproportion. Un grand nombre de provinces n'avaient pas accepté la nouvelle monnaie. Le numéraire restant lui faisait concurrence. Enfin la baisse elle-même et l'inquiétude qui en résultait, donnaient une impulsion fiévreuse à la circulation d'un papier dont chacun voulait se défaire.—Il serait déraisonnable de prétendre que le crédit du gouvernement ne soit pour rien dans les altérations de valeur que subit le papier-monnaie ; mais ce que la situation critique de l'État fait redouter n'est pas l'impossibilité du remboursement ; on sait assez qu'il n'en est jamais sérieusement question ; ce sont des émissions nouvelles.

La théorie indique donc un moyen certain de maintenir au pair le papier-monnaie, c'est d'en régler la quantité sur les besoins des échanges ; avec cette précaution, le papier remplacerait les métaux avantageusement ; et comme ceux-ci, indépendamment du secours qu'ils offrent au commerce, ont encore une valeur intrinsèque et sont un article de richesse, une nation qui retirerait de la circulation toutes les espèces monnayées, réaliserait, à ce qu'il semble, un considérable bénéfice. Ce serait, pour plusieurs états, un moyen de payer promptement leurs dettes et de diminuer sensiblement la charge de l'impôt.

Ricardo a mis beaucoup de soin à développer l'idéal d'un système monétaire reposant uniquement sur le papier et à l'abri des risques de dépréciation. Il suffirait, pour obtenir ce résultat, que la banque publique chargée de l'émission, échangeât ses billets contre des lingots d'un certain poids, toutes les fois que leur valeur s'abaisserait au-dessous de celle de l'or. Par la soustraction d'une certaine quantité de billets, le niveau serait bientôt retabli ; ainsi la quantité d'or que les caisses publiques devraient conserver en réserve, ne représentant que les oscillations de valeur possibles, serait infiniment moindre que la somme de papier-monnaie mise en circulation.

Cette institution, dont nous n'indiquons ici que les principaux traits, est fort ingénieusement calculée ; et la nation en mesure de la mettre en pratique, y trouverait certainement une véritable économie, tout en s'assurant les avantages du moyen d'échange le plus commode qu'il soit possible d'imaginer. Cependant, M. Emery ne croit pas qu'il soit convenable d'en conseiller l'introduction, parce qu'aucun moyen préventif ne saurait garantir entièrement la société contre les abus que l'usage du papier-monnaie rend si faciles ; aucun gouvernement n'a jusqu'ici résisté à un attrait presque irrésistible, dans des circonstances pressantes. Les garanties du présent ne sont pas beaucoup plus fortes que celles qu'offrait le passé, et nul ne peut répondre de l'avenir. Les remèdes indiqués par Ricardo montre qu'il a senti ce danger, mais ne sauraient le prévenir.

Le principal moyen d'échange entre les différentes *nations* est la *lettre de change* dont l'origine remonte assez haut, puisqu'on la trouve employée en Europe dès le milieu du treizième siècle. Il serait superflu d'en expliquer ici le mécanisme et d'en faire ressortir les immenses avantages.

La circulation des billets au porteur et des bons de banques de dépôt repose sur le même principe que celle des lettres de change dont ces papiers de pure confiance ne sont qu'une simplification.

La *banque de dépôt* reçoit l'argent monnayé et les lingots des particuliers qu'elle échange contre des billets toujours remboursables. Elle garantit les métaux précieux de la diminution résultant de leur fréquent emploi, offre un moyen sûr et commode d'échanger les espèces étrangères, et simplifie singulièrement les paiements. Ses bénéfices consistent dans un droit minime, perçu sur le transport des crédits, et dans un faible intérêt prélevé sur les sommes qu'elle prête contre un nantissement de lingots. La direction de cette banque ne saurait être contrôlée avec trop de sévérité, et la publicité donnée à ses actes être trop grande ; car si les moyens qu'elle a de compromettre la fortune de ses actionnaires et le crédit public sont immenses, le soupçon le plus léger suffirait pour la ruiner.

Les *banques mixtes* reçoivent en dépôt l'argent des négociants et font leurs paiements en échangeant les lettres de change tirées sur leurs commettants contre les effets dont ceux-ci sont porteurs. Un appoint en or assez insignifiant suffit, grace à ce procédé, pour les mouvements de capitaux les plus considérables. L'économie de temps, de transport et de numéraire qui en résulte, est facile à comprendre.

Les profits du banquier consistent dans le parti qu'il tire du surplus des dépôts qui ne doivent jamais s'abaisser au dessous d'un minimum déterminé selon l'importance et la nature des spéculations auxquelles chaque déposant se livre.

L'utilité des deux sortes de banque dont nous parlons n'est achetée par aucun danger inévitable et tenant à la nature même des choses ; il suffit, pour les rendre entièrement bienfaisantes, d'un ensemble de précautions intelligentes. Mais le rôle de ces établissements se borne au perfectionnement, à la simplification des moyens d'échange ; elles n'ont pas la prétention de les multiplier. Il n'en est pas de même du système du *crédit public* ou des *banques de circulation* qui joue un rôle si considérable dans le mouvement industriel de toutes les nations où il s'est introduit sur une plus ou moins grande échelle.

Le rôle des banques de circulation ou d'escompte consistent à échanger, en prélevant un intérêt déterminé, des lettres de change à terme contre des billets de banque payables immédiatement et circulant par conséquent comme de la monnaie métallique, aussi longtemps que le crédit de la banque est affermi. La quantité de numéraire que la banque doit conserver en caisse est déterminée par le nombre de billets qui se présentent au paiement ; ce nombre lui-même dépend des besoins momentanés de l'industrie, de la nature des billets émis par-dessus tout du crédit de la banque. Les bénéfices de la banque consistent essentiellement dans l'escompte ou dans les profits du capital représentant la différence toujours très considérable entre la somme que la banque tient présente en lingots ou en espèces, et celle qu'elle retire par l'encaissement des lettres de change endossées à son profit. La condition d'existence d'un établissement de ce genre, c'est de ne jamais suspendre ses paiements, pas même pendant une heure. Sa marche serait assurée s'il avait la prudence de n'escompter que des lettres de change sûres et à court terme, et de faire travailler ses capitaux exclusivement dans des entreprises dont il fût aisé de les retirer au moment voulu. L'histoire des banques ne nous offre guère jusqu'ici d'exemples pareils ; aussi est-il bien peu d'établissements de ce genre dont les paiements n'aient été suspendus et qui n'aient amené des désastres commerciaux. Il est difficile de prévenir le retour de pareils malheurs aussi longtemps que le crédit reposera sur de telles bases. Les garanties les plus puissantes en apparence échoueront contre l'intérêt momentané des directeurs et des actionnaires, dont les bénéfices sont d'autant plus forts que les billets escomptés sont à plus long terme, et que la somme réservée aux paiements est moins considérable. D'ailleurs, nulle prévoyance humaine ne peut calculer tous les évènements et prévenir tous les revers. Aux considérations qui ont conduit M. Emery à déconseiller le papier-monnaie il s'en joint de nouvelles, et peut-être plus absolues, pour se prononcer contre l'extension donnée de nos jours au crédit. L'on ne saurait prétendre que le système des banques soit indispensable ; si les lettres de change offertes inspirent de la confiance, les capitalistes les échangeront toujours au même taux que ces dangereux établissements. Ami comme les amis du monde, le crédit fait aller tout au mieux alors que tout irait bien, il excite l'industrie et semble multiplier la richesse ; mais à l'heure du danger, il nous abandonne et se retourne brusquement contre nous pour nous accabler.

X.—*Théorie économique.* § VI. *De la consommation et du luxe.*

Entre les deux modes de consommation généralement distingués par les économistes, nous en avons placé un troisième, la consommation destinée à l'accroissement des forces productives dans l'homme et dans l'humanité. A défaut d'un meilleur terme, nous avons appelé

cette consommation *perfectionnelle*. Par l'introduction de cette idée nous évitons la difficulté qu'on a trouvée à la détermination abstraite des limites qui séparent la consommation productive de l'improductive; aussi nous dispenserons-nous de prendre parti dans les débats élevés à ce sujet Ce n'est pas que dans la pratique l'étendue précise de chacune de nos trois catégories ne pût aussi fournir matière à contestation. Les divisions de cette nature sont toujours soumises à l'inconvénient d'un certain arbitraire dans le détail. Mais du moins les trois idées générales sont-elles claires en elles-mêmes.

On voit que la consommation productive comprend tout le capital qui se reproduit sous une autre forme, avec un bénéfice; ainsi, le salaire des ouvriers, les matières de toutes les industries, les instruments du travail qui se détruisent par l'usage.

Nous ferons rentrer dans la consommation perfectionnelle toute la partie des revenus qui, sans être directement reproduite, tend cependant à favoriser la production, en augmentant la puissance et les effets de ses agents matériels et spirituels. Par quelques-unes de ses branches elle touche à la consommation productive et se confond même avec elle; d'autres n'exercent sur la production qu'une influence plus générale, plus éloignée, sans être pour cela moins certaine et moins puissante. Les routes, les ports, la police, les tribunaux, l'administration publique, les armées de terre et de mer, les écoles techniques et l'éducation en général, le culte même et les beaux-arts appartiennent, en principe du moins, à la sphère de la consommation perfectionnelle. Il est inutile, pour notre dessein, que cette énumération soit complète.

Toute consommation qui a lieu sans augmenter la richesse ou sans la faciliter mérite le nom d'improductive. Telle est, selon le cours naturel des choses, celle du propriétaire foncier et du capitaliste oisifs, qui vivent, l'un de sa rente, le second de l'intérêt des sommes prêtées. L'industriel et l'ouvrier ont, du reste, aussi leur part à la consommation improductive, tout comme rien n'empêche les classes privilégiées de la fortune de dépenser leurs revenus dans une consommation perfectionnelle ou de les convertir en capitaux par un emploi productif.

Mais une consommation quelconque de la richesse peut-elle réellement être stérile? Ses effets sur le travail et sur le bien-être général ne seront-ils pas, dans tous les cas, salutaire? On serait tenté de se ranger à cette idée populaire, en voyant la faveur accordée au luxe par les gouvernements et par les institutions du plus grand nombre des pays de l'Europe. Il n'y a pas besoin toutefois de beaucoup de réflexions pour en revenir. La consommation stérile ou le luxe, car c'est pour nous la même chose, ne peut porter que sur les profits; autrement il va sans dire que la diminution du capital destiné à la reproduction amènerait une prompte ruine. Mais la part des profits que le luxe consomme n'aurait pas été enfouie sans celui-ci; le travail l'aurait fécondée, elle aurait au besoin fait naître le travail; en un mot, elle serait devenue capital, richesse, tandis qu'elle est anéantie. Ce qui n'est pas consommé par le luxe se consomme reproductivement ou perfectionnellement. Ce mot seul tranche la question, nous ne disons pas qu'il l'épuise. De nombreux industriels trouvent dans les riches oisifs leurs plus grands consommateurs: la demande que fait le luxe excite le mouvement de leurs affaires, d'où résulte pour eux la conséquence incontestable que le luxe favorise l'industrie, et partant la richesse; et l'autorité de grands noms vient appuyer cette grossière méprise! Les industriels, (dont plusieurs du reste ont raison pour ce qui concerne leur individu et leur profession particulière,) prennent ici l'effet pour la cause. Le luxe ne favorise pas la richesse; pour sa part il la détruit; mais la détruire c'est la supposer. Le luxe ne favorise pas l'industrie; c'est la richesse préexistante qui favorise à la fois l'industrie et son ennemi le luxe.—Il faut des consommateurs à l'industrie, la chose est incontestable; mais l'industrie est elle-même le plus grand des consommateurs. Le grand seigneur voisin consomme une rente de 100,000 francs et procure par là de l'ouvrage à de nombreux ouvriers. Supposons qu'il eût appliqué ces 100,000

francs à quelque emploi productif: il aurait encore acheté pour 100,000 francs de produits et fait travailler tout autant de bras; puis l'année suivante, cette consommation, ce travail, auraient augmenté de tous les profits, et les capitaux se seraient accumulés. Si la consommation était entièrement productive, elle augmenterait loin de diminuer; mais les produits, la richesse, augmenteraient davantage encore. — Que si l'on craint cette progression même, si l'on se plaint de manquer de débouchés, cela ne peut venir que d'une manière abstraite de considérer les choses qu'il oublie que chaque producteur joue un double rôle et qu'il est aussi consommateur. La suppression du luxe équivaut à l'accumulation des capitaux; l'abondance des capitaux multiplie la demande du travail, et celle ci fait élever le prix des salaires, c'est à dire met le producteur, le travailleur en état d'augmenter sa consommation. L'épargne, en d'autres termes, et la simplicité, c'est le chemin de la richesse sociale, pour toutes les classes et pour tous les citoyens; c'est le chemin de l'aisance, de la prospérité, de la liberté. Si la grande majorité des citoyens parvenait à l'aisance, ce qui arriverait naturellement, et sans détriment pour les grandes fortunes, bien au contraire, par l'accumulation des capitaux, la consommation générale atteindrait une hauteur que ne sauraient jamais lui donner le luxe et la prodigalité des particuliers et des gouvernements; seulement elle perdrait son caractère de stérilité et deviendrait consommation perfectionnelle. On prend le luxe pour une cause de richesse, parce qu'il en est le signe, disions nous. Une observation plus étendue nous conduirait à contester même ce dernier point. Les consommateurs improductifs par excellence sont les sauvages.

Au nombre des consommateurs improductifs nous avons rangé les gouvernements. Ce point mérite une attention particulière, puisque les revenus des gouvernements sont prélevés sur les profits du travail national, dont ils absorbent généralement une partie très-considérable.

Les gouvernements sont favorisés dans leur tendance à la consommation improductive par une opinion singulière: c'est que la grandeur des charges publiques ne nuit pas à la richesse nationale aussi longtemps que les sommes prélevées étant consommées dans le pays, elles retournent sous une autre forme dans la poche des citoyens. Les contributions sont plutôt un bienfait, dit-on, puisqu'elles stimulent l'industrie particulière qui cherche à réparer cette perte par une augmentation de travail. Aussi longtemps que les prélèvements sont assez légers pour être véritablement balancés par le surcroit de travail, on peut accorder qu'ils stimulent l'industrie et la secondent indirectement; mais que la consommation improductive des gouvernements ne soit pas une destruction immédiate de la richesse, c'est ce qu'après réflexion nul homme de bon sens ne voudrait soutenir.

Les contributions retournent aux contribuales, nous le voulons; mais de quelle manière? contre des produits, et ceux-ci ne leur reviennent plus, ils sont détruits par la consommation improductive. Il y a toujours un double prélèvement, le prélèvement de l'impôt, qui généralement parlant, est un prélèvement fictif, puis le prélèvement des produits échangés contre l'impôt, et celui-ci est bien réel, sans compensation quelconque, à moins que l'emploi des sommes prélevées ne soit en lui-même utile, ce qui ne rentre plus dans la question que nous examinons. Il est clair que les impôts appliqués aux routes, à la justice, à l'éducation, au perfectionnement de la nation, en un mot, et de l'atelier national, sont un argent bien placé; mais lorsqu'ils servent à diminuer le travail en créant des sinécures, à favoriser le luxe privé en flattant les goûts de faste et de vanité de la nation, ils sont directement, et par leur influence éloignée, un levier puissant de sa ruine. — Le raisonnement dont on se sert pour les justifier est tout pareil à celui d'un percepteur qui, pour imposer silence aux cris du contribuale, lui dirait: Vous vous plaignez que l'Etat vous ait pris un écu: mais point du tout: cet écu le voilà, je suis prêt à vous le rendre—contre cent sous!

On n'objectera pas contre l'abondance des produits qui resulterait de l'écono-

mie, qu'elle favorisait un trop grand développement de la population ; car si la population peut devenir excessive, c'est toujours relativement à la masse des produits.

Le luxe est à la fois le symptôme et la cause de la décadence des nations. Le symptôme, parce qu'il annonce que le faîte est atteint, que la richesse ne s'accroit plus, que les capitaux deviennent improductifs. La cause, par suite des habitudes qu'il fait prendre et qui ne se perdent plus, des vices qu'il favorise et qui détruisent le travail. Quand des besoins nouveaux surviennent, le luxe ne fait pas place aisément à la consommation productive et le capital disparaît.— C'est dans ce sens seulement que des impôts considérables, mais bien répartis et bien appliqués peuvent devenir utiles. Que le gouvernement se charge exclusivement de la consommation improductive, comme faisaient l'antique Egypte et le moyen âge, et les habitudes de sobriété et de travail se maintiendront dans la nation. Tout le luxe d'une nation doit-être dans la consommation perfectionnelle. Il vaudrait beaucoup mieux pour un peuple que la partie de son revenu qui n'est pas consommée utilement fût jetée dans la mer. La richesse n'y perdrait rien, elle y gagnerait: car la contagion du luxe serait évitée: un mal éloigné est un bien acquis. Les mœurs, le travail, la force, sont richesse.

Avant la révolution, comme le font observer MM. Say et de Tracy, la France, avec son sol riche, avec sa population active et intelligente, n'était pas en état de fournir aux dépenses ordinaires de son gouvernement, bien moins encore à celles qu'elle eût dû faire pour maintenir son rang parmi les nations. La révolution commence ; aussitôt tous les maux fondent sur la France, guerre au dehors, guerre intestine. L'Europe coalisée, l'incendie et le pillage détruisent ses villes et ses champs. Son commerce extérieur est détruit, ses colonies perdues, tout le numéraire exporté par suite de l'émigration et du papier-monnaie ; enfin, au milieu d'une disette épouvantable, quatorze armées à soutenir. Cependant, au milieu de circonstances si funestes, elle vit se relever son agriculture et sa population ; et l'Empire déjà, sans que les circonstances extérieurs eussent changé, pouvait lever une contribution plus forte que jamais. Les individus jouissaient d'une plus grande aisance, des travaux immenses s'exécutaient partout, et l'Empire supportait les charges sans avoir recours à l'emprunt.

Quelle est la cause de tant de prodiges ? La voici :

« Avant cette époque, la plupart des travailleurs étaient occupés à produire les richesses dont se composaient les revenus immenses des capitalistes oisifs, revenus qui se consommaient en objets de luxe, c'est-à-dire servaient au paiement du salaire d'ouvriers employés à la production d'articles qui n'avaient pour objet que de satisfaire les jouissances improductives d'un petit nombre d'individus possédant à eux seuls presque tout le sol ; mais, par suite de la révolution, une partie de ces revenus entra dans la caisse de l'Etat à titre de contributions, et le reste devint la propriété des classes industrieuses. Ces richesses ne produisirent plus des objets de luxe, mais des articles nécessaires. Les travailleurs occupés naguère à cette production vaine se tournèrent vers des industries plus utiles, et une grande partie de ceux pour lesquels les articles de luxe étaient produits se virent forcés de chercher dans le travail une existence honorable. »

Nous n'avons examiné les effets du luxe qu'au point de vue partiel de notre science. On sait quel est le jugement porté sur lui par les moralistes de tous les siècles et par le christianisme. Sur toutes les questions importantes et que rien n'a dénaturées, on verra s'accorder la religion et la morale, la politique et l'économie.

De tout ceci résulte pour les chefs des nations le devoir précis de garantir l'association qu'ils administrent contre l'exagération de la consommation improductive.

Nous ne saurions mieux résumer notre opinion sur cette matière que par le mot des anciens : *Optimum et in privatis et in republica vectigal est parcimonia.*

XI.—*Théorie économique.* § VII. *Des impôts.*

Les impôts sont un prélèvement de la richesse nationale légitimé par son but ; ce but est l'utilité. L'impôt n'est juste qu'autant que les citoyens en reçoivent des avantages équivalents à leurs sacrifices. Au point de vue économique, il faut que l'industrie nationale retrouve en facilitation, la portion de richesse détruite par la consommation publique. Ces résultats dépendent essentiellement de deux causes, de l'emploi auquel l'impôt est affecté ou du mode de consommation, et de la manière dont il est assis. Nous avons dit un mot de la première question dans notre précédent article ; aujourd'hui nous nous attachons au second problème, non moins important et plus difficile. Prélever une portion de la richesse, suffisante et toujours considérable, sans diminuer la production, sans vicier la distribution, sans entraver les échanges et provoquer une consommation improductive, en un mot sans nuire au sort des producteurs en général, et sans tarir les sources de la richesse, telle est la tâche.

Il est évident, d'après les principes que nous avons étudiés, que le maintien de la richesse nationale exige la reproduction complète du capital. L'impôt ne saurait donc peser, sans ruiner le pays, que sur le produit net de l'industrie ; pour qu'il n'arrête pas les progrès, il doit se borner à la partie du revenu qui n'est pas destinée à la consommation reproductive.

La rente des terres, les profits des capitaux et *le surplus des salaires,* sont les seules parties du revenu qui puissent convenablement être imposées. Mais comment arriver à les imposer réellement, et à n'imposer qu'elles ? Ici commencent les véritables difficultés. Les gouvernements les plus sages tendent ordinairement à atteindre la richesse là où elle se manifeste le plus ; mais la nature des choses est plus forte que leur volonté : ils croient frapper sur le rentier, et c'est le capitaliste qui paie ; ils croient atteindre le capitaliste, et blessent le travailleur. Ce sont des hommes bien intentionnés et très clairvoyants, qui font une œuvre d'aveugles et d'insensés. Le mal, supportable dans les pays où l'impôt est faible, cruel dans ceux que leurs institutions et leur politique obligent à de forts prélèvements, résulte beaucoup moins des hommes qui exercent le pouvoir, que de l'instrument dont ils se servent. Résultat de plusieurs civilisations hétérogènes superposées plutôt que conciliées, le système fiscal si compliqué, légué par l'histoire aux nations modernes, est bien loin de répondre à leurs besoins : le changer est une entreprise qui surpasse les forces de la plupart des gouvernements. Que n'ont pas dit, que n'ont pas écrit les ministres les plus éclairés de l'Angleterre et de la France, pour modifier l'assiette de l'impôt dans un sens plus favorable à la prospérité de la nation ? Vains efforts, le système, nuisible au bien général, sert des intérêts particuliers assez puissants pour paralyser tout changement ; car les représentants du peuple sont partout les principaux intéressés.

Ce triste système d'impositions qui fait, en définitive, retomber à peu près toute la charge sur le travailleur, règne dans l'Europe entière. C'est l'impôt sur les salaires que l'on devrait proprement appeler l'impôt direct ; car c'est à lui que tous les autres viennent aboutir. C'est la liberté de la partie la plus utile des populations qui coule en or dans les coffres de l'Etat.

Certains pays pourraient s'assurer un revenu d'une autre nature en frappant d'un droit de sortie les produits de l'industrie nationale pour lesquels ils n'ont pas de concurrence considérable à redouter ; ils obligeraient par là les nations étrangères à leur donner en échange une plus grande partie de leurs produits : c'est un impôt que le producteur peut faire peser sur le consommateur étranger, tandis que les droits d'entrée sont toujours à la charge du peuple qui les établit.

Le spectacle des maux que fait naître le système fiscal actuel a conduit à l'idée d'un impôt unique portant sur la richesse totale de chaque citoyen, abstraction faite des sources de cette richesse et de l'emploi auquel elle est destinée. Séduisant par sa simplicité et son apparente justice, ce système rencontrerait dans

l'application d'immenses difficultés, et les maux que sa réalisation entraînerait ont fait reculer tous les hommes capables d'un jugement sur les faits économiques. L'impôt proportionnel, en effet, ne va à rien moins qu'à la disparition des capitaux, à la ruine du crédit, de l'industrie et de la richesse.

Le système qui excite aujourd'hui l'attention la plus vive est celui de l'impôt progressif. Il est trop connu pour qu'il soit nécessaire de le définir. Certains partis politiques s'en sont fait un drapeau sans trop se demander s'il favoriserait la prospérité nationale, sans savoir seulement s'il remplirait la première condition de tout impôt, s'il suffirait aux dépenses. Dans un moment de détresse financière, la Convention nationale, au sein de laquelle les idées des physiocrates luttaient avec celles des niveleurs, rendit un décret portant :

1o " Il sera établi un impôt gradué et progressif sur le luxe et sur les richesses tant foncières que mobilières.

2o " La peine de mort sera prononcée contre quiconque proposerait une loi agraire ou toute autre subversion de la propriété."

La Convention ne s'apercevait-elle pas qu'elle venait de décider elle-même cette loi agraire ? En effet, les besoins du pays et la progression de l'impôt proposé auraient eu pour conséquence nécessaire la destruction de la propriété.

Une progression lente donne un impôt insuffisant pour couvrir les dépenses. Une progression assez rapide pour élever le produit au chiffre actuel de l'impôt, réduirait les fortunes à des limites si étroites qu'elle anéantirait promptement le capital et l'industrie, la propriété et la richesse.

Les partisans de Babeuf ne voyaient, en effet, dans l'impôt progressif qu'une mesure transitoire pour arriver au but de leurs efforts, l'abolition de la propriété.

L'impôt progressif peut être tenté une fois, dans un moment d'urgence ; c'est un moyen du genre des emprunts forcés et des dons patriotiques. Dans un pays qui pourrait se contenter d'une part minime de la richesse, on conçoit l'impôt progressif assis sur la base de l'impôt proportionnel et perçu comme contribution plus ou moins volontaire, chaque citoyen se taxant lui-même ; mais dans un état dont les besoins réclament la sixième, souvent la cinquième partie du revenu national, l'impôt progressif tarirait bientôt la source de la richesse ; c'est la poule aux œufs d'or qu'on tuerait, ou, selon l'expression courageuse de Jollivet, c'est le vautour déchirant ses propres entrailles.

L'Esprit de l'Avenir.

II.

Nous avons, dans un précédent article, annoncé la régénération du monde en nous fondant sur l'Ecriture sainte ; mais cette autorité, si respectable qu'elle soit à nos yeux, ne saurait suffire à tant de gens qui disent et croient que tout a été, est et sera toujours de même, et que Dieu, s'il existe, ne s'inquiète pas tant de la conduite des hommes. Ces personnes-là, nous avons l'espoir de les convaincre de la vérité des enseignements bibliques ; mais que diront-elles, si nous leur montrons, par les faits, que le monde chemine dans une voie tracée par Dieu et révélée par lui dans sa parole ? C'est cependant la vérité.

Que voyons-nous dans l'histoire, depuis le Caïn de la Bible et celui des sauvages jusqu'à ceux de nos jours, sinon le règne de l'égoïsme et ses conséquences hideuses ? En vain les plus sages des hommes se sont efforcés de limiter l'égoïsme public et privé par des codes, des lois, des constitutions, on a toujours su trouver les moyens d'éluder les barrières quand on n'osait les briser, et l'on s'est arrondi aux dépens du prochain. Les codes proclamaient le droit, les juges étaient là pour le faire respecter, mais au fond, le *droit* était la *force*. En pouvait-il être autrement quand l'égoïsme, l'adoration du *moi*, se trouvait au fond de toutes choses. Chacun était à l'affût de la moindre violation, volontaire ou non, de son territoire, et de peur d'invasion tous se liguaient pour faire respecter les droits de chacun. C'était fort bien en théorie, mais en fait, que nous dit l'histoire ? Juges corrompus ou intimidés, coupables audacieux bravant la justice, tel a été le train de ce monde. La justice, étant la consécration de l'égoïsme, s'est trouvée être la justification de la rapine. En vain les philosophes ont prêché l'amour du prochain, en vain les opprimés ont récla-

mé la charité des oppresseurs, de secousse en secousse le monde allait à sa perte quand parut la révélation chrétienne, quand le fils de Dieu vint au milieu des hommes et leur montra que la charité, non l'égoïsme, devait être le fondement du droit. Il paya de sa vie l'enseignement qu'il nous donnait.

Dès lors la marche du monde a changé; au milieu des orgies et de la décrépitude des vieux systèmes, un nouvel ordre de choses commença à s'élever. L'Eglise primitive disparut, il est vrai, mais laissant des fidèles qui se sont perpétués à travers les siècles. Aujourd'hui la chrysalide cherche à se délivrer de sa terne enveloppe et le papillon montre le bout de ses ailes; le christianisme vient au jour. Où le voyons-nous? Sans parler des sociétés religieuses qui répandent l'Evangile sur tous les points du globe, de quel nom appeler l'état de l'Europe politique, si ce n'est une transformation? Vous croyez peut-être que c'est une décomposition; nous croyons que c'est une nouvelle naissance. Ces rois dont le prestige s'en va, ces prêtres dont l'avidité se creuse une tombe, ces peuples affamés de pain et de liberté, ce n'est pas la mort, c'est la vie. Les principes républicains qui se font jour de tous côtés ne sont que l'effet du christianisme dans les masses, mais du christianisme mal entendu. Cette religion que tant de gens croient usée, elle n'a pas encore été connue de tous et dans son entier; et si la connaissance partielle qu'on en a eue jusqu'à présent a amené tant de bienfaits, que sera-ce quand elle se déploiera dans sa douce splendeur aux yeux de l'humanité confondue et consolée? Que sont toutes ces associations volontaires pour la dissémination de l'instruction populaire, pour le secours des malheureux, pour la moralisation des hommes dépravés et la régénération des coupables, sinon l'aurore d'un monde meilleur? La charité, l'amour fraternel deviennent le *droit* des peuples chrétiens. Au lieu de se regarder d'un œil jaloux et défiant, les hommes commencent à s'aider les uns les autres, et le jour viendra où, chacun faisant part de ses ressources au nécessiteux et ne cherchant à acquérir que pour autrui, le nécessiteux cessera de devenir coupable; où prisons et geoliers, soldats et bourreaux deviendront inutiles. Telles seront les œuvres du christianisme triomphant; et nous marchons à l'heure de sa victoire.

Nous voyons d'ici le sourire du sceptique, s'écriant: cependant les rois augmentent leurs armées, les prisons s'emplissent, les peuples gémissent et le christianisme ne vient pas. Patience! c'est le dernier effort d'un système à l'agonie et la résurrection du monde ne sera que plus belle. Le droit du vieux monde, c'est la force, et la force ne succombe pas sans une lutte finale et terrible. Mais nous ajouterons que les amis d'un nouvel ordre de choses ne s'y prennent pas toujours de manière à voir le succès couronner leurs efforts. Les uns, déchaînant les passions humaines, excitent les prolétaires à se venger de ces riches avares et prodigues qui n'épargnent leurs trésors que pour les dissiper en fêtes somptueuses, en luxe éblouissant les yeux d'un peuple affamé. Cela, c'est encore de l'égoïsme et du pire des deux côtés. D'autres, trouvant que la réforme ne marche pas assez vite cherchent à mettre sous la protection du pouvoir légal, ce représentant du vieux système, leurs projets de moralisation et d'amélioration.

Nous dirons ici toute notre pensée. Nous croyons fermement que le règne de l'Evangile et les gouvernements humains sont incompatibles l'un avec l'autre, et que Christ ne régnera en ce monde que quand tous les ressorts de l'habileté humaine auront été brisés. Mais il faut une transition et il est évident que ce n'est qu'à la faveur de la liberté que l'Evangile peut se répandre, se faire connaître et apprécier. Mais tout ce qui le soumet à la protection du bras humain le fausse et le dégrade. La loi de *charité* ne peut être établie ni même défendue par la force, elle se défend elle-même et triomphe sans contrainte extérieure en amassant des charbons ardents sur la tête du pécheur. Nous voulons un gouvernement, monarchique ou républicain, qui sache faire respecter l'Evangile sans le protéger. Qu'on se le dise, l'Evangile est le seul *bien réel*, il n'a rien à craindre de la concurrence du mal si aucune porte ne lui est fermée. D'ailleurs, si l'on admet que l'Etat a le droit de décider ce qui est bon et d'en décréter l'exécution, on s'expose à voir tous les errements de l'intelligence humaine protégés tour à tour sous le titre

de lois morales. C'est par l'association libre et volontaire de ses adeptes que le christianisme agit avec le plus d'efficace, et toutes ces lois modernes d'instruction et de tempérance, sont en principe les conséquences du christianisme, mais ne le sont point en fait. Les vertus chrétiennes ne se décrètent et ne s'ordonnent point. C'est aux chrétiens à donner l'exemple, au monde à le suivre si bon lui semble, ou plutôt si Dieu l'y pousse. Soyons sûrs que si le chrétien fait son devoir de semeur, Dieu saura bien envoyer la pluie et le soleil au besoin pour faire croître et mûrir la moisson.

III.

Une fois entré dans la voie des réformes obligatoires, ne fût-ce qu'en un seul point, il n'est pas facile d'en sortir. Tel est le cas de l'Europe. Accoutumés à tout mettre sous la protection de l'Etat, les réformateurs du vieux monde ont été bien loin déjà pour s'arrêter ; l'Angleterre seule nous offre le spectacle d'un pays dont les habitants se fient à leurs propres forces et marchent sans crainte dans la voie du véritable progrès. L'église anglicane reste solitaire comme un monument du passé au milieu des champs ensemencés pour l'avenir. Mais quel coup d'œil différent nous offre le continent européen !

Sous la pression de préjugés séculaires, tout puissants alors, les réformateurs de Genève et d'Allemagne ont attaché la croix de Christ au sceptre des gouvernements. Ceux-ci l'ont défendue contre ses ennemis, mais la lutte finie, elle était morte dans leurs bras. Les peuples s'étaient rendormis dans l'indifférence, certains que leurs croyances étaient à l'abri. Ils le croyaient si bien que maintenant, quand on les réveille et qu'on s'efforce de leur faire déchiffrer quelques pages de l'Evangile, ils ne reconnaissent plus les textes du 16me siècle et redemandent *la foi de leurs pères*. Ou bien, peu soucieux de croyances qui ne leur ont rien coûté, ils cherchent dans les aberrations de l'intelligence humaine la vérité qui leur crève les yeux.

Tel est le résultat des religions officielles, aussi l'obscurantisme ultramontain, représentant séculaire d'une théocratie égoïste et sordide, sent-il bien que, dès l'instant où le bras séculier ne le défendra plus, il tombera comme un lierre arraché de la muraille, et fait-il tous ses efforts pour compromettre dans sa cause les états qui l'ont accueilli dans leur sein.

Mais ce n'est point seulement dans l'ordre religieux que paraît l'antagonisme entre l'esprit du passé et l'esprit de l'avenir. Tandis que les églises nationales luttent contre la liberté religieuse sinon toujours en fait, du moins toujours en principe, l'enseignement public et l'enseignement privé commencent à laisser voir l'abîme qui les sépare. L'expérience apprendra bientôt que malgré ses belles apparences l'enseignement populaire obligatoire conduit à l'affaiblissement de la famille et surtout à la propagande inévitable de doctrines fausses et dangereuses. Les derniers événements politiques et ceux qui ne tarderont pas à arriver mettront cette vérité hors de doute. Il faut que les chrétiens, les amis du progrès véritable, tendent de tous leurs efforts à mettre à la portée de tous une instruction simple et solide qui fasse préférer les écoles libres aux établissements nationaux.

Il ne suffit pas encore d'avoir organisé l'instruction populaire ; un peuple affamé n'a point envie de savoir lire ; le plus souvent la misère des peuples les retient dans la routine. C'est ici le problème le plus ardu de la situation de l'Europe. Pour le résoudre on a eu recours à l'impôt, aux maisons de travail, aux ateliers nationaux ; le mal est-il diminué ? Au contraire ; et l'on a établi des précédents fort dangereux. Il ne s'agit plus seulement ici d'instruction et de religion, il s'agit de riches et de pauvres, il s'agit de la fortune publique et de la fortune privée ; un effort immense peut seul sauver les peuples du pillage et de l'anarchie. Ces fortunes que vous et vos pères avez amassées, au lieu de les dissiper en bals et en orgies, recueillez-en le superflu et venez en aide à l'indigent. Ah ! s'il vous voit vêtus simplement, logés de même, abandonner vos bals, vos théâtres, vos brillants équipages pour aller dans quelque mansarde au secours de l'infortune, soyez bien sûrs que la paix sera faite entre vous et lui et que, de son côté, honteux de ses vices, il cherchera à mériter votre affection. Mais ne tardez pas, car si vous ne remplissez pas ce devoir impérieux que vous avez si longtemps négligé, oublieux de son devoir aussi, il vien-

dra l'œil hagard et le bras sanglant vous arracher ces trésors dont vous lui devez au moins une part.

Ah! nous répondra quelque gros contribuable, je paye déjà bien assez comme cela. C'est mon argent qui entretient les prisons, les hôpitaux, les écoles, et j'irais encore me ruiner en aumônes!—Vous qui parlez ou pensez ainsi, y avez-vous bien réfléchi? savez-vous qu'en donnant au gouvernement le droit de faire l'aumône pour vous, et quelle aumône! vous lui donnez la clef de votre coffre, et qu'un beau jour, si l'impôt ne suffit pas aux besoins ou à la veracité de la populace, c'est votre fortune entière qu'on prendra? Réfléchissez-y; si ce n'est par charité ni par pitié, par prudence au moins vous devez faire l'aumône vous-même et donner non seulement votre superflu (il n'y aurait pas de mérite à cela) mais encore un peu de votre nécessaire. Rappelez-vous que si ceci vous semble aujourd'hui de la folie, le jour viendra où vous direz: c'eût été de la sagesse.

Eglises nationales, écoles obligatoires, aumônes gouvernementales, telles sont les bouées qui indiquent le sillage tracé par le vaisseau de l'Europe. Quelques-uns y voient peut-être des bouées de salut, nous y voyons des embûches que l'ennemi des nations chrétiennes cherche à cacher de son mieux et qui mènent tout droit au despotisme populaire et ensuite à l'anarchie. Pendant qu'il en est temps encore, que les chefs des peuples y regardent de près et s'ils le peuvent, qu'ils arrêtent leur pays sur la pente où il va rouler. Le moyen le plus sûr et le plus énergique qui leur reste, c'est d'accorder au plus vite la liberté la plus complète en matière de religion, d'instruction, de politique, d'industrie et de commerce. S'il reste encore assez de vie dans les nations soi-disant chrétiennes, un pareil remède les aura bientôt relevées. Quant aux jeunes nations de l'Amérique, nous allons voir si elles ont profité de l'expérience de leurs mères.

PIERRE L'ERMITE.

Silvio Pellico.

Un homme vient de mourir, il y a quelques mois à peine, qui, destiné à la gloire par ses talents, a vu sa renommée littéraire s'effacer dans celle de ses malheurs, et qui, sans avoir écrit un seul pamphlet, sans avoir trempé dans un seul complot, a servi sa patrie, et porté le plus grand coup à la domination étrangère, par la douceur de ses vertus et la popularité de ses souffrances. Nous devons un souvenir respectueux à Silvio Pellico, à cet homme de bien, dont le long supplice a indigné autrefois l'Europe entière, et dont la retraite profonde où il s'est enseveli, après sa délivrance, a laissé peu à peu la gloire s'affaiblir. Ce n'est pas une étude biographique ni littéraire que nous nous proposons, en face d'une tombe à peine fermée. Tout le monde connaît la vie de Silvio Pellico; des écrivains habiles l'ont racontée en détail; d'ailleurs sa vraie histoire, c'est le livre des *Prisons*. Quant à ses écrits, il paraîtrait peu convenable de les soumettre, le lendemain de sa mort, à l'examen de la critique. Je ne rappellerai de ses œuvres et de sa vie que ce qui sert à éclairer l'histoire de ses sentiments et de sa pensée. Ce qui importe aujourd'hui, c'est d'étudier l'homme, et de tirer la leçon morale qui sort naturellement d'une si noble vie.

Au mois de septembre 1820, Silvio Pellico, libre, heureux, admiré de toute l'Italie, était à Venise. Il passait sur la Piazetta. Un mendiant l'arrêta et lui dit: "On voit bien que Monsieur est étranger; mais je ne puis comprendre pourquoi Monsieur et tous les étrangers admirent ce lieu: pour moi, c'est un lieu de malheur, et je n'y passe jamais que par nécessité. — Il vous sera arrivé ici quelque tragique aventure, lui répondit Silvio.—Oui, Monsieur, reprit le mendiant, une aventure terrible, à moi et à bien d'autres. Dieu vous en garde, Monsieur, Dieu vous en garde!" Et il s'éloigna.

Un peu plus de deux ans après, le 23 septembre 1822, Silvio se retrouva à Venise, sur la *Piazetta, ce lieu de malheur*, et cette fois c'était sur un échafaud. Il entendait lire la sentence qui le condamnait à quinze années de *carcere duro*. Ce jeune homme de trente ans qu'une prison allait saisir, c'était l'instituteur des enfants du comte Porro, c'était un journaliste, un poète, l'auteur de *Françoise de Rimini*, son grand titre de gloire avant d'avoir souffert, le fondateur du *Conci-*

liateur, qui fut le prétexte de son martyre.

Silvio, je le crois, s'était trompé en prenant à Dante *ses grands morts*, comme lui disait son ami Ugo Foscolo, pour faire une tragédie. Cette *Francesca*, qui excita l'enthousiasme facile de l'Italie, n'était pas une tragédie véritable, mais une élégie mouillée de larmes, une plainte harmonieuse, comme notre *Bérénice*. Disciple d'Alfieri, qui avait simplifié la simplicité classique, Silvio n'avait pas comme lui un génie créateur. Esprit délicat et ingénieux, âme affectueuse et tendre, il possédait tous les dons de la sensibilité, toutes les grâces de l'imagination italienne; il excellait à exprimer en beaux vers les premières émotions de l'amour et les doux sentiments du foyer domestique, où il avait vécu si heureux entre un père éclairé et une mère pieuse; il n'avait pas dans l'esprit cette originalité qui donne la vie aux grandes idées et aux grandes passions, comme il manquait à son caractère cette vigueur dont peuvent se passer les âmes saintes, mais sans laquelle on n'est pas un héros.

Silvio, je le crains bien, s'était encore trompé, quand, pour réunir au service d'une même cause tous les hommes éminens dont son ami, le comte Porro, s'entourait, Manzoni, Melchior Gioja, Grossi, Berchet, il avait fondé, sous les yeux de la censure autrichienne, un journal condamné d'avance à l'insignifiance ou à la mort, *le Conciliateur*. Cette censure le surveillait avec impatience. Pour le sauver, il ne suffisait ni de l'honnêteté reconnue de Silvio, ni du talent littéraire de ses collaborateurs. On n'aurait pu soutenir, en face d'un pouvoir ombrageux, la vie défaillante du *Conciliateur* que par des miracles d'habileté. A la tête des esprits d'élite qui formaient la rédaction du journal, il n'y avait malheureusement pas un de ces hommes rares qui par l'autorité et la fermeté de leur caractère, par leur étude attentive à se modérer, sans se démentir jamais, par la loyauté et la prudence consommée de leur conduite, par les ménagements délicats et la dignité de leur langage, auraient condamné la censure autrichienne à ne les pouvoir frapper sans se frapper elle-même d'un coup terrible aux yeux de l'opinion. Le *Conciliateur* fut supprimé; ses rédacteurs, accusés de carbonarisme, furent incarcérés ou forcés de fuir. Silvio, arrêté à Milan, entra dans la prison de Sainte-Marguerite le 13 octobre 1820.

Quels étaient alors ses mouvements? quelle avait été sa vie? C'est ce qui doit surtout nous intéresser, car la gloire véritable de Silvio Pellico n'est ni celle du poète, ni celle du journaliste; c'est celle du chrétien. Aux yeux de la plus grande partie du public, qui le connaît surtout par le livre de ses *Prisons*, Silvio ne date véritablement que de sa captivité. L'homme que l'on aime en lui, c'est le prisonnier qui a souffert et qui a raconté ses malheurs avec tant de simplicité et de résignation. Ce beau livre a si profondément ému tous les cœurs, il a fait couler tant de larmes, qu'on s'est volontiers arrêté pour juger son auteur, à l'époque de sa vie où il semble avoir atteint à la plénitude de ses vertus. On l'a contemplé pour ainsi dire du seuil de son cachot, et l'image qu'on a emportée de lui est celle de la perfection chrétienne. Mais Silvio n'était pas entré parfait dans sa prison, et si l'on tourne les yeux un peu en arrière, vers les premières années de sa jeunesse, on y trouve les traces de certaines passions qui prouvent l'efficacité du malheur pour améliorer les hommes. Je ne veux pas aller trop loin, et, pour rehausser le mérite de la pénitence, exagérer la gravité des fautes. La jeunesse de Silvio n'avait pas été orageuse, sans doute, mais sensible et passionnée. Il avait *aimé à aimer*, et il a rappelé lui-même, dans ses retours vers le passé, qui charmait et contristait à la fois sa captivité, ces faiblesses successives d'un cœur avide et inconstant. "Où sont, s'écrie-t-il dans ses *Poésies*, où sont les années d'amour passées au bord du Rhône?" Et plus tard, au fond du Spielberg, il pouvait s'écrier encore: Où sont les années d'amour passées en Italie? Jeune, brillant, recherché, il s'abandonnait au monde avec délices; il se liait avec Byron, et traduisait *Manfred*; il scandalisait, par son penchant à la satire et ses explosions de colère, son vieil ami Volta qui lui disait avec chagrin: "Silvio, craignez de devenir méchant." Il affligeait sa pieuse mère par ses doutes philosophiques, car il doutait alors de tout,

même de Dieu. Ce n'était pas l'agneau que l'on connaît, et dont quelques uns blâment l'excessive douceur ; ce n'était pas non plus un lion, comme il l'a dit de lui-même, innocente exagération du pécheur converti ! C'était un jeune poète d'une imagination mobile, d'une âme faible, passionnée, d'une vie mondaine et voluptueuse, qui avait besoin, pour se fortifier et pour s'affermir dans le bien, d'un de ces grands malheurs qui changent l'homme et le ramène à Dieu. Saint Augustin, qu'il aimait et qu'il lisait souvent, se sert d'une belle image pour peindre ces retours à la vérité. Il compare les hommes à des navigateurs, parmi lesquels, dit-il, on peut distinguer trois classes différentes : les uns, dès l'âge où la raison est mûre, se décident pour le bien, et d'un léger coup de rames atteignent le port, d'où ils élèvent un phare brillant pour appeler à eux et attirer leurs frères ; d'autres, abusés par le calme apparent de la mer, se laissent entraîner par l'orage loin des côtes et les perdent de vue pour toujours ; les autres enfin, après avoir quelque temps erré sur les flots, sont jetés par une tempête bienfaisante sur le rivage de leur douce patrie. Saint Augustin lui-même était de ces derniers navigateurs, et Silvio, comme saint Augustin : pour lui, la tempête bienfaisante, ce fut sa captivité.

D'abord il frémit, il s'indigna, il versa des larmes de colère ; puis il songea à son père, à sa mère, et il pleura de douleur. A son réveil, dans sa prison, il croyait revoir ces vieillards vénérables ; il leur parlait, il baisait l'anneau que sa mère lui avait donné, et il disait avec tristesse : " Sa piété seule la consolera." Puis il se demandait si le Dieu qui calmerait le cœur de sa mère ne pouvait apaiser le sien, et c'est ainsi que peu à peu il éloignait le doute, qui était entré avec lui dans sa prison, et se laissait réconcilier par la douleur avec le christianisme. C'est l'attrait supérieur du livre de Silvio, qu'on sent à chaque page le progrès moral qui s'opère en lui. Dès le lendemain de son arrestation, il est plus doux et plus bienveillant, et à ce signe on reconnaît l'âme naturellement honnête et bonne. Là où les méchants deviennent plus méchants, les bons deviennent meilleurs, et c'est une remarque très judicieuse que celle du geôlier Tirola, rapportée par Silvio : "Monsieur est maintenant tout autre, et je m'en réjouis. C'est une preuve, pardon de l'expression, que Monsieur n'est pas un malfaiteur, parce que les malfaiteurs (je suis vieux dans le métier, et mes observations ont bien leur poids), les malfaiteurs sont plus furieux le second jour de leur arrestation que le premier."

Tirola a raison, et chaque jour Silvio devient plus sevère pour lui-même et plus indulgent pour les autres. De temps en temps le vieil homme reparaît encore ; il est trop dur pour le guichetier, ou trop tendre pour la fille du geôlier, pour la jeune Zanzé, dont il ne peut toucher la main sans tressaillir. Mais à mesure qu'il travaille à la conversion de son esprit, il contient et il affermit son cœur. Ce double effort est sans cesse visible dans son livre ; son intelligence médite et s'éclaire, son âme apprend à se gouverner. Les convictions se fixent, le caractère se trempe. Il observe, avec une rare sévérité morale et une finesse de réflexions très déliée, chaque idée de son esprit, chaque mouvement de son âme. C'est une étude très attachante de psychologie chrétienne. Il se dédouble pour ainsi dire, et assiste à sa vie intérieure comme le témoin le plus vigilant et le juge le plus rigoureux. Un jour il causait avec des prisonniers, quand un *secondino* l'interrompant lui dit : " Fi ! Monsieur, descendre à converser avec toute sorte de monde ! Monsieur sait-il que ces gens-là sont des voleurs ?" A ces mots, dit-il, je rougis. Puis, s'interrogeant lui-même, il se demande si converser avec toute sorte de malheureux n'est pas moins crime que bonté, et il ajoute : " Après avoir rougi, je rougis encore une fois d'avoir pu rougir."

C'est par cette étude attentive qu'il parvient enfin à être si bien maître de ses idées et de ses sentiments, qu'il peut désormais travailler au perfectionnement des autres comme de lui-même. Le voilà lui, le nouveau converti, essayant de convertir à son tour un de ses voisins de prison, un incrédule endurci, qui débute dans la controverse par une déclaration d'athéisme. C'est un spectacle touchant que cette discussion religieuse d'un cachot à l'autre, entre deux hommes qui

souffrent également, et qui se servent, l'un pour bénir Dieu, l'autre pour le maudire et le nier, du même argument: leur souffrance! Ni les raisonnements de l'athée, ni ses railleries, ni ses colères ne découragent Silvio. Avec une ardeur de néophyte, il trace un programme de défense en faveur du christianisme, qui doit toucher le cœur du malheureux; il ne disserte pas, il essaie de l'attendrir; il veut le ramener par la route qu'il à suivie lui-même, par l'émotion, et non par le raisonnement. Sans le savoir, il caractérise ainsi sa propre piété, qui était un sentiment de son cœur plutôt encore qu'une conviction de son esprit; ce qui domine en lui, c'est la charité et l'amour. *Ubi caritas et amor, ibi Deus est.* C'est là sa devise. Aussi est-il envers cet incrédule d'une douceur inaltérable: pas d'impatience, pas d'aigreur, pas d'ironie; et quand après mille efforts il échoue devant l'obstination de l'athée, pas de colère, pas d'anathème. Il sait pardonner à celui qu'il ne persuade pas. C'est le modèle de la polémique chrétienne.

Voilà le progrès moral qu'on sent et qu'on admire de plus en plus dans Silvio à mesure qu'on lit les *Prisons;* et quand on a vécu quelque temps avec lui, on s'accoutume à cette exquise résignation et à cette éternelle sérénité qui d'abord, il faut bien le dire, nous étonnent et nous impatientent, nous qui valons bien moins que lui, comme fatiguerait une vue faible la lumière perpétuelle d'un ciel bleu. A certains moments, en effet, lorsque Silvio décrit, sans un murmure, sans un soupir, les tortures affreuses qu'il endure, on se prend à lui en vouloir de cette invincible douceur et on est tenté de confondre l'excès de la patience avec l'affaissement d'une âme énervée. Notre équité naturelle se soulève; nous voudrions voir sur les lèvres de Silvio cette malédiction contre l'oppression et la cruauté qui s'échappe des nôtres; nous ne concevons pas qu'il soit plus patient à souffrir que nous à regarder ses souffrances, et nous donnerions volontiers quelques unes de ses vertus pour une explosion de colère qui châtirait ses bourreaux et satisferait enfin la conscience humaine révoltée. Nous avons tort sans doute. Mais combien se sont éloignés encore plus de la justice ceux qui ont accusé le livre des *Prisons* d'être un attentat contre la morale et une trahison contre la patrie! Un attentat contre la morale, parce que si l'homme a le devoir de pardonner le mal qu'on lui fait, il n'a pas le droit de pardonner celui qu'on fait à ses concitoyens et à son pays; parce qu'il faut flétrir les persécutions politiques, parce que dans les temps d'oppression cette mansuétude des opprimés est un péril, parce qu'il est plus utile à l'humanité et par conséquent plus charitable d'entretenir par une plainte courageuse l'indignation publique et la généreuse colère, d'où sortira plus tard la délivrance, que d'encourager par l'impunité la barbarie des oppresseurs; parce qu'enfin la doctrine du pardon est bonne pour l'individu et non pas pour la société. Une trahison contre la patrie, parce qu'il n'était pas permis de cacher au monde ce que les prisonniers de l'Autriche avaient souffert; que leurs tourments appartenaient à l'histoire; que le silence, devant de tels crimes, c'est la peur, et que la résignation, c'est la complicité; ou plutôt, parce que cette immie miséricorde et cette imperturbable charité, c'est la lassitude d'un homme découragé de la vie politique, qui en a fui pour jamais les orages, et qui, dans la dernière lutte de son pays pour l'indépendance, s'est contenté de s'agenouiller et de prier, au lieu de marcher, comme Tyrtée, à la tête de ceux qui allaient mourir.

Laissons de côté toutes les déclamations, et tâchons d'être équitable. Il n'y a que l'esprit de parti qui ait pu s'aviser jamais de découvrir un traître dans Silvio Pellico. Le jour ou l'auteur de *Mes Prisons* annonça à la première page de son livre, qu'il abandonnait la politique, "comme un amant mécontent de sa maîtresse et qui sait bouder avec dignité," les exaltés s'écrièrent: Voyez! il se proclame infidèle!" Mais Silvio parlait trop légèrement de lui-même. Ce n'était ni un amant fatigué qui cherche le repos dans l'indifférence, ni un épicurien qui s'ensevelit dans l'égoïsme. C'était un mystique qui, une fois revenu à Dieu, rompait avec ses plus chères affections et se détachait de la terre; c'était un saint qui essayait de vivre en ce monde comme on doit vivre dans le ciel; c'était un habitant de la cité de Dieu, dépayse

dans la cité des hommes, et qui, vers le déclin de sa vieillesse, pouvait dire de lui le contraire du mot de Térence: *Omne humanum a me alienum puto.*

Dira-t-on maintenant qu'il ne faut pas dans cette vie devancer les perfections de l'autre; que tant qu'on est dans la cité terrestre, il y faut remplir ses devoirs de citoyen, et qu'au lieu d'être, par exemple, un saint par anticipation, on doit se contenter d'être un héros? Je ferai volontiers sur ce point certaines concessions. Je reconnais qu'aux époques de lassitude, où chacun aspire au repos, on peut facilement se tromper soi-même, et prendre pour un pieux détachement le désir apathique de la tranquillité. Beaucoup de gens se donnent volontiers pour des anges, tout entiers aux pures visions du ciel, qui sont tout simplement fort habiles à s'arranger une douce vie, et à reposer leur tête sur le mol oreiller d'un mysticisme épicurien. Je reconnais encore qu'en certains cas l'excès de la perfection chez les honnêtes gens peut devenir un danger public, en laissant une libre action aux méchans. Il ne faut pas revenir sans doute au précepte de l'Ancien Testament: *Œil pour œil, dent pour dent*, mais il faut savoir aussi interpréter celui du Nouveau: *Tendre l'autre joue*, qui ne signifie pas: laisser aux méchants la liberté des soufflets. Sans admettre que le genre humain, comme le croit Hobbes, ne se compose que de loups, je confesse qu'il en compte un grand nombre, et si le reste ne se compose que d'agneaux, il est clair que les uns dévoreront les autres. Il faut donc que les bons en ce monde ne soient pas assez bons pour se laisser dévorer. Si les méchants étaient sûrs qu'on répondra à une agression par une défense vigoureuse, à un outrage par un châtiment, les méchants n'attaqueraient pas si souvent les gens de bien. Mais au lieu de vivre, le regard vigilant et la main toujours prête pour la défense, les gens de bien demeurent l'œil triste et les bras croisés, gémissant quand on leur fait quelque violence, et tendant, comme Iphigénie, leur tête obéissante. C'est la faute de leur placidité, la plupart du temps, si aux mauvais jours de l'histoire les méchants enhardis se portent à tous les crimes. Dans la société humaine, où l'ennemi veille toujours, il faut que les honnêtes gens veillent comme lui. La paix, mais la paix armée, voilà l'attitude qui leur convient. Ils doivent vivre pour ainsi dire la main sur la garde de leur épée, prêts à la tirer si on les attaque, et à ne la remettre dans le fourreau que lorsque justice sera faite.

Voilà ce que disent bien des sages qui ne sont pas belliqueux à l'excès et ne cherchent querelle à personne, mais qui savent que l'adage politique: *Si vis pacem, para bellum*, s'applique parfaitement à la vie civile. Il y a du vrai dans ce point de vue. Si les méchants ne rencontraient jamais que des Silvio Pellico, ils seraient trop heureux, et il est bon qu'il y ait de temps en temps des vertus moins parfaites pour les dénoncer et pour les punir. Les saints sont admirables, mais les héros rendent de grands services et l'on peut concevoir à la rigueur pour Silvio Pellico, pour un poète, un autre rôle moins édifiant sans doute, mais aussi glorieux et aussi patriotique que le sien, celui de vengeur. Aurait-il été plus utile à sa patrie? Je ne le crois pas. Quelquefois la patience inaltérable et la soumission absolue sont plus efficaces pour le bien que l'indignation et la colère. Qu'on suppose, à la place de ce livre évangélique *Mes Prisons*, le pamphlet le plus amer, le plaidoyer le plus pathétique, la dénonciation la plus véhémente, la peinture la plus enflammée: aurait-elle soulevé l'Europe comme cette douce plainte? Aurait-elle attendri nos regards comme le demi-jour de ces souffrances? Aurait-elle épouvanté notre imagination comme ces *lacunes*, dont parlait Maroncelli, comme ses silences, plus éloquents que toutes les invectives et que tous les cris? Le mot fameux: *cum tacent, clamant* n'a jamais été plus vrai.

D'ailleurs ne nous effrayons pas plus qu'il ne faut de la sainteté. Il n'est pas à craindre que l'excès de la vertu ne devienne populaire. Les hommes comme Silvio ne font jamais école. Il est inutile de dresser des barrières pour préserver le genre humain de cet abîme de perfection, où peu de gens se laissent tomber. Les citoyens de la cité terrestre sont en grande majorité dans le monde, et quand on voit par hasard passer devant soi, ici-bas, un habitant de la cité céleste, il faut le saluer avec respect et ne pas re-

douter pour la société la contagion de ses vertus. Nous ne courons pas plus le risque aujourd'hui de devenir tous des saints, comme Silvio, à force de douceur, de résignation et d'humilité évangéliques, qu'aux premiers temps du christianisme le monde n'a été en danger de se changer en ermitage, ou de périr, victime du vœu de virginité. Ne craignons pas, en devenant trop parfaits, de trop nous élever au-dessus de la terre. Nos vertus trouveront toujours dans nos passions et dans nos vices un contre-poids suffisant pour nous empêcher de perdre pied. N'interdisons donc pas, au nom de la philanthropie, la perfection de la miséricorde, ni celle de la douceur, ni celle de la charité chrétienne, et ne défendons à personne d'être un ange.

Silvio lui-même n'ignorait pas que la béatitude souveraine de l'âme, dans la vie contemplative, ne peut être en ce monde que le privilége d'un petit nombre d'élus, et qu'on ne saurait la prêcher comme la règle de la conduite humaine. Lors même que sa modestie naturelle ne lui eût pas défendu de se proposer à l'imitation des hommes, la justesse de son esprit l'avertissait, qu'en général l'homme est fait pour agir, et que dans un temps où chacun semble disposé à abdiquer ses droits comme à éluder ses devoirs, c'est une tentation naturelle aux indifférens de déguiser leur fatalisme commode sous le nom d'obéissance passive aux décrets de la Providence. Aussi quand, au lieu de se raconter lui-même, et de décrire sa vie intérieure, Silvio voulut enseigner aux autres la science de la vie, ce n'est pas la contemplation béate, c'est l'activité qu'il prêcha, c'est le travail dans l'intérêt de la société, c'est la vie militante du citoyen qui a des devoirs à remplir envers les hommes comme envers Dieu, et qui les remplit vaillamment. Quand la paix est dans la cité, il faut travailler à réformer les abus de la société, et s'élancer hardiment dans la voie du progrès. " Celui qui hait la réforme possible des abus sociaux est un scélérat ou un fou." Quand la patrie est en péril et réclame pour sa défense les bras de ses enfants, " les citoyens ne doivent plus être des agneaux ; ce sont des lions : ils combattent, triomphent et meurent."

Ce ne sont pas là les maximes de l'immobilité, de l'indifférence et de l'égoïsme. Avec beaucoup de sens et un rare désintéressement de lui-même, Silvio sait se détacher de sa propre nature et recommander aux hommes d'autres vertus que les siennes, pour mieux approprier son enseignement à leurs besoins. C'est là l'originalité de ce petit livre des *Devoirs*, qui inspire d'ailleurs l'estime plutôt que l'admiration. Le mystique y prêche l'action, et l'anachorète la vie publique. Silvio fait le sacrifice de ses propres inclinations aux nécessités de la vie sociale, qu'il reconnaît et qu'il respecte, et il se distingue par là de beaucoup d'autres moralistes, qui se prennent volontiers pour mesure, et ne demandent au genre humain que de savoir leur ressembler. Je regrette seulement qu'il n'ait pas poussé l'abnégation jusqu'à mieux parler du mariage, après avoir préféré le célibat. Il tombe dans le lieu commun des comédies, quand il admet si aisément que la plupart des unions sont malheureuses. Pour un sage, c'est trop prendre au sérieux les commérages de la littérature. Il y a en ce monde, grâce à Dieu, bien plus de bonheur conjugal que ne l'imaginent les auteurs dramatiques et les romanciers. Silvio se trompe encore, quand il suppose que le mariage est le plus souvent malheureux, parce que le plus souvent on se marie par amour. Dans un moraliste célibataire, c'est la plus naïve des illusions ; et dans un moraliste chrétien, c'est la maxime la plus imprévue. Ce n'est pas l'amour qui rend malheureux la plupart des mariages ; c'est plutôt ce qu'on est convenu d'appeler la raison. Silvio insiste aussi beaucoup sur les tentations presque inévitables d'inconstance : il lui semble bien difficile d'aimer vivement et d'aimer toujours, ce qui est vrai ; mais le vieux Charron lui répondrait : " Ce n'est pas affaire, en mariage, d'être toujours amant, mais toujours ami." Silvio exagère la difficulté d'aimer assez fidèlement et assez également pour que la concorde soit possible et le bonheur durable. Après avoir médité ses deux chapitres sur le célibat et le mariage pour savoir si l'on doit se marier ou rester célibataire, un lecteur qui le croirait sur parole ne se marierait pas. Je ne

trouve pas là l'effet moral ordinaire des préceptes de Silvio. Quand on enseigne que le bonheur est dans la vertu, il ne faut pas laisser croire aux hommes qu'il est presque impossible d'être heureux.

Telle n'était pas, du reste, la pensée de cet homme excellent, qui, depuis sa délivrance, remerciait Dieu chaque jour de lui avoir donné le bonheur. On sait qu'à son retour du Spielberg, la reine Marie-Amélie, toujours attirée vers la souffrance et attentive à la consoler, lui avait offert la place de bibliothécaire aux Tuileries. Silvio malgré sa reconnaissance pour une bienveillance si haute et si délicate, ne voulut pas quitter l'Italie. Il se retira à Turin, dans la maison de Mme la marquise de Barolo, où il accepta un asile en qualité de secrétaire, et il y vécut doucement, loin de toute politique, partageant ses jours entre la prière et la poésie. " On le rencontrait souvent dans les rues de Turin, écrivait un ami le lendemain de sa mort ; il marchait seul, le regard tourné vers le ciel ; il semblait ne plus appartenir à la terre, et son front était entouré de l'auréole qui rayonnait de sa belle âme." Mais déjà il était atteint de la maladie qui l'emporta le 31 janvier, et il attendait la mort. Ce jour-là même (j'emprunte ces détails à la *Gazette de Savoie*), peu d'heures avant d'expirer, il envoya chercher son confesseur et le reçut en souriant avec ces paroles : " Donnez-moi une prise de tabac. Voyez-vous ? c'est la dernière que je prends... Dans deux ou trois heures je serai en paradis.. je sens très bien que m'en vais..... quand j'ai écrit *Mes Prisons*, j'ai eu quelque temps la vanité le me croire un grand homme... ce qui n'était pas vrai... et je m'en suis repenti toute ma vie. Et le visage calme et serein, gai comme on ne l'avait pas vu depuis longtemps, il se fit lire à haute voix les prières pour les mourants. Quand le confesseur eut fini de lire, il regarda Silvio : Silvio était mort.

La plupart des écrivains qui lui ont rendu un dernier hommage se sont attendris sur ses malheurs. Il me semble qu'il faut plutôt envier sa vie. Il a reçu de Dieu un beau talent et une belle âme, il a eu de bons parents, de bons amis qui l'ont tendrement et fidèlement aimé. Prisonnier, il a souffert pour une noble cause, et s'est amélioré par la souffrance ; après sa captivité, il a recueilli, sans orgueil, l'admiration du monde ; il laisse après lui une mémoire honorée et bénie. Au point de vue humain, on peut concevoir une destinée plus héroïque et plus éclatante ; au point de vue chrétien, il n'y en a pas de plus belle.

H. Rigault.

Littérature.

Le Miroir et Exemple moral des enfants ingrats—Réimpression d'une moralité.

L'auteur de cette vieille moralité nous dit lui-même dans son prologue quelle a été son intention en faisant une comédie ou moralité de cette histoire de l'enfant ingrat qui se trouve dans les vieux recueils de contes du moyen-âge. Il a voulu " admonester les pères et mères qui trop s'abandonnent à leur folle amour envers leurs enfants, tellement que par leur souffrir en jeunesse prendre folles plaisances sans chastiement, vivre délicatement et prodigalement en pompeux habits, et par les colloquer et mettre en plus haut lieu qu'à eux ne convient," en font tant qu'à la fin leurs enfants ingrats les méconnaissent. La folle amour du père et de la mère pour leur fils fait la première partie de la comédie, la plus gaie et la plus vraie. L'ingratitude du fils envers son père et sa mère fait la seconde partie du drame ; et cette seconde partie, malgré ce qu'elle a de bizarre et de fabuleux, est belle et touchante.

La pièce s'ouvre par l'entretien du père et de la mère, qui causent ensemble de l'éducation de leur enfant. Il ne peut rien y avoir de trop bon et de trop beau pour ce cher enfant. Ils veulent lui donner un bel état ; mais ils ne veulent pas qu'il se fatigue pour l'apprendre.

L'enfant est de belle jeunesse, dit le père,

Et crois, s'il a maître propice,
Sans trop le grever de service,
Qu'il apprendra suffisamment :
Car je ne veux aucunement,
A quelque homme que je le baille,
Que trop fort on me le travaille.
Ni qu'on le traite rudement.

Le bon père, et qui n'est pas seulement du quinzième ou du seizième siècle ! Je recevais dernièrement une lettre d'un père de famille qui, voyant dans *le Moniteur* une circulaire du ministre de la guerre pour annoncer qu'il sera désormais tenu compte aux candidats de Saint-Cyr de l'habileté qu'ils pourront avoir dans l'escrime, dans l'équitation et la natation, en concluait qu'on ne se soucierait guère plus de la version latine du baccalauréat ès sciences. Ce bon père croyait évidemment que, quand les enfants sont *de belle jeunesse*, et qu'ils savent bien monter à cheval, bien danser, bien nager et bien faire des armes, il n'est pas nécessaire qu'ils *se travaillent* trop fort à savoir le latin. Je ne blâme pas la circulaire du ministre de la guerre, et je trouve fort bon que nos jeunes officiers ne soient pas des lourdauds. Puisque l'armée doit avoir beaucoup de pouvoir, il faut au moins qu'elle ait bonne façon. Un peu de travail et d'effort, même en latin, n'y peut nuire. Mais le travail et l'effort, voilà ce que les pères et les enfants maudissent de concert. Tout avoir sans peine, c'est là le point important au quinzième comme au dix-neuvième siècle.

La mère, dans la vieille moralité, n'est pas moins aveugle en sa tendresse que le père. Elle parle bien du châtiment qu'un maître est souvent forcé d'infliger à ses élèves, mais c'est pour s'en épouvanter. Si on allait châtier son fils ! Le père la rassure. Il faut, dit-il, que le maître endure tout de notre fils ;

De tant payera plus largement.
Il ne faudroit qu'un mouvement
De tempête ou de gronderie
Pour le bouter en maladie
Et le perdre soudainement.

LA MÈRE.

Il se faut bien garder vraiment
De trop un enfant travailler ;
Il lui faut un maître bailler
Qui le traite en tout doucement.
De tant payera plus largement.

N'est-ce pas ici la nature prise sur le fait ? Que dites-vous de cet argument qui sent le riche et le parvenu, lequel croit que l'argent doit servir aussi à son fils pour n'être point puni ? Que dites-vous surtout de cette alarme sur la santé de l'enfant, qui tomberait malade s'il travaillait trop ? Mon fils est plein d'intelligence, mais il est délicat : ne le faites pas trop travailler :

De tant payera plus largement.

Voilà les paroles que les principaux de collége ont bien souvent entendues, plus ou moins bien tournées et déguisées. Eh ! bonne mère et bon père que vous êtes, est-ce que vous n'avez pas travaillé rudement pour devenir riches et puissans ? Pourquoi vos fils ne feraient-ils pas de même ?—Oh ! nous, c'est bien différent ! nous étions pauvres. C'est ici que j'admire particulièrement mon vieil auteur. Il sait par où pèche l'amour paternel et par où il prête à la comédie. Il ne pèche pas seulement par faiblesse, quoiqu'elle soit grande ; il pèche aussi par vanité. Le fils délicatement nourri et *prodigalement* vêtu est le trophée de la vanité du père enrichi. Le père a travaillé et a sué ; le père a les mains calleuses et le dos voûté par la fatigue ; mais le fils sera élevé comme un seigneur ; il aura les mains blanches et la taille cambrée. Ce ne sera pas seulement la joie du père de voir son fils si beau, ce sera son orgueil, ce sera une des parties de son luxe.

A cette délibération sur l'éducation du fils et sur la profession qu'il doit prendre, il manque jusqu'ici le personnage principal, c'est-à-dire le fils. Dans toute famille civilisée en effet, c'est le fils qui doit décider de son propre avenir et éclairer sur ce point l'inexpérience de ses parents. Le fils arrive donc. Si j'avais à dire quelle est la scène et quel est le personnage qui témoigne le mieux du *vis comica* de mon vieil auteur, je dirais volontiers que c'est le personnage du fils dans cette scène avec son père et sa mère. Jamais marmot de quinze ans n'eut, même de nos jours, l'air si assuré et si capable que ce petit monsieur. Comme il tranche ! comme il décide ! quel bonheur qu'il soit intervenu dans cette délibération ! Le père et la mère évidemment n'y entendaient rien. Il a d'abord quelques paroles de déférence et de soumission, en orateur habile qui veut bien disposer ses auditeurs ; mais une fois qu'il est sûr de son ascendant, il va droit au but.

LE PÈRE.

Viens çà, mon fils, dis-moi comment
Tu entends vivre. Veux-tu être
De métier, ou marchand, ou prêtre ?

LE FILS.

Père, à votre commandement.

LE PERE.

Est-ce répondre sagement !
Il sait tout et n'est qu'un enfant !
O quel souci et quel tourment
Frapperoit mon cœur gravement,
Si mort le prenoit maintenant.

Cet attendrissement du père sur la sagesse et l'intelligence de son fils et sur la douleur qu'il aurait de perdre un pareil enfant, ce mouvement si naturel et si comique, montre au fils qu'il peut tout dire et tout demander. Aussi reprend-il :

Père, c'est beau métier que marchand ;
M'est avis, si je le savois,
Et si vos biens en mains j'avais,
Que bien les mettrois en avant !
(Je les ferais bien profiter.)

LE PÈRE (pleurant de joie).

Je crois être l'homme vivant
Que Dieu a le mieux fortuné
De m'avoir cet enfant donné,
Qui tant est beau, doux et savant !

Et savant, notez-le bien, dans la science, qui n'est pas seulement une science du seizième siècle, le maniement des capitaux. Voilà en effet la science pour laquelle le fils se sent le plus de vocation.

Si vos biens dans les mains j'avois,

si j'étais banquier et capitaliste, car c'est là ce que veut dire le vieux mot de marchand, quelles belles affaires je ferais ! quelles admirables entreprises ! Vous avez péniblement amassé votre fortune, mon père, sou à sou, vous levant tôt et vous couchant tard : maximes d'autrefois ; donnez moi ces capitaux stagnans, donnez, mon père, afin que je les fasse travailler selon l'art de notre temps et que je les *mette en avant !* Et le père, alors ébahi de la science précoce de son fils et de son assurance, le père bénit naïvement Dieu d'être le seul homme vivant qui ait un fils si bien appris !

J'ai lu dans je ne sais plus quel voyageur aux Etats-Unis qu'on y a en grande considération les garçons de douze à quinze ans, et que cela leur donne une singulière assurance. Ce sont de petits hommes qui peut-être un jour seront grands et puissants par le génie des sciences ou des affaires. Ils ont pour eux l'obscurité de l'avenir. Voilà pourquoi on les ménage. Mais à mesure qu'ils grandissent, ils sont moins estimés et moins ménagés, parce qu'ils sont mieux mesurés. Le fils de la vieille moralité m'a l'air d'être un petit Américain, pourvu que toutefois l'observation du voyageur ne soit pas un conte ; il a, grâce à la crédulité paternelle, tout l'ascendant de l'avenir sur le passé.

Je reviens à ma vieille comédie. Le père part avec son fils pour l'aller placer chez un riche marchand qui lui apprendra le commerce. Dans l'entretien entre le père et le marchand, c'est le fils qui a la parole et la décision en toutes choses. Le père obéit respectueusement au fils, c'est-à-dire au jeune et hardi représentant de l'avenir, et celui-ci montre un égoïsme vraiment admirable qui lui fait un caractère à part et qui prépare son ingratitude. Cet égoïsme d'ailleurs n'a rien d'exagéré. Il est, tout grand qu'il est, fort naturel. Comment en effet l'enfant ne croirait-il pas qu'il est le centre et j'allais dire le chef de la famille, quand il voit que toutes les préoccupations du père et de la mère se rapportent à lui ? Comment ne pas se croire important quand on est tant attendu et tant choyé ? C'est surtout au moment où le père quitte son fils, qu'il laisse chez le marchand, qu'éclate cet égoïsme naturel qui fait un contraste à la fois comique et touchant avec la douleur du père. Cette scène d'adieux est charmante.

LE PÈRE.

Ici te tiendras, mon enfant.
Adieu, te dis.

L'ENFANT.

Adieu, mon père ;
Recommandez-moi à ma mère ;
Je l'irai voir, je ne sais quand.

LE PÈRE.

Nous viendras voir ; mais nonobstant
Pour connoître ce mystère (ce métier),
Ici te tiendras, mon enfant.
Adieu, te dis.

LE FILS.

Adieu mon père ;
S'il me faut de l'argent comptant,
J'en irai quérir.

Cette dernière promesse de venir voir son père et sa mère quand il aura besoin d'argent est celle à laquelle le fils manque le moins et qu'il remplit le plus vite. Il quitte en effet bientôt son marchand, qui ne le traitait pas avec assez de considération, et il se met à courir le monde. Mais auparavant il vient demander à son père et à sa mère le moyen d'y faire figure. Il espère faire un grand mariage, et même épouser la fille d'un comte, s'il a beaucoup d'argent,

Car dans notre temps on ne monte
Plus que par échelles d'argent.

Le fils, dans cet entretien, a toujours cette belle assurance que nous lui avons vue : il entre dans le monde le cœur plein d'espoir.

Je veux qu'on me trouve ma place,

dit-il hardiment ; c'est ce que nous appelons aujourd'hui avoir une situation. Et notez le mot : il ne demande pas à la société de lui trouver une place, un emploi ; fi de ces ambitions mesquines ! Notre homme veut qu'on lui trouve *sa place*, celle qui lui est due, celle à laquelle il a droit, c'est-à-dire la meilleure. Il réussit ; il épouse la fille d'un comte ruiné, et le voilà gentilhomme, ou peu s'en faut. Il est vrai qu'en faveur de ce mariage le père et la mère se sont démis de tous leurs biens entre les mains de leur fils. Mais peut-on faire moins pour être beau-père et belle-mère d'une comtesse ?

Ici finit, à vrai dire, la comédie et commence le drame, qui a son mérite aussi, parce qu'il est touchant et noble, quoique bizarre et fabuleux.

Le père et la mère, qui se sont dépouillés pour leur fils, n'ayant plus de quoi vivre, viennent lui demander de les nourrir. Il refuse de les recevoir. Cependant il leur fait donner du pain bis, ce qui les indigne encore plus que le refus qu'il a fait de les recevoir, et ils s'éloignent du château qu'habite ce mauvais fils. Mais bientôt la pauvreté les y ramène, et cette fois le fils refuse de les reconnaître et les fait chasser. Il allait ce jour là même donner un grand festin aux seigneurs du voisinage, qui arrivent de tous côtés. Quelle figure auraient faite à ce repas somptueux deux pauvres vieillards en haillons ? et comment avouer devant ces nobles hôtes que ces deux pauvres sont son père et sa mère ? On sert le repas ; les convives prennent place. Le plat du milieu était un grand pâté que le fils ouvre lui-même. Mais à peine l'a-t-il ouvert qu'il en sort un gros crapaud qui lui saute au visage et s'y attache sans qu'on puisse l'en détacher, quelques efforts que l'on fasse. Grande frayeur parmi les hôtes du fils ingrat ; grande douleur pour sa femme et pour son beau-père et sa belle-mère, qui, reconnaissant qu'il y a là une punition céleste, vont trouver le curé du village, lui racontent l'ingratitude du fils, son châtiment et lui demandent d'accorder au patient le pardon de sa faute et la guérison de son mal. Le curé répond que la faute est trop grande pour qu'il lui soit permis de la remettre, et renvoie le fils ingrat à l'évêque. L'ingrat vient trouver l'évêque, confesse sa faute, et demande pardon et guérison. " La faute est trop grande pour que je la remette, répond l'évêque ; allez trouver le Pape." L'ingrat vient à Rome, se jette aux pieds du Pape, confesse sa faute et demande pardon et guérison. Mais la faute est trop grande encore pour que le Pape puisse seul la remettre. Où donc trouver le tribunal de pénitence et de miséricorde qui peut absoudre et guérir le fils ingrat, si ce tribunal n'est ni dans l'église du village natal, toute sainte et toute vénérable qu'est l'église du village, ni dans la cathédrale de l'évêque, toute grande et toute majestueuse qu'est la cathédrale de la grand'ville, ni à Saint-Pierre de Rome et aux pieds du Pape, tout-puissant qu'est le Pape pour remettre leurs fautes aux coupables repentans ? Allez dans la chaumière pauvre et désolée qu'habitent le père et la mère abandonnés par le fils ingrat et qui l'ont maudit, c'est là qu'est le tribunal de pénitence et de miséricorde où siége plus que le curé, plus que l'évêque, plus que le Pape, où siége un père pour punir le crime et pour pardonner au repentir : aussi c'est à ce tribunal plus

élevé que le sien que le Pape renvoie le fils ingrat. Qu'il aille demander pardon à son père et à sa mère, et alors il trouvera miséricorde et guérison. Le fils reprend donc son pèlerinage de Rome vers la chaumière natale, toujours portant sur le visage le crapaud que la malédiction paternelle y a attaché ; et quand il entre dans cette cabane qui n'est pauvre que parce que le père et la mère se sont dépouillés de tout pour leur fils, quand il se jette en pleurant aux pieds des deux vieillards et qu'il en obtient son pardon, alors le crapaud tombe et le fils ingrat est guéri.

Je n'admire pas plus qu'il ne faut l'invention du crapaud attaché au visage de l'ingrat. C'est un symbole grossier de l'horreur qu'inspire l'ingratitude filiale ; mais, tout grossier qu'il est, le symbole est expressif. Quiconque est ingrat envers son père et sa mère, quiconque les méconnait ou les outrage, regardez-les bien, et quelques beaux qu'ils soient en apparence, quelque parure qu'ils aient, quelque maintien, quelque majesté même qu'ils affectent, ils ont, si nous savons bien les voir, ils ont le crapaud sur le visage. Les filles du *roi Lear* l'ont, toutes reines qu'elles sont ; les *Deux Gendres* l'ont, tout ministre qu'est l'un et tout philanthrope qu'est l'autre ; et si j'étais jeune homme et que j'eusse eu un mouvement de mauvaise humeur ou d'impatience contre mon père ou ma mère, si léger que fût ce mouvement, je ne voudrais pas, avant d'en avoir obtenu le pardon, me regarder au miroir, de peur de voir sur mon visage, non pas assurément le crapaud qui ne s'attache qu'aux grands et affreux ingrats, mais, que sais-je ? une patte de l'animal, une piqûre du mal qu'il faut fuir. Le crapaud est la punition des grands ingrats, et la vue de ce châtiment ne guérira pas les ingrats décidés et résolus, pas plus que la vue d'Harpagon ne guérit les grands avares ; mais elle peut guérir et prévenir les ingratitudes passagères, et c'est à quoi se borne l'utilité de la comédie. Elle peint les vices entiers, pour effrayer les demi-vices ; elle grossit et exagère à dessein l'image du mal, pour avertir et dissuader de loin ceux qui seraient tentés de s'en approcher. Elle représente enfin les vices pour corriger les défauts, et la vieille moralité n'a point manqué à cette règle de l'art. Le fils ingrat n'est dans le commencement qu'un jeune homme présomptueux et égoïste ; il n'est arrivé au vice que pour n'avoir pas su corriger le défaut.

SAINT-MARC GIRARDIN.

La Baltique et ses Rives.

La Baltique, dit M. St. Ange, beaucoup plus étendue en superficie que la mer Noire, se divise naturellement en trois parties ; le vaste bassin de la Baltique proprement dite, dont le centre est marqué à peu près par l'île Suédoise de Gothland ; l'immense golfe de Bothnie, entre la Suède et la Finlande, aussi grand que l'Adriatique, et s'enfonçant vers le nord jusqu'auprès du cercle polaire ; enfin le Golfe de Finlande, beaucoup moins grand, se dirigeant en droite ligne de l'Occident à l'Orient, et au fond duquel est situé Pétersbourg ainsi que Kronstadt, la sentinelle avancée de cette capitale. En sa qualité de mer intérieure, la Baltique n'a point de marées.

Les Etats riverains de cette mer sont d'abord le Danemarck pour la presqu'île du Jutland, le Holstein et les îles ; la Suède pour toute l'étendue de ses côtes ; les deux duchés de Mecklenbourg, qui confinent au Holstein ; la Prusse pour la Poméranie et la Prusse orientale ; enfin l'empire de Russie pour la Courlande, la Livonie, l'Esthonie, l'Ingrie et la Finlande.

Le climat des contrées hyperboréennes est des plus rudes : on y subit six mois d'hiver, dont quatre mois de gelée sans aucune interruption ; les embouchures de tous les fleuves et les eaux de la mer à une assez grande distance des côtes gèlent tous les ans. La navigation est alors suspendue, et les vaisseaux restent emprisonnés par les glaces dans les ports ou dans les golfes de refuge. Les glaces de la Néva à Pétersbourg ne se détachent que dans les derniers jours d'avril et souvent même du 5 au 10 mai seulement. Cette année, par une exception rare dans ces climats, les ports ont été dégagés du 10 au 12 avril. En hiver les jours ne sont que de six heures ;

mais leur durée en été est de dix-huit heures, et il n'y a presque pas de nuit entre les crépuscules. Nous parlons ici de la région moyenne, celle du Golfe de Finlande, à la latitude de Pétersbourg et de Stockholm (au 66e degré). L'hiver est un peu moins long, quoique très rigoureux encore, sur les côtes du Danemarck, de la Prusse et de la Scanie (Suède méridionale). Mais les fleuves et les ports y gèlent tous les ans, ainsi que les petits golfes et les détroits. Il n'y a donc que six à huit mois de libre navigation dans la Baltique. Sur les côtes du golfe de Bothnie, l'hiver est d'une longueur et d'une sévérité horrible.

Vers le 15 mai, dans la région moyenne qui nous occupe, les neiges et les glaces ayant enfin disparu, l'été se prononce tout à coup, sans transition, sans printemps, et il se signale bientôt par des chaleurs étouffantes. La longue durée de la présence du soleil sur l'horizon et la brièveté des nuits ne laissent point au sol le temps de se refroidir. Alors apparait instantanément la verdure, et une végétation des plus brillantes se développe en toute hâte. Les moissons grandissent et mûrissent dans l'espace de deux à trois mois avec une rapidité extraordinaire, et toutes les plantes acquièrent en très peu de jours une telle croissance qu'elles semblent pousser, comme on dit, à vue d'œil.

Pendant l'été, les paysages du Nord deviennent magnifiques. Les côtes, découpées de la façon la plus singulière, montrent au navigateur des champs et des prés d'un vert éclatant, inconnu dans le Midi ; des fermes, des habitations élégantes et des châteaux pittoresques. Çà et là, s'élèvent avec mille formes variées des roches de granit rose, de porphyre rouge, vert ou jaspé ; autour de ces roches aux vives couleurs, sont groupés de grands arbres résineux, les pins gigantesques, les sapins aux formes pyramidales, dont les panaches touffus retombent par étages ; enfin les innombrables îlots qui forment comme une ceinture à côtes pittoresques, semblent des bouquets de verdure semés sur les flots. Les horreurs du climat ont alors disparu ; on voit se dérouler des tableaux dont l'œil est enchanté, et dont l'effet inattendu cause la plus grande surprise aux voyageurs. On peut dire que dans la région glaciale comme dans celle des tropiques, les aspects de la nature sont tout à fait nouveaux pour l'homme des climats tempérés.

Population de Paris et de France.

Voici comment la population de Paris s'est accrue : Au treizième siècle, Paris comptait 120,000 âmes; en 1474, 150,000; sous Henri II, 210,000; en 1590, 200,000 sous Louis XIV, 492,600 ; en 1719, 509,630 ; de 1752 à 1762, 576,650 ; en 1775, selon Buffon, 658,000 ; en 1778, selon Mohan, 670,000 ; en 1784, selon Necker, 660,600 ; fin du règne de Louis XIV, 610,620 ; en 1798, 640,504 ; en 1802, 672,000 ; en 1806, 547,756 ; en 1808, 580,609 ; en 1809, 794,596 ; en 1817, 713,966 ; en 1837, 890,431 ; en 1831, commencement des recensements quinquennaux, 774,328 ; en 1836, 909,-126 ; en 1841, 912,033 (non compris les soldats sous les drapeaux, les absents et les enfants en nourrice) ; en 1846, ,1053,-897, et le département de la Seine, 1,364,467.

Quant à la population de la France, elle était, en 1700, de 19,669,000 âmes ; en 1831, de 32, 560,934 ; en 1846, de 35,400,486 habitants ; enfin, d'après le tableau officiel du recensement de 1851, la population totale s'élèverait, il y a deux ans, au chiffre de 35,783,050.

Le même recensement porte la population de Paris à 1,053,252, savoir : pour la population fixe, 999,067, et pour la population flottante, 57,195.

En 1851, il est né à Paris 33,284 enfants, dont 22,426 enfants légitimes, et 10,858 enfants naturels. Dans le chiffre total des naissances, on compte 16,810 garçons et 16,427 filles.

Dans la même année, il est mort à Paris 27,890 personnes, dont 13,877 du sexe masculin et 14,013 du sexe féminin. Il a été contracté 10,434 mariages.

La Bible Abandonnée

OU

JE SUIS UNE SI GRANDE PÉCHERESSE !

(*Etrait des Récits Américains par L. Bridel.*)

Au mois de février 18— j'allai voir une famille que j'avais l'habitude de visiter, voulant essayer pour la centième fois d'y faire quelque bien. Ces gens étaient fort pauvres ; la misère et la saleté régnaient dans leur demeure délabrée comme sur leurs personnes, et, pour comble de tristesse, l'intempérance, tant de la femme que du mari, en était la cause. Ils avaient plusieurs petits enfants dégoûtants de malpropreté et dont le père et la mère s'inquiétaient fort peu. Leur fille aînée, âgée de dix-huit ans, gagnait honnêtement sa vie comme couturière et ne fréquentait que des personnes respectables. Ne pouvant supporter la vie que menaient ses parents, elle les avait quittés et n'allait que rarement les voir. Lorsque la pauvre fille leur faisait visite,c'était pour s'entendre reprocher son orgueil, car c'est ainsi que ses parents taxaient sa mise convenable et son refus de loger chez eux. Jamais elle ne sortait de la maison paternelle sans emporter un sentiment de honte qui la rendait malheureuse durant des semaines.

Un matin donc, je frappai à cette porte ; la mère m'ouvrit, me regarda, sans même me saluer ; c'est à peine si elle répondit un mot aux questions affectueuses et polies que je lui fis sur sa santé. Quoiqu'elle ne m'invitât point à entrer, je le fis ; mais craignant de la déranger peut-être à cette heure matinale, je dis que je ne comptais point m'arrêter, et que je n'étais venu que pour m'informer de sa santé.

—Je suis aise de vous voir, dit-elle à voix basse et d'un air sombre et si différent de celui que j'étais accoutumé de lui voir, que je lui demandai si elle était malade.

—Je suis bien, répondit-elle d'une voix sépulcrale.

Pour la mettre à l'aise, je pris une chaise quoiqu'elles fussent toutes d'une saleté révoltante ; évidemment le plancher n'avait pas été balayé de la semaine, les meubles et les ustensiles épars et mutilés, les toiles d'araignées couvertes de poussière qui pendaient au plafond comme de funèbres draperies, ne semblaient que le reflet de la misère et de la désolation qui régnaient dans cette âme.

Mes tentatives pour la faire causer furent infructueuses, ce qui m'étonnait d'autant plus que j'avais lieu de me croire très avant dans ses bonnes grâces ; quoique je l'eusse souvent reprise très sérieusement, ma familiarité et mon affection m'avaient gagné son cœur. Mais aujourd'hui, froide et muette, elle allait et venait sans paraître s'apercevoir de ma présence.

Je la plaignais sincèrement, car je la voyais bien malheureuse. Je pensais à sa pauvreté, à ses enfants, à son âme, à ses péchés. Née d'honnêtes parents, elle avait reçu quelque instruction et possédait une rare intelligence, et maintenant je la voyais dans cette misérable condition, le cœur désolé, ne pouvant pas espérer de meilleurs jours, et faisant la honte de ses enfants. Mon cœur saignait à cette vue, et lors même que cela n'eût pas été contraire à mes principes, il m'eût été impossible de lui adresser le moindre reproche.

—Madame B., lui dis-je, vous souvenez-vous de ce que je vous disais l'autre semaine.

—Oui, répondit-elle sur le même ton bas et sépulcral.

—Je vous disais que vous n'aviez pas de raison de désespérer.

—Je m'en souviens, dit-elle tristement.

—Vous êtes une femme de sens et d'intelligence, et vous pouvez encore être très utile à votre famille.

—Que puis-je faire ? dit-elle d'un air de désespoir.

—Vous pouvez tout faire, avec l'aide de Dieu,—être heureuse et respectée dans ce monde, éternellement sauvée dans le monde à venir.

—Elle ne répondit pas ; je continuai.

—N'avez-vous donc aucun désir de chercher Dieu et d'obtenir la vie éternelle ?

Même silence. Je me levai pour partir, en lui disant : Je vous ai dérangée

de bien bonne heure ; mais, si vous le permettez, je reviendrai vous voir une autre fois.

Je voulus lui toucher la main, mais au lieu de prendre la mienne, elle retint la porte et me dit d'un ton solennel :

—Ne partez pas.

—Je resterai, si vous le désirez ; madame B., puis-je faire quelque chose pour vous ? Parlez franchement, et croyez que je ne vous traiterai qu'avec amitié.

Point de réponse à toutes mes questions. Ses yeux fixes, son attitude, l'expression de son visage, tout indiquait une profonde et douloureuse préoccupation.

—Madame B., vous semblez malheureuse, ce matin ; avez-vous quelque sujet de peine, et puis-je vous aider en quelque chose ?

Elle poussa un profond soupir sans me répondre, mais retenait toujours la porte pour m'empêcher de sortir.

—Dites-moi ce qui vous rend malheureuse, madame B., ne me suis-je pas toujours montré votre ami ?

—Je suis une grande pécheresse, dit-elle lentement et avec beaucoup de solennité.

—C'est vrai, et bien plus que vous ne pensez.

Je suis une *si grande* pécheresse.

—Je suis bien aise que vous le sentiez, car vous sentirez, en même temps la nécessité d'aller au Sauveur, qui, comme je vous l'ai dit souvent, est votre seul moyen de salut.

—Je suis perdue pour toujours, dit-elle avec un morne désespoir.

—Vous le seriez, s'il n'y avait pas un Dieu de miséricorde et un Christ pour sauver.

—J'ai péché pendant bien longtemps.

—Et pendant longtemps Dieu vous a supportée, parcequ'il ne veut pas que vous périssiez, mais que vous veniez à la repentance. Avez-vous prié Dieu de vous sauver.

—Oui, j'ai prié longtemps, cette nuit et toute la matinée.

—Que demandiez-vous ?

—Le pardon de mes péchés.

—Croyez-vous que Dieu vous l'accorde ?

—Je crains que non ; je suis une si grande pécheresse !

—Et Jésus est un si grand Sauveur ! La grandeur de nos péchés ne peut pas nous perdre, si nous venons à lui par la foi, car son sang purifie de tout péché.

—Croyez-vous que Dieu puisse avoir miséricorde après tout ce que j'ai fait ? dit-elle en levant pour la première fois ses yeux vers moi d'un air suppliant ; c'est impossible.

—Il vous le semble, mais Dieu pense différemment ; "que le méchant délaisse " sa voie et l'homme inique ses pensées, " qu'il se retourne vers le Seigneur, et " il aura pitié de lui ; vers notre Dieu, " et il pardonnera abondamment, car " mes pensées ne sont pas vos pen- " sées, et mes voies ne sont pas vos " voies." Ainsi, madame B., vous n'avez rien de mieux à faire que de délaisser vos pensées et de vous attacher à celles du Seigneur. Vous ne savez juger ni de vous-même, ni du péché, ni surtout de Dieu ; car comme les cieux sont élevés au-dessus de la terre, ainsi ses pensées sont élevées au-dessus des nôtres. Laissez à Dieu le soin de dire ce qu'il veut faire de vous. Et vous avez beau n'y pas croire, Dieu vous répète : " Je veux te pardonner abondamment." Où est votre Bible, que je vous lise tout ce chapitre.

Sans répondre un mot, elle monta sur une chaise pour atteindre une tablette grossière placée au-dessus de la porte. Là se trouvait la Bible, couverte de suie, de poussière et de toiles d'araignées ; évidemment, on n'y avait pas touché depuis des années. Elle la regarda longtemps sans faire un mouvement, et la vue de cette Bible négligée semblait parler fortement à sa conscience. Des larmes jaillirent de ses yeux, et après avoir essuyé le livre noirci avec son tablier en lambeaux, elle me dit avec une inexprimable amertume :

—Voici *ma Bible*. Puis, détournant son visage, elle se mit à sangloter. Je ne pus m'empêcher de pleurer avec elle.

Lorsqu'elle fut plus calme, je lui lus et lui expliquai le 55e chap. d'Esaïe, puis, à sa demande, je priai avec elle.

—Depuis quand vous sentez-vous ainsi pécheresse, madame B.? lui demandai-je.

—Depuis hier au soir, que j'ai lu un petit livre intitulé : *Seize petits Sermons.* —C'était une des publications de la société américaine des Traités et, passé de main en main dans ma paroisse après la conversion de cette femme, il fut l'origine d'un réveil, autant du moins qu'on peut attribuer un tel effet à une cause extérieure quelconque, ce qu'on a le tort, à mon gré, de faire trop souvent dans nos églises.

Depuis ce jour, je visitai madame B., et j'eus avec elle plusieurs conversations intéressantes.

Dans l'une d'elles, elle me parla de sa fille, non plus avec aigreur, comme autrefois, mais humblement et avec affection.

—Je voudrais bien la voir, me dit-elle, voici plusieurs mois qu'elle n'est pas venue, mais je suppose que cela révolte cette pauvre enfant de nous voir. J'espère qu'il n'en sera pas toujours de même.

Aussitôt je me rendis auprès de la jeune fille, et je lui parlai le plus délicatement que je pus du changement opéré chez sa mère. Elle pleura longtemps, et j'eus peine à la consoler. Je découvris bientôt qu'un retour sur son propre état d'âme était la cause de ces pleurs. Les impressions reçues par sa mère, impressions dont elle avait déjà entendu parler, avaient réveillé sa propre conscience ; je dirigeai ses regards sur Christ du mieux que je pus, avant de la quitter.

Quelques jours après, j'allai de nouveau voir cette jeune fille pour lui apprendre que sa mère venait de saisir la joyeuse espérance qui est en Christ, et, à ma grande surprise, je la trouvai elle aussi comblée de la même joie.

—Maintenant, me dit-elle avec des larmes de bonheur, maintenant, je puis aller voir ma mère.

Jusqu'alors elle n'avait pu s'y résoudre. Elle y alla, et trouva la vieille femme seule.

—Ma mère !... s'écria-t-elle ; mais elle ne put en dire davantage ; en un clin d'œil elles furent dans les bras l'une de l'autre, répandant les plus douces larmes.

Cette humble demeure changea bientôt d'aspect, comme ses habitants. La jeune fille s'établit auprès de ses parents, aidant sa mère dans tous ses devoirs domestiques, avec un cœur heureux et reconnaissant. Leur intérieur fut bientôt aussi joli qu'il avait été repoussant. Elle fit des habits pour ses frères et sœurs, et, après les avoir mis décemment, la mère les conduisit elle-même à l'école du dimanche, et pria qu'on les inscrivît au nombre des élèves.

L'extérieur de cette femme aussi changea complétement. Son air devint digne, comme il faut et intelligent, et, quoique sérieuse, elle était toujours heureuse et contente.

Quand cette femme se présenta dans l'église, pour recevoir le baptême avec sa fille, des personnes qui la connaissaient depuis des années, ne pouvaient croire que ce fut véritablement elle. Le seul desir qu'il lui restât à former, était la conversion de son mari ; mais, hélas ! treize ans après, je le voyais encore chanceler dans la rue ! Il n'y eut rien de particulier dans l'expérience religieuse de cette femme, si ce n'est sa parfaite humilité et sa fermeté à fuir le péché, dont le souvenir laissa toujours une ombre de tristesse sur sa vie. Sa résolution d'abandonner le vice fut si énergique, que depuis le jour mémorable où sa conscience fut réveillée, non seulement elle ne goûta plus d'aucune liqueur et ne permettait pas qu'on le fit en sa présence, mais elle aurait traversé la mer pour éviter de passer devant un lieu où l'on en vendait, et telle était sa défiance d'elle-même et sa dépendance du Seigneur, que, s'il lui arrivait seulement d'y penser, elle cherchait aussitôt son refuge dans la prière.

D'UN ARTICLE DE

La Revue des Deux-Mondes.

Nos lecteurs savent que cette *Revue* sans être excellente, bien loin de là, est pourtant le meilleur et le plus important recueil français en littérature et en philosophie. Dans

ces matières et dans plusieurs autres il fait autorité. Une liste d'abonnés extraordinairement longue lui donne une très-grande influence, non pas seulement en France mais à l'étranger. C'est par son moyen que MM. Cousin, Villemain et autres illustrations françaises font connaître au monde ce qu'ils pensent du train actuel des choses.

Or, croiriez-vous bien que ce recueil vient de publier un article dans lequel, non content de faire l'apologie du protestantisme, il se laisse aller à une attaque en règle contre Bossuet, l'idole des écrivains français qu'on est convenu de louer sans le connaître. L'apparition de cet article a été un véritable événement. L'auteur est un membre de l'académie, M. Charles de Rémusat. L'occasion est l'Histoire de la Réformation de M. Merle d'Aubigné.

Il commence d'abord par réfuter l'accusation vulgaire en vertu de laquelle le protestantisme ne serait pas même une religion, mais simplement une négation par suite du libre examen. Il serait étrange, dit-il, qu'une vide combinaison d'analyse et de polémique eût suffi si longtemps au gouvernement moral des sociétés où le lien religieux demeure le plus puissant, et que trouble le moins l'esprit destructeur de l'incrédulité moderne. Après avoir dit encore que cette idée ne peut entrer dans le cerveau de ceux qui ne veulent en ce monde que dormir leur sommeil, il examine au long ce qui constitue une religion.

"Il faut d'abord qu'elle produise pleinement sur l'âme humaine le double effet de satisfaire la raison et d'exalter l'imagination, de réaliser ce mélange de sécurité et d'exaltation qui ne paraît résulter d'aucune science et d'aucune croyance humaine. Il faut encore et surtout qu'elle soit pour la conscience la règle et le soutien sacré des devoirs et qu'opposant une arme merveilleuse aux traits des passions, elle divinise en quelque sorte la morale. Il faut enfin qu'elle s'empare assez puissamment de l'esprit de la société pour lui commander un respect général et durable, et pour la dominer comme une loi invisible qui confirme et protège toutes les autres lois. C'est par ces caractères spirituels, moraux et politiques qu'une religion diffère d'une science, d'une philosophie, d'une institution, choses avec lesquelles cependant elle a quelques analogies. Eh bien ! à tous ces titres, par tous ces caractères, le protestantisme est une religion et j'ajouterai que du consentement universel, il est un christianisme."

M. de Rémusat reproche à ses compatriotes d'ignorer ce que cette religion, ce christianisme fait dans les pays de langue française et leur dit : "Il s'est composé entre Genève et Paris, depuis 15 ou 20 ans, bon nombre d'ouvrages de toute sorte nullement indignes de l'attention publique. Dans ces écrits, le bon et surtout l'excellent est rare comme partout, mais il y a très peu de mauvais..... Le ton de la sincérité et de la conviction, la gravité, un profond sentiment moral, une instruction solide, une conscience intellectuelle qui se défend des engouements et des dérèglements de la fantaisie contemporaine, une honorable fidélité aux vrais intérêts de l'humanité, à ces intérêts dont le premier est la dignité de l'homme, voilà ce qui recommande ces productions et même les plus médiocres." Revenant ensuite à l'Histoire de la Réformation, c'est, ajoute-t-il, un des ouvrages distingués de notre temps.

L'auteur recherche ensuite :

LE PRINCIPE DE LA RÉFORMATION.

"Ce n'est pas une certaine théorie de la constitution de l'église, ce n'est pas telle ou telle doctrine concernant l'Eucharistie et les autres sacrements, ce n'est pas davantage la haine des excès de la puissance pontificale, encore moins un esprit général d'innovation et de résistance à l'oppression, encore moins, s'il est possible, l'idée d'opposer la raison à la foi, ou même l'examen à l'autorité. Le principe de cette révolution religieuse est religieux et non révolutionnaire. C'est le principe de la justification par la foi et par la foi seulement."

Suit la définition de

LA JUSTIFICATION PAR LA FOI.

"C'est un retour à certains termes de l'Ecriture ; c'est un démenti donné aux suggestions de la morale naturelle et de la philosophie dite du sens commun ; c'est l'effet et l'extension de deux dogmes fondamentaux : le péché originel et la rédemption par le divin médiateur. Bien loin de nier ces véri-

tés fondamentales du christianisme, il semble que les protestants les exagèrent. Avec eux, il y a pour ainsi dire un accroissement de dogme et certainement, un accroissement de foi ; car chez eux, la foi hérite de tout ce qui est enlevé aux œuvres, et contracte en quelque sorte une vertu miraculeuse de plus.... cette réforme doctrinale n'a donc nulle ressemblance avec les systèmes du socialisme et du rationalisme dont on veut que le protestantisme soit l'équivalent. Les protestants sont plus absolus que les catholiques et demandent au moi humain, dans son orgueil et dans sa raison, un plus grand sacrifice...." Le célèbre académicien montre ensuite comment, en vertu du principe évangélique remis en honneur par les protestants que l'homme est sauvé et justifié non par ce qu'il fait, mais par ce qu'il croit, la messe, les œuvres de pénitence, les cérémonies devaient disparaître. Voici comment il dépeint le clergé catholique avant la réformation. " Par routine ou par irréflexion, il cessait de s'inquiéter de l'état des âmes pourvu que les pratiques fussent observées et son empire reconnu. Il lui était arrivé comme à tous les pouvoirs qui durent longtemps, de négliger ses devoirs pour ses droits. Dans son sein la règle s'était affaiblie, la discipline s'était énervée, tout avait baissé excepté la passion du commandement."

RÉSULTATS DE CE PRINCIPE.

Le principe de la justification par la foi a abouti " à détruire dans l'ordre ecclésiastique toute autorité traditionnelle, en brisant la constitution de l'église visible—à encourager dans l'ordre philosophique l'esprit de la littérature moderne et l'émancipation des sciences et des opinions—enfin dans l'ordre politique à favoriser l'indépendance des gouvernements, la rationalité des institutions religieuses, le développement du droit commun, l'avènement futur de la liberté civile. Toutes ces conséquences pouvaient résulter de l'adoption du principe dogmatique de la réforme, t elles ont été effectivement manifestées par s événements. La raison les indique et l'histoire les confirme.

LIBRE EXAMEN.

Encore une autre accusation dont M. de Rémusat défend les protestants. "Le libre examen peut produire des libres penseurs ; j'avoue qu'il en a produit parmi les protestants, mais certes pas *un plus grand nombre qu'il ne s'en est montré parmi les catholiques et c'est notre église qui a nourri dans son sein les plus célèbres ennemis de la foi.* En second des conséquences *possibles* ne sont pas des conséquences *nécessaires.* De ce que la lecture des livres sacrés peut engendrer des incrédules, il ne s'en suit pas qu'elle soit une école d'incrédulité. D'abord ce n'est pas à cette fin que les réformés prescrivent cette sainte lecture. Ils pensent que par là la foi se développe et se fortifie et que c'est dans ce commerce avec l'esprit révélateur que s'accomplit éminemment cette inspiration surnaturelle qui rend l'homme croyant et justifié, en un mot le miracle de la grâce, le seul miracle à vrai dire qu'ils admettent depuis les temps apostoliques. Maintenant que l'esprit humain flexible et changeant puisse être affecté diversement par les mêmes pensées et les mêmes recherches, qu'il puisse dériver l'incrédulité de la source où il devrait puiser la foi, on sait que le vent de la grâce souffle où il lui plait. Eriger ces résultats éventuels en résultats inévitables ou, comme je l'ai dit, des conséquences possibles en conséquences nécessaires, est une des exagérations, tranchons le mot, un des sophismes les plus usités en théologie comme en politique."

VARIATIONS.

Viennent ensuite les grandes questions des variations. M. de Rémusat montre très-bien que pour tirer gloire du fait qu'on n'a pas varié, il faudrait d'abord prouver qu'on *était infaillible* au point de départ. Or, dit-il, l'église romaine ne l'a jamais fait. Il montre que de plus elle a beaucoup varié. " Le temps n'est pas loin où l'on eût assurément noté plus de différence entre un catholique français et un catholique espagnol qu'entre quelques-unes des sectes qui divisent l'Angleterre. Des ordres nombreux en France, mais tous respectés, étaient animés d'esprits différents. L'élève de l'Oratoire entendait d'autres leçons que l'élève des jésuites. Le Janséniste, le Gallican, le Sulpicien, le Moliniste représentaient des nuances assez marquées pour ressembler à des sectes diverses. Quand

Pascal dit que l'Inquisition et la société de Jésus sont les deux plus grands ennemis de la vérité, lorsqu'il tient pour condamné dans le ciel ce que condamne son livre condamné à Rome, quand M. de Maistre déclare Bossuet protestant, s'il n'a pas abjuré la doctrine exposée dans sa défense du clergé français, on ne peut prétendre qu'il y eut en France une rigoureuse unité en matière spirituelle. Cette diversité, selon moi, c'était richesse et non pauvreté de sainte croyance et de sainte passion ; et si la puissance publique n'avait jamais pris parti dans la controverse, on peut croire que cette liberté de fait eût tourné au profit de la religion." Enfin M. de Rémusat va jusqu'à glorifier les variations tant reprochées aux protestants lorsqu'il ajoute : " Ces variations tant accusées sont peut-être des liens qui rattachent un plus grand nombre d'appelés au centre de l'Evangile. L'uniformité rigoureuse des symboles en est peut-être atteinte, mais la somme de piété en est accrue. Divine dans son origine, la religion est humaine dans l'homme, c'est-à-dire, une croyance du cœur seulement. A ce titre elle comporte toutes les diversités de notre nature."

CONSÉQUENCES DU PRINCIPE RÉFORMÉ.

"On nous dit que le principe protestant doit conduire à l'individualisme dans la religion, et par suite à la destruction de toute religion. Il y doit conduire, dit-on, qu'importe s'il n'y conduit pas? L'homme n'est point un système qui se dévide comme un fil jusqu'à son dernier bout. Il n'est point une force mécanique qui se prolonge en ligne droite jusqu'à l'infini. C'est une créature composée de besoins et de facultés multiples."

LIBERTÉ DE PENSER.

" On ne saurait prétendre que le protestantisme ait fermé la porte à la liberté de penser. Sans aucun doute, chez les nations réformées, il s'est élevé des philosophes que le christianisme est en droit de trouver téméraires. Qui peut nier pourtant que dans la plupart des sociétés protestantes l'incrédulité ne soit moins passionnée, moins hardie, moins répandue? Qui peut nier que le rationalisme ne s'y soit préservé davantage de tout ce qui ressemble à l'impiété? Qui peut nier que les excès de la pensée irréligieuse n'y aient été moins encouragés, moins tolérés par l'opinion publique? L'esprit de liberté répand autour de lui l'esprit de modération. Et en politique, le socialisme, puisqu'il faut l'appeler par son nom, le jacobinisme pour mieux dire, n'est pas né en terre protestante, et il est triste de penser que, s'il fallait nommer le pays du monde où le danger est peut-être le plus imminent, on citerait plutôt les Etats-Romains que la Hollande ou l'Ecosse."

On comprend sans peine l'impression qu'a dû produire une pareille dissertation publiée dans une *Revue* si importante. On nous racontait qu'un chef important du parti jésuite en était furieux. C'est là sans doute un des signes des temps les plus réjouissants et les plus significatifs. Le vent en France souffle plus que jamais au protestantisme. Le *Journal des Débats* doit également parler sous peu de l'ouvrage de M. Merle. Le papisme et le despotisme s'étant alliés, tous les amis du progrès se tournent vers le protestantisme pour lui demander le secret de cette liberté et de cette prospérité dont il sait faire jouir l'Angleterre et les Etats-Unis.

Du Pape et de la Papaute.

PAR E. PELLETAN.

CE QU'ILS SONT DEVENUS.

Il aurait fallu sans doute un grand miracle pour tirer du fond de la crèche de Bethléem la monarchie universelle de l'Eglise ; mais il fallait maintenant pour le moins un aussi grand miracle pour la détruire, car elle avait si fortement rivé, par des anneaux de fer les peuples à ses dogmes, que personne, au grand jour des vivants, n'eût tenté d'échapper à la servitude.

Tenté, et comment? fuir? mourir? Fuir, dites-vous? mais le catholicisme n'avait pas de frontières, mais l'humanité tout entière se fût rangée sur le passage du fugitif pour crier : Voilà l'homme maudit! et la pierre du chemin eût bondi sous ses pieds pour le lapider. Mourir! mais la mort ne fraudrait pas la pro-

prête de l'Eglise sur l'homme du poids d'un atôme! elle ramassait le cadavre et le traînait sur la claie à la voirie.

Voilà, mon ami, l'inventaire rapide au courant de la parole de tous les pouvoirs de l'Eglise. Pouvoirs sur la terre, pouvoirs dans le ciel, pouvoirs sur l'âme, pouvoirs sur la société. Le catholicisme avait tout cela. Il a perdu tout cela.

Il avait dit à la pensée, au jour de sa toute puissance : Tu n'existeras pas devant moi, et toutes les fois que je te trouverai sous mes pas, j'appelerai le bourreau. Mais la pensée martyre, accourant du fond des siècles, entre deux rangées de bûchers, la lueur de la flamme sur le front, a traversé miraculeusement le supplice, elle a éteint du pied le dernier charbon, et prenant la main du catholicisme dans le sang du sacrifice, elle lui a arraché l'épée, elle l'a brisée contre terre, elle en a jeté au loin les tronçons, et a dit au meurtrier pour le compte de Dieu : Tu ne tueras plus au nom de l'Evangile !

Et le meurtrier n'a plus tué.

L'Eglise avait mis un sceau sur la lèvre de l'homme et elle lui avait dit : Tu ne parleras pas en ma présence. J'aurai seule ici-bas l'oreille des populations. Mais voici que tout à coup une parole imprévue retentit en Europe. L'antiquité tout entière, jusqu'alors muette, se met à parler par les doigts d'un ouvrier de Strasbourg. L'imprimerie remplace sur tous les chemins la publicité en plein vent des frères mineurs. L'humanité recouvre la mémoire, et, avec la mémoire, la réflexion. Elle sent vaguement surgir en elle une nouvelle pensée. Elle attend un nouveau prophète.

Ce prophète se lève du fond d'un cloître de l'Allemagne. Il était orgueilleux, avare, envieux, débauché, violent, immoral, je ne le dis pas, mais je le veux, pour éviter toute discussion ; et, à sa voix, l'Allemagne, la Suisse, la Hollande, l'Angleterre, l'Ecosse, la Suède, la France même, c'est-à-dire les races les plus jeunes, les moins fatiguées de marcher, abjurent le catholicisme. Elles étaient probablement aussi orgueilleuses, avares, envieuses, débauchées, violentes, immorales. Elles sèment le sel sur les ruines des églises, et Dieu récompense leur apostasie en leur remettant la souveraineté intellectuelle, scientifique, industrielle, commerciale et politique de l'Europe. Elles prennent partout l'initiative des idées et des progrès ; elles sont plus laborieuses, plus riches, elles dressent de leur travail un piédestal d'or à l'intelligence. A la première parole de révolte la papauté répond par l'anathème ; mais comme l'anathème, émoussée, rebondit sur l'âme sans y entrer, elle sonne le tocsin en Allemagne, elle appelle la foi aux armes, et pendant trente ans le catholicisme et le protestantisme se heurtent sur tous les champs de bataille, pour ne laisser qu'un culte debout sur le cadavre du vaincu. Mais une nouvelle puissance est née à l'histoire. C'est la raison humaine. C'est l'hérésie, disent ses adversaires. Hérésie tant que vous voudrez, elle n'en est pas moins la puissance. Elle met la main des combattants l'une dans l'autre, et, sur la première page du traité de Westphalie, elle écrit le principe de la tolérance ; elle fonde les droits des peuples, en attendant les droits des individus.

La papauté humiliée et irritée, ne pouvant vaincre ni tolérer la réforme, rallie les débris des nations catholiques, se replie lentement du nord au midi, et se retranche en Italie comme dans une forteresse.

Et là, enfermée dans son implacable solitude par l'épaisse muraille atmosphérique de la *malaria*, gardée par la fièvre, cachée derrière les tombeaux, parmi les morts, elle suspend l'heure partout et tire sur ses yeux son manteau. Elle ne veut plus rien voir, elle ne veut plus rien entendre. L'Europe progresse autour d'elle, l'Europe pense, elle ne veut pas le savoir, elle a le dos tourné à la pensée.

Elle ne laisse pas plus couler la source vive de l'esprit que l'arche rompue de ses aqueducs ne laisse couler la source vive de la montagne. Toute voix du dehors qui frémit sur sa fibre lui donne le frisson, elle croit avoir compris une nouvelle hérésie ; elle n'y répond que par l'anathème.

L'hérésie la poursuit partout. Elle soupçonne dans toute parole une hérésie. Si un vieillard de génie a entendu, par hasard, le bruit des pas de Dieu dans l'espace, et surpris la terre en flagrant délit de rotation, la papauté décrète le ciel coupable d'hérésie, elle traîne par les cheveux le sublime confi-

dent de Dieu aux gémonies de la *sainte foi*, et le force, de la force du bras, à renier la gravitation à genoux sur une terre emportée par la gravitation.

Elle s'isole de plus en plus ; elle prend de plus en plus le côté de l'ombre. Elle s'absente de plus en plus de la vie, pour se rapprocher de la mort le plus près possible. Elle choisit ses cardinaux parmi les vieillards, pour que les cardinaux élisent à leur tour un pape qui n'ait pas assez d'espace entre lui et la tombe pour faire un pas en avant.

Elle laisse l'édifice crouler de vétusté, de peur qu'une seule pierre changée n'éveille la curiosité du changement. Elle s'anéantit dans le perpétuel mémento de sa grandeur passée et ne sort de cet abîme de souvenirs qu'une fois l'année, pour reprendre d'un mot, du haut d'un balcon, un monde qui ne lui appartient plus et anathématiser une hérésie qui n'écoute plus même l'anathème. Elle redescend ensuite dans sa tristesse et dans son immobilité.

Elle reprend la longue colère accumulée de ses prédécesseurs contre tout mouvement et toute communication d'idées ; elle ne convoque plus même les conciles pour conférer dogmatiquement avec les nations ; elle impose trois cents ans de silence au christianisme ; elle engloutit l'église tout entière en elle, comme pour l'emporter tout entière dans sa destinée. La France résiste à cette absorption ; elle est suspecte, elle est reniée. Elle a beau être, par ses grands génies, l'éloquence du catholicisme ; elle a beau être, par le nombre, la première nation catholique, elle n'a tout au plus que le bout du pied au conclave, et, de tous les coups d'Etats que pourrait faire l'esprit saint, le plus inattendu serait de faire un pape français.

A chaque royaume que la papauté perdait, à chaque dissidence qui éclatait sur ses frontières, elle se resserrait sur elle-même, comme pour n'occuper sur la terre que la place de ses semelles. Elle se faisait étroite comme l'exclusion. Elle se retournait vers la race latine, comme vers sa race de préférence. Elle se rattachait plus intimement à l'Espagne et à l'Italie. Elle était catholique sans doute, mais surtout Italienne. Elle l'était d'affection et de souvenir. Elle se rappelait qu'elle avait là sa tradition et son origine.

Je ne veux pas médire de l'Italie. Je crois à sa grandeur. Elle a été notre aînée en civilisation. Elle n'a pas vendu son droit d'aînesse. Son jour reviendra bientôt. J'en ai l'espérance. Je dis plus, j'en ai la certitude, mais je ne puis m'empêcher de reconnaître qu'elle a un tort de nature. Elle est trop facilement heureuse.

Et, en effet, mon ami, sur cette terre de langueur où frémit la veine des volcans, au bord de cette mer lascive où une éternelle bacchante laisse tremper dans l'eau sa couronne, l'âme est provoquée à trop de jouissances à la fois par tous les souffles de l'atmosphère pour n'être pas tentée d'éteindre en elle la pensée et d'abdiquer dans la volupté.

L'Italie n'a pu résister à la tentation, elle portait depuis longtemps la fatigue de l'idée. Elle avait besoin de dormir. Du jour où elle vit le catholicisme entrer dans son repos, elle se sentit avec lui une nouvelle affinité. Elle se trouva la nation la plus dévote par le climat. Elle fit de la religion une fête de l'esprit. Elle en cueillit seulement la fleur et la poésie. Elle s'enivra de parfum et de musique. Elle se créa un culte sensuel personnifié dans le culte à la madone.

Elle vida longuement à sa lèvre cette potion de sommeil qu'elle prenait pour la religion ; et lorsqu'elle eut bu l'extase jusqu'à l'oubli d'elle-même, elle ferma le rideau sur sa fenêtre, s'endormit au doux bruit de ses jets d'eau, au vent frais de ses vignes ; et, pendant qu'elle dormait, son autre sœur catholique, l'Espagne, mourait tragiquement à son côté, les artères ouvertes et les membres tenus par l'Inquisition.

L'esprit humain, cependant, continuait de marcher. Il précipitait coup sur coup les découvertes, comme pour réparer le temps perdu. Il improvisait chaque jour un nouveau génie qui se nommait Bacon, Descartes, Keppler, Leibnitz, Newton, Huyghens, Galilée, Harvey, Linnée, Lavoisier ; chaque jour il entrait plus avant dans la nature ; chaque jour il créait une nouvelle vérité, une nouvelle science ; la géométrie, l'algèbre, la mécanique, la médecine, la physique, la chimie, la botanique, l'astronomie, cette religion de l'espace qui conduit le regard par un péristyle d'étoiles à la religion de l'idée.

Et à la fin de chaque jour, il disait comme notre siècle peut-être aussi le dira, si Dieu bénit sa parole : Je n'ai pas passé en vain dans la vie, j'ai fait mon œuvre. J'ai tiré sur ma tête un pan du manteau de Dieu : je puis aller dormir.

Et chaque jour l'esprit humain prouvait sa mission par ses bienfaits, refaisait les mœurs, les lois, les idées ; multipliait les industries, prodiguait les travaux, rapprochait les frontières, écrivait, parlait, prêchait, arrachait les populations à l'église et les emportait par innombrables générations dans l'immense attraction de ses vérités. La seule nation catholique qui donnât encore signe d'intelligence, passait par millions d'âmes à la fois du côté de la philosophie.

Il ne restait plus en France du catholicisme qu'un bruit de cloche dans les airs. Une main mystérieuse frappait les dernières races attardées sur les chemins du moyen-âge. L'Irlande était asservie, la Pologne était tuée. La terre tressaillait partout sous les fondements de l'Eglise. La révolution française approchait.

Et la papauté, cernée de tous côtés par cette immense armée en campagne de l'intelligence moderne, qui avait passé les Alpes et qui touchait déjà les murs du Vatican, ne cherchait même pas à conjurer cette dernière invasion ; elle se confiait à l'inertie, elle appelait un miracle de la Providence, et, en attendant, assise sur des dogmes immuables, enveloppée de formules traditionnelles, l'Evangile ouvert sur ses genoux et le doigt posé sur sa lèvre, elle écoutait silencieusement, la tête tombée sur sa poitrine, les vagues mortes de son passé battre les échos lointains de l'histoire, pendant que le vent du siècle tournait sur ses genoux les feuillets de l'Evangile.

Je ne dis rien de plus, mon ami, car il arrive un moment où il y a dans l'air une religieuse terreur. On dirait qu'un ordre du Très-Haut vient de passer. On entend encore le vent frémir, on sent la parole remonter sur la lèvre en piété et se répandre sur la figure en pâleur ; on baisse respectueusement la tête et on garde le silence.

Je me résume et je conclus : Vous m'avez demandé tout à l'heure pourquoi, enfant troublé du doute, je n'étais pas allé poser la tête sur l'autel pour y trouver du moins le repos d'Oreste. J'aurais menti à moi-même en faisant cela. J'ai regardé le catholicisme, et je me suis dit : Autrefois il tenait dans ses mains l'humanité. Maintenant il l'a perdue. Je ne discute pas ses dogmes, ses doctrines ; je les honore et je les vénère dans le passé. Il a été assurément un message de Dieu en Europe ; il a été divin. Mais Dieu ne distribue pas en vain la puissance, et si la puissance s'est retirée du catholicisme, qui donc avec elle s'est retiré ?

Je ne veux contrister aucune conviction. Je cherche simplement la vérité. Le siècle est mon témoin. J'écris son témoignage.

Ne vous trompez pas, mon ami, sur mes pensées. Je ne viens pas ici juger les dogmes des religions. Qui suis-je pour que Dieu m'eût remis le soin de sa justice et m'eût donné sa balance à porter.

Mais un jour, et ce jour est écrit dans mon sang, je me suis dit : Je chercherai sur la terre ma croyance ; je mettrai ma vie en gage dans cette recherche ; je marcherai jusqu'à ce que j'aie trouvé. Car la trouver ou ne pas la trouver, pour moi, intellectuellement parlant, c'est vivre ou mourir.

La croyance est l'existence même de l'esprit. L'esprit n'existe qu'en croyant. L'incrédulité peut jouer plus ou moins heureusement le jeu de la destinée ; mais, à la fin de la partie, elle n'a pas vécu.

LA BIBLE

ET LA

COLONISATION DES ETATS-UNIS,

PAR E. PELLETAN.

Il y a environ deux cents ans, quelques malheureux proscrits, qui s'appelaient entre eux des pèlerins, frétaient un navire en Hollande, et traversaient l'Atlantique au milieu des tempêtes de l'équinoxe.

Deux mois après, le 22 décembre 1620, rappelez-vous à jamais ce glorieux anniversaire d'un monde, ils abordaient les côtes de l'Amérique. Ils débarquèrent au cap Nord, et, en débarquant, ils rédigèrent ce contrat :

" Au nom de Dieu, AMEN. Ayant entrepris pour la gloire de Dieu, pour la propaga-

tion de la foi chrétienne, comme pour l'honneur de notre pays, un voyage dans la Amérique du Nord, afin d'y fonder une nouvelle colonie, nous nous unissons par les présentes, devant la face de Dieu, et les uns devant les autres, pour ne faire qu'un seul corps civil et politique, dans l'intérêt du bon droit et de la sûreté mutuelle."

Je ne crois pas qu'il y ait dans l'histoire un spectacle plus solennel et plus religieux que le spectacle de ces quelques familles qui abordent ainsi, le nom de Dieu sur la lèvre, un monde lugubre déjà enseveli sous les premières neiges de l'hiver.

Cette courageuse avant-garde de la civilisation a mis une immensité de vagues entre elle et sa patrie. Elle n'a pour poser les pieds d'autre place que le rocher. Derrière elle, la mer déferle avec un bruit sinistre sur une côte désolée. Devant elle une autre mer, aussi infinie, de forêts vierges, lui envoie d'arbre en arbre, le long mugissement d'un continent.

Mais les pieux pèlerins de l'Evangile ne se troublent pas devant les mystérieuses menaces de cette nouvelle nature. Ils tombent tous à genoux, hommes, vieillards, femmes et enfants, et après avoir invoqué le Dieu qui fait couler dans les bras de l'homme des forces à dompter les montagnes, ils se mettent intrépidement au travail. Ils attaquent à coups de hache cette épaisse barricade de végétation, et ils déblaient le premier emplacement d'une patrie.

Ils s'enfoncent sous ces arbres contemporains de la création qui couvraient à leurs pieds les ténèbres. Ils ouvrent des routes dans ce chaos de verdure. Ils aèrent de tous côtés la forêt, et ils remettent le sol en communication avec le soleil.

Parfois ces hardis pionniers trouvaient de grandes brèches ouvertes, au milieu de ces inextricables fourrés. Un chêne immense dont les rameaux eussent couvert une place publique, était tombé là dans sa gloire de tout le poids des siècles, avait écrasé en tombant les autres arbres, et fait largement le vide autour de sa ruine. Sans doute une explosion terrible avait accompagné sa chûte. Mais dans le désert aucune oreille n'avait entendu ce dernier gémissement de cette grande existence végétale qui s'était abîmée un jour avec un peuple d'arbustes, après avoir consommé une plus grande part de l'éternité que les plus vastes empires.

Vous comprenez, mon ami, que devant ce magnanime spectacle de l'Amérique primitive, la pensée de ces hommes, naturellement biblique, dût s'associer encore plus intimement au Dieu de la Genèse.

Ils trouvaient à chaque pas dans leur existence une perpétuelle allusion de la Bible. Israel entrait une seconde fois avec eux dans la terre promise.

D'autres émigrants vinrent rejoindre ces premiers colons, mais à peine une colonie était-elle fondée, que d'autres émigrants encore se déployaient en avant de la ligne de culture, à travers l'immense rempart murmurant de forêts.

Ils partaient par familles ou par tribus emmenant leurs bagages sur des mulets et poussant devant eux leurs troupeaux. Ils traversaient les sauvages défilés du désert en chantant les cantiques de Sion pour tromper la fatigue du chemin. Ils portaient à la ceinture la hache, symbole de la conquête en Amérique. Lorsqu'ils avaient trouvé sur la propriété indivise du Seigneur un campement convenable pour asseoir un village, ils mettaient la cognée au pied de l'arbre et commençaient le défrichement.

Ils pratiquaient une clairière dans la forêt et y construisaient au hasard de l'inspiration, chacun sa cabane.

Le flux toujours montant de l'émigration affluait, embryon de village. Les cultivateurs étaient arrivés les premiers, les industries allaient successivement les rejoindre. Les maisons d'abord éparses se rapprochaient les unes des autres par cette mystérieuse sympathie du travail pour le travail. La vie collective naissait du voisinage. La commune était fondée. Une école était bâtie. L'Eglise était d'abord confinée dans la même salle que l'école. Mais peu après la commune obéissait comme la vie à un double mouvement d'expansion et de concentration. Elle s'agglomérait de plus en plus, et s'étendait de plus en plus dans l'espace. La commune devenait une cité et l'église annonçait la première dans le ciel cette transfiguration.

C'est ainsi qu'une poignée de proscrits, chassée pour sa croyance de ses foyers, est

devenue avec le temps cette postérité de l'Ecriture, plus nombreuse que les étoiles, et qu'en moins de six générations elle a remonté le cours de ses dix-huit fleuves navigables, qu'elle s'est assise sur l'amphithéâtre de ses nombreuses Méditerrannées, qu'elle s'est échelonnée sur la longue ceinture flottante de ses côtes, essaimée par milliers d'essaims dans l'incommensurable vallée du Mississipi. C'est ainsi que cette seconde Europe transplantée sur un vaisseau au-delà des mers, s'est multipliée de bouture et reproduite à l'infini. Hier c'était une colonie, aujourd'hui c'est une nation.

Que dis-je une nation? elle est encore plus, elle est la race héroïque et conquérante entre toutes les races jeunes ou vieilles qui ont encore place au soleil. Elle avait à remplir de son génie l'immensité, elle s'est fait un génie à la dimension de sa destinée, elle a précipité la vie sur tous les points du territoire. A force de rapidité en toute chose, elle a supprimé la distance.

Elle lance au courant de ses fleuves des forêts entières transformées en bateaux à vapeur, caravensérails flottants, elle emporte des multitudes dans un tourbillon de fumée, elle travaille vite, elle produit vite, elle improvise des flottes qui naviguent rapidement et pourrissent bientôt. Elle envoie sans cesse à l'ouest des villages d'avance, bâtis en planches, qui tombent en poussière et ressuscitent en briques au bout de quelques années. Elle marche au pas de course. Elle accumule les travaux dans les minutes. Elle gagne le temps de vitesse. La vapeur siffle partout. La surface du sol n'est qu'une vaste machine haletante, qui scie, qui tisse, qui broie, dont les branlements, dont le mouvement frémit, et rayonne en longues ondulations à toutes les parties de la circonférence. Elle sait qu'elle est la civilisation. Elle doit toujours porter la vie dans le désert. Elle prend le pas de Dieu pour cela. Elle contrefait le miracle. Elle recouvre l'abîme d'une claire-voie, et, sur cette chaussée à jour, elle traîne aux flancs des locomotives des rues entières de wagons pour jeter d'un seul coup une population au désert.

Voilà l'Amérique, mon ami, à mon avis, la plus glorieuse nation. Salut, étoile du matin, qui t'es levée sur la démocratie de l'autre côté de notre hémisphère. A cette heure d'affaissement universel où l'Europe tout entière renierait Dieu lui-même, par terreur de l'idée, tu es à l'horizon invisible la consolation de notre esprit.

Mais qui donc a tiré du désert cette grande figure de la civilisation ? Le protestantisme, mon ami. L'Amérique a été la mission historique du protestantisme.

N'admirez-vous pas ici ce chapitre, encore inédit dans l'histoire, des voies détournées de la Providence ? Oui, le protestantisme devait être persécuté, oui, il devait être persécuteur à son tour ; oui, il devait être chassé de la ruche européenne, à coups de supplice ; oui, il devait être précipité à la mer, à tous les hasards de la vague, pour aller chercher, dans le sillage du soleil couchant, une nouvelle terre où il pût prier en paix le Dieu de sa conscience. Partez, le monde est vaste, un continent vous attend. Allez à la vie par le martyre, car le jour où l'Amérique naissait pour l'Europe, le protestantisme naissait pour l'Amérique.

Le protestant seul, en effet, pouvait coloniser le désert. Il portait partout avec lui sa religion contenue tout entière dans un volume. Il avait toujours là son prêtre sous la main, à l'heure d'adoration. Et il adorait de la pensée dans un perpétuel monologue. Lorsque le dimanche venait, au fond de la savane, il tirait de sa valise son culte portatif, et, sur le tronc d'arbre qu'il avait abattu la veille, il ouvrait l'Evangile ; partout où il l'ouvrait, il y avait un autel, et sur cet autel improvisé Dieu descendait en esprit.

Chelingworth a donc eu raison de dire que la Bible avait été la civilisation de l'Amérique.

L'Esprit de l'Avenir.

(*Fin.*)

Peuplés dès l'origine par des dissidents persécutés, les Etats-Unis ont su éviter l'ornière des religions d'Etat. Ils se sont ainsi tenus à l'abri des persécutions officielles de partis triomphants et la liberté religieuse s'est conservée intacte sous le drapeau des jeunes républiques, attirant auprès d'elle la liberté d'enseignement. Avec une liberté civile et

politique aussi solidement assise, un système prohibitif pour le commerce et l'industrie n'a pu jeter que de faibles racines et déjà la confédération marche à grands pas vers le libre échange. Mais qu'on ne s'imagine pas pour cela que les Etats-Unis sont à l'abri de toute catastrophe. Ils en ont moins à craindre que tout autre peuple parce qu'ils sont plus près des formes politiques futures; mais il reste dans leur sein bien encore assez du passé pour amener des secousses terribles, si elles ne sont fatales. Sans parler de la question ardue de l'esclavage qu'un peu de bonne foi et de dévouement des deux côtés de la nation aurait bientôt résolue, examinons un peu l'état moral de l'Union.

Si l'égoïsme des individus n'a pu conquérir la suprématie sous le couvert de titres pompeux, de castes privilégiées, de hiérarchies puissantes, l'égoïsme des masses s'étale au grand jour dans son effrayante avidité, exploité et encouragé sans cesse par d'habiles fripons qui y trouvent leur compte. En politique, le peuple, tout entier occupé à s'enrichir, laisse la haute main à une foule d'aventuriers qui craignent le travail et qui, autant que la jalousie des partis le permet, s'enrichissent des trésors du peuple. Il n'est qu'une voix dans l'opinion des Américains honnêtes, c'est qu'à part quelques individualités pures et dévouées, les *politiciens* sont la classe la plus vile et la plus inepte des citoyens américains. Dans les arts et les sciences, à côté de quelques hommes consciencieux, une foule de *blagueurs* habiles dorent la pilule au public confiant qui, trop pressé pour examiner ou trop ignorant pour le faire, endosse les guenilles que ces messieurs lui vendent pour de précieuses et riches étoffes.—Dans le commerce et l'industrie, de récentes catastrophes dévoilent un fonds d'orgueil, d'insouciance et d'improbité dont rougit l'homme le moins scrupuleux. Enfin la population agricole, la plus nombreuse aux Etats-Unis, la plus en rapport avec la nature dont les enseignements ne dégradent pas comme ceux des hommes, la classe agricole, disons-nous, présente seule quelque chose de solide dans ce chaos bruyant et splendide qui forme sous la main de Dieu une nation née d'hier et déjà puissante. Et encore au milieu des agriculteurs, que de choses à reprendre et corriger!

Et pourtant de tous les peuples, c'est de celui-ci que nous désespérons le moins. C'est qu'il n'a point à supporter les châtiments des nations persécutrices; c'est qu'il est dans ses rangs des chrétiens, nous n'entendons pas ces chrétiens d'apparat, dorés de bonnes œuvres, chamarrés de certificats pieux; mais ces chrétiens humbles et zélés qui donnent de leur nécessaire et n'en font pas de bruit. Enfin et surtout c'est que Dieu est là qui de sa main puissante protège visiblement une nation, dont sans aucun doute, il veut faire de grandes choses.

Est-ce à dire qu'il approuve cet esprit de rapine, cet amour du butin dont un ramas d'aventuriers veut faire le programme des Etats-Unis? Est-ce à dire qu'il ordonne ces lois dorées sur tranche dont les feuillets semblent parés de vertus chrétiennes et dont le fond est plein de rivalités mesquines, de vengeances puériles, de vanité hypocrite couverte du nom de morale? Non, si la prospérité n'apprend pas aux Etats-Unis que, modèles des peuples, ils doivent respecter le pays, l'or et le sang d'autrui, et si leurs citoyens préfèrent les vertus officielles et superficielles à des qualités solides et vraies, Dieu fera l'éducation de ce peuple par l'adversité.

Puis qu'on y prenne garde, tandis que l'on cherche à moraliser le peuple à coups de décrêts et d'amendes, ouvrant ainsi la porte à un despotisme nouveau, les magistrats de la nation, endormis sur leurs chaises curules ou rendus silencieux par la corruption, laissent l'esclavage renforcer ses fers, la cupidité jeter un œil de convoitise sur un territoire étranger et une secte immorale étaler au soleil d'Amérique le spectacle infâme de la polygamie.

PIERRE L'ERMITE.

Le Bon Vieux Temps.

On ne cesse de le vanter; ne cessons pas de le faire connaître. Un rapport que M. Dupin a lu dernièrement à l'académie des sciences morales et politiques, a remis en lumière quelques traits de sa physionomie. Parmi les droits féodaux de baillage d'Amiens, il en est deux que nous laisserons à M. Dupin le soin de caractériser. Le pre-

mier de ces droits est celui que l'on appelle aujourd'hui simplement *le droit du Seigneur*, pour se dispenser de lui donner le nom trop cru sous lequel il est formulé dans les textes. Ce qu'il y a de plus scandaleux, dit M. Dupin, c'est que les seigneurs même ecclésiastiques prétendaient à l'exercice de ce droit. Cependant dans ce baillage, cette coutume avait été annulée et *changée en amende*.

Un second droit est celui que la coutume reconnaissait au seigneur "de contraindre ses sujets à battre céan des fossés pendant la nuit pour empêcher que les raines et grenouilles *ne lui fassent noise*" en troublant son sommeil.

On avait aussi dans ce bon vieux temps un moyen des plus héroïques pour protéger les arbres des forêts seigneuriales. "Si quelqu'un s'avisait de couper un chêne et qu'il se laissât prendre en flagrant délit, il subissait une espèce de talion, car on lui coupait la tête sur la souche, où elle devait rester jusqu'à ce qu'il se formât de nouvelles tiges. A celui qui enlevait l'écorce soit à un chêne, soit à un hêtre portant fruit, si on pouvait le prendre sur le fait, on était autorisé à lui ouvrir le ventre, et après lui avoir tiré hors du corps l'intestin dont on attachait l'extrémité sur la plaie, on lui faisait faire le tour de l'arbre jusqu'à ce que la plaie écorchée fut entièrement recouverte. Une autre coutume ordonnait qu'on clouât sur la plaie une autre partie de son corps. Mais en même temps qu'on lui infligeait cette peine, on lui attachait la main droite sur le dos, et on lui mettait dans la main gauche une petite hachette pour qu'il pût se délivrer quand bon lui semblerait."

On voit que dans ce bon vieux temps où l'église de Rome dominait sans partage, on avait des coutumes qui ne rappelaient pas mal cette loi des Douze Tables qui chez les Romains autorisaient les devanciers d'un débiteur insolvable à le dépécer par morceaux et à se le partager au prorata de leurs créances.

Les Emigrants et les Exiles.

La vieille Europe se dépeuple ; bientôt l'herbe verdira les rues de quelques-unes de ses cités. Déjà en Allemagne, le voyageur traverse des villages où son œil fatigué n'aperçoit plus de trace humaine. Un courant irrésistible entraîne les populations au-delà du sol autocthone : la recherche du bonheur les amène dans le nouveau monde, et le vent qui court dans les forêts de l'Amérique nous apporte l'écho de la hache qui coupe, de la charrue qui défriche et des chants joyeux des colonies naissantes.

Quel est donc cet ennemi qui pousse ainsi devant lui ces processions d'émigrants que n'arrêtent point les dangers d'une longue traversée, que ne retient point l'amour du foyer? Quel est donc ce monstre devant lequel fuient les familles éperdues ? L'Irlande est déserte et les chemins de l'Allemagne sont encombrés de charriots et de gens qui s'éloignent à pas pressés! Hélas ! c'est la misère, la misère qui ronge l'estomac de Lazare—misère de l'habit noir, misère de la blouse ! — Cette lugubre compagne du prolétaire, plus redoutable que la peste, plus terrible que la mort, joue dans les grandes évolutions sociales le même rôle que les cataclysmes terrestres dans les couches profondes et inconnues de notre planète. Si ces derniers modifient, bouleversent l'aspect et l'intérieur de la terre, la misère, à un moment donné, déplace les individus, désorganise les sociétés humaines, et recule la civilisation jusqu'à ses premières manifestations. Mais ceci ne se produit point sans que de lamentables drames ne se soient accomplis. Ce n'est que lorsque la misère est saturée des pleurs qu'elle a fait répandre, des colères qu'elle a soulevées, des crimes qu'elle a fait commettre ; ce n'est que lorsqu'elle a traîné ses victimes sur les routes du désespoir et du crime ; lorsque les hôpitaux, les morgues, les bagnes regorgent ; lorsqu'elle est enfin rassasiée de cadavres. Alors elle inspire à ceux qui restent debout une vague aspiration vers ces contrées lointaines qui nous apparaissent à travers de frais ombrages sous lesquels murmurent des eaux toujours limpides ; suaves rêveries qui dormaient dans nos cœurs depuis notre enfance,—pollen échappé de ces fleurs littéraires, épanouies sous les plumes de Daniel de Foë et de Bernardin de Saint-Pierre.

Ces douces visions apportent un peu d'espérance au cœur du pauvre : il secoue ses membres engourdis, et, prenant son havre-sac, son bâton, il groupe sa famille autour de lui, et tous se dirigent vers une terre de promission. Il en est bien quelques-uns encore qui jettent un dernier regard sur le bourg qui disparait à l'horizon, mais ce fugitif regret s'efface vite, car ils ont aperçu derrière eux la face pâle, maigre de la misère grelottant dans ses guenilles.

A deux reprises différentes, les penseurs avaient cru que cette plaie de l'Humanité allait se fermer ; qu'elle allait se cicatriser sous les efforts d'un peuple généreux qui avait hardiment attaqué l'hydre en face. La fin du dix-huitième siècle—21 septembre 1792— et le milieu du dix-neuvième—24 février 1848—avaient vu se produire, en France, une explosion surhumaine. Mais ces dates brillantes ne tardèrent pas à s'obscurcir sous l'haleine empestée des tyrans. L'Europe ébranlée dans ses assises monarchiques, retomba sous le joug des empereurs et des rois.

Ces éclaircies dans la tempête, ces mouvements fougueux d'expansion fraternelle avaient ravivé les forces des croyants, tout en leur rendant plus dur le carcan de l'oppression devenue victorieuse. Alors on vit de tous côtés éclater des soulèvements furieux, des résistances acharnées. La tyrannie, appuyée sur le sabre et l'argent, triompha. Elle voulut assurer son maintien par la persécution. On exhuma du fond des palais impériaux du Bas-Empire un système complet de proscriptions ! Aux déshérités de la terre, aux prolétaires sans pain et sans abri, vinrent se joindre de nouveaux martyrs chassés comme eux, maudits comme eux ; ceux que la misère n'avait pas osé toucher de son doigt décharné, la tyrannie les saisit de sa main sanglante et les jeta hors du pays !

Qui, d'entre ces derniers proscrits, connaissait une grève hospitalière pour eux ? Personne ! Voyaient-ils rayonner quelque part un phare pour éclairer le chemin ? Hélas, non ! Le cœur brisé, la fortune perdue, ils s'éloignaient, quittaient la France, s'abandonnant au hasard.

Dans les pays limitrophes au leur, ils furent accueillis avec défiance, avec crainte. Les habitants inquiets à la vue de ces figures tristes, de ces vêtements flétris, fermèrent leur cœur et leur porte. Alors, repoussés partout, ne rencontrant que des visages froids et hautains, ces malheureux tournaient enfin les yeux vers les savanes du Nouveau-Monde.

Terre de liberté, terre d'avenir, sol puissant et vierge, les exilés de César et les gueux de l'Europe te saluent ! Ton chaud et ardent soleil ramène dans leur sang la chaleur que le froid de la misère et de la tyrannie y avait éteint. Ta vigoureuse végétation rend à leurs esprits fatigués toute la verve de la jeunesse. Quand leurs yeux parfois attristés sous le poids du souvenir voient glisser dans les brumes de l'Océan les ombres chéries de leurs affections, mères, épouses et sœurs, une pensée sèche les pleurs suspendus à leurs paupières, une pensée énergique, consolante, ô terre de salut, car dans ton sein fécond leur travail saura trouver le bien-être et le repos pour ces chères femmes ! Reçois-les, ces bannis. Ils t'apportent leurs bras, leur courage, et leur foi ; mais pardonne leur, ils ont laissé leur cœur dans la patrie bien-aimée...

HENRI DELESCLUZE.

L'amour de l'Education.

Il serait difficile de donner une juste idée du zèle dont les parents sont animés, en Ecosse, pour procurer à leurs enfants les avantages d'une bonne instruction primaire. C'est aux yeux de tous un devoir si essentiel, que des hommes fort obscurs et même vicieux auraient honte et se feraient de vifs reproches de le négliger. Si l'on en excepte quelques coins reculés des montagnes, on trouverait difficilement dans ce pays quelqu'un qui ne sût pas lire et signer son nom. Dans la classe moyenne, il est rare qu'on ne reçoive pas une éducation classique : et on voit souvent des parents s'imposer des sacrifices, ou même se priver du nécessaire, et de pauvres veuves travailler jour et nuit pour faire instruire leurs fils.

Le culte de famille.

OU

LA NÉGLIGENCE D'UN SEUL DEVOIR.

Le fait suivant est rapporté par un pasteur évangélique des Etats-Unis.

Après un temps prolongé de doutes et d'angoisses, un homme de ma congrégation, âgé d'environ quarante ans, devint, je l'espérai, un enfant de Dieu. Son état spirituel ne présentait rien de bien saillant, sinon, peut-être, la clarté de ses vues et de ses sentiments.

Mais cet homme ne s'unit point à l'Eglise comme je pensais qu'il le ferait, et les époques assignées à la communion se succédaient sans qu'il s'approchât de la table du Seigneur. J'en étais d'autant plus étonné que je connaissais mieux la fermeté de sa foi en Christ. Je lui parlai de ses devoirs à cet égard, il en convint, mais répugnait à les remplir. La seule raison de son hésitation que je pusse découvrir était la crainte de déshonorer la religion et le désir d'obtenir auparavant une espérance encore plus vive. Tout ce que je pus lui dire ne l'empêcha point de se tenir éloigné de la sainte table, quoiqu'il avouât qu'il considérait comme un grand privilége de s'en approcher.

Tandis que je cherchais à m'expliquer cette contradiction, j'appris avec surprise que cet homme ne célébrait point le culte de famille. Il éprouvait à le faire une répugnance qu'il blâmait, qu'il ne s'expliquait pas, mais qui demeurait invincible. Je ne doutai plus que sa crainte de déshonorer l'Evangile ne vînt de la négligence qu'il mettait dans l'accomplissement de ce devoir, et je le lui dis. Sa femme le pressait aussi de le remplir, mais en vain. Enfin, je me rendis un jour chez lui et je fis moi-même ce service; dès lors il l'a continué, et toutes ses objections s'évanouirent du même coup. Avant de s'unir à l'Eglise, il me disait: J'ai eu une peine extrême à commencer de prier avec ma famille, et maintenant j'en fais mes délices. Je ne voudrais pour rien au monde manquer à ce devoir dans lequel je trouve force et consolation.

Souvent la négligence d'un seul devoir nous rend incapables d'accomplir les autres. Dieu est le *rémunérateur* et il a pour principe de nous récompenser de notre fidélité sur un point, en nous accordant de nouvelles grâces. A celui qui la, on donnera davantage, et il sera dans l'abondance.

Histoire de France

PRINCIPALEMENT

PENDANT LE XVIe ET LE XVIIe SIÈCLE.

PAR LÉOPOLD RANKE

Traduction de J.-JACQUES PORCHAT

VOLUME I ET II.

L'ouvrage complet formera 4 volumes in 8o, du prix de 5 fr. chacun.

S'il est un genre d'écrits qui ait particulièrement illustré la littérature française pendant le cours de ce siècle, ce sont assurément les ouvrages d'histoire. Notre époque cite avec orgueil les noms de MM. Guizot, Thiers, Augustin et Amédée Thierry, Mignet, de Barante, et plusieurs autres encore. Formé par ces admirables écrivains, le public a pris un goût toujours plus vif pour les études historiques; il porte ses regards au dehors et veut savoir aussi quelles sont, dans ce genre, les richessses des littératures étrangères.

L'historien sur lequel nous fixons aujourd'hui son attention, est précédé en France d'une grande et légitime renommée; mais celle des œuvres du docte allemand que nous présenterons aux lecteurs français, aura pour eux un attrait tout particulier. C'est d'eux-mêmes que M. Léopold Ranke va les entretenir. Hasardeuse entreprise sans doute, mais qui était du plus haut intérêt, et dont il est sorti avec gloire. Il suffit de l'entendre débuter, pour sentir sa force et prévoir son succès.

« Je suis Allemand, nous dit-il, et j'ose néanmoins prendre la parole sur l'histoire de France.

« Les grands peuples et les grands Etats ont une double mission, l'une nationale, l'autre universelle, et leur histoire offre en conséquense un double aspect. En tant qu'elle concourt d'une

manière essentielle au développement de l'humanité, ou qu'elle exerce sur lui une action dominatrice, elle éveille la curiosité au delà des frontières nationales; elle attire les regards et les méditations des étrangers.

" Peut-être les historiens grecs qui ont traité l'histoire de l'ancienne Rome, à l'époque de sa prospérité et de sa toute-puissance, se distinguent-ils essentiellement des historiens romains, pour s'être attachés à ce qui est d'un intérêt universel, tandis que les Latins ont saisi et développé le point de vue national. L'objet est le même; les écrivains diffèrent par la manière de l'envisager: les uns et les autres instruisent la postérité.

" Parmi les nations modernes, il n'en est aucune qui ait exercé sur les autres une influence plus diverse et plus continue que la nation française. On a été jusqu'à dire que l'histoire de France, du moins dans les derniers siècles, était l'histoire de l'Europe. Je suis bien loin de partager cette opinion. Environnée des quatre grandes nations qui sont avec elle dépositaires de la civilisation européenne, la France ne s'est point soustraite à leur influence. Elle a reçu de l'Italie les lettres et les arts; les principaux fondateurs de la monarchie du XVIIe siècle en trouvaient dans l'Espagne le type et le modèle; à l'Allemagne se rattachent toutes les idées de réforme religieuse, à l'Angleterre celles de réforme politique.

" Mais il est incontestable que depuis longtemps toute fermentation générale des esprits a commencé principalement sur le sol de la France. De tout temps les Français méditèrent avec l'attention la plus vive les grands problèmes de l'Eglise et de l'Etat, et les répandirent chez tous les autres peuples avec le talent d'expression qui leur est propre.... Parfois aussi l'importance des évènements intérieurs et l'étendue des effets généraux qui en découlaient, ont donné aux annales de la France le caractère d'une histoire universelle.

" Telle est particulièrement l'époque dont j'entreprends d'exposer le tableau dans cet ouvrage.

" Des figures comme le roi François Ier, Catherine de Médécis et ses fils, l'amiral de Coligny et les deux Guise, le grand Bourbon Henri IV, Marie de Médicis elle-même, Richelieu, Mazarin, Louis XIV, n'appartiennent pas moins à l'histoire générale qu'à celle de la France. Tous ces personnages, remarquables par de grandes vertus ou de grands vices doivent cependant leur caractère distinctif à la part qu'ils ont prise dans la lutte religieuse et politique qui a rempli le XVIe et le XVIIe siècle..... Dans ces luttes, où le pouvoir faillit périr sous les coups d'ennemis qui menaçaient son existence, plus qu'ils ne songeaient à borner son action, à quelle extrémité l'autorité souveraine ne fut-elle pas souvent réduite, jusqu'au jour où par des efforts suprêmes elle se raffermit, et où le royaume sortit des orages, avec une puissance supérieure à tout ce qu'on avait vu jusqu'alors chez les nations romano-germaniques! L'apparition de la monarchie absolue, les imitations qu'elle fit naître, ses prétentions et ses entreprises, la résistance qu'elle rencontra, en firent longtemps le centre des mouvements de l'Europe et du monde."

Après avoir apprécié une partie des travaux qui ont été faits jusqu'à ce jour sur ce sujet, d'un intérêt universel, l'auteur expose les moyens qu'il a employés et les ressources dont il a pu disposer pour atteindre à la vérité de plus près. " J'ai trouvé," dit-il, " de grands secours dans les documents authentiques qu'on a pris soin de publier en France depuis un certain nombre d'années; j'en ai mis à profit quelques autres, qui ont paru dans les Pays-Bas et en Italie, et qui étaient restés jusqu'ici sans emploi. J'ai pu consulter un grand nombre de pièces manuscrites; relations italiennes de Rome et de Venise, qui s'étendent sur toute la période; correspondances espagnoles et anglaises, pour quelques-unes des années les plus importantes, celles-là du XVIe, celles-ci du XVIIe siècle; lettres et notes d'hommes d'Etat français et de Rois; actes délibératifs des états et des parlements; communications diplomatiques d'origine diverse, dont une grande partie ont mérité d'être présentées dans toute leur étendue... Ce n'est pas seulement dans les bibliothèques de France et d'Angleterre qu'elles se trouvent, mais encore

dans celles d'Italie, d'Allemagne et de Belgique; car chacun a toujours pris part à ce qui intéressait tout le monde."

L'auteur explique ensuite qu'il ne s'est pas proposé de composer une histoire détaillée; son plan a été de constater et de faire reconnaître la vérité sur les faits importants. Plus d'un juge compétent a déjà proclamé le mérite supérieur de son beau travail. Il semble que M. Ranke ne soit étranger que pour être impartial; du reste il a pénétré jusqu'au fond des choses; il a compris et jugé les hommes avec un sens exquis. C'est plaisir d'entendre un Allemand parler de la France avec une sympathie si éclairée, nous dirons même un goût si décidé, dans lequel on n'aperçoit pourtant pas trace de flatterie. C'est un grand objet qui a saisi un grand esprit, et qui lui a inspiré une œuvre si remarquable, que nous avons cru convenable et nécessaire de la communiquer, ou si l'on veut, de la restituer à la France. La traduction fidèle et élégante de M. Porchat en augmentera pour sa part le juste succès.

Les deux volumes que nous publions aujourd'hui embrassent une vue générale des anciennes époques de l'histoire de France et tout le XVIe siècle jusqu'à la mort de Henri IV.

La fin de l'ouvrage se composera de deux autres volumes, qui conduiront le lecteur jusqu'à la mort de Louis XIV, et que nous comptons publier dans le courant de l'année 1854.

Introduction des Editeurs.

Les Eglises à Londres.

En prenant une vue de Londres à vol d'oiseau, ce qu'il est plus commode de faire sur une carte, où il n'y a pas de brouillard, on est étonné de la quantité innombrable de clochers que l'on trouve du côté de la Cité, et de la rareté de ceux que l'on découvre de l'autre côté, c'est-à-dire dans la partie où réside presque toute l'immense population de cette ville qui compte 2 millions 500,000 âmes; et on pourrait croire qu'il n'y a que les gens de la Cité qui aillent à l'église. Le fait est que depuis environ un demi-siècle la population de Londres non seulement s'est accrue dans d'énormes proportions, mais s'est complètement déplacée. Les habitants de Londres qui font des affaires vont tous les matins à leurs comptoirs ou à leurs magasins dans la Cité mais ils demeurent tous ou presque tous dans d'autres quartiers, ou bien hors la ville, et le soir la Cité n'existe pas. Le dimanche, naturellement, elle existe encore moins.

Mais si les paroissiens voyagent, les paroisses ne peuvent pas en faire autant, et pendant que la population émigre, les églises restent à la même place. Par la raison qui fit que la montagne n'allant pas à Mahomet, Mahomet fut obligé d'aller à la montagne, il a été présenté au Parlement un bill pour autoriser la translation des paroisses des anciens quartiers devenus déserts dans les nouveaux quartiers devenus populeux. Il y a dans la Cité des vingtaines d'églises qui le dimanche ne voient pas plus d'une douzaine de fidèles, et qui n'en touchent pas moins tous leurs anciens revenus.

D'UNE CLASSE PARTICULIÈRE DE Somnambules.

L'extrait suivant d'un discours de Vinet, l'un des plus grands penseurs qui aient jamais existé, sera sans doute bien accueilli de nos lecteurs.

Il y a quelques années une jeune somnambule sortit, dans une nuit sombre, par une lucarne de la petite chambre qu'elle occupait dans les combles, et, tout endormie, se promena longtemps sur les toits à la vue d'une foule tremblante et silencieuse, qui délibérait vainement sur les moyens de la sauver. Rêvant d'une fête prochaine, elle préparait ses atours, elle murmurait de gaies chansons, et toujours mesurant d'un pas sûr la pente du toit (car son sommeil la préservait), elle s'avançait jusqu'au bord, où elle s'asseyait, et d'où, de temps en temps, interrompant son travail elle se penchait en souriant vers la rue; et alors mille cœurs battaient avec violence dans mille poitrines, comme s'ils eussent dû les faire éclater; mais le silence n'en était que plus profond. Plusieurs fois elle s'éloigna de la limite fatale, plusieurs fois elle y

revint, toujours souriant et toujours endormie. Mais tout-à-coup, à une fenêtre vis-à-vis d'elle, brille une petite lumière, les yeux de la somnambule la rencontrent, elle se réveille, on entend un cri déchirant, puis une chute mortelle.....Son réveil l'avait tuée. Hélas! homme sans foi et sans Dieu, homme dont ce monde est le Dieu, qui êtes-vous que des somnambules, qui marchez endormis au bord de l'abîme, chantant aussi peut-être et rêvant à des fêtes, protégés par votre sommeil, mais portant, comme cette infortunée, la mort avec vous? Qu'une petite lumière vous sorte de vos rêveries; que le réveil vous surprenne au bord du toit, vous aussi vous chancelez, vous tombez, vous mourez. Ceux qui ne tombent pas étaient-ils moins somnambules que vous, moins égarés, moins exposés à la mort? non, tout mondain porte en soi le germe du désespoir, toute vie sans Dieu est grosse d'un suicide.

Bien souvent, en effet, dans les positions les plus ordinaires, et les plus tranquilles, nous ne sommes séparés du plus violent désespoir que comme le marinier l'est de l'abîme, par l'épaisseur de deux doigts. Mille et mille distractions qui se succèdent et qui font de notre vie entière une longue distraction, notre légèreté naturelle, quelque passion obstinée, nous protègent contre notre conscience. Nous franchissons de nuit, du pas le plus ferme, un sentier qu'au lever du jour nous contemplerons en frémissant; car ce sentier n'était qu'une étroite arrête entre deux abîmes; c'est notre témérité même qui nous a sauvés, et nous avons échappé au danger en ne le voyant point. Mais quand nous sommes contraints de le voir, quand, au fort de nos préoccupations mondaines, une cause quelconque nous arrache à notre illusion: quand la vanité de tout ce que nous avons désiré, admiré, aimé, nous accable de son évidence; quand le secret de la vie nous échappe ou quand il nous apparait terrible; quand redescendant au fond de notre conscience, nous n'y trouvons que le péché; quand notre raison troublée nous fait douter de Dieu, ou quand notre raison réduite à ses lumières naturelles nous dénonce un Dieu vengeur; alors, dans cette immensité, ou vide de Dieu ou pleine de sa colère, une agonie du cœur nous saisit, notre esprit se confond et s'égare, ce vaste univers n'est plus qu'un cachot dont les portes de fer résistent à tous nos efforts; le passé et le présent nous font horreur, l'avenir nous épouvante; et cependant, comme pour le hâter, mais plutôt parce qu'à tout prix nous voulons échapper au présent, nous nous jetons dans les bras de la mort, sans nous demander si ce somme prétendu ne sera pas un réveil, un réveil plus complet, et par conséquent un plus complet désespoir. Notre sommeil nous protégeait, notre réveil nous a perdus.

Sterilite Litteraire du Canada.

Il y a environ cinquante ans, un écrivain anglais, pour résumer sa pensée sur les Etats-Unis et compléter une sanglante critique de ce pays, s'écriait: "Qui a jamais lu un livre américain." On pourrait faire une question analogue à notre sujet; on pourrait dire maintenant même, avec plus de justice que ne le faisait le critique anglais relativement à nos voisins au commencement de ce siècle? Qui a jamais lu un livre canadien? Il est vraiment triste de voir le peu de place que les travaux et les jouissances littéraires ont occupée jusqu'ici parmi nous. Il est vrai que depuis quelques années un mouvement intellectuel a eu lieu à Montréal, et a donné naissance à l'Institut Canadien, cette belle et bienfaisante société dont nous nous honorons d'être membre; mais est-il besoin de dire que l'exemple de la jeunesse canadienne de cette ville, quelque digne d'imitation qu'il fût, n'a guère été suivi, et que ceux même qui sont entrés dans la voie ouverte par l'Institut n'y marchent qu'à pas lents et timides?

D'ailleurs une ou deux sociétés littéraires ne peuvent pas produire des chefs-d'œuvre dans leur enfance. Elles préparent les voies et facilitent l'éclosion de travaux précieux, mais il n'est pas en leur pouvoir de créer tout d'un coup une littérature nationale. Car pour cela, il faut une classe d'hommes supérieurs, et dont la principale occupation soit la culture des belles-lettres, de l'histoire et de la philosophie. Mais une telle classe d'hommes ne pourrait pas exister au milieu de nous, ne pourrait pas vivre, au moins du fruit de ses labeurs, dans l'état actuel de notre société. Pour qu'il y ait des auteurs, il faut un public qui aime la lecture et recherche l'instruction.

Or, chacun le sait, l'instruction et le besoin du savoir ne sont pas les traits saillants du caractère de notre population. De là, l'absence de littérature nationale, de là l'absence presque complète de livres canadiens. Il n'y a nul encouragement pour les hommes de lettres; au bout d'un travail qui aurait exigé du temps et des dépenses, tout aussi bien que du talent, quelle perspective est reservée à un auteur dans le Canada? La perspective d'être obligé de débourser encore s'il veut mettre son travail au jour et d'en vendre seulement quelques exemplaires. Qui donc voudrait écrire à cette condition? C'est certes un triste état de choses, s'il est vrai, comme l'a dit un grand penseur contemporain, "qu'une société sans lettres serait une société sans lumière, sans morale, sans sociabilité, et même sans religion; non pas à la vérité, que la littérature crée aucune de ces choses; mais elle les accompagne, et elle en est tellement la condition que l'on ne la conçoit point sans elles."

Ceux qui prodiguent leurs louanges au clergé romain pour ses colléges, feraient bien d'examiner et de voir quels sont les livres, les ouvrages littéraires ou scientifiques que les professeurs de ces institutions nous ont donnés. Pour notre part, nous serions curieux de les connaître. Nous voyons les professeurs des colléges, aux Etats-Unis, produire des ouvrages remarquables dans les sciences, les lettres et la philosophie, tandis que chez nous il n'y a que stérilité, pour ne pas dire léthargie et mort.

Nos voisins se sont livrés depuis une trentaine d'années aux travaux littéraires avec une étonnante activité, en sorte qu'ils peuvent dire à présent: Qui n'a pas lu un livre américain?

Quand serons-nous aussi avancés? Hélas! pas de si tôt, si rien ne vient nous sortir de notre torpeur intellectuelle.

Conversions.—Nous apprenons avec plaisir que 140 personnes ont quitté l'église romaine, du 5 janvier au mois de juin dernier, à Londres, et ont embrassé l'Evangile, dans la seule église de St. Paul.

En Allemagne, la religion évangélique gagne aussi du terrain. Nous lisons dans la *Feuille Religieuse* du Canton de Vaud:

"A Durmersheim, petite ville badoise, il y a quatre ans, *pas un seul* bourgeois ne professait le christianisme évangélique; aujourd'hui il s'y trouve une florissante église évangélique qui compte déjà *cent trente* membres. Voici la circonstance qui a amené ce changement. Un prêtre de Rome, le P. Hasslacher, y est venu prêcher le dogme ultramontain et pousser le cri fanatique: "Jetez au feu vos Bibles!" et cette parole a ouvert les yeux de plusieurs; "car," se sont-ils dit, "il est impossible que la religion qui vous ordonne de jeter la Bible au feu soit la bonne, et qu'elle vienne de Dieu." Le P. Hasslacher, voyant que sa prédication avait un résultat si contraire à celui auquel il s'attendait, et si fâcheux pour son Eglise, a bien cherché ensuite, par des arguties et des sophismes, à prouver à ces braves gens qu'ils faisaient fausse route en se détachant de Rome pour s'attacher à la Bible; mais eux, en lui répondant tout simplement par des déclarations de la Bible, lui ont montré qu'il perdait sa peine et l'ont couvert de confusion."

JACQUARD,

OUVRIER EN SOIE, DE LYON,

Par M. De LAMARTINE.

ANNÉE DE JÉSUS-CHRIST 1752.

(*Extrait du Civilisateur.*)

I.

La première condition de l'histoire, c'est la vérité; la seconde, c'est la mesure dans l'appréciation d'estime et de gloire qu'elle décerne à ses héros. Nous ne voulons point faire un poëme ou un roman de cette humble vie passée devant un métier de brochage et devant les outils de menuiserie employés pendant soixante ans à perfectionner le passage de quelques navettes à travers la trame, et le jeu de quelques poulies entre quatre piliers; nous ne voulons pas donner le nom de grand homme à un pauvre ouvrier en soie, homme simple, bon et utile, esprit sans autre horizon que celui de sa profession, sans autres lumières que les lueurs de sa lampe: mais rêveur, ingénieux, obstiné à la découverte, acharné à l'invention, et doué d'un instinct si exclusivement mécanique, que des esprits supérieurs qui l'entendaient parler sur d'autres sujets que son *métier* s'en allaient en disant de lui: "Ce

n'est rien, c'est une machine qui en a inventé une autre! "

Nous n'en avons pas nous-même d'autre idée; nous le comparerons ni à Triptolème, qui invente la charrue nourricière des hommes; ni à ce Platon, qui invente des idées transformatrices des philosophes; ni à Homère, qui invente des mondes fantastiques, des poëmes, des sentiments, des images, pour pétrir de larmes de pitié et de nobles passions le cœur humain; ni à *Archimède*, qui invente des forces physiques capables de soulever des montagnes par la main d'un insecte; ni à ce Phidias, qui invente le beau dans les formes des temples pour contenir le beau suprême dans l'idée, les dieux; ni à Christophe Colomb, qui invente un monde; ni même à Montgolfier, qui invente la navigation aérienne, dont les enfants de nos enfants développeront un jour les ailes et recueilleront les nouvelles civilisations!

Non, ce serait profaner la gloire et la reconnaissance du genre humain que d'appliquer le même mot à des inventions si différentes. Au grand homme, l'immortalité; à l'homme simplement utile à ses semblables, l'estime de sa profession, de sa ville, de son époque, une ligne dans l'histoire de l'art: voilà tout ce qu'on lui doit et tout ce qu'on lui paye. Nous inscrivons ici le nom de cet artisan de Lyon, nommé Jacquard, pour montrer en lui aux artisans de tous les métiers manuels, si nombreux et si intéressants de nos jours, à la fois l'écueil et le modèle de l'ouvrier.

II.

Et d'abord disons tout de suite ce qui nous frappe dans la vie de cet homme. Ce fut l'excès de la fatigue, de la misère, et la déchéance physique et morale de l'ouvrier industriel, qui forcèrent Jacquard à chercher quelque adoucissement à ce supplice de ces frères et à méditer soixante ans son invention. Ceci même est une première leçon qui sort de la vie que nous allons écrire. Cette leçon est de nature à bien faire réfléchir l'homme des champs, vivant du métier naturel, éternel et universel, la culture de la terre, avant de quitter ce métier des métiers, qui peuple l'univers, qui crée, qui nourrit sans limite les populations qu'il enfante, pour aller se jeter au sein des villes, dans ces métiers industriels, précaires, passagers, chanceux, qu'un caprice fait naître, qu'un autre caprice anéantit, que l'invention d'une cheville ou le déplacement d'une bobine dans une mécanique à tissage supprime, et qui dévorent par milliers les populations, corps et âme, sous prétexte de les mieux salarier. Comparons, en effet, l'ouvrier de la terre à l'ouvrier de l'atelier industriel: la comparaison produit l'étonnement, quand elle ne produit pas la pitié.

III.

J'habite une contrée voisine de ce grand atelier moderne, de cette *Sidon* de la France, de cette *Damas* de l'Occident, qu'on appelle Lyon.

Je connais bien la condition et les mœurs de cette *tribu de parias européens*, appelée *canuts*, par je ne sais quelle assimilation dégradante avec la canette, outil de leur métier, ou par je ne sais quel cynisme de langue, terme trivial qui semble porter en lui le sens de quelque infirmité de race ou de quelque antique malédiction du sort.

D'un autre côté, je suis né et j'ai habité la plus grande moitié de ma vie parmi les paysans, dans un pays montagneux et pauvre, où le sol rare, mince, rocailleux, ingrat, ne produit que ce qu'on lui arrache. Je connais également bien la condition et les mœurs de l'ouvrier de la terre. Eh bien, daignez me suivre un moment en esprit dans l'atelier industriel de Lyon, ou dans l'atelier de Dieu, la campagne. Toutes les fois que j'ai fait par la pensée cette comparaison, je n'ai pu m'empêcher de répéter ce vers du poëte garçon de charrue, *Burns:*

> C'est l'homme qui a fait les cités,
> C'est Dieu qui a fait les campagnes!

(*Poësies de Burns.*)

IV.

Entrons dans ce faubourg de Lyon. Les toits, noircis par la fumée des machines et par la vapeur des chaudières où l'on teint les laines et les soies, sortent à peine du brouillard de la rue; on voit peser d'en haut, sur ces maisons, un miasme lourd, éternel, visible; le vent frais qui suit le courant de deux fleuves s'efforce vainement d'en rejeter ces lam-

beaux de brume sur les collines. La brise du Rhône et de la Saône ne parvient à arracher au soleil que quelques rayons pluvieux qui semblent répugner à salir leur lumière par le contact de cette haleine immonde d'une ville de feu et de bruit.

A droite et à gauche de ce faubourg, artère malsaine d'un corps souffrant, s'élèvent des rues grimpantes, étroites, tortueuses, entrecoupées de degrés de pierre : bordées des deux côtés de maisons à quatre ou à six étages, qui se disputent l'air, le jour, et qui, n'ayant pas sur le sol assez de place pour s'étendre, montent les unes à l'envi des autres pour conquérir l'espace sur le ciel. Leurs murs noirâtres et tachés de teintes vertes sont percés de milliers de fenêtres sans balcons et sans entablements, où l'on n'aperçoit pas même le pot de fleurs, image consolante du monde végétal qui porte quelque souvenir ou quelque parfum domestique à la jeune fille, ou la cage de l'oiseau qui gazouille pour l'enfant. Le plus grand nombre de ces fenêtres n'encadrent pas même la feuille de verre, tamis de la lumière dans leurs châssis : des feuilles de papier huilé et jaunies par la pluie remplacent les vitres, afin que la lueur trop vive du jour ne dévore pas les teintes de l'étoffe. Quelques-unes de ces feuilles de papier, crevées par la grêle ou par le vent, flottent en lambeaux à ces fenêtres ; elles rendent à l'oreille des passants ce cliquetis mort de feuilles sèches, seul murmure de ces ombres qui ne végètent pas ; elles impriment à ces maisons une physionomie d'indigence, de ruine et de catacombe qui serre le cœur dans la poitrine, et qui fait presser le pas au passant pour retrouver la lumière et la vie. On n'entend sortir de ces demeures d'autre bruit que le bruit monotone et cadencé de la navette, des rouages et des poulies qui battent, grincent et sifflent à tous les étages, sans laisser au passant l'intervalle d'une respiration : on dirait le sourd et perpétuel froissement des muscles et des nerfs de bois de l'avarice et de l'industrie, remués par d'invisibles ressorts dans l'automate ou dans le squelette de la ville morte.

V.

Si vous pénétrez dans une de ces maisons ou de ces fourmilières humaines, vous trouvez d'abord une étroite, longue et sombre voûte qu'on appelle une *allée* ; une rigole humide et fétide la borde des deux côtés pour écouler la sueur de la maison dans le ruisseau de la rue. Vous glissez dans la fange toujours détrempée que les pieds boueux des habitants ou des visiteurs, les parapluies égouttés et les incuries banales entretiennent sans cesse dans ce supplément de l'égout, portique d'un cloaque. L'allée vous conduit à un escalier commun aux deux cents habitants qui peuplent cette demeure ; ses marches, usées par le frottement des souliers ferrés, suintent, comme le pavé de l'allée, d'une humidité fétide. A chaque palier des portes entr'ouvertes laissent s'exhaler l'émanation souterraine d'autres égouts. A côté, et à l'odeur de ces immondices, huit à dix autres portes hermétiquement fermées ne laissent entendre à l'intérieur que des vagissements d'enfants, des impatiences de mères interrompues de leur ouvrage par ces soifs de leurs mamelles. Ces bruits sont entrecoupés par le coup sourd des pédales du métier, qui ne se repose jamais sous le pied de la jeune fille, du frère ou du père. Montez, redescendez, suivez les paliers et les corridors de ce labyrinthe sans guide, partout le même aspect, la même mélancolie, le même murmure. Vaste geôle du travail, dont on n'aperçoit pas les geôliers.

VI.

Plongez-vous les yeux à travers une de ces portes entr'ouvertes par le fabricant qui vient inspecter l'étoffe, apporter le dessin, solder la semaine, vous apercevez des chambres nues dont presque tout l'espace est occupé par le métier, pilori de la famille. Des écheveaux de soie tapissent les murs ; des piliers de bois, des cordages, des poulies, des fils, des bobines, des navettes, des cylindres, des cartons percés de trous, de contrepoids, des leviers jouent à grand bruit sous la main de l'ouvrier accroupi devant sa trame, pendant que ses fils l'assistent devant un métier pareil, que ses filles font lever et baisser tour à tour, par un mouvement machinal, les soies tendues sur son cadre.

Toute cette famille porte dans ses atti-

tudes et dans ses traits l'empreinte de la profession sédentaire, renfermée, immobile ou torturée qui l'emprisonne dans ces cellules du travail : la taille courte, les jambes cagneuses, les genoux gros, les pieds longs, les épaules hautes, la poitrine rentrée, les bras grêles, les doigts maigres, les joues creuses, le teint hâve, les yeux ternes. La physionomie douce, mais sans virilité dans l'homme, sans attrait dans la femme, semble avoir contracté dans la monotonie et dans la réclusion de son état une sorte de stupeur mécanique pétrifiée sur le visage. Les lèvres épaisses sont fendues par un ricanement trivial et triste, les yeux gros, ronds, démesurément ouverts, semblent frappés d'un perpétuel étonnement. La voix est cassée ; la langue même de cette race séparée du reste de la population par sa cohabitation exclusive avec elle-même ne ressemble plus à la langue qu'on parle dans la rue : elle a des idées, des mots, des jargons, des proverbes, des accents qui la rendent une langue morte ou impénétrable pour le reste du peuple ; elle traîne comme la plainte ; elle chante comme la captivité ; elle se lamente comme l'éternel ennui de l'uniformité ; elle révélerait à elle seule une *tribu* souffrante entre toutes les tribus de la terre ; tribu qui travaille à l'ombre comme le tisserand dans sa cave, dont le travail, toujours le même, n'exerce en rien l'intelligence ni le cœur, et réduit toute l'existence d'un homme à un seul geste éternellement répété depuis le berceau jusqu'à la mort.

Le canut se déplace à peine de son métier pour prendre son repas ; il mange son pain et sa salure sur le bord du banc ; il ne quitte sa trame pendant toute la semaine. L'instrument de son salaire et de son supplice est toujours là devant ses yeux ; c'est le dernier objet qui frappe sa vue quand il s'endort, c'est le premier objet qu'il aperçoit à son réveil. Sa femme, ses enfants n'ont pas d'autre horizon. A peine le jour pénètre-t-il à travers le brouillard du matin dans la mansarde, que chacun d'eux reprend autour de l'instrument la place et le fil de la veille, et que le gémissement des rouages et des poulies dans toute l'immense et noire caserne annonce à la rue qu'une nouvelle journée a recommencé pour le même peuple.

Le dimanche seul interrompt d'un repos aussi régulier que la tâche la monotonie de cette vie. L'ouvrier change de linge, s'accoude à sa fenêtre pour causer avec l'ouvrier des autres étages ou de la façade opposée. On les entend sans les comprendre. La femme, les filles, les frères, les apprentis sortent dans leurs costumes endimanchés ; ils se mêlent peu aux autres groupes de la population ; on les voit, sortant des églises, errer à pas lents, en famille, dans les rues comme des étrangers, regardant tout d'un regard étonné de la lumière et du mouvement de la ville. Le soir, ils se répandent dans les chemins creux, dans les terres vagues des environs de Lyon ; ils s'assoient sur l'herbe poudreuse, ou sur le sillon, ou sur le bord du chemin ; ils regardent mélancoliquement le coucher du soleil derrière les vertes collines de la Saône. Quelquefois la danse attire les jeunes gens et les jeunes filles, le loisir attable le père et la mère dans les guinguettes exclusivement fréquentées par leur profession ; ils regagnent ensuite à pas lents la rue sombre, la chambre haute, et recommencent, le lendemain, la même alternative de travail et de repos.

Quelques-uns atteignent, à force d'années et d'économie sur leur pain de tous les jours, une petite épargne qui leur permet d'acheter eux-mêmes un ou plusieurs métiers. Autour de ces métiers ils exploitent parcimonieusement le travail de leurs apprentis, comme les fabricants ont exploité leur propre jeunesse ; ils deviennent à leur tour fabricants ; ils s'enrichissent ; ils prennent rang dans la cité ; ils dépouillent la veste brune du canut pour revêtir l'habit à longue basque du négociant ; ils accumulent épargne sur épargne ; ils se naturalisent en deux ou trois générations dans la probe et laborieuse bourgeoisie de Lyon ; ils y portent, ils y conservent de leur origine cette économie féroce qui est à la fois la vertu et le vice du travail enrichi. Ils n'apprécient pas l'homme, ils le numèrent. Ils ont un signe unique et cabalistique auquel ils mesurent tout ici-bas : la fortune. Rien n'existe pour eux que ce qui se pèse dans la main et ce qui sonne sur le comptoir ; ils sont les idolâtres du métal ; l'or leur a tant coûté à acquérir,

qu'ils regardent comme une impiété de le dépenser.

Mais ceux-là sont peu nombreux : le plus grand nombre consomme à l'entretien de la famille le salaire des jours heureux ; puis, quand le travail cesse et que le salaire tarit, les pères et les fils serrent leur ceinture autour de leur corps pour moins sentir le vide des aliments diminués. Ils se répandent en groupes indigents de femmes et d'enfants dans les rues de leur ville nourricière ou dans les campagnes lointaines du Forez ou de la Bresse ; ils chantent les tristes complaintes de la misère sous les fenêtres des riches ; ils mangent sans murmurer le pain de l'hiver jusqu'à la reprise des métiers. D'autres, parvenus à la vieillesse, toujours précoce chez eux, se lassent du travail, se livrent à l'intempérance, et meurent à la charge des hospices. On les ensevelit dans la fosse banale du faubourg : c'est une bouche de moins dans la famille ; le métier continue à battre le lendemain. Et voilà une race d'hommes ! Car telle était la vie de l'ouvrier de Lyon il y a à peine cinquante ans.

VII.

La vie de l'ouvrier, de l'habitant pauvre de la campagne, est une vie humaine, au moins, en comparaison de cette vie machinale de l'ouvrier en soie ou en coton des villes. Celui-là ne se dépayse ni de son sol, ni de son ciel, ni de sa maison pour aller s'exiler entre quatre murs. Les racines de l'arbre sont aux pieds, les racines de l'homme sont au cœur. C'est beaucoup pour l'homme de n'être pas déraciné dans sa sève. L'ouvrier des champs grandit où il est né. Les sentiments et les habitudes de famille, de voisinage, de parenté, de pays, lui forment une atmosphère d'affections innées, cruelles à rompre, lentes à réformer. Il n'est pas contraint de se séquestrer de la nature physique, ce milieu nécessaire à l'homme pour que l'homme soit sain et complet. Il a le ciel sur sa tête, le sol sous ses pieds, le soleil dans les yeux, l'air dans sa poitrine, l'horizon vaste et libre devant ses regards, le spectacle irréfléchi mais perpétuellement nouveau du firmament, de la terre, du jour, de la nuit, des saisons, qui entretiennent sans paroles, mais sans lassitude, les sens, le cœur, l'esprit de l'homme de la campagne. Ses travaux sont rudes, mais ils sont variés ; ils comportent mille applications diverses de la pensée, mille attitudes différentes du corps, mille emplois des heures et des bras : bêcher, labourer, semer, sarcler, faucher, planter des haies, bâtir des murs, élever, soigner, nourrir, traire des animaux domestiques, moissonner, battre les gerbes, vanner le blé, émonder, vendanger les vignes, presurer le raisin, récolter les fruits du noyer ou du châtaigner, sécher ces récoltes, les préserver pour l'hiver, irriguer les prairies, curer les écluses des moulins, pêcher les étangs, atteler, dételer les bœufs, tondre les moutons, presser le laitage des chèvres, couper le genêt ou la broussaille pour le foyer, réparer le chaume du toit, tresser le jonc, peigner le chanvre, nourrir le ver à soie, filer la laine pendant les jours de neige, ce sont là autant de travaux qui, en diversifiant le travail de l'ouvrier de la campagne, le lui font aimer, et changent la peine en intérêt, et souvent en attachement passionné à l'œuvre.

Presque tous ces travaux s'accomplissent en plein air et en plein jour, santé et gaieté de l'homme. L'homme n'y est point machine, il est homme ; il y place son émulation, son orgueil, son adresse, sa force, son exactitude, son habileté ; il y est est actif et assidu, mais il n'y est pas esclave. Il se sent libre, et il se déplace à son gré dans le vaste atelier rural ouvert à ses pas. Il y devient robuste, il y reste sain ; sans cesse aux prises avec les forces de la nature, il y exerce les siennes ; il a la fierté et le courage de sa liberté ; il est propre à tout. Quand il a grandi dans cette forte discipline des travaux champêtres, le sabre ou le fusil lui paraîtront légers après la charrue ou le pic ; il est aussi propre à défendre son pays qu'à le fertiliser. Une empreinte de santé, de vigueur, de franchise, de liberté et de fierté modeste virilise ses traits. Il regarde en face, il marche droit, il parle haut, il respire à pleine poitrine ; il ne craint et il n'envie personne. Placez à côté l'un de l'autre un ouvrier en soie de Lyon, et un paysan de l'Auvergne ou des Alpes du même âge, et comparez l'homme à l'hom-

me: l'un vous rendra fier, l'autre vous rendra triste d'appartenir à la race humaine, qui a produit tant de faiblesse à côté de tant de majesté !

VIII.

La misère même des champs n'est pas la misère des villes manufacturières: on y souffre des privations, mais presque jamais le dénûment et la faim. Si le fils du cultivateur ne possède pas un petit héritage à cultiver, il se place toujours facilement ou comme serviteur ou comme journalier dans la ferme du métayer ou dans le champ du propriétaire. Serviteur, il peut économiser tous ses gages; journalier, il peut épargner son salaire. La nourriture et le vêtement sont à si bas prix dans les campagnes, que ces premières nécessités de la vie sont presque gratuites pour le journalier sobre. En peu d'années il peut acheter un petit champ, et s'y construire presque à lui seul son toit et son étable. C'est la situation de presque toutes les familles de cultivateurs dans les pays de montagnes. Deux ou trois mille francs de terre inculte suffisent pour abriter et nourrir le père, la femme et les enfants jusqu'à l'âge où ces enfants se placent eux-mêmes au service des propriétaires des voisins pour gagner et économiser à leur tour. On meurt quelquefois de faim dans une ville; c'est un reproche légitime à la civilisation: on ne meurt jamais de faim dans la chaumière du paysan. Il faut si peu de sol pour produire le pain d'un hiver, de maïs, de pomme de terre, de châtaigne, de sarrazin pour les poules, de trèfle pour la vache, de feuillage pour la chèvre, d'épine ou de bois mort pour le feu, la paille ou la litière, que le cri réel de la faim est presque inconnu. Quand le cri de l'indigence rurale s'élève, tout le monde est sur sa porte, le morceau de pain à la main; car le paysan, avare d'argent, a le cœur ouvert pour l'assistance en nature à ceux dont il connaît la détresse. Mais cette détresse extrême et qui réclame des aliments n'atteint jamais l'ouvrier actif et sa famille; elle ne se manifeste que dans des maisons dépourvues d'habitants valides, où quelque vieillard, quelque infirme, quelque veuve ou quelques orphelins sont restés seuls et abandonnés dans le foyer désert par l'extinction des fils, des pères, des maris, des parents morts. Ces indigences accidentelles ne dépassent jamais un ou deux sur cent de la population pauvre et, par conséquent, les forces d'assistance de la population propriétaire y suffisent largement.

IX.

Quant à la différence de bonheur physique et de bonheur moral entre l'ouvrier des chaumières et l'ouvrier des ateliers, on peut la mesurer d'un mot: c'est que l'un vit et meurt en communication avec la nature et avec Dieu, et et que l'autre vit et meurt en cellule; c'est que l'un a pour *métier* la terre, les plantes, les animaux aimants, les arbres, les eaux, le soleil, et que l'autre a pour métier quatre morceaux de bois et une trame sans fin entre les murs d'une prison à vie ! L'un est comparable au pauvre insecte qui file sa soie et qui meurt; l'autre est un être qui s'incorpore par le regard et par la pensée la création tout entière, et qui n'a rien à envier de ce que Dieu a donné à l'espèce humaine de durée, d'activité, d'intelligence, de sentiment, de sensations et de félicité. Comment se trouve-t-il cependant des générations qui se jettent de jour en jour davantage dans ces ateliers des villes pour recruter cette tribu de la soie, et pour mourir sur leur métier? C'est ce que mon intelligence n'a jamais pu comprendre. C'est le mystère de l'or; il faut renoncer à le sonder; et puis les villes ont des courants invisibles comme la mer, qui entraînent les campagnes contre l'écueil.

X.

Le père de Jacquard était un de ces hommes des champs, propriétaire aisé d'un village de la banlieue de Lyon, nommé *Couzon*, où les excavations d'une montagne, au bord de la Saône, fournissent une pierre saine à larges blocs, rouge comme un granit égyptien, aux constructions de Lyon. Il quitta son petit domaine paternel pour s'enrôler dans la fabrique de la soie. Il ne s'enrichit pas; il mourut jeune, comme meurent les ouvriers de sa profession; il laissa à son fils deux métiers pour héritage. Ce fils était Jacquard, destiné à immortaliser ce nom dans sa cité.

Jacquard, dont l'intelligence était supérieure au labeur manuel dans lequel il avait été élevé, rêva très-jeune deux choses qui font rêver tous les hommes au matin de leur existence: l'amour et la renommée. Il aimait la fille d'un armurier de Lyon, ami de son père. L'armurier lui accorda la main de sa fille. Jacquard fut heureux. Claudine Boichon, c'était le nom de sa femme, rachetait par sa grâce, par sa tendresse et par sa docilité aux imaginations un peu chimériques de son mari, l'absence de dot que son père l'armurier avait promise à sa fille, et que sa mauvaise fortune ne put lui donner. Peu importait à Jacquard, qui ne voulait du mariage que le bonheur et le calme dont il avait besoin afin de poursuivre les inventions mécaniques, vocation innée de sa nature. Il s'endormait tous les soirs, il s'éveillait tous les matins avec un plan nouveau dans l'esprit pour simplifier ou perfectionner les outils de son art ou de tous les autres arts. Au lieu de sentiments et d'images, sa poésie se composait de leviers, de poulies, de ressorts, de cylindres, de rouages, qu'il mettait en mouvement dans ses pensées, et auxquels il faisait accomplir toutes les œuvres de la main de l'homme. La poésie dans les artisans prend presque toujours les formes de la mécanique; les mécaniciens sont les poëtes de la matière: au lieu de poëmes et de drames, ils font accomplir des évolutions à des poids, à des contre-poids, à des roues, et, de même que les poëtes créent le mouvement de l'âme, les mécaniciens créent le mouvement des corps. Archimède et Vaucanson sont les Homère et les Virgile de cette poésie. Jacquard, à un degré inférieur, était de cette race créatrice.

Ordinairement le mécanicien ne peut rien sans la géométrie et les mathématiques; ces sciences sont les chiffres de ses calculs, et les termes par lesquels il exprime ses pensées. Mais les sciences, qui sont l'outil des esprits vulgaires, sont les servantes du génie. Quand il ne les a pas sous la main, il s'en passe, ou il les invente une seconde fois par sa propre force et pour son propre usage. Une vive et patiente imagination, ce don de la nature que les savants de profession affectent de mépriser, est la seule source de toutes les grandes inventions qui ont changé la face du monde matériel. Les plus belles machines sont sorties toutes vivantes de la tête d'un artisan, d'un berger, d'un moine rêveur, d'un potier de terre, d'un cardeur de laines, d'un matelot, d'un ouvrier en soie ou d'un forgeron ignorant, et non de la main des savants. Les ateliers ont enfanté en ce genre plus de chefs-d'œuvre que les académies. La machine des mondes elle-même, l'astronomie, n'a été dévoilée, décomposée et reconstruite pièce à pièce, astre par astre, que par des pasteurs de la Chaldée. Le hasard et l'imagination sont le père et la mère de l'invention; la science n'en est que la nourrice.

XI.

Jacquard ne savait rien et créait tout. Causant un jour avec un coutelier de ses amis, et remarquant qu'une lame de couteau passait par les mains de trois ou quatre ouvriers avant d'être adaptée au manche, il rêva un moment en silence devant l'établi de l'artisan.—"Que rêves-tu donc ainsi?" lui demanda le coutelier. "Tu le verras demain," répondit Jacquard. Le lendemain, il apporta à la boutique de son ami le plan complet d'une machine qui faisait seule en cinq minutes l'ouvrage de quatre ouvriers en un jour. Le coutelier, trop pauvre pour faire exécuter la machine de Jacquard, se contenta de l'admirer et de la garder dans son atelier comme un chef-d'œuvre. Les apprentis la brisèrent à son insu quelques jours après, tremblant que l'invention du canut, en simplifiant tellement le travail, ne supprimât le salaire et la vie de milliers d'ouvriers en coutellerie.

XII.

Quelque temps après, ayant appris que les villes maritimes de France et d'Angleterre avaient proposé un prix à l'inventeur du procédé le plus économique pour les filets de pêche, Jacquard y pense tout un jour de dimanche, en se promenant seul dans la campagne. Le soir, il rapporte le problème tout résolu dans sa tête; la nuit, il exécute le modèle de la machine à filets; le lendemain, il la présente à son fabriquant, Ce fabricant éclairé, M. Pernon, détourna l'ouvrier

de son invention peu productive, tourna ses méditations vers le perfectionnement des métiers à soie, dont la consommation universelle devait promettre à l'inventeur une gloire et une fortune sans limites.

XIII.

Jacquard y rêvait depuis longtemps. Il avait été entraîné à ces efforts de son imagination par un plus noble motif que la fortune et que la gloire, par la compassion fraternelle pour la misère et pour les souffrances des hommes, des femmes et des enfants qui disloquaient leurs membres et qui abrégeaient leur vie devant ces métiers imparfaits. De ce jour, il concentra ses pensées dans les combinaisons obstinées du métier à soie. Simplifier ce métier, véritable supplice physique de la classe nombreuse des ouvriers, des ouvrières et des enfants qui y étaient condamnés, ce n'était pas seulement servir l'industrie, c'était servir le genre humain.

Le travail de la soie, répandu depuis l'extrémité de l'Inde jusqu'au centre de la France, est le salaire et le pain de plusieurs centaines de millions d'hommes sur la face de la terre. Un imperceptible insecte, en filant son tombeau, a transformé, nourri, salarié, peuplé et civilisé un tiers du globe. Jamais l'économie politique n'eut, dans un plus petit artiste, un plus vaste phénomène du travail à présenter à l'admiration des hommes.

Arrêtons-nous un instant à ce phénomène, pour apprécier mieux la portée de l'invention qui devait l'agrandir encore.

XIV.

Le ver à soie se métamorphose quatre fois pendant sa courte vie de quelques semaines. Œuf, il éclôt en dix jours, couvé par un rayon direct de soleil, auquel il emprunte sans doute ses couleurs; chenille ensuite, il revêt et dépouille trois ou quatre robes de nuances différentes en moins d'un mois, comme pour se parer lui-même des soyeux et brillants tissus qu'il se prépare à tisser pour nous; ouvrier après, il se file à lui-même un linceul pour s'ensevelir et y demeurer vingt jours caché à tous les yeux pendant lesquels il accomplit sa mystérieuse incarnation sous une autre forme : le vingtième jour, on voit se déchirer silencieusement ce linceul ou ce cocon, une tête en sort, des ailes poussent, un papillon jaillit dans l'air, il cherche sa compagne pour perpétuer la vie de l'espèce par l'amour, cette immortalité de la création. La femelle pond des œufs semblables à une graine de fleur aérienne; puis mâle et femelle meurent en même temps, assurés de revivre. L'homme arrive, il s'empare du sépulcre vide, entouré de son linceul jaune ou blanc; il l'humecte pour le décomposer; il le dévide, et voilà la soie!

XV.

Au commencement, l'homme se contentait de recueillir ce cocon au pied de la plante sur laquelle l'insecte l'avait filé; mais bientôt l'industrie, pour multiplier le précieux produit, s'empara de l'animal, étudia ses besoins, ses mœurs, son aliment, son travail, et s'associa à lui pour produire ensemble de plus nombreux écheveaux de son fil d'or.

Ce furent les femmes dont les mains plus délicates se chargèrent de toucher sans les flétrir ces imperceptibles artisans de leur parure. Elles recueillirent les œufs ou la graine; pour leur communiquer une température toujours égale, elles les couvèrent dans leur propre sein, elles les firent éclore ainsi à la chaleur de leur propre vie. D'autres les abritèrent et les abritent encore sous leur oreiller; elles lui cueillirent des feuilles vertes et tendres, propres à être facilement entamées par d'invisibles dents; elles virent les vers avec ravissement, après quelques semaines, extraire, comme l'abeille, de leur bouche une salive liquide et dorée sortant par deux orifices, se rejoignant et se solidifiant en un seul fil ensuite par la volonté de l'insecte, puis prenant à l'air la consistance d'une toile d'araignée, se contournant enfin en voûte ovale autour de la chenille, pour lui servir de nid, de vêtement, de voile, d'ombre, de couveuse ou de tombeau.

Après avoir admiré ce nid, les femmes le pesèrent; sa légèreté leur attesta la finesse de son tissu. Elles le dévidèrent; le dévidage leur montra sa solidité. Elles le mesurèrent; sa longueur les étonna de sa ténuité : le fil de soie d'un

cocon s'étend sans se rompre jusqu'à près de mille pas d'homme. Voilà l'ouvrage d'un fileur un peu plus gros que le ciron. Bientôt ces femmes suppléèrent par des soins de toute espèce aux difficultés, aux maladies, aux saisons que des climats moins favorisés opposaient à l'éducation, à l'éclosion, à la nourriture de leur ouvrier naturel. Elles filèrent elles-mêmes cette nouvelle toison, et la soie commença à effacer dans l'usage et dans l'admiration des hommes toutes les autres toisons grossières que le chanvre, le lin, le coton, le duvet des plantes, les fourrures des animaux, avaient fournies jusque-là à leurs vêtements ou à leur luxe. L'invention de la soie tissée, de la soie teinte, de la soie brochée, devint une date dans l'existence de l'humanité.

XVI.

L'Europe, comme toujours, fut la dernière partie du monde visitée par la nouvelle invention. L'Orient, berceau de toutes choses par droit d'aînesse dans le genre humain, en idée, en philosophie, en religion comme en arts, posséda la soie avant nos ancêtres: mille sept cents ans avant Jésus-Christ, les Chinois avaient découvert le ver à soie, planté le mûrier, fabriqué les tissus les plus merveilleux et les plus usuels avec le fil animal de l'insecte. Les Persans et les Indiens recevaient de la Chine par caravanes ces mystérieux brocarts dont ces peuples ignoraient la matière, et qui tapissaient, au nombre de *trente mille tentures* les palais babyloniens de Kosroès. Les Chinois, peuple de granit, qui connaissait l'économie politique la plus raffinée avant que l'Europe soupçonnât seulement la portée de la moindre industrie dans la destinée des peuples, connaissaient parfaitement le prix de cet insecte pour leur prépondérance commerciale en Orient; ils en faisaient un mystère, comme, plus tard, du thé; ils défendaient, sous peine de mort, d'en dévoiler la nature, l'éclosion, le travail, et d'en exporter la graine aux étrangers. Les Indes et la Perse seules s'efforçaient de le naturaliser. Rome, et ce petit espace autour de la Méditerranée que la vanité antique a appelé le *monde romain*, savaient à peine le nom de la Chine, et n'avait entrevu que quelques lambeaux de soie apportés par les Persans ou par les Parthes jusqu'à *Tyr*. Les femmes de *Tyr*, qui tiraient la pourpre des veines d'un autre insecte ou coquillage dont elles teignaient leurs laines, avaient vu avec stupeur ces échantillons de soie; elles avaient pressenti que ces tissus détrôneraient la pourpre, et qu'un insecte triompherait d'un autre. Cependant, par cette curiosité naturelle des femmes pour les objets qui peuvent relever la beauté, la vanité avait prévalu chez elles sur l'intérêt: les belles fileuses de pourpre de *Tyr* et de Sidon avaient effilé les morceaux d'étoffes de soie que les marchands du golfe Persique leur avaient apportés de Chine; elles les avaient filés et teints de nouveau; elles en avaient composé un tissu à mailles lâches, léger comme l'air, transparent comme l'eau de leur mer, mêlé de soie et de laine, pour la parure des reines. On appelait cette étoffe du *vent tissu*.

XVII.

Les Chinois avaient gardé douze cents ans leur monopole avec leur secret. Ce ne fut que six cents ans après Jésus-Christ et dans la décadence de Rome, sous l'empereur Justinien gouvernant l'empire à Constantinople, que cet empereur parvint à arracher à la Chine ce trésor d'industrie et de civilisation. La Chine était tolérante alors en matière de religion; elle permettait l'introduction des nouvelles idées et des nouveaux dieux dans l'empire avec autant de libéralité philosophique qu'elle apportait de jalousie industrielle à interdire l'exportation de ses éléments et de ses procédés de travail en Occident. On y prêchait librement le Dieu des chrétiens. Justinien envoya en Chine deux moines persans de la religion du Christ, sous prétexte d'y répandre la nouvelle foi: leur véritable mission avait pour objet de découvrir et de rapporter en Europe le secret et la matière de la soie. Le commerce commençait à porter tout l'or de l'Europe et de l'Asie à la Chine, en Perse et aux Indes. Justinien s'alarmait de cet appauvrissement de l'empire, qui se ruinait pour un tissu.

XVIII.

Les deux moines parvinrent à Péking, y résidèrent deux ans, surprirent la na-

ture de l'insecte et les procédés de la fabrication ; ils se procurèrent des œufs de vers à soie ; ils enfermèrent cette graine dans deux bâtons creux qui leur servaient de contenance. Ils dérobèrent ainsi leur larcin aux soupçons des Chinois, revinrent à Constantinople, brisèrent leurs bâtons en présence de Justinien, et déposèrent la graine précieuse sur les genoux de la plus belle et de la plus artiste des femmes, l'impératrice *Théodora*, cette *Cléopâtre* de l'empire grec, digne berceau d'un insecte qui venait filer pour les femmes et pour les dieux la parure de la beauté et les ornements des temples.

Nous ne suivrons pas cet art plus loin que son berceau. Tout le monde sait avec quelle rapidité il se propagea dans le monde, et quels chefs-d'œuvre de tissus, de brochage, de richesse, de goût, de dessin, de couleur, de relief, il enfanta en Perse, en Syrie, en Italie, à Lyon. Les ouvriers en soie furent des lapidaires en étoffes ; leurs œuvres eurent le prix de la pierre précieuse.

Puis l'art atteignit son apogée, *le bas prix*, et l'usage de la soie descendit des impératrices et des reines aux femmes et aux hommes des plus humbles conditions. Aujourd'hui c'est le vêtement et le pain de populations presque innombrables. Le mûrier croît pour nourrir l'insecte sur un tiers de l'hémisphère. Quatre cents millions d'hommes en Chine, cinq cents millions d'hommes au Thibet, dans les Tartaries, dans les Indes, quarante millions d'hommes en Afrique, trente millions d'hommes dans l'Asie mineure, vingt millions d'hommes autour de la mer Noire et dans les deux Turquies, des millions d'hommes dans les îles de l'Archipel, en Grèce, au Caucase, sur les rivages de l'Adriatique, vingt-six millions d'hommes en Italie, en Sicile, en Sardaigne, en Savoie, huit millions d'hommes en France, de Toulon à Lyon, plantent le mûrier, élèvent le ver, trafiquent de la soie, la produisent, la consomment, la fabriquent. C'est par milliards qu'il faut compter les ouvriers divers de cette industrie ; le blé lui-même couvre sur le globe moins d'espace que l'ombre du mûrier.

XIX.

Lyon, en France, et l'on peut dire maintenant en Europe, est la capitale du ver à soie. Son peuple routinier, sédentaire et laborieux comme l'insecte dont il achève l'ouvrage, répand en tissus dans l'univers ce que le ver à soie file en cocons ; l'un suffit à peine au travail de l'autre. De tout temps, Lyon a été sans rivalité en Europe pour la perfection de ses métiers. Ses travailleurs, plus patients et plus économes, lui ont conquis et lui assurent, par la supériorité de la main comme par le bas prix, le marché de l'univers. Le travail ne tarda pas à y appeler le génie de la mécanique à son aide. La nature fit naître ce génie à sa porte dans *Vaucanson*, né à Grenoble au commencement du dix-huitième siècle.

Vaucanson était l'*Archimède* de la France: il aurait égalé celui de la Sicile, si l'invention de la poudre à canon en Chine n'avait pas substitué à la force mécanique pour la guerre, une force chimique qui donnait à l'homme la puissance illimitée du volcan. Les premiers jeux de *Vaucanson* enfant furent des miracles ; son imagination dédaigna d'imiter autre chose que le Créateur. Dans son *canard* qui nage, qui marche, qui barbotte, qui vole, qui mange et qui digère : dans son *lutteur*, dans son *joueur de flûte*, et surtout dans son *joueur d'échecs*, il organisa des êtres automates pourvus de tous les muscles et de tous les mouvements de la nature, et auxquels il ne manquait que l'âme pour être animés ! L'Europe cria au miracle, et répète encore ce cri d'étonnement après plus d'un siècle.

Le gouvernement envoya Vaucanson à Lyon pour prêter son incomparable génie à un métier. Il fut nommé inspecteur des manufactures de soie. Disons la vérité, son génie était au-dessus de sa tâche. Ayant entendu les fabricants de la ville se plaindre de la difficulté de former des ouvriers capables de tisser et de nuancer les étoffes, il sourit, et il inventa une machine mise en mouvement par un âne, qui tissait, brochait, nuançait toute seule aussi parfaitement que l'ouvrier le plus intelligent. Il pourvut les métiers à soie de tous les mouvements et de toutes les adresses de la main humaine. Tout ce que la fabrique du

temps lui demanda pour son usage, il le lui prodigua sans mesure. Il mourut en laissant pour héritage à cette industrie des métiers qui portent son nom, et que des mains moins divines n'avaient plus qu'à retoucher pour leur adapter les perfectionnements réclamés par d'autres besoins. La gloire est l'héritage du véritable génie, tel que celui de Vaucanson ; il ne faut pas la lui laisser dérober par des plagiaires.

XX.

L'art de la soie en était là, quand le jeune Jacquard conçut l'idée de le perfectionner, et surtout de l'économiser davantage, en supprimant quelques mains coûteuses, et en ajoutant quelques rouages ingénieux qui dispensaient du travail des enfants aux métiers de Vaucanson. L'entraînement de son imagination, ses essais, ses rêves, sa perpétuelle tension d'esprit pour découvrir des simplifications à son art, ses témérités entreprenantes, qui font négliger à l'ouvrier le travail des mains pour les chimères de l'esprit, ruinèrent en peu de temps sa modique fortune. Ses rivaux le raillèrent ; ses amis l'accusèrent ; sa femme seule le comprit et le consola. Elle lui avait donné un fils pour lequel elle rêvait elle-même la fortune et la gloire de son père ; elle croyait placer sa vie à un intérêt assuré et incommensurable, en la sacrifiant aux études de son mari. Elle vendit, sans se plaindre, les deux métiers, ses bijoux, et jusqu'à son lit, pour payer les essais et les dettes du pauvre artiste. Enfin le pain manqua au ménage ; Jacquard fut obligé de quitter avec larmes sa jeune femme et son enfant au berceau, et de se placer à gages comme manœuvre chez un fabricant de chaux du Bugey, pour chauffer son four. Sa femme entra comme ouvrière dans une fabrique de chapeaux de paille, pour tisser la tige de riz et de seigle, de ces mêmes doigts qui avaient broché l'or, la soie et les fleurs sur les métiers de son mari, vendus à l'encan. Elle allaitait son fils.

L'histoire les perd longtemps tous les trois dans cet abîme de misère.

On ne les retrouve que dix-sept ans après, pendant le siége de Lyon par l'armée républicaine de la Convention.

XXI.

Lyon, comme toutes les villes de commerce, est une ville de mœurs républicaines. La mobilité des fortunes, destructive de toute aristocratie ; le sentiment de l'égalité, qui n'accepte de supériorité que celle du travail et du succès ; la haine du luxe, bien qu'elle ne vive que du luxe ; l'austérité de la vie, maintenue par l'économie autant que par la vertu ; l'estime du labeur personnel, titre et gloire de tous les citoyens ; l'éloignement des cours ; la rivalité avec Paris, prédisposaient Lyon à la démocratie et à la révolution. Mais les révolutions sont toujours des sacrifices que le temps fait à l'avenir, et qui nécessitent dans les peuples qui les accomplissent un grand désintéressement momentané. Les peuples pauvres sont presque seuls capables de ces grands mouvements d'idées et d'institutions qui bouleversent courageusement les vieilles choses pour en faire sortir les choses nouvelles. Les peuples pauvres sont presque seuls capables de ces grands mouvements d'idées et d'institutions qui bouleversent courageusement les vieilles choses pour en faire sortir les choses nouvelles. Les peuples riches se fatiguent vite à ce jeu, ruineux quand il n'est pas terrible. Ils se lèvent un moment en sursaut au cri de l'idée rénovatrice qui les éveille ; ils font quelques efforts, et ils se reconchent promptement dans le lit du passé, reculant d'effroi devant la grandeur de l'œuvre.

Cet effet ordinaire des révolutions sur les peuples intéressés et vieillis est plus prompt encore quand les révolutions désordonnées, furieuses et sanguinaires demandent, le glaive à la main, des soldats au peuple, des dépouilles aux riches, des têtes aux partis. La Convention en était là ; Lyon, qui tient à la propriété plus qu'à la vie, s'était soulevé, non contre la République, mais contre les spoliateurs et les bourreaux. Les armées de la République avaient juré d'anéantir ce foyer d'égoïsme, de modérantisme, et bientôt de royalisme, qui refusait d'accepter la tyrannie du *Salut public*. Gentilshommes, prêtres, fabricants, ouvriers, peuples, prirent les armes et combattirent héroïquement, les uns pour leurs autels, les autres pour leur roi, ceux-

ci pour leurs richesses, ceux-là pour leur travail, tous pour leur patrie. La lutte fut sublime, mais courte. Lyon succomba sous la France. Les délations, les vengeances, les assassinats politiques, l'inondèrent de sang par la main des proconsuls militaires et des proconsuls civils de la Convention.

XXII.

Jacquard, qui était rentré à Lyon pour défendre ses foyers renversés et qui avait combattu avec ses concitoyens, se cacha, après la capitulation, dans l'atelier de paille de sa femme. Son fils âgé de seize ans, s'engagea dans un des régiments que la Convention recrutait dans la ville conquise, pour faire marcher aux frontières. Ce jeune homme se fit donner deux enrôlements de volontaire, au lieu d'un, et porta le second à son père. Le père et le fils sortirent ainsi ensemble de la ville, changeant de cause, et marchant au Rhin avec les républicains qu'ils venaient de combattre sur le Rhône. Dans un des premiers combats sur les bords du Rhin un boulet de canon frappa le fils à côté du père. Jacquard, couvert du sang de son fils unique, l'ensevelit sur le champ de bataille, languit de douleur et de fatigue dans les hospices, obtint son congé, et rentra dans sa patrie décimée par les vainqueurs.

Il ignorait jusqu'à l'asile où sa femme était réfugiée ; il la découvrit enfin dans un grenier des faubourgs, où elle étendait le linge des blanchisseuses pour gagner son pain. Elle partagea ce pain du mercenaire avec lui. Ils pleurèrent ensemble leur enfant, leur jeunesse, leur fortune, leurs espérances. La pauvre ouvrière mourut de chagrin, en encourageant toujours son mari à bien espérer de son génie et de la Providence.

XXIII.

Jacquard, dans cette solitude et dans ce deuil, fit faire les derniers efforts de contention à son esprit. Il travaillait, le jour, comme simple ouvrier à la tâche chez un maître fabricant ; la nuit, il taillait avec son couteau les poulies et les bobines de sa mécanique. Assisté de M. Pernon, son patron, il la termina enfin en 1800, et en fit recevoir le modèle à l'exposition de l'industrie. Le jury lui décerna une médaille de bronze, pour une machine," dit le texte, " qui supprime un ouvrier dans la fabrication des tissus brochés."

XXIV.

Jacquard heureux d'être signalé par ce bronze à la gloire et à la fortune, se hâta de prendre un brevet d'invention, titre de propriété d'une idée qui lui en assurait le monopole. Cette machine de Jacquard, bien qu'elle ne fût pas adoptée encore par les fabricants, lui valut un certain degré d'attention et d'importance dans la ville. Le ministre de l'intérieur, Carnot, pour occuper les loisirs des députés de Milan à la consulte italienne pendant qu'ils attendaient le premier consul à Lyon, les conduisit chez l'ouvrier en soie, inventeur du nouveau métier. Jacquard, qui s'apprivoisait vite avec sa gloire, s'enivra de cette visite de deux nations dans l'atelier d'un pauvre tisseur de soie : il songea au roi ramassant le pinceau du peintre ; il élargit son plan à peine ébauché à la proportion de l'attention publique. Il avait supprimé un ouvrier du métier, il songea à en supprimer un plus grand nombre. Le génie est une ambition insatiable comme toute ambition : quand on ne peut plus rivaliser avec personne, on rivalise avec soi-même.

Jacquard ne réfléchit peut-être pas assez, dans son enivrement, qu'il travaillait contre ses compagnons de peine ; qu'en supprimant tant d'ouvriers, il supprimait autant de salaires, et que la vie de milliers de ses co-salariés payerait le prix de son invention. Il se dit au contraire à lui-même, pour consacrer le bienfait de son œuvre, que ces milliers d'hommes, de femmes, d'enfants, cloués au métier antique y subissaient des postures contraintes, y contractaient des difformités physiques, et qu'en leur arrachant leur navette il leur enlevait leur supplice. Cela était vrai ; d'ailleurs la gloire est ingénieuse à se créer des motifs d'humanité. Pour consacrer sa découverte à Dieu, il fit une *neuvaine*, prière votive à l'image de la Vierge vénérée sur une colline de Lyon nommée Notre-Dame de Fourvières. Il monta neuf fois les de-

grés de la sainte colline ; à son retour, il s'enferma de nouveau devant un modèle de machine de Vaucanson qui contenait en germe le développement de la sienne; il y fit un changement important au moyen duquel le fil de soie se présentait de lui-même au tisseur à sa place dans le tissu, et il supprima ainsi toute une catégorie d'ouvriers qu'on appelait les *tireurs de lacs*.

Il en fit une autre au moyen duquel le *tisseur* était averti de la couleur de la navette qu'il fallait lancer, et il supprima encore ainsi toute une classe d'ouvrières qu'on nommait les *liseuses du dessin*.

Trois ouvriers, deux ouvrières supprimées autour du métier nourricier dans une ville qui comptait alors vingt mille métiers, qui en compte aujourd'hui soixante mille, c'étaient des milliers d'ouvriers, ses compagnons de peine, rayés du livre des salaires, mais aussi du livre de vie.

Jacquard triompha. Il présenta son modèle aux autorités. Les autorités l'envoyèrent à Paris pour que l'empereur connût et récompensât dans cet homme le bienfaiteur de la fabrique nationale qui, en abaissant la main-d'œuvre en France, allait éteindre la concurrence de l'étranger et multiplier la consommation générale. L'empereur, qui devait voir de loin, en masse et en perspective les résultats, sans se préoccuper du déplacement momentané des existences, s'entretint avec l'inventeur, soupçonna un génie occulte sous cette rusticité apparente, et fit installer Jacquard au Conservatoire des arts et métiers pour y construire à loisir sa machine. La machine achevée, Jacquard fabriqua de ses propres mains, à lui seul, une robe d'étofle magnifiquement brochée, dont il fit hommage à l'impératrice Joséphine. Le gouvernement lui accorda une pension de mille écus, à condition de ne fabriquer ses métiers que pour sa patrie.

XXV.

Jacquard revint à Lyon populariser sa découverte, pour laquelle il conserva un privilége d'inventeur. Il offrit aux fabricants le moyen facile de s'enrichir en adoptant un métier qui se passait de tant de mains et qui réduisait tant de salaires. En peu de temps l'instinct du lucre triompha des routines, ces ennemis immobiles des inventions. Les *métiers* auxquels Jacquard donna son nom se répandirent dans la ville. Chaque métier nouveau adopté rejetait des ouvriers, des ouvrières, des enfants, des familles, sans navette et sans pain, dans la rue. On commença à s'apercevoir que la machine miraculeuse pour le fabricant, était meurtrière pour le prolétaire. Le nom de Jacquard, d'abord élevé jusqu'aux nues, monta dans les murmures et dans les malédictions du peuple ; des groupes se formèrent pour briser ses machines et pour l'immoler lui-même au resssentiment de ceux que son génie avait affamés.

" Voilà le traître," disaient en s'ameutant dans les rues les bandes oisives d'hommes, de femmes, d'enfants exténués par la misère, " qui ne s'est mêlé à nous que pour nous ravir, avec le secret de nos métiers, le pain qui nous faisait vivre ! Il vend le peuple aux riches. On le récompense de notre mort ! on lui paye le prix de notre sang ! Que veut-il que nous fassions, nous, à qui on n'a appris depuis notre berceau que le métier qu'il démolit sous nos mains ? Qu'il nourrisse donc nos femmes et nos enfants repoussés maintenant de porte en porte, ou qu'il meure, le destructeur du travail du peuple, de la même mort que nous !

Ces murmures, ces attroupements, ces imprécations injustes à distance, justes dans la faim, faisaient trembler et cacher le pauvre inventeur. Reconnu et enveloppé un jour sur le quai du Rhône par un attroupement d'ouvriers sans pain, il fut hué, renversé, traîné dans la boue jusqu'au bord du fleuve, où il allait être précipité. La force publique l'arracha, déchiré et sanglant, des mains de ces misérables. Il quitta la ville, consterné ; il se réfugia à la campagne pour laisser passer l'orage et attendre que le travail eût repris son niveau, toujours suspendu après une découverte. Le nombre accru des métiers ne tarda pas à compenser le nombre des ouvriers supprimés de chaque fabrique. Cependant quelques-uns moururent, d'autres s'exilèrent, et leurs successeurs profitèrent de l'invention : effet ordinaire des révolutions d'idées comme des révolutions de procédés in-

dustriels. Jacquard, retiré du monde où il avait involontairement creusé un si grand vide et fait un si grand bruit, vieillit dans le silence, dans le repos, dans l'illustration, et peut-être aussi quelquefois dans la douleur des premiers résultats de sa découverte.

XXVI.

Il avait acquis une petite maison et un jardin dans le village d'*Ollins*, auprès de Lyon, au bord du Rhône, en face des Alpes. Il pouvait entendre de là, quand le vent du nord soufflait, battre les innombrables métiers à soie auxquels il avait donné la forme, le mouvement, la vie. C'était sa postérité à lui. Il s'enivrait de ce bruit sourd de la ville qui lui deva la prééminence de son travail actuel sur toutes les villes manufacturières de l'Europe. Une servante fidèle et désintéressée, cette providence des vieillards, y soignait ses vieux jours; c'était une ancienne amie de sa femme, nommée Toinette. La femme de Jacquard, en mourant, avait recommandé son mari à cette servante comme un enfant qui aurait besoin de lisières jusqu'à la tombe, parce qu'il regardait toujours plus loin que ses pas, et qu'il se heurtait à toutes les pierres; Toinette lui applanissait la route, et lui enlevait tous les soucis de la vie domestique. Jacquard n'avait rien à faire qu'à causer avec ses pensées, vieilles comme lui, et toujours les mêmes; il cherchait sans cesse à retoucher à sa machine. Il ne savait pas que *le Tasse*, en voulant refaire son chef-d'œuvre, l'avait défiguré, et que, quand le fruit plus ou moins parfait est tombé de l'arbre, l'arbre qui l'a porté n'a plus de sève à lui donner.

XXVII.

Il s'amusait à cultiver les plates-bandes de son jardin. La maison qu'il habitait à Oullins était celle que le poëte *Thomas*, ami de *Ducis*, avait habitée quelques mois avant sa mort, quand il était venu chercher sur cette colline du Rhône, exposée au soleil levant, un air plus tiède et un ciel plus serein qu'à Paris. Thomas avait médité ses derniers chants dans ces mêmes allées où Jacquard méditait ses dernières inventions mécaniques. Symboles tous deux de deux siècles si différents, quoique de si peu d'années de distance: l'un cherchant des idées, l'autre des industries; l'un rêvant de la gloire, l'autre de l'or. La gloire et la fortune devaient les tromper tous les deux. Mais l'un et l'autre se ressemblaient par un sentiment plus élevé que l'or et la gloire, c'était un grand instinct de religion qui leur sanctifiait la vie et qui leur adoucissait la mort. Seulement leur religion était différente comme leur nature: celle du poëte et du philosophe Thomas était la religion de Platon, embrassant les mondes, écoutant les sphères épeler le nom universel et infini écrit sur chacun des rouages du grand mécanicien de la machine céleste; celle de Jacquard était la religion du chrétien répétant, avec une foi simple, le symbole que lui avait enseigné sa mère, et reconnaissant une providence divine dans l'humble machine de ses doigts, aidant un pauvre ouvrier à tisser le fil d'un insecte pour gagner sa courte vie.

On le voyait régulièrement assister au sacrifice matinal dans la petite église de son village. En sortant il distribuait aux enfants pauvres les pièces de monnaie de cuivre de son modique superflu. Les villageois et les promeneurs de Lyon qui venaient le dimanche regarder par-dessus le mur de son jardin se montraient du doigt ce vieillard; ils le respectaient comme un grand homme, supérieur à leur nature, qui avait reçu autrefois du ciel une de ces grandes inspirations qui changent la face de la terre, inspirations qui consacrent l'organe que Dieu a choisi pour se manifester aux mortels par une découverte ou par une idée.

Les voyageurs, les industriels, les savants qui passaient par la ville, venaient de temps en temps frapper à sa porte et s'entretenir avec l'illustre inventeur. Ils s'en allaient étonnés de l'extrême simplicité et du peu de surface d'idées de cet homme élémentaire, qui n'avait eu qu'une pensée en quatre-vingts ans de vie. Celui qui avait vu sa machine avait vu Jacquard: il s'y était incorporé tout entier; sa conversation ramenait complaisamment les visiteurs sur le même sujet; automate sublime, qui n'avait eu qu'un mouvement de l'esprit pour fonction dans ce monde, et qui le répé-

tait sans jamais se lasser, toutes les fois qu'on posait le doigt sur le ressort.

Jacquard vécut ainsi jusqu'à quatre-vingt-deux ans, il s'éteignit dans le sentiment de sa gloire. A peine mort, la reconnaissance du commerce qu'il avait enrichi lui éleva une statue et lui consacra une place publique dans sa ville natale. Il vaut mieux servir une industrie qu'une nation, et un intérêt qu'une idée, pour jouir vite de sa mémoire. Que de philosophes attendent la statue de l'artisan !

Le statuaire a bien rendu son image. Nous avons vu nous-même Jacquard dans sa vieillesse, et nous avons pu comparer l'homme et la pierre.

XXVIII.

C'était un homme d'une taille forte, mais affaissée sur elle-même par l'habitude du labeur des mains et par la fatigue de l'esprit. Il avait quitté le costume du travail ; il était vêtu de la tunique de drap de loisir, vêtement flottant à larges plis sur le corps, et dont les longues basques descendant jusque sur les talons semblent attester avec un certain orgueil prolétaire, par l'inutile prodigalité de l'étoffe, l'aisance chez un artisan enrichi. Il penchait la tête sur une de ses épaules ; il baissait le front en avant, mais il soulevait ses yeux pour regarder avec une modestie secrètement satisfaite celui qui le saluait en passant. Son front était vaste, ses yeux larges, sa bouche épaisse et déprimée aux coins des lèvres, ses joues caves, son teint ligneux comme celui de l'ouvrier qui vit à l'ombre. Une langueur triste et méditative était l'expression dominante de sa physionomie ; soit contention d'esprit, soit empreinte ineffaçable des premiers malheurs de sa vie, soit amour-propre longtemps souffrant de l'inventeur qui ne triomphe que tard, et quand le triomphe se confond presque avec le tombeau. Cependant un sentiment visible de son mérite éclatait sous cette mélancolie et sous cette ombre du visage. Il jouissait d'être regardé ; il était flatté des hommages et des caresses des riches fabricants qui avaient été ses maîtres et dont il était devenu le supérieur : il contemplait ses titres comme un anobli. Ses médailles de bronze à l'Exposition, ses brevets d'invention, ses correspondances avec les ministres, ses modèles, sa machine, étaient groupés sous ses yeux. Il étalait avec complaisance sur son habit le large ruban rouge et la croix de dimension inusitée, décorations civiles qui le faisaient distinguer dans la foule. On voyait le juste orgueil du vétéran qui se pare de son insigne pour rappeler à lui-même et aux autres ses services. Un peu de vanité anticipait sur la gloire ; vanité bien naturelle à l'homme d'obscure condition qui se trouve tout à coup placé en évidence et ébloui par son propre éclat. Mais la bonté, l'humilité chrétienne et la tristesse tempérèrent l'amour propre de Jacquard : son contentement de lui-même n'offensait ni ne méprisait personne. Seulement, on lui avait tant dit qu'il était un grand homme qu'il l'avait cru : il n'était qu'un grand mécanicien. Il se plaignait quelquefois de l'ingratitude des hommes. Sa machine lui paraissait un monument ; ce n'était qu'un service : ce service était récompensé par l'aisance, les honneurs, la considération, le repos, et par une statue en perspective. Il y avait là de quoi attendre cette immortalité que Jacquard avait enlevée à Vaucanson, et qui durera jusqu'à ce qu'un autre, en découvrant un procédé plus perfectionné et plus économique, lui enlève la sienne à son tour. Ainsi va le monde ! *Sibi lampada tradunt !* dit Lucrèce.

XXIX.

Ce service, quoique estimable et réel au fond, était contesté amèrement par ces masses d'ouvriers et d'ouvrières dont il avait, sans le vouloir, arraché l'outil de la main et le pain de la bouche. C'est une terrible question que celle des machines ; l'inventeur, qui est un bienfaiteur à distance, est un ennemi de près. Sans doute, celui qui enrichit le genre humain d'une force ou d'une adresse de plus, par l'invention d'une mécanique, double la puissance des arts, des industries, des métiers, multiplie le travail, la production, la consommation, la richesse, la population, et mérite bien de l'humanité. Les inventeurs sont les révélateurs de la matière ; on leur doit et on leur décerne presque des autels.

Mais, au moment où ils apportent leur machine au monde, ils déshéritent, sans le vouloir, des mains humaines qui étaient employées en nombre incalculable à faire le métier qu'ils vont faire faire à des rouages inanimés. Que deviennent ces mains? Elles se sèchent sur l'outil, désormais inutile, de leur métier perdu pour jamais. Celui qui a inventé la première machine à filer le coton ou la laine a tué plus de monde qu'une épidémie. La quenouille nourrissait et consolait la moitié du genre humain: les femmes filaient dans les campagnes depuis le berceau jusqu'au tombeau. Ce salaire modique, mais continu et universel, vêtissait, soulageait, nourrisssait surtout la vieillesse des pauvres mères de familles; le machiniste les a rendues un fardeau onéreux dans les chaumières du peuple pauvre; il a abrégé et attristé leur vieillesse. Ce travail sédentaire et ce pain de surrérogation sont supprimés: elles n'ont qu'à mourir. On inventera d'autres travaux, dit-on: c'est vrai; mais, en attendant, des générations auront souffert, gémi, péri, en maudissant le machiniste. La divine machine humaine n'a-t-elle donc pas le droit d'être protégée et de gémir aussi quand on la brise?

XXX.

Il en est des inventeurs de machines industrielles comme des inventeurs de vérités religieuses, politiques ou morales: ils sont les grands révolutionnaires de la matière. Toute révolution est un déplacement d'idées ou un déplacement d'intérêts; tout déplacement écarte violemment quelque chose qui était pour faire place à quelque chose qui doit être. L'avenir n'avance qu'en foulant sous ses pieds le passé. Aussi ces révolutionnaires, quelque bienfaisants qu'ils soient dans la perspective éloignée des temps, sont maudits à l'heure où ils vivent. Triste mais fatale condition de notre pauvre humanité: stupide si elle ne marche pas, cruelle si elle marche, il semble que Dieu ne lui ait laissé que le choix entre les deux calamités de ce déplorable dilemme: rester perpétuellement stationnaire en laissant subsister le mal, ou être perpétuellement révolutionnaire en accomplissant le bien!

Nous nous trompons: la puissance de la raison publique et la puissance des grands Etats modernes ont mis dans les mains des peuples et des gouvernements un moyen de concilier, sans iniquité et sans cruauté pour personne, les intérêts des progrès moraux et industriels et les intérêts des classes dépossédées par l'idée ou par l'invention nouvelle. Ce moyen, c'est le ménagement lent et équitable des transitions; c'est l'expropriation pour cause de vérité ou d'utilité publique; c'est la mesure dans le progrès; c'est l'indemnité nationale, faisant porter sur tous les frais du déplacement de système ou du déplacement d'intérêt pour quelques-uns. Ainsi, quand la vérité et la justice ont dit: "Il faut que l'esclavage des noirs cesse dans la loi française, et que l'homme n'y reconnaisse plus un esclave dans la créature de Dieu!" nous avons évalué le prix vénal de nos trois cent mille esclaves de nos colonies, et nous avons dit au colon: Tiens, voilà ton argent; rends-nous l'homme!

AFFECTATION.

C'est un défaut qui fait qu'on présume plus de soi qu'on ne mérite. C'est une feinte représentation de soi-même, une anxiété qui fait qu'on pense trop à être dans l'opinion d'autrui pour ce qu'on n'est pas. Une personne qui a de l'affectation cherche à paraître opulente, lorsqu'elle est pauvre, sage, lorsqu'elle est ignorante, courtoise et généreuse, lorsqu'elle est officieuse, hypocrite et exigeante; noble, honorable, élégante et gracieuse, lorsqu'elle est impertinente, qu'elle se vante et qu'elle dégoûte. Ce n'est que pour l'effet, qu'un manteau destiné à cacher pour l'occasion et pour le moment son embarras et sa honte, ce n'est en réalité qu'un moyen extérieur de trahir sa folie intérieure, une tentative de faire croire au public à l'existence de ce qui n'existe pas, ou qui n'a qu'une existence imaginaire, qui trahit une faiblesse tout-à-fait impardonnable. Pourquoi se vêtir de robes artificielles lorsque

les naturelles sont infiniment supérieures? Pourquoi créer des espérances sans être fondé en raison ou en fait? Pourquoi s'exposer à la juste critique et censure d'un public éclairé, lorsque le mérite sans affectation, sans efforts contre nature, est une recommandation plus favorable et plus puissante auprès de ceux dont la bonne opinion est digne d'être cherchée?

Est-ce que les simples caresses extérieures ajoutent à la grâce ou à la dignité de la vertu? donnent une couleur plus vive, un plus grand enchantement, ou créent un attachement plus profond ou plus durable dans l'esprit ou dans le cœur du vrai sage? Ne finissent-elles pas au contraire par produire l'effet tout contraire, l'ennui, le dégoût et la défiance? Le vrai mérite se représente par lui-même, et se recommande infailliblement lui-même au meilleur jugement et à la confiance des personnes sobres et bien pensantes. Il ne cherche ni ne sollicite de faux moyens de notoriété. Il est ouvert, simple et franc. L'œil observateur le voit et le lit facilement, de même que le cœur qui connait le mérite des choses sait l'apprécier avec la même facilité.

Si nous pouvions nous débarrasser tout à fait de tous ces efforts étudiés pour nous donner de la recommandation, nous contentant des simples dons de la nature sans artifice étranger, quel temps et quelle épargne de travail nous gagnerions! De toutes les imperfections et les faiblesses humaines, l'affectation est la plus inutile, la plus vaine et la plus méprisable.

QUAND ON VEUT TOUT EST POSSIBLE.

Ce proverbe vient d'être appliqué d'une manière frappante par un enfant irlandais d'environ dix ans, qui fréquentait une école primaire. Il avait eu le malheur de perdre son père, et, comme il arrive souvent dans de pareils cas, sa mère avait beaucoup de peine à vivre et à supporter sa famille. Cependant elle avait pu trouver le moyen de laisser son enfant profiter de l'avantage de fréquenter l'école, et de lui procurer, en grande partie, les livres nécessaires. Il lui manquait cependant une géographie et il n'avait pas de quoi en avoir. Cette privation lui faisait beaucoup de peine. Quand il allait se coucher le soir il avait le cœur gros de chagrin; il ne pouvait dormir cherchant les moyens de se procurer le livre qui lui manquait. En s'éveillant le matin, il trouve qu'il est tombé beaucoup de neige, et que le vent souffle avec véhémence. Saisissant le sens de cet adage: "que le vent qui ne fait de bien à personne, est un mauvais vent," il court à la maison voisine, offre ses services pour nettoyer un sentier près des bâtisses; cette offre est acceptée. Quand l'ouvrage est achevé, on demande à l'enfant le prix de son travail.

"Je ne sais, dit-il, combien cela vaut, mais j'aurais besoin d'une géographie pour étudier à l'école."

On s'assure du prix du livre, on lui en paie la valeur, et l'enfant au comble de la jubilation se met à étudier avec ardeur sa nouvelle géographie. Il fut bientôt le premier de sa classe, et peu après il monta à une classe supérieure. Dans le vocabulaire de cet écolier, le mot "impossible" était inconnu, et il était sûr de surmonter tous les obstacles. Celui qui veut, peut trouver le moyen d'apprendre. C'est un exemple qu'on ne doit jamais oublier.

L'UNION.

Lorsqu'un arbre est seul, dit Lamennais, il est battu des vents et dépouillé de ses feuilles; et ses branches, au lieu de s'élever, s'abaissent comme si elles cherchaient la terre.

Lorsqu'une plante est seule, ne trouvant point d'abri contre l'ardeur du soleil, elle languit et se dessèche, et meurt.

Lorsqu'un homme est seul, le vent de la puissance le courbe vers la terre, et l'ardeur de la convoitise des grands de ce monde absorbe la sève qui le nourrit.

Ne soyez donc point comme la plante et comme l'arbre qui sont seuls: mais unissez vous les uns aux autres, et appuyez-vous, et abritez vous mutuellement.

Tandis que vous serez désunis, et que chacun ne songera qu'à soi, vous n'avez

rien à espérer que souffrance, et malheur, et oppression.

Qu'y a-t-il de plus faible que le passereau, et de plus désarmé que l'hirondelle? Cependant, quand paraît l'oiseau de proie, l'hirondelle et le passereau parvienne à le chasser, en se rassemblant autour de lui, et le poursuivant tous ensemble.

Prenez exemple sur les passereaux et sur l'hirondelle.

Celui qui se sépare de ses frères, la crainte le suit quand il marche, s'assied près de lui quand il repose, et ne le quitte pas même durant son sommeil.

Donc, si l'on vous demande; Combien êtes-vous? répondez: Nous sommes un, car nos frères, c'est nous, et nous, c'est nos frères.

Nouvelle-Orleans.

La Nouvelle-Orléans fut fondée en 1718. Elle passa dans les mains des Américains en 1803. Sous le point de vue commercial, elle commença à acquérir de l'importance quand Fulton eut doté l'Amérique des bateaux à vapeur. Dans la pensée de ses amis et admirateurs, aucune place au monde ne devait avoir un accroissement aussi rapide que la Nouvelle-Orléans. La Nouvelle-Orléans était, avant son annexion aux Etats-Unis, ce que la Californie est depuis quelques années, un pays qui attirait tous les hommes déterminés à faire fortune en peu de temps; il ne fallait qu'y aller pour devenir riche. A ce séduisant tableau, il y avait toutefois une ombre; cette ville avait été fondée au milieu de marais dont les vapeurs répandent la mort, dans un pays où règne la malaria et où les alligators et les serpents ne sont que trop communs. Aussi depuis le temps de Soto, qui vint chercher de l'or et trouva un tombeau sur les rives du Mississipi, l'histoire de la Nouvelle-Orléans n'a été qu'une histoire de mortalité. Malgré le talent et l'esprit d'entreprise de tous ceux qui ont concouru à la colonisation de la Nouvelle-Orléans et de ses environs; malgré l'énergie des Anglo-Saxons, qui a succédé à l'insouciance polie des colons français dans l'œuvre de la transformation des déserts de l'Amérique, dans un but de civilisation; malgré les capitaux versés dans la vallée du Mississipi par le Nord de l'Union, et bien que la Nouvelle-Angleterre, les Etats de New-York et de Pensylvanie lui aient donné la moitié de leur population et de leur richesse, la Nouvelle-Orléans n'augmente pas en population.

PHILOSOPHIE RELIGIEUSE.

INSUFFISANCE DES LUMIERES NATURELLES EN MATIERE DE RELIGION.

L'homme livré à lui-même ressemble à un infortuné égaré au milieu d'un labyrinthe, où il aperçoit mille chemins qui se croisent en tous sens, mais où aucune issue ne se présente à lui pour en sortir. S'il s'examine attentivement lui-même, il a de la peine à se comprendre; car par son esprit il aspire au ciel, et par ses sens il demeure attaché à la terre; il voit le bien, il l'approuve, et pourtant il fait le mal. Les belles facultés qu'il a reçues attestent la noblesse de son origine, mais le triste usage qu'il en fait ne dit que trop qu'il a perdu son innocence primitive. L'homme est, comme on l'a dit, un roi dépossédé, un seigneur déchu. Hors de lui, il rencontre les mêmes obscurités, il est arrêté par les mêmes énigmes. Qu'est-ce que le monde? Quel en est l'auteur? Quelle est sa destination? S'il doit son existence à un Dieu tout bon, tout sage, tout puissant, pourquoi ces douleurs physiques et ces souffrances morales auxquels tous les hommes sont sujets? Pourquoi ces misères de toute espèce, sous le poids desquelles gémit l'humanité entière? Pourquoi le mal moral, le vice sous toutes ses formes et à tous ses degrés? Ce sont là tout autant de questions qu'un homme sérieux s'adresse involontairement à lui-même, et dont il doit chercher une solution satisfaisante. Nous ne saurions répéter trop souvent qu'aucune de nos lumières naturelles n'est suffisante pour les résoudre, et que l'Evangile renferme seul l'explication de toutes les difficultés, la solution de tous les doutes qui tourmentent l'humanité.

Commençons par interroger la con-

science ; voyons ce qu'elle nous apprend et ce qu'elle nous laisse ignorer, quels sont les points sur lesquels elle se prononce et ceux sur lesquels elle se tait. La conscience nous révèle l'existence d'une loi spirituelle dans sa nature, éternelle, invariable, absolument obligatoire. Elle nous prêche le devoir, elle nous le montre impérieux, nécessaire, supérieur à nos convenances particulières, à nos intérêts personnels, à nos attachements les plus chers. Elle nous dit que Dieu, notre Créateur, notre Père, notre premier, notre plus grand bienfaiteur, mérite de notre part un amour souverain ; que tous les hommes, par cela même qu'ils sont des créatures de Dieu, ont droit à notre affection. Mais elle n'est pas seulement un moniteur, elle est de plus un juge chargé de veiller à l'exécution de la loi. La conscience est dans l'âme humaine le lieutenant de Dieu, pour la récompenser par un sentiment de bien-être intérieur toutes les fois qu'elle sacrifie la passion au devoir, et pour la punir, au contraire, par le trouble et le remords, toutes les fois qu'elle sacrifie le devoir à la passion. Son ministère va plus loin encore ; car elle nous annonce que Dieu, qui est saint par essence, récompensera les observateurs de sa loi et punira ses transgresseurs. Mais ce moniteur, ce juge sévère, ne donne aucun appui, ne communique aucune puissance au pauvre pécheur qui, convaincu de la souveraine justice et de l'immuable sainteté des obligations qui lui sont imposées, cherche dans les ressources d'une nature déchue les moyens de faire la volonté de Dieu. La conscience ne nous dit pas si le châtiment qu'elle dénonce au transgresseur de la loi peut lui être remis, s'il lui sera remis en effet, et à quelle condition.

Consultons maintenant la raison. Elle conçoit l'idée de l'être souverain, absolu, principe de toutes les existences ; elle comprend qu'il doit posséder comme attributs essentiels l'éternité et l'infinité. En remontant du monde à son auteur, des êtres bornés à l'Etre sans limites, reconnaissant que le Créateur doit posséder au suprême degré tout ce qu'il y a d'excellent dans les créatures, elle pourra découvrir que l'Etre des êtres est tout-puissant, infiniment sage, parfaitement juste, inépuisablement bon. Et ici je fais la part de la raison aussi grande qu'il m'est possible ; j'accorde à la sagesse humaine tout ce qu'on peut lui accorder et même plus encore ; car l'histoire de la philosophie avant Jésus-Christ ne nous dit pas que la raison de l'homme ait entrevu les perfections de Dieu d'une manière aussi claire ; il n'est pas même certain que le prince des philosophes de l'antiquité soit parvenu jusqu'à l'idée de l'unité de Dieu, sans laquelle il n'y a ni théologie, ni morale.

Mais, quand il serait prouvé que la raison est allée jusque là, il est une foule de questions infiniment sérieuses et bien autrement importantes, qu'elle n'a pas osé aborder et qu'elle ne pouvait résoudre ; telles sont les suivantes : Comment accorder en Dieu la bonté et la justice, la miséricorde et la sainteté ? Comment le pécheur pourra-t-il s'assurer qu'il est reçu en grâce ? A quelle condition la paix, après laquelle il soupire, rentrera-t-elle dans son âme ? A toutes ces questions et à beaucoup d'autres du même genre, la raison ne répond rien ; elle n'a que des doutes, des suppositions à proposer. Mais quand il s'agit d'une éternité de misère ou de bonheur, il faut autre chose à une âme que de vagues conjectures ; elle ne saurait consentir à hasarder sur un *peut-être* son avenir éternel.

La contemplation de la nature nous apprendra-t-elle ce que les spéculations philosophiques n'ont pu nous dire ? La nature nous parle de la toute-puissance, de la souveraine sagesse de Dieu ; elle nous dit que, pour avoir embelli le séjour de l'homme avec tant de profusion, il doit être souverainement bon. L'âme se plait à recueillir tous les témoignages que la création lui donne de la bonté de son Créateur ; elle est heureuse de se dire que ces dons si riches que la Providence étale partout sous nos yeux sont tout autant de gages de l'amour incompréhensible du suprême bienfaiteur de l'humanité. Mais à cette émotion de joie et de bonheur à laquelle notre cœur s'abandonne, vient se mêler aussitôt le sentiment d'une inexprimable mélancolie, d'une profonde tristesse. Comment répondrons-nous aux faveurs de cette inépuisable bonté de Dieu ? La création nous présente le spectacle d'un ordre par-

fait, et nous ne sommes plus dans l'ordre, nous sommes sortis de la voie des commandements de Dieu. La nature s'enveloppe à nos regards d'un voile de pureté ; une inexprimable fraîcheur est répandue sur elle, et nous, nous avons perdu la pureté de l'âme, l'innocence du cœur. Le doigt de Dieu est empreint sur toutes ses œuvres, et son image en nous est effacée par le péché. Le Dieu de cet univers est-il encore le Dieu de notre âme? Osons-nous encore l'appeler notre Père! Ce que je désire savoir, ce n'est pas si Dieu est bon, car la création entière me le prêche, mais c'est s'il est disposé à faire grâce à un criminel ? J'interroge là-dessus la nature entière.... tout demeure silencieux ; pas un mot de miséricorde, pas une parole de pardon, pas une offre de réconciliation ne se fait entendre, et pourtant c'est de miséricorde, de pardon, de réconciliation que j'ai besoin.

Voilà les cris de misère qu'ont poussés vers le ciel les hommes sérieux de tous les temps. Ils ont appelé de tous leurs vœux une lumière qui vînt dissiper les obscurités dans lesquelles ils se voyaient enveloppés, un guide pour sortir du labyrinthe inextricable de doutes et de contradictions dans lequel ils se trouvaient engagés. Produire ici la liste des hommes les plus remarquables qui, avant et après Jésus-Christ, ont rendu hommage par leurs gémissements aux droits imprescriptibles de la conscience,nous conduirait beaucoup trop loin. Ajoutons seulement qu'un pareil état n'est pas tenable, et que si, après avoir été réveillé au sentiment de sa misère, on rejette l'Evangile, il faut, de toute nécessité, ou s'étourdir pour ne pas être misérable, ou se jeter dans l'incrédulité, pour couper court à ces luttes, ou consentir à vivre dans le désespoir et s'abreuver d'amertume.

LE CATHOLIQUE

SOUS LE JOUG DE L'EGLISE, ET LE CHRETIEN EVANGELIQUE. EN FACE DE LA BIBLE.

Quelle est la position du catholique-romain vis-à-vis de son église ? Lui est-il permis d'examiner ses prétentions et de peser les preuves qu'elle fait valoir en faveur de son autorité ? A-t-il le droit de comparer les enseignements de ce corps avec ceux des apôtres, les fondateurs de l'église chrétienne ? Non, pas le moins du monde. Lui accorder de tels priviléges, ce serait le placer sur un terrain protestant, ce serait faire au fidèle une concession qui tournerait à la ruine de l'église. Non, celle-ci connaît mieux ses intérêts, et a soin de ne pas s'exposer à une semblable défaite. Elle se pose comme infaillible, comme l'interprète sûre et fidèle de la volonté de Dieu, et ce que ses chers enfants (comme elle les appelle) ont à faire, c'est de se soumettre docilement et humblement. Elle a établi ses dogmes, et a eu soin, à la fin de chaque paragraphe, de prononcer l'anathème contre tous ceux qui ne s'y soumettront point. Avec une autorité de ce genre, on ne peut que baisser la tête et se laisser mettre le joug, lequel il faut porter ensuite avec la même soumission. Voilà en deux mots la position du catholique-romain vis-à-vis de son église.

Mais, dira-t-on, n'en est-il pas à peu près de même pour le protestant à l'égard de l'Ecriture sainte qu'il prend pour autorité ? Non, certainement : en acceptant l'autorité des apôtres relativement au christianisme, il ne fait rien que de naturel ; c'est ce que l'on fait tous les jours pour l'histoire, les sciences et la philosophie. Souvenons-nous que la venue du Christ est un évènement irrécusable, éclatant de l'histoire, et que, s'il est des hommes aptes à nous enseiger la religion que Jésus a établie, c'est, sans contredit, les apôtres qui ont été chargés de l'enseigner et de la propager dans le monde. Nous venons donc à eux, et nous leur demandons ce qu'ils savent de cette religion qui a changé la face du monde. Nous les écoutons parler dans leurs écrits, et les doctrines sublimes et consolantes qu'ils proclament, répondent aux besoins les plus profonds et les plus intimes de nos cœurs. Il nous est donné d'y croire, de les embrasser joyeusement, et dès lors nous nous sentons animés d'une vie nouvelle, un nouveau cœur bat dans notre poitrine, un nouveau sang, pour ainsi dire, circule dans nos veines. Ceci peut paraître mystique et visionnaire à ceux qui sont étrangers à la foi, mais cela ne change rien au fait, à la réalité des expériences religieuses des croyants. Une fois mis en contact avec l'Evangile, par la raison et surtout par le cœur, et cela sous l'influence

du St.-Esprit, cet Evangile devient une autorité pour nous, mais une autorité qui n'a rien d'arbitraire, rien de dégradant, et qui se justifie pleinement à notre raison et à notre conscience. Le croyant est en rapport direct avec la vérité, qu'il essaye de s'approprier sans cesse davantage, en invoquant les lumières célestes qui lui sont promises et sur lesquelles il peut compter. Par suite de ses ténèbres naturelles et de la méchanceté de son cœur, le chrétien peut être arrêté quelquefois dans l'acquisition ou l'appropriation de la vérité, mais s'il peut s'élever au-dessus de ces brouillards qui montent de la terre, il voit le soleil dans sa clarté, et il s'éclaire et se réchauffe sous l'influence de ses rayons bienfaisants !

Le fait que c'est l'Esprit de Dieu qui parle à notre esprit, à notre raison et à notre cœur par l'Ecriture, dissipe toutes difficultés relatives à un examen historique ou critique de l'Evangile. L'ignorant, comme le savant, peut croire et recevoir le message de la Bonne Nouvelle : ils peuvent l'un et l'autre se réjouir à sa lumière et savourer ses consolations, bien qu'ils diffèrent, relativement à leur connaissance de la Bible ou leur degré de culture intellectuelle, de même que le simple homme des champs et le profond astronome sont également éclairés et réchauffés par le soleil, quoiqu'ils ne connaissent pas cet astre au même degré. Il suffit qu'ils se placent sous ses rayons pour en éprouver l'un et l'autre les salutaires effets.

Nous ne nous arrêterons pas pour montrer que cette action de l'Esprit de Dieu sur l'homme est possible. Il n'y a rien là en dehors du domaine du possible, du probable même, à un point de vue philosophique élevé. Celui qui a doué l'homme de raison, de conscience, d'affections, ne pourrait-il pas lui communiquer quelques autres rayons de lumière ? disons plus, ne doit-il pas le faire à toute âme qui soupire après la vérité, qui cherche à s'orienter sur la voie de l'avenir et à s'acheminer dans le sentier du bonheur ? Dans tous les cas, il l'a promis par la bouche du Messie, qui a prononcé ces paroles remarquables : " Si donc vous, qui êtes méchants, savez bien donner à vos enfants de bonnes choses, combien plus votre père céleste donnera-t-il le St.-Esprit à ceux qui le lui demandent ! "

Il est de fait que beaucoup d'hommes, avant de connaître s'il y a une autorité et où réside cette autorité, ont été tellement éclairés, qu'ils ont déjà la foi vivante et possèdent une vue intérieure des vérités du salut. Ils ont peu de science, peut-être, mais ils sont en possession de la seule chose nécessaire, de la perle de grand prix, et pour s'élever jusqu'à Dieu, ils n'ont nullement besoin d'intermédiaires. Quoi qu'en disent les prétendus philosophes, ils savent, par une douce expérience, que l'homme peut entrer en communication avec le ciel, que celui qui l'a créé et qui, jour après jour, lui dispense ses biens, peut entendre ses soupirs, exaucer ses supplications et parler à son âme. C'est là un fait de leurs consciences, dont rien ne saurait détruire la réalité.

Pour nous résumer, nous dirons que l'autorité, pour nous, chrétien évangélique, c'est l'Esprit de Dieu, éclairant notre raison et ravivant notre conscience, par l'Ecriture ou en harmonie avec ses enseignements. Cette action n'a rien de violent ni d'arbitraire : Dieu est un Dieu d'ordre dans le monde moral aussi bien que dans le monde physique. Il s'établit alors en nous un doux accord entre l'Esprit de Dieu, l'Ecriture, la raison et la conscience : c'est comme un chant à quatre voix, qui produit une divine harmonie !

C'est là que nous sommes arrivé avec plusieurs de nos compatriotes, et c'est dans cette attitude que nous sommes heureux.

L'Evangile a répondu à tous nos besoins et à toutes nos aspirations, et il agit sur nous par sa douce influence.

C'est une fontaine dont nous aimons le doux murmure et à laquelle nous allons joyeusement nous désaltérer ; c'est un jardin aux frais ombrages et à l'air embaumé, où il nous est doux de nous asseoir ; c'est la voix harmonieuse qui charme notre oreille et ravit notre cœur !

Bataille de l'Alma.

Un correspondant français de Constantinople fait le récit suivant de la bataille de l'Alma, que nous avons annoncée la semaine dernière. Il est vraiment déplorable que l'ambition de l'autocrate russe soit la cause de l'effusion de tant de sang. Quelle responsabilité pèse

sur sa coupable tête ! Si encore cela décidait du sort de la guerre, on s'en consolerait plus facilement ; mais il n'est pas encore permis d'en attendre un tel résultat.

" Les armées alliées étaient, le 19 au soir, à une heure de l'ennemi. Les Russes étaient établis à quelque distance de la mer, sur la rive gauche de l'Alma ; cette rive est escarpée, et très élevée ; c'est la fin de la falaise à pic qui borde la mer et se continue assez avant dans les terres, le long de cette rivière. Sur la hauteur était posé le camp retranché ; au centre, une batterie de 30 pièces de canon. C'était le centre de leur ligne, l'aile gauche n'atteignait pas la mer, le gros de leur armée formait l'aile droite ; 70 pièces de canon appuyaient les deux ailes. Les rampes étagées qui, du haut du plateau, descendaient jusque vers la rivière, étaient occupées par 10 bataillons, dont plus de la moitié portait le casque évasé de la garde impériale ; une nuée de tirailleurs armés de carabines était répandue sur les flancs de la colline. Un corps nombreux de cavalerie se tenait à l'aile droite et à la réserve. En tout, 40,000 hommes à peu près.

C'est dans cette formidable position que l'armée franco-anglo-turque trouva les Russes le 20 au matin. A onze heures et demie, elle était sur la rive droite de l'Alma. Le centre était formé par la 3e division, commandée par le prince Napoléon. L'aile droite, appuyée sur la mer, était composée de la 2e division, commandée par le général Bosquet, et de 4,000 Ottomans, et à notre gauche, en face du gros de l'armée ennemie, se trouvait la 1re division, le général Canrobert, et l'armée anglaise. La réserve s'établit en arrière de la 3e division : le maréchal y avait laissé la 4e division française, la 5e division et 6,000 Ottomans.

Pour toute cavalerie, nous n'avions que deux escadrons français, le 17e et le 4e régiment anglais. Le prince Napoléon avait, vous le voyez, le poste d'honneur ; il faisait front à la terrible redoute que je vous décrivais tout l'heure. Notre artillerie était à peu près égale à celle de l'ennemi. Au total, 56,000 hommes à peu près, dont 50,000 se trouvaient engagés. Nous avions donc la supériorité du nombre ; mais cette supériorité n'avait rien de réel quand on considérait la formidable position de l'ennemi.

Le maréchal s'étant aperçu que les Russes n'avaient point défendu un passage situé à notre extrême droite, entre leur gauche et la mer, il profita de cette faute et ordonna au général Bosquet de franchir ce passage et d'attaquer le flanc gauche de l'ennemi. Ce mouvement fut rapidement exécuté.

Bientôt le canon de la 2e division et des Turcs apprit au maréchal que ses ordres avaient été exécutés ; il était facile, du reste de s'en apercevoir à la surprise que causa dans les rangs ennemis cette attaque imprévue.

Immédiatement, les brigades de la 3e division furent successivement lancées sur la redoute des Russes. En un clin d'œil les zouaves et le régiment d'infanterie de marine franchirent la rivière sous le feu de l'artillerie, des dix bataillons et des tirailleurs. Nos braves soldats rencontrèrent là une autre difficulté. Les Russes avaient coupé toutes les broussailles pour ne laisser aucun abri aux assaillants, et en avaient fait plusieurs monceaux qui garantissaient leurs propres tirailleurs. Ils mirent à profit le vent qui soufflait en ce moment, allumèrent ces broussailles, et la fumée vint descendre sur nos soldats et les aveugler.

Il y eut là un moment terrible. Un ouragan de boulets, de plomb, de mitraille, tombait d'en haut de la falaise ; nos soldats ripostaient par un feu bien nourri, mais qui faisaient peu de mal à l'ennemi ; leurs rangs, en revanche, étaient ravagés. Après trois quarts d'heure de cette lutte inégale, le régiment des zouaves, à lui seul, avait plus de 400 hommes hors de combat, l'infanterie de marine faisait aussi des pertes considérables. Il fallait se retirer ou monter à l'assaut. L'ordre fut donné, la brigade engagée s'avança, baïonnette en avant, tandis que la brigade du général Thomas s'avançait pour la soutenir.

Ce fut, pendant une heure, une lutte surhumaine. S'accrochant aux aspérités du terrain, aux crevasses, aux racines, aux pierres, à tout ce qui pouvait offrir au pied ou à la main le plus frêle appui, nos soldats arrivèrent de plateau en plateau jusqu'à la batterie, écrasant tout sur leur passage ; sur ce point, l'acharnement semble redoubler encore. En-

fin, à deux heures, après une résistance désespérée, les Russes, entamés à gauche par le général Bosquet, culbutés en face par les divisions du prince Napoléon, commencèrent à plier.

A notre gauche, l'armée anglaise avait marché à l'ennemi avec un sang-froid admirable, et l'avait résolument attaqué, malgré la disproportion du nombre. Une mêlée furieuse s'était engagé entre les Russes et les *Walers fusiliers* (23e régiment des chasseurs de Galles) : ceux-ci, soutenus par un régiment des gardes, par les highlanders, cornemuse en tête, s'élancèrent sur l'ennemi sans que le feu incessant de deux colonnes pût retarder seulement leur marche ; leur artillerie, bien placée et bien dirigée, faisait des ravages considérables dans les rangs des Russes.

Nous avions atteint de tous côtés le sommet du plateau que défendaient les Russes. Ils firent retirer leur artillerie et ils se formèrent en plusieurs carrés qui ouvrirent un feu meurtrier, mais personne ne songea à leur répondre. Tous, Français, Anglais et Turcs s'élancèrent à l'arme blanche avec une force irrésistible. Après s'être maintenus quelque temps avec une froide intrépidité, l'ennemi fut entamé et culbuté. De ce moment ce fut une véritable déroute. Les chasseurs anglais, les écossais, les zouaves, l'infanterie de marine, qui avait si cruellement souffert, firent un carnage affreux de tout ce qui leur tomba sous les mains. L'ennemi se retira dans le plus grand désordre jusqu'à la rivière et le rivage de Katcha, où se trouve un second camp retranché. La moitié de l'armée ennemie restait prisonnière entre nos mains, si nous avions eu quelques régiments de cavalerie pour la poursuivre.

Au soir, l'armée alliée était établie en partie dans le camp russe ; le reste s'était porté en avant pour observer l'ennemi.

Les Russes ont laissé dans nos mains 4 canons de gros calibre, deux drapeaux, 17 ou 18 guidons, un grand nombre de fusils, et de hâvresacs. Les calculs les plus sages estiment leurs pertes de 5 à 6 mille hommes, tant tués que blessés. Tous les rapports s'accordent à dire que les Russes ont vaillamment supporté, pendant deux heures, l'attaque des armées alliées. Leur feu était parfaitement dirigé et bien nourri. Il n'a fallu rien moins que l'élan irrésistible des troupes de la 3e division pour les entraîner.

Le chiffre des pertes des armées alliées n'est pas encore parfaitement connu.

Les Turcs ont eu, d'après un premier rapport, 1,200 tués ou blessés.

L'armée anglaise a fait des pertes considérables. Il y avait même quelque chose d'héroïque dans le calme avec lequel nos braves alliés marchaient à l'ennemi ; mais il est incontestable qu'ils auraient perdu moins de monde s'ils avaient marché plus vite. Le 23e Wales fusiliers, et surtout les Ecossais, ont été cruellement maltraités. Le 23e régiment, fort de 750 hommes, ne compte plus que 375 hommes et 5 officiers ; tous les autres sont morts ou blessés. Plusieurs des blessés ont péri dans la traversée ; quatre sont morts dans la journée d'hier, à l'hôpital de Couleli, qui possède encore neuf officiers de ce régiment. La 1re division, celle du duc de Cambridge, a fait des pertes notables. Je n'ai pas de données suffisantes pour établir le total des pertes de l'armée anglaise.

Il est à craindre que l'erreur ou la malveillance ne fasse entrer en ligne de compte les convois de malades, de fiévreux, arrivés de la Crimée le jour même où nous avons reçu la nouvelle de la victoire. Ces 3,500 hommes, dont 2,000 Russes et 1,500 Anglais, n'ont besoin que de changer d'air. L'*Orénoque* avait à son bord 337 officiers et soldats malades, et il n'avait qu'un seul blessé, le général Thomas.

Bulletin Bibliographique.

KANZAS AND NEBRASKA : *The History, Geographical and Physical Characteristics, and Political Position of these Territories ; an account of the Emigrant aid Companies, and Directions to Emigrants. By Edward E. Hale. With a Map. Boston : Phillips, Sampson & Cie.*

Nous remercions les libraires des Etats-Unis qui ont bien voulu nous envoyer leurs publications, depuis quelque temps, et nous sommes heureux de voir que les nombreux ouvrages qu'ils éditent chaque mois est un démenti formel à l'accusation de stérilité littéraire portée

contre l'Union Américaine. Ceux qui s'imaginent que toute la vie des Américains se réduit au commerce et à l'industrie, ne connaissent qu'un trait de leur caractère. Il est vrai qu'ils s'occupent beaucoup de leurs intérêts matériels, mais ils ont soin en même temps de s'instruire et de cultiver les lettres et les sciences : il n'est pas de pays au monde où on lise autant. La librairie a pris de grands développements depuis quelques années, grâce au goût de la lecture et au besoin de s'instruire qui augmentent sans cesse. Nous avons dernièrement parlé de plusieurs bons ouvrages, et aujourd'hui encore nous devons dire un mot de celui dont le titre est en tête de cet article, et qui entre dans cette classe. C'est un livre rempli d'actualité et qui contient tous les détails et les renseignements désirables sur les deux territoires du Kanzas et du Nebraska. Il est d'un grand intérêt pour les hommes instruits qui veulent se tenir au courant des progrès des Etats-Unis, et indispensable aux personnes qui veulent se fixer dans ces nouvelles contrées. Nous aimerions à donner plusieurs extraits de ce beau volume, et nous n'y renonçons pas entièrement; mais pour le moment nous nous contenterons de signaler les faits suivants.

Ces territoires sont encore au pouvoir des Indiens, qui sont à peu près dans le même état que lorsqu'ils furent visités par les voyageurs, il y a deux siècles. Quoique ces territoires soient agrégés à la Confédération américaine, il n'y a pas encore de village peuplé par les blancs, mais nous en verrons surgir sous peu sans doute. Les Indiens appartiennent à plusieurs tribus, parlant des langues diverses, et sont parvenus à différents degrés de civilisation. On compte qu'ils s'élèvent maintenant à environ 65,000, répandus sur une superficie de cinq cent milles carrés. C'est dire qu'il y a de la place pour ceux qui désirent s'y établir. On représente ce territoire, le Kanzas surtout, comme très-avantageux à la colonisation, et le sol est si fertile que les sauvages même dans certaines localités en retirent plus de denrées qu'ils n'en peuvent consommer. L'émigration vers ces territoires a déjà commencé, et des sociétés se sont formées pour la faciliter: comme progrès de colonisation on annonce l'apparition d'un journal hebdomadaire, imprimé par une presse à vapeur!

Illustrated American Journal.—M. W. S. Damrel, de Boston, vient de fonder un journal sous ce titre, qui a pour mission spéciale de s'opposer aux agressions et aux empiétements du clergé romain aux Etats-Unis. Cette feuille est confiée à des mains habiles et se distingue par une grande modération, des vues élevées et des principes éminemment libéraux. Une telle publication était d'autant plus désirable que les Know-Nothings combattent le romanisme d'une manière qui ne va pas généralement aux chrétiens évangéliques. Nous la recommandons vivement à nos lecteurs qui savent l'anglais. Elle paraît chaque semaine, format grand in-folio, huit pages, et magnifiquement illustrée: le prix de l'abonnement est de $2 par année. On peut s'adresser par lettres affranchies à M. W. S. Damrell, 16 Rue Devonshire, Boston.

SCIENCES, ARTS ET METIERS.

L'ELECTRICITE.

L'électricité n'est pas seulement soumise, elle devient attentive et serviable. Tantôt on l'emploie en Angleterre à de nouveaux procédés de gravure; tantôt, descendant au fond des mers ou gravissant le sommet des monts, elle devient comme la renommée, mais cent fois plus rapidement qu'elle,

La messagère indifférente
Des vérités et de l'erreur.

Quelle puissance! On est surpris qu'un art dont les études sont si recommandables, puisqu'elles ont l'humanité pour objet, on est surpris que la médecine n'ait pas encore eu plus souvent recours à l'électricité. Quelles cures l'expérience et la réflexion n'en pourraient-elles pas obtenir! Il y a dans Paris un jeune physicien fort prudent, fort instruit, M. Courant, qui sous la direction de docteurs, fait des merveilles: rien ne résiste, dans son cabinet (la médecine ordonnant toujours), rien ne résiste à l'influence électrique ménagée, variée, graduée, contenue; les muscles longtemps fléchis se redressent les névralgies aiguës s'assoupissent, les muets parlent,

les boiteux marchent, les forces épuisées par de long travaux reprennent une énergie nouvelle. Qui peut dire ce que la science obtiendra ou n'obtiendra pas un jour de l'électricité ? Son rôle est immense dans la nature. Elle anime, féconde, vivifie tout ; elle étincelle dans la pensée, gronde dans le ciel, végète dans la plante ; et, s'associant à l'immortelle espoir de l'homme, aux mystérieuses volontés de Dieu, l'électricité paraît être l'agent le plus actif, l'esprit, la vie, l'âme du monde. Plus la science l'étudiera, plus sans doute elle en pourra tirer parti.

BARRIÈRE.

L'Alcool de Chiendent.

Une note adressée par M. Hoffmann à l'Académie des sciences de Paris, le 12 juin de cette année, contient des détails fort intéressants sur les différentes manières dont on peut préparer un alcool, qu'il croit susceptible de remplacer, dans certains cas et pour certains usages seulement, l'alcool du raisin, de préférence à celui des grains et de la pomme de terre sur lesquels, du reste, il a l'avantage d'être d'un goût plus agréable.

Voici un des modes de préparation indiqué par l'auteur :

On prend du chiendent frais, on le coupe en petits morceaux, on le fait bouillir dans une quantité d'eau suffisante pour qu'il reste toujours immergé. On exprime ensuite avec une forte presse ; on décante la ligueur, c'est-à-dire on la clarifie, puis on la laisse évaporer jusqu'à ce qu'elle marque de 5 à 10 dégrés de l'aréomètre (pèse-liqueur). On laisse ensuite fermenter, et l'on aide, au besoin, la fermentation par l'addition d'un peu de levure de bière. On procède enfin à la distilation.

Cette opération, comme on le voit, ne laisse pas d'être assez compliquée. Mais le procédé mérite d'être connu, par cette considération surtout qu'il est fort présumable que l'alcool de chiendent puisse offrir des propriétés médicales qui, étant une fois connues, ne seront pas sans quelque importance.

Des Ciments.

Parmi les cimens réputés pour résister le mieux à l'action de la mer, on cite les cimens de Pouilly, de Vassy et de Parker. MM. Malaguiti et Durocher ont fait l'analyse de ces trois substances, et ils ont été frappés de voir qu'elles étaient toutes très riches en oxide de fer, et qu'entre tous le ciment le plus résistant, celui de Parker, est précisément celui qui en contient le plus. Pour juger de l'importance de ce rapprochement, ces messieurs ont donc été conduits à confectionner de toutes pièces des mortiers ferrugineux, et à les exposer à l'action de l'eau de la mer ; mais préalablement il fallait s'assurer que l'oxide de fer contenu dans les cimens et les mortiers ne se comporte pas comme une matière inerte. Dans ce but on a formé de toutes pièces des sortes de pouzzolanes en composant des mélanges de silice et d'un peu de chaux avec de l'alumine et de l'oxyde de fer, puis on a étudié l'action de l'eau de chaux sur ces mélanges préablement chauffés au rouge sombre. Après quelque temps d'immersion, ces matières ont augmenté de volume et on offert les caractères les plus remarquables. Il en est résulté deux composés distincts : l'un s'est attaché au fond du vase en prenant une consistance considérable, tandis que l'autre a offert l'aspect floconneux, et s'est élevé, en se gonflant de plus en plus, a quelques centimètres au-dessus du fond ; ces deux composés ayant été soumis à l'analyse, il a été reconnu que le composé floconneux était le plus riche en alumine et que le dépôt concrétionné était le plus riche en oxyde de fer.

De tels faits ont paru suffisants aux auteurs pour conclure que la présence de l'oxide de fer contribue à donner de la stabilité aux mortiers et aux cimens immergés dans l'eau de mer. A la vérité, il reste encore à constater directement si les ciments ou chaux hydrauliques artificielles, formées par l'association de la chaux avec les argiles ferrugineuses, ou si des mélanges d'argile et d'hydroxyde de fer seront inattaquables par l'eau de mer. Mais de pareils essais devront exiger un temps considérable, et dès à présent MM. Malaguiti et Durocher ont cru devoir faire connaître des résultats qui leur semblent susceptibles d'intéresser les ingénieurs qui ont à diriger des travaux hydrauliques.

PAPIER FAIT AVEC DU BOIS.

Un excellent procédé pour fabriquer la pâte propre à faire le papier ou le carton avec le bois fut inventé, il y a peu de temps, par M. Hartmann : ce procédé a été perfectionné par M. Schlesinger, qui a monté un établissement en Angleterre, dans lequel il est associé, et où ses procédés ont un grand succès.

L'appareil dont il fait usage se compose d'un bâtis en bois ou en fonte d'une grande solidité, présentant une disposition analogue à ceux des auges ou bâches servant à placer les meules à aiguiser dans les ateliers de construction, avec la différence que la bâche n'est circulaire que d'un côté, à sa partie inférieure; l'autre côté étant rectangulaire avec une ouverture dans l'angle pour l'écoulement de l'eau et de la pâte, qui tombe dans un réservoir inférieur à mesure qu'elle est produite.—Une meule à moudre présentant beaucoup d'aspérités à sa circonférence, est placée sur un axe horizontal qui repose sur deux paliers placés de chaque côté de la bâche ; un mouvement rotatif est donné à l'axe par des engrenages ou une courroie agissant extérieurement à la bâche, et la meule tourne comme une meule à aiguiser ordinaire.

Cette meule est entièrement entourée d'une chemise ou enveloppe en fonte ou en bois, qui se trouve à une distance de 15 à 20 centimètres tout autour : trois caisses sans fond sont placées à chaque extrémité du diamètre horizontal et au sommet de l'enveloppe, où elles pénètrent et sont fixées ; elles viennent presque en contact avec la meule ; ces caisses sont pour recevoir les blocs de bois qui doivent être réduits en pulpe ; ces blocs, après avoir été débités de dimensions convenables, sont placés dans les caisses, où ils sont poussés par des tiges que des contrepoids font appuyer constamment dans une direction normale à la meule, pour que les blocs soient toujours en contact avec cette meule qui déchire les fibres ligneuses.

Cette meule, de 2 mètres environ de diamètre, doit faire à peu près 200 tours à la minute. Les blocs de bois à réduire en pulpe sont placés de manière que leurs fibres soient parallèles à la circonférence de la meule. Pour empêcher que des aurcelles de bois trop grosses ne soient entraînées. Il y a des arrêts ou guides en acier qui sont placés au-dessous des blocs et qui viennent presque en contact avec la meule. Au-dessus de la meule se trouve un réservoir qui pénètre aussi dans l'enveloppe à côté de la caisse supérieure ; ce réservoir contient de l'eau, son fond est percé de nombreux petits trous pour le passage de l'eau nécessaire à l'opération. Un tuyau amène d'un autre réservoir de l'eau qui tombe tangentiellement sur la meule, dans le sens du mouvement, pour détacher la pulpe qui pourrait adhérer aux aspérités.

Pour opérer, on prend des troncs d'arbres de 2 mètres environ de long et d'un diamètre de 50 à 60 centimètres ; on les débite en neuf blocs de 22 centimètres environ, que l'on place dans les caisses ouvertes qui leur servent de guides en tournant, comme on l'a déjà dit, les fibres dans le sens du mouvement de la meule, et on laisse arriver l'eau nécessaire pour obtenir la pâte.

L'on obtient par ce procédé une pâte qui vaut la pâte ordinaire de chiffons et qui est d'un prix inférieur. Néanmoins, cette pâte de bois a l'avantage d'absorber une plus grande quantité de matières minérales que la pâte ordinaire de chiffons, sans que la force du papier ou du carton soit amoindrie. La pâte de bois dur ou de bois tendre peut se nuancer et prendre même les couleurs les plus délicates aussi facilement que la pâte de chiffons.

Selon les calculs de M. Schlesinger, il peut produire un kilogr. de pâte de bois *sèche* pour 10 centimes environ ; et il ne doute nullement que dans le pays où le bois et la force motrice sont moins chers, on pourra la produire à 7 ou 8 centimes le kilogr. Les bois les moins chers, tels que le sapin, le pin, le peuplier, le saule, etc., sont ceux qui remplissent le mieux le but.

D'après des expériences positives qui ont été faites, les articles suivants peuvent être produits avec avantages : 1°. papier à empaqueter de première qualité avec un mélange de 70 à 80 pour 100 de pâte de bois et 20 ou 30 pour 100 de pâte de chiffons ;—2°. papier ordinaire d'emballage avec 50 pour 100 de pâte de pois ;—3°. papier à écrire depuis l'ordinaire jusqu'aux premières qualités avec 40 à 50 pour 100 de pâte de bois ;—4°.

papier pour teinture ou papier peint, avec 80 pour 100 ou tout bois ;—5°. papier pour cartes, 20 pour 100 de pâte de bois : cette qualité est ce qu'il y a de meilleur pour faire les joints des tuyaux a vapeur lorsqu'il est fait entièrement avec la pâte de bois ;—6°. papier pour journaux, qui supporte la plus forte épreuve de la chaleur, 60 à 75 pour 100 pâte de bois ;—7°. carton de qualité supérieure avec 60 pour 100 en diminuant de qualité jusqu'à 100 pour 100 de pâte de bois. Une qualité fabriquée avec 75 pour 100 de bois et 25 pour 100 de pâte de chiffons a été essayée pour cartons de métiers Jacquard, qui ont résisté à l'épreuve de la chaleur et de l'humidité.

ALPHABET UNIVERSEL.

Il vient d'avoir lieu, à Londres, une réunion de savants, sous la présidence de M. Bunsen, naguère ambassadeur de Prusse, pour discuter divers systèmes d'alphabet universel, ce grand problème de la philologie, dont la solution a depuis longtemps attiré l'attention des savants. On sait de quelles difficultés le progrès du christianisme et de la civilisation est entouré, surtout en Asie et en Afrique, par suite ou des innombrables variétés de l'alphabet dont se servent quelques unes des nations qui habitent ces parties du globe, ou de leur ignorance complète de l'art de Cadmus.

Il y a des million d'hommes qui ne savent pas lire, par l'excellente raison que leur langue n'a jamis été écrite ; il faut donc leur inventer un alphabet. C'est ce que font la plupart des missionnaires ; mais comme pas un d'eux n'emploie le même principe, il s'ensuit que la confusion entre ces nouveaux alphabets offre des difficultés presque aussi grandes que celles que présentent les différents systèmes employés par la plupart des peuples qui ont une littérature et un alphabet à eux. Il n'est pas besoin d'insister sur les avantages qui résulteraient de l'anéantissement de toutes ces complications d'écritures, et de l'adoption d'un caractère uniforme que le bourgeois de Paris et celui de Pékin pourraient lire avec la même facilité.

Chauffage Hydro-Pyrotechnique

OU CHAUFFAGE PAR CIRCULATION D'EAU CHAUDE POUR EDIFICES PUBLICS OU HABITATIONS PRIVEES, PAR M. ROUSSET COQUERELLE, INGENIEUR.

Nous venons de recevoir une petite brochure de 27 pages sur le chauffage hydro-pyrotechnique, ses avantages sur les anciens systèmes les plus employés, tant au point de vue de l'économie et de la sécurité, que sous celui de l'hygiène et de la salubrité. Cette brochure dont M. Rousset Coquerelle est l'auteur, vient d'être imprimée par MM. Senécal et Daniel, 70, rue Notre-Dame.

S'il était nécessaire, nous publierions tout au long l'exposé du système de chauffage de M. Rousset Coquerelle au moyen de la circulation d'eau chaude, vu l'intérêt que nous portons à tout ce qui est utile à la société ; mais nous nous contenterons pour aujourd'hui d'en faire l'analyse. Voici la base de ce système.

Il y a plus de 70 ans que le Français Bonnemain avait trouvé que, si on chauffait de l'eau dans un vase clos, et que de son sommet on fit partir un tuyau qui après un certain trajet, revint s'ajuster à la partie inférieure de ce même vase, il s'établissait naturellement dans cet appareil une circulation de l'eau dont on pouvait profiter pour chauffer l'air des capacités closes. En effet, l'eau la plus chaude s'élève à la surface dans le vase, entre dans le tuyau ascendant de circulation, arrive à son extrémité en se dépouillant peu à peu de sa chaleur au profit de l'air en contact avec ce tuyau, qu'elle parcourt, et en acquérant ainsi une plus grande densité ; dans cet état elle rentre dans le tuyau de retour ajusté à la base du vase ou de la chaudière pour s'y réchauffer de nouveau, s'élever une seconde fois à la surface, recommencer le parcours qu'elle avait déjà accompli, et ainsi de suite sans qu'il soit nécessaire d'employer une force motrice quelconque, et quelle que soit la masse d'eau qu'il s'agisse de mettre ainsi en mouvement.

Ce principe si ingénieux, si simple, était, chose étonnante, resté à peu près stérile depuis que M. Bonnemain l'avait légué à la science. On l'avait bien appliqué à quel-

ques serres, mais sans avoir osé en faire d'applications plus étendues.

C'est à la solution de ce grand problème industriel, c'est-à-dire, à l'application pratique de la circulation de l'eau chaude comme chauffage économique et sanitaire des habitations les plus simples et les plus exigües, comme aux plus vastes édifices et bâtiments que M. Rousset Coquerelle a travaillé longtemps. Le chauffage par la circulation de l'eau chaude offre à la fois une grande économie de combustibles, une égale répartition de chaleur, une ventilation saine et abondante, écartant toutes causes d'incendie.

Les calorifères de M. Rousset Coquerelle joignent l'immense avantage de la ventilation qui est si indispensable à la santé, surtout pendant nos longs hivers où l'on ferme hermétiquement les portes et les fenêtres. Après une longue série d'expériences pratiques, M. Rousset-Coquerelle a découvert qu'on pouvait combiner utilement la ventilation avec le chauffage, de sorte que l'air frais qu'on emprunterait au dehors se chaufferait, puis se verserait dans l'intérieur des bâtiments, élevé à une température convenable pour qu'il pût à la fois chauffer les appartements et pourvoir au renouvellement d'air nécessaire à la salubrité de ceux-ci.

Ce mode de chauffage est parfaitement et incomparablement salubre. Ce système est encore le seul qui assainisse l'air, l'unique qui ait pu le réchauffer sans le décomposer, et en lui conservant l'intégralité de ses propriétés vivifiantes. Sous le point de vue de l'économie M. Rousset-Coquerelle garantit une épargne de 40 pour cent sur le combustible dépensé par les appareils en usage, soit poêles ou fournaises à air chauffé.

Dans un pays froid comme le Canada, où il faut faire une si grande dépense de combustible pour chauffer les édifices publics et les maisons, le système de chauffage de M. Rousset-Coquerelle doit-être d'un immense avantage. Nous recommandons donc à ceux qui veulent faire une économie de 40 pour cent sur le combustible d'aller visiter ce monsieur, rue St. Paul, vis-à-vis le No. 286, coin de *l'Exchange Coffee House*, Montréal, où ils recevront tous les renseignements nécessaires.

Discours de M. Dorion d'Arthabaska sur les "squatters."

"Je me considérerais au dessous de la mission que j'ai à remplir si je ne parlais en faveur de la mesure qui nous est soumise. Pour bien se mettre au fait de la question, il faut examiner la loi actuelle pour voir quelle condition elle fait aux colons qui se sont établis sans avoir des titres. La loi passée en 1853 et que je tiens en mains produit un malentendu incalculable, car un grand propriétaire peut poursuivre un *squatter*, comme on appelle ces colons, non seulement pour recouvrer sa propriété, mais encore pour les *rentes*, *fruits* et *revenus* et *dommages*, etc. etc., pendant le temps de l'occupation. Un colon établi depuis 15 ans sur un lot de cent acres, peut être poursuivi, comme la chose arrive tous les jours, depuis la passation de cette loi, pour l'intérêt de la valeur du lot qu'il occupe. En portant cette valeur à $2 l'arpent, cela fait un capital de £50, et conséquemment $12 d'intérêt, on fait donc un compte de £45 pour intérêt contre le pauvre colon à part ce que l'on peut ajouter pour tant d'épinettes, de merisiers, de pins enlevés sur la terre mise en culture. Par ce moyen on forme un compte de £80 à £100, et pour toute consolation, le pauvre malheureux, peut produire une demande incidente pour ses améliorations. Dans presque tous les cas, les deux comptes se balancent. Le colon est exproprié, forcé d'abandonner la terre qu'il a défrichée, la maison qu'il a bâtie et qu'il a habitée depuis de longues années. Il est dépossédé, mis dans le chemin après avoir amélioré la terre, après avoir fait des chemins, payé la taxe des écoles, avoir été traîné à Québec, à Trois-Rivières, de temps à autres, pour servir comme juré, sans être indemnisé comme tel. Pendant tout ce temps, il a supporté toutes les charges publiques, tous les impôts, mais il n'a pas le droit de voter aux élections et il ne lui est rien accordé pour son travail. J'attache beaucoup d'importance à cette question et je suis convaincu que si tous les membres de la chambre connaissaient tous les faits qui se rattachent à ce sujet, il n'y en pas un qui s'opposerait à la passation d'une si juste mesure. J'ai présenté, durant la présente session, douze requêtes de la part d'un grand nombre de *squatters* des townships de

l'Est, demandant justice.

" On a parlé du droit de propriété, comme si l'on voulait empiéter sur ce droit, par le bill en question, mais que demandent donc ces colons ? Ils ne demandent point la propriété qui ne leur appartient pas, mais ils veulent être indemnisés pour leur travail et celui de leurs familles ; pour le travail qui a produit les améliorations qui ont ajouté une valeur réelle à la propriété. Y a-t-il quelque chose de plus sacré que le travail du pauvre ? du colon qui ouvre un nouveau pays ? Les *squatters* dans leur pétition ne demandent rien d'injuste, mais seulement ce que les lois accordent dans d'autres cas, le droit aux améliorations.

" Une loi de ce genre n'a rien de neuf. Les lois du Maine, du Nouveau-Hampshire, de l'Ohio, des Illinois, reconnaissent ce droit des *squatters* ; et pourquoi ne le ferions nous pas, nous-mêmes, surtout quand nous avons toutes les raisons de le faire ?

" En 1832, le gouvernement, par des proclamations, invita tous les habitants du pays à s'établir sur les terres de la couronne et un grand nombre d'habitants du district des Trois-Rivières, s'enfoncèrent dans la forêt, derrière les seigneuries de Bécancour, Gentilly et Nicolet pour s'établir avec leur familles. A cette époque, les lignes des terres étaient incomplètes ; ces colons ne connaissaient point de propriétaires et ayant dépassé les lignes des seigneuries, se croyaient sur les terres du gouvernement. Ce n'est que depuis quelques années que les grands propriétaires se sont fait connaître, après que leurs propriétés ont été améliorées, établies par des défrichements, la construction de chemins, la bâtisse de maisons et autres dépendances qui feraient honneur aux plus anciennes et aux plus riches paroisses du Bas-Canada.

" Si je comprends bien, sous peu, la chambre sera appelée à faire une excursion par le chemin de fer de Québec et Richmond, et chacun des membres pourra se convaincre de l'immense travail de ces colons, en voyant les belles terres, les belles maisons et granges des townships de Sommerset, Stanfold, Arthabaska et Warwick, dont un très grand nombre des habitants sont encore *squatters* et dont les établissements, sans eux, seraient encore une forêt immense.

" Je n'hésite pas à le dire, M. l'orateur, il n'y a que les Canadiens qui pouvaient braver les difficultés et franchir l'immense savane qui sépare les seigneuries des townships auxquels je viens de faire allusion. Il n'a fallu rien moins que l'attachement des Canadiens, au sol natal, pour les engager à s'enfoncer dans ces forêts, sous ces circonstances, pour s'établir près de leurs anciens établissements.

" Je citerai un fait pour faire voir pendant combien de temps ces colons ont souffert par le manque de chemins. En 1846, le missionnaire de Stanfold, et deux de ses voisins étaient partis le soir de sa demeure pour se rendre à trois lieues de cet endroit : il fut trouvé le lendemain matin, à une demie lieue de sa maison, mort avec un de ses compagnons..... mort de froid ! le troisième ayant survécu poura vous apprendre qu'après avoir erré pendant toute la nuit, dans l'immense savane de Stanfold et Branford, par une nuit de novembre, deux étaient morts et que lui-même fut pendant plusieurs jours dans un état si précaire, qu'il ne pouvait donner de détails sur son aventure et celle de ses compagnons. Remarquez qu'ils s'étaient aventurés sur le *grand chemin* de communication de Stanfold à Trois-Rivières ! Tel était l'état des chemins il n'y a encore que quelques années ! Ce fait suffit pour faire sentir quels ont dû être les sacrifices, la misère de ces colons qui ont ouvert non seulement une terre, une localité, mais un pays entier, je devrais dire. Personne, M. l'orateur, n'a d'idée de l'étendue de ces établissements et des travaux qui y ont été exécutés. Les townships de l'Est sont un pays par eux-mêmes, et nous réclamons justice pour ceux qui ont le plus arrosé de leurs sueurs, un sol qu'ils ont rendu cultivable et susceptible de faire vivre une population déjà immense.

" N'oublions pas que ceux qui ont le plus à souffrir des lois actuelles, sont ceux qui, répondant à l'appel même du gouvernement, se sont établis sur des lots inconnus, dans l'espérance que lorsque, le gouvernement leur accorderait les récompenses si longtemps promises aux miliciens Canadiens de 1812, il leur serait permis de choisir les lots qu'ils auraient défrichés !

" Je n'aurais pas parlé si longuement sur cette question, à la seconde lecture

d'un bill qui doit être renvoyé à un comité spécial, mais c'est une de ces questions qui ne peuvent être trop discutée. La chambre sera mieux préparée à recevoir favorablement le rapport du comité, et je suis heureux de voir que plusieurs membres qui ont repoussé ce bill dans d'autres sessions, lui sont favorables aujourd'hui, parce qu'ils ont étudié le sujet et en comprennent mieux les détails.

" Je terminerai en disant que si la loi passée en 1853 demeure au nombre de nos statuts, pendant cinq ans encore, la moitié de cette nombreuse classe de colons sera chassée des différents townships et se dirigera vers les Illinois, où elle trouvera des terres pour rien, et où les colons dans pareilles circonstances sont protégés par la loi. Oui M. l'orateur, ces colons, dont plusieurs ont vu leur cheveux blanchis dans ces townships, ne chercheront plus à s'établir en Canada, mais ils prendront le chemin de l'Ouest, comme un grand nombre l'a déjà fait, tout en maudissant leur pays natal et les législateurs qui n'auront pas voulu leur rendre justice ! "

Découverte du sort de sir John Franklin et ses compagnons.

Enfin on a reçu sur l'intrépide et malheureux navigateur sir John Franklin, dont la disparition avait occupé le monde entier, des renseignements qui ne permettent plus de douter de sa mort, et de celle de ses infortunés compagnons. Une lettre du Dr. Rea à sir Georges Simpson, gouverneur du territoire de la baie d'Hudson et résident à Lachine, est venue annoncer la fatale nouvelle. Cette lettre est adressée de *York Factorie* (poste situé à l'embouchure de la rivière Hayes, dans la baie d'Hudson vers les 56° Long. N. et 93° La. O.) et porte la date du 4 août 1854. Comme elle renferme plusieurs faits qui n'ont aucun rapport avec le sujet principal, nous l'analyserons brièvement.

Le Dr. Rea raconte qu'ayant atteint la baie Pelly le 17, il rencontra des Esquimaux qui lui apprirent qu'un grand *parti* de blancs (se montant à 40 personnes au moins) avait péri a 10 ou 12 jours de marche vers l'ouest, dans le printemps de 1850. Ils avaient été aperçus dans la direction du sud. Alors, ils voyageaient sur la glace et traînaient un canot avec eux. Des Esquimaux qui tuaient des phoques sur la rive nord de la Terre du roi Guillaume, et nommée Kei-ik-tack par les indigènes, leur vendirent du poisson. Ils paraissaient très abattus et affaiblis, à l'exception de leur chef, disent les narrateurs.—Plus tard, durant la même saison, mais avant le départ des glaces, on trouva sur le continent les cadavres de trente blancs : quelques uns de ces cadavres avaient été inhumés, d'autres gisaient sous des tentes, d'autres sous une chaloupe retournée sans dessus dessous ; d'autres enfin étaient épars sur le sol. L'un d'eux portait un télescope et l'on est porté à croire que c'était un officier. Plusieurs corps étaient couverts de mutilations, ce qui fait présumer que les survivants ont dû se livrer à l'anthropophagie pour prolonger leur misérable existence. Ils avaient des munitions en abondance, car on a retrouvé des barils de poudre et une grande provision de balles.

Les sauvages avaient entre leurs mains une bonne quantité d'armes et ustensiles, ayant appartenu aux compagnons de sir Franklin. M. Rea leur acheta tout ce qu'il put ; et parmi, les objets qui revinrent ainsi en sa possession quelques-uns portent le chiffre de sir Franklin lui-même.

PROCES GAGNE PAR UN PROTESTANT. —M. Timothé Seguin, de St. Grégoire, Comté de Rouville, qui a embrassé l'Evangile depuis quelques années, fut actionné, au mois de mars dernier, par les syndics de l'église romaine de l'endroit, pour la somme de $9 qu'ils lui réclamaient comme contribution d'une année pour la construction de cet édifice. L'affaire fut portée devant les commissaires des petites causes de St. Grégoire, et M. Séguin représenta par un plaidoyer préparé par M. Joseph Doutre, de Montréal, que cette action n'était pas du ressort de cette cour. Cela n'empêcha pas les savants commissaires de condamner M. Séguin. Celui-ci porta sa cause à la cour supérieure, qui se prononça immédiatement en sa faveur, en sorte que les dits syndics qui voulaient arracher de l'argent à un protestant pour leur église, eurent à payer vingt louis de frais ! La leçon coûte cher, mais on doit convenir qu'elle est bonne.

Conseils aux Parents.

Pour qu'une famille soit bien élevée, il faut, avant tout, que le père et la mère agissent de concert, et qu'ils ne se contrarient ni ne se contredisent l'un l'autre dans la marche à suivre à l'égard de leurs enfants. Si, par exemple, lorsque le père reprend son fils, la mère prend le parti de l'enfant, et crie : "Veux-tu laisser cet enfant tranquille ? Viens vers ta mère, viens, Jean ;" ou si, lorsque la mère trouve ses enfants en faute, le père dit : " Fais moi le plaisir de te taire, tu es toujours après eux ; pauvres petits enfants ! ils ne sont pas plus méchants que d'autres ;" comment ces parents peuvent-ils espérer de trouver ensuite leurs enfants soumis et obéissants ? Que le père apprenne à ses enfants, et surtout à ses garçons, à obéir à leur mère, et que la mère leur enseigne en toute occasion à aimer et à respecter leur père ; et ainsi, s'aidant l'un l'autre, ils pourront espérer de maintenir leur juste autorité.

Vous ne sauriez trop tôt commencer la grande tâche de faire fléchir la volonté et le caractère de vos enfants ; car si vous leur laissez une fois prendre de l'empire sur vous, cette tâche deviendra beaucoup plus difficile ; et plus un enfant est capricieux étant jeune, plus il donnera de peine à ses parents en grandissant. Ainsi, lorsque votre enfant crie pour obtenir quelque chose, une poupée ou un gateau, par exemple, ne le lui donnez pas aussitôt ; attendez tranquillement que sa colère soit passée ; efforcez-vous de détourner son attention sur quelque autre objet ; et quand il se sera calmé, donnez-lui ce qu'il demande, si cela lui convient ; sinon, ne le lui donnez pas. Tout enfant a naturellement une volonté forte et égoïste, qui, si elle n'est pas subjuguée, peut le conduire à sa perte. C'est donc votre devoir de soumettre cette volonté rebelle. Ne pensez pas que cet important résultat puisse s'obtenir par la rudesse et par la colère ; non, de mauvais *exemples* seront plutôt suivis que de bons *préceptes*. Vous devez être termes, il est vrai ; mais vous devez en même temps vous efforcer d'être calmes, doux et bons.

Ne vous laissez jamais aller à témoigner à un de vos enfants une préférence sur les autres ; car cela fera naître l'envie et la jalousie dans votre famille.

Nous ne risquerions pas de faire de grandes fautes dans l'éducation de notre famille, si nous savions observer et graver dans notre esprit la manière dont notre Père céleste se conduit envers nous. Par exemple, Dieu hait le péché : serons-nous indifférents à ce que Dieu hait ? Par une affection aveugle pour nos enfants, oserons-nous appeler le mal bien, et tolérer en eux des péchés que nous devrions punir ?

Mais Dieu est aussi un Dieu d'amour, patient et plein de miséricorde, prêt à recevoir le plus faible et le plus indigne de ses enfants, quand il se repent et revient à lui : les parents qui veulent suivre cet exemple s'irriteront-ils pour la plus légère offense ? refuseront-ils de pardonner ? Dieu répand chaque jour ses bienfaits sur nous, et nous donne toute chose en abondance pour en jouir. Ce n'est pas volontiers qu'il afflige et contriste les enfants des hommes ; mais en même temps il nous refuse toutes les choses qu'il sait nous être nuisibles, bien que, dans notre aveuglement et dans notre ignorance, nous puissions les désirer. Ainsi donc, que vos enfants vous trouvent toujours disposés à satisfaire tous leurs besoins et à les rendre heureux autant qu'il est en vous, mais inébranlablement résolus de leur refuser tout ce qui peut leur nuire et ce qui est déraisonnable.

Si vous gardez ainsi dans l'esprit l'exemple de votre Père céleste, et que vous vous efforciez de vous conduire envers vos enfants selon l'esprit et les preceptes de sa Parole, vous pourrez humblement espérer que, par sa bénédiction, les soins que vous leur donnerez les prépareront à devenir à l'égard de Dieu des enfants obéissants et soumis, et que leur affection et leur respect pour vous les conduiront à aimer et à craindre Dieu et à garder ses commandements.

POÉSIE.

Sur la mort d'un enfant.

Je ne crains plus le noir passage
Qui doit me conduire au bonheur.
Dieu nous offre plus d'une image
De notre future grandeur.

Le grain qu'en terre je dépose,
Devient épie dans le sillon ;
La neige fait place à la rose,
Et la chenille au papillon.

Et la nature et la Parole,
Tout prêche l'immortalité ;
Mon esprit bientôt se console
Devant le Christ ressuscité.

O mort ! où donc est ta victoire ?
Christ ne descend dans le tombeau
Que pour s'élever dans la gloire,
Prémice d'un peuple nouveau.

Pauvre Rachel inconsolable
Sèche tes yeux baignés de pleurs ;
Abraham reçoit à sa table
Les deux objets de tes douleurs.

Rachel ! Rachel ! dans tes alarmes
Ecoute un mot venu des Cieux :
On sème aujourd'hui dans les larmes
Demain l'on moissonne joyeux.

C'est à l'heure sombre et sévère
Où plane l'ange destructeur
Que commence sur notre terre
Le règne du consolateur.

Tandis, que pâle de tristesse
Richard emportait un cercueil,
Un petit ange avec tendresse
Souriait à sa mère en deuil.

Et le front ceint d'une auréole
Il lui disait d'un air serein :
Vois-tu maman, je ne m'envole
Que pour redescendre demain.

D'ailleurs, mon petit cœur sensible
Voulût-il demeurer ici,
Le Dieu qui parle dans la Bible,
Maman, ne le veut pas ainsi.

S'il m'a pris, c'est parce qu'il t'aime,
Papa l'a dit, il le sait bien !
Sagesse, amour, bonté suprême,
Dieu n'agit que pour notre bien.

Vois-tu pas resplendir l'aurore
Du beau jour que nous attendons ?
Maman, quelques moments encore
Et tous les deux nous chanterons.

Gloire au grand ami de la Mère,
Du pauvre papa, du petit,
Et [illegible] et de la Grand-Mère,
Car il [illegible] Dieu conduit.

Les beaux Cieux, que ceux où je vole !
Mais quel spectacle douloureux
De voir maman qui se désole :
Chut ! Dieu lui dessille les yeux.

Elle me voit d'un corps d'argile
Me dégager heureux et fort,
Et devant ma bière immobile.
Elle dit : Mon fils n'est pas mort !

Lecture sur La Fontaine.

Messieurs, si vous me demandiez à quelle école appartient notre auteur, je vous dirais tout d'abord qu'il n'est pas classique, et puis si vous insistiez encore, je vous dirais qu'il n'est pas romantique. Il a son génie à lui ; on peut dire qu'il est sans père et sans mère, et malheureusement on n'a pas lieu d'espérer qu'il ait jamais de postérité. Son système, sa poétique pratique est des plus simples et se résume en ces quelques vers :

Tout bon habitant du Marais
Fait des vers qui ne coûtent guère ;
Moi c'est ainsi que je les fais,
Et si je voulais les mieux faire
Je les ferais bien plus mauvais.

Ainsi, MM., ne vous attendez à rien de recherché ou de raffiné ; notre poète est paresseux de sa nature, et ne consent jamais à subir la loi de la rime ; tout chez lui est aisé et sans contrainte :

Le vers qui vient sans qu'on l'appelle,
Voilà le vers qu'on se rappelle ;
Rimer autrement c'est ennui.

Comme il n'a jamais rimé autrement j'espère bien qu'en l'écoutant vous n'aurez pas un instant d'ennui. Néanmoins je dois vous avertir qu'il ne s'occupe pas de grandes choses ; jamais

il n'embouche la trompette héroïque, il ne se sert que de sa musette. Il nous raconte l'histoire de ce bon vieux temps ou les bêtes parlaient, il a vécu avec elles et nous trahit tous leurs secrets.

Le loup, en langue des dieux,
Parle au chien dans mes ouvrages :
Les bêtes, à qui mieux mieux,
Y font divers personnages,
Les uns fous, les autres sages ;
De telle sorte pourtant,
Que les fous vont l'emportant :
La mesure en est plus pleine.
Je mets aussi sur la scène
Des trompeurs, des scélérats,
Des tyrans et des ingrats,
Mainte imprudente pécore,
Force sots, force flatteurs ;
Je pourrais y joindre encore
Des légions de menteurs :
Tout homme ment, dit le sage.
S'il n'y mettait seulement
Que les gens du bas étage,
On pourrait aucunement
Souffrir ce défaut aux hommes ;
Mais que tous, tant que nous sommes,
Nous mentions, grand et petit,
Si quelque autre l'avait dit,
Je soutiendrais le contraire.
Et même qui mentirait
Comme Esope et comme Homère,
Un vrai menteur ne serait :
Le doux charme de maint songe
Par leur bel art inventé,
Sous les habits du mensonge
Nous offre la vérité.

(Fable 1ère, livre 9e.)

Arrêtons nous ici. Comme vous le voyez, le sujet promet d'être varié, mais avant d'aller plus loin, il importe de faire connaissance avec cet agréable conteur.

Le nom de mon poète est tout simplement Jean, et même volontiers, Gros-Jean.

Jean de La Fontaine naquit à Chateau-Thierry, le 8 juillet 1621, les animaux devraient célébrer leur jubilé ce jour-là. Comme tant d'autres il n'eut que la peine de naître noble, plus tard on le fit gentilhomme, mais il ne paraît pas avoir fait grand cas de sa charge, il s'appelle lui-même tout simplement Gros-Jean, et la postérité se plait surtout à l'appeler le bonhomme.

Nous avons peu de chose à vous dire sur son enfance ; il ne fut pas un de ces génies précoces, un de ces enfants miraculeux, dont on ferait volontiers remonter les traits de génie jusqu'avant leur naissance. La Fontaine fut comme tout le commun des enfants, passablement paresseux, et cette disposition n'a fait qu'augmenter dans tout le cours de sa vie. Son éducation fut très-négligée, ce qui est aussi très-ordinaire, et un mauvais pédadogue de village entre les mains de qui il tomba, faillit lui gâter l'esprit en lui apprenant quelque peu de latin. Il échappa un peu plus tard à un bien plus grand danger, on frémit en y pensant. On a peine à le croire, mais ce n'est que trop vrai ; celui qui devait écrire la charmante fable du rat retiré du monde, eut un instant la fantaisie de se faire moine. Et, qui plus est, il le fut. Quoique curieuse au premier abord, la chose n'est nullement surprenante. On conçoit que le naturel paresseux et rêveur de La Fontaine le portât à se retirer de bonne heure dans un fromage de Hollande ; fort heureusement il aima toujours la liberté, et c'est ce désir de l'indépendance qui nous le rendit.

Ne pouvant se soumettre à aucune règle, il quitta les Pères de l'Oratoire après avoir demeuré dans leur maison 18 mois, juste le temps nécessaire pour apprendre à médire des moines.

Une fois rentré dans le monde, il fallait pourtant vivre, et, comme on dit, faire son chemin, chose dont La Fontaine ne paraît s'être guère soucié. Heureusement son père, homme prudent, eut l'excellente idée de le revêtir de sa charge. Il ne savait guère ce qu'il faisait, le brave homme, mais nous lui sommes tout reconnaissants de son projet. Il céda à son fils les fonctions de maître particulier des eaux et forêts, dont il s'était acquitté pendant quelque temps lui-même. Alors commença l'éducation du fabuliste. Appelé à vivre dans les champs, il se trouva souvent dans la société des animaux et il apprit à connaître, sir Fox, sir Raven, et tant d'autres ; s'il a su si bien nous parler

de carpillons fretins, c'est que plus d'une fois il les a vus sautant dans l'onde. C'est sans doute aussi pendant ses promenades solitaires qu'il surprit mainte fois le lapin parmi le thym et la rosée.

Vers la même époque, La Fontaine se laissa marier avec la même bonhommie avec laquelle il s'était laissé revêtir de la charge de son père. Malheureusement on n'eut pas cette fois la main si heureuse. Comme de juste le jeune ménage va d'abord très-bien, Mme. de la Fontaine devint la conseillière de son époux dans la composition de ses fables, mais cette lune de miel fut de très-courte durée, et la paix quitta leur demeure pour n'y jamais rentrer. Marie Héricart, belle d'ailleurs, se trouva avoir trop d'esprit pour vivre avec le bonhomme. Voici comment il la dépeint lui-même :

Belle et bien faite.....
.....Mais d'un orgueil extrême :
Et d'autant plus que de quelques vertus
Un tel orgueil paraissait revêtu.

Laissant un moment le mariage de La Fontaine dans lequel il nous introduira lui-même plus tard, nous avons à nous occuper des premiers développements de son talent. Quoique pressé par son père qui désirait avoir des vers de lui, ou justement plutôt parce qu'il était pressé, LaFontaine était parvenu jusqu'à l'âge de 22 ans sans en avoir composé un seul, quand la simple lecture bien faite d'une ode de Malherbe alluma en lui le feu de la poésie. Dès lors il se mit à étudier avec ardeur, lut quelques auteurs latins, mais surtout, Marot et d'Urfé dont il sut si bien profiter.

La Fontaine commençait à peine à s'adonner à l'étude des lettres quand une fâcheuse aventure vint troubler son repos. Le ci-devant père de l'Oratoire eut un duel. C'est encore sa femme qui en fut la cause. Un certain officier, du reste très-inoffensif et ami du fabuliste, fréquentait assidûment sa maison ; celui-ci entendit dire que son honneur exigeait qu'il se battît avec lui. La Fontaine, saisi de cette idée, part de grand matin, arrive chez son homme, l'éveille, le presse de s'habiller et de sortir avec lui. Poignan, c'est le nom de l'ami, surpris de cette saillie, et n'en prévoyant pas le but, le suit. Ils arrivent dans un endroit écarté, hors des portes de la ville : " Je veux me battre avec toi, lui dit La Fontaine ; on me le conseille." Et après lui avoir expliqué les raisons, La Fontaine, sans attendre la réponse de Poignan, met l'épée à la main et le force d'en faire de même. Le combat ne fut pas long : Poignan sans abuser des avantages que l'exercice des armes pouvait lui avoir donnés sur son adversaire, lui fit sauter d'un coup l'épée de la main, et en même temps sentir le ridicule de son cartel. Cette explication parut suffisante à La Fontaine : Poignan le ramena chez lui, où ils achevèrent, en déjeûnant, de s'entendre mieux et de se reconcilier. Mais comme son ami déclarait qu'il ne mettrait plus le pied chez lui pour ne pas lui donner d'inquiétude, La Fontaine lui repartit en lui serrant la main : " Au contraire, j'ai fait ce que le public voulait, maintenant je veux que tu viennes chez moi tous les jours, sans quoi je me battrai encore avec toi."

En voilà assez, MM. pour le moment sur sa biographie ; le meilleur moyen d'apprendre à le connaître c'est d'ouvrir ses écrits. Mais ici, j'éprouve un très grand embarras. J'ai peur de ne pas réussir à vous faire aimer le bonhomme, ce qui, je vous l'assure, me peinerait beaucoup. Cependant, demeurez en bien certain, je ne négligerai rien pour vous faire apprécier La Fontaine, malgré cela, je tremble un peu au sujet de mon auteur, car il est extrêmement difficile de faire sentir toute la beauté, toute la délicatesse de ses admirables fables, quand on parle devant un auditoire comme celui-ci. Notre poète est éminemment Français, et pour la tournure d'esprit et pour le style ; toutefois c'est un Français d'une espèce toute particulière. Naturellement il est léger, car on affirme partout que la nation entière l'est, mais à la légèreté il joint la rêverie, ce qui semble ne pas trop s'accorder ; il est plein de malice et de finesse, il a de l'esprit à revendre, et toutefois sa bonhommie en fait le meilleur homme du monde. Toujours pétillant d'esprit, il

ne blesse jamais ; tandis qu'il intéresse et captive par une fable qu'on relit pour la centième fois, avec un plaisir toujours nouveau que lui seul sait faire goûter. Ce qui donne particulièrement du charme à ses narrations d'une vivacité inimitable et toujours naïves à force d'être spirituelles, c'est qu'il les fait dans le style le plus charmant. Je viens de dire que La Fontaine est éminemment Français, il faut ajouter que de tous les poètes français, il est le plus Gaulois. Il a sa langue à lui, il emploie de ces mots, que souvent il crée, que d'autres fois il emprunte au vieux français et qui rappellent à l'esprit une foule d'idées charmantes et respirent un parfum d'antiquité, qui ne plait nulle part autant que chez lui. C'est par la réunion de ces qualités si délicates qu'il parvient à vous charmer. Si vous ne sentez pas l'originalité d'un tour, la malice qui se cache derrière un mot placé à propos, l'allusion fine et délicate que l'auteur fait en passant, les principales beautés de la fable vous échappent et il ne vous reste plus qu'un récit que vous trouvez froid, insignifiant, propre tout au plus à amuser des enfants. C'est là l'idée assez ordinaire que les étrangers se forment des fables de La Fontaine ; ils supposent que c'est tout simplement une lecture pour les enfants. Oui certes, les enfants lisent avec plaisir les histoires de sir Fox et de sir Raven, et je vous assure bien que la fable du loup et de l'agneau a fait couler d'abondantes larmes. Malgré cela, ce n'est pas particulièrement pour le jeune âge que La Fontaine a écrit. Ses fables ont au moins deux ou trois sens divers ; l'enfant ne s'attache qu'au premier, au plus immédiat ; mais plus il avance en âge, plus il comprend, plus il aime ces petits récits qui sont d'une richesse inépuisable et d'une application constante. Plus on connaît le monde et plus on sent que La Fontaine a su nous donner d'excellentes leçons, nous dépeindre les humains, avec leurs passions et leurs défauts, tout en ayant l'air de ne s'occuper que des fourmis, des loups et des bergers. De sorte que ces fables qui amusent l'enfant, sont au nombre des récits que les vieillards se rappellent le plus volontiers sous leurs cheveux blancs : ils ont changé mais ils sont heureux de retrouver ces drames comme des amis d'enfance qui n'ayant rien perdu de leur fraîcheur exhalent un parfum de vigueur et de jeunesse. Non seulement ses fables sont quelquefois une piquante satire des mœurs du temps, mais le bonhomme s'attaque de plus aux institutions, sans la moindre malice bien entendu. C'est à lui qu'appartient cette maxime : Notre ennemi, c'est notre maître.

LE VIEILLARD ET L'ANE.

Un vieillard sur son âne aperçut en passant
Un pré plein d'herbe et fleurissant :
Il y lâche sa bête, et le grison se rue
Au travers de l'herbe menue,
Se vautrant, grattant, frottant,
Gambadant, chantant, et broutant,
Et faisant mainte place nette.
L'ennemi vient sur l'entrefaite.
Fuyons, dit alors le vieillard ;
Pourquoi ? répondit le paillard ;
Me fera-t-on porter double bât, double charge ?
Non pas, dit le vieillard, qui prit d'abord le large
Et que m'importe donc, dit l'âne, à qui je sois ?
Sauvez-vous, et me laissez paître.
Notre ennemi, c'est notre maître :
Je vous le dis en bon français.

Je vous laisse aussi le soin de juger de la justesse de cette autre maxime qu'il met dans la bouche d'un négociant :

Pour sauver son crédit il faut cacher sa perte.

Ailleurs il fait la satire de presque tous les princes de l'Europe qui s'efforçaient d'égaler Louis XIV en éclat et en munificence. Une fois Versailles bâti, chaque petit prince d'Allemagne et des autres pays de l'Europe, voulut avoir une cour qui rappelât celle du grand roi. C'est à l'occasion de ces princes qui se ruinaient souvent pour satisfaire leur vanité, que La Fontaine composa la fable de la grenouille qui veut se faire aussi grosse que le bœuf.

Une grenouille vit un bœuf
Qui lui sembla de belle taille.
Elle, qui n'était pas grosse en tout comme un œuf,
Envieuse, s'étend, et s'enfle, et se travaille
Pour égaler l'animal en grosseur ;
Disant : Regardez bien, ma sœur ;

Est-ce assez ? dites-moi ; n'y suis-je point encore ?
Nenni.—M'y voici donc ?—Point du tout. —M'y [voilà ?—]
Vous n'en approchez point. La chétive pécore
S'enfla si bien qu'elle creva.

Le monde est plein de gens qui ne sont pas plus (sages :
Tout bourgeois veut bâtir comme les grands sei- (gneurs,
Tout petit prince a des ambassadeurs,
Tout marquis veut avoir des pages.

Quoique très bon patriote, La Fontaine sait bien voir le défaut de sa propre nation et il a écrit une fable charmante contre ce qu'il appelle le mal Français, dont voici la morale :

Se croire un personnage est fort commun en (France,
On n'y fait l'homme d'importance,
Et l'on n'est souvent qu'un bourgeois.
C'est proprement le mal français.

Les conquérants eurent aussi leur tour dans la fable du voleur et de l'âne : pendant que deux voleurs se disputent un âne, un troisième survient et l'enlève.

Pour un âne enlevé deux voleurs se battaient :
L'un voulait le garder, l'autre le voulait vendre.
Tandis que coups de poing trottaient,
Et que nos champions songeaient à se défendre,
Arrive un troisième larron
Qui saisit maître Alibaron

L'âne, c'est quelquefois une pauvre province :
Les voleurs sont tel et tel prince,
Comme le Transilvain, le Turc, et le Hongrois.
Au lieu de deux, j'en ai rencontré trois :
Il est assez de cette marchandise.
De nul d'eux n'est souvent la province conquise :
Un quart voleur survient, qui les accorde net
En se saisissant du baudet.

Enfin le bonhomme s'oublie jusqu'à prêcher la liberté sous le gouvernement le plus despotique qui fut jamais. On raconte que Racine s'entretenant un jour avec lui sur la puissance absolue des rois, La Fontaine qui aimait l'indépendance et la liberté, ne pouvait s'accommoder de l'idée que l'auteur d'Athalie voulait lui donner de cette puissance absolue et infinie. Comme Racine citait l'Ecriture sainte, La Fontaine répliqua : Mais si les rois sont maîtres de nos biens, de nos vies et de tout, il faut qu'ils aient droit de nous regarder comme des fourmis à leur égard, et je me rends si vous me faites voir que cela soit autorisé par l'Ecriture. Eh quoi ! dit Racine, vous ne savez donc pas ce passage de l'Ecriture :

" Tanquam formicæ deambulabitis coram rege vestro.

Ce passage était de son invention, car il n'est point dans l'Ecriture ; mais il le fit pour se moquer de La Fontaine, qui le crut bonnement, ajoute le narrateur.

Ces citations suffisent, MM, pour vous montrer que les fables de La Fontaine renferment plus de choses qu'il ne semble au premier abord, il faut seulement avoir des yeux pour les voir. Celui qui a assez de malice pour tout saisir, (car, MM., il faut une certaine dose de malice pour comprendre le bonhomme,) trouve dans ses fables une jouissance nouvelle que rien d'autre ne saurait lui donner.

S'il vous arrive un jour d'être retenu chez vous à l'heure ordinaire de votre promenade, par une de ces pluies battantes qui vous donnent une humeur triste, asseyez-vous tranquillement près de votre feu et prenez les admirables fables de La Fontaine ; vous serez bien difficile s'il ne parvient pas à dérider votre front.

Dans le cas où vous auriez un vrai chagrin, notre conteur ne vous consolerait pas, car ses prétentions ne s'étendent pas jusque là. Mais si vous êtes simplement menacé par la mauvaise humeur, ce qui est le plus ordinaire, il vous aidera à en triompher.

Dans ces heures où, fatigué d'un travail sérieux, on ne veut pourtant pas rester sans rien faire, par crainte des idées noires qui menacent de nous assaillir, il n'est pas de meilleure compagnie que La Fontaine. Etes-vous disposé à philosopher ? Il vous bercera à l'aide d'une douce philosophie qui apaisera votre cœur en aiguisant votre esprit. Etes-vous disposé à avoir de l'humeur parce que votre travail n'a pas réussi au gré de vos désirs ? Prenez-moi la fable du laboureur et des enfants, elle vous rendra quelque courage, en vous rappelant que le travail est un trésor.

Travaillez, prenez de la peine :
C'est le fonds qui manque le moins.

Un riche laboureur, sentant sa mort prochaine,
Fit venir ses enfants, leur parla sans témoins.
Gardez-vous, leur dit-il, de vendre l'héritage
Que nous ont laissé nos parents :
Un trésor est caché dedans.
Je ne sais pas l'endroit ; mais un peu de courage
Vous le fera trouver : vous en viendrez à bout.
Remuez votre champ dès qu'on aura fait l'août :
Creusez, fouillez, bêchez ; ne laissez nulle place
Où la main ne passe et repasse.
Le père mort, les fils vous retournent le champ,
Deçà, delà, partout ; si bien qu'au bout de l'an
Il en rapporta davantage.
D'argent, point de caché. *Mais le père fut sage*
De leur montrer, avant sa mort,
Que le travail est un trésor.

Auriez-vous peut-être à vous plaindre de quelque manque d'égards ? Supporteriez-vous avec peine les manières communes ou grossières de certaines personnes avec qui vous êtes obligé de vivre ? Apprenez comment il faut prendre son parti de ces choses inévitables ; pratiquez la sage philosophie de la perdrix, qui, à son grand désagrément, fut un jour obligée de vivre parmi de certains coqs, incivils, peu galants toujours en noise et turbulents.

Si ayant attendu quelque petit service de vos amis vous avez été trompé, les sages réflexions de l'alouette vous donneront une leçon dont vous ferez votre profit pour l'avenir.

Malgré cela votre mauvaise humeur persiste-t-elle ? Vous trouvez-vous encore porté à vous plaindre et du train du monde et des défauts des hommes ? La Fontaine ne se tient pas pour battu, et dans sa fable de la Besace, il vous montre que si tout va mal sous le soleil, il ne faut pas vous figurer en avoir les mains nettes :

Jupiter dit un jour : Que tout ce qui respire
S'en vienne comparaître aux pieds de ma grandeur
Si dans son composé quelqu'un trouve à redire,
Il peut le déclarer sans peur ;
Je mettrai remède à la chose.
Venez, singe ; parler le premier, et pour cause.
Voyez ces animaux, faites comparaison
De leurs beautés avec les vôtres.
Etes-vous satisfait ? Moi, dit-il ; pourquoi non ?
N'ai-je pas quatre pieds aussi bien que les autres ?
Mon portrait jusqu'ici ne m'a rien reproché :
Mais pour mon frère l'ours, on ne l'a qu'ébauché ;
Jamais, s'il me veut croire, il ne se fera peindre.
L'ours venant là-dessus, on crut qu'il s'allait (plaindre.
Tant s'en faut : de sa forme il se loua très-fort ;
Glosa sur l'éléphant, dit qu'on pourrait encor
Ajouter à sa queue, ôter à ses oreilles
Que c'était une masse informe et sans beauté.
L'éléphant étant écouté,
Tout sage qu'il était, dit des choses pareilles :
Il jugea qu'à son appetit
Dame baleine était trop grosse.
Dame fourmi trouva le ciron trop petit,
Se croyant, pour elle, un colosse.
Jupin les renvoya s'étant censurés tous ;
Du reste, contents d'eux. Mais parmi les plus fous
Notre espèce excella ; car tout ce que nous sommes
Lynx envers nos pareils, et taupes envers nous,
Nous nous pardonnons tout, et rien aux autres (hommes :
On se voit d'un autre œil qu'on ne voit son pro- (chain.

Le fabricateur souverain
Nous créa besaciers tout de même manière, (d'hui:
Tant ceux du temps passé que du temps d'aujour-
Il fit pour nos défauts la poche de derrière,
Et celle de devant pour les défauts d'autrui.

Chose curieuse, l'auteur, qui plus qu'aucun autre a amusé les enfants, ne pouvait pas les souffrir ; il n'en est parlé que deux ou trois fois dans ses fables et toujours en mal. Il est très aisé de se rendre compte de cette antipathie : c'est que sous beaucoup de rapports il leur ressemblait : pour la distraction, la paresse et la négligence, La Fontaine était un grand enfant ; il avait aussi leur naïveté, leur simplicité, qui a répandu tant de grâces dans ses écrits. Quant à sa distraction, il la poussait plus loin même que les enfants. " Dans un repas qu'il fit avec Molière et Boileau, où l'on disputait sur le genre dramatique, il se mit à condamner les " aparté." Rien, disait-il, n'est plus contraire au bon sens. Quoi ! le parterre entendra ce qu'un acteur n'entend pas, quoiqu'il soit à côté de celui qui parle. Comme il s'échauffait, en soutenant son sentiment, de façon qu'il n'était pas possible de l'interrompre et de lui faire entendre un mot, " il faut, disait Despréaux à haute voix tandis qu'il parlait, il faut que La Fontaine soit un grand coquin, un grand maraud." Il répétait continuellement ces mêmes paroles, sans que La Fontaine

cessât de disserter. Enfin l'on éclata de rire ; sur quoi, revenant à lui comme d'un rêve interrompu : De quoi riez-vous donc ? demanda-t-il. Comment, lui répondit Boileau, je m'épuise à vous injurier fort haut, et vous ne m'entendez point quoique je sois si près de vous que je vous touche, et vous êtes surpris qu'un acteur sur le théâtre n'entende point un aparté qu'un autre acteur cite à côté de lui ! " Dès qu'il sut qu'il s'était si bien contredit lui-même, La Fontaine se mit à rire d'aussi bon cœur que ses compagnons.

Voici un autre trait qui doit aussi être mis sur le compte de sa distraction, et qu'il ne faut pas interpréter comme preuve d'insensibilité. " Il eut un fils en 1660 qu'il garda très peu de temps auprès de lui, incapable qu'il était de soigner son éducation. Il y avait déjà plusieurs années que La Fontaine l'avait perdu de vue, lorsqu'on les fit rencontrer dans une maison où on voulait jouir de la surprise du père. La Fontaine, en effet, ne se douta pas que ce fût son fils. Il l'entendit parler, et témoigna à la compagnie qu'il lui trouvait de l'esprit et de très bonnes dispositions. L'on saisit ce moment pour lui dire que c'était son fils, mais sans être plus ému : " Ah ! répondit-il, j'en suis bien aise."

Pendant ses distractions il était ordinairement vivement occupé par quelque pensée qui le poursuivait. Une fois qu'il était frappé par une idée, il avait un besoin pressant d'en parler, et souvent, à tort et à travers... C'est ainsi que s'étant un jour laissé conduire à Ténèbres (1) par Racine, et que s'ennuyant de la longueur de l'office, il se mit à lire dans un volume de la Bible qui contenait les petits prophètes. Il était tombé par hazard sur la prière des juifs dans Baruch, lorsque, se retournant tout-à-coup vers Racine : " Qui était ce Baruch, lui dit-il ? Savez-vous que c'est un beau génie." Pendant plusieurs jours il fut continuellement occupé de Baruch, et ne cessait pas de demander à tous ceux qu'il rencontrait : " Avez-vous lu Baruch ? c'était un grand génie."

(1) Service du soir dans l'église catholique.

Mais c'était surtout quand il composait qu'il était particulièrement absorbé, on ne pouvait en rien tirer, son esprit était tellement occupé ailleurs que son corps n'était plus qu'une vraie machine. " Un jour Mme. de Bouillon, allant à Versailles, le rencontra le matin qui rêvait seul sous un arbre de cour. Le soir, en revenant, elle le rencontra dans le même endroit et dans la même attitude, quoiqu'il fît très froid et qu'il n'eût cessé de pleuvoir toute la journée. Qui sait ? Il observait peut-être les mœurs de quelques grenouilles, ou méditait sur les jeux des oiseaux, et comme ses amis ne lui avaient pas donné de congé, il n'avait pas vu de raison de partir le premier.

C'est à ces distractions et à son pouvoir de s'assimiler tout ce qui l'environne que nous devons la plupart des beautés de ses fables. La nature est le seul maître de La Fontaine, il vit avec les animaux, aussi connait-il admirablement leurs mœurs et leurs maximes. C'est de lui que nous avons appris que le renard est rusé, l'âne bonne personne au demeurant, le singe charlatan, et le bouc passablement bête, tandis que les chèvres au contraire sont singulièrement prétentieuses et capricieuses ; il nous parle toujours de ses animaux comme de personnages dont nous sommes censés connaître le caractère, et lorsqu'il s'en éloigne, il a soin de nous en rendre compte ; ainsi, il a fait la fable qui doit montrer lequel est le plus habile du loup ou du renard.

LE LOUP ET LE RENARD.

Mais d'où vient qu'au renard Esope accorde un (point,
C'est d'exceller en tours pleins de matoiserie ?
J'en cherche la raison, et ne la trouve point.
Quand le loup a besoin de défendre sa vie,
Ou d'attaquer celle d'autrui,
N'en sait-il pas autant que lui ?
Je crois qu'il en sait plus ; et j'oserais peut-être
Avec quelque raison contredire mon maître.
Voici pourtant un cas où tout l'honneur échut
A l'hôte des terriers. Un soir il aperçut
La lune au fond d'un puits : l'orbiculaire image
Lui parut un ample fromage.
Deux seaux alternativement
Puisaient le liquide élément :

Notre renard, pressé par une faim canine,
S'accommode en celui qu'au haut de la machine
L'autre seau tenait suspendu.
Voilà l'animal descendu,
Tiré d'erreur, mais fort en peine,
Et voyant sa perte prochaine :
Car comment remonter, si quelque autre affamé,
De la même image charmé,
Et succédant à sa misère
Par le même chemin ne le tirait d'affaire ? (puits.
Deux jours s'étaient passés sans qu'aucun vînt au
Le temps, qui toujours marche, avait pendant
Echancré, selon l'ordinaire, (deux nuits
De l'astre au front d'argent, la face circulaire.
Sire renard était désespéré.
Compère loup, le gosier altéré,
Passe par là. L'autre dit : Camarade,
Je vous veux régaler : voyez-vous cet objet ?
C'est un fromage exquis. Le dieu Faune l'a fait :
La vache Io donna le lait.
Jupiter, s'il était malade,
Reprendrait l'appétit en tâtant d'un tel mets
J'en ai mangé cette échancrure ;
Le reste vous sera suffisante pâture.
Descendez dans un seau que j'ai là mis exprès.
Bien qu'au moins mal qu'il pût il ajoutât l'histoire,
Le loup fut un sot de le croire :
Il descend : et son poids emportant l'autre part,
Reguinde en haut maître renard.

Ne nous en moquons point : nous nous laissons sé-
Sur aussi peu de fondement ; (duire
Et chacun croit fort aisément
Ce qu'il craint et ce qu'il désire.

On dirait vraiment que La Fontaine y était, il n'oublie aucun détail, et parle de toutes choses avec une aisance que lui seul a connue.

Quelle que soit l'aventure, il la rapporte toujours en homme qui peut dire : J'étais là, telle chose m'advint.

Et cet heureux auteur parvient toujours à nous faire croire que nous y étions nous-mêmes. La plupart de ses fables sont de petits drames, il ne nous a pas plutôt fait connaître les personnages et les lieux de la scène que nous sommes très curieux de savoir quel sera le denoucment.

Ce qui contribue à augmenter le charme de ses petits chefs-d'œuvre, c'est l'art infini avec lequel il sait nous intéresser aux petites choses ; tout se transforme entre ses mains, et, à propos de l'aventure la plus simple, nous voyons arriver des réminiscences historiques et mythologiques qui sont d'un effet admirable. Ainsi nous venons d'en voir un exemple dans la fable précédente : le renard ne néglige rien pour persuader son confrère à descendre dans le puits. Il ne se borne pas à dire :

C'est un fromage exquis

Mais il ajoute :

Le dieu Faune l'a fait :
La vache Io donna le lait,
Jupiter, s'il était malade,
Reprendrait l'appétit en tâtant d'un tel mets.

Rien n'y manque : le Dieu Faune, a la vache Io, Jupiter lui-même ; ce M. renard connait sa mythologie, et le loup aurait été vraiment par trop difficile s'il ne s'était laissé tenter par le désir de tâter d'un fromage digne de Jupiter lui-même.

On peut très aisément aller trop loin dans ce genre, et pour plaire il faut avoir de l'esprit et du goût, qualités qui font jamais défaut à notre auteur, et au moyen desquelles il lui est donné de tout ennoblir.

Vivant avec la nature et avec les animaux dont il est le confident, La Fontaine est l'interprête de tout ce qu'ils ont à nous dire à nous autres hommes. Il ne nous perd pas de vue un seul instant dans tous ses entretiens, aussi a-t-il beaucoup de choses à nous apprendre.

L'amour est un sujet sur lequel il revient sans cesse, c'est qu'il n'avait pas été heureux, le pauvre homme. A tout propos un soupir lui échappe ; après avoir dépeint le bonheur de Philémon et de Baucis, il regrette de n'avoir jamais goûté les douceurs d'une union conjugale bien assortie.

Baucis devient tilleul, Philémon devient chêne :
On les va voir encore, afin de mériter
Les douceurs qu'en hymen Amour leur fit goûter.
Ils courbent sous le poids des offrandes sans (nombre.
Pour peu que des époux séjournent sous leur ombre
Ils s'aiment jusqu'au bout, malgré l'effort des ans.
Ah ! si... (voilà que le bonhomme croit à sa fable et regrette de ne pes avoir séjourné sous leur ombre.)
Ah ! si... mais autre part j'ai porté mes présents.

C'est dans ces dispositions qu'il a

composé sur ce sujet plusieurs de ses fables les plus piquantes. Prenant la chose de loin, il commence à faire l'histoire de l'amour, cela lui servira à expliquer tous les déboires trop fréquents, et à rendre compte des unions mal assorties.

L'AMOUR ET LA FOLIE.

Tout est mystère dans l'Amour,
Ses flèches, son carquois, son flambeau, son en-
Ce n'est pas l'ouvrage d'un jour (fance :
Que d'épuiser cette science.
Je ne prétends donc point tout expliquer ici :
Mon but est seulement de dire, à ma manière,
Comment l'aveugle que voici (mière ;
(C'est un dieu), comment, dis-je, il perdit la lu-
Quelle suite eut ce mal, qui peut-être est un bien ;
J'en fait juge un amant, et ne décide rien.

La Folie et l'Amour jouaient un jour ensemble :
Celui-ci n'était pas encor privé des yeux.
Une dispute vint : l'Amour veut qu'on assemble
Là-dessus le conseil des dieux ;
L'autre n'eut pas la patience ;
Elle lui donne un coup si furieux,
Qu'il en perd la clarté des cieux.
Vénus en demande vengeance.
Femme et mère, il suffit pour juger de ses cris :
Les dieux en furent étourdis :
Et Jupiter, et Némésis
Et les juges d'enfer, enfin toute la bande.
Elle représenta l'énormité du cas ;
Son fils, sans un bâton, ne pouvait faire un pas :
Nulle peine n'était pour ce crime assez grande :
Le dommage devait être aussi réparé,
Quand on eut bien considéré
L'[illegible] public, celui de la partie,
Le résultat enfin de la suprême cour
Fut de condamner la Folie
A servir de guide à l'Amour.

Il ne faut donc s'étonner de rien ; puisque la folie guide l'amour, il faut s'attendre à d'étranges rencontres.

Les preuves du fait sont si nombreuses qu'il en cite deux au lieu d'une : Un lion devint amoureux d'une jeune demoiselle et la demanda en mariage ; mais dit le père :

Ma fille est délicate ;
Vos griffes la pourront blesser
Quand vous voudrez la caresser.
Permettez donc qu'à chaque patte
On vous les rogne ; et pour les dents
Qu'on vous les lime en même temps :
Vos baisers en seront moins rudes,
Et pour vous plus délicieux ;
Car ma fille y répondra mieux,
Etant sans ces inquiétudes.
Le lion consent à cela.
Tant son âme était aveuglée !
Sans dents ni griffes le voilà
Comme place démantelée.
On lâche sur lui quelques chiens.
Il fit fort peu de résistance.
Amour ! Amour ! quand tu nous tiens
On peut bien dire : Adieu prudence !

Ainsi donc, il ne faut plus le mettre en question, le bonhomme nous a surabondamment prouvé que l'amour est une folie ; n'allez pourtant pas croire qu'il conseille de lui résister, il connaît trop bien sa puissance pour tenir ce langage imprudent ; et pour qu'il ne vous arrive pas de le faire, il vous conte l'histoire d'une farouche beauté qui voulut être une Hypolite d'un nouveau genre, mais qui n'eut pas lieu de s'en féliciter : passant, sans verser une larme, pardessus le cadavre de son amant qui vient de mourir de chagrin à sa perte, elle va danser avec ses compagnes autour de la statue de l'amour :

Elle insulta toujours au fils de Cythérée,
Menant dès ce soir même, au mépris de ses lois,
Ses compagnes danser au tour de sa statue.
Le dieu tomba sur elle, et l'accabla du poids :
Une voix sortit de la nue,
Echo redit ces mot dans les airs épandus :
"Que tout aime à présent : l'insensible n'est plus."

Ainsi puisqu'il n'y a pas de remède, il faut se résigner, et La Fontaine vous presse tous de le faire. Cependant comme la chose est d'une grande importance, il faut y réfléchir, si bien que le bonhomme, se rappelant son expérience, hésite encore. La fable qui trahit cette hésitation est des plus curieuses. Il a l'air de vouloir recommander le mariage, mais il a à peine écrit quelques lignes qu'il se ravise, tourne, court, et finit par nous donner la fable du *Mal Marié*.

Que le bon soit toujours camarade du beau,
Dès demain je chercherai femme ;
Mais comme le divorce entre eux n'est pas nouveau,
Et que peu de beaux corps, hôtes d'une belle âme,

Assemblent l'un et l'autre point,
Ne trouvez pas mauvais que je ne cherche point.

J'ai vu beaucoup d'hymens; aucuns d'eux ne me (tentent:
Cependant des humains presque les quatre parts
S'exposent hardiment au plus grand des hasards;
Les quatre parts aussi des humains se repentent.

Cette fable est d'autant plus remarquable qu'elle renferme l'histoire même de l'auteur, c'est une scène de son propre ménage. Et pour mieux nous initier à toutes ses infortunes, il nous signale dans la fable de la femme noyée, l'esprit contradicteur de sa femme. Pendant que son mari cherche son corps dans le bas de la rivière, on lui dit:

Rebroussez plutôt en arrière:
Quelle que soit la pente et l'inclination,
Dont l'eau par sa course l'emporte,
L'esprit de contradiction,
L'aura fait flotter de la sorte.

Il faut cependant être juste, et, malgré notre affection pour notre auteur, savoir lui donner tort; il a tant de qualités, qu'on est tout-à-fait à son aise pour lui dire ses vérités. Qu'il ait été malheureux dans son ménage, c'est ce qui est hors de doute; mais toutes les fautes n'étaient pas d'un seul côté, et, l'histoire qui a été très injuste envers la femme de Socrate, n'a pas été moins sévère à l'égard de Madame La Fontaine. Le fait est que, le philosophe d'Athènes et celui de Château-Thierry, étaient en qualité de philosophes très peu propres au mariage. L'un s'en allait courir les rues pour disputer avec les sophistes, l'autre les champs pour s'occuper du ciron et de la fourmi; quoi d'étonnant que le ménage de ces personnes, qui n'en avaient nul souci, allât si mal? Le pis est, c'est qu'en rentrant ils voulaient tout trouver en ordre sans jamais s'inquiéter de pourvoir au nécessaire. Et alors leurs femmes, qui ne pouvaient pas faire l'impossible, se fachaient; assurément elles avaient tort, mais eux n'avaient pas raison.

La Fontaine vivait généralement à Paris, et lorsque vers la fin de l'année sa bourse se trouvait à sec, il se rendait auprès de sa femme pour vendre un coin de terre. Il nous a lui-même décrit son genre de vie, dans son épitaphe qui le peint très bien:

Jean s'en alla comme il était venu,
Mangea le fonds avec le revenu,
Tint les trésors chose peu nécessaire.
Quant à son temps, bien le sut dispenser:
Deux parts en fit, dont il soulait passer
L'une à dormir, et l'autre à ne rien faire.

Il n'était pas nécessaire on le voit que sa femme eût un très mauvais caractère pour se fatiguer de ce genre de vie. Aussi rompirent-ils tout-à-fait. Ses amis lui ayant un jour représenté que cela ne convenait pas, il partit incontinent pour aller se réconcilier avec elle. "Il se rendit en droiture chez sa femme, mais le domestique de la maison qui ne le connaissait point, lui dit que Madame La Fontaine était au Salut. Ennuyé d'attendre, il fut voir un de ses amis qui le retint à souper et à coucher. La Fontaine, bien régalé, oublia sa mission, et sans songer à sa femme se remit le lendemain dans la voiture publique, et revint à Paris. Ses amis, en le voyant, s'empressèrent de lui demander le succès de son voyage: J'ai été pour voir ma femme, leur dit-il, mais je ne l'ai point trouvée, elle était au salut."

Mais c'est assez de cette excursion sous le toit domestique du bonhomme; revenons à ses fables.

Assuré que ses lecteurs ne profiteront pas de son exemple, il leur conseille de se marier au plus tôt, car on ne gagne rien à attendre. Ecoutez là dessus l'histoire d'un homme qui avait attendu trop tard et à qui cela coûta cher.

L'HOMME ENTRE DEUX AGES

ET SES DEUX MAÎTRESSES.

Un homme de moyen âge,
Et tirant sur le grison,
Jugea qu'il était saison
De songer au mariage.
Il avait du comptant,
Et partant
De quoi choisir, toutes voulaient lui plaire:
En quoi notre amoureux ne se pressait pas tant;
Bien adresser n'est pas petite affaire.
Deux veuves sur son cœur eurent le plus de part:

L'une encor verte ; et l'autre un peu bien
Mais qui réparait par son art (mûre,
Ce qu'avait détruit la nature.
Ces deux veuves, en badinant,
En riant, en lui faisant fête,
L'allaient quelquefois tâtonnant
C'est-à-dire ajustant sa tête.
La vieille, à tous moments, de sa part emportait
Un peu de poil noir qui restait,
Afin que son amant en fût plus à sa guise.
La jeune saccageait les poils blancs à son tour.
Toutes deux firent tant, que notre tête grise
Demeura sans cheveux, et se douta du tour.
Je vous rends, leur dit-il, mille grâces, les belles,
Qui m'avez si bien tondu :
J'ai plus gagné que perdu ;
Car d'hymen point de nouvelles.
Celle que je prendrais voudrait qu'à sa façon
Je vécusse, et non à la mienne.
Il n'est tête chauve qui tienne :
Je vous suis obligé, belles, de la leçon.

Après avoir conté l'histoire d'un homme qui a attendu trop tard, il n'a garde d'oublier une leçon à l'adresse de la femme précieuse et trop exigeante. Il a un mot pour chacun. La fable 5e. du livre 7e. nous présente d'une manière très vive les désappointements successifs d'une demoiselle, après avoir repoussé les divers partis sous divers prétextes.

Ayant lieu de supposer que les lecteurs suivront ses conseils et, voyant l'impossibilité d'échapper à deux inconvénients, auront pris le parti de s'exposer hardiment au plus grand des hasards, il les suppose mariés et aussitôt il loge la discorde dans leur ménage ; c'est sa lune de miel à lui. Livre 6, fable 20e.

Maintenant qu'il a hébergé la discorde chez les époux, vous devez être avertis, et ne pas vous surprendre si les tableaux d'intérieur qu'il présente laissent quelque chose à désirer sous plusieurs rapports. Dans un de ces tableaux, c'est la femme qui joue le plus grand rôle, quoique le mari ait aussi sa part : c'est la charmante fable des Femmes et du Secret, Livre 8e. Fable 6e. L'autre s'adresse particulièrement aux maris dont les femmes s'efforcent inutilement de corriger les défauts.

La Fontaine n'était pas homme à oublier les secondes noces, il avait une trop grande connaissance du cœur humain pour cela ; il apprécait à leur juste valeur ces douleurs dont on dit ne pas vouloir être consolé ; il savait que tout passe ici-bas et que

Sur les ailes du temps la tristesse s'envole.

C'est pourquoi il nous donne la fable de la Jeune Veuve. Alors qu'on porte son mari en terre, elle s'écrie avec désespoir,

Attends-moi, je te suis ; et mon âme
Aussi bien que la tienne est prête à s'envoler.

Pendant un temps elle refuse toutes les propositions comme autant d'offenses ; mais comme on ne lui en fait plus, un beau jour, et cela avant la fin de la première année de son veuvage, elle s'écrie en s'adressant à son père :

Où donc est le jeune mari
Que vous m'avez promis ?

Nous ne pouvons citer ici la touchante histoire de Philémon et Baucis ; nous engageons ceux qui voudraient savoir comment La Fontaine sait être affectueux et tendre, à parcourir les aventures de ces deux parfaits époux :

Qui surent cultiver, sans se voir assistés,
Leur enclos et leur champs par deux fois vingt étés
. . . . . .
Heureux de ne devoir à pas un domestique,
Les plaisirs ou le gré des soins qu'ils se rendaient.

J'aurais bien mal réussi, MM., à vous donner une idée du genre de notre auteur, si ce qui précède vous portait à croire que La Fontaine fut simplement un homme d'esprit, et que ses fables ne sont autre chose que de petites satires. Il n'en est rien. Certainement il possède une forte dose de malice, mais il n'est jamais satirique ; il vous dit vos vérités, plus que tout autre, il vous fait toucher au doigt vos défauts, et néanmoins, vous êtes toujours obligé d'avouer en souriant que le bonhomme a raison. Ce qui contribue surtout à donner du charme à ces petits drames, c'est l'art avec lequel il entrelace les remarques fines et les sentiments les plus affectueux et les plus délicats. Jamais chez lui, l'esprit ne l'emporte sur le cœur ; et jamais il ne manque de porter le plus

vif intérêt aux héros dont il vous fait l'histoire.

Je pourrais citer à l'appui plusieurs des traits innombrables épars dans toutes ses fables, mais comme le temps me presse, je me bornerai à deux citations.

On n'a jamais rien dit de plus touchant, sur l'amitié que les vers qui terminent la fable des deux amis. L'un troublé pendant la nuit court chez son ami pour voir s'il ne lui serait pas arrivé quelque chose et le trouve dans la même inquiétude à son propre sujet :

Qui d'eux aimait le mieux ? Que t'en semble, lec-
Cette difficulté vaut bien qu'on la propose. (teur ?
Qu'un ami véritable est une douce chose !
Il cherche vos besoins au fond de votre cœur ;
Il vous épargne la pudeur
De les lui découvrir vous-même :
Un songe, un rien, tout lui fait peur
Quand il s'agit de ce qu'il aime.

Remarquez ici, MM., avec quelle justesse admirable, La Fontaine sait toujours trouver le mot propre : Il vous épargne la *pudeur* de les lui découvrir lui-même. Le mot pudeur est ici d'un effet charmant, rien ne pouvait le remplacer. Si La Fontaine eût dit : Il vous épargne la honte, le sentiment aurait été faussé, car on n'a pas honte de découvrir ses besoins à un véritable ami ; toutefois quelque profonde que soit l'amitié, un esprit délicat éprouve toujours un certain embarras à ouvrir complètement son cœur, et c'est à l'amitié véritable à prévenir cette pudeur, en venant au-devant des besoins de celui qu'on aime.

Ce sont là des beautés qu'on trouve en grand nombre dans ses fables.

Mais la fable des Deux Pigeons est, si possible, encore plus belle. Inquiétude du départ funeste, présages, avertissements affectueux, pleins de sollicitude, rien n'est oublié dans cette fable qui fait sentir au lecteur ce qu'il a mainte fois éprouvé et qui le berce dans de touchants souvenirs.

LES DEUX PIGEONS.

Deux pigeons s'aimaient d'amour tendre :
L'un d'eux, s'ennuyant au logis,
Fut assez fou pour entreprendre
Un voyage en lointain pays.
L'autre lui dit : Qu'allez-vous faire ?
Voulez-vous quitter votre frère ?
L'absence est le plus grand des maux :
Non pas pour vous, cruel ! Au moins, que les tra-
Les dangers, les soins du voyage, (vaux,
Changent un peu votre courage.
Encor, si la saison s'avançait davantage !
Attendez les zéphirs : qui vous presse ? un corbeau
Tout à l'heure annonçait malheur à quelque oiseau
Je ne songerai plus que rencontre funeste,
Que faucons, que réseaux. Hélas! dirai-je, il pleut:
Mon frère a-t-il tout ce qu'il veut,
Bon soupé, bon gîte, et le reste ?
Ce discours ébranla le cœur
De notre imprudent voyageur.
Mais le désir de voir et l'humeur inquiète
L'emportèrent enfin. Il dit : Ne pleurez point ;
Trois jours au plus rendront mon âme satisfaite :
Je reviendrai dans peu conter de point en point
Mes aventures à mon frère ;
Je le désennuierai. Quiconque ne voit guère
N'a guère à dire aussi. Mon voyage dépeint
Vous sera d'un plaisir extrême.
Je dirai : J'étais là ; telle chose m'avint :
Vous y croirez être vous-même.
A ces mots, en pleurant, ils se dirent adieu.
Le voyageur s'éloigne : et voilà qu'un nuage
L'oblige de chercher retraite en quelque lieu.
Un seul arbre s'offrit, tel encor que l'orage
Maltraita le pigeon en dépit du feuillage.
L'air devenu serein, il part : et morfondu,
Sèche du mieux qu'il peut son corps chargé de pluie
Dans un champ à l'écart voit du blé répandu ;
Voit un pigeon auprès : cela lui donne envie ;
Il y vole, il est pris : ce blé couvrait d'un lacs
Les menteurs et traîtres appâts.
Le lacs était usé ; si bien que, de son aile,
De ses pieds, de son bec, l'oiseau le rompt enfin :
Quelque plume y périt, et le pis du destin
Fut qu'un certain vautour, à la serre cruelle,
Vit notre malheureux, qui, traînant la ficelle
Et les morceaux du lacs qui l'avait attrapé,
Semblait un forçat échappé.
Le vautour s'en allait le lier, quand des nues
Fond à son tour un aigle aux ailes étendues.
Le pigeon profita du conflit des voleurs,
S'envola, s'abattit auprès d'une masure,
Crut pour ce coup que ses malheurs
Finiraient par cette aventure ;
Mais un fripon d'enfant (cet âge est sans pitié)
Prit sa fronde, et d'un coup tua plus d'à moitié
La volatile malheureuse,
Qui, maudissant sa curiosité,
Traînant l'aile et tirant le pied,
Demi-morte, et demi-boiteuse,
Droit au logis s'en retourna :
Que bien, que mal, elle arriva
Sans autre aventure fâcheuse.

Voilà nos gens rejoints ; et je laisse à juger
De combien de plaisirs ils payèrent leurs peines.
Amants, heureux amants, voulez-vous voyager ?
Que ce soit aux rives prochaines.
Soyez-vous l'un à l'autre un monde toujours beau,
Toujours divers, toujours nouveau ;
Tenez-vous lieu de tout, comptez pour rien le reste.

J'ai quelquefois aimé ; je n'aurais pas alors,
Contre le Louvre et ses trésors,
Contre le firmament et sa voûte céleste,
Changé les bois, changé les lieux
Honorés par les pas, éclairés par les yeux
De l'aimable et jeune bergère
Pour qui, sous le fils de Cythère,
Je servis, engagé par mes premiers serments.
Hélas ! quand reviendront de semblables moments!
Faut-il que tant d'objets si doux et si charmants
Me laissent vivre au gré de mon âme inquiète !
Ah ! si mon cœur osait encore se renflammer !
Ne sentirai-je plus de charme qui m'arrête !
Ai-je passé le temps d'aimer !

La Fontaine, messieurs, n'était pas flatteur, il est le seul des hommes de lettre de son temps qui n'ait rien reçu de la générosité de Louis XIV. Il ne savait pas faire sa cour, mais quand il se mêle de faire des complimens, il s'en acquitte admirablement. Vous savez que plusieurs fois il exerça sa malice sur le compte des dames, mais cela ne tirait pas à conséquence. Trouvant plaisir à s'en occuper sans cesse, comme il n'aurait pas pu toujours en dire du bien sans qu'on y vît de l'affectation, il cachait son jeu en en disant du mal. Aussi savait-on à quoi s'en tenir. Et les dames sont les seuls amis qui lui soient restés fidèles. Voici le charmant compliment qu'il fit à une jeune personne qui lui demandait de nouvelles fables.

J'avais Esope quitté
Pour être tout à Boccace ;
Mais une divinité
Veut revoir sur le Parnasse
Des fables de ma façon.
Or, d'aller lui dire : Non,
Sans quelque valable excuse,
Ce n'est pas comme on en use
Avec les divinités,
Surtout quand ce sont de celles
Que la qualité de Belles
Fait reines des volontés.
Car, afin que l'on le sache,
C'est Sillery qui s'attache
A vouloir que, de nouveau,
Sire loup, sire corbeau,
Chez moi se parlent en rime.
Qui dit Sillery, dit tout :
Peu de gens en leur estime
Lui refusent le haut bout ;
Comment le pourrait-on faire ?
Pour venir à notre affaire,
Mes contes, à son avis,
Sont obscurs : les beaux esprits
N'entendent pas toute chose.
Faisons donc quelques récits
Qu'elle déchiffre sans gloses.
Amenons des bergers ; et puis nous rimerons
Ce que disent entre eux les loups et les moutons.

Il faut savoir que les contes dont il est ici question, sont des récits si libres qu'une dame ne peut pas les lire. Or était-il possible de faire plus finement l'éloge de la vertu et de l'innocence de cette jeune personne que de dire que ces contes, pour elle, étaient incompréhensibles ? qu'elle n'avait pu en saisir le sens en les lisant ?

Mes contes, à son avis,
Sont obscurs.

On ne peut exprimer avec plus de tact et de goût, les choses les plus délicates. Il est vrai qu'il ajoute avec une ironie très fine :

Les beaux esprits
N'entendent pas toute chose.

C'est le petit grain de sel que le bonhomme n'oublie jamais et qui ne gâte rien à l'affaire ; il a l'air de douter un peu de l'ingénuité de son héroïne.

Nous avons déjà lu, messieurs, bon nombre de fables de notre auteur. Et cependant vous ne connaissez pas encore toute l'étendue des talents de La Fontaine ; il a excellé dans tous les genres ; et si vous avez encore un peu de patience, je vous citerai deux fables, dans lesquelles, le chantre de Maître Renard et Maître Corbeau s'élève sans le moindre effort au ton du poëme épique.

LE CHÊNE ET LE ROSEAU.

Le chêne un jour dit au roseau :
Vous avez bien sujet d'accuser la nature ;
Un roitelet pour vous est un pesant fardeau ;
Le moindre vent qui d'aventure
Fait rider la face de l'eau,
Vous oblige à baisser la tête ;

Cependant que mon front, au Caucase pareil,
Non content d'arrêter les rayons du soleil,
Brave l'effort de la tempête.
Tout vous est aquilon, tout me semble zéphir.
Encor si vous naissiez à l'abri du feuillage
Dont je couvre le voisinage,
Vous n'auriez pas tant à souffrir ;
Je vous défendrais de l'orage :
Mais vous naissez le plus souvent
Sur les humides bords des royaumes du vent.
La nature envers vous me semble bien injuste.
Votre compassion, lui répondit l'arbuste,
Part d'un bon naturel ; mais quittez ce souci :
Les vents me sont moins qu'à vous redoutables ;
Je plie, et ne romps pas. Vous avez jusqu'ici
Contre leurs coups épouvantables
Résisté sans courber le dos ;
Mais attendons la fin. Comme il disait ces mots,
Du bout de l'horizon accourt avec furie
Le plus terrible des enfants
Que le Nord eût portés jusque-là dans ses flancs.
L'arbre tient bon, le roseau plie.
Le vent redouble ses efforts,
Et fait si bien qu'il déracine
Celui de qui la tête au ciel était voisine,
Et dont les pieds touchaient à l'empire des morts.

Il devient l'émule de Démosthène dans le "Paysan du Danube." Livre 11e, Fable 7e. A côté de cette fable, nous devons encore en mettre une autre aussi très remarquable par son éloquence: "Les Animaux malades de la peste." Livre 7e, Fable 1re.

Je ne voudrais pas prolonger mes citations, cependant il faut que je demande grâce pour une autre.

Cette fable est tout simplement l'histoire de quatre émigrants: l'un marchand, le second gentilhomme, le troisième pâtre, et le quatrième fils de roi. Ils sont échoués aux côtes de l'Amérique et délibèrent pour savoir ce qu'ils feront pour vivre.

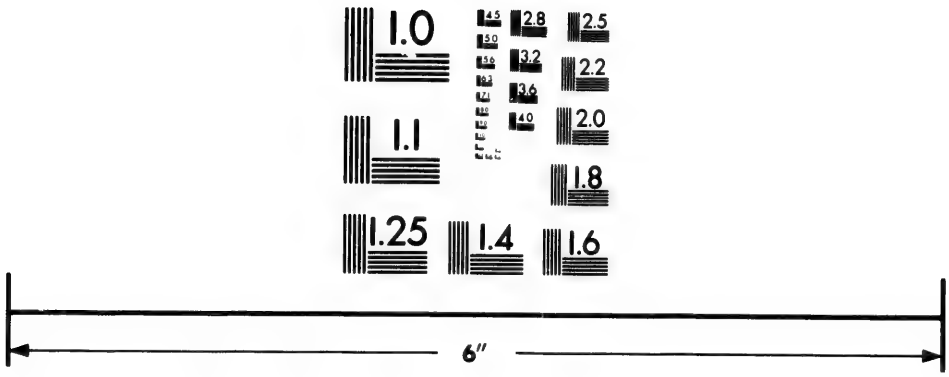
LE MARCHAND, LE GENTILHOMME,
LE PATRE, ET LE FILS DE ROI.

Quatre chercheurs de nouveaux mondes,
Presque nus, échappés à la fureur des ondes,
Un trafiquant, un noble, un pâtre, un fils de roi,
Réduits au sort de Bélisaire,
Demandaient aux passants de quoi
Pouvoir soulager leur misère.
De raconter quel sort les avait assemblés,
Quoique sous divers points tous quatre ils fussent
C'est un récit de longue haleine. (nés,
Ils s'assirent enfin au bord d'une fontaine :
Là le conseil se tint entre les pauvres gens.
Le prince s'étendit sur le malheur des grands.
Le pâtre fut d'avis qu'éloignant la pensée
De leur aventure passée,
Chacun fît de son mieux, et s'appliquât au soin
De pourvoir au besoin commun.
La plainte, ajouta-t-il, guérit-elle son homme ?
Travaillons : c'est de quoi nous mener jusqu'à Ro-
Un pâtre ainsi parler ? Ainsi parler ! croit-on (me.
Que le ciel n'ait donné qu'aux têtes couronnées
De l'esprit et de la raison ;
Et que de tout berger, comme de tout mouton,
Les connaissances soient bornées ?
L'avis de celui-ci fut d'abord trouvé bon
Par les trois échoués au bord de l'Amérique.
L'un (c'était le marchand) savait l'arithmétique,
A tant par mois, dit-il, j'en donnerai leçon.—
J'enseignerai la politique,
Reprit le fils de roi. Le noble poursuivit :
Moi, je sais le blason ; j'en veux tenir école.
Comme si, devers l'Espagne, on eût eu dans l'esprit
La sotte vanité de ce jargon frivole !
Le pâtre dit : Amis, vous parlez bien ; mais quoi !
Le mois a trente jours : jusqu'à cette échéance
Jeûnerons-nous, par votre foi ?
Vous me donnez une espérance
Belle, mais éloignée ; et cependant j'ai faim.
Qui pourvoira de nous au dîner de demain ?
Ou plutôt sur quelle assurance
Fondez-vous, dites-moi, le souper d'aujourd'hui
Avant tout autre, c'est celui
Dont il s'agit. Votre science
Est courte là-dessus : ma main y suppléera.
A ces mots, le pâtre s'en va
Dans un bois : il y fit des fagots, dont la vente
Pendant cette journée et pendant la suivante,
Empêcha qu'un long jeûne à la fin ne fit tant,
Qu'ils allassent là-bas exercer leur talent.

Je conclus de cette aventure
Qu'il ne faut pas tant d'art pour conserver ses
Et, grace aux dons de la nature, (jours ;
La main est le plus sûr et le plus prompt secours.

Messieurs, j'arrive avec grand regret au moment où il nous faut prendre congé de l'immortel fabuliste, car je n'ai fait que glaner dans son amusant ouvrage et j'aurais encore beaucoup de choses à vous dire. Ainsi j'aimerais pouvoir le venger de l'étrange reproche qu'on lui fait de manquer d'invention. La Fontaine manquer d'invention ! Il faut qu'on donne une singulière signification à ce mot pour le lui appliquer. Parcequ'il n'a pas inventé la plupart des sujets et qu'il a eu la bonhomie de

IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)



Photographic Sciences Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

2.8
3.2
3.6
4.0
2.5
2.2
2.0
1.8
1.0

dire qu'il devait tout à Esope et à Phèdre, on a voulu le croire sur parole! Mais ceux d'entre vous qui connaissent les ouvrages de ces auteurs peuvent en juger par eux-mêmes. Rien de plus sec que les fables de Phèdre, et celles d'Esope sont beaucoup trop courtes. La Fontaine, il est vrai, leur emprunte les sujets; mais il se les approprie, les transforme et le caillou le plus brut devient toujours entre ses mains un diamant de la plus belle eau. Si l'invention consiste surtout à traiter avec originalité et fraicheur des sujets connus et à revêtir d'un charme sans pareil des idées vulgaires, personne ne posséda ce talent à un plus haut degré que La Fontaine.

En écrivant ses fables il avait toujours un but moral; il se proposait d'en faire un manuel pour la jeunesse; et on peut dire qu'à certains égards il a atteint son but. Il ne prêche que la morale naturelle; ses fables ne suffisent pas, mais elles n'apprendront rien de mauvais; et serviront beaucoup à délier l'esprit des enfans qui sauront les goûter.

Sachant que les hommes n'aiment pas la vérité toute nue, il la leur présente à la faveur de quelques mensonges.

En voici une preuve que La Fontaine emprunte à l'histoire.

Dans Athènes autrefois, peuple vain et léger,
Un orateur, voyant sa patrie en danger,
Courut à la tribune, et, d'un art tyrannique,
Voulant forcer les cœurs dans une république,
Il parla fortement sur le commun salut:
On ne l'écoutait pas. L'orateur recourut
A ces figures violentes
Qui savent exciter les âmes les plus lentes.
Il fit parler les morts, tonna, dit ce qu'il put:
Le vent emporta tout, personne ne s'émut.
L'animal aux têtes frivoles,
Etant fait à ces traits, ne daignait l'écouter;
Tous regardaient ailleurs: il en vit s'arrêter
A des combats d'enfants, et point à ses paroles.
Que fit le harangueur? Il prit un autre tour.
Cérès, commença-t-il, faisait voyage un jour
Avec l'anguille et l'hirondelle.
Un fleuve les arrête, et l'anguille en nageant,
Comme l'hirondelle en volant,
Le traversa bientôt. L'assemblée à l'instant
Cria tout d'une voix: Et Cérès, que fit-elle?
Ce qu'elle fit! un prompt courroux
L'anima d'abord contre vous.
Quoi! des contes d'enfants son peuple s'embar-
Et du péril qui le menace (rasse;
Lui seul entre les Grecs il néglige les effets!
Que ne demandez-vous ce que Philippe fait?
A ce reproche l'assemblée,
Par l'apologue réveillée,
Se donne entière à l'orateur.
Un trait de fable en eut l'honneur.

Nous sommes tous d'Athène en ce point, et moi-
Au moment que je fais cette moralité, (même,
Si Peau-d'âne m'était conté,
J'y prendrais un plaisir extrême.
Le monde est vieux, dit-on: je le crois; cependant
Il le faut amuser encor comme un enfant.

J'espère, messieurs, qu'aucun de vous n'aura été assez vieux, comme dit La Fontaine, pour ne pas éprouver quelque plaisir à la lecture de ses fables. S'il en est ainsi, vous n'apprendrez pas sans quelque intérêt quelle fut la mort de ce génie si aimable. Je citerai d'abord ses magnifiques vers sur la mort.

La Mort ne surprend point le sage.
Il est toujours prêt à partir,
S'étant su lui-même avertir
Du temps où l'on se doit résoudre à ce passage.
Ce temps, hélas! embrasse tous les temps:
Qu'on le partage en jours, en heures, en momens,
Il n'en est point qu'il ne comprenne
Dans le fatal tribut; tous sont de son domaine;
Et le premier instant où les enfants des rois
Ouvrent les yeux à la lumière
Est celui qui vient quelquefois
Fermer pour toujours leur paupière.
Défendez-vous par la grandeur;
Alléguez la beauté la vertu, la jeunesse;
La Mort ravit tout sans pudeur:
Un jour le monde entier accroîtra sa richesse.
Il n'est rien de moins ignoré;
Et puisqu'il faut que je le dise,
Rien où l'on soit moins préparé.

Il sut profiter de la leçon, la mort ne le surprit pas, il quitta ce monde en chrétien. Je n'ignore pas, messieurs, qu'il ne fut acceppter cette déclaration de conversion au lit de mort qu'avec beaucoup de réserve; les Jésuites, grands convertisseurs, étaient très puissants alors et tout leur réussissait. Mais La Fontaine n'eut rien à faire avec eux. Sa mort est trop conforme à toute sa vie, pour que nous ayons le moindre sujet de mettre en doute sa sincérite. Il n'était ni incrédule, ni impie, seule-

ment comme beaucoup d'autres, il avait négligé pendant sa vie de s'occuper de questions religieuses. Mais son caractère et toute sa vie l'avaient préparé à recevoir l'Evangile dès qu'il lui serait présenté. La Fontaine est toujours ce cœur honnête et bon que réclame le Seigneur ; il fut continuellement sincère avec lui-même et sans la moindre fraude, c'est la meilleure des préparations. Chose remarquable, la dernière fable de La Fontaine, a pour but de prouver la nécessité de se connaître soi-même, c'est un petit sermon à sa manière. On dirait qu'il a voulu résumer sa vie entière en quelques mots et nous dire à la fin les choses les plus importantes. Il fait recommander la solitude, afin que chacun se retire du bruit du monde, descende au fond de son cœur et apprenne à se connaître au moment où il doit apparaître devant son Créateur.

La Fontaine eut le temps nécessaire pour se recueillir, il vit venir sa fin et s'y prépara : Nous le voyons sur son lit de maladie, toujours tel que nous l'avons connu : naïf, simple, et avant tout sincère et vrai. Un ecclésiastique étant venu le voir, La Fontaine lui dit avec sa naïveté ordinaire : Je me suis mis depuis quelque temps à lire le Nouveau Testament. Je vous assure, ajouta-t-il, que c'est un fort bon livre ; oui, par ma foi, c'est un bon livre."

Se croyant près de sa dernière heure, il fit venir quelques députés de l'Académie pour renier ses *contes* en leur présence. Plus tard, s'étant relevé de sa maladie, il alla lui-même répéter sa condamnation devant l'Académie réunie, et consacra le reste de ses jours à composer des chants sacrés. Il mourut deux ans après, le 13 Mars 1695, âgé de 73 ans.

Une demeure heureuse.

Dans une demeure heureuse, on ne trouvera pas de caractère porté à dominer ou à censurer les autres ; on n'y trouvera pas d'humeur hargneuse n-d'irritation. La malveillance n'y demeurera pas dans les cœurs et ne se trouvera pas sur les langues. Oh ! pleurs, soupirs, dépense inutile de la vie, de la santé, des forces, du temps— de tout ce qui est le plus désirable dans une famille heureuse, occasionnés uniquement par des mots malveillans ! Le célèbre M. Wesley remarque à ce sujet que gronder, témoigner de l'humeur c'est arracher la chair de dessus les os, et que nous n'avons pas plus le droit de nous rendre coupable de ce péché que nous n'en avons de maudire, de blasphémer et de voler.

D'une demeure parfaitement heureuse tout égoïsme sera éloigné. Bien plus, de même que le " Christ n'a pas cherché sa propre satisfaction," ainsi les membres d'une demeure heureuse ne chercheront pas d'abord leur propre satisfaction, mais chercheront à se plaire les uns aux autres.

La gaieté est un autre élément indispensable dans une demeure heureuse. Combien un doux sourire, prenant sa source dans un cœur rempli d'amour et de bonté, ne contribue-t-il pas à rendre une demeure heureuse ! Combien est propre à nous attirer et à adoucir nos mœurs cette douce gaieté qu'on lit sur la figure d'une épouse et d'une mère ! Avec quelle joie délicieuse ne s'arrêtent pas le père et l'enfant, le frère et la sœur, la maîtresse et la servante sur ces joyeux regards, sur ces sourires pleins de confiance qui rayonnent des yeux et s'échappent du fond de l'âme de ceux qui nous entourent et nous sont chers ! Combien cela ne hâte-t-il pas le retour d'un père, n'allège-t-il pas les soucis d'une mère ! Combien cela ne rend-il pas plus aisée au jeune homme la tâche de résister aux tentations ; et, tirés par les liens de l'affection, avec quelle force leurs cœurs aimans ne sont-ils pas entraînés vers le toit paternel !

Oh ! puissent les parens se bien pénétrer de ce sujet ; puissent-ils par des efforts infatigables rendre le foyer domestique tellement heureux que leurs

enfans et tous ceux qui les entourent n'aillent pas chercher le bonheur par des sentiers défendus!

UN BEAU TRAIT.—Un officier de marine étant en mer pendant une affreuse tempête, son épouse était assise dans la cabine à ses côtés, et, remplie de crainte pour la sûreté du vaisseau, elle fut tellement surprise du calme et de la sérénité qu'il montrait qu'elle s'écria :

" Mon cher, n'êtes-vous pas effrayé? Comment est-il possible que vous puissiez être si calme pendant une aussi effrayante tempête?

Il se leva de son siège, s'élança sur le tillac, saisit son épée, et, la dirigeant vers la poitrine de sa femme, il s'écria :

" N'êtes-vous pas effrayée?" Elle répondit à l'instant : " Non." " Pourquoi?" dit l'officier. " Parceque," répliqua la dame, " je sais que cette épée est dans les mains de mon époux et qu'il m'aime trop pour me faire du mal." " Alors," dit-il, " souvenez-vous que je sais en qui je crois et que Celui qui commande aux vents et qui tient les eaux dans le creux de sa main est mon Père.—*Idem.*

VOULEZ-VOUS ETRE UN MONSIEUR?

UNE QUESTION POUR LES PETITS GARCONS.

Comme j'étais assis pour souper, il y a quelques jours, un monsieur entra. Il fut invité à se mettre à table avec nous. Comme il avait soupé, il remercia. Cette personne est un homme de talent et d'éducation ; mais m'étant tourné vers lui dans le cours de la conversation, j'observai qu'il avait une habitude qui me dégoûta tellement que j'eus toutes les peines du monde à achever de prendre ma tasse de thé.

Je pensai en même temps aux enfans qui lisent les journaux, et je pensai qu'il serait bon d'écrire quelque chose pour eux sur l'importance de prendre de bonnes habitudes dans l'enfance. " L'enfant est le père de l'homme fait," dit Wodsworth dans un de ses poëmes. Les habitudes que vous prenez maintenant, le caractère que vous vous formez, seront, selon toute probabilité, les habitudes et le caractère que vous retiendrez lorsque vous serez homme fait. Je suppose que la personne dont j'ai parlé ignorait tout-à-fait qu'elle faisait quelque chose de dégoûtant. Si elle ne l'ignorait pas, peut-être considérait-elle la chose comme étant de nulle conséquence. Elle pouvait avoir grandi avec l'opinion que les petites choses sont de peu d'importance. Maintenant vous pouvez aisément vous convaincre qu'il n'en est pas toujours ainsi: si vous laissez tomber une étincelle sur un tas de copeaux, en un instant toute la masse sera en flamme, et l'étincelle fera autant de mal qu'en aurait fait un gros charbon.

Notre bonheur dépend presque autant des petites choses que des grandes. Les petites épreuves sont aussi difficiles à supporter qu'aucune autre. Tel souvent perd patience pour un habit déchiré ou un pot cassé qui serait dans son assiette et calme si un grand malheur était venu fondre sur lui.

J'espère, petits garçons, que vous vous proposez d'être des messieurs. Je ne veux pas dire des petits-maîtres et des muscadins, mais de vrais messieurs. Vous avez peut-être lu la remarque faite par H. W. Beecher que " l'habit ne fait pas l'homme, mais qu'après qu'il est fait, il paraît avec plus d'avantage habillé." Pareillement les habitudes et les manières d'un monsieur ne font pas l'homme, mais certainement elles le perfectionnent après qu'il est fait, elles le rendent agréable et font qu'on est de suite prévenu en sa faveur.

Si vous voulez être des messieurs, vous devez commencer maintenant, en vous conduisant toujours, en toute circonstance, aussi bien que vous savez comment vous conduire. Quelques-uns d'entre vous, je suppose, ont l'avantage d'être dans une meilleure société et d'avoir au logis une éducation plus soignée que d'autres ; mais aucun enfant ne manquera de devenir avec le temps un monsieur, s'il essaie de le devenir.

Un vrai monsieur est toujours poli. Il répond d'une manière respectueuse lorsqu'on lui parle, et qui que ce soit qui lui parle. Vous rappelez-vous l'anecdote du général Washington, qui ôta son chapeau et s'inclina d'une manière polie devant un mulâtre qu'il rencontra et qui l'avait d'abord salué avec

la politesse ordinaire aux noirs. Un ami qui l'accompagnait en témoigna sa surprise. " Pensez-vous, dit Washington, que je voudrais être moins poli qu'un nègre." J'espère que, lorsque vous serez tenté de manquer de politesse envers ceux que vous considérez vos inférieurs, vous n'oublierez pas le bon exemple du Père de la Patrie. Je suppose que le secret de la politesse et de la grandeur de Washington a été comme sa mère le disait avec orgueil de lui, que " George fut toujours un bon enfant."

C'était un monsieur, un monsieur comme je serais bien aise de croire que chaque enfant qui lit ceci le sera un jour. Si vous voulez être polis envers tout le monde, vous devez entretenir de bons sentiments envers tout le monde. Un monsieur n'est pas un homme rude. Il peut avoir une grande énergie et beaucoup de force de caractère, mais tout cela n'empêche pas qu'il ne soit un *gentil*-homme.—*Traduction d'un journal Américain.*

L'Education a un point de vue eleve.

Un monsieur de la campagne nous communique sur l'éducation les aperçus suivants que nous recommandons à nos lecteurs. Comme on le verra en lisant cet article, il se place à un haut point de vue, à la fois philosophique et chrétien. Il va sans dire que l'éducation ainsi conçue ne peut pas se réaliser complètement dans les écoles de l'état, dont les attributions sont bornées au présent, et quand le gouvernement a fait sa part pour *l'instruction*, il reste encore beaucoup à faire au foyer domestique, à l'église et à l'école du dimanche pour l'*éducation* dans l'acception la plus étendue et la plus élevée de ce terme.

" *Le vrai but de l'éducation*, dit un pédagogue distingué, *c'est d'accomplir le plan de Dieu à l'égard des hommes.*"

Ce plan quel est-il ?

Evidemment celui que l'auteur de toute chose se proposa tout au commencement, quand il dit : " Faisons l'homme à notre image et à notre ressemblance." Si cette image et cette ressemblance fussent demeurées intactes, l'Education n'aurait aucune raison d'être, et l'idée même n'en pourrait être soupçonnée. Mais le péché, la déchéance de l'homme, l'ayant rendu *perfectible* de *parfait* qu'il était, son devoir est de travailler à sa *perfectibilité* pour refaire, autant qu'il est en lui, sa fortune perdue, c'est-à-dire l'image de Dieu défigurée. Ce travail, ce perfectionnement n'est autre chose que l'*Education* ; mettre en question son excellence, c'est ignorer la destination de l'homme ; la nier, c'est soutenir le principe du mal en perpétuant notre misère et notre déchéance, attendu que, comme la terre inculte et maudite, l'homme livré à lui-même ne peut produire que des épines et des chardons.

Disons d'ailleurs que si notre développement est un *devoir sérieux*, voire même le résumé de tous les devoirs, il est aussi un *droit*, un droit laissé par la miséricorde divine à l'homme coupable, pour l'autoriser à se rapprocher de son Créateur.

Conserver les forces que nous tenons de notre origine primitive, développer sans obstacle toutes nos facultés afin de pourvoir à nos besoins et d'améliorer notre condition, voilà incontestablement ce que nous ne devons pas souffrir qu'on nous enlève et ce que nous devons chercher à défendre. " Se développer, dit Lamennais, se conserver et posséder pleinement le don de Dieu, en jouir sans trouble, voilà le droit, hors duquel nul ordre, nul progrès, nulle existence."

Ainsi notre droit comme notre devoir, c'est de travailler à notre éducation d'une manière constante, jour par jour, à toute heure, du berceau jusqu'à la tombe, sachant du reste qu'un tel travail n'est qu'une préparation à notre rétablissement futur par les mérites de Christ, quand le jour de la perfection sera venu, ce qui est imparfait étant aboli.

Pour que l'éducation soit réelle, il faut qu'elle revête à la fois deux caractères essentiels : elle doit être *vraie* et *populaire*

1o. L'éducation n'est vraie qu'autant qu'elle développe simultanément toute notre individualité, à tel point que pour parler avec St. Paul, l'esprit, l'âme et le corps soient conservés irréprehensibles ; cela

étant, on reconnait en elle trois parties distinctes : Le *développement physique*, le *développement moral*, et le *développement intellectuel*. Ces trois branches ne peuvent être séparées en tant qu'elles se soutiennent s'harmonisent et se dominent réciproquement. L'homme est tronqué dès que l'une règne à l'exclusion ou aux dépens des autres, et la science de l'éducateur, la vraie *pédagogie* consiste dans les principes expérimentés d'un développement régulier, complet et harmonique de toutes les facultés de l'individu.

2o. Le développement intellectuel ou l'*instruction* est la vie de l'esprit. Cette vie ne peut être concentrée dans l'individu ; il faut qu'elle rayonne au dehors. C'est elle qui crée la société, la nourrit et la vivifie, entendu que cette vie extérieure se répercute dans son sujet, comme le sang du cœur se répercute, pour les nourrir et leur donner l'accroissement, dans tous les organes qui l'ont produite. La société, pas plus que l'individu, ne peut recevoir qu'à condition de donner, ni donner qu'à condition de recevoir, l'un vivant de la vie de l'autre. Si cette vitalité réciproque s'affaiblit, le dépérissement survient ; si elle manque, la mort règne. C'est la plaie la plus vive dont puisse être frappé le cœur d'une nation.

L'Etat, c'est-à-dire la société politiquement organisée étant donc responsable de la vie intellectuelle d'un peuple par le fait qu'il n'existe que par le concours unanime des forces individuelles, se trouve donc naturellement constitué garant solidaire des droits publics et individuels et devient le protecteur et le père nourricier de toutes les intelligences. Nous déduisons de là la popularité de l'éducation.

Appliquant maintenant les considérations précédentes à la question formulée par l'Institut Canadien de Montréal, nous en déduisons facilement que c'est à l'Etat de satisfaire aux besoins de l'éducation que réclame si impérieusement tout l'avenir du peuple Canadien-français. Provoquer par tous les moyens légitimes la grande voix du peuple afin d'adresser des appels réitérés et de plus en plus énergiques au gouvernement jusqu'à tant qu'il ouvre largement la porte de l'instruction, voilà, nous semble-t-il, le premier devoir des amis de la civilisation et de la prospérité nationale. C'est un assaut à livrer une redoute à emporter : enrôler les intelligences au service d'une telle cause, c'est plus que lui chercher des moyens de réussite, c'est prouver qu'elle avance et que le peuple en est digne.

Toutefois, pour demander avec chance de succès il faut bien savoir ce qu'on veut ; si les grands principes doivent être énergiquement réclamés, ils veullent être nettement formulés. De là la nécessité d'un plan d'éducation à la fois simple, clair, progressif et approprié aux mœurs et aux besoins du peuple. Un tel travail demande le concours d'hommes experts dans l'enseignement et bien au fait des institutions nationales.

INFLUENCE PERNICIEUSE DU TABAC.— On lit dans le *Journal hydropathique*, publié par Fowler et Wells :

La loi de transmission organique est maintenant presque généralement comprise. Que les enfants héritent plus ou moins des défauts, des infirmités et des imperfection organiques de leurs parents, c'est une proposition que l'expérience confirme tous les jours, et qu'admettent tous les esprit intelligents. Celui qui fait un usage habituel du tabac, s'il a des enfants, leur transmettra inévitablement une organisation viciée et affaiblie. Le père dont le sang et les sécrétions sont saturés de tabac, dont le cerveau et le système nerveux sont soumis constamment à cette influence semi-narcotique, lèguera à descedants un corps maladif et un esprit défectueux,une prédisposition telles qu'elle tendra infailliblement à développer la nature animale aux dépens des facultés morales et intellectuelles. S'il est un crime dont la nature a horreur et pour lequel elle reserve ses plus terribles châtiments, c'est celui que commettent les parents qui, en viciant leur propre organisation, transmettent en héritage à leurs enfants la décrépitude physique et la dégradation morale.

UNE VICTIME DU FANATISME ROMAIN.

Traduit de l'*Independent*.

Dans quelques parties de l'Irlande il n'y a que peu de liberté religieuse, et ces serviteurs dévoués du Seigneur qui tentent d'y lire ou d'y faire circuler la parole de Dieu, ou s'efforcent d'amener le peuple à Jésus-Christ, ne le font qu'au péril de leur vie. Ce qui suit en est un exemple que nous empruntons à un journal de Londres. Richard Williams, natif du comté de Cavan, Irlande, fut converti étant jeune encore, et dévoua l'énergie de sa jeunesse à la cause du Christ. En juillet 1853, il était engagé comme agent par la Société Missionnaire Méthodiste Wesleyenne Primitive, et fut envoyé dans le village de Whitegate, dans le comté de Cork, où avec douceur et fidélité il s'acquittait de ses paisibles devoirs, s'efforçant d'étendre la connaissance de l'Evangile dans ce lieu couvert de ténèbres. Pour cela il fut, chaque dimanche, dénoncé et anathématisé du haut de la chaire par les prêtres, et poursuivi par la populace (excitée par ces harangues) pendant la semaine, jusqu'à ce que, le 29 août, il fut battu sans pitié par la canaille, ayant à sa tête un prêtre romain, qui excita ses gens à un tel degré qu'ils battirent M. Williams jusqu'à ce qu'ils le crurent mort. Depuis ce temps sa santé déclina, et il continua à baisser, jusqu'à ce que, le 27 de mai, il mourut. Le médecin qui lui donna ses soins a déclaré que les coups qu'il reçut à Whitegate ont été la cause de sa mort. Ainsi fut enlevé au monde, à la fleur de l'âge, un pieux et fidèle serviteur du Christ, parcequ'il avait offensé les prêtres de Rome en répandant les Saintes Ecritures.

UNE BIEN PETITE HISTOIRE POUR LES PETITS ENFANS.

"O maman, maman!" dit le petit Georgy, en entrant tout doucement, la figure rayonnante de joie, "il y avait un petit oiseau perché sur une branche de lilas, et il a chanté longtemps pour moi, et, lorsqu'il a eu fini, je lui ai dit: *je te remercie, petit oiseau, pour ta chanson.* Etait-ce bien cela, maman?"

"Oh! oui," dit sa mère; parcequ'elle pensa qu'elle ne devait pas dire à son petit garçon que l'oiseau ne chantait pas pour lui en particulier, ou qu'il ne pouvait pas l'entendre lorsqu'il lui répondit; parcequ'elle lui avait appris à dire, "Je vous remercie," à ceux qui lui avaient rendu quelques services, et qu'elle était très joyeuse de cette preuve enfantine qu'il se ressouvenait de ses leçons et qu'il prenait intérêt aux petits oiseaux.

Quelques jours après, sa petite sœur, qui avait à peine trois ans, vint en dansant comme un petit rayon de soleil qu'elle était, et disant: "O maman! le petit oiseau a chanté pour moi sur les lilas, ce matin, et j'ai dit, *je te remercie, petit oiseau, pour ta chanson.* Ai-je bien fait, maman?"

Sa mère ne supposa pas qu'elle eût fait attention à ce que Georgy avait dit, parceque, en ce moment, elle jouait sur le plancher et qu'elle leva à peine les yeux lorsqu'il entra. Mais, lorsqu'elle entendit chanter l'oiseau, elle se rappela probablement de ce que son petit frère avait fait, et pensant que le chant était pour elle, parceque l'oiseau était sur les lilas tout auprès, son petit cœur dit pareillement: *je te remercie.*

Pauvre enfant! ses chants étaient à peine moins doux que ceux de l'oiseau, lorsque, avec autant de grâce que lui, elle sautillait de chambre en chambre; mais, quelques matins seulement après, elle fut appelée dans le ciel pour joindre le chœur des Chérubins. Souvent le même petit chantre vient se poser sur la branche de lilas et fait retentir les airs de ses propres chants de reconnaissance; mais ils résonnent tristement sur des cœurs que la froide main de la mort a désolés.

Je rapporte cette histoire pour rappeler aux petits garçons combien ils doivent être gentils et attentifs à tout ce qu'ils disent; parceque leurs petites soeurs qui sont assises sur le plancher saisissent toutes leurs paroles, et, si elles sont douces et bienveillantes, comme celles du petit Georgy étaient ce jour-là, elles contribueront beaucoup à rendre doux et bons ceux qui les entourent.

Si, au lieu d'aimer le petit oiseau et de

le remercier de son chant, il avait essayé de tirer dessus ou de trouver son nid pour lui dérober ses oeufs, j'aurais reconnu qu'il n'avait pas un bon coeur, et sa petite soeur pourrait avoir appris de lui quelque chose de mal, au lieu de cette belle leçon que j'ai pensé être une des plus intéressantes que j'aie jamais entendu raconter.

Il est toujours beau de voir les petits garçons et les petites filles aimer les oiseaux et les fleurs.

PARLER ET FAIRE.

Lorsque le Dr. Chalmers, exécutait son plan d'établir des écoles de paroisse en connection avec la paroisse de Saint-Jean à Glasgow, un emplacement qui appartenait au collége fut choisi pour y bâtir la première école. Le Dr. Chalmers s'adressa au Dr. Taylor, principal du collége, pour acheter l'emplacement. Il exprima son espérance de l'obtenir à des termes raisonnables, vû la nouveauté et l'importance de l'entreprise.

" L'entreprise, dit le Dr. Taylor, est importante, mais elle n'est pas nouvelle. Nous parlons depuis vingt ans d'établir des écoles de paroisse à Glasgow." "Oui," dit le Dr. Chalmers, mais combien d'années encore vous proposez-vous d'en parler? Maintenant nous allons faire la chose; et non en parler; ainsi vous devez faire un prix aussi modéré que possible, vû que nous allons vous exempter tout à fait la peine de parler et de faire des projets à cet égard."

Il y a une grande différence entre parler et faire, quoique bien des gens ne paraissent pas s'en douter. Dans le cas dont nous venons de parler, le dernier fit plus en six mois que le premier en vingt ans. Il y a des personnes qui ne se trouveraient pas mal de parler moins et de faire davantage.

Influence de la Religion

SUR LES INSTITUTIONS LITTERAIRES.

Un correspondant du *Presbyterian of the West* fait les remarques suivantes que nous traduisons: Une preuve bien satisfaisante de l'influence salutaire des principes religieux sur les institutions littéraires nous est offerte par l'état présent et le gouvernement du collége Girard à Philadelphie. Le vieux Français dont l'institution porte le nom stipula dans son testament, qu'il ne fût jamais permis à aucun ecclésiastique, de quelque dénomination qu'il fût, de mettre le pied sur le terrain. Les Ministres, comme tels, sont donc soigneusement exclus. Mais il ne s'ensuit pas qu'aucun homme religieux ne puisse avoir une part dans le gouvernement de l'institution. Je suppose que M. Girard, ayant été romain, confondait le papisme avec le christianisme; et il supposait que l'expulsion des prêtres et des ministres aurait l'effet d'en bannir la religion. Mais il ordonna également que les élèves orphelins fussent élevés dans la morale, quoiqu'il ne mentionnât aucun manuel de morale et qu'il ne défendit pas l'usage de la Bible. Les administrations donc font des Ecritures la base de l'instruction morale, et les enfans sont entièrement élevés dans les principes religieux. L'Université de Virginie, fondée avec de semblables intentions par Jefferson, fournit une autre preuve du triomphe remporté, dans le pays, par l'influence religieuse sur l'incrédulité bigote toujours prête à exclure. Les cours de lectures qui y ont été prononcées pour défendre le christianisme ont pris rang parmi les œuvres les plus distinguées du jour. Les colléges ne peuvent se soutenir en Amérique sans religion.

BUCHAREST.

REMARQUALE CONVERSION D'UN ISRAÉLITE.

20 Septembre 1854.

L'année dernière, à pareille époque, il y avait à Bucharest un inspecteur des écoles et prédicateur juif, nommé Israëlite Pick. Doué d'un esprit pénétrant, il s'était livré, dès sa jeunesse, aux recherches philosophiques, qui n'étant pas éclairées par la lumière du Christ, le conduisirent du Judaïsme moderne au Panthéisme, et du Panthéisme à l'Athéisme. A hée, il chercha à tromper le vide de son âme par des études politiques; il n'y réussit point, car pendant qu'il recueillait les applaudissements, bien mérités, de ses conci-

toyens, suspendus à ses lèvres, son esprit saisit un fil qui devait le conduire jusqu'au Sauveur des hommes.—Tout progrès, scientifique, moral, social, ou politique, est identifié avec le Christianisme ; donc le Christianisme doit nécessairement recéler un principe quelconque de vie, qui ne se trouve nulle part ailleurs.—Telle fut l'idée qui le frappa, et, à ce point de vue il résolut de travailler à amener au Christianisme les Juifs en masse, espérant par là, les élever dans l'échelle sociale. Christ, se dit-il, fut le plus grand des hommes et des réformateurs, pourquoi ne suivrais-je pas ses traces, dusse-je même sceller, comme lui, la vérité de mes doctrines de mon sang.

Il écrivit à M. Edwards, envoyé chrétien de l'Eglise d'Ecosse auprès des Juifs de Breslaw, qu'il n'avait jamais vu, et lui fit part de ses projets. M. Edwards lui répondit, qu'avant de vouloir amener les autres hommes à Christ, il faut commencer par s'approcher soi-même de Lui ; et il lui montra franchement, qu'il ignorait absolument ce qu'est le Christianisme. Après l'échange de quelques lettres, puis un silence prolongé de part et d'autre, M. Edwards reçut une lettre qui l'assura que son correspondant saisissait enfin la Vérité. En voici quelques passages : « *Déc.* 1853 ..... Tantôt j'ai envie de « rire, tantôt de pleurer, lorsque je pen- « se à mon orgueil, ou plutôt à mon « blasphême de vouloir servir de colon- « ne à l'Eglise éternelle du divin Ré- « dempteur ! Mon entendement, il est « vrai, avait saisi le corps mort du « Christ, mais je n'avais point trouvé « son Esprit ; il ne s'était pas encore « approché de moi. Ah ! que le sen- « tier est étroit ! que la porte est petite ! « Combien j'ai eu à combattre et à lut- « ter, seul, sans aide humain !... Une « fois qu'on est parvenu à la foi, on « s'aperçoit facilement de la folie et de « la puérilité de toute spéculation in- « tellectuelle, mais *auparavant*, pen- « dant que l'intelligence seule domine, « l'ennemi doit nécessairement être « combattu sur son propre terrain, et à « l'aide de ses propres armes. Il faut « que je vous dise maintenant, pourquoi « je vous écris.—J'ai tout abandonné ; « —tout ce que j'aimais, tout ce qui « avait du prix pour moi.—J'ai quitté « ma douce fiancée, parceque je n'ai pu « me soumettre à la condition de re- « prendre ma position à Bucharest, et « de renoncer à ce qu'on appelle mes « 'vaines imaginations.' Ma conscien- « ce ne me permettait pas de souscrire « à de telles conditions. Je n'étais pas « encore éclairé par l'Esprit, et cepen- « dant je ne pus m'engager quant à l'a- « venir, car il se livrait en moi un com- « bat dont je ne pouvais prévoir le ré- « sultat. Aujourd'hui je suis seul, « rejeté par mes parents, qui me trai- « tent de scélérat... Il est vrai que « j'ai reçu une belle et riche récompense. « Mes lèvres qui depuis longtemps « étaient étrangères à la prière, en ont « recouvré la faculté ; mes yeux secs « depuis si longtemps ont versé des « larmes de bonheur et de joie ; et je « jouis de la présence d'un Ami et d'un « Consolateur éternel, qui ne me délais- « sera point....." Il raconte ensuite comment il avait d'abord saisi un Christ mort, un Christ simplement historique, un Christ homme seulement ; puis, combien il avait été frappé de l'absurdité d'attribuer la régénération de l'humanité à un simple homme. Il entendit parler du Christ vivant, du péché, de la nouvelle naissance ; choses incompréhensibles pour lui. Ce fut une nuit d'insomnie et d'angoisse que celle où la foi naissante livra sa dernière bataille à la vieille incrédulité de son cœur. Il y a ici quelque chose de surhumain, de divin, il y a ici la Vérité. Il faut croire ! disait-elle. Non, répondait son cœur, ce serait lâche. Je ne distingue pas encore assez clairement ; je n'ai pas une entière conviction, je ne puis me rendre, je ne veux pas jouer l'hypocrite. Jésus de Nazareth, si tu es vivant accorde-moi un signe ! La lutte se prolongea jusqu'au bout de la journée, alors la lumière se fit ; il s'humilia devant le fils de Dieu, le reconnaissant seul Médiateur entre Dieu et les hommes, et Messie éternel d'Israël.

A la suite de cette correspondance, M. Edwards invita cet homme intéressant, à venir passer quelque temps chez lui, et après trois semaines d'ins-

tructions sérieuses, il crut pouvoir le recevoir dans l'Eglise chrétienne.

Cette réception solennelle se fit le 1er janvier 1854, dans le Hafkirche de Breslaw, en présence de 700 Juifs et Gentils. Après le sermon, M. Edwards descendit de la chaire, et se tenant auprès de M. Pick, il fit un discours sur la nécessité d'être " baptisé en la mort de Christ et d'être crucifié avec Lui." Ensuite eut lieu le baptême, à la suite duquel, le néophyte se retourna vers la foule des Juifs que la curiosité avait rassemblés, et au grand étonnement de tous les assistants, leur adressa des paroles brûlantes d'éloquence et d'émotion.

Grand fut l'effet de ces paroles, et leur retentissement immense ; publiées sous forme de brochure, elles parcourent actuellement l'Allemagne et remuent les cœurs de beaucoup de Juifs qui ne sauraient être atteints par des livres écrits par des Gentils. Ce discours a provoqué une réponse, écrite et publiée par un Juif de Bucharest, ce qui a décidé M. Pick à publier à son tour une suite d'écrits, qui font leur chemin à Prague, à Leipzic, à Vienne, à Pesth, et parmi tous les Israélites du Continent.

M. Edwards réclame une chose de tous ceux qui entendent ce récit : c'est leurs prières spéciales pour cet homme intéressant. Puisse-t-il demeurer ferme, inébranlable, à l'abri des pièges innombrables que l'ennemi tient en reserve, particulièrement pour les hommes aussi fortement trempés qu'Israël Pick.—Prions donc pour lui, et n'oublions jamais d'assiéger le trône de grâces en faveur de son peuple.

S. PERNE.

Ajournement des Chambres.

QUÉBEC 18 DÉC.

La chambre s'est assemblée à 11 heures ce matin. Après les affaires de routine, l'hon. M. Morin propose que quand cette chambre s'ajournera aujourd'hui, elle soit ajournée jusqu'au 23 février prochain.

Les bills suivants ont reçu la sanction de Son Excellence le gouverneur-général au nom de Sa Majesté :

Acte pour permettre aux cours supérieures de justice et d'équité d'ordonner la comparution des témoins en dehors de leur juridiction,—pour incorporer le Collége Masson de Terrebonne ;—pour autoriser la vente de certaines terres décrites comme lots 5 et 6 dans la division D du township de Guelph ;—pour faire disparaître les doutes et donner une explication relativement au statut provincial 12 Vict. chap. 42 ;—pour abolir la loi d'emprisonnement pour dettes et autres fins ;—pour incorporer la ville de Withby et en fixer les limites ;—pour incorporer la compagnie canadienne de navigation océanique à vapeur,—pour faire de meilleures dispositions pour l'appropriation des deniers provenant des terres ci-devant connues sous le nom de réserves du clergé ;—pour l'abolition des droits et charges seigneuriales dans le Bas-Canada ;—pour amender les actes relatifs à la compagnie du Grand Tronc du Canada ;—pour autoriser une augmentation du capital de la banque de Québec ;—pour amender la charte et augmenter le capital de la banque de Montréal ;—pour autoriser une augmentation de la banque Commerciale du Md. district ;—pour do Haut-Canada ;—pour incorporer la compagnie des vapeurs océaniques de Montréal,—pour amender les différents actes d'incorporation de la Banque de la Cité, et augmenter son capital,—pour étendre au Bas-Canada les dispositions de l'acte pour établir le poids des différents grains et graines ;—pour augmenter le capital de la Banque du Peuple et autres fins ;—pour amender l'acte pour réviser l'acte autorisant les habitants de la Seigneurie d'Yamaska à régler la Commune de cette Seigneurie ;—pour amender les lois de naturalisation de la Province ;—pour incorporer l'académie de Huntingdon ;—pour amender de nouveau l'acte incorporant la Société des Amis de Québec ;—pour amender l'acte d'incorporation de la Compagnie du Chemin de Fer de la Rive Nord ;—pour amender l'acte incorporant la compagnie des Commissaires du hâvre de Port-Hope et l'autoriser à emprunter une somme d'argent pour terminer les travaux de ce hâvre ;—pour ériger la ville de Bytown en Cité sous le nom de cité d'Ottawa ;—pour confirmer une certaine exploration du township de Bedford ;—pour autoriser le Conseil Municipal du township d'Oto-

nabi à échanger un chemin concédé pour une autre portion de terre donnée à la place ;—pour amender l'acte d'incorporation des associations d'assurance mutuelle des fabriques des diocèses de Québec, Trois Rivières, Montréal et St. Hyacinthe ;—pour augmenter le capital de la compagnie du Pont Suspendu de Niagara ;—pour permettre aux notaires d'entendre les avis des parents et amis sans y être au préalable autorisés par un juge dans tous les cas où les juges peuvent déléguer leurs pouvoirs aux notaires ;—pour régler l'inspection de la potasse et de la perlasse ;—pour le soulagement d'une congrégation religieuse de Montréal, connue sous le nom d'église évangélique allemande ;—pour incorporer la compagnie des mines de cuivre du Canada ;—pour permettre aux syndics de Zion Church de Montréal d'aliéner et hypothéquer une certaine propriété de la dite église pour d'autres fins ;—pour incorporer la compagnie des mines de cuivre de Mégantic ;—pour régler le temps du paiement des billets promissoires qui peuvent devenir dûs les jours de fêtes légales ;—pour incorporer la compagnie du chemin de fer de Québec et du Saguenay ;—pour incorporer la compagnie de Québec et St. François pour l'exploitation des mines ;—pour amender l'acte imposant des droits de douane ; — pour incorporer le dispensaire de Montréal ;—do l'université dite " Lying-in-Hospital " de Montréal ; —pour incorporer le collége de St. François ;—pour incorporer les membres de la société de bienfaisance de l'Amérique du Nord ;—pour accorder à Sa Majesté certaines sommes d'argent pour défrayer certaines dépenses du gouvernement civil de la province pour 1854, et pour certaines fins pour lesquelles des sudsides sont requis, aussi pour prélever un emprunt sur le revenu consolidé ; — pour amender un acte intitulé : " acte pour étendre la Franchise Elective et mieux définir la qualification des voteurs dans certaines divisions électorales en établissant un système pour l'enrégistrement des votes ;"—pour amender l'acte des Banques d'épargne dans la Province ;—pour incorporer certaines personnes sous le nom de compagnie des mines du St-Laurent ; —pour autoriser la cité de Québec à faire un emprunt pour consolider sa dette ; —pour amender l'acte pour encourager les Sociétés de Construction dans le Bas-Canada ;—pour étendre et amender l'acte établissant un fonds d'empunt municipal consolidé pour le Haut-Canada, en le rendant applicable au Bas-Canada ;—pour faire de meilleures dispositions pour l'établissement d'autorités municipales dans le Bas-Canada.

A 3 heures, les membres du Conseil Législatif et l'Assemblée Législative se rendirent en corps à l'Hôtel du Gouvernement et présentèrent à Son Excellence le Gouverneur-Général l'adresse adoptée par les deux chambres, adresse à laquelle Son Excellence répondit :

Messieurs du Conseil Législatif, et

Messieurs de la Chambre d'Assemblée ;

L'expression de votre approbation et de votre estime, dans un pareil moment, m'est on ne peut plus agréable. Je sais, que j'ai apporté peu de qualités dans l'exercice des fonctions de Gouverneur-Général du Canada, si ce n'est le désir le plus ardent de remplir mon devoir envers ma Souveraine et le peuple de cette province, et une juste appréciation de la grandeur et de l'importance de la tâche qui m'était confiée.

Si mes efforts ont été couronnés de quelques succès, il faut principalement l'attribuer à ce que j'ai pendant tout le temps coopéré de bon cœur avec les autres branches du Parlement Provincial, et avec les hommes publics jouissant de sa confiance.

J'attache le plus grand prix au témoignage que vous rendez dans cette adresse de l'avancement qui a eu lieu dans le bonheur et la prospérité de la Province. Je prie Dieu que le Canada chemine d'un pas accéléré dans toutes les branches du progrès matériel et moral, dans toute la suite des temps, et que cette magnifique Province continue à fournir un exemple des nobles fins auxquelles un peuple intelligent peut faire servir un système de gouvernement libre.

Comme on le voit, la chambre a passablement travaillé. Quant au bill des Réserves du Clergé, nous avons déjà dit et montré qu'il n'est pas suffisamment radical, et pour celui de la Tenure Sei-

gneuriale, nous ne l'avons pas encore reçu tel qu'amendé et par conséquent nous ne pouvons pas nous prononcer sur sa valeur.

INSTITUT-CANADIEN.

Lundi dernier l'Institut-Canadien a célébré le dixième anniversaire de sa fondation. A sept heures et demie, la grande salle était remplie de l'élite de la société canadienne de Montréal. Le président a prononcé un admirable discours qui devrait être publié. Nous pouvons aujourd'hui donner le rapport pour l'année dernière, d'après lequel on verra que cette société progresse d'une manière très encourageante.

DIXIÈME RAPPORT ANNUEL.

Messieurs de l'Institut-Canadien,

A peine dix ans se sont-ils écoulés depuis que quelques jeunes gens laborieux ont conçu et réalisé la fondation de l'Institut-Canadien, et déjà cette association compte plus de 600 membres; déjà elle occupe le premier rang parmi les institutions du même genre qui, en Amérique, ont pris à tâche de cultiver la plus belle des langues modernes, la langue française ; déjà, encore par suite de l'admirable activité de l'un de ses membres, l'Institut-Canadien a attiré l'attention du grand et scientifique Institut de France ; déjà on peut constater que, grâce aux travaux de l'Institut-Canadien, la plupart de nos compatriotes ont été tenus au courant de toutes les grandes découvertes mécaniques, scientifiques ou littéraires opérées en Europe et en Amérique, et ne sont pas restés étrangers aux grandes questions qui occupent nos sociétés modernes.

Il suffit d'en appeler au public et aux jeunes hommes qui en ont profité largement pour compléter leur éducation, quelquefois à peine ébauchée.

Interrogez nos jeunes avocats, demandez-leur où ils se sont préparés aux discussions de la tribune ou du Barreau; questionnez nos jeunes littérateurs ; demandez-leur où ils ont appris à épeler, à parler la douce langue des muses ; approchez vous de nos industriels, demandez-leur où ils ont acquis leurs capacités pratiques; demandez aussi à ceux qui vous entretiendront des chef-d'œuvres artistiques du vieux monde, qui les a initiés à la vie et aux travaux des célébrités contemporaines,—et tous vous répéteront que c'est dans l'Institut-Canadien qu'ils ont puisé la plus grande partie de ces connaissances qui font le bonheur de l'individu en lui ouvrant les portes de la fortune et de la renommé, ils vous répondront que ce sont ses séances hebdomadaires qui leur ont enseigné le pouvoir et les ressources de l'éloquence, sa bibliothèque qui leur a fourni et les fruits savoureux de la science, et les fleurs parfumées de la poésie, et les brillantes corolles du langage élégant.... C'est l'Institut-Canadien qui a le plus contribué à la diffusion générale de l'instruction pratique de notre jeunesse. Honneur donc à l'Institut-Canadien qui en dix ans a produit tant de bienfaits, Honneur à ceux qui l'ont placé, éclatante couronne, au front de notre pays, et puissions-nous chaque année, en célébrant pareil anniversaire, signaler à tous des progrès aussi rapides que ceux que nous avons faits depuis le 17 décembre 1853 !

Nous avons eu cette année la visite de deux personnes étrangères au Canada, qui ont laissé un vif souvenir dans l'esprit de tous les membres de l'Institut. La première, Mme Manoël de Grandford, est venue dévoiler devant nous un cœur de femme admirable, s'alliant à un esprit brillant et cultivé, dans trois lectures qu'elle fit devant l'Institut, le 30 mai, le 1er et le 20 juin. Chacun a gardé la mémoire des paroles éloquentes de cette femme à l'âme élevée, qui a fait une sensation profonde dans tout le public; et l'Institut peut être fier d'avoir pu lui être utile en lui facilitant les moyens de se faire connaître et admirer des citoyens de Montréal.—Mme de Grandfort a été admise membre correspondant de l'Institut, et le Comité espère qu'elle le favorisera de quelques correspondances, ainsi qu'elle l'a promis, malgré la distance qui la sépare de lui.

Le second de ces personnages possède un haut caractère littéraire et une réputation de publiciste assise sur une base aussi solide que durable.—M. Paul Arpin nous donna deux lectures, le 19 et le 22 septembre, sur des sujets littéraires d'un puissant intérêt ; et le talent de cet écrivain et sa qualité d'étranger, impose au Comité la douce obligation de lui accorder une mention particulière. Espérons que l'Institut continuera à recevoir d'une manière digne de lui les littérateurs distingués qui visiteront notre ville, et que cet agréable devoir lui sera souvent dévolu.

L'Institut continue à recevoir les gratifications de nos compatriotes et de l'étranger.

Votre Comité a le plaisir de vous rappeler que M. L. P. Boivin a encore mis à votre disposition une médaille d'argent pour le prix d'un essai dont le concours est annoncé pour le 15 de février prochain.

L'Institut-Canadien, ayant été incorporé dans le cours de l'année dernière, s'est empressé d'acquérir une bâtisse suffisante pour ses diverses réunions et exercices.

La bâtisse que nous occupons actuellement a été acquise moyennant £2,000, payables par termes.

Les réparations et l'ameublement de cette bâtisse ont coûté £250 2s. 9d. Cette bâtisse se trouve assurée contre les accidents du feu pour £1000 ; et la bibliothèque pour £450.

Les souscriptions volontaires des membres s'élèvent à près de £1000, et un grand nom-

bre de citoyens de toutes les origines ont souscrit largement. Sur une requête de l'Institut, exposant sa position et ses besoins, la législature, dans sa sagesse, a cru devoir accorder £50, c'est à-dire le *maximum* de semblables allocations législatives.

Votre Comité se flatte que la rentrée des souscriptions ne se fera pas attendre, et qu'elles seront remises avec la même spontanéité que celle que l'on a apportée à s'y engager.

Nous devons réitérer notre reconnaissance aux membres de la législature qui ont envoyé fréquemment à nos salles un nombre considérable de documents parlementaires de la présente session du parlement provincial, et entre autres à MM. A. A. Dorion, Chs. Daoust et Chs. Laberge.

TRAVAUX DE L'INSTITUT.

Quarante-sept séances ont eu lieu durant l'année. Vingt-deux questions importantes de législation, d'histoire, de philosophie, d'économie politique, d'agriculture, d'éducation pratique et industrielle, ont été discutées et approfondies.—8 essais et 2 lectures ont été lus durant les séances ordinaires comme suit: Essais : M. Chevalier 2 ; M. Blanchet 2; M. Cyr, 3; M. Smyth 1; et 2 lectures par M. Joseph Doutre, écr.

Votre Comité a le plaisir de constater que M. Chevalier a ouvert sous la sanction de l'Institut, depuis quelques mois, un cours d'histoire et de littérature qui fait le plus grand honneur à son auteur, qui a su prendre l'initiative d'une mesure depuis longtemps désirée, et à l'Institut, dont les membres y sont admis *gratis*.

L'ouverture de ce Cours est d'une grande portée pour tous ceux qui désirent étudier et approfondir l'histoire et la littérature française.

L'établissement d'un Musée dans les salles de l'Institut, a été proposé et est en voie d'exécution, et un tel Musée s'augmentera rapidement par l'acquisition d'objets rares ou précieux que M. Barthe s'attend à recevoir à Paris, tant du Musée impérial de France que d'un certain nombre de hauts personnages qui lui en ont fait la promesse. Les membres et les amis de l'Institut qui voudraient concourir à la formation de ce Musée peuvent envoyer les objets au Comité, qui les recevra avec reconnaissance.

Huit lectures publiques ont été faites devant l'Institut et le public: 3 par Mme de Grandfort, 2 par M. Arpin, 1 par M. Latte, 2 par M. le Dr. Bibaud et 1 par M. Chs. Daoust.

Votre Comité a la satisfaction de vous annoncer que plusieurs personnes ont promis de faire des lectures durant cet hiver.

BIBLIOTHEQUE.

Elle se compose de 3,177 volumes et de plus de 200 brochures, ce qui fait une augmentation sur l'année dernière de 476 volumes dont 150 ont été obtenus par les démarches du nouveau Comité.

Votre Comité a le plaisir de vous apprendre qu'il attend prochainement de Paris, environ 200 volumes dont l'Institut de France lui a fait don par l'entremise de M. Barthe, qui, par la sollicitude constante qu'il porte aux intérêts de l'Institut avec les vues les plus élevées, s'est attiré les sentiments de gratitude de tous les membres de l'Institut-Canadien. Pour témoigner sa reconnaissance envers l'Institut Impérial de France, Votre Comité a envoyé à M. Barthe, pour en faire don au nom de l'Institut-Canadien aux différentes Académies, cinq exemplaires des ouvrages suivans : l'*Histoire du Canada*, par F. X. Garneau ; le *Répertoire National*, par J. Huston ; les *Sagamos Illustres*, par M. Max. Bibaud ; la *Logique Judiciaire*, par le même. Votre Comité espère que ces ouvrages seront reçus avec bienveillance et vus avec intérêt par les membres de l'Institut Impérial.

Sur ces différents volumes MM. Garneau et Bibaud ont généreusement fait don de leurs œuvres. Votre Comité ayant reçu un nouveau don des œuvres de M. Pierre Bibaud, espère pouvoir en faire bientôt un nouvel envoi en France.

L'Institut s'est procuré, comme il vous l'avait été annoncé dans le rapport du Comité de l'année dernière, une très belle collection d'ouvrages sur les arts et métiers.

Selon le rapport des bibliothécaires, la circulation des livres de l'Institut a été de 3,635 volumes jusqu'au 1er novembre. Depuis ce tems, il est sorti 540 vols. de la Bibliothèque, faisant une circulation totale de 4,175 vols. durant l'année.

Le déménagement de la bibliothèque a dû nécessairement ralentir la circulation mais on voit qu'elle a pris un nouvel essor depuis que la saison d'hiver est commencée, et Votre Comité a l'espérance qu'elle ira toujours en augmentant.

Le nombre de journaux reçus dans les Salles de l'Institut est de 83; l'année dernière il était de 68—ce qui fait une augmentation de 17.

Sur ce nombre de journaux et revues exposée dans nos Salles, l'Institut souscrit à 29, et 14 sont dus à la générosité de leurs propriétaires éditeurs, savoir: le *Pays*, la *Ruche Littéraire*, la *Patrie*, les *Débats*, l'*Echo des Campagnes*, le *Semeur Canadien*, le *Courrier de St. Hyacinthe*, le *Pilot*, le *Witness*, le *Law Reporter*, le *Morning Herald*, le *True Witness*, le *Medical Chronicle*, le *Cultivateur Indépendant*. Nous devons 33 journaux à la bienveillance du journal le *Pays*, MM. L. J. A. Papineau, Louis Bétournay, DeMontigny, Cyr, et quelques amis de l'Institut en fournissent aussi plusieurs.

De ce nombre total de journaux ainsi reçus, 52 sont publiés dans les diverses localités du Canada, 25 aux Etats-Unis et 5 en Europe.

Beaucoup de ces journaux sont reliés à l'expiration de chaque année et formeront dans la suite des temps un précieux répertoire aux recherches de l'histoire et aux études du philosophe. Nous devons la parfaite conservation de ces journaux à M. Martin, notre

estimable gardien, dont la main habile rend de grands services dans une infinité de circonstances.

LES MEMBRES.

Par le rapport du Trésorier il appert que l'Institut se compose actuellement de 629 membres actifs, indépendamment des membres correspondants. 160 nouveaux membres ont été reçus dans le cours de cette année, et plusieurs ont été rayés de la liste des membres ou ont résigné pour cause d'absence.

C'est avec douleur que avons à enregistrer la perte de plusieurs membres décédés durant l'année, et entre autres : E. R. Fabre, écr., dont la mémoire ne se perdra jamais ; et MM. F. M. Bélinge, Charles Lamontagne, Charles Lauson, James Huston, Z. Magnan, et E. B. Noxon.

FINANCES.

Les recettes ont atteint la somme de £958 6s 1d pour l'année qui vient de s'écouler, et les dépenses ont été de £891 4s 12½d, laissant une balance de £49 1s 10½d en dépôt à la Banque d'Epargnes.

Le montant des souscriptions pour les monuments aux victimes de 1837 et 1838 est ainsi donné par le Trésorier, R. Trudeau, écr.

Du mois de juin 1853 à janvier 1854 sommes souscrites.....	£68 15 5
Actuellement perçus et déposés à la Banque à 4 p. c.....	47 15 0
Balance du sur ces souscriptions...	£21 5 6

Ainsi, Messieurs, la position actuelle de l'Institut-Canadien sous le rapport des ressources mises à la disposition de ses membres pour leur instruction mutuelle, et l'état satisfaisant de ses finances, nous révèlent un progrès continu et nous donnent l'occasion d'envisager avec satisfaction la belle carrière que l'Institut-Canadien est appelé fournir.

P. R. LAFRENAYE
Président.

Montréal, 18 décembre 1854.

M. J. G. BARTHE, actuellement à Paris, se propose de puplier *un ouvrage en deux volumes sur le Canada*, dont le sujet sera : *Un coup d'œil rétrospectif sur l'histoire de la race française en Canada, et une appréciation de sa situation présente, tout en faisant un résumé de l'histoire de ces négociations au sujet de l'affiliation de l'Institut-Canadien à l'Institut de France.*

Le manuscrit est entre ses mains. M. Barthe sollicite de ses amis du Canada et du public en général, une petite aide et demande 250 souscripteurs *à une piastre.* Cette publication coûtera £125 à £150, et M. Barthe se charge de la moitié des frais, et il donnera 250 vols. à ses souscripteurs *dans le cours de l'hiver*, 250 autres à l'Institut-Canadien, pour être vendus au profit de l'Institut, et se réservera les 500 autres, avec l'intention de les distribuer en France, afin de gagner des sympathies nouvelles à son projet d'affiliation, et de lui donner encore des proportions plus larges. Il y a des listes de souscriptions déposées *à l'Institut-Canadien de Montréal, à l'Institut-Canadien de Québec, et à l'Institut des Artisans des Trois-Rivières.*

Il y en a aussi à St. Hyacinthe au bureau du *Courier*, et nous espérons que les amis de l'Institut et de M. Barthe s'empresseront de souscrire, afin de permettre à M. Barthe de publir son ouvrage et de faire mieux connaître le Canada et l'Institut-Canadien en France.

Un comité nommé à la dernière séance de l'Institut est chargé de demander des souscriptions en cette ville pour cet ouvrage.

VALEUR D'UN MANUSCRIT.—Le manuscrit original de l'élégie de Grey a été dernièrement vendu par encan à Londres. Ce fut une véritable scène dans la salle. Figurez-vous un étranger entrant au milieu de la vente de quelques vieux bouquins moisis. L'encanteur lui exhibe *deux demi feuilles de papier*, couvertes d'hieroglyphes, déchirées et mutilées. Il appelle cela " un article intéressant," et prie son auditoire d'excuser l'état dans lequel il se trouve. Pickering offre £10 ! Rodds, Foss, Thorpe, Bohn, Holway, et quelques amateurs prononçent tranquillement, 12, 15, 20, 25, trente et ainsi de suite, rendu à 65 livres on fait un temps d'arrêt !

Le marteau s'abaisse.

—Attendez ! dit M, Foss.

—Il est à moi dit l'amateur.

—Non j'ai offert 65 livres à temps.

—Alors j'offre soixante et dix.

—Soixante et quinze, dit M. Foss ; et l'on continue à offrir des cinq livres jusqu'a ce que les deux petits morceaux de papier soient adjugés, au milieu des applaudissements, à Payen et Foss pour la somme de *cent livres sterling!* Sur ces petits chiffons etait écrit le premier jet de l'élégie sur un cmetière de Thomas Grey, y compris cinq versets omis dans la publication, avec les corrections et changements interlinéaires de l'auteur.

Reponse boiteuse de la "PATRIE."

L'évêque avait dit dans son mandement de prier pour l'extirpation des hérésies, et comme nous savons parfaitement que pour en finir avec l'hérésie, l'église romaine s'attaque aux hérétiques toutes les fois qu'elle le peut, nous nous sommes cru autorisé à identifier les deux termes *hérésies* et *hérétiques*. Nous reconnaîtrons volontiers qu'au point de vue grammatical, il y a une différence assez grande entre extirper les hérésies et extirper les hérétiques, mais au fond, pour le romanisme ultramontain, ce n'est qu'une seule et même chose. En effet qu'a fait l'église romaine en France sous Charles IX pour extirper les hérésies? Elle a fait massacrer des milliers de protestants dans la nuit de la St. Barthélemy, et ce qui prouve que ce crime monstrueux n'est pas étranger à la papauté, c'est que lorsque la nouvelle en est arrivée à Rome, le pape rendit de solennelles actions de grâce, et manifesta la joie la plus vive. "A Rome, (dit M. de Félice, l'écrivain le plus impartial qui existe) on attendait la nouvelle du massacre que Charles IX avait annoncé à mots couverts au légat, et on la reçut avec des transports de joie. Le messager fut gratifié de mille pièces d'or. Il apportait une lettre du nonce Salviati, écrite le jour même du 24 août, dans laquelle ce prêtre disait à Grégoire XIII qu'il bénissait Dieu de voir son pontificat commencer si heureusement. Le roi Charles IX et la reine Catherine y étaient loués d'avoir apporté tant de prudence à *extirper* cette race pestiférée, et si bien pris leur temps que tous les rebelles avaient été enfermés sous clé, comme dans une volière.

"Après avoir rendu de solennelles actions de grâces avec le collége des cardinaux, le pape fit tirer le canon du château Saint-Ange, publier un jubilé, et frapper une médaille en l'honneur de ce grand événement. Le cardinal de Lorraine, qui était allé à Rome pour l'élection du nouveau pontife, célébra aussi le massacre par une grande procession à l'église française de Saint Louis. Il avait fait mettre sur les portes une inscription en lettres d'or, où il disait que le Seigneur avait exaucé les vœux et les prières qu'il lui adressait depuis douze ans."

Sous Louis XIV quels moyens a-t-on employés pour extirper les hérésies? On a eu recours aux cruelles dragonnades contre les protestants, et l'on a essayé de faire pénétrer le romanisme dans les cœurs au moyen de l'épée, de l'exil, de la prison, de l'échafaud. On torturait les corps des "*hérétiques*" pour leur extirper leurs '*hérésies*!'

Et aujourd'hui comment s'y prend-on en Italie, la terre classique du papisme, pour extirper les hérésies? Chacun le sait: on exile, on met en prison les chrétiens évangéliques. Le monde chrétien n'a pas oublié les persécutions des Madiaï, qui n'ont été libérés qu'aux instances de l'Angleterre et qui souffrent encore des suites de leur emprisonnement. A l'heure qu'il est, il y a dans ce pays dominé par les prêtres et les saints pères, plusieurs protestants en prison dont le seul crime est d'avoir lu l'Evangile et d'avoir parlé à leurs voisins de ses sublimes et consolantes vérités.

Voilà, pour nous borner à ces faits, les moyens que Rome emploie pour extirper les hérésies, et en présence de ces cruelles persécutions, nous avons le droit de pénétrer le sens intime de Rome lorsqu'elle parle, et en considérant sa conduite dans tous les âges et partout où elle a les coudées franches, nous savons parfaitement ce qu'elle veut dire quand elle demande de prier pour l'extirpation des hérésies.

L'écrivain de la *Patrie* souhaite, en terminant, que nous retournions à l'église de Rome, nous le remercions de sa tendre sollicitude, et nous lui déclarons que s'il veut nous prouver l'Evangile à la main que nous sommes dans l'erreur, nous retournerons immédiatement à l'église romaine que nous avons quittée par profonde conviction et au prix de plus d'un sacrifice. Mais si au lieu de chercher à nous convaincre, il essaie de nous couvrir d'injures, il ne doit pas s'attendre à ce que nous voulions embrasser une religion qui se défend par de si pitoyables moyens. Fût-elle vraie, une religion défendue par de tels champions répugnerait à tous les cœurs honnêtes, et quand elle est fausse, elle doit repousser et dégoûter doublement.

Encore l'Immaculee Conception

Le *Siècle* de Paris a consacré dernièrement un article à cette grande question. Il parle d'un livre très savant publié par M. l'abbé Laborde, où l'immaculée conception est combattue théologiquement avec des arguments formidables que l'on aura quelque peine à réfuter, dit-il, car ils sont puisés dans l'Evangile. Ce livre est un indice de la division qui existe dans l'église romaine sur ce point à l'heure qu'il est, et l'on sait d'ailleurs que ce dissentiment n'est pas nouveau.

" Voilà bien des siècles, dit le *Siècle*, que les plus saints et les plus savants docteurs de l'Eglise discutent ce problème délicat. Les uns ont penché pour l'affirmative, les autres se sont déclarés hautement contre l'immaculée conception ; les papes ont dit tour à tour oui et non."

Les catholiques formant deux camps distincts relativement à ce dogme, est-ce qu'un décret papal aura le privilége de les unir? Laissons le *Siècle* répondre à cette question.

" Il arrivera de deux choses l'une, dit-il : ou tous les catholiques recevront respectueusement le nouvel acte de foi, ou un certain nombre d'entr'eux refuseront de l'admettre. Au premier cas, rien n'est changé dans l'Eglise, il n'y a qu'un miracle de plus ; dans le second, les dissidents se perdront parmi la foule de ceux qui, hautement ou tacitement, par leurs paroles ou par leurs actes, protestent contre l'Eglise. C'est à elle de prévoir, dans sa sagesse, s'il lui convient de faire naître des divisions nouvelles dans un corps déjà si divisé."

Ce journal croit de plus que l'absence des évêques de leur diocèse aura l'effet de relâcher la discipline ecclésiastique. Ces messieurs sont des fonctionnaires publics en France, nommés et rétribués par l'Etat, et par suite, selon le *Siècle*, ils ne devraient pas quitter le pays sans l'agrément et en quelque sorte un congé temporaire du pouvoir civil.

Mais ce n'est pas là sa plus sérieuse objection au voyage de ces prélats à Rome.

" Dans un pays comme le nôtre, dit-il, si longtemps et si cruellement déchiré par les dissensions religieuses, où d'ailleurs les droits et les libertés de l'Eglise nationale ont été l'objet de tant de débats éloquents, de tant de déclarations solennelles, de tant de concordats, n'y a-t-il pas quelque inconvénient à ce que, sur un signe du pape, des évêques français franchissent les monts et aillent prendre à Rome leur mot d'ordre ?"

Cette réunion peut être en effet plus sérieuse qu'on ne l'a d'abord pensé. Il est assez probable qu'elle a un but politique et que le sujet ridicule de l'immaculée conception n'est qu'un prétexte. Le romanisme se sent menacé de plusieurs côtés ; il compte de nos jours de nombreux ennemis, et en vue du danger le souverain pontife appelle ses agents afin de conférer avec eux et organiser une défense dans le monde entier. Le peuple en saura sans doute davantage avant longtemps : En attendant, comme l'a fort bien dit le *Républicain*, la décision de Rome sera accueillie dans le monde raisonnable par un immense éclat de rire ! et nous ajouterons par un sentiment de pitié, en pensant aux pauvres victimes de la superstition et de l'erreur.

SOCIETE EVANGELIQUE BELGE.

La Belgique est très accessible à l'Evangile. Une bonne partie de la population a secoué le joug du romanisme et le libéralisme politique a détruit en grande partie le prestige et la puissance des prêtres. Nous avons eu occasion de visiter plusieurs villes et villages belges, il y a quelques années, et nous avons été réjoui de voir les progrès de la vérite. Grâce au " Chrétien Belge," nous pouvons donner aujourd'hui à nos lecteurs un résumé des travaux de la Société Evangélique belge durant l'année dernière. Après avoir signalé les deux pertes bien sensibles que la société a faites, celle de M. le marquis d'Aoust et de M. le pasteur Junet, cette feuille continue :

Le nombre des *agents* de la Société, qui précédemment était de 25, s'est élevé, pendant cet exercice, à *trente*, savoir *neuf* ministres de l'Evangile, y compris le secrétaire, *trois* évangelistes, *deux* instituteurs-évangélistes, *huit* instituteurs, *deux* institutrices, *une* aide-institutrice et *l'agent* de la librairie religieuse et du dépôt de traités (à

Bruxelles). On arrive au nombre de *trente-trois* ouvriers, en comptant aussi *trois* instituteurs attachés aux églises de Bruxelles et de Wasmes, mais qui ne sont pas payés par la Société.

L'œuvre continue ses progrès dans la plupart des *treize* stations. Nous renvoyons au Rapport pour les détails spéciaux.

Le nombre des *écoles* ouvertes dans les stations est de 14, fréquentées par 600 enfants environ, dont un assez bon nombre appartiennent à des parents catholiques romains. Dans quelques stations, comme à Charleroi et à Gollisseau-Jumet, par exemple, les salles d'écoles, qui peuvent contenir entre 80 et 100 enfants, se sont trouvées trop petites pour recevoir tous ceux que des parents romains sont venus présenter. Les prêtres ont fait de grands mais vains efforts pour ruiner quelques-unes de ces écoles.

Six *colporteurs* ont été employés, *trois* pour la partie flamande du pays, et *trois* pour la partie wallonne. Le Seigneur a béni leur activité dans plus d'une occasion.

Une *divaine* d'ouvrages et traites nouveaux ont été publiés, et la *librairie religieuse*, fondée à Bruxelles, a continué ses opérations comme par le passé; toutefois ses recettes ont été un peu moins élevées que l'année dernière. Nous serions heureux de voir tous les protestants belges s'intéresser à cet utile établissement.

Les dépenses de la Société se sont élevées à 62,432 fr.; ses recettes à 63,054 fr., dont 16,000 environ, c'est-à-dire un peu moins d'un quart, ont été fournis par la Belgique. Le reste est dû à la libéralité de chrétiens étrangers.

L'Education et le Gouvernement.

Un correspondant de la *Minerve* a signalé un fait qui n'avait pas encore été remarqué et qui montre que le gouvernement se sert même des fonds destinés à l'éducation pour se faire des créatures. Cet écrivain a été extrêmement maladroit en révélant cette tactique du ministère, et en croyant frapper sur les représentants de l'opposition, il porte de rudes coups à ses maîtres. Il essaye de montrer que les libéraux sont moins favorables à l'éducation que les ministériels, et sa grande preuve c'est que le gouvernement fait de plus fortes allocations de fonds pour les établissements d'éducation dans les comtés représentés par des ministériels, que pour ceux des comtés qui ont élu des libéraux. Il donne le tableau suivant :—

Etat comparatif des allocations faites pour l'Education dans les sessions de 1853 et 1854.

Col. Chambly-mem. M. Darche,	£600-£450
Col. Joliette—mem. M. Jobin,	£400--100
Col. Masson-mem. M. Provost,	550--400
Academie de Mascouche-mem. M. Papin,	155---50
Académie de St. Jean.--mem. M. Bourassa,	250---50
Académie de St. Laurent--mem. M. Valois,	350--150
Académie de la Pointe-Claire--mem. M. Valois,	200--125
Couvent de Montmagni---mem. M. Casault,	375---75

Cette diminution dans les allocations est représentée par le même écrivain comme un châtiment infligé aux comtés libéraux par le ministère. Et afin de ne rien omettre pour nous faire connaître la *bonté* de ce corps, il fait un autre tableau constatant des augmentations pour les comtés ministériels, que voici :---

	1853---1854
Séminaire de Nicolet---membre ministériel,	£300-£700
Séminaire de St. Hyacinthe---membre ministériel,	1300-1500
Collége Ste. Anne---membre ministériel,	300--900
Collége de la Pointe Lévi---membre ministériel,	300--550
Collége de Rigaud---membre ministériel,	550--400

Il est donc bien entendu et bien clair que l'argent de la province, *qui appartient au peuple entier et nullement au ministère*, est réparti d'une manière injuste, et devient entre les mains des gouvernants un moyen d'acheter des partisans. Nous regrettons pour l'honneur de notre gouvernement, que nous aimerions à pouvoir honorer comme le représentant du droit et de la plus stricte justice, que de telles accusations puissent lui être lancées. Une telle conduite est blâmable à un haut degré, et nous croirions manquer à notre devoir si nous n'unissions pas notre voix à celle de la presse impartiale et indépendante pour la condamner vivement.

Quant à la punition que le gouvernement voudrait infliger par ce moyen aux comtés libéraux nous sommes convaincu que le but sera complètement manqué. Le peuple n'est plus disposé à se laisser traiter en enfant : il a le sentiment de ses droits et de sa dignité jusqu'à un certain point, et ceux qui essayent de lui administrer le fouet, ne le feront pas impunément. Nous nous étonnons qu'on puisse faire un outrage semblable au peuple, comme s'il était réduit en esclavage.

Si nous ne nous trompons, l'écrivain en question appartient au clergé romain. Cela pourrait expliquer ce mépris des classes populaires que ce corps mène souvent comme des esclaves et qu'il punit et tond à son gré. Avis au peuple !

BATAILLE D'INKERMAN.

Nous empruntons à la correspondance du *Times* de Londres, en date de Balaklava, 5 novembre, le récit suivant de cette bataille.

Il était un peu plus de cinq heures du matin lorsque le brigadier général Codrington visita, selon sa coutume, les gardes avancés de sa brigade de la division légère. On lui dit que tout allait bien, et le général en un instant de conversation avec le capitaine Prettyman, du 33e régiment, qui était de service, et dans laquelle il remarqua qu'il ne serait pas fort étonnant que les Russes profitassent de l'obscurité du matin pour attaquer notre position, en calculant, comme ils le devaient faire, sur les effets de la pluie qui devait naturellement engourdir notre vigilance et faire rater nos fusils. Le brigadier qui a fait toutes ses preuves en tant qu'officier brave, résolu, et intelligent, tourna alors la tête de son cheval pour rentrer dans son camp. Il avait à peine fait quelques pas qu'un feu de mousqueterie assez vif éclata dans le fond de la vallée, sur la gauche des grandes gardes de la division légère. C'était là que se tenaient les postes avancés de la 2e division.

Le général se retourna aussitôt du côté du feu, et lorsqu'il eut reconnu d'où il venait, il se lança au galop pour aller réveiller lui-même sa division. Les Russes avançaient en force. Leurs grandes capotes grises les rendaient presque invisibles au milieu du brouillard, même à quelques pas de distance. Les sentinelles de la 2e division avaient à peine signalé les masses d'infanterie qui avançaient, escaladant les hauteurs escarpées sur lesquelles nous étions établis, qu'un feu violent de mousqueterie les força à se replier, mais en défendant le terrain pas à pas, et en soutenant leur feu aussi longtemps qu'il leur resta une cartouche pour répondre à l'ennemi. Les postes avancés de la division légère furent ensuite attaqués et obligés à leur tour de battre en retraite. Il n'y avait plus à douter qu'une sortie très considérable était dirigée sur la droite des positions occupées par les armées, dans le but de les forcer à lever le siége, et s'il était possible de les rejeter dans la mer.

En même temps que l'attaque commençait de ce côté, une démonstration fut faite dans la vallée de Balaklava par l'infanterie, la cavalevie et l'artillerie réunies, afin d'attirer sur ce point l'attention des Français campés sur les hauteurs qui le dominent ; mais tout se borna à quelques coups de canons et de fusil qui ne produisirent aucun effet, et l'ennemi se contenta de déployer sa cavalerie en bataille, soutenue par l'artillerie prête à attaquer les hauteurs et à couper la retraite à nos troupes si la grande attaque réussissait.

Un télégraphe avait été placé sur les hauteurs d'Inkermann en rapport avec un autre qui occupait le sommet de la colline, centre de leurs positions dans la vallée de Balaklava. C'était par là qu'on devait annoncer notre défaite à la cavalerie : de semblables mesures avaient eté prises du côté de Sébastopol pour encourager en temps opportun la garnison à faire une sortie générale sur tous nos ouvrages. Tout ce qui pouvait enchaîner la victoire à leurs aigles, si toutefois ils en ont, avait été mis en œuvre par les généraux russes.

La présence des grands ducs, qui disaient aux soldats que le czar avait donné l'ordre de jeter les Français et les Anglais dans la mer avant la fin de l'année, exaltait au plus haut degré les soldats, qui regardent les fils de l'empereur comme une émanation de la présence divine. Ils avaient employé aussi d'autres stimulants plus matériels et plus grossiers: on les trouva dans les gourdes des soldats après la bataille. Mais ce qui les enflammait par-dessus tout, c'étaient leurs prêtres qui les bénissaient avant de les envoyer remplir leur sainte-mission, et qui les assuraient de l'aide et de la protection du Très-Haut. Une messe solennelle avait été dite pour l'armée; les joies du ciel étaient promises à ceux qui succomberaient dans la bataille, et quant aux faveurs de l'empereur, elles atteindraient tous ceux qui survivraient aux balles des hérétiques.

Dans nos camps, les hommes commençaient à lutter contre la pluie, essayant d'allumer les feux pour faire le déjeuner, lorsqu'on annonça que les Russes avançaient en force. Le brigadier-général Pennefather, à qui la maladie de sir Lacy Evans avait fait remettre le commandemant de la division, fit mettre en toute hâte les troupes sous les armes.

Il est impossible de décrire la bataille d'Inkermann; elle a offert une série d'effrayants actes d'audace, de sanglants combats corps à corps, de ralliement acharnés, d'attaques désespérées; des vallons, des broussailles, des clairières et des fossés solitaires cachés à tout regards humains, et d'où ne sortaient les vainqueurs russes ou anglais que pour avoir à faire à de nouveaux ennemis, jusqu'à notre ancienne supériorité, si terriblement attaquée, eût été triomphalement maintenue, et que les bataillons du czar eussent lâché pied devant l'indomptable courage et la chevaleresque ardeur des Français.

Nos soldats avaient à se faire jour, les armes à la main, à travers des myriades d'ennemis et leurs pertes ont été effroyables. Ils étaient de toutes parts environnés et frappés de coups de baïonnettes. Enfin, ils réussirent, après des efforts inouïs, à se frayer un chemin jusqu'au haut de la colline. Leurs rangs étaient bien éclaircis, et ils avaient perdu près de 500 hommes. On retrouva ensuite le cadavre de sir George Cathcart, qui avait reçu une balle dans la tête et trois coups de baïonnette dans le corps. Dans cette lutte, les Russes se sont livrés aux actes de la plus affreuse barbarie: ils perçaient de leurs baïonnettes les blessés à mesure qu'ils tombaient!

POPULATION DE LA RUSSIE.—L'Almanach de l'Académie impériale des sciences de Saint-Pétersbourg, pour 1849 assigne à la Russie d'Europe 60,-628,700 habitants, ce qui porterait la population totale de l'empire à 66,428,-200.

Elle était, en 1722, de 14 millions; en 1762, de 20 millions; en 1795, de 36 millions; en 1818, de 45 millions et demi; en 1824, de 50 millions; en 1832, de 59 millions 673,260 (selon Kœppen); en 1842, de 62 millions et demi (selon Berghaus).

Ces augmentations proviennent des conquêtes de la Crimée, du Caucase, de la Pologne, de la Finlande, etc., lesquelles adjonctions de territoire ont plus que doublé l'étendue qu'avait l'empire en 1792. L'augmentation de 4,-500,000 entre les années 1818 et 1824 constate un accroissement de population d'un dixième en six ans, et du double en soixante ans, d'après lequel M. Stehekaloff avance qu'en 1892 la Russie aura 130 millions d'habitants.

Schnitzler prétend que l'accroissement annuel de la population est de 660,000 âmes, ce qui doublerait la population russe en cent ans. Cependant, en étudiant les chiffres qu'il donne pour les naissances et les décès de 1840, on a 2,000,482 naissances et 1,691,732 décès; l'excédant annuel n'est donc que de 308,750. D'après ce chiffre il faudrait un peu plus de deux cents ans pour doubler la population russe, ce qui est à peu près d'accord avec ce qui se passe en France, où la population est censée doubler en deux cent cinquante ans.

NAUFRAGE D'UN NAVIRE D'ÉMIGRANTS.— Les côtes des Etats-Unis ne sont pas les seules à voir des catastrophes. On communique de Neuharlingersyk, le 8 novembre, à la *Gazette du Weser*, les détails suivants sur le naufrage de la *Johanna*, portant des émigrants en Amérique.

" Dans la matinée du 6, vers dix heures, nous vîmes un navire s'approcher rapidement de l'île de Spiekeroog et y échouer quelques instants après. Nous ne reconnûmes que trop tard dans le bâtiment naufragé un vaisseau-barque ayant des émigrants à bord. Assailli par la tempête, une voie d'eau s'était déclarée, et aux cris de l'équipage il avait cherché un endroit sur la côte où il pût aborder. Malheureusement, il échoua trois heures avant la marée, et, pendant au moins six heures, le navire resta exposé aux assauts de la lame et du vent.

" La lutte fut terrible. Poussé dans tous les sens, le navire était sans cesse inondé par les flots qui venaient s'abattre sur lui, et ne se retiraient jamais sans quelque victime. Enfin le grand mât fut emporté, et il écrasa dans sa chute un nombre considàrable de naufragés. Des témoins oculaires affirmaient que, pendant quelques instants les vagues furent rougies du sang de ces malheureux. On peut se faire une idée de la catastrophe en remarquant que partout où l'on n'a pu recueillir les restes intacts des victimes, on pêchait en même temps des membres détachés de leurs troncs. Quatre-vingt personnes ont perdu la vie.

" Mais l'émotion était bien plus pénible encore lorsqu'on jetait les yeux sur ceux qui échappèrent à la mort. On était parvenu à sauver 138 passagers défigurés en partie par des blessures et en partie livrés au désespoir. Presque tous avaient perdu un être qui leur fut cher. Deux fiancés avaient été engloutis. Une jeune fille, rappelée à la vie, demandait avec désespoir qu'on lui rendit ses parents et ses sœurs ; tous avait péri. Un enfant âgé de quelques semaines à peine fut recueilli, mais la mort l'avait privé de sa mère. Une enfant de quatre ans pleure sa mère, avec laquelle elle allait rejoindre son père en Amérique. Les restes brisés d'une femme furent rejetés sur la côte ; c'était la mère de l'un des orphelins."

L'INVENTEUR DU PAPIER. — Dans un humble cottage près de Londres, vient de mourir dans l'obscurité un de ces hommes qui par leurs découvertes sont regardés comme une des gloires de notre siècle. C'est M. Henri Fourdriner, Français d'origine, inventeur de la mécanique à fabriquer le papier. M. Henri Fourdriner était né à Londres le 11 février 1766. C'est en 1800 qu'il inventa la première machine à fabriquer le papier. De 1800 à 1807, associé avec son frère , ils dépensèrent 1,500,000 francs à y apporter cette perfection qu'on a tant admirée depuis et dont les résultats moraux et matériels sont réellement incalculables. "Jamais, dit M. Lawson, l'imprimeur du *Times*, dans un rapport à la chambre des communes, le 25 avril 1739, jamais sans cette invention on n'aurait pu répandre dans le monde ces masses de journaux, de brochures, d'imprimés de toute sorte, qui sont aujourd'hui véritablement indispenssable."

JOURNAUX.—Le premier journal établi dans l'Amérique du Nord fut le *Boston News letter*, dont le premier numéro parut le 24 avril, 1704 il y a déjà 150 ans.

Le Révérend J. Aspinwall avait fait la remarque que les anciens n'avaient compté que sept merveilles dans le monde. S'ils avaient possédé une presse, ils en auraient eu une huitième, plus merveilleuse et de plus de valeur que toutes les autres mises ensemble.

Le *Times* de Londres ne donne pas une seule copie gratis. Ses éditeurs sont obligé d'en acheter une pour lire chez eux.

Le Révérend Hubbard Winslow observait que peu d'hommes conféraient autant de bien au monde que les bons éditeurs, et que peu faisaient autant de mal que les mauvais.

Le sort de la première presse dont on fit usage dans la Californie a quelque chose de singulier. Elle a voyagé de New-York à Mexico, de là à Monterey, et à San-Francisco, puis de là à Stockton et à Sonora et finalement elle a été amenée à Columbia. Partout elle a fait son devoir, mais le shériff ayant menacé de la saisir parceque le dernier acheteur n'avait pas payé un billet dû à son dernier

propriétaire, le peuple décida de sauver cette presse pionnier d'une telle ignominie, c'est pourquoi il en fit un feu de joie, et ses cendres furent bientôt dispersées par les vents.

L'Empereur Nicolas est tellement en faveur de l'éducation populaire, qu'il autorise la publication de trois papiers nouvelles par chaque million de ses sujets. Leur contenu est soumis néanmoins à l'approbation royale avant d'être imprimé.

En jetant un coup d'œil sur les files des vieux journaux de Boston, on retrouve constamment les noms de ses citoyens les plus riches.

La vie d'un éditeur est employée à donner de la célébrité aux gens de mérite ; il est conducteur du char qui transporte les grands talents vers l'immortalité.

Les vississitudes de la propriété des journaux sont très frappantes. Un journal à Philadelphie, qui avait une circulation de 15,000 est tombé dans l'espace de deux mois à 3,000; tandisque le *London Weekly Chronicle*, qui publiait 120,000 copies par semaine, fut réduit à trois mille en très peu de temps en changeant de propriétaire.

Le *American Messenger*, le journal mensuel de la Société de *Tracts* est celui qui a la plus grande circulation dans les États-Unis; il tire 225,000 copies.

UN MOT DE FRANKLIN. Lorsque je vois des journaux dans une maison, disait Franklin, j'y trouve toujours des enfants intelligents; mais quand il n'y en a pas, ils sont ignorants sinon méchants." Les familles qui ne prennent pas de journaux ne savent pas de quel grand moyen d'instruction elles se privent; et il est triste d'entendre dire à des personnes qui dépensent une centaine de piastres par année pour *leur corps*, qu'elles n'ont pas le moyen de souscrire à un journal. Cela montre qu'on apprécie bien peu l'instruction et les jouissances de l'esprit.

On rapporte qu'à Manchester (N. H.), un prêtre romain n'a pas voulu baptiser un enfant parceque les parents voulaient l'appeler *Franklin*. Le prêtre a notifié son refus en disant qu'il n'y avait pas de saint de ce nom ! On aurait dû lui demander qui lui avait appris ce fait important.

L'Alliance de la Tempérance, en Angleterre, a décidé de réaliser un fonds de £50,000 pour faire de la propagande dans le but d'obtenir une loi dans le genre de celle du Maine sur les boissons enivrantes.

M. DE SANCTIS.---Ce monsieur ayant déclaré ne pouvoir travailler avec M. Meille à Turin, a été appelé par la Table Vaudoise à occuper une chaire de théologie à La Tour. On l'invite à quitter Turin et à commencer par donner un cours d'histoire ecclésiastique, à titre d'essai.

Un Américain du nom de Doss, qui avait rendu de grands services à Chammoroo, Président de l'Amérique Centrale, est mort vers le milieu de l'été dernier, et comme il était protestant, le clergé lui refusa une place dans le cimetière, mais Chammoroo le fit enterrer avec les honneurs militaires et obligea les prêtres, sous peine de mort, de chanter vingt cinq messes pour le repos de son âme ! Ce serait une question importante pour les casuistes romains de savoir si des messes chantées dans de telles circonstances ont quelque effet. Nous recommandons le sujet aux pieux écrivains de la *Minerve* et de la *Patrie*.

PUNITION D'UN BEDEAU. On nous apprend que le bedeau de la Pointe-aux-Trembles ayant frappé M. Etienne, un protestant canadien de l'endroit, a été cité devant les tribunaux et condamné à payer une amende ainsi que les frais du procès. Il y a des individus qui s'imaginent qu'il n'y a pas grand mal à battre les protestants et qu'ils peuvent échapper aux punitions de la loi. Il faut nécessairement qu'ils soient éclairés à cet égard, et un bon moyen de le faire, c'est de les citer devant la justice, toutes les fois qu'il se permettent des actes d'intolérance.

"CHOWAN FEMALE COLLEGIATE INSTITUTE."—Nous avons reçu une jolie brochure contenant le nom des élèves de cette institution, ainsi que le cours d'études qui y est suivi. Cet établissement d'éducation, situé à Murfreesboro', dans la Caroline du Nord, nous paraît être un des plus élevés qui existent. Le cours d'études y est aussi étendu et aussi solide que celui des colléges, et les jeunes demoiselles qui le suivent jusqu'à la fin obtiennent des diplômes comme les messieurs dans ceux-ci. Ce prospectus expose le cours d'études d'une manière très satisfaisante et répond aux objections que l'on peut faire contre un système d'enseignement aussi élevé pour les personnes du sexe. Il nous semble que des établissements supérieurs d'éducation pour les demoiselles sont absolument nécessaires, si l'on veut que celles qui sont appelées à exercer une si grande influence dans le monde soient à la hauteur de leur position. L'éducation de la femme a été trop négligée jusqu'ici, et il importe qu'elle soit instruite, que son esprit soit cultivé et fortifié de manière qu'elle soit la digne compagne de l'homme.

Les demoiselles délicates du Canada ou du Nord des Etats-Unis, pourraient, ce nous semble, passer l'hiver d'une manière très utile dans le "Chowan Female Collegiate Institute," et si leurs connaissances étaient suffisantes, elles pourraient au bout d'un ou deux ans obtenir le diplôme de l'institution.

LE VENDREDI.—Ce jour que toutes les populations regardent avec un effroi superstitieux, et dont elles paraissent redouter l'influence fatale, assez, pour ne point entreprendre un nouvel œuvre, mérite que nous l'examinions au moins un moment. Chez les catholiques, pour lesquels il est un jour de salut, il devrait être moins craint que parmi les autres religions et il l'est certainement davantage. Comment le vendredi s'est-il enveloppé de tant de terreurs, nous ne saurions le dire, pas plus que nous ne pourrions expliquer la peur qui saisissait les Romains à l'aspect d'une couleuvre traversant la route; et celle qui épouvante encore tant de bonnes femmes, sinon tant d'hommes, au cri du nibou ou de l'orfraie. Quelques souvenirs historiques de ce pays réconcilieront, avec le vendredi, qui n'est pas plus maudit que les autres jours de la semaine, les esprits les plus récalcitrants.

31 août 1492, vendredi, Christophe Colomb met à la voile pour les grandes découvertes.

12 octobre 1492, vendredi, il découvre terre.

4 janvier 1492, vendredi, il repart pour l'Espagne et y annonce son succès.

15 mars 1493, vendredi, il arrive à Palas.

22 novembre 1493, vendredi, il arrive à Hispaniola, dans son second voyage.

13 juin 1494, vendredi, il découvre le grand continent américain.

5 mars 1496, vendredi, Henri VII d'Angleterre donne une commission a Jean Cabot, pour l'Amérique.

7 septembre 1555, vendredi, Melendez fonde Saint-Augustin.

10 novembre 1620, vendredi, les Pélerins entrent dans le hâvre de Providence-town.

22 décembre 1620, vendredi, ils débarquent à Plymouth.

22 février 1732, vendredi nait George Washington.

17 juin, vendredi, prise de Bunker Hill.

11 octobre 1780, vendredi, la trahison d'Arnold est découverte.

19 octobre 1781, vendredi, reddition d'Yorktown.

5 juillet 1776, vendredi, John Adams, soutenu par Richard Henry Lee, demande que les Colonies Unies soient déclarées libres et indépendantes.

En présence de ces faits, il n'y a pas beaucoup à trembler devant le vendredi.

MÉDAILLE DE BRONZE ACCORDÉE A M. J. BARBEAU, DE QUÉBEC.—Notre compatriote M. J. Barbeau, cordonnier-bottier, a reçu à la dernière exhibition universelle de New-York, une médaille de bronze, pour les divers objets de son art qu'il y avait exposés.

Cette honorable distinction pour cet intelligent ouvrier doit servir d'encouragement à tous ceux qui, comme lui, ont l'amour de leur profession et qui cherchent à perfectionner ses produits. —*Journal de Québec.*

Double Persecution.

Nos lecteurs se rappellent la violente attaque dont M. André Poissant, vieillard de plus de soixante ans, son fils Basile et M. Louis Pollens ont été dernièrement l'objet à la Rivière-Noire, et ils apprendront sans doute avec peine que non seulement les coupables n'ont pas été punis, mais qu'ils ont mis le comble à leur cruauté, comme on va le voir.

Un certain nombre d'individus accusés d'avoir pris part au crime furent amenés devant les magistrats de Russeltown, et M. A. Poissant déclara sous serment que deux d'entre eux, les nommés McGill et Beauvais étaient au nombre de ceux qui ont cherché à l'assommer. Mais ceux-ci trouvèrent trois amis qui de leur côté firent serment que dans le moment où s'était commis le crime, les accusés étaient chez un voisin, et les magistrats ne purent alors les condamner. Or, ces derniers, voulant pousser la méchanceté jusqu'à ces dernières limites, firent arrêter M. Poissant sous l'accusation de parjure et le firent amener en prison, à Montréal, mercredi de la semaine dernière. Il était trop tard pour le faire sortir ce jour-là, mais le lendemain des amis se portèrent cautions et le firent mettre en liberté.

M. Poissant devra comparaître au mois de mars prochain, et sans doute il ne sera pas trouvé coupable d'un crime dont il est parfaitement innocent; mais cette arrestation entraînera des dépenses de temps et d'argent, et c'est une véritable persécution. Nous espérons que les amis de la liberté religieuse et surtout les chrétiens évangéliques s'empresseront de contribuer de leurs fonds pour les dépenses de ce procès.

Nous ne devons pas oublier de dire qu'après l'arrestation et pendant le voyage de la Rivière-Noire à Montréal, M. Poissant a été bien malade et que dans ce triste état il a dû essuyer les insultes et les outrages de plusieurs Canadiens et Irlandais catholiques romains, chez lesquels il paraît que le fanatisme a étouffé tout bon sentiment. L'huissier entr'autres, un nommé Hamelin, a pris une part active dans ces outrages: il mérite d'être destituée.

Nous croyons devoir faire connaître au public que lors de la tentative d'assassinat (car nous ne pouvons qualifier autrement l'attaque violente dont nous avons parlé) il se trouvait des armes dans la maison, et MM. Poissant et Pollens auraient pu s'en servir contre leurs ennemis, mais ils n'ont pas voulu le faire; ils ont craint de tuer quelques-uns de ces misérables, quoiqu'il eussent pu le faire légitimement dans un cas semblable.

Nous sympathisons vivement avec ces frères persécutés et nous espérons encore que les coupables seront punis. Il nous a paru bien triste de voir un vieillard malade traîné en prison pour avoir rendu témoignage contre des persécuteurs, et alors qu'ils portaient encore sur sa personnes les marques de violence la plus sauvage. Cependant nous avons été heureux de voir que les victimes du fanatisme, supportaient patiemment leur épreuve et n'avaient aucun sentiment de vengeance contre leurs persécuteurs. S'ils travaillent à l'appréhension des coupables, c'est pour faire respecter la loi du pays et les droits sacrés des citoyens qui ne peuvent être foulés aux pieds sans que la société en souffre.

LE KAMTSCHATKA

ET PETROPOLOWSKI.

La tentative récente des flottes anglaise et française sur Petropolowski, le port principal du Kamtschatka, appelle naturellement l'attention sur cette localité.

Mc Culloch, dans son dictionnaire géographique, parle du Kamtschatka comme étant connu des Russes en 1696, époque à laquelle Wladimir Atlassow envahit cette péninsule et la soumit en partie à Pierre-le-Grand; la conquête en fut achevée en 1706. Depuis ce temps, un tribut régulier de fourrures fut payé au gouverneur d'Irkoutsk. Le Kamtschatka se divise en quatre districts, dont chacun est gouverné par un *tsiou*, ou lieutenant, dont les fonctions consistent à conserver la paix, à faire exécuter les ordres du gouvernement et à percevoir le tribut, dont la quotité varie selon le caractère du gouverneur

et la faveur dont certains individus jouissent auprès de lui.

Le commandant des troupes réside à Petropolowski, érigé en chef-lieu depuis quelques années. La population est restée pourtant peu considérable : il y a vingt ans, elle ne dépassait pas 700 âmes, et celle de l'ex-capitale, Nishin-Kamschatk, s'élevait à peine à 150 ; Bolcheresk, petit port sur la côte ouest, n'avait que 200 habitants ; enfin, la population entière du Kamschatka, en 1838, était estimée de 4,500 à 5,000 âmes, dont 1,500 Russes.

Les indigènes de la péninsule peuvent se diviser en deux tribus ; les Kamschatdales et les Koriaks ; leurs traits rappellent la race mongole ; cependant, Cochrane et Langsdorff les ont rangés parmi les Esquimaux.

On dit que les Kamschatdales sont timides et hostiles envers les étrangers, quoique naturellement intelligents et très hospitaliers ; on a remarqué que leur niveau moral s'est abaissé par suite de l'introduction parmi eux des condamnés sibériens et des garnisons russes à Pétropolowski ; depuis lors, l'ivrognerie à fait des progrès sensibles, et la terrible *eau de feu* menace d'anéantir les Kamtschatdales, comme elle a anéanti les Indiens de l'Est de l'Amérique septentrionale; cette tribu vit du produit de la pêche et de la chasse, et, dans quelques localités, se livre à l'agriculture ; pour leurs voyages, ils se servent de chiens en guise de chevaux ; on connaît la docilité de ces animaux et leur patience admirable à supporter la fatigue, la faim et la soif pendant plusieurs jours.

Les Koriaks, situés au Nord de la péninsule, sont tout à fait nomades ; ils vivent presque totalement du produit de leurs troupeaux de rennes, ces animaux leur fournissant à la fois boisson, aliment, vêtement et moyens de transport. Il est difficile d'estimer leur nombre, et ils n'ont jamais été compris dans les recensements que nous avons donnés plus haut.

Le Kamtschatka forme la péninsule la plus au nord-est de l'Asie, entre 51-62 degrés latitude Nord et 156-167 degrés longitude Est (Greenwich) ; sa longueur est de 800 milles, et sa largeur varie de 100 à 250 milles ; la superficie est d'environ 80,000 milles.

La côte est généralement hérissée de falaises, surtout à l'Est, et, vue de la mer, présente l'aspect d'un rocher stérile et désolé. Dans l'intérieur, cependant, il y a des plaines considérables très propres à la culture. Les collines qui sillonnent la péninsule dans toute sa longueur sont volcaniques, et beaucoup d'entre elles sont de vrais volcans en éruption. Le climat est froid, quoique pas autant que le disent quelques voyageurs. Des vents très âpres et d'épais brouillards règnent généralement sur les côtes ; cependant on ne saurait considérer le climat comme malsain, les habitants étant en général robustes.

La végétation est maigre, autant par la négligence de l'homme que par la stérilité naturelle du sol. Le seigle, l'orge, les pommes de terre, les choux, les navets, le chanvre et le lin, etc., viendrait facilement avec un peu de soin et de culture ; mais les habitants sont complétement absorbés par la pêche et la chasse qui leur ôtent toute espèce de goût pour les paisibles travaux de l'agriculture. Les quelques essais qui ont été faits dans cette dernière branche des occupations humaines, ne datent que de 1810.

Leurs forêts se composent de sapins, de peupliers, de cèdres, de saules, de genièvres, etc. Les animaux sont l'ours, le lynx, la loutre, le castor, le renne, plusieurs espèces de renards, la martre zibline, etc. On exporte environ 30,000 fourrures par an, presque toutes de renard ou de zibline.

Le commerce du Kamtschatka est peu étendu, grâce aux exactions des gouverneurs russes, dont la cupidité s'exerce presque sans contrôle, vu la distance de Saint-Pétersbourg, ou même de Tabolsk. Les taxes sont levées en fourrures, et le peuple se plaint amèrement de ce mode arbitraire de perception.

Livrés ainsi à la discrétion arbitraire des gouvernants, craignant toujours de voir leur échapper les fruits de leur travail, les habitants cherchent peu à augmenter leur prospérité. Ils ne travaillent que pour subvenir aux besoins les plus immédiats sans ce soucier d'un

confortable qu'ils n'auraient aucune garantie de conserver. Les Russes et les Hollandais exportent de Pétropolowski des fourrures et du poisson séché et importent en échange du riz, de la farine, du café et de l'eau-de-vie.

Un tel pays et de tels habitants ne sauraient être d'une grande importance politique. Mais le port même de Pétropolowski, comme abri en hiver et place de dépôt en tout temps, est de la plus grande importance pour les navires russes qui croisent dans le Pacifique.

Ce port est à l'extrémité sud-est de la péninsule, par 53 degrés de latitude, et 154 degrés de longitude Est, (Greenwich).

BALAKLAVA.

Voici quelques renseignements d'une date toute récente, sur le port de Balaklava, emprunté au récit d'un voyageur anglais, M. Laurence Oliphant, dans un ouvrage intitulé : *Saint-Pétersbourg et Moscou :*

En sortant de la vallée de Baldar, la route traverse des bois et gagne une contrée rocheuse, couverte d'arbrisseaux. Le paysage, bien qu'agréablement accidenté, ne présentait rien qui fût digne de remarque. Tout à coup, nous nous trouvâmes en présence d'un grand brick, se balançant sur une sorte de lac pittoresque. A peine pouvais-je croire que ce tranquille canal, entouré de tous côtés de montagnes escarpées, fût la mer même qui s'étendait devant nous la veille.

Le port de Balaklava, nom qui doit dériver de *Bella-Chiave*, est complètement enclavé dans la terre. Il était autrefois le rendez-vous ordinaire des pirates, et l'on dut en fermer l'entrée en y tendant des chaînes. Tout vaisseau qui a une fois franchi cette passe dangereuse, peut braver le plus violent orage dans les eaux paisibles de Balaklava, car le port est protégé, du côté de la mer, par un long promontoire sur lequel s'élève le vieux fort génois.

La moderne colonie grecque de Balaklava se trouve aujourd'hui même où l'on suppose que fut jadis l'ancienne colonie de Klimatnm. Elle occupe un site charmant sur le bord de la mer, au pied de la forteresse. Le village, composé de jolies maisons blanches qu'ombragent de hauts peupliers, contient une population d'Arnautes : c'est le nom que les Tartares ont donné à ces Grecs lorsque, soldats de l'empire russe, ils prirent part à la guerre qui se termina par la conquête de la Crimée.

En considération des services rendus, l'impératrice Catherine II leur permit de sétablir dans le vieux port génois de Anibolo ou Balaklava, où ils résident encore aujourd'hui conservant leur ancienne religion, leurs mœurs et leur langage ; on les emploie au service de la douane, occupation à laquelle les avaient préparés leurs anciennes habitudes de pirates. Ils jouissent de nombreux priviléges et ne sont pas exposés à être appelés au service actif pendant plus de quatre mois de l'année. Beaucoup d'entre eux sont marchands et boutiquiers dans les autres villes de la Crimée.

Balaklava est par elle-même dénuée de toute importance commerciale. Il faut, sans doute, attribuer en grande partie ce fâcheux résultat aux ravages destructeur du ver dont les eaux du port sont infestées, et qui finit, par perforer complètement les coques des navires.

L'INSTITUT NATIONAL.

En annonçant la fondation de l'Institut National, il y a environ deux ans, nous faisions remarquer que cette société avait pour but, sinon de détruire l'Institut Canadien, au moins de contrecarrer son influence. Nous disions en même temps que le public saurait bien à quoi s'en tenir sur *l'amour des lumières* dont les fondateurs de cette nouvelle association se sentaient tout-à-coup épris ; que l'on se demanderait sans doute pourquoi ils n'avaient rien fait avant cette époque, et avaient attendu que la jeunesse de Montréal eût pris l'initiative et eût fondé l'Institut Canadien, pour manifester leur amour de la science et de l'instruction. Nous terminions par ces mots : " Ah ! messieurs de l'Institut National, vous vous êtes mis en route un peu tard, et il est grandement à craindre qu'étant devenus si vieux avant de commencer à marcher, vous n'avanciez qu'à pas chancelants dans la voie

du progrès, si tant est que vous désiriez y marcher. Nous aurons beaucoup de plaisir à vous voir à l'œuvre."

Nos prévisions n'ont pas tardé à se réaliser : après avoir végété pendant deux ans l'Institut National a rendu le dernier soupir et ses amis n'ont pas même eu la charité de faire sonner la plus petite cloche de la ville pour annoncer ce décès. Il ne faut cependant pas être trop sévère à leur égard, et pour notre part nous sommes très-disposé à les justifier. Ils se sont sans doute dit : l'Institut National étant venu au monde sans vie, n'ayant jamais eu d'existence réelle, ce que nous voyons maintenant, ce n'est pas proprement la mort, mais plutôt la *décomposition* de ce corps : il n'est nécessaire donc ni de glas, ni de service funèbre. Contentons-nous de faire disparaître à la faveur du silence et des ténèbres de la nuit ce cadavre qui commence à sentir, et le public ne s'en apercevra pas." Ces messieurs ne raisonnaient-ils pas parfaitement ? Que peut-on trouver à redire à leur langage ou à leur conduite dans cette occasion ?

Cependant quelques précautions qu'ils aient prises pour ensevelir secrètement le pauvre défunt, ils n'y ont pas réussi : les murs parlent, dit un proverbe populaire, et il est difficile en effet de rien faire en secret. Nous avons donc appris quelques-unes des circonstances de la fin dernière de l'Institut prétendu National, et nous les publions pour l'instruction de nos lecteurs.

Il y a quelques semaines, les fondateurs de cette société, voyant que l'Institut Canadien s'établissait sur une base toujours plus solide et que les portes de l'enfer, nous voulons dire les portes de l'Institut National ne pouvaient pas prévaloir contre lui, résolurent de fermer boutique et de liquider, c'est-à-dire de faire passer la société de vie à trépas. Rien n'était plus facile, et dans un instant l'arrêt fut exécuté.

Ces messieurs avaient quelques livres et quelques meubles qu'ils se partagèrent en famille, afin d'être en mesure de payer les dettes de l'association : chacun put donc contribuer par un ou plusieurs achats à la liquidation des affaires de la société, et l'on dit que les meubles furent pour le moins autant recherchés que les livres, quoique ceux-ci dussent être très-bons, approuvé qu'ils étaient par les autorités ecclésiastiques : cette circonstance est une nouvelle preuve de l'amour des lumières de ces messieurs ! Ayant donc tout réglé et payé honnêtement les créanciers, ils se disent un adieu amical et se séparent sans même verser une larme. Ainsi finit cette noble institution qui avait été placée sous le patronage de Sa Grandeur l'Evêque de Montréal, et qui était destinée, au dire de ses fondateurs, à faire un bien immense dans le pays, et en particulier à préserver la jeunesse de Montréal du danger de la liberté de penser, de réfléchir, et de s'instruire !

Au point de vue catholique-romain ou si l'on veut des Jésuites, l'Institut National avait une importante mission, celle de mettre un épais bandeau sur les yeux des jeunes gens, de leur interdire l'usage de la raison et de les retenir dans la soumission passive au clergé. Il y a quelques années une société de ce genre eut peut-être réussi, mais heureusement que les temps sont changés. Les jeunes gens de Montréal, ainsi que leurs confrères plus âgés, ont le sentiment de leur dignité et de leurs prérogatives comme êtres rationels et pensants ; ils ne veulent être baillonnés par qui que ce soit, et ne sont nullement disposés à se laisser imposer un joug avilissant. C'est dire qu'une association du genre de celle de l'Institut prétendu national ne pouvait vivre longtemps parmi eux : elle renfermait un germe de mort ET DEVAIT finir pitoyablement.

Après avoir annoncé la triste fin de l'Institut National, nous ferons bien de jeter un coup d'œil sur les principes qui ont présidé à sa fondation et de voir quelle est la maladie qui a si tôt mis fin à sa malheureuse existence. Quels étaient les principes d'organisation de cette société ? La constitution qui vient de nous tomber de nouveau sous la main va nous l'apprendre.

1o Cette association était aristocratique et hiérarchique. Les fondateurs et leurs adjoints devaient seuls composer le bureau de direction : ces messieurs payaient au moins $20 d'entrée et avaient l'entier contrôle de la société. Les autres membres payaient au moins $2 par année et n'avaient aucune

part dans l'administration : ils étaient entièrement à la merci des fondateurs.

2o Le choix des sujets de discussion était laissé au bureau des aristocrates ou des vieillards retardataires, et l'on ne devait admettre aucun sujet contre le clergé et le gouvernement. C'était d'un seul coup fermer la porte à toute question de progrès social et moral. Aussi les discussions n'ont pas duré longtemps ; les sujets ont été bientôt épuisés et le silence de la tombe n'a pas tardé à y régner. Les sujets d'essais et de lectures étaient soumis aux mêmes règlements, et une disette encore plus écrasante s'est manifesté dans ce genre de travaux qui ont été complètement nuls :

3o Les membres présents à une discussion ne pouvaient pas se prononcer sur le mérite de la question discutée : il fallait chaque fois nommer un comité pour décider la question. " La discussion terminée, disent les règlements, il sera nommé un comité de trois membres pour faire un rapport sur la discussion et soumettre des conclusions." Et ces conclusions devaient demeurer sur la table jusqu'à la séance suivante, à laquelle elles devaient être mises aux voix !

4o Enfin le comité de la bibliothèque devait s'entendre avec une personne choisie par l'évêque de Montréal pour le choix et l'admission des livres. C'était prendre une bonne mesure pour exclure les grands ouvrages modernes de science, d'histoire, de littérature et de philosophie, et pour former une bibliothèque de sacristie.

Une société littéraire organisée d'après de telles principes, placée sur une semblable base et composée d'hommes qui n'ont jamais eu à cœur l'instruction de la jeunesse, une société de ce genre, disons-nous, n'était pas destinée à vivre. Elle pouvait soutenir pendant quelque temps une Salle de Nouvelles et une Bibliothèque — quelques louis suffisent pour cela —mais elle ne pouvait rien faire de plus. Pour qu'une association littéraire prospère, il faut que ses membres soient animés d'un sincère amour des lumières, qu'ils aient des vues élevées et qu'ils ne craignent pas la liberté de discussion. C'est alors seulement que l'on peut prospérer, s'instruire et répandre le bienfait des lumières au dehors. C'est là la voie dans laquelle est entré l'Institut Canadien de Montréal, et, grâce à ses principes libéraux, il est devenu un foyer de lumière pour le pays et le défenseur des intérêts du peuple canadien-français. Voilà la belle mission dont cette société est maintenant chargée, tandis que les autres sociétés du même genre qui se sont placées sous une influence aristocratique et cléricale, ne font que végéter et ne jettent que les clartés nauséabondes d'un lumignon fumant.

Ces faits sont certes significatifs et sont bien propres à ouvrir les yeux des hommes instruits et, à leur montrer où sont les éteignoirs et les obscurantistes.

Protestants et Chretiens.

Ces deux termes ne signifient pas absolument la même chose, car on peut être protestant sans être chrétien évangélique. Il y a deux classes de protestants, et au Canada comme ailleurs, ces deux classes se distinguent, l'une de l'autre, d'une manière assez tranchée. Nous croyons devoir en présenter l'esquisse à nos lecteurs, afin qu'ils ne soient pas exposés à juger du christianisme évangélique par la conduite, les tendances ou les doctrines de certains protestants, qui n'ont de protestant que le nom, ce qui serait évidemment injuste.

Les individus que nous avons en vue, sont nés de parents protestants ; ils ont été élevés, jusqu'à un certain point, dans les principes du christianisme réformé, et il est possible qu'ils assistent assez régulièrement au culte évangélique. Mais, ne nous y trompons pas : ou ils n'ont été admis dans aucune église, ou ils ne l'ont été que d'une manière extérieure et sans que leurs cœurs aient été touchés.

En général, ces protestants de naissance ou de nom, ne font aucune profession de piété, et les plus francs d'entre eux avouent, sans difficulté, qu'ils ne sont pas chrétiens ; ceux-là ne se font pas illusion sur eux-mêmes, et se connaissent assez pour comprendre ce qu'ils ne sont pas. Sachons leur gré d'être sincères et de ne pas s'affubler du manteau de l'hypocrisie.

Ceux qui conservent des prétentions à la piété, sans en avoir le droit, sont malheureusement trop nombreux ; on est chrétien si facilement, de nos jours, qu'il est peu de personnes prêtes à se déclarer indifférentes ou hostiles au christianisme.

On juge les hommes par leurs actions, comme on juge de l'arbre par son fruit, et les principaux traits du caractère de ces deux classes d'individus, peuvent être tracés en quelques mots.

Les protestants chrétiens, sans être sans faute, mènent une vie honnête, et se font respecter par leur fidélité à leurs principes, la pureté de leur conduite, et leurs dispositions généreuses et charitables. Ils sont industrieux, ne craignant pas de faire des efforts pour se soutenir, ainsi que ceux qui dépendent d'eux, et cherchant, s'ils sont pauvres, à sortir de cet état et à améliorer leur position. Ils savent que si la pauvreté n'est pas un vice, ce n'est pas non plus une vertu, et que chacun doit faire des efforts pour gagner honorablement sa vie. Ces protestants évangéliques n'hésitent pas à faire du bien à leurs semblables, et sont toujours zélés à contribuer, de leurs bourses, pour l'élévation intellectuelle, morale et religieuse de leurs semblables et surtout de leurs compatriotes.

Quant aux protestants *nominaux* (de nom), ce sont, ou des misérables, esclaves de leurs passions, ou bien, des mondains légers et étourdis, ou encore, des ambitieux qui, dans le commerce, dans la politique et partout, ne se font pas faute de fouler aux pieds l'équité, le droit et la justice. Ils montrent évidemment par leur vie, que leur conduite soit marquée par des vices grossiers ou des fautes graves cachés sous un certain vernis, ils montrent évidemment, disons-nous, que les grands et sublimes principes de l'Evangile ne sont pas la règle de leur conduite, qu'ils sont étrangers à tout sentiment religieux, et que par suite, ils n'ont aucun droit au titre de chrétien, quelle que soit, d'ailleurs, leur profession.—Il en est parmi eux, nous aimons à le reconnaître, qui se montrent moraux, aimables, de bons citoyens, et s'ils ne font pas grand bien dans le monde, au moins ne font-ils pas beaucoup de mal. Cependant, que personne ne juge de l'Evangile par ces protestants, car la religion qu'il contient n'invite pas seulement les hommes à s'abstenir des transgressions grossières, mais elle purifie le cœur, agit puissamment sur la vie, et fait porter des fruits de justice et de sainteté à ceux qui l'embrassent.

Maintenant, nous, Canadiens, nous avons eu, à plusieurs reprises, et nous avons encore lieu de nous plaindre de quelques protestants. Un certain nombre d'entre eux, chose étrange ! se sont ligués avec le clergé romain, pour dominer notre pauvre peuple et le tenir dans l'esclavage. Il n'est pas besoin de dire quelle classe de protestants en a agi ainsi.

Quelque respectables qu'ils soient, selon le monde, ce ne sont, après tout, que des protestants nominaux, des hommes qui ne méritent pas d'être appelés chrétiens, qui peuvent bien avoir conservé quelques-unes des formes de la piété, mais qui en ont renié la force, et qui sont complètement étrangers aux doctrines du christianisme évangélique.

Revenons aux bons protestants : ceux-ci ne formant qu'une petite minorité, n'ont pas encore pu agir sur les destinées sociales et politiques de notre pays. Cependant, ils cherchent à faire du bien aux Canadiens ; ils s'occupent d'eux, ils les aiment, et contribuent généreusement de leurs fonds, pour leur fournir des moyens d'instruction et d'éducation, et mettre entre leurs mains l'Ecriture Sainte, que l'église romaine redoute comme le feu. Soyons justes envers ces protestants et sachons reconnaître leurs sacrifices, remercions-les de leur générosité. Et si leurs habitudes et leurs manières diffèrent des nôtres, que cela ne nous étonne pas, et que, surtout, cela ne nous repousse pas, car, chaque nationalité a son caractère, et comme nous ne voulons pas qu'on exige de nous d'être Anglo-Saxons, de même, ne demandons pas aux Anglo-Saxons d'être Franco-Canadiens.—Il est sans doute désirable que les diverses nationalités qui peuplent notre pays, s'harmonisent de plus en plus, que les barrières qui les séparent soient brisées,

et qu'ils puissent se tendre la main comme des compatriotes, animés par des sentiments communs, mais ce glorieux résultat ne sera réalisé que par des concessions, des avances et des égards mutuels.

Ainsi donc, ayons assez de perspicacité pour distinguer l'une de l'autre les deux classes de protestants dont nous venons de parler, considérons bien que le christianisme n'est pas responsable des actes coupables qui se voient dans la vie de quelques-uns d'entre eux, sachons apprécier toutes les marques d'intérêt et d'amour qu'on nous donne, et contribuons pour notre part à l'accord et à l'harmonie, si désirable entre les habitants d'un même pays.

Les Suites de la Guerre.

La guerre d'Orient où l'Angleterre prend une part si active, aura probablement pour résultat de doubler la dette nationale de cette nation, qui est déjà si énorme. Nos lecteurs aimeront sans doute connaître dans les circonstances actuelles le montant et les causes de la dette nationale de la Grande Bretagne, et nous ne croyons faire mieux que de traduire ce qui suit d'un excellent ouvrage, intitulé : *Reforms and Reformers of England*, par M. H. C. Stanton, publié à Londres en 1853,---ouvrage qui donne de précieux renseignements sur l'Angleterre. La Grande Bretagne, dit cet auteur, est la plus riche et la plus pauvre nation des temps modernes. Son commerce qui s'étend sur toutes les mers, ses vastes et nombreuses manufactures, son agriculture et ses produits agricoles, les millions qui tombent dans ses coffres et qui proviennent de ses possessions coloniales, suffiraient si elle n'avait pas de dette, et que son gouvernement fût économiquement administré, pour faire une belle fortune à chacun de ses fils ou de ses filles. Mais son énorme dette nationale, et ses immenses dépenses de chaque année, établissent un contrepoids sérieux à sa richesse sans exemple, à son pouvoir et à son influence. Sa dette, comme un cauchemar sur le corps politique, paralyse sa force et sa vitalité. C'est à bon droit qu'on peut pire de l'Angleterre qu'elle maintient le gouvernement le plus prodigue et le plus dispendieux du monde, tandis qu'elle est écrasée sous le poids de sa dette. Quoique l'intérêt de sa dette publique empêche le développement des ressources de son peuple, et que l'armée, la marine, l'Eglise et les tribunaux tarissent toutes les sources de ses finances, elle prodigue chaque année des sommes immenses sous forme de pensions et de sinécures, aux soldats et aux *civiliens*, aux généraux, amiraux, ex-chanceliers, juges et diplomates, aux nobles en déconfiture, et à leur nombreuse suite de parens et amis, enfin, à toute espèce d'individus qui ont du crédit ou des intérêts auprès de chaque homme qui monte au pouvoir.

Lors de l'avènement de Guillaume et de Marie au trône en 1689, la dette nationale de la Grande Bretagne était de £604,000 (à peu près la moitié des revenus des douanes en Canada). A la fin de la guerre avec la France, en 1763, elle était de £138,000,000 ; à la fin de la guerre d'Amérique en 1783, de £250,000,000, au commencement des guerres continentales en 1793, de 240,000,000 ; à la fin de 1815, de £840,000,000. Ainsi l'Angleterre a dépensé £600,000,000 pour abattre Napoléon et restaurer les Bourbons et leur tyrannie. Il a été payé £57,000,000 pendant les trente dernières années, ce qui laissait avant le commencement de la guerre actuelle, une balance de £783,000,000, (balance qui sera probablement doublée par la guerre de Russie, si elle coûte autant que la guerre contre Napoléon). La population du royaume-uni est maintenant de plus de 27,000,000, sans y comprendre l'armée et la marine, en service étranger. La part de la dette pour chaque individu, serait donc de plus de £28.

La taxe directe en moyenne payée au gouvernement par chaque homme, femme, vieillard et enfant, excède £3---cette taxe étant directement ou indirectement prélevée sur les classes pauvres, non pas en argent seulement, mais en ouvrage pénible, en loyers élevés, en salaires et en gages au-dessous de la valeur du travail. Les taxes sont prélevées sur la terre, sur la viande,

sur les boissons, sur les vitres, sur les savons, sur les liqueurs, sur les fenêtres, sur les serviteurs, sur les chevaux, sur les voitures, sur les chiens, sur les papiers-nouvelles, sur le timbre, etc., etc., et sur tout ce qui sert aux besoins de l'homme. Sydney Smith, dans la Revue d'Edimbourg, donne une esquisse bien frappante de ce système de taxation qui pénètre partout. En voici l'énumération

Taxes sur tout ce qu'on aime à voir, à entendre, à sentir, ou à goûter. Taxes sur la chaleur, la lumière et la locomotion. Taxes sur toute espèce de choses sur la terre, dans les eaux ou sous la terre, sur tout ce qui vient de l'étranger ou de la provenance du sol. Taxes sur les matières premières ; taxes sur chaque valeur nouvelle qui y est ajoutee par l'industrie de l'homme. Taxes sur la sauce qui excite l'appétit de l'homme, et sur la médecine qui le ramène à la santé ; sur l'ermine du juge, et sur la corde qui pend le criminel ; sur le sel du pauvre et sur l'épice du riche ; sur le clou du cercueil et sur les rubans de la femme qui se marie. Tous doivent payer, soit qu'ils dorment ou qu'ils veillent : L'enfant d'école qui fouette son sabot taxé ; le jeune imberbe qui mène son cheval taxé avec une bride taxée sur un chemin taxé : l'Anglais qui avale un remède taxé, avec une cueiller taxée ; qui fait son testament sur du papier taxé ; et qui expire dans les bras d'un apothicaire taxé, etc. Toute sa propriété est alors immédiatement taxée de 2 à 10 pour cent. Des émoluments élevés sont exigés pour l'enterrer dans le cimetière. Ses vertus sont transmises à la postérité sur du marbre taxé, et alors il va se réunir à la cendre de ses pères pour n'être plus taxé !

Les guerres sont la principale cause de la ruine et de la taxe des peuples. Et cependant les hommes sont assez aveugles pour ne point apercevoir ce qui les ruine.

L'AMERIQUE.

(Extrait d'un journal de Paris.)

Depuis que la vapeur a mis les deux continents à quelques jours de distance, la mode est venue, en Europe, de visiter l'Amérique, et on ferait toute une bibliothèque avec les voyages aux Etats-Unis qu'on a publiés dans ces dernières années. Jamais curiosité ne fut plus légitime, et il est difficile d'imaginer un plus grand sujet d'études que cette société dont les mœurs et les idées sont si éloignées des nôtres, et dont les institutions donnent un démenti constant à notre science ou à nos préjugés. "On nous cite l'Amérique, écrivait en 1796 un homme qui avait peu de goût pour les républiques, et peu de confiance dans les démocraties, Joseph de Maistre ; je ne connais rien de si impatientant que les louanges données à cet enfant au maillot. Laissez-le grandir !" Que dirait-il aujourd'hui de cet empire qui se lève de l'autre côté de l'Atlantique, et qui demain sera bien autrement redoutable que celui dont l'Europe s'effraie en ce moment ? Car enfin il est à croire qu'un effort commun maintiendra la Russie dans ses limites actuelles, là où en arrêtant et en disciplinant cent peuples divers elle nous défend d'une nouvelle invasion de barbares, et sert la civilisation au lieu d'en être l'effroi ; mais quand, avant un siècle, les immenses vallées des Etats-Unis contiendront plus de deux cents millions d'homme de même langue et de même race, fort à l'aise sur un sol douze fois plus grand que la France et vingt-cinq fois plus grand que l'Angleterre, que deviendra l'Europe avec ses divisions et ses jalousies nationales en face de ce peuple maître des deux océans, et tout-puissant par le nombre et l'union ?

Et, sans nous inquiéter d'une lutte, que la civilisation nous épargnera peut-être, disons-nous bien qu'à rester pacifique, l'action des Etats-Unis sur l'ancien monde n'en sera pas moins sensible. Ce n'est pas en vain qu'un peuple de même souche que nous poursuit avec un tel bonheur des expériences qui nous touchent de si près. Déjà l'influence des idées américaines perce dans les réformes sociales qu'on essaie en Angleterre, aussi bien que dans les études ou les rêves politiques de l'Allemagne. Nous-mêmes nous sommes imbus de cet esprit plus que nous ne pensons ; et, malgré notre dédain des choses étrangères, nous portons aux Etats-Unis un intérêt qui ne tient pas seulement à l'héritage d'amitié

que nous ont laissé nos pères. Un instinct secret nous dit que là-bas on agite et l'on résout des problèmes où notre avenir est engagé.

Plus on se rapprochera, et mieux nous comprendrons la solidarité des deux continents, et ce que je nommerai le rôle européen de l'Amérique. En même temps que nous attirons cette société nouvelle par l'éclat de notre civilisation, elle nous tire à elle par le spectacle de sa jeunesse, de son audace et de ses succès. Cette action réciproque est visible dans l'industrie : il n'est point d'invention qui ne passe aussitôt les mers et ne devienne un bien commun ; il en est de même, quoiqu'on y fasse moins d'attention, de tout ce qui touche les sciences, les lettres, la morale, la politique ; partout on essaie de marcher au même pas. Pour les arts, le goût, la politesse, pour tous les agrémens d'une société ancienne et raffinée, nous sommes encore au premier rang, et c'est nous qu'on imite. Mais n'a-t-il rien à nous apprendre ce peuple qui a fondé sa fortune sur la plus entière liberté religieuse, en politique, en administration ? Certes, il vaudrait la peine de passer l'Atlantique pour rapporter des Etats-Unis le secret qui depuis soixante ans rend les Américains heureux et fiers de la Constitution et du gouvernement qu'ils ont choisis.

C'est donc une bonne pensée que d'aller aux Etats-Unis pour y étudier sur place un développement sans exemple dans l'histoire, et on ne saurait conseiller un meilleur usage de leur loisir à ceux qu'ennuie la vieille Europe et qui ont besoin d'apprendre ou d'oublier. Rien n'est plus doux que de suivre dans un récit bien fait la marche de ces conquérants pacifiques qui s'emparent de la solitude et portent dans le désert la foi et la liberté chrétiennes. Et, d'ailleurs, les Américains ne sont pas des étrangers pour nous. Sans doute, nous ne voyons pas en eux des frères, comme font les Anglais et les Allemands, mais nous ne pouvons pas oublier non plus que nos pères ont aussi trouvé un refuge dans cette patrie commune des proscrits. Les huguenots ont défriché les premières forêts de la Caroline, les dragonnades ont peuplé la Nouvelle-Rochelle ; les débris de Saint-Domingue sont à Baltimore et à la Nouvelle-Orléans ; la Louisiane est une de nos colonies, et des grands lacs au Pacifique, où ne trouve-t-on pas nos braves Canadiens ! Un vingt-cinquième de la population des Etats-Unis est d'origine française, et il y a quelque chose de ce mélange dans l'esprit des Américains. Par les idées et le caractère ils sont certainement plus près de nous que des Anglais.

LA VERITE EST GRANDE, ET ELLE PREVAUDRA.—La vérité peut être méprisée—elle peut être combattue ; mais elle contient un germe impérissable de grandeur et de puissance. Le gland tombe sur la terre, il végète dans le sol, et voilà qu'une faible plante paraît, exposé à être détruite par le premier souffle ; mais, nonobstant les gelées et les orages, ses racines s'implantent plus profondément dans le sol, ses branches s'étendent, sa tête s'élève comme une tour, chaque nouvelle année ajoute à sa magnificence, jusqu'à ce que, après avoir crû pendant des siècles, vénérable, il se présente à nos yeux comme le père de la forêt. Ainsi la vérité religieuse peut être considérée comme méprisable ; elle peut ne s'étendre qu'avec lenteur ; souvent elle peut être menacée d'être détruite par les sophismes de l'erreur et la rage des persécuteurs ; mais, nourrie par une influence invisible et toute-puissante, elle s'empare de l'intelligence et du cœur de l'homme et s'étend ; sa grandeur et sa beauté se développent ; sa tête s'élève triomphante au dessus de toutes ses rivales, et elle finit par se montrer assise sur un trône, reconnue par tout le monde la souveraine de l'univers.

NOUVEAU NEMROD.—Le *Southern Sentinel* d'Iberville, (Louisiane), raconte dans un de ses derniers numéros, les exploits de M. C. W. Keep, un des plus intrépides et des plus infatigables chasseurs de la paroisse. M. Keep a tué, dans le courant de la semaine dernière, cinq ours, pesant ensemble quinze cents livres. En outre de ces cinq ours, il a tué une magnifique panthère, de neuf pieds de longueur, en comptant du museau à l'extrémité de la queue, et de trois pieds de hauteur. La bête pesait trois cents livres.

ON A APPRIS la mort de M. Baour-Lormian, ce qui a fait connaître qu'il vivait encore. Cet homme de lettres, auteur tragique et traducteur du Tasse, était si oublié qu'on le croyait plus de ce monde ; il avait 88 ans, était aveugle et le doyen de l'Académie, où sa mort rend un troisième fauteuil vacant. Les concurrents sont toujours MM. Ponsards, E. Legrouvé, de Falloux et de Broglie.

ON VIENT de découvrir, dit-on, dans la paille de maïs et d'avoine, d'énormes quantités de sucre, et, par conséquent, d'alcool ; aussi une distillerie de ces matières serait-elle en train de se monter dans la plaine de St.-Denis.

UN CINCINNATUS AMÉRICAIN.—Les honneurs consulaires allèrent chercher Cincinnatus à la charrue ; la dignité de gouverneur de l'Etat de New-York a trouvé M. Myron H. Clark à son comptoir. Durant la quinzaine qui suivit l'élection, dit un témoin oculaire, quand tout le peuple de l'Etat cherchait ardemment à s'assurer du résultat, Myron H. Clark, se tenait dans son magasin, servant ses pratiques aussi tranquillement et exactement que jamais. Derrière son comptoir, il détaillait les articles de six cents aussi promptement qu'aucun de ses commis, et les dépêches télégraphiques qui lui étaient apportées d'heure en heure, n'obtenaient de lui qu'un coup-d'œil et un remerciment agréable.

Le gouverneur Clark n'est pas le premier qui ait passé subitement des affaires privées aux affaires publiques ; du comptoir au conseil. Pareilles transformations ne se présentent guère en Europe qu'en temps de révolutions violentes ; mais, aux Etats-Unis, le jeu régulier des institutions en fait la conséquence normale du vote pacifique des citoyens. La voix du peuple ne peut guère s'égarer bien loin, et le magasin de M. Clark peut nous avoir gardé un aussi bon administrateur qu'aucun bureau de Wall street. A l'œuvre on verra l'artisan.—*Courrier des Etats-Unis.*

ON VIENT de déblayer à Pompéii un grand établissement de bains, qui offre cela de remarquable, que tous les ornements en relief des plafonds sont admirablement bien conservés. L'architecture de cet édifice est dans le même beau style que celui des Thermes que l'on découvrit à Pompéii il y a environ neuf ans. Depuis une quinzaine de jours le Vésuve vomit continuellement d'épais nuages de fumée. Lorsqu'on approche l'oreille des fentes des parois du cratère, on entend un fort bruissement provenant de l'abîme, ce qui, au dire des guides du Vésuve, annoncerait une prochaine et très forte irruption.

MOYEN D'OBTENIR QUATRE RÉCOLTES DE PATATES PAR AN.—Voici un moyen bien simple d'obtenir, de la même semence de pommes de terre, jusqu'à *quatre* récoltes successives par année.

Dans les premiers jours du mois de février dernier, un cultivateur des environs de Liége a planté, suivant les procédés ordinaires, des pommes de terre d'une espèce très hâtive. Trois mois après, il a fait la récolte des nouveaux tubercules, qui se sont trouvés tous d'une très bonne qualité. Cette récolte enlevée, il a placé la mère qui l'avait fournie dans la même fosse, et vers la fin de juin il a fait une récolte plus abondante que la première, et les tubercules étaient d'une saveur également irréprochable. Cette même mère a été replantée de nouveau ; et vers la fin d'août, le cultivateur liégeois a mis à découvert une troisième récolte semblable aux deux précédentes. Enfin, la mère a été enfoncée une quatrieme fois dans le sol, et elle fournit en ce moment une quatrième récolte.

Le comice agricole de Vacougrain (Calvados), qui publie ce fait, afirme qu'il a vu plusieurs exemples de ce genre. Il est, du reste, facile d'expliquer, par la physiologie végétale, ce remarquable enfantement de récoltes successives par une même semence, dans le même sol et dans la même année.—*Moniteur.*

NAUFRAGE.—Nous apprenons la nouvelle d'une catastrophe maritime arrivée le 19 Septembre dernier, au port Elisabeth dans la baie d'Algoa. Le navire Char-

lotte chargé de troupes appartenant au 27e régiment anglais, allant de Queenstown à Calcutta, se trouvait mouillé dans la rade, où il avait relâché pour renouveller ses provisions lorsque la mer commença a grossir d'une façon inquiétante.

Il était cinq heures du soir, lorqu'un signal parti du bord annonça que le bâtiment venait de perdre une de ses ancres; la mer grossissait toujours, et bientôt la seconde ancre dérapa avant qu'il eût été possible de porter aucun secours au malheureux navire, qui tenta vainement d'appareiller pour s'élever au vent et sortir de la baie. Mais cette manœuvre ne réussit pas, et la CHARLOTTE fut lancée contre l'extrémité de la jetée, à l'opposé du mât de pavillon.

En vain essaya-t-on de lancer, au moyen de l'appareil Manby, des cordage aux naufragés: les vain la barque de sauvetage montée par des hommes intrepides, chercha-t-elle, par trois fois, à aborder le navire; les passagers et l'équipage n'eurent pas la force de lancer une amarre à ceux qui venaient à leur secours, et un grand nombre de ces infortunés commencèrent à se précipiter dans les flots, qui les brisèrent, pour la plupart, contre les roches du rivage.

Toute la population était accourue sur le rivage, et malgré le dévoûment des autorités et des habitans, 117 personnes ont péri dans ce terrible naufrage, qui s'est accompli sous les yeux de milliers de spectateurs impuissans à conjurer la fureur des élémens.

Onze femme vingt-six enfans, soixante-deux soldats et dix-huit hommes d'équipage ont succombé dans cette terrible catastophe.

NOUVELLE GRANDE VILLE.— En vertu d'une loi passée à la dernière session de la Législature d'Albany, la turbulente bourgade de Williamsburgh et le pastoral village de Bunswick ont été annexés, le 1er janvier 1855, à Brooklyn, la Puritaine. En 1834, cette dernière n'était encore qu'un village renfermant une population d'environ 24,000 âmes et dont les propriétés mobilières et foncières pouvaient s'évaluer à $15,600,000.

Vingt ans après, c'est-à-dire la semaine dernière, Bronklyn contenait 175,000 habitants et sa richesse était estimé, à $72,840,998; elle occupait déjà le septième rang parmi les grandes métropoles de l'Union. Aujourd'hui, par suite de l'adjonction qui vient de lui être faite, la cité des églises compte dans ses murs 250,000 habitants et renferme pour $88,-923,081 de propriétés imposables. La voilà donc devenue tout d'un coup la troisième ville des Etats-Unis, et le cédant seulement à Philadelphie et à New-York pour le chiffre de la population, mais non pour l'étendue de ses limites. Elle couvre en effet, 14,000 acres de terre, soit 22 milles carrés—terrain deux fois plus grand que l'ancien district de Colombie avant qu'il fût morcelé.— Sa plus grande longueur, de son extrémité méridionale dans la région de Gowanus, jusqu'à Newtown Creeck (Brunswick), est de plus de 7 milles; tandis que sa plus grande largeur, du débarcadère du ferry de Fulton street jusqu'à l'extrémité du neuvième ward, est d'environ 5 milles.

La ville actuelle est divisée en 18 wards dont chacun élit deux membres du conseil municipal.—*Courrier des Etats-Unis.*

TABLE DES MATIERES DU 1ER VOLUME DE LA REVUE DU SEMEUR CANADIEN.

Pages.
Economie Politique, 1, 25, 57, 93, 126, 185
Des Pères et de l'Ecriture Sainte, 7.
Fénélon envisagé comme écrivain, 10.
Dernière Période de la vie de Washington, 13, 34.
L'éducation populaire et le clergé romain, 16.
L'Evangile, 17.
La Bible de l'ivrogne, 18.
Du mariage et de l'Etat 20.
Que croient les Prestants ? 33.
Les Madiai de Paris.
Un méchant homme peut-il être un bon prêtre ? 53.
Pour moi je ne m'occupe pas de religion, 60.
L'Evangile et le Communisme, 61.
Petites Superstitions, 63.
Les Tables Tournantes au Tribunal de la science, 65.
Le Pape et la Nouvelle Grenade, 67.
Plaintes sur le moi, 69.
Un décret du concile d'Amiens, 70.
La Tenure Seigneuriale et la Presse du Bas-Canada, 71.
Questions et Réponses sur le Purgatoire, 73.
De l'Ecole Normale, 74.
Avantages du travail, 80.
La Chine, 82.
Les Jeunes Filles des manufactures de Lowell, 86.
Le Protestantisme en Autriche, 90.
Les ennemis de la liberté de conscience, 92.
Nos Recueils Périodiques, 96.
Faut-il mourir dans la religion de ses pères, 97.
De l'usage des Corsets, 98.
Rôle du Catholicisme dans la crise des dernières années, 99.
La fiancée, 101.
Nostradamus et ses commentateurs, 101.
Reschid-Pacha, 109.
L'Univers Religieux, journal de la police, 111.
Massacre des Albigeois, 113.
L'Institut de Beuggen, 118.
L'église romaine et la Bible, 119.
Statistique, 120.
L'Eglise dans le monde et le monde dans l'Eglise, 121.
L'ouverture de l'Inquisition à Rome en 1849, 123.
Qu'est-ce que la Bible ? 124.
L'éducation des colléges, jugée par M. Dessaulles, 132.
Conjuration d'Amboise. 137.
Le Passage du Nord, 158, 177.
Le Français au Canada, les "Liqueurs Spirituelles," 170.
Essai de Critique sur la Case de l'Oncle Tom, 172.
L'empereur de la Chine, 176.
La Noble Vengeance, 176.
L'Esprit de l'Avenir, 183, 202, 227.
Silvio Pellico, 205.
Le miroir et exemple moral des enfants, 211.
La Baltique et ses rives, 215.
Population de Paris et de France, 216.
La Bible abandonnée, 217.
La Revue des deux Mondes et le Protestantisme, 217.
Du Pape et de la Papauté, par E. Pelletan, 222
La Bible et la colonisation des Etats-Unis, 225.
Le Bon Vieux Temps, 228.
Les Emigrants et les Exilés. 229.
L'Amour de l'Education, 230.
Le Culte de Famille, 231
Histoire de France par L. Rauke, 231.
Les Eglises à Londres, 233.
D'une classe particulière de Somnambules, 233.
Stérilité littéraire du Canada, 234.
Jacquard, ouvrier en soie, de Lyon, par Lamartine, 235.
Affectation, 250.
Quand on veut, tout est possible, 251.
L'Union, 251.
Nouvelle-Orléans, 252.
Insuffisance des lumières naturelles en matière de religion, 252.
Le Catholique sous le joug de l'Eglise, et le Chrétien en face de la Bible, 254.
Bataille de l'Alma, 255.
Kansas et Nebraska, 257.
Sciences, Arts et Métiers, 258.
Discours de M. Dorion sur les "Squatters," 262.
Conseils aux Parents, 265.
Poésie, 266.
Lecture sur Lafontaine, 266.
Une demeure heureuse, 281.
Voulez-vous être un Monsieur ? 282.
L'Education à un point de vue élevé, 283.
Une victime du fanatisme romain, 285.
Une bien petite histoire pour les petits enfants, 285.
Parler et Faire, 286.
Influence de la Religion sur les Institutions littéraires, 286.
Conversion d'un Israélite, 286.
Ajournement des Chambres, 288.
Institut-Canadien, 292.
Réponse boiteuse de la "Patrie," 293.
Encore l'Immaculée Conception, 294.
Société Evangélique Belge, 294.
L'Education et le Gouvernement, 295.
Bataille d'Inkermann, 296.
Double persécution, 301.
Le Kamtschatka, 301.
Balaklava, 303.
L'Institut National, 303.
Protestants et Chrétiens. 305.
Les Suites de la Guerre. 307.
L'Amérique. 308.
Petits Faits. 309.
Table des Matières. 312.

183, 202, 227.
205.
s enfants, 211.
215.
nce, 216.
217.
et le Protes-
217.
r E. Pelletan,
222
Etats-Unis, 225.
228.
229.
230.
231
auke, 231.
233.
Somnambules,
233.
234.
Lyon, par La-
235.
250.
ble, 251.
251.
252.
naturelles en
252.
e l'Eglise, et le
ble, 254.
255.
257.
258.
es "Squatters,"
262.
265.
266.
266.
281.
ar ? 282.
vue élevé, 283.
main, 285.
les petits en-
285.
286.
les Institutions
286.
286.
288.
292.
trie," 293.
tion, 294.
294.
nent, 295.
296.
301.
301.
303.
303.
305.
307.
308.
309.
312.